

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Van Helmont, Jean-Baptiste. Les œuvres de Jean-Baptiste Van Helmont, traitant des principes de médecine et physique pour la guérison assurée des maladies : de la traduction de M. Jean Le Conte, Docteur médecin.**

*Lyon : chez Jean Antoine Huguetan, 1671.  
Cote : 6120*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?06120>

LES  
 OEUVRES  
 DE IEAN BAPTISTE  
 VAN HELMONT,  
 TRAITTANT DES PRINCIPES  
 DE  
 MEDECINE ET PHYSIQUE,

pour la guerison assurée des Maladies :

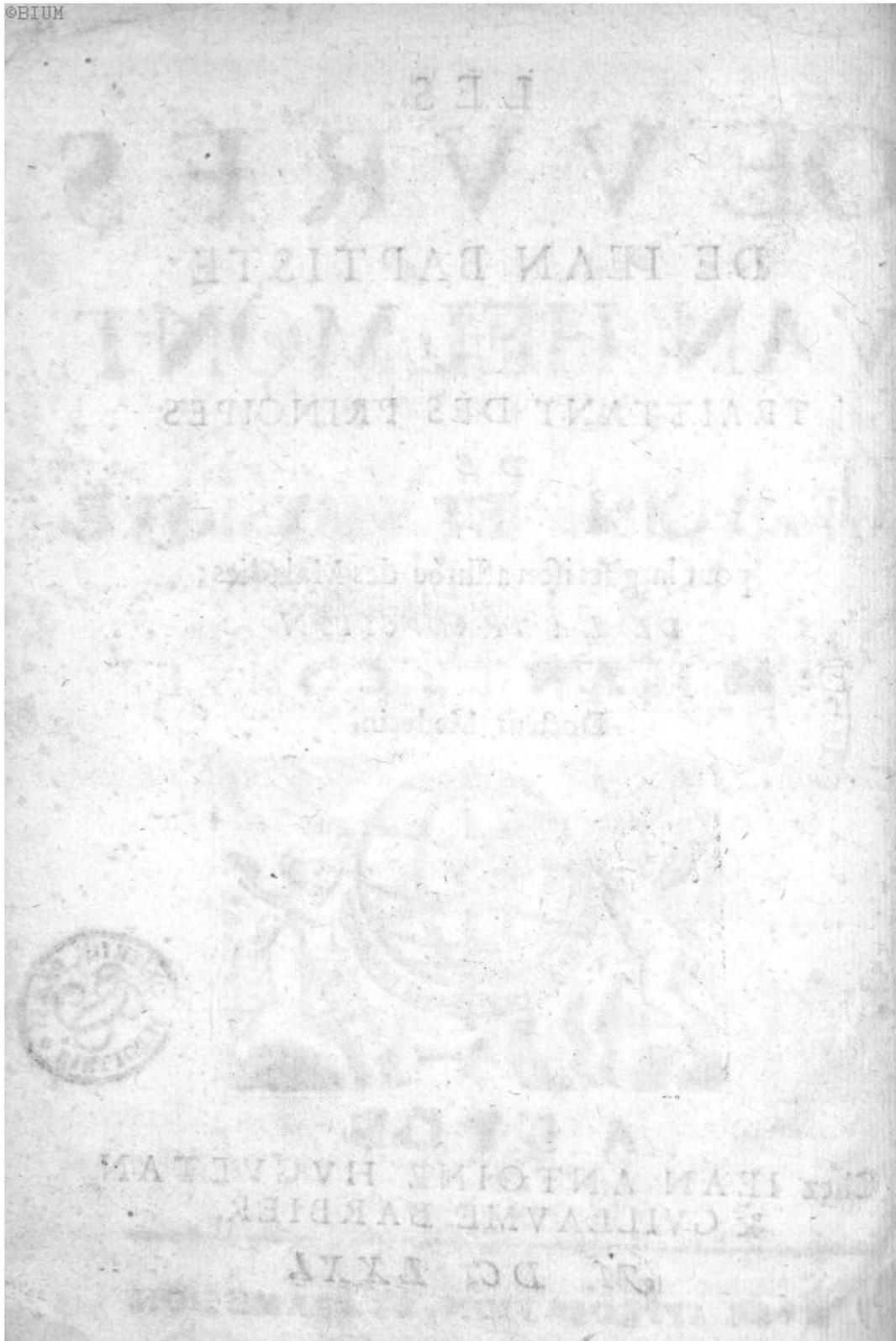
DE LA TRADUCTION  
 DE IEAN LE CONTE,  
 Docteur Medecin.



A LYON,  
 Chez IEAN ANTOINE HUGVETAN,  
 & GVILLAVME BARBIER.

M. DC. LXXI.

AVEC APPROBATION, ET PERMISSION.





A MONSEIGNEVR  
 MESSIRE  
 IEAN DE VACHE  
 SEIGNEVR ET BARON  
 DE CHASTEAV-NEVF,  
 DE L'ALBEN, ET AVTRES PLACES,

*Cheualier & Conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat,  
 & son President en sa Chambre des Comptes,  
 & Cour des Finances en Dauphiné.*

**M**ONSEIGNEVR,

Voicy vne nouvelle Doctrine que ie vous presente en  
 nostre langue ; Elle n'est pas nouvelle de naissance , puis  
 qu'il y a dé-ja vne vintaine d'années qu'Elle void le iour ;  
 Neanmoins on s'est si peu soucié de la faire connoître, qu'El-  
 le passe encore pour paradoxe parmy beaucoup de person-

à 2.

nes.

nes. Peut-estre ne la regarderez-vous pas de bon œil, lors que vous la verrez avec ses principes inouïs, fapper les dogmes Scholastiques ; Pourtant si vous luy faites la faueur de luy prêter audience, elle tachera de vous payer de raison, quoy qu'elle luy soit suspecte. Il est vray que la Medecine vniuerselle qu'elle enseigne est d'une difficile acquisition ; Les cofres qui enferment ce thresor sont d'une metallique malaisée à entamer ; Il n'y a qu'une clef qui les puisse ouurir dont la façon demande vn excellent & vn industrieux Artiste. Mais comme l'oisiueté est aujourd'huy du parti de ceux qui ont quelque estime d'eux, il se trouue peu de personnes qui s'y veulent prendre : on se contente de luy donner quelque coup de langue, & la debatre d'impossibilité. l'ose me promettre MONSIEVR ( lors que vous l'aurez bien connuë ) que vous la traiterez plus fauorablement, & que vous la receurez avec cette douceur, & cette ciuilité accueillante, dont vous auez coûtume de captiuier tous ceux qui vous abordent. Je ne doute point aussi que cette prudence si éclairée, avec laquelle vous venez si judicieusement à bout des choses les plus difficiles, ne luy face faire quelque progres, & ne luy serue de bouleuart pour se deffendre de ceux qui ne s'étudient qu'à voiler la verité, & produire le mensonge sous des fausses apparences. C'est cette prudence qui a touïjours tenu les renes de vôtre admirable conduite, & qui a fait connêtre à beaucoup de personnes que vous auiez vn ascendant particulier, sur toutes les choses qui la regardent. C'est vôtre merite & elle, qui vous ont porté dans cét eminent degré de gloire où vous estes, & la fortune aueugle n'a iamais reiglé ses euenemens sur vous. J'aurois beaucoup de choses à dire sur vôtre pieté, & les autres vertus qui se décou-

urent

urent en Vous, si mon pinceau n'étoit trop foible pour les  
depeindre, il suffit que la liberalité & la renommée les pu-  
blient hautement pour moy, pendant que ie vous renou-  
uelleray mes vœux par cette petite reconnoissance, avec  
protestation d'être toute ma vie

MONSIEVR,

*Votre tres-humble, & tres-  
obeissant seruiteur*

I. LE CONTE.

à } TABLE

TABLE DES CHAPITRES  
contenus au Traité des principes de Physique & consecuti-  
vement des autres.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. **L**A Medecine censurée. pag. 39

II. La Logique est inutile pour inuenter & donner de la sciēce. 42

III. L'ignorance de la Physique d'Aristote & de Galien. 46

IV. Des principes des choses naturelles & leur causes. 56

V. De l'Archée ou Esprit seminal. 64

VI. Du premier Moteur. 65

VII. Des Elemens. 66

VIII. Du Feu & de la lumiere. 68

IX. De la Terre. 76

X. De l'Eau. 79

XI. De l'Air & des qualitez Elemētaires. 81

XII. L'Air & l'Eau ne peuvent pas estre transformez l'un a l'autre. 85

XIII. L'Anatomie des vapeurs de l'Eau, qui separées par le firmament sont la cause materielle des Meteores. 88

XIV. Il est absolument necessaire qu'il y ait du vuide en la nature. 93

XV. Les corps qu'on a crū estre mixtes & composez des Elements, tiennent leur matiere de la seule eau, & retournent finalement en eau insipide & elemētaire. Avec l'histoire du Gas. 96

XVI. La necessité des ferments pour les transformations. Comme leur odeur sert de semence aux generations irregulieres, & a quelques plantes, aux metaux & mineraux qui n'ont point de semences visibles. 103

XVII. L'origine & La naissance des formes. 109

XVIII. Les Astres n'excitent point & n'inclinent pas, ni pour la vocation, ni pour les vices & les vertus, & la vie & la

fortune ne dependent point d'eux. 125

XIX. Du blas des Meteores. 137

SECONDE PARTIE.

Traité de la digestion.

CHAP. I. **L**A chaleur ne digere pas efficacement, mais excitatiuement. 140

II. Il y a six digestions au corps humain contre la doctrine des Escolles qui n'en establissent que trois. 142

III. Le pylore est le Recteur de la digestiō, & de toute l'œconomie stomachique. 149

IV. Il est necessaire que les qualitez de la vie moyenne des transmuables demeurent encor au transmué apres leur transformations. Elles donnent souuent occasion aux maladies, & seruent de remede a leur guerison. 155

V. Il ne se fait point de tarire chez nous qui prouienne des excrements, ni des sucs alimentaires. Et il n'y en a point dans la semence du Geniteur qui serue de matiere aux maladies hereditaires. 162

Traité des humeurs.

CHAP. I. **L**E sang n'est pas composé de quatre humeurs differentes. 167

II. De l'humeur aqueuse ses utilitez & usages. 180

Traité des Esprits & du pouls.

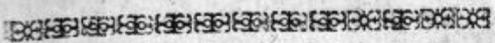
CHAP. I. **D**E l'Esprit de vie nommée Archée. 183

II. L'Air n'est point attiré par les arteres du cuir, & ne sert point d'aliment à l'Esprit vital & les fuligines qu'on feint estre suscitées au cœur n'est qu'une pure reuerie. 185

III. D

Table des Chapitres.

III. *De blas humain, ou du mouuement du cœur & des arteres.* 187



TROISIÈME PARTIE.

Traité de l'Ame.

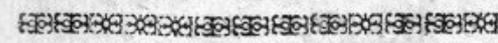
CHAP. I. **L'**Ame n'est point raisonnable mais intellectuelle & la raison prend souvent le mensonge pour la verité. 197

II. *L'image de l'Ame.* 205

III. *Comme la sensitiue a esté associé à l'Ame immortelle, & luy a serui d'envelope du depuis.* 217

IV. *Du siege de l'Ame.* 223

V. *Des alterations de l'Ame sensitiue, & de ses facultez.* 230



QUATRIÈME PARTIE.

Traité des maladies.

CHAP. I. **L'**Essence & la nature des maladies a esté ignorée iusqu'à present aussi bien que leur causes tant materielle qu'efficiente. 240

II. *Poursuite & auancement à la connoissance des maladies.* 259

III. *Les maladies sont empraintes à la vie mesme qui est leur sujet d'inhesion.* 263

IV. *Des Idées morbides.* 266

V. *Des maladies Archeales ou spirituelles.* 272

VI. *La naissance ou l'elevation de l'image morbide.* 276

VII. *Diuisiõ des maladies.* 279

VIII. *Des receptiõs ou malescics lancez spirituellement par les ministres du Demon.* 285

IX. *Des malescics materiels, & de quelle maniere ils sont introduits au corps des malescictez.* 285

X. *Des maladies qui naissent des conceptions.* 290

XI. *Des inspirations malignes & autres suscepiõs estrangeres.* 296

XII. *Des retentiõs & transmissiõs nuisibles.* 298

XIII. *Les maladies, les vices & les vertus sont communiquées du siege de l'Ame à toutes les parties du corps & tout ce qui insulte l'Ame peut estre chassé par un seul remede.* 308

XIV. *L'aliance de l'estomach avec la rate cõpose un Duum virat qui a vne puisssance souueraine sur toutes les parties.* 312

XV. *Les remedes sont un depõst de leur vertus auxiliares en l'Estomach, & l'Archee d'iceluy en fait la distribution aux licux necessaires.* 315

XVI. *Il n'y a point de contrarieté en la nature, de reaction ny de repassiõ, excepté entre les passibles & les estres mouuantes.* 318

XVII. *La puisssance des medicamens expliquée par un songe.* 329

Traité des Fieures. CHAP. I. 371

CHAP. II. **L'**A cause des mouuements & des acces selon l'Escolle de Medecine. 374

III. *La vraye essence des fieures.* 377

IV. *Difference des fieures.* 380

V. *Le siege des fieures.* 381

VI. *Considerations sur la fieure quarte.* 384

VII. *La vraye cause des rigneurs des fieures.* 386

VIII. *Du baillement.* 387

IX. *De la curation des fieures, ou la saignée purgation & autres remedes vsuels sont premierement examinez.* 388

X. *Examen de la purgation.* 390

XI. *Examen des scarificatiõs, ouuertiõs des hæmorroides, &c.* 392

Traité du Catharre.

CHAP. I. **E**rreur des Escolles de Medecine touchant les catharres. 357

II. *Du custos ou des facultez inouyes que l'Auteur loge à l'entrée du Larynx, & à la baze du cerneau cause le rheume, l'enroueuere, & la toux.* 369

Traité du calcul.

Sa curation. 357

## APPROBATIONS DES DOCTEURS de la Faculté de Paris.

LE soussigné Docteur de Sorbonne, & Theologal de l'Eglise de Lyon, certifie d'auoir leu un Liure intitulé *Les Oeuvres de JEAN BAPTISTE HELMONT, traitant des principes de Medecine & Physique*, dans lequel ie n'ay rien leu contraire à la foy, ny aux bonnes mœurs, mais des bons Preceptes pour seruir à la santé du corps humain; & parce qu'vn chaqu'vn la desire & la recherche i'ay creu que ce Liure deuoit estre publié, pour seruir au bien public. FAIT à l'Isle-Barbe, 29. Avril 1670.

A R R O Y.

LEs Oeuvres de JEAN BAPTISTE HELMONT, *traitant des principes de Medecine & Physique*, peuuent estre mises en lumiere pour l'vtilité du public, ne contenant rien qui puisse en empêcher l'impression. A Lyon ce deuxième de May 1670.

E. VIAL, Docteur de Paris.

## C O N S E N T E M E N T.

VEu les Approbations cy-dessus, Ie n'empêche pour le Roy que ledit Liure intitulé *Les Oeuvres de JEAN BAPTISTE HELMONT, traitant des principes de Medecine & Physique*, par JEAN LE CONTE Medecin, diuisé en quatre Parties, soit imprimé par JEAN ANTOINE HUGVETAN, & GVILLAVME BARBIER en compagnie, Marchands Libraires de cette Ville, avec les deffenses à tous autres en tel cas requises & accoutumées. FAIT à Lyon ce neuvième May mil six cens soixante-dix.

V I D A V D.

## P E R M I S S I O N.

SOit fait suiuant les Conclusions du Procureur du Roy. Ce seizième May mil six cens septante.

D E S E V E.

PRE



P R E F A C E  
N E C E S S A I R E,  
P O V R B I E N C O M P R E N D R E  
C E T T E N O V V E L L E D O C T R I N E.



*V*LT I (dit Seneque) *ad scientiam non pervenerunt, quia putabant se pervenisse.* On pourroit dire la même chose de la plupart des hommes d'aujourd'huy, qui se persuadent d'être Sçauans, & qui s'attachent si opiniâtrément aux preceptes qu'ils ont conçus aux Ecoles, qu'ils tiennent pour Heresies, tous ceux qui s'en écartent.

N'est-ce pas un aveuglement étrange, qu'on ne sçache pas faire différence entre ce qui a été enseigné de Dieu, & par ses Ministres (qui ont été inspirés du S. Esprit, qui ne peut point errer) & les Sciences qui ont été inventées par des Hommes fautifs tels qu'étoient les Payens, qui n'avoient pas la connoissance du Pere des lumieres, d'où derive la vraie Sapience.

L'auoué bien qu'aux lettres Sacrées il n'est pas permis d'adjoûter ny diminuer: Mais ie ne conuiendray jamais qu'on ne puisse point s'étendre, n'y s'écarter des preceptes des Gentils; Qu'il faille fuire de toute nécessité ce qu'ils se sont imaginé, & croire absolument qu'ils soient paruenus au plus eminent degré des Sciences, & au comble de leur dernière perfection. Tandis que ie trouueray des opinions receuables que ie pourray affermir à la preuve de l'expérience, où la vérité cachée se fait souuent voir d'une maniere bien differente de celle qu'on s'étoit proposée, selon des preceptes aparemment vrais. *Multa dit le même Seneque involuta sunt vixque summa diligentia ac summa subtilitate apeririuntur.*

*Epistol.  
95.*

En verité ie ne voy point que la Science ait de pires ennemis que le presumptueux, l'opiniâtre & le negligent. Le presumptueux par l'aveuglement de sa presumption croit sçavoir beaucoup plus qu'il ne sçait, & ne veut pas reconoître son ignorance. L'Opiniâtre est tellement esclave de ses conceptions qu'il est incapable d'apprendre. Le Negligent demeure au milieu de sa carrière faute d'inclination qui le pres-

A se,

## 2 Preface necessaire pour bien comprendre

se, qui comme l'éperon des Sciences talonne sans relâche, & pousse vigoureusement les hommes à leur poursuite. Aussi tous ceux qui ont été puissamment sollicités par ce poignant aiguillon de sçavoir, ont tous trouvé ie ne sçay qu'elles Aides par le moyen desquelles ils sont paruenus ( en partie ) à ce qu'ils souhaitoient. Ce qui a fait croire à beaucoup de ceux qui ont aspiré aux Sciences occultes, qu'il y auoit des bons & des mauvais Genies, qui suiuant la bonne ou mauuaise inclination des hommes, leur suggeroient des moyens pour paruenir aux connoissances qu'ils recherchoient avec passion. C'est aussi à force de chercher, de hurter, de demander & de prier que cét Auteur a rencontré vn diuin Genie qui l'a secondé: car il a tant hurté, cherché & demandé qu'il a trouué le fruit de Sapience. Et la Nature luy a ouuert son sanctuaire pour luy decouurer ce qu'elle tenoit de mieux caché & de plus precieux.

Van-  
Helm.  
in operi  
initio  
columna  
primâ.

Il enseigne que la vraye Medecine ne consiste pas en des formes visibles & externes, ny en des qualitez contraires & superficielles de chaud, de froid, d'humide & de sec, dont on amuse les malades aujourd'huy; Encor moins en des disputes friuoles & raisons apparentes ( qui sont le plus souuent trompeuses ) dont la plupart des Medecins ( de qui l'Auteur parle quand il dit *Medici non à medendo dicuntur, sed à dicendo* ) font faite: Mais elle consiste à connoître bien les maladies, & les sçauoir guérir par des remedes conuenables & appropriés. Qui operent non pas parce qu'ils sont chauds ou froids, amers, acres, acides, austeres, &c. Mais par des proprietés spécifiques, cachées dans l'intérieur des pierres, mineraux, metaux, vegetables, &c. d'où elles ne peuuent pas bien être tirées sans l'aide de la veritable chimie: le dis veritable pour la differencier de cette Chimie abominable qui ne produit que des remedes violents, ou plutôt des venins pernicieux: La Chimie de l'Auteur ne butte point à preparer des remedes dangereux, ny des purgatifs & vomitifs violents. Il ne fait pas ses dissolutions par les eaux fortes, & autres esprits corosifs & acides (côme on a coûtumé de faire) qui ne penetrent point les corps dans leur radicale connexion.) Quoy qu'ils dauient imperceptibles à nos yeux) Mais ils ne font que les reduire en poudre impalpable par corosio, où le spirituel adhere toujours au corporel & terrestre, comme auparauant. C'est principalement aux Renouarifs de Paracelse preparez par l'Alkaest qu'il en veut, qui est vn dissoluant vniuersel & artificiel, où tous les corps quels solides qu'ils soient, comme metaux, mineraux, pierres, vegetables, animaux sont purifiez de tout ce qu'ils ont de maling & de veneneux, & totalement resous en leur premiere matiere, ou en vn suc distilable sans aucun residu, & sans que le dissoluant y laisse, ny communique quoy que ce soit du sien: sibi que ces corps étant vne fois ouuerts par cette liqueur, ils oublient entierement la constance de leur coagulation, pour nous gratifier de leurs vertus dotales, qui auparauant étoient detenues & liés dans la solidité de leurs corps: qui bien loing d'être affoiblies

par

par ce dissolvant, sont tellement exaltées & subtilisées, qu'elles peuvent (à ce qu'il assure) pénétrer nos principes constitutifs, & effacer aussi bien les taches héréditaires, que nous délivrer des maladies acquises, en nous repurgeant de toutes immondices, en qu'elle partie du corps qu'elles puissent être, non pas par vomissement, selles, ny sueurs & autres évacuations sensibles: Mais imperceptiblement en mondifiant & corroborant la nature, qui resuscite en après comme font les plantes sous un nouveau printemps. Enfin c'est par l'art & les sueurs qu'il a fouillé fort avant dans les secrets de nature, & qu'il s'est acquis la plus haute Science qui soit sortie des lumières d'icelle, par l'assistance de cet esprit divin qui souffle par tout où il luy plaît, & qui la distribue à un chacun selon certaine mesure. Ce que témoignent assez ses visions & ses songes, qui sont les voyes les plus ordinaires (quoy que plusieurs s'en raillent) par lesquelles Dieu révèle les secrets aux Saints, les Prophetes aux Prophetes, & donne des lumières surnaturelles à ceux qu'il luy plaît. Aussi le Prophete Royal dit *Dies dei eruet verbum: Et nox nocti indicat scientiam.* *Psalm. 137. 1.*

Ce fut aussi en songe que Salomon reçut de Dieu le don de Sapience. *Apparuit autem Dominus Salomoni per somnium, nocte dicens. &c. Igitur vigilavit Salomon & intellexit quod esset somnium.* *Libro 3. Regum*

Je sçay déjà que ceux qui aiment mieux vieillir dans l'erreur, que d'apprendre ce qui seroit bon qu'ils sceussent, ne seront pas de ce sentiment. Que les vains & les presomptueux qui s'efforcent à faire croire qu'ils n'ignorent rien, diront que cette doctrine ne merite point d'être lue. Qu'ils ont passé & repassé toute l'œuvre de l'Auteur, où bien loing, d'y avoir trouvé quelque chose digne d'un beau genie, qu'ils n'y ont rencontré que de l'erreur, des impostures & des rêveries. Les opiniâtres se tiendront fortement à leur principe sans s'en vouloir dépandre, & soutiendront obstinément que si les principes dont ils ont été imbus aux écoles, n'avoient pas été la vraie baze des Sciences, tant de sçavans personnages anciens & modernes ne s'y seroient pas amusez: Et cette Science n'auroit pas été suivie si ponctuellement par tant de siècles consécutifs. Quelque negligent dira j'ayme mieux suivre le chemin que les Anciens m'ont frayé que de m'aller embrouiller l'esprit d'une Science inouye. Qu'ay-je à faire de me tuer de peine & de dépenser inutilement mon bien à rechercher des remèdes couverts d'énigmes, que je ne pourray peut-être jamais développer? Le me contente de suivre l'opinion la plus aérée & la plus en vogue, qui est facile, & peu penible. Ces excuses pourtant seront bien peu legitimes pour se défendre des reproches que leur pourront faire un jour les admirables puissances que Dieu a enfermées dans les Créatures, pour être charitablement dispensées aux necessiteux par le Medecin qui rendra compte de son Talent & de sa negligence.

C'étoit par le moyen de ces facultez spécifiques que nos premiers Peres vivoient si long-temps avant le deluge: Mais comme les Hommes com-

#### 4 Preface necessaire pour bien comprendre

mencerent à en abuser & deuenir ingrats, Dieu leur en ôta la connoissance : Car il n'y a point de doute que si Dieu nous auoit laissé ce liure de Salomon où furent d'écrites les vrayes proprietés des Plantes depuis l'hyssope, iusques au cedre du Lyban, que nous aurions des remedes faciles & assurez pour guerir chaque Maladie : Et on ne seroit pas contraint de rechercher cette Medecine vniuerselle avec tant de peine, dans la solidité des metaux qui la contiennent. Aussi n'étoit-il pas iuste que ceux qui ont toute leur vie trauaillé & sué sang & eau ( pour ainsi dire ) en de semblables recherches, iettent les marguerites pretieuses aux pourceaux, & donnent sans masque aux paresseux & aux ignorans ce qu'ils destinent pour les esprits sublimes, & pour ceux qui cherchent le sentier de la verité, & ne tâchent qu'à ce tirer du labyrinthe de l'erreur à l'imitation de quantité de Sçauans & incomparables Hommes, qui aujourd'huy ne se méprisent point de construire des fourneaux, de manier des vases & du charbon, comme font ceux qui enflent d'un vain titre de Docteur, n'ont que charlaterie, forfanterie & babil : dont ils amusent leurs Malades, & se soucient fort peu qu'ils languissent, qu'ils guerissent, ou qu'ils meurent, pourueu, comme dit l'Auteur, que

*Histor. de Buccler.*

*Pedicularum instar alienis sciuntur arumnis : Ou qu'ils s'excutent par ce Dictum Non est in Medico semper relictus ut ager. Et n'ont point de honte de voir souuent des Malades gueris par des idiots & des femmelles, sur qui ils auoient inutilement épuisé leur science. Aussi ce proverbe *Dij laboribus omnia vendunt* étoit en vsage parmy les Payens pour montrer que c'étoit au labeur que la couronne & la recompense étoit deüe, & non pas à la negligence.*

Il ne faut point douter que si la Medecine auoit été depuis Hippocrate & Galien dans sa perfection qu'il ne nous fût aussi facile de guerir non seulement des fieures quartes, & autres maladies chroniques ( qui font la nique aux plus renommez Medecins du temps ) mais aussi de chasser les Demons du corps des possédez par la vertu naturelle de quelques plantes, & de certaines paroles, comme on faisoit du temps de Salomon. Ce que Ioseph certifie par ces paroles.

*Cap. de Salomone uxore, sapientis, &c.*

*Præstitit etiam et Deus ut etiam contra dæmones artem ad vilitatem hominum & eorum curas edisceret, &c. Et vn peu plus bas par cette histoire. Vidi ( dit-il ) quendam Eleazarum de Gente nostra præsentem Vespasiano & eius filiis & tribunis alioque simul exercitu, curam em eos qui à dæmonio vexabantur. Modus autem Medicina fuit eiusmodi. Intulit naribus eius qui à dæmonio vexabatur anulum habentem subter signaculum radicem à Salomone monstratam : deinde per nares odorantis abstraxit, & repente cecidit koma. Postea coniurauit eum iuramento obiciens Salomonis, ne ad eum denuo remearet. Id est canticum quod ille composuit edicens super eum, &c.*

Aussi la confusion que j'ay eue de voir qu'en tous nos preceptes on ne puisse pas trouuer vn remede certain contre vne fieure quarte ( qui montre n'être pas incurable puis qu'à la fin elle se guerit naturellement ) encor moins contre l'Ithyrie, l'Hydropisie, des affections de Matrice,

des

des obstructions, & autres maladies chroniques, qui souuent étoient gueries par des gens sans sçauoir (comme on verra par quelques histoires à la fin de ce discours) m'a fait attacher à cette Doctrine nouvelle pour rechercher quelque chose de plus solide & de plus seur, avec dessein d'éprouver tout ce qui paroîtroit ambigu à la pierre d'expérience, suivant le conseil de Senèque. *Quod obscurum est, & ambiguum, probationibus est adiuvandum.* Car dit-il, il n'y a rien de plus honteux à l'homme que d'être toujours en doute, toujours dans la crainte, & toujours dans l'incertitude: A la fin les decretis de cette nouvelle Doctrine m'ont forcé de me rendre par mes propres expériences, comme on verra cy-apres. Mais comme j'ay veu que les ennemis de la peine la méprisoient & tâchoient de la détruire, j'ay crû de la faire mieux connoître en traduisant en François ses principes de Physique. Le Traité des maladies en general; le traité de l'Ame: celui des sievres & du calcul. Que si ie ne fay pas plaisir à ceux qui tâchent de l'étrouffer: peut-être ne desobligeray-je pas quantité de curieux, qui prendront la peine de les lire, & qui les comprendront mieux en cette langue qu'en Latin. Je ne doute point aussi que quantité de judicieux & labourieux Chirugiens & Apoticares, qui ont fait des cours de Chimie ne m'en sçachent gré: Qui aidez des lumieres de nature & de la grace, pourroient paruenir à cette Medecine vniuerselle. De plus pour satisfaire à quelques-vns qui se plaignent que ses intitulations ne correspondent pas au discours de ses traitéz, & qu'il agit beaucoup de choses qu'il ne resoût pas, i'en ay changé la plupart pour en substituer d'autres, qui leur paroîtront peut-être plus conuenables, & ay cherché, r'alié & ioint ensemble pour plus d'intelligence, ce qui sembloit être écarté, & manquer à l'intégrité des traitéz que j'ay rangé selon l'ordre des choses naturelles & contre-nature.

Il montre premierement dans ses principes de Physique, de qu'elle science les Payens pouuoient être capables: & comme ils ne pouuoient pas posséder les vraies Sciences, principalement la Medecine (qui est vne science toute diuine & crée de Dieu) puis qu'ils ne connoissoient pas le Pere des lumieres d'où elle deriue.

En apres que les corps ne sont pas composez de quatre elemens (comme on tient.) Mais de la seule eau (qui est la matiere vniuerselle de toutes les creatures materielles,) & d'un esprit seminal, inuisible & specifique à chaque semence, qui est l'efficient de toutes les productions qui se font au monde, ce qu'il preuue par leur generation, & par la dissolution qui se fait avec l'Alkaest. Que cét esprit seminal porte l'image de son geniteur empreinte en forme d'idée. Qu'il est instruit naturellement de tout ce qu'il doit faire dans les constituts. Que c'est luy qui agence, dispose, altere & adapte ladite matiere de l'eau (au milieu de laquelle il établit sa demeure) selon le destin que le Diuin Createur luy a institué; Que ce principe conçu selon l'idée de son Geniteur s'écoule avec la semence des parens, dans le receptacle conuenable où il doit prendre son corps & la forme; Et après la constitution de l'engendré;

## 6 *Preface nécessaire pour bien comprendre*

dré ; que cet esprit en demeure le Directeur iusqu'à la destruction.

Que toute generation se fait par l'entremise des ferments, dont on n'a jamais ouy parler aux écoles, & que les ferments seruent de semence aux generations irregulieres.

Que le feu Elementaire est imaginaire & Chimerique, qu'il n'y a point d'autre que l'artificiel ; qu'il n'en est point fait mention dans la Genese. Que ce qui est amer, picquant, acré, &c. dans les constituts n'est pas feu, & qu'il n'est pas actuellement dans les pierres à fusil, quoy qu'on en face sortir des étincelles : Mais que tout feu de quelle nature qu'il puisse être est artificiel : & qu'il a été donné à l'homme pour le seruir à ses vsages.

Il fait voir que l'Air & l'Eau ne peuvent iamais être transmuis l'un à l'autre par l'Anatomie des vapeurs qui seruent de matiere aux Meteores.

Que les Astres n'excitent & n'inclinent point, ny pour la vocation, ny pour les vices & les vertus, & que la vie & la fortune ne dependent point d'eux, quoy que tous les euenemens des hommes soient depeints en l'Etoile d'un chacun, qui s'effacent à la mort de l'un, pour receuoir l'impression d'autres nouueaux caracteres à la naissance de l'autre : ce que les Anges, les Demons & les Prophetes peuvent lire.

Qu'il y a bien de l'opposition en la Nature : Mais point de contrainte excepté entre les libres Agents, & en la puissance irascible des viuans & des êtres mouués, qui ont la liberté d'attaquer & de se deffendre.

Que la chaleur des Animez ne procede pas du feu Elementaire ny Astral comme on a crû : Mais de l'esprit de vie. Que l'esprit de vie est vne lumiere formelle. Que cette lumiere est chaude, & de la nature du Soleil aux Animez qui sont actuellement chauds : & aux poissons qu'elle est froide & de la nature de la Lune.

Qu'il y a tout autant d'especes de lumieres vitales, qu'il y a d'especes de creatures viuantes. Si bien que la chaleur n'est pas de l'essence de la vie, ny son fondement premier : Mais elle l'accompagne seulement : Et la chaleur & la froidure ne doiuent pas être confiderez aux Animez que comme des couleurs : Et s'il arriue quelquefois que cette chaleur s'augmente, iusqu'à faire des inflammations, causer la fiere & produire des actions de feu, comme brûler & faire des eskarres ; Que cela ne procede que de l'irritation & inflammation de l'esprit de vie ( qu'il nomme avec Paracelse Archée ) ou par l'operation de quelque sel corrosif & degeneré.

Que la chaleur ne digere pas efficiemment ; mais excitatiuement.

Que chaque digestion a son ferment specifique, celui de la premiere qui est acide, est inspiré de la Ratte dans l'Estomac pour la dissolution des Alimens.

Que le fiel qu'on a crû être vn excrement bilieux, est le ferment de la

la seconde digestion, qui est inspiré au chyle dans le duodenum, pour changer sa volatilité acide en vne autre volatilité salée.

Qu'il y a vn autre ferment destiné pour la digestiue du foyë. Que la quatrième digestion s'accomplit au cœur dans son Aorte, où le sang grossier de la veine caue est élaboré & changé en vn sang arteriel, où il deuiet ianne, & totalement volatil. Que la cinquième digestion transforme le sang arteriel en esprit vital. Que la sixième digestion s'acheue en la substance de chaque partie où le sang est assimilé. Que le sang veneux remplit les espaces vuides des muscles: Mais qu'il n'est pas si propre à nourrir les visceres, les fibres & les membranes. Ce qui fait qu'un malade extenué par vne longue maladie, reprend aisement son embon-point quoy qu'il soit hors de l'adolescence: Ce que ne fait pas celuy qui est défait par le vice de quelque viscere. C'est de là que vient la difficulté de guerir l'ithysie & les vlcères des intestins: Au lieu que les autres vlcères externes beaucoup plus malings, se guerissent par des remedes pris par la bouche, quoyqu'ils en soient beaucoup plus éloignez que les internes, à cause que les membranes se nourrissent plutôt du sang arteriel que du veneux.

Qu'il n'y a point d'excremens qui resultent de la quatrième & cinquième digestion. Que s'il s'y en rencontre, ils procedent de l'erreur des facultez, ou ils y sont apportez d'ailleurs qui causent d'abord du trouble & de la confusion parmi les esprits & les facultez.

Que le sang n'est pas composé de quatre humeurs: Mais que c'est vne liqueur vniue, vniforme, & vniuoque. Que s'il paroît quelquefois des diuersitez de substances au sang extravaasé, ce n'est que lors que la corruption commence à s'en emparer, qui a le propre de faire separation des substances heterogenées en tous les corruptibles.

Qu'on pourroit aussi bien dire que le bois qui est d'une substance vniforme, lors qu'il est en son integrité est composé de cendres, d'eau, de matiere grasse & de sel, puis qu'il les rend en sa destruction.

De plus que quoyque les ferments ayent grand pouuoir de transformer toutes choses: Neantmoins qu'il est necessaire qu'il demeure encor quelque qualité du digestible ( quoyque fort affoiblie. ) Apres sa transmutation qui ne soit pas bien domptée: Autrement on ne pourroit esperer aucun soulagement des Medicamens. Il nomme cette qualité là, vie moyenne, à la distinction de la premiere, par laquelle les choses croissent & subsistent, & de la derniere qui accompagne les derniers periodes de la vie. De plus il dit que cette vie moyenne sert d'occasion à beaucoup de Maladies.

Cette qualité, ou vie moyenne, s'explique sensiblement, au goust des tourdres qui retiennent la saueur des grains de geneure dans le temps qu'ils en mangent.

Il fait voir en suite les dignitez du Pylor & comme il est cause de beaucoup de maladies, & commande tout le long des intestins.

Il fait voir qu'il n'y a point de tatre dans les alimens encor moins

aux

## 8 *Preface neceſſaire pour bien comprendre*

aux ſucs alimentaires , & aux excremens , contre la Doctrine de Paracelle.

De l'Efprit de vie , & comme il eſt illuminé , & viuifié de l'Ame.

De l'image de l'Ame , & comme elle ne doit pas être comparée par vn nombre ternaire de facultez à ſon Prototype : puis qu'il n'y a point de perſonne en Dieu , qui repreſente ſa ſeule volonté , & que la volonté en Dieu , n'eſt pas vne perſonne ſeparée. Outre que l'image ne doit pas repreſenter vne ſimple egalité de nombre ; Mais plutôt vne reſſemblance d'eſſence & de figure.

Que l'Ame eſt logée en l'aliance qu'il fait de l'eſtomac avec la Ratte qu'il nomme Duumvirat. En ſorte que ſon centre eſt à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac , d'où elle darde comme vn Soleil ſa lumiere à toutes les parties du corps. Qu'elle ne peut pas être toute en chaque partie, ny faire l'errante & la vagabonde par les parties du corps.

Que puisque l'Ame ſelon les lettres ſainctes habite dans le ſang. Qu'il n'y a point de vilcere en tout le corps plus commode , plus ſanguin , n'y plus enrichy d'arteres que la Ratte ; & que le Cerueau en a tres-peu, car les rets admirables qu'on a voulu établir en ſa baze , ne ſe rencontrent qu'aux ſinges.

Que ſi la Ratte n'étoit qu'vn ſimple receptacle de melancolie excrementielle , à quoy bon rant d'arteres pour vne cloaque d'excremens ?

Que c'eſt vers les parties precordiales, qu'on reſſent tous les premiers mouuemens de l'Ame. Que ſi on entend tirer vn coup de fuſil à l'improuiſte , ou qu'on ſoit ſurpris & épouuanté de quelque choſe : on ſent en même temps vn treſſaillement vers l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. Que ſi on reçoit quelque affligente nouvelle lors qu'on ſe met à table, neantmoins quoy qu'on ait grand appetit , on le perd à l'inſtant & on ſent de la peſanteur & de l'oppreſſion vers l'orifice ſupérieur de l'eſtomac , qu'on ne ſentoit pas auparavant. Ce qui fait voir que l'Affliction qui ſ'en prend directement à l'Ame tombe directement au lieu où loge l'appetit. Outre que les bleſſures en cét endroit-là tuent ſubitement, ce que ne font pas abſolument celles du Cerueau. Ce qui ſe veriſie aſſés par quantité d'hiſtoires qu'on peut voir dans Paré, Pigray, &c. & récemment par celle-cy. Il y a enuiron cinq années qu'une petite fille d'un nommé Benoit Viquant habitant de Chapuisieu âgée de quatre à cinq années paſſoit ſous vn noyer où vn Paiſan abatoit des noix , qui laiſſant tomber ſa perche ſur la teſte de cét Enfant , lui fracalla le crane de la largeur de la paume de la main , & s'enfonça dans la ſubſtance du cerueau juſqu'au fond de ſa baze. Il ſe trouua de la ſubſtance du cerueau qui auoit été écrasée plus de la groſſeur d'un œuf. Neantmoins elle vécut encor 27. ou 28. iours , elle ſe tenoit préque tout le iour leuée proche du feu , mangeoit du gros pain ; Et tout ſymptome étoit deuenue Paralytique d'un bras. Qui plus eſt le Cerueau à l'endroit de la perdition de ſa ſubſtance ſe recouurit d'une certaine membrane épaiſſe, charnuë , & rougeâtre , qui me faiſoit eſperer ſa guerison. Finalement ſa  
playe

playe deuiant pâle, seiche & noirâtre, puis elle moutut, ce qui fut vû de tous ceux du village.

De plus l'Auther foûtient que nonobstant que les conceptions de l'Ame soient épurées au cerueau, neantmoins qu'il n'en est que l'exécuteur, entant qu'il preside aux sens & au mouuement, & qu'il contient les facultez de l'imagination, de la memoire & de la volonté, qui sont des puiffances de l'Ame sensitiue, qui sert d'enueloppe à l'Ame immortelle, (comme on verra cy-aprés) qui sont établies au cerueau comme ses lieutenantes, de la même maniere que l'odorat au nez, la faculté de voir à l'œil &c. Et que ces facultez s'eclipsent d'abord, que la lumiere d'en bas leur est déniée par la ligature du col, ou autres empêchemens. Que si l'écriture dit que les adulteres, les homicides, &c. partent du cœur, que c'est pour le faire comprendre plus facilement au vulgaire, qui prend l'orifice superieur de l'estomac, pour le cœur. Qu'on applique souuent quantité de remedes, vtilement, pour auoir ignoré le vray siege de l'Ame. Ce que les histoires suiuantés semblent confirmer. L'An 1662, la fille aînée de Monsieur Armand, femme à Monsieur layme de saint Quentin, étant venue voir sa mere à l'Albene, fût affligée apres vn flux immodéré de menstrues d'un rheumatisme avec fiere; & l'ayant traitté l'espace de sept à huit iours selon les formes ordinaires, avec les rafraichissans, humectans, lenitifs & anodins. Vn soir enuiron les dix heures qu'elle s'étoit leuée pour faire refaire son lit, elle sentit certaine languueur, & defaillance lipothymique vers l'orifice superieur de l'estomac, & dit à sa mere qu'elle se trouuoit bien mal. Sa mere me demanda s'il ne seroit pas necessaire de la faire confesser, ie luy reparty que ces foibleses arriuoient souuent, lors que les malades se leuoient, & qu'il n'y auoit pas apparence de faire leuer le Curé à ces heures là, qu'elle se pourroit bien confesser le lendemain matin. Vne de ses sœurs qui la veilloit me vint dire enuiron vne heure après la minuit qu'elle réuoit, & qu'elle repetoit sans cesse vn même discours. Dans peu de temps après elle tomba dans vn assoupissement si profond, que ni les plus rudes frictions avec des seruiettes toute brûlantes, les ventouses à grande flamme tout le long de l'épine du dos, les scarifications profondes, leurs lotions avec du poivre, du sel, & du fort vinaigre, les vesicatoires sur les scarifications, les applications de plus de trente poules, poulets, chappons ou pigeonneaux, & autres remedes vitez sur le cerueau, ne la purent iamais irriter à ferrer la main à vn Pere Augustin (en témoignage de contrition) qui demeura actuellement l'espace de trois iours à son cheuet à dessein de luy donner l'absolution. Son pouls auoit vn mouuement vermiculaire si languide & si bas, qu'elle sembloit expirer à tout moment, qu'on cessoit de lui faire aualer quelques cuillerées de teinture cordiale tirée avec l'esprit de vin, quelques cuillerées d'eau clairette, de ius de roüelle, avec la confesion d'hyacinthe, d'algerme, de theriacle, &c. à la faueur d'une dent cassée. Que si on manquoit vne seule fois d'animer le ius de roüelle

B

auec

10 *Preface necessaire pour bien comprendre*

avec l'eau clairette ou l'esprit de vin ( comme on feroit pour entretenir vn petit bout de mèche qui s'éteint en y mettant quelques gouttes d'huile ) vous eussiez dit qu'elle alloit rendre l'Ame. Il n'y auoit que cet esprit de vin qui fut capable de luy releuer le pouls, qui dans vn moment apres retomboit dans sa langueur. Si bien qu'en trois iours & trois nuits qu'elle fut en cet état-là, on luy fit aualer trois chopines d'eau clairette, quatre onces de theriacle, huit ou neuf onces de confession d'alkerme, ou d'hyacinte & demie chopine de teinture de diamargariton, de diamolchi, diambra, &c. sans luy pouuoir tenir le pouls relené l'espace de demie heure. Enfin ie ne butois qu'à la faire confesser & puis luy laisser rendre l'Ame. Son pere s'en alla à la campagne pour euitter les funérailles : Sa mere étoit au liêt dans vn desespoir, & de là mort, & de ce quelle mourroit sans confession, & moy dans vn déplaisir inconceuable de l'en auoir empêchée. A la fin ayant employé toute ma science, & ne sçachant plus que faire, ie me vay relouuenir qu'ayant déjà parcouru legerement les œures de Van-Helmon, i'auois veu qu'il établissoit le centre de l'Ame à l'orifice supérieur de l'estomac, & que ce simptome effroyable auoit commencé par vne nauëe & vne défaillance qu'elle sentoit à cet endroit-là. l'y auois aussi remarqué qu'il prouuoit que les delires des fieures & les assoupissemens estoient caulez par des extremens veneneux contenus vers les parties precordiales, qui par leur odeur impure souilloient l'Ame ou Duumuirat, & déthronoient l'imagination (ny plus ny moins que fait la salie de l'enragé, le iulquiame, la ciguë, l'opium, &c. & que ce n'étoit pas le cerueau qui en étoit affecté le premier. le m'auilay de luy faire prendre vn lauement ou ie n'épargnay point l'ellebore noire qu'on estime spécifique à ces maladies-là, ie laillay toutes les applicatiōs du cerueau, & m'attachay aux parties precordiales, afin d'aider à l'operation dudit lauement. Dans deux heures après la Malade commença à se plaindre & deuenir inquiète, à remuer les bras, les iambes sans pourtant entendre ny voir, non plus que si elle auoit été sourde & aueugle. Ses sœurs me disoient mon Dieu qui a-t'il dans ce lauement qui la tourmente ainsi ? Mon Dieu elle se meurt. l'auois voulu que le lauement eut été à faire de la crainte que i'auois qu'elle n'expirât pendant cette operation-là, à cause du peu de force qu'elle auoit. Cinq heures après elle commença à se vuider dans le liêt, de quantité d'extremens fetides par quatre ou cinq diuerses fois. Après quoy elle ouurit les yeux, & à ce qu'elle nous a dit du depuis tous ceux de la chambre lui sembloient des phantômes où des ombres voltigeantes. Elle se confessa assés mal la premiere fois. Deux ou trois heures après elle se confessa fort bien, & est encor aujourd'huy pleine de vie.

L'An 1663. ie fus appelé pour voir vn Païsan, qui ne se soucie peut-être pas qu'on le nomme, qui étoit atteint d'une fièvre epidemique. De prim'abord, le malade me parut avec vn œil égaré, ardent & affreux, qui repartoit à mes demandes, comme font les distraits qui ont d'ordi-

naire

faire l'esprit en commission. Le reconus que son esprit étoit aussi égaré que ses yeux, & crûs qu'il auoit son imaginatiõ atachée au croacement d'un corbeau qui passoit sur sa maison quatre ou cinq fois le iour, à ce que me dirent ses voisins avec le même iargon, qui voituroit peut-être de la charongne à des petits qu'il auoit à la montagne. Enfin soit qu'il crût que cet oiseau là, fût de mauuais augure pour lui, ou que son imagination fût troublée par quelqu'autre puissance veneneuse, qui accompagne d'ordinaire ces maladies-là, il me dit qu'il étoit perdu, & que dans deux heures le Diable le deuoit venir enleuer, sur vne certaine clôture (où il vouloit aller à toute force) j'enuoyay querir le Curé qui le venoit de confesser il n'y auoit pas demie heure. Cependant ie fy le Medecin Spirituel le mieux que ie pûs, inutilement, il disoit qu'il étoit damné sans resourçe, & que Dieu ne lui pardonneroit iamais les maux qu'il auoit commis. Le Curé étant arriué lui voulut parler: Mais il ne pût iamais tirer vn seul mot de sa bouche. Il demeura environ vingt iours sans vouloit parler & sans fermer l'œil, en menaçant les vns & les autres avec le doigt. Et ce qui est presque incroyable, c'est que pendant ce temps-là il fut impossible de lui faire aualer quel aliment que ce soit, ny remede quelconque. Il castoit verres, cueilliers, écuelles, & tout ce qu'on lui pouuoit metre entre les dents, & crachoit d'abord dehors, tout ce qu'on lui auoit fait entrer par force dans la bouche. Finalement après plusieurs applications au cerueau, & autres tourmens inutiles, ie fy venir cinq ou six hommes robustes, nous le renuersâmes sur son liêt, les vns lui tenoient les bras, les autres les cuisses & les iambes, les autres se couchoient sur lui pour le tenir plus ferme. Cependant on luy donna vn lauement d'une force approchante au sudit. L'ayant gardé trois ou quatre heures, il se fit donner vne benate pour le rendre avec quantité d'excremens. Dans peu de temps après il commença à parler, boire, manger, & raisonner & guerit. Aussi n'ay-je rien vû qui face plus d'effort aux maniaques & hipocondriaques, que les vomitoires, ce qui confirme fort l'opinion de l'Auteur que la cause occasionele du delire se tient vers les parties precordiales.

De plus il assure que nous auons deux Ames. Vne sensitiue caduque & perissable: l'autre immortele & intellectuële, qui est la vraye Image de Dieu. Qu'auant la cheute d'Adam l'homme n'auoit encor point d'Ame sensitiue: Mais qu'elle fut excitée (comme l'étincelle du cailloux) par la manducation de la pomme. Que la puissance concupiscible étoit enfermée naturellement dans le fruit défendu, comme l'immortalité dans l'arbre de vie, & tant d'autres facultez qui sont encloses dans les simples, dont les vns donnent de l'amour, des autres de la haine, d'autres de la hardiesse, & les autres sont demenifques. Que la pomme ne fut pas plûrôt mangée qu'elle disposa le sang à la semence, & à la procreation de son fruit, & par consequent à impetrer l'Ame sensitiue de son Createur, car on ne lit pas dans la Genèse qu'ils ayent appris d'autre Science, sinon qu'ils connurent d'abord qu'ils étoient

## 12 Preface necessaire pour bien comprendre

nuds, dont ils ne s'étoient point aperceus auparauant, ce qu'il remet pourtant à la censure de l'Eglise. Cecy choque vn peu la croyance commune : Mais on peut voir ses raisons.

Il dit que l'Âme est intellectuelle & non pas raisonnable ; Que les Brutes ne sont point priuées de raison. Que la raison, l'imagination & la volonté sont des facultez de la sensitiue, qui sont perissables & caduques comme elle. Que ladite sensitiue sert d'enveloppe à l'intellectuelle, & que c'est elle qui l'éblouit par son obscurité, & lui voile ses connoissances.

Il veut donc que le Duumvirat où il loge l'Âme gouverne & preside à toutes les parties du corps, par vne action qu'il nomme *Actio Regiminis*, qui se fait à l'instant enuers les parties éloignées sans aucun commerce de vapeurs ny continuité de tuyaux ; Mais par vn commandement absolu comme feroit vn Souuerain de viue voix, sur vn vassal : D'où il sensuit que puisque la vigueur vitale est communiquée & dispersée du siege de l'Âme ( par irradiation ) à toutes les parties du corps : Que par conséquent les vices & les vertus ne sont pas moins dispensées ( de là ) par ce même principe de vie, iusqu'aux extremittez des doigts.

Que le venin morbide s'atache tantôt au ferment stomachique, & aux excremens ; Tantôt à son esprit fixe, où à l'arteriel & influent : Et autresfois il s'en prend par irradiation à la vie même, qui n'est autre chose qu'une lumiere centrale qui peut être penetrée par toute autre lumiere ; De même que celle qui passe à trauers d'une vitre colorée, se reuêt de la couleur de la vitre en passant, & l'emporte avec elle contre la muraille de la chambre.

• Que la maladie n'est pas vne intemperie qui resulte du perpetuel combat des qualitez elementaires ( comme on a crû. ) Qu'elle n'est pas non plus causée par les quatre humeurs qu'on feint, & qu'on compare aux quatre elemens, qui pechent en quantité ou en qualité, ou par quelque autre degeneration de matiere suscitée par la mauuaise impression des Elemens : Mais que toute matiere excrementielle precede la maladie, & lui sert de cause occasionelle ; Ou que ces excremens sont des mauuaises productions, ou des éfets posterieurs d'icelle, engendrez par vn dérèglement des facultez, qui souuent suscitent par occasion des autres maladies secondes & consecutiues : comme nous voyons que les fièvres & les opilations engendrent l'hydropisie, des scyrrhes, &c. ou elles fomentent & augmentent vne autre cause antecedente.

De plus que la maladie n'est pas vne qualité mal-faisante qui procede de quelque matiere interne, nuisible où veneneuse, où externe & communiquée du dehors par contagion : Mais que toutes ces choses là n'indiquent que la presence du mal, & l'éfet dependant de lui par accident.

Que la Maladie est encor moins vne affection, ou vn accident ( comme on l'a definit ) qui blesse les actions ; Mais que la Maladie est vn être reel.

réel qui se produit après que quelque faculté étrangère & nuisible a violé le principe de la vie, & pénétré sa puissance, & en la pénétrant a irrité l'esprit de vie, & l'a incité à vne espee d'indignation, de fureur, de crainte, &c. Après quoy il se forge des différentes idées selon la diuersité des passions qu'il conçoit, qui sont à l'instant empreintes, se-lées & exprimées audit esprit. Et que si-tôt que ces idées là sont reuétuës dudit esprit de vie ( qu'il nomme Archée ) que la Maladie se trouue en existence, composée dudit Archée qui est la matiere, & de l'idée qui est son efficient.

Qu'alors cet Archée qui auparauant cette mauuaise impression n'exerçoit que des bonnes œures; deuint ( sous l'Empire de cette idée étrangère ) si ennemi de nature qu'il ne sert plus qu'à declarer ouuertement la guerre aux esprits sains, & n'est plus propre qu'à faire du desordre chez nous. Si bien que la Maladie tient sa cause materiele & efficiante du propre esprit de vie, par l'irritation des causes occasioneles. Et que tout ainsi que la santé consiste en l'integrité de la vie; De même que la maladie consiste en la vie bleisée. De plus que la maladie ne peut point demeurer en vn même point d'identité avec la vie saine: Mais qu'elle fait retraite & bande à part ( sous la portion des esprits qui ont été souillez ) pour lui faire insulte: Parce que comme c'est le propre des facultez saines, de pratiquer des actions saines; Aussi lors qu'elles sont vitiées, elles ne produisent que des actions vicieuses.

Que nonobstant que ces esprits soient souillez en leur lumiere: Neanmoins ils ne laissent pas encor de participer à la vie. Qu'encor que la Maladie (logée en la vie deprauee) ait vne espee de forme substantiele, qu'elle n'a pourtant pas vne vie ny vne lumiere vitale; Mais plutôt vne vie meurtriere, qu'elle emprunte de la vie même qui subsiste vniquement & prochainement au siege de l'Ame, qui n'opere rien que par son instrument official qui est l'Archée vital.

De plus qu'il faut absolument que ce qui afflige les puissances vitales, soit de la même condition des puissances; Autrement qu'il n'y auoit point de symbole, d'accez, de consonance, de force, ny de penetration entre elles; Et par consequent il ne se feroit aucune application, & ne pourroit point y auoir d'actiuité. Et que comme toutes les facultez ne sont autre chose que des impressions sigilaires, inuisibles & impalpables en l'esprit de vie ( qui est aussi inuisible & impalpable qu'elles ) il seroit impossible qu'elles puissent être éteintes, pénétrés & surmontées par des êtres corporels. De sorte que la Maladie part des troubles & des confusions impures de l'Archée, auquel étant vnefois radicalement inserée, elle y demeure en après en forme d'idée inseparable, qui prenant son accroissement de ladite idée comme de son seminaire ou principe efficient, elle se reuêt de la tunique de l'esprit de vie, & s'éleue insensiblement en être réel, en la maniere des autres êtres naturels. Car il fait voir que ce sont les idées seminales qui sont le principe commençant de toutes les generations, & de tous les changemens.

## 14 Preface nécessaire pour bien comprendre

& déreglemens qui se font au Monde, & que les Maladies dependent aussi-bien des idées qui leur seruent de semence, que les principes de toutes les choses naturelles : Et quoyque les passions & perturbations soient des non-êtres : Neanmoins qu'elles ne laissent pas d'engendrer des images vraies, réelles & actuelles. Ce que les conceptions des femmes grosses verifient assez.

Que les Payens ont bien crû qu'il n'y auoit rien qui se pût mouuoir de soy-même, & qu'il falloit établir vn premier Moteur avec ses intelligences comme formes motrices des Cieux : Mais qu'ils ont négligé le propre moteur qui habite aux semences, qui par l'instruction de ses idées, exerce de soy tous les mouuemens qui lui sont nécessaires. Ce qu'il falloit aussi considerer aux Maladies & à leur curation, & de quelle maniere cét être seminal ( Recteur de la vie ) se rendoit pernicieux & meditoit sa propre ruine.

Il faut donc sçauoir que l'Archée par sa propre vertu seminale, à vne certaine faculté que l'Auther nomme d'vn nouveau nom *blas* motif & alteratif, qui lui a été donné naturellement, par lequel, dès le premier moment de sa conception, il meut, figure, altere, augmente tant l'animal que le vegetable, chacun selon sa destinée : Tellement que c'est, cét esprit ou cét *impetum faciens* ( d'Hippocrate qu'on a mal suivi ) qui fait toutes les impetuosités chez nous. C'est aussi lui sans lequel rien ne peut être mû, senti, alteré aux animez ; Qui fait regulierement les exercices selon l'idée qui lui a été delassée par son geniteur, ou selon quelqu'autre idée étrangere qu'il a conçu d'ailleurs ; qui lui fait commettre des irregularitez. De sorte que tous les déreglemens qu'on reseht pendant les Maladies, sont tous pratiquez par les mêmes instrumens qui font les actions saines & réglées pendant la santé : Toute la difference qu'il y a, c'est que ceux qui font les déreglemens sont fouillez d'vne mauuaise impression, & les autres ne le sont pas. D'où il faut conclure que la maladie deriue necessairement aussi de l'Archée qui fait la santé. Et que si la vie & la santé procedent des idées empraintes à la semence. Que les Maladies sont formées par de semblables idées, mais posterieures : Et comme les idées regulieres ( desquelles l'Archée tient toute sa puissance ) sont plantées à la semence par la volupté du Geniteur : Ainsi les déreglemens partent de l'impureté de la nature corrompue, dont on ne peut pas se defendre, tand's qu'on vit en la chair du peché. De la vient que l'Archée en quelque façon, s'afflige, s'inquiete, & s'irrite imperceptiblement, conçoit des auersions, & deuient ennuyeux à soy-même, sans qu'on le puisse preuoir, & sans y auoir été induit par des causes internes où externes, ny par des taches hereditaires, & sans que l'homme se soit rien procuré de

de tel : D'où il s'éleve des images excentriques & virulentes, qui rongent insensiblement la vie, & engendrent des venins pernicieux & des fâcheux accidens, iusqu'à s'en prendre au propre aliment des parties, & au sang innocent pour les corrompre & pervertir en des excremens, & souuent s'atache aux parties même au grand preiudice de la vie : D'où viennent le defauts de digestion, de distribution, &c.

Que ces idées morbides sont ou hereditaires, ou suruenues après la naissance. Que les hereditaires découlent du geniteur en la semence du productible, & attendent souuent patiemment plusieurs années auant que de se manifester en l'engendré, & quelquefois dorment pendant quelques generations, pour se réueiller au petit fils & au neveu.

Que ces maladies sont selées en l'Archée de quelque partie principale, auquel rien ne peut être empreint que des caracteres idéels : Car il ne faut pas croire que la matiere occasionelle de la goutte, du mal caduc, du calcul, &c. soit visible & qu'elle soit traduite en forme palpable avec la semence, veu qu'elle ne la rendroit pas seulement sterile : Mais avec le temps elle se pourroit pourrir & dissiper, & n'accompagneroit pas comme elle fait les periodes de la vie. Ce qui fait voir qu'elles ont vne autre demeure plus fixe que dans les excremens, & qu'elles sont selées en la vie même, & en quelque chose d'actif & de constant en forme de caractere & d'idée : Et que l'esprit vital enfermé dans les organes est combattu par les orages de ses propres idées morbides, qui toutes les fois qu'elles ataignent l'esprit influant, autant de fois font-ils res sentir les effets de la contagion qui les a infectés. Comme par exemple le mal caduc a vn certain venin enivrant, soporeux, & en quelque façon furibond, qui se fait res sentir premierement vers le siege de l'Ame, qui est l'orifice superieur de l'estomac (excepté celui qui a son siege aux extremitez où en l'habitude du corps) & de là en la teste, puis affecte les muscles & les nerfs qui dépendent du cerueau. Enfin il veut que toute Maladie soit formée par l'Archée, & fabriquée de sa propre substance. Si bien que la Maladie consiste materielement en la partie de l'Archée, où ladite Maladie a été sigillairement empreinte, & y habite comme dans sa propre demeure & dans son seminaire. Elle est empreinte en l'esprit fixe, qui reside aux parties : ou en l'esprit influent & vniuersel : où elle est suscitée de la fontaine de vie, & dispersée par le vehicule commun de l'esprit influent qui deça qui de là, par deuteropathie, par simpatie, & par idiopathie.

Elle a le plus souuent vne matiere occasionelle qui l'excite, ou elle engendre quelque production de soy qui sert d'occasion à exciter des maladies secondes : Et nonobstant que cét esprit idéal altere & corromp les choses contenant & les contenues,

il

## 16 Preface nécessaire pour bien comprendre

Il conferue pourtant le plus souuent le vice qui lui a été empreint, pour exciter des nouuelles tempêtes ; par exemple ce qui fait le calcul, est vn caractère lapidique & ideal, semé en la faculté des reins où de la vesicie, qui forme la pierre de la propre substance de l'urine, comme il se fait aux eaux qui font la tome qui sont fort claires & transparentes, ou le calcul n'est pas la maladie, mais vne de ses productions : Car nonobstant l'extraction d'iceluy, la maladie ne laisse pas de persister, à moins que l'esprit lapidifique ne s'enferme dans sa production, comme fait le ver à foye dans son cocon, ce qui arriue souuent. Alors il n'y a point de crainte de recheute. Les maladies secondes qui en sont produites sont l'excoriation, l'hemorragie, la difficulté d'urine causée par la rudesse, inegalité, grosseur du calcul, &c.

De même la matiere occasionelle des fiéures, est quelque excrement qui irrite l'Archée en quelque partie particuliere, ou dans les grands vaisseaux.

Cette partie de l'Archée qui a été souillée par indignation, & qui s'est enflammée contre cette matiere occasionelle ( car il faut noter qu'il ne s'enflame, ni ne se souille iamais entierement sans causer la mort ) est la vraye maladie qui ne cesse de faire rauage, d'alterer, corrompre, & faire des mauuaises productions, qui quelquefois sont causées occasionelles des duretez des visceres, de l'hydropisie, des diarrhées, &c.

De plus qu'il y a autant d'especes de maladies qu'il y a d'idées morbides : & autant d'especes d'idées morbides, qu'il y a de diuersité d'ordures, & d'excremens chez nous, soit qu'ils soient venus du dehors, ou engendrez en dedans ; Que prouenus de l'erreur des facultez digestiues, ou de la degeneration de la liqueur vitale, & alimentaire.

De plus qu'il y a autant d'idées morbides en nous qu'il y a de passions, & de puïssances qui peuuent alterer nos esprits : Comme par exemple si on prend vn solutif trop violent & malin, encor qu'il soit bientôt expulsé : Neantmoins sa qualité veneneuse ne laisse pas de demeurer, & de s'atacher opiniâtement aux facultez de l'estomac & des intestins, pour continuer ses hostilitéz & euacuations fœtides iusqu'à la mort.

Que si ses idées se forment en l'esprit fixe du cerueau ou de la Ratte par le moyen de l'imagination. Cét esprit se forge des idées particulieres, & déreglées, qui ne sont pas dissemblables de l'imagination : Car tout ainsi que la salive de l'enragé, la picqueure des scorpions, des serpens, ou de la Tarantule, le Napellus, d'Aconit, &c. communiquent & nous impriment malgré nous l'idée de leur fureur. C'est aussi de la même maniere que l'Archée qui est le premier organe de l'imagination, forme ses idées sordides, feminales & fermentales. Voila comme l'Archée même se forge des idées & des images par ses propres passions avec beaucoup de liberté qui lui seruent de venin, & ne tendent qu'à sa propre ruine : Lesquelles images font vne étroite aliance avec la vie, & seruent de semences aux Maladies, qui sont les auant-courrières de la mort,

mort ; il dit aussi que la fantaisie engendre des venins qui tuent l'homme & l'affligent de diferentes miseres , veu que ces maladies-là procedent premierement de la puissance imaginative , de qui l'Archée est l'organe primordial. Que les causes occasioneles des maladies en general sont les Receptions & les Retentions : par les Receptions il faut entendre les Injections, Immissions & Introductions qui se font par les ministres du Demon , ou autrement : les inspirations de mauuais air, & autres infections : les conceptions & susceptions. Pour les Retentions, qu'elles procedent tant de la part du corps & de la distribution , que de la digestion & transmutation ; & le tout par vn vice interne & des defauts interieurs.

Que les maladies qui ont leur sujet attaché à l'esprit influant , ne sont souuent que comme des feux de paille , qui se consomment d'eux-mêmes : ou bien ces esprits se depouillent de cette mauuaise idée dont ils étoient informez , qui étoit la cause de leur agitation & mouvement deregulé, & les impriment en quelque excrement. Que ces idées de l'esprit influant ne troublent pas si opiniâtement l'œconomie vitale , que celles qui ont leur attache aux esprits fixes , tant des parties similaires que des organiques : & elles ont d'autant plus de force d'accabler & renuerser la nature , que les facultez sont plus eminentes en dignité, principalement lors qu'elles siegent en quelque viscere principal ; car les facultez des parties nobles ainsi souillées , communiquent de classe en classe le caractère fatal de leur mauuaise impression , & ne veulent point ceder aux remedes communs.

Que les Medecins ont pris les productions iusqu'à present pour les vraies causes des maladies, & ne se sont attachez qu'au posterieur, & à des qualitez contraires de chaud, de froid, d'humide & de sec ; que s'il y a quelque chose qui réussisse heureusement en leur cure ; il le faut attribuer au hazard & à la seule bonté de la nature.

Que toutes les maladies qui perseuerent par leur premier leuain , & qui ne se demettent point de leur idée maligne dans leurs productions, passent toutes parmi eux pour incurables , qui souuent sont gueries par des petits remedes de femmes, qui ont vn don spécifique d'éteindre ces idées morbides , dont les Medecins ne treuvent point de raisons dans leurs preceptes. Qu'encor que le calcul, la cataracte, la matiere febrile, & ces sortes de matieres visibles, qui sont produites comme des monstres & des auortons de nature , soient prises aux écoles pour les causes efficients morbifiques, immediates, & contenanttes des maladies, elles n'en sont pourtant que les occasions , qui sont externes à l'égard de la vie en laquelle les maladies sont toutes empreintes & seelées , sans en excepter les externes , comme vlcères , fistules, inflammations, apostemes, &c.

Pour faire comprendre plus aisément cecy , i'aporteray cét exemple en passant. Il y a quelques années qu'un nommé Carre de l'Albene, à qui vn cancer ou *noli-me-tangere*, auoit déjà parcouru tout le visage , mangé

depuis

C

les

18 *Preface nécessaire pour bien comprendre*

les lèvres, & rongé les deux paupieres de l'œil gauche iufqu'aux cartilages, qui s'étant en après jointes, s'étoient si bien colées & consolidées enemble, qu'elles lui auoient fermé l'œil comme si elles n'auoient jamais été ouuertes; & finalement s'étoit jetté au grand Canthus de l'autre œil. Il me pria de vouloir tacher à lui conseruer l'œil qui lui restoit pour se pouuoir conduire: son mal étoit alors dans la plus grande furie, composé d'un autre vlcere au front, & de deux ou trois autres sur le muscle crotaphite, opposite à l'vlcere du canthus. Je m'atachai seulement à celui qui menaçoit l'œil de sa perte, & essayai premierement d'apaiser ses douleurs par des lenitifs, où i'auois ajouté l'opium: les douleurs étant diminuées, i'y appliquay la douceur du reagal, que Paracelse & l'Auteur recommandent fort à ces maux-là. Le lendemain (ce qui est remarquable) ie trouuai par tous ses vlceres vn leger Eskarre, aussi bien à ceux où le remede n'auoit point touché qu'à celui où il auoit été appliqué, & le malade prit vne fièvre continuë qui lui dura sept à huit iours, au bout desquels elle le quitta & lui laissa vne stupeur aux extremitez, en sorte qu'il n'y auoit presque point de sentiment. Cinq ou six mois après ses vlceres qui s'étoient tous seichez, commencerent à se r'ouuir, excepté celui où la douceur du reagal auoit été apliquée, qui ne s'est point r'ouuert de deux années après; & à mesure qu'ils se r'ouuroient la stupeur des extremitez se diminoit imperceptiblement. Si on demande la raison de ces accidens-là, on répondra Galeniquement: que ce qui cause ces vlceres-là, est vne humeur atrabilaire, maligne & corrosiue, qui étant rentrée dans les grands vaisseaux y auoit alumé la fièvre, & que finalement la nature l'auoit jettée sur les extremitez par vn mouuement critique, où par sa stipticité & pesanteur elle y auoit causé vne stupeur. On pourra même apuyer ces raisons-là par vn Aphorisme d'Hippocrate qui dit: *Si lingua aut aliqua pars corporis stupida fiat, vale est melancholicum.*

Mais ie demande comment est-ce que cette bile noire & aduste, qui doit être épaisse & terrestre, (puisqu'on la fait correspondre à la terre) empreinte & répandue dans les chairs du visage, pourra repasser dans ses vaisseaux (qui n'a point de mouuement de loy) par vn mouuement retrograde, pour être traduite de ceux-là aux moyens, & de ceux-cy aux grands vaisseaux? ne deuroit-elle pas par sa tenacité opiler plutôt les veines capillaires du visage en y passant, que ceux de la Ratte (quand elle y sejourne) qui sont incomparablement plus gros & plus amples? comme pourroit-elle passer parmi les humeurs innocentes de la masse du sang, sans se mélanger avec elles & sans les corrompre? en après comme s'en pourroit-elle tirer pour être expulsée aux extremitez? puis de là, reprendre sa premiere route pour s'en retourner au visage? & pourquoy ne fait-elle pas plutôt des vlceres aux extremitez pendant le long sejour puisqu'elle y est toute portée? en verité quoyqu'on en puisse dire il faut donner quelque chose au sentiment de l'Auteur, à sçauoir que ce qui fait ces vlceres-cy est quelque chose de viuant, de spirituel,

rituel, & de mobile. Que c'est vn esprit de mauuaise impression, malin, furibond & corrolif, qui ayant été séparé des esprits sains, s'étoit cantonné au visage, l'enflamoit & le rongeoit cruellement comme vn enragé. Que la sanie qui en sortoit étoit le sang qui étoit enuoyé pour la nourriture de la partie, qui étoit corrompu & peruertty par cét esprit pernicieux. Que comme cét esprit est viuât, & d'une nature fort subtile, qu'il ne lui est pas difficile de trauffer les chairs & r'entrer dans les vaisseaux: que ces esprits fuyans la douceur du reagal côme leur ennemi mortel, ils s'étoient voulu refugier dans la vie saine, d'où ils auoient été autrefois expulzez: ou ayant mis les esprits en confusion, & troublé toute l'oconomie vitale, les esprits sains s'étoient souleuez, irritez & enflamez contre les viciez, dont ils s'étoient rendus les maîtres, & à la fin du combat les auoient expulzez du donjon vital sur les extremittez. Que la stupeur que le malade y sentoit prouenoit de ces esprits, qui auoient été stupefiez par l'opium, dont ils auoient retenu l'impression. Que s'ils ne faisoient pas des vlcères aux extremittez pendant qu'ils y sejournerent, c'est qu'ils n'auoient pas destiné d'exercer leur furie sur elles: mais ils conseruoient toute leur rage pour bourreler cruellement le visage, comme s'ils auoient conspiré sa perte. Que si par leur retour au visage ils n'auoient pas causé la fièvre, comme ils auoient fait en r'entrant. C'est que comme les esprits sains les auoient déjà vaincus & maîtrisez, ils n'étoient plus dignes de leur colere, & ils leur permettoient le passage dans leur republique sans s'en tremousser, comme on feroit à des captifs ou à des gens desarmez.

L'Auteur dit que ce remede-là est capable de guerir toutes sortes d'vlcères quels malins qu'ils soient sans recidiue, parce qu'il tué les esprits corrolifs qui font les vlcères par vn petit reliquat de venin qui lui reste: mais j'ay pris garde que de tous ceux qui ont eu des vlcères que j'ay traité par cette voye-là, il n'y a que ceux qui n'ont point eu de mal de cœur, de nausées, & d'opression d'estomac, qui soient gueris sans rechûte: & les autres qui ont eu les symptomes susnommez ( qui sont infailiblement causez par la fuite de ces esprits corrolifs vers les parties precordiales ) où, selon l'Auteur, est le centre de la vie, d'où ils ont été expulzez, sont tous reuenus au bout de quelque temps, si ce n'est à la partie où ils étoient, c'est du moins en quelqu'autre, comme j'ay vû arriuer à vne femme de Polienas qui auoit deux vlcères à vne jambe de la largeur de la paume de la main: il lui fut fait trois Eskarres consecutifs, comme l'enseigne Paracelse, avec le remede susdit; à chaque eskarre elle prenoit mal de cœur, des opressions d'estomac, & quelques poincts de côté (comme on void arriuer aux vieilles gens à qui ces sortes d'vlcères sont formés) cinq ou six mois après que son mal fut consolidé, il se jeta sur vn cautere qu'elle auoit à l'autre jambe, où il fit beaucoup de degât, & y a toujors demeuré du depuis: & la jambe d'où il auoit été chassé, en laquelle il auoit été l'espace de dix ou douze années avec vne enflure prodigieuse, n'a iamais conçu du depuis la moindre tumeur, ni la moindre excoriation. Je pourrois peut-être auoir manqué à la pre-

20 *Preface necessaire pour bien comprendre*

paration dudit remede, pour ne l'auoir pas suffisamment dulcifié. Reuenons maintenant à la doctrine de l'Auteur.

Il dit qu'il y a chez nous de deux sortes d'excremens, l'un est naturel & ordinaire, comme l'excrement fecal, l'urine, &c. L'autre est engendré par l'erreur des facultez déreglées qu'Hippocrate a distingué par l'amer, l'acre, l'aigre, &c.

Enaprès il fait voir l'erreur des Medecins touchant les catarrhes. Qu'il n'y a point de vapeur qui puisse monter de l'estomac ou des parties basses au cerueau, pour seruir de matiere aux catarrhes. Que ce qu'on sent passer le long de l'épine du dos, ou vers les dens, oreilles, &c. est vne portion de l'esprit influant, qui étant degeneré & ayant été souillé, par quelque exhalaison, odeur, ferment étranger, &c. ou par sa propre passion, ou par quelque resentiment du changement des temps, ou collocation avec les facultez astrales, ( avec lesquelles il a correspondance ) qui étant expulsé de la communion de la vie saine, est plutôt exilé vers les parties éloignées, que detenu vers les prochaines: à la difference des esprits fixes qui ne s'écartent jamais guere des parties d'où ils ont été domestiques, & leur donnent de temps en temps des assauts, & leur font insulte.

Si bien que cét esprit depraué, qui monte aussi aisement qu'il descend, passe par les nerfs, par les arteres, & par la propre habitude du corps (ce que les vapeurs ne pouroient pas faire sans vn pâlleur interne, ny sans se condenser à la moindre compression:) Et si-tôt qu'il est arriué au lieu de sa mission, il communique & transplante le ferment vicieux dont il est empreint en l'aliment de la partie, & trouble telement la digestion, qu'il ne se fait que des deprauations & des excremens qui s'accumulent insensiblement: D'où procede la plûpart des enflures & abscez. Et souuent il imprime telement sa malice à l'esprit fixe de la partie, qu'elle s'en resent toute sa vie. Il arriue aussi souuent que la serosité du sang ( qui est innocente de soy ) suit ces esprits vicieux, parce que la nature l'enuoye par accident comme à dessein de netoyer les mauuaises productions, & pour relauer la mauuaise impression de cét esprit. Ce n'est pas que cette serosité ne soit souuent imbuë d'un sel étranger:

Qu'elle ne peche quelquefois en quantité ou malice, & qu'elle ne puisse faire des fluxions: Mais il ne les faut pas atribuer au cerueau, ni aux vapeurs qui s'éleuent des parties basses. De plus qu'on a ignoré les vrais viages & utilitez de ces serositez:

Qu'il y a vne faculté logée à la baze du cerueau, & vne autre à l'entrée du larynx, qu'il nomme Custos. ( A quoy les Medecins n'ont pas pris garde ) qui ont la vertu d'engender des mucositez, qui ne sont pas excremens du cerueau ( comme on a crû ) qu'elles étendent comme vn brizevent pour reprimer la violence de l'Air, & l'opposer aux iniures qu'il pourroit faire au cerueau & aux poulmons, & retenir dans sa substance comme dans vn couloir, les impuretez & les atomes qui pourroient se glisser avec lui en dedans.

Que

Que si par hazard le serain , où l'Air empreint d'une mauuaise qualite a altere le Custos du cerueu & sa mucosite qu'il tient dans l'os spongieux : Cette gardiene apelle en même temps les serositez au secours, pour tâcher de relauer la mauuaise impression qui y est demeurée : & lors que le Custos du larynx est assiege, il s'engendre de semblables excremens, qu'on expectore à force de touffer qui sont produits par l'erreur de ces facultez, & non pas par vne vraye digestion. Voilà comme se font les rhumes du cerueu ; de la poitrine & les enrouures : si bien que tout le temps que ce Custos iouit de la santé, il demeure vainqueur sur la violence & l'atrocité de l'Air : mais lors que sa vigueur est vne fois entamée, il ne peut plus satisfaire à sa premiere destination. Au contraire il fabrique quantité de mucosite, comme s'il vouloit étendre tapisserie sur tapisserie, pour se mieux deffendre contre les iniures de l'Air, ou s'en seruir pour netoyer & relauer (comme nous auons déjà dit) la mauuaise impression qu'elle a conceuë.

Quant à moy ie ne suis jamais deuenu enroué, que ie n'aye senti au commencement comme vne espee d'épine qui me charouilloit la trachée artere, & me piquoit de temps en temps, de la largeur d'une lentille : & toutes les fois qu'elle recommençoit à me chatouiller, autant de fois elle m'excitoit à touffer, & à cracher des serositez qui étoient attirées par ce chatouillement. Ce que beaucoup d'autres pourront experimenter s'ils y veulent prendre garde, & conoître qu'il y a là, ie ne sçay quoy de viuant, qui irrite le gozier, qui par la compression & quelque application actuelement chaude se peut repouffer & apaiser.

De plus l'Auteur soutient que les Medecins n'ont jamais consideré les effets de la nature qu'en leur écorce. Qu'ils auoient été deceus par l'action du feu, voyant qu'il brûloit les objets, & que le froid extreme en faisoit de même, & mortifioit. Car remarquant que le corps humain étoit diuersement agité par ces qualitez intenses, ils crurent que les effets qui étoient acompagnez de chaleur, étoient suscitez par le feu. Ils se sont aussi imaginez qu'aux fièvres les deux elemens de l'eau & du feu combattoient, & se maistrisoient alternativement l'un l'autre. Que le feu engendroit l'eresipèle, les fièvres ardantes, le charbon, &c. Que c'étoit lui qui par sa desiccation endurcissoit les scyrthes, le calcul, les os, les nodolitez, &c. & par conséquent que les remedes à ces maux-là deuoient être de qualité contraire au feu qui les produisoit.

Qu'ils n'ont jamais sçu les moyens par lesquels l'esprit de vie excitoit de la chaleur, & de la froidure chez nous sans feu : Que ces qualitez ne procedent point des elemens de nôtre corps, ni des humeurs feintes comme il fait voir par l'exemple de l'épine fichée au doigt, où la chaleur, la douleur, le phlegmon, la fièvre, &c. ne prouiennent pas efficacement de l'épine fichée au doigt, & des humeurs enflammées : Mais de l'esprit sensirif, qui est irrité par elle. Si bien que la chaleur, la froidure sont plutôt des accidens qui suivent la Maladie, que la Maladie même ; qu'on nomme intemperie.

## 22 Preface nécessaire pour bien comprendre

Que les Ecoles de Medecine n'auoient point reconu d'autre action que celle qui se pratique entre l'agent & le patient : par laquelle on veut que le patient soit violenté, contraint, dompté, alteré & détruit par l'Agent comme son supérieur : & comme on s'est aperçeu que l'Agent s'afoblissoit insensiblement en agissant : On a crû que cela se faisoit par vne défense où vne réaction actuelle du patient enuers l'Agent : Mais si on auoit été tant soit peu plus speculatif, on auroit pu apprendre qu'il n'y a point de reaction en la nature, de contrariété, ni d'inimitié, qu'entre les Animes (comme nous auons déjà dit) où il y a vne défense actuelle en la volonté du patient contre les iniures qu'il ressent : & que si tous Agens s'afoblissent insensiblement, que cela se fait par vne dissolution de leurs forces en l'espace de lieu, de duration, &c. à quoy on n'a jamais pris garde.

Qu'il y a des Agens qui ont vne vertu mouuante qu'il nomme *Robora mouentia*. Les autres en ont vne alteratiue, qui opere par vne vertu fermentale ou féminale, par laquelle ils engendrent leur semblables. 3. Il y a des Agens heteroclités & anomaux.

Ceux qui operent par vne puissance motiue, agissent enuers leurs objets 1. par la pesanteur, comme on void qu'un petit poids est enleué par un plus gros & plus pesant. 2. Par la figure ronde, angulaire, aiguë, caue, &c. 3. par la dureté ou mollesse. 4. par vne force impressiue de la main, du marteau, de l'aiguille, &c. 5. par la celerité. Car si le Belier ne heurte la muraille, & le marteau ne frappe le clou avec vehemence, encor que la force impressiue soit dure & robuste, l'action n'en peut être que lâche. 6. par l'empêchement du vuide. 7. par la crainte de penetrer les dimensions.

Que tout agent qui agit par le moyen du poids, ne repaît point, veu que la chose pesante pese absolument son poids, sans aucun respect à un autre poids plus ou moins pesant.

Si quelqu'un frappe contre vne enclume, & qu'il se meurtrisse la main, ce n'est pas à dire qu'il y ait de la reaction en l'enclume, en sa dureté, ni en ses angles : Car si l'enclume reagissoit contre la main qui la frappe, elle deuroit aussi-bien reagir contre la main qui la frappe doucement, & la blesser, que contre celle qui la frappe avec vehemence.

Qu'il n'y a point non plus, de reaction des objets enuers les Agens qui agissent par vne vertu alterante : Car la vertu féminale des semences, engendre & dispose de ses objets selon la puissance que Dieu leur a donnée, & les empêchemens qui y interuiennent ne sont que des incapacitez : Car si tout le globe de la terre étoit vne masse de pâte, & qu'on y mit du leuain, elle se fermenteroit toute à la fin, par la vertu du leuain. Ce qui ne se pourroit pas faire s'il y auoit tant soit peu de reaction  
en

en la pâte , parce que la force d'une petite quantité de levain seroit bien-tôt éteinte & suffoquée par vne si grosse masse : si bien que tous les empêchemens des Agens alteratifs , sont tout autant d'incapacitez : par exemple, le ferment fermente la pâte , mais non pas la terre , ni le verre , &c.

Pour les Agens heteroclités , ou irreguliers , il est manifeste que le feu ne souffre rien des objets inflammables , vû qu'une seule étincelle de feu seroit capable de brûler tout ce qu'il y a de combustible en l'Univers ; ce qui ne se pourroit pas faire , si la chole qui brûle auoit tant soit peu de reaction.

Si le bois verd ne brûle pas si bien que le sec , cela ne procede pas de la reaction du bois , ni le feu n'en souffre point ; mais c'est parce que c'est le propre du feu de resoudre premierement en vapeur la partie aqueuse du bois : auant que de se prendre en la partie oleagineuse , pour finalement acheuer de consumer le reste de la graisse des combustibles qui demeure fixée au charbon , & les reduire en cendre.

C'est pourquoy il falloit considerer que si les Axiomes d'Aristote seruent aux exercices de la Mathese , aux mouuemens locaux , & aux puissances motrices ; qu'on ne les deuoit pas introduire en la nature , d'un precepte si absolu.

Que c'est aussi vne impertinence de vouloir faire valoir la reaction aux Agens qui agissent de loïn , ou enuers les objets éloignez : comme aux actions des corps superieurs qui operent par influence , irradiation & autres mouuemens , sans toucher les objets : mais par vne simple inspiration qui part de leur seminaire , dont les sôulunaires ne sont pas proprement priuez : car ils produisent des odeurs fermentales tres-actiues , & des effets seminaux , & transmuent leurs objets en leur nature , & les tirent sous leur domination. Ce que font les ferments.

Qu'il y a aussi vne certaine action spirituelle , ( qui a été negligée des Ecoles ) que l'Auteur nomme *Actio Regiminis* , qui agit enuers les objets éloignez sans aucune euaporation corporelle , sans attouchement , application , ni vapeurs , & sans canaux ni fibres continuez , encor moins par consentement des parties. Cette Action est fort semblable à celle que la Lune excite sur la moïete des os , sur le cerueau , écreuisse , & sur tous les corps aquatiques , quoy qu'enfermez dans des cachots , où elle ne peut pas reluire ni penetrer. En cette Action-là l'Agent dispose de son propre patient , ou de l'objet dependant de sa sphaere , comme de son sujet , selon vne certaine ordonnance innée , & selon la disposition sujete au symbole. Cette action se fait assez reconnoître aux affections de matrice , où il y a vne certaine puissance , qui affecte premierement tout ce qu'elle regarde,

24 *Preface necessaire pour bien comprendre*

regarde tant directement qu'obliquement, pourueu qu'il soit de sa direction. On void souuent que la Matrice pince par son simple aspect vn seul tendon du pied : autrefois elle serre le gosier & éleue la gorge iusqu'au menton, & tenaille telement les poulmons qu'elle ôte l'usage de la respiration; le tout sans s'écarter de sa gite, & sans commerce de vapeur: que si on fait quelques rots en après, ils ne viennent pas de la matrice, mais ils sont engendrez dans l'estomac par la confusion de la faculté digestiue, si bien que ces operations-là se font par la vertu d'vn certain ascendant ou domination, qui penetre insensiblement toute l'habitude du corps & à trauers de l'épailleur des parties en forme de lumiere, en laquelle elle depeint ses conceptions & l'idée de ses commandemens, qu'elle enuoye aux organes par les esprits qui sont les ministres de ses executions: car il faut noter que toutes les puissances qui dependent de l'ame, comme celles de la matrice, de l'estomac, des testicules, &c. sont lumineuses, & les esprits aussi (ce qui est assez notoire à ceux qui recoiuent quelque coup à l'imptouiste proche des yeux, desquels on void saillir des étincelles en forme d'éclairs qui partent des esprits visuels. D'où il s'ensuit que ces puissances dardent leur lumiere par tout (qui est beaucoup plus subtile que celle du feu) en penetrant la lumiere de l'Archée par vne action de gouvernement, qui fait que cét Archée devient infirme, qu'il est aliéné, enuoyé, dispersé, éteint & suffoqué, & autresfois conforté.

Il faut voir qu'il y a grand commerce entre l'ame sensitiue & la matrice, & entre la matrice & la sensitiue: & quoyque ces lumieres-là se penetrent l'vne l'autre, elles conseruent pourtant toujourns leurs premieres essences & propriétés.

J'ay remarqué cette action en beaucoup d'hysteriques, & notamment en vne femme d'vn Tourneur de l'Alaigrierie, qui souffroit des douleurs insupportables au bas de l'occiput, où il n'y auoit point d'apparence de soupçonner la matrice. Elle fut saignée plusieurs fois aux bras & aux pieds, les lauemens, les purgatifs cephaliques, les vesicatoires, les ventouses, &c. ne faisoient qu'irriter son mal: finalement nous voulûmes appliquer vne ventouse sur le lieu de la douleur, croyant que ce mal opiniâtre fût causé par quelque humeur tenace & acre, cantonnée sous le perioste, à dessein de l'attirer sous le cuir; en même temps elle sentit partir sa douleur de là, prit mal au ventre avec vn grand murmure, comme si on lui auoit tenaillé les entrailles: après quelques lauemens & autres applications hysteriques, sa douleur de ventre cessoit & reuenoit à l'occiput, où l'ayant encor laissé cantonner, cét esprit furibond s'enfuyoit toutes & quantefois que nous y faisions quelque application, & aloit exercer sa furie dans la matrice comme auparauant, avec des douleurs locales & fuyardes, tantôt en haut, tantôt en bas, aux reins & à côté, qui la faisoient crier sans cesse. Nonobstant tout cela elle étoit au commencement tres-bien réglée de ses ordinaires, & n'auoit point de fièvre: à la fin cét esprit furibond ouuroit les veines de la matrice,

&c

& comme vn insensé il répandoit prodigalement le tresor de la vie. Et vne autrefois après auoir senti & entendu vn bruit dans l'abdomen semblable à celui qui se fait quand on creue avec le pied vne veschie de poisson ; Il sortit par le col de la Matrice plus d'une pleine chopine de serofitez avec aussi peu de soulagement qu' auparauant , ce qui me faisoit soupçonner vn abscez dans la Matrice dont l'ulcere seroit difficile à consolider. Finalement ie l'abandonnay comme vne femme atteinte de quelque malefice : & au bout d'un mois après elle guerit de soy. Dans deux années elle reprit le même mal après quelques emportemens , qui fut apaisé par des seuls sedatifs. Cette hystoire ne sert pas mal à faire comprendre que la maladie est atachée a l'Archée par vne mauuaise impressio. Ce que font aussi les rheumatismes, les douleurs laterales, & autres qui courent qui deça qui delà sans se fixer. Il fait aussi voir que les venins qui naissent aux parties precordiales, ou ailleurs, agissent par la vertu de leur puissance formelle, ( en forme de lumiere ) d'une maniere appropchante à celle-cy selon l'idée dotale, dont ils sont empreins, en infectant la lumiere vitale de la sensitiue, & l'esprit fixe des parties, qui se penetrent l'une l'autre par vne vnion radicale. Que cette contagion demeure quelquefois pour toujours dans le principe vital, & formel de la vie, ou pour vn temps seulement, avec liberte de retourner ( comme fait le mal caduc ) ou de ne reuenir jamais. Le tout selon l'exigence de leurs proprieté radicales. De plus que tous les venins generalement ( excepté les corosifs ) agissent par propriété spécifique.

Qu'il y a aussi vne certaine action radiale en la nature : par exemple on donne au pied de l'Elan ( porté au doigt en forme d'anneau ) la vertu d'empêcher le paroxisme de l'épilepsie : Quoyqu' le siege de ce mal ne soit pas au doigt : Et cette ongle bien loin de s'afoiblir en agissant, elle se maintient & se renforce plutôt, qu'elle ne s'afoiblit; comme fait l'Aimant en la presence du fer : qui est vn signe euident que l'Agent ne souffre aucunemét par la reaction du patient tant aux actions dépendantes de la Mathese, qu'aux autres actions naturelles, seminales & radiales.

Les zenexon qu'on porte au col, & les pierres pretieuses ont aussi vne vertu semblable aux influences, par laquelle ils contraignent leur objets, quoy qu'éloignez à leur obeir, sans qu'il s'euapore rien d'eux, & sans se mouuoir, repaître, ni s'afoiblir. De plus ils n'agissent aucunement sur ce qu'ils touchent: Mais ils veulent être éloignez de leurs objets pour bié agir.

Que l'ombre de la vie bien ou mal affectée, reluit par reuerberation aux pierres pretieuses ( qui sont transparentes ) comme dans vn miroir: outre qu'il y a vne certaine euaporation qui transpire de chez nous qui n'est pas bien destituée de la vie ; & qui conserue encor l'actiuité de sa sphere, qui rencontrant vn miroir poli, elle s'y reflectit aisément. C'est de là qu'on a pris conoissance de la sympathie, & qu'on a remarqué aux choses créées de l'amour, de la haine, de la crainte, des caracteres & des idées qui sont les causes prochaines de quantité de facultez oculures.

Que les écoles ont aussi negligé vne certaine action spirituelle trompeuse

D

peuse

26 *Preface necessaire pour bien comprendre*

peuse & enchanteresse qui éblouit les yeux, dont les mauuais esprits se seruent: laquelle action nonobstant qu'elle soit vraye, elle ne laisse pourtant pas vn vray effet: Mais l'enchanteur ne fait que tromper la veüe.

Les esprits sans corps ne laissent pas pourtant d'agir par vne action qui ne demande pas pour agir vn aspect direct, ni d'être proche de leur objet, ni de le toucher: elle ne requiert pas non plus que les objets soient disposés à souffrir cette action-là: Mais ils agissent par vn pur pouuoir putatif & volontaire: ou plutôt semblable à cette puissance des astres, qui émeut les vents & les tempêtes; car les esprits n'ont point d'extremitez pour pouuoir toucher ce qu'ils pretendent mouuoir. Cette action est beaucoup plus subtile & efficace, que l'influentielle, & approche celle par laquelle l'Ame signifie sa voloncè & ses idées aux organes, auxquels elle est liée: Toutes lesquelles Actions se font sans reaction, ni repassion. Il ne nie pourtant pas les Actions corporeles, par lesquelles la chaleur échauffe, ni les voyes par lesquelles les vents montent de l'estomac à la bouche, & sortent par le nés, &c. Que les excremens ne s'écoulent pas par leurs côduis ordinaires; que les esprits ne soient disposés des visceres, par des vaisseaux aux parties du corps. Il admet aussi l'action par laquelle les visceres inspirent leur ferment aux vertus digestiues. Mais il soutient qu'il ne faut considerer les parties elementaires que cômme des couleurs, & qu'il n'y a point de contrarieté aux choses inanimées. Que le tout-puissant qui est vn Dieu de paix & de concorde, n'a pas voulu que chaque chose operât par contrarieté avec desir de se vaincre & se détruire l'vne l'autre: Mais que ce qu'on appelle contraire doit être dit opposé, comme le froid est opposé au chaud, & le vice aux vertus. Que les Medecins & le vulgaire sont telemét persuadés que les choses operent par la contrarieté des choses elementaires, qu'aujourd'huy les petits enfans se mélent de dire cela est chaud, cela est froid, il n'en faut point vser, ou il en faut vser. Et quoyque les Medecins ne parlent quasi que de chaleur & de froidure à la curation des maux: quoy qu'ils n'ayent encor point pû trouuer de froid qui puisse éteindre la chaleur de la fièvre en certain temps limité. Et par consequent que les remedes n'operent point par similitude comme veut Paracelse, ni par contrarieté comme on l'enseigne aux écoles: Mais par les vertus spécifiques dont Dieu les a dotés, par lesquelles elles font ce qu'il leur a ordonné de faire.

Que les *Arcana maiora* de Paracelse, comme la teinture d'or, le mercure de vie, le *tinctura lili*. &c. emportoient toutes sortes de maladies sans contrarieté en resoluant, netoyant, en exhalant & en expulsant insensiblement leurs matieres occasionelles, en quelle partie du corps qu'elles puissent être, & en fortifiant les facultez, en apaisant les fureurs de l'Archée, & en effaçant ses mauuaises impressions. En après que la nature resuscitoit sous ces grands remedes, comme font les plantes sous vn nouveau printemps, sans esperance pourtant de reprendre vne vigueur de jeunesse: puis qu'il ne se peut point infuser de nouvelles facultez ( autrement on pourroit se rendre immortel. ) Mais *statuum est omnibus hominibus semel mori.*

Que

Que puisque les vices & les vertus sont communiquées par irradiation du siege de l'Amé (qui est l'estomac qui preside en toutes les autres digestions quelles éloignées qu'elles soient) en toutes les parties jusqu'aux extremitéz des doigts; qu'il est constant que tout ce qui insulte l'Amé, les esprits & ses facultez, (auxquelles il faut diriger les remedes) peut être corrigé & chassé par vn seul remede, sans qu'il soit besoin de se seruir des purgations vitées & de la saignée.

La plâpart des Medecins se rient de ce paradoxe comme d'une impossibilité, neantmoins i'offre de faire voir quelque chose d'approchant, & qu'un seul remede dont ie me sers, peut seruir à beaucoup de maladies: aux fièvres continuës, il rafraichit, desaltere, digere, corrige les nauées, les lipothymies, & la seicheresse de la langue, empêche les mauuaises productions de l'estomac, resiste à la corruption, soulage des inquietudes, les douleurs de tête & autres simptoms, & donne du repos aux malades. Il arrête toutes le euacuations déreglées & simptomatiques, comme lienterie, disenterie, diarrhée, hemorragie, dysurie, gonorrhées & vomissemens: le tout après auoir corrigé & chassé la cause occasionelle, & éteint la fièvre, s'il y en a, &c. De plus ie m'en sers aux fièvres chroniques, qu'il guerit excepté la quarte, & celles qui sont attachées aux esprits fixes de quelque partie principale. Aux obstructions il abat l'intemperie & apaise l'irritation de l'Archée, mais il ne penetre pas assez auant pour pouuoir atteindre aux duretez de la seconde region. C'est vn puissant digestif pour les indigestions d'estomac & autres corruptions d'alimens, & pour r'apeler l'apetit perdu. Enfin depuis que ie le possède ie me suis empêché de la purgation & de la saignée, dont ie ne me pouuois pas passer auparauant quatre à cinq fois l'année, & me suis exempté d'une diarrhée fâcheuse, accompagnée de fièvre, dont ie ne me pouuois point defendre, toutes les fois que mon estomac, qui est fort foible, étoit farcy d'indigestions, & ay guery beaucoup de maux en peu de temps par ce remede-là, où les remedes vitez n'auoient rien pû faire: neantmoins quoy qu'il tende à la generalité & qu'il produise des beaux effets, principalement aux maux accompagnez de diarrhée & de deuoyement d'estomac, il ne doit pas être comparé aux renouatifs de Paracelle, parce qu'il leur est beaucoup inferieur, & n'a pas assez d'efficace ni de subtilité pour pouuoir penetrer dans nos principes constitutifs. Il ne me seroit pas trop difficile de donner aux incredules des preuues de ses efets par quantité d'histoires remarquables; si ie n'aprehendois d'ennuyer le Lecteur. Je me contenteray d'en rapporter deux ou trois des plus faciles à verifir.

L'an 1668. la femme d'un Cordonnier de l'Albene nommé Lambert, fut laisie deux ou trois iours après vn enfantement, d'une fièvre continuë tres-aiguë, accompagnée d'un deuoyement d'estomac & d'une diarrhée si pressante, qu'elle ne faisoit que monter & descendre du list à la chaire percée: elle auoit vne alteration insariable, avec vne noirceur & vne seicheresse de l'âgue étrange, ses lochyés étoient supprimées, & ses for-

L'op

D 2

ces

28 *Preface necessaire pour bien comprendre*

ces prosternées à l'extreme: enfin personne ne croyoit pas qu'elle en dût échaper. Je luy donnai trois prises du remede susdit avec du vin & de l'eau ; après la premiere prise elle fit encor cinq à six selles, sa langue deuiet moite, son alteration & sa fièvre diminuèrent d'un tiers ; après la seconde elle ne fit que quatre selles en toute la nuit, & trouuai les symptomes susdits diminuez de la moitié ; le lendemain matin à la troisième prise elle fut entierement guerie de la fièvre, du vomissement, de la diarrhée, & de son alteration. Quelques iours après vne sensible affliction de la mort de son petit, elle reprit le même mal, qui fut derechef calmé par trois autres prises du même remede, qui fit le même effet qu'à la premiere fois. Quelques temps après la femme d'un Tailleur d'habit nommé Moncha du même lieu, m'apporta vne sienne petite fille âgée d'environ deux à trois ans (à la sollicitation de la femme de Claude Monier, de qui j'auois traité vn petit garçon atteint d'une longue diarrhée par le même remede quelque temps auparauant) cette petite fille auoit vn flux de ventre depuis six mois, qui l'auoit jetée dans vne emaciation ou plutôt dans vn marasme si efroyable, qu'elle ne ressembloit qu'à vn pur squelette decharné, & ses jambes étoient déjà enflées iusqu'au genouil : ie lui dis qu'il n'y auoit plus de remede à cet enfant-là, & qu'elle deuoit être venue de meilleure heure ; neantmoins que si elle vouloit qu'on hazarderoit quelque chose. Madame de l'Albene & quantité d'autres personnes dignes de foy la virent en cet état-la qui le peuvent témoigner, dans trois semaines après elle fut guerie parfaitement, & reprit son embompoint sans la mettre au lait. Monsieur de la Grange Procureur au Baliage de Saint Marcelin me vint prier l'année d'ensuite d'aler voir vne sienne petite atteinte d'un vomissement & d'une alteration si facheuse, qu'elle ne faisoit que boire & vomir ; elle auoit vne fièvre continuë, & l'esprit tellement aliené qu'elle demeura trois iours sans voir (quoyqu'elle eût les yeux ouuerts) & sans connoître personne, ce qui témoignoit vne grande malignité. Sa mere disoit que c'étoit vne folie de luy rien faire : qu'il luy étoit mort dix enfans de cette même maniere, sans qu'aucun remede leur aye pû profiter. Je luy donnai trois prises du remede susdit, & Dieu la guerit. Mademoiselle de Cumanne aussi peut témoigner que ce remede lui a fait plus d'effet en huit iours pour vne intemperie de foye accompagnée d'obstructions, d'une toux seiche & de nauées perpetuelles, que n'auoient pas pû faire l'usage de deux mois de remedes ordonnez selon les formes ordinaires. Je pourrois raconter d'autres inombrables effets de ce remede-là s'il étoit necessaire ; & selon que ie verray qu'il sera receu, ie le donneray vn iour au public avec beaucoup d'autres petits remedes specifiques qui font des effets inesperez & merueilleux.

Je ne puis pourtant pas en passant m'empêcher de me plaindre du peu de confiance des hommes, que d'auoir employé si inutilement tant de soins & fait tant de dépense à ces sortes de recherches, lorsque ie voy les difficultez qui se rencontrent quand on veut proposer vn remede inusité  
quel

quel innocent qu'il soit, chacun les décrie. Ceux qui se piquent d'esprit ne s'attachent qu'à l'apparence & au beau parler, sans considérer qu'il y en a beaucoup qui sont comme l'oiseau d'Homere qui porte incontinent en sa bouche tout ce qu'il peut prendre à ses petits : cependant il meurt de faim lui-même, ne prenant rien de ce qu'il apporte pour s'en nourrir, ou ne digérant rien de ce qu'il prend : mais comme dit Plutarque, il ne faut pas prendre garde aux paroles seulement ; mais aux effets : s'il y a plus de profit que de parade, & plus de vérité que d'apparence & d'ostentation, parce que la nature ne distribue pas également les talens à vn chacun : veu qu'il y a beaucoup de tres-sçauans hommes qui n'ont pas tant de facilité à s'exprimer que quantité d'autres moins sçauans & quelquefois sans étude qui ont l'esprit prompt & la memoire heureuse.

Tom. 1.  
de la  
Moral.  
fol. 364.

Plutarque raconte qu'Alcibiades étoit tres-ingenieux & prompt à inuenter les choses ; mais il étoit craintif à les dire, & se troubloit quand il venoit à les exposer : car bien souuent au milieu de son dire il cherchoit le mot propre à exprimer sa conception, ou quelque parole qui s'étoit échappée de la memoire qui le faisoit demeurer tout court en parlant.

Les personnes de qualité n'osent point s'y fier que préalablement ils n'en ayent conféré avec leur Medecin, qui au lieu de tâcher de s'instruire des vertus secrètes qu'ils ignorent, font ce qu'ils peuuent pour les détruire, & condamnent tout ce qui passe les bornes de leurs preceptes. Ils leur font croire que ce sont des remedes Chimiques, violens, corrosifs, & dangereux, qu'il faut fuir comme la mort. Cependant ils se seruent des remedes les plus violens, les plus corrosifs, & des plus pernicioeux de la Chimie. Tous les esprits de soulfre, de vitriol, de sel, &c. que ie ne condamne pas pourtant, ne sont-ils pas tous corrosifs ? puis qu'une seule goutte tombée sur du papier, du cuir, du drap, &c. brûle comme si le feu y auoit passé, & emporte incontinent la piece ; neantmoins il n'y a rien de si vltimé dans les juleps, apozemes, prisanes, &c. Qui a-t'il de plus violent & dangereux que la poudre d'Algeroth, qu'on nomme par excellence Mercure de vie ( & moi Mercure de mort ) qui est vne preparation de Mercure avec l'Antimoine, d'où il y a vû naître des accidens efroyables dont ie n'ose pas parler ? pourtant on ne craint pas de les donner à des simples fièvres intermittentes. Qui a-t'il de plus violent que l'infusion d'Antimoine, autrement vin Emerique : à qui on donne la qualité d'eau benite, ou de vin Royal ; neantmoins elle est si commune aujourd'huy qu'on n'a pas appréhendé d'en donner à nôtre Roy : i'en abhorre pourtant l'usage (excepté à l'Apoplexie, & à la demence, où les foibles remedes ne sont pas capables de rapeller les esprits alienez, & émouuoir les facultez à demi suffoquées ou plongées dans vn profond assoupissement) à cause des symptomes qui en peuuent arriuer. Qui a-t'il de plus pernicioeux & veneneux que le sublimé crud & arsenical : neantmoins s'il faut faire quelque eskarre, emporter quelque glande, extirper quelque excroissance, on n'a rien de plus prompt & ordinaire à la main

30 *Preface necessaire pour bien comprendre*

On croit que pourveu qu'on y joigne de l'Opion, pour assoupir le sentiment des parties & les rendre moins sensibles aux douleurs qu'il excite, qu'il est suffisamment corrigé : & on ne prend pas garde que ces venins exterieurement appliquez, peuuent infecter non seulement les esprits topiques des parties ; mais aussi les influans, qui par vn mouvement retrograde peuuent porter la malignité dont ils ont été infectez aux parties precordiales, & porter la mort dans le centre de la vie, comme j'ay vû arriuer il y a quelques années à vn certain Prêtre, qui après vne pressante sollicitation de quelques mois, se voulut faire extirper vne louppe fort adherente qu'il auoit sur vne épaule : si bien que le kistis ne se pouuant pas bien separer du cuir après l'incision cruciale, le sublimé y fut appliqué avec l'opion & le bol, comme on a coûtume de le mélanger ; dans demie heure après les douleurs cefferent, il fut saisi d'vne lipothymie suiuite de nausées, de vomissement, de fièvre continuë, puis tomba dans le delire, & dans dix-huit ou vingt heures après il mourut en conuulsion. J'ay été bien aise d'apporter cette histoire, afin d'avertir les Chirurgiens de prendre garde à cette dangereuse application, sur tout aux prompts & aux bilieux, qui ont les esprits fort subtils & susceptibles des mauuaises impressions. Au reste l'Auteur dit que les renouatifs ne se peuuent point preparer sans l'Alkaest de Paracelle, qui a cela d'admirable qu'il ne communique rien du sien à ce qu'il dissout, & après mille dissolutions il ne s'affoiblit point, mais il est touïours aussi puissant qu'auparauant.

Que ces remedes-là sont les vrais purgatifs, ils ne touchent point à ce qui est sain, ils ne pourrissent point le chyle, ny le sang de mesaraiques & autres sucz vitaux (comme sont les solutifs ordinaires ; mais ils n'emportent rien qui ne peche : ce qui ne se fait pas par sueur, vomissement, ni selles ; mais insensiblement, comme nous auons déjà dit, en quelle partie que puisse être logée la matiere ocasionelle & morbifique.

L'aurois peut-être été aussi incredule que tout autre, si ie n'auois resenty en ma personne les operations que vous allez entendre par cette hitoire.

Auant que j'eusse encor oui parler de Vanhelmon, j'auois été étonné de voir vn pailan guerir des fièvres tierces & des doubles tierces, avec vne racine pilée qu'il appliquoit sur les poulx, & vne autre herbe cephalique qui n'étoit ni purgatiue ni vomitiue, ni sudorifique, qu'il piloit avec du vin blanc, l'exprimoit & le faisoit boire aux febricitans à l'entrée de l'accez, sans faire aucune euacuation sensible. J'auois aussi été surpris de voir en Lorraine vne femme qui entreprenoit les cancers vlcereux, ou *noli-me-tangere*, quels malins qu'ils soient : elle disoit auoir appris son secret d'vn Medecin Chimique qu'elle auoit serui. C'étoit vne certaine poudre blanchâtre qu'elle étendoit legerement sur vn emplâtre, & l'apliquoit sur l'vlcere, qui faisoit fort peu de douleur ; le lendemain il s'enleuoit vn leger eskarre avec quantité de filamens ou de fibres alterez

alterez, qu'elle disoit être les racines du mal; après quoy ces vlcères se guérissent aussi aisément qu'une simple playe. Je vis vn autre paillard qui par des remèdes topiques guérissoit & resoluoit les glandes scrophuleuses: tous lesquels maux sont le fleau des Medecins, & sont sans contredit sous le rang des incurables dans la Galenique. Je commençay delà à reconnoître qu'il y auoit beaucoup de choses qu'on ignoroit, & principalement les facultez spécifiques qui sont les principales: & comme j'auois ouy dire autrefois que Paracelse guérissoit sans peine ces sortes de maux-là, & d'autres beaucoup plus fâcheux; qu'il auoit composé vne Medecine extraordinaire & difficile à comprendre, cela me fit prendre enuie de rechercher ses œuures, où ayant leu cét Epitaphe: *Conditor hic Philippus Theophrastus, insignis Medicina Doctor, qui dira illa vulnera, lepram, podagram, hydrophisin, aliâque insanabilia corporis contagia, mirifica arte sustulit.* Je pris vne grande demangeaison de m'attacher à cette doctrine, que ie trouuai toute remplie d'inconstance, d'obscurité, & de jactance: il parloit des Medecins Galeniques avec beaucoup de mépris, comme des gens indignes de délier les courroyes de ses souliers: ses remèdes étoient couuerts d'enigmes & entrelassez de mots inconnus & barbares: j'essayai neantmoins d'en deuiler quelques-vns des moins obscurs, & de mettre en pratique les moins difficiles, qui répondoient assez à ce qu'il s'en promettoit. Finalement ie vis dans l'Analogie qu'il fait du Macrocosme avec le Microcosme, où il établit vn ciel avec toutes les puissances du grand monde, avec vn ciel accompagné de toutes les Spheres, des sept Planettes, des douze signes du Zodiaque, & de toutes les constellations de la voute azurée, non pas actuelement, mais potentiellement; de sorte qu'il falloit absolument qu'un Medecin fût bon Astronome pour pouuoir bien comprendre, adapter, & connoître la correspondance qu'il y auoit entre le ciel microcosmique ou humain, & celui du macrosome ou grand Monde. Je m'attachay quelque temps à cette science, iusqu'à ce que j'en fus diuertty par la lecture de Vanhelmon, qui refutoit la doctrine de Paracelse par des raisons pertinentes, & neantmoins ie vis qu'il exaltoit fort les *Arcana maiora*, iusqu'à dire qu'un seul de ces remèdes-là suffisoit pour guérir toutes sortes de maladies, aussi bien les internes que les externes, sans en excepter les hereditaires; cela me fit encor plus opiniâtrer aux remèdes de Paracelse: cependant il y auoit long-temps que ie tâchois à me soulager d'un mal de tête fort importun que j'auois herité de ma mere, qui m'incommode fort, si peu que ie boiue du vin, que ie me tienne au soleil, ou que ie fasse exercice. Tous les Medecins avec qui j'en auois conféré, tomboient tous d'accord, quelle prouenoit d'une intemperie chaude du foye, qui engendrant vn sang échauffé, subtil, & bilieux, montoit plutôt qu'il ne descendoit, suiuant la nature du feu qui y dominoit, qui par son abondance faisoit distension des artères, & par sa qualité causoit vne espee d'inflammation aux meninges; toutes les fois qu'il s'y portoit, ou étoit excité à son éléuatiō par le vin & les exercices immoderez, ou attiré

par

32 *Preface necessaire pour bien comprendre*

par la chaleur du Soleil. Et par consequant qu'il falloit temperer & rabatre cette intemperie ( qui ne se pouuoit jamais parfaitement éteindre, parce qu'elle étoit naturele, & née avec moi ) à mesure qu'elle s'éleuoit avec les rafraichissans & humectans : Qu'il falloit vuidier la plethore & euenter la masse du sang par les saignées frequentes du bras, & faire des reuulsions par celles du pied en tirant la cause de mon mal loin de la tête : Que ie pourrois aussi m'aracher à la cause coniointe par l'Arteriotomie qui auoit fait de grands étets à beaucoup de personnes. Ces raisons étoient aparemment vrayes : Je les practiquai pendant quelques années qui sembloient me soulager, parce qu'en vuidant le sang & épuisant les esprits, ils n'étoient pas portez en si grande abondance au cerueau, lors que la cause morbifique & excitante les y appelloit. Vn iour comme ie lisois le liure de *Vitibus membrorum* de Paracelle, j'apperçeu au Chap. de *Vitibus cerebri* ces paroles. *Arcanum de gilla extractum, roborat cerebrum iam potenter, et vertigo nulla, nulla phrenesis, ac mania offendere possit.* Je fis son Anatomie par la separation de ses parties heterogenées, & ne trouuant rien qui fût assez subtil dans tout son corps, qui pût paruenir iusqu'au cerueau que son soulfre volatil : Je le fis avec beaucoup de travail: puis j'en pris quelques iours durant avec de l'eau : de crainte qu'avec le vin, qui étoit mon ennemi capital, il n'émeut mon mal, sans en reconôître grand soulagement. En suite de quoy ie m'auiſai à le prendre avec du vin & de l'eau, ie reconu qu'il me soulageoit vn peu de ma pesanteur de tête ordinaire. A la fin ie m'hazarday de le prendre avec le vin blanc tout pur. Alors bien loin de me mettre au liſt pour vingt-quatre heures comme il auoit coûtume de faire : Il me sembloit diſſiper toute la pesanteur de ma tête, & me rendoit si dispos & si leger, que ie pouuois marcher tout le iour au Soleil, boire du vin pur & faire d'autres exercices violens sans prendre mal de tête. Vn soir comme ie m'alois coucher, ie fus saisi d'un mal d'estomac assés violent. Pour m'en soulager, ie pris vn peu d'eau de vie, ou j'ajoutai neuf à dix gouttes du remede susdit pour voir s'il empescheroit qu'elle ne m'excitât mon mal. Je ne fû pas plutôt endormi, que ie me senti dilater les arteres destemples à l'endroit où j'auois acoûtumé de reſentir la douleur, & ie ne ſçay quoy en dedans qui pouſſoit en forme de vent par reprise, comme on feroit pour vouloir détacher quelque chose de bien adherant. Le tout neantmoins sans douleur. Au troisieme mouvement ie m'éueillay en sursaut, & portant la main avec precipitation à la temple où j'auois reſenti ce mouvement ) & où autrefois il s'étoit fait vn aneurisme après l'ouuerture de l'artere qui auoit failli à me coûter la vie ) apprehendant qu'elle ne se fût rouuerte ; mais n'y ayant point trouué de mal : ie r'appelay mes esprits pour considerer que cet effet reſenti, pourroit bien être vn effet du remede que j'auois pris le soir précédent : parce que l'esprit du vin qui donne d'abord au cerueau lui pouuoit auoir serui de vehicule, pour le porter droit à la cause du mal, où ayant rencontré

contre quelque matiere tartarée comme Paracelle l'enseignoit (adherent aux tuniques des arteres, il s'éforçoit à la détacher. Neantmoins pour en être plus certain, ie me resolu d'en prendre encor le lendemain avec l'esprit de vin comme j'auois fait. Ce qu'ayant executé & m'étant endormi, ie senti vn éfet tout différent du premier: A sçauoir ie ne sçay quoy qui se détachoit des arteres des temples, & qui tombant avec precipitation en forme de fusée dans le fond du conduit de l'oreille, m'y excitoit vn grand froid. A la deuxième ou troisième fois, ie m'éveillai derechef avec grande admiration. Après quoy ie ne senti plus aucun éfet sensible, hormis quelques demangeaisons dans l'oreille, qui me contraignoient plusieurs fois le jour à me la secouer avec le petit doigt, quoy que j'en prisse tous les soirs, tant que ma figuette fut presque finie. Du depuis j'ay resenti vne certaine acrimonie au dessus du palais de la largeur d'vne lentille, qui quelquefois est plus acre, autrefois moins. Lors qu'elle est plus acre, elle a plus d'étendue, & lors qu'elle ne l'est pas tant, elle ocupe moins de place: Et toutes les fois que ie ne sens point cette acrimonie au palais, ie deuiens assoupi avec vne pesanteur de tête qui est bien-tôt après suivie d'vn battement d'arteres, & d'vne grande douleur qui ne passe point qu'après auoir dormy.

Si-tôt que mon mal de tête est passé, l'acrimonie me reuint au palais, & le cuir qui couure le crane deuiet si douillet & si sensible qu'à peine l'ose-je toucher. Ce que j'ay experimenté & remarqué cent & cent fois depuis sept à huit années. J'ay demeuré fort long-temps à considerer & étudier ce mal-là, sans le pouuoir bien comprendre: iusqu'à ce que la lecture de Vanhelmon m'aprit que les Maladies étoient attachées aux esprits fixes, ou aux influans en forme d'idées & de caracteres. Que ces esprits étant vne fois souillez, étoient en même temps separez des sains & de la communion de la vie, & exiliez en quelques Cantons. Que bien loin alors d'exercer des bonnes actions, ils n'étoient plus propres qu'à irriter & insulte les bons esprits, & à liurer des assauts continuels à la vie saine, qu'ils tâchent de détruire par leur vie meurtriere qu'ils empruntent encor de la lumiere de l'Ame. Que comme ces esprits étoient quelque chose de viuant, & d'vne substance fort subtile & airée, qu'ils passoient aisement dans les vaines, nerfs, arteres, & à trauers de la substance des parties, pour y exercer leur tragedie. Que metant l'alarme au quartier des parties qu'ils ataquent. Les facultez se souleuoient pour les expulser; & en ce combat que les esprits influans qui se sont souillez, alterez ou blessez contre leur ennemis, étoient aussi expulsez hors des limites de la santé, qui ne peut rien souffrir d'impur. Que les mauuaises impressions attachées aux esprits influans, comme les fièvres & autres maladies passageres passioient souuent comme des feux volages, ou des feux de paille, & s'effaçioient aisément: Mais que les mauuaises impressions attachées & empreintes aux esprits fixes, & principalement les hereditaires, ne cedoient qu'aux

E  
grands

34 *Preface necessaire pour bien comprendre*

grands renouatifs. Si bien que j'ay crû que l'auteur de mon mal, étoit vn esprit fixe du cerueau, soit ille d'une tache hereditaire: qu'ayant été separé des bons esprits, qu'il auoit été contraint de se bâtir vne espee de fort dans les arteres des temples où il étoit cantonné pour lui seruir de retraite & de defence, lors qu'il seroit repoussé; dans lequel temps ie n'étois jamais sans peu ou prou de douleur, parce qu'il irritoit incessamment la nature, tantôt plus, tantôt moins: que cette coagulation ayant été demolie par la puissance du remede dont ie m'étois serui, & ayant été chassé du cerueau, où il s'étoit venu domicilier à la base d'icelui: que lorsqu'il étoit dans sa retraite il me donnoit du repos, iusqu'à ce qu'étant irrité de soy ou aiguisé & élevé par le vin, exercices violens, le Soleil, &c. ou fomenté par l'intemperie des entrailles: il partoit delà, entroit dans les arteres du cerueau, où mettant les esprits en desordre & en confusion, ils ne cessoient de combattre, iusqu'à ce qu'ils l'eussent chassé du donjon comme vn insolent qui vient troubler leur republique. Que la douleur que ie ressentois sous le cuir, n'étoit causée que par les esprits ( qui auoient été alterez au combat, ) qui y étoient expulsez. De plus toutes les fois que mon mal de tête n'étoit pas violent, ie ne sentois aucune douleur à la racine des cheueux lorsqu'elle étoit passée; mais l'acrimonie du palais étoit plus étendue & occupoit plus de place; parce que le combat n'ayant pas été si rude, les esprits qui s'étoient souillez contre lui se rangeoient de son party, & s'en aloient de compagnie dans son rendez-vous, qui comme des partisans aguerris donnoient tous les jours quelques petites attaques au cerueau, & s'opiniâtroient à vouloir s'entrer au lieu d'où ils étoient sortis, iusqu'à ce que par vn assaut plus violent & general ils étoient chassez par les voyes accoutumées, à quoy mon remede me seruoit beaucoup; car ie n'en auois pas plutôt pris que mon mal de tête s'apaisoit & ie m'endormois d'abord. Il faut pourtant auoier qu'il y a quelque chose de bien delicat en ceci, & qu'il est bien difficile de pouuoir faire ces sortes de remarques à d'autres qu'à soy-même; c'est pourquoy ie ne m'étonne pas si les Medecins qui sont d'une forte constitution ont peine de le croire, & de donner dans les sentimens de l'Auteur. l'oublois de dire encor quelque chose de bien surprenant c'est que ie pouuois boire de pleines verrees d'eau de vie avec ce remede-là sans qu'elle m'échaufât; au contraire ie ressentois vne certaine fraîcheur avec vne espee de mouuement formiculaire dans les plantes des pieds & la paume des mains, qui en d'autre temps me brûlent d'ordinaire, & chassoit insensiblement les esprits souillez & échauffez qui se tenoient à l'entour des visceres. Si bien que delà il ne faut pas s'étonner si l'Auteur neglige le regime de viure & ne defend pas le vin, & s'il dit que si les remedes qu'on donne aux malades n'ont pas la faculté de corriger les inconueniens que pourroient causer le boire & le manger, à plus forte raison qu'on n'en doit pas attendre grand secours pour la guerison des maladies.

Pour

Pour reuenir à mon Histoire, y a-t'il lieu de soupçonner que cette acrimonie que ie ressens au palais depuis tant d'années, soit vne humeur, ou quelque vapeur acre? Si c'étoit vne humeur, comment pourroit-elle passer à trauers des chairs? qui est-ce qui la conduiroit par des voyes imperceptibles aux arteres des temples, & de là la rameneroit au palais? puisque les humeurs n'ont point d'autre mouuement que celui que la pente ou la continuité des canaux leur permet de suivre. Deplus vne si petite quantité d'humeur qui occupe si peu de place, auroit-elle si long-temps irrité la nature en vne de ses parties principales, sans qu'elle l'ait pû refondre ou expulser? ou étant abandonnée des facultez comme vn excrement, ne seroit-elle pas à la fin corrompue & putrescée? si c'étoit vne vapeur auroit-elle pû depuis trente-cinq ans & dauantage demeurer en vapeur, & pû passer & repasser si souuent par des voyes imperceptibles sans se condenser? puisque les vapeurs à la moindre compression se resoluent & se conuertissent en eau: ne faut-il pas être priué de sens commun & de jugement. ou n'auoir jamais vû distiller pour se le persuader?

Du depuis après auoir été conuaincu par des efets si sensibles & extraordinaires en des remedes que Paracelle n'estime que mediocres, i'ay crû qu'il y auoit quelque chose de bien plus admirable à esperer en ses *Arcana maior*, où Vanhelmon loge la Medecine vniuerselle, c'est pourquoy i'ay beaucoup trauaillé à la recherche de l'Alkaest, où ie puis dire de n'auoir pas perdu mon temps: & si quelque curieux veut fournir à la dépense, ie ne lui refuseray pas mes petites lumieres. Je diray en passant en faueur de ceux qui y voudront trauailler, que cette liqueur se tire du Mercure, & que ce trauail requiert vn excellent Artiste: qu'il donne des marques assez conuainquantes de sa puissance & de son feu interieur, puisqu'il calcine, tout crud & terrestre qu'il est, les metaux les plus solides, lors qu'on les amalgame avec lui, que ne fera-t'il pas lors qu'il sera exalté & separé de tout ce qu'il a de terrestre qui lie & detient sa vertu.

Ie ne vois rien aussi qui nous inuite mieux à la recherche des facultez specifiqués que le Mercure; l'experience ne confirme-t'elle pas assez qu'il y a en lui quelque chose d'admirable de caché? puisqu'étant simplement bouilly avec de l'eau (où il ne diminue rien de son poids, & ne communique point de sa substance) il tue ou refout les vers des petits enfans iusqu'aux Ascarides du fondement? que porté en ceinture il guerit la gale & donne la mort & la fuite à toute sorte de vermine sans atouchement; mais seulement par la vertu radiale de sa crasse: car i'ay experimété qu'ayant été bouilly ou laué qu'il ne fait pas grand effet. Osera-t'on dire que ce soit par sa chaleur ou froidure, fluidité, mollesse, &c. qu'il fait ces actions-là? c'est plutôt par ses facultez specifiqués qui sont les principales à qui nous deuriens nous atacher par des diligentes recherches. Ce qui ne s'apprend pas par la lecture de Dioscoride, de Mathio-

36 *Preface nécessaire pour bien comprendre*

le, de Dodoneus, de d'Alechamp, &c. mais à force de chercher, hurer & trauailler, & souuent par des idiots & des experiences d'hazard: comme il m'arriua il y a quelques années voulant goûter d'une plante, ie ne l'eus pas plutôt machée que ie me senti soulager du mal de tete qui me tenoit alors, qui m'a beaucoup serui du depuis. Comme aussi plusieurs autres petits remedes que ie tiens de quelques femmes. En autres celuy-cy merite d'en faire mention.

Ma belle Mere après auoir été affligée pendant plusieurs années, ses forces s'étant épuisées par quantité de maladies, deuint si cacochime & si mal habituées qu'elle n'auoit pas vne heure de santé. A la fin elle deuint hidropique; & fut traitée selon les formes ordinaires, le pris garde que les purgatifs (qu'elle auoit peine de supporter à cause de son extreme foiblesse) lui desenfloient l'abdomen pour quelques heures: Mais si-tôt que l'operation des solutifs étoit cessée, on entendoit des bruits & des murmures de ventre, & dans quelques heures après il étoit aussi enflé & tendu qu' auparant. Finalement malgré nos soins, & tous nos remedes dont on se sert d'ordinaire à ces maux-là, toute l'habitude du corps se remplit tant que le cuir se peut étendre. Quelqu'une de ses Amies l'aduertit qu'une femme de qualité du voisinage, guerilloit des hidropiques avec vne eau qu'elle leur faisoit boire. Ie priay cette personne de sa part de nous enuoyer son remede, & la maniere d'en vser. Ce qu'elle fit, qui étoit vne eau distillée d'une plante qui deuroit plutôt humecter que desecher. Il y auoit déjà long-temps que ce même remede m'auoit été communiqué par quelques autres femmes, que j'auois méprisé comme cōtraire à nos preceptes. Neantmoins comme ie voyois vn mal sans esperance, ie me resolu de lui en faire prendre pour l'amuser. Mais ie fus fort étonné que son opression, les inquietudes, & ses langueurs mourantes commencerent à se calmer, que sa grande alteration s'éteignoit, & qu'elle ne nous demandoit plus à boire; Que ses pieds & ses mains se flétrissoient; & après en auoir pris quinze iours, tous les iours deux fois elle deuint vne nuit fort opressée, & fut si trauaillée qu'on luy fit donner l'extreme-onction croyant qu'elle aloit expirer. Cette même nuit elle prit vn flux d'vrine si copieux qu'elle en rendoit tout au moins six ou sept pots par iour, jusqu'à ce que toute l'habitude du corps fut entierement desenflee, & vne partie de l'abdomen dont les parties demeurèrent encor farcies de quantité de matieres, crasses, gluantes & visqueuses, qui ne pûrent pas être surmontées de la nature à cause de son extreme foiblesse acheuerent de suffoquer le peu de vigueur qui restoit aux facultez, avec l'enflure qui reuint quatre ou cinq semaines après: Car si les parties naturelles n'auoient pas été épuisées, & dans leur derniere prosternation ie n'auois point desesperé de sa conualescence: veu que son flux d'vrine étant cessé, elle reprit appetit, dormoit tranquillement, & reprit tant de force, qu'elle se tenoit vne partie de la journée leuée & habillée. Si on

considere

confidere l'effet de cette eau qui n'est que la liqueur alimentaire de la plante, avec quelque petite portion de ses esprits, & qu'on regarde dans l'Auteur les causes de l'hydropisie, & la curation, on y trouvera beaucoup de conuenance. Premièrement il fait naître l'hydropisie de l'indignation de l'Archée des reins, qui ne voulant pas permettre aux ferositéz de suivre leur cours ordinaire par les voyes de l'urine, les reuete de toute part, les engloutit & les porte par des chemins imperceptibles dans la capacité de l'abdomen. Et ce qui donne souvent occasion à l'Archée des reins de faire ce deposite, c'est la fureur qu'il conçoit, de ce qu'il ne peut pas se satisfaire, lors qu'il pretend relauer quelque sang extrauasé, ou autre matiere morbifique, en quelque partie ou quelque mauuaise impression. Comme on peut voir à son traité intitulé. *Ignotus hydrops*, &c.

Pour la curation il faut, dit-il, auoir des remedes conuenables qui ayent la vertu d'apaiser l'indignation & la fureur de l'Archée, & luy faire resouuenir de son deuoir, & s'il se peut de resoudre la matiere occasionelle. Alors il l'apele (par la vertu de son action de gouvernement qu'il a sur l'abdomen) ces ferositéz, & les contraint à reprendre la route des vrines. Et à moins que cette mauuaise idée emprainte à l'Archée des reins ne soit entierement effacée elle suscite des nouueles recheutes.

Si nous ne pouuons pas paruenir à la conoissance des facultez spécifiques des plantes, imitons du moins cet Auteur-cy & d'autres grands hommes des siècles passez & du present. Trauailions pour acquerir cette medecine vniuerselle, cherchons le fruit de sapience, qui est le but des vrais Philosophes, separons le bon du mauuais, l'utile de l'inutile, le spirituel du corporel, le volatil du terrestre, le venin des remedes salutaires, la mouëlle de l'écorce, &c. Non pas tant pour acquerir du bien & des richesses, que pour nous acquiter consciencieusement de ce que nous deuons, & assister charitablement les necessiteux, comme Dieu nous l'ordonne. Voila en racourci vn petit detail de ce que contient cet ourage, que j'ay crû être necessaire de coucher icy en forme d'auant propos, afin que par vne legere & generale intelligence de toute l'œuvre, le Lecteur puisse comprendre avec plus de facilité ce qu'il lira en après. A quoy les histoires que i'y ay entremêlées ne seruiront pas peu. l'ay abregé cette traduction (en ometant ce qui m'a semblé le moins utile) le plus que i'ay pû pour ne pas ennuyer le Lecteur, & l'atirer insensiblement à la lecture de quantité d'autres choses curieuses & inouyes qu'il pourra voir dans l'Auteur, avec les histoires, & les mecaniques dont il se sert pour preuue de ses expositions comme les Traitez. *De tempore. Vita longa Ars breuis, Mortis introitus in naturam humanam, Decus virginum. De spadanis fontibus, Supplementum paradoxum numero criticum. Intellectus Adamicus, imago Dei*

### 38 Preface necessaire pour bien comprendre, &c.

Dei, Externorum proprietates, Humidum radicale, Aura vitalis, Vita multiplex in homine, Fluxus ad generationem, Lunare tributum, Vita, Vita brevis, Vita aeterna, Mortis occasiones, De magnetica vulnerum curatione, In sole tabernaculum, Infantis nutritio ad vitam longam, Arcana Paracelsi, Mors Domini, Arbor vitae, & Tumulus pestis, qui meritent d'être leuës, & qui ne donneront pas peu de satisfaction au Lecteur, pourueu qu'il prenne peine à les bien comprendre comme il faut.



PREMIERE



# PREMIERE PARTIE DES PRINCIPES DE PHYSIQUE.

## CHAPITRE PREMIER.

### *La Medecine censurée.*

**L**A Medecine aux premiers siècles n'auoit encor que des rudes principes : Mais on l'exerçoit plus sinceremēt & avec plus de charité qu'on n'a fait depuis que l'auidité du lucre, la vanité & le luxe ont soüillé sa pureté, & l'ont remplie de babil, de controuerses, & de coniectures, qui font aujourd'hui les theorèmes & la baze.

Hippocrate à été le premier qui a laissé ingenuemēt par écrit à la posterité, ce que son rare genie & son exacte experience lui auoit pû suggerer & apprendre. Mais cette fidele communication fut bientôt corrompue en beaucoup d'endroits, & plusieurs Comentateurs essayerēt d'expliquer ses obscuritez à leur mode.

Galien vint cinq cens ans après qui rauissant la gloire des predecesseurs dont il suiuiot la trace, commença d'étendre son art qui contenoit encor peu de reigles en

beaucoup de volumes ; Où il exposa que tous les corps étoient composez de quatre elemens : Que c'étoit d'eux qu'ils tenoient toute leur nature. Qu'il y auoit quatre qualitez elementaires qui faisoient toutes leurs complexions : Que de ces complexions, il y en auoit quatre simples, & autant de composées. En après il confirma ( ce que quelque deuancier auoit déjà euenté : ) Que l'homme ( pour la diuersité de ses constitutions ) deuoit produire quatre humeurs différentes qui ayent de la correspondance aux quatre elemens : Que la santé & les maladies prouenoient tant de l'harmonie, que de la discordance & du combat, tant des simples qualitez elementaires, que de celles qui étoient atachées aux susdites humeurs feintes : Et pour cette raison que les qualitez des remedes, deuoient être directement contraires aux maladies.

La necessité le contraignit de tirer mot à mot de Dioscoride les facultez qu'il auoit écrit des simples, auxquelles il ne fit qu'ajouter des degrez de qualitez, & ne dit mot des vertus seminales, spécifiques

&c

& principales, parce qu'il n'en auoit pas la conoissance.

Les Theorèmes de Galien ne furent pas plutôt dispersés qu'ils furent encor plutôt augmentez par le babil des Grecs, que l'école de Medecine reuere encor aujourd'hui superstitieusement. En après la Medecine passa en profession, & fut erigée en Academie; & les Romains ne se mépriserent point de suivre Galien, & de se le proposer pour Auteur. Les Mores vinrent après, & crurent par leurs augmentations d'emporter la gloire par dessus les autres: mais les Medecins de l'Europe se défiants de leur propre sçauoir (& comme desfailans en productions d'esprit) se sont tenus aux inuentions des Barbares, & les ont telement reuerées, qu'ils ont crû s'acquérir assez d'honneur & de gloire de reduire seulement ces anciens Commentaires en des nouvelles Centuries, annotations, & repetitions circulaires. Voila comme les Ecoles ont été ébloüies, & ont mieux aimé suivre negligemment l'opinion des payens, que de rechercher avec soin la veritable Medecine: car depuis Hippocrate & Galien, la Medecine n'a point fait de progres, & on n'a sçu faire autre chose que la baloter & bouluerser sous les premiers preceptes que Galien auoit érably.

Depuis Dioscoride, les traitez des Plantes ont bien été augmentez de disputes touchant leur figure & leurs noms: mais personne n'a essayé d'encherir, ni d'ajouter aux proprietés & usages que leur auoit attribué Dioscoride, hormis quelques feints degrez de qualitez

elementaires (comme nous auons déjà dit) auxquels on fait consister toute la vertu du simple: ce qui repugne pourtant fort à la verité; car l'experience montre euidement que de cent herbes en même degre de qualité, il n'y en aura pas deux qui répondent en même propriété, ni qui fassent la même action.

Pour conclusion tout l'atirail des Medecins ne roule que sur la saignée, sur la putrefaction du sang (qui se fait par ce qu'ils nomment purgatis) les bains, les cauterés, & sur les excremens: en somme elle ne tend qu'à diminuer les forces, qu'un veritable Medecin deuroit conseruer à la Nature, puisqu'elle est selon Hippocrate la curatrice des maladies: mais comme ils ont remarqué le peu d'efficace de leurs remedes enuers beaucoup de maladies, ils ont erigé un nombre infini de maux incurables, où ils n'ordonnent qu'une cure palliative.

En verité l'homme est bien miserable d'exposer ainsi sa fortune & sa vie au sort d'un art, où il n'y a que de la conjecture & de l'incertitude; pendant que d'autre côté il y a lieu de considerer que Dieu reuele souuent des secrets aux petits & aux idiots, qu'il dénie aux esprits sublimes, lesquels guerissent souuent en peu de temps (par des remedes experimentez sans methode) des maladies que toute la Theorie des Medecins n'auoit pû soulager selon les regles pretendues methodiques, fondées sur une diuersité de temperamens.

N'est-ce pas une honte au Medecin (que Dieu par un commandement exprez & releué, auoit en-

joint

joint au premier Peuple d'honorer, le faisant Mediateur entre lui & l'homme, lors qu'il lui permet de s'oposer aux maladies qu'il lui enuoye iustement en punition de ses crimes) que tout autre ouvrier que lui puisse executer avec honneur ce qu'il s'est promis de faire : & que le Medecin seul étant apelé (au commencement d'un mal, vers un malade qui est encor dans l'integrité de ses forces) le laisse malheureusement mourir, en s'excusant sur cet axiome. *Non est in medico semper relictur ut ager*, & sous cette licence ils ne laissent pas de continuer inutilement leurs remedes en disant i'ay fait tout ce que l'art me commande. Ne deuroient-ils pas reconoitre par là, puis que leur science est defectueuse, & que leurs remedes ne font pas ce qu'ils esperent, que les hypothesés de leur art sont fausses ? Que ceux qui les ont prescrites ont arrogamment usurpé le nom de Medecin, & sont entrez par les fenestres de la Medecine, & non pas par la porte.

Les chefs d'Hybernie ont coûtume de donner des terres en propriété à leurs Medecins. Ces Medecins ne sont pas de ceux-là qui viennent d'apprendre leurs intituts dans les Academies, & qui par leur babil témoignent de s'être acquis beaucoup de sçavoir ; Mais ce sont des Medecins qui ont la faculté de guerir les malades par des remedes familiers & spécifiques ; & qui pour toute science n'ont qu'un liure hereditaire, où les signes des maladies sont depeins avec leur curation. Ces gens-là sont plus heureusement gueris que ne le sont

les Italiens, qui en chaque bourgade entretiennent des Medecins du sang des miserables.

Mais comme tous les vrais Chrétiens font profession de croire que Dieu est le seul Pere des lumieres, & la source vniue d'où doit deriuer la vraye sapience. C'est de lui seul aussi que l'homme la doit attendre (puisque c'est ce diuin Maître dont il est dit que le Disciple ne l'a jamais pû surpasser) & non pas l'apprendre de l'école des Gentils ; qui auégles & chancelans parmi les tenebres de l'idolatrie ne pouuoient pas auoir la conoissance de la veritable Medecine, puis qu'ils ne conoissoient point celui qui auoit crée le Medecin. Ce qui certifie cet eloge particulier *creauit ipsum Altissimus*.

L'école des Payens pouuoit bien posseder vne science historique & obseruatrice des choses contingentes, necessaires & regulieres comme memoratiues des choses passées, ils pouuoient aussi paruenir à la Matheze qui est vne Science d'application à la mesure. Ils se pouuoient aussi promettre la rationelle, qui se deduit par un agencement de discours. Ils pouuoient même par le raport de l'histoire & de l'experience s'acquérir la conoissance des Astres, du flux & reflux de la Mer, voir que l'eau ne peut pas demeurer sur un plan sans s'écouler, & qu'elle court toujours du côté qu'elle trouue plus de pente. De là ils pouuoient tirer plusieurs suites, & les eriger en axiomes. Ils ont pû apprendre la maniere de faire du pain, & faire conuenir en raisonnement, les necessitez des causes, qui en quelque façon auoient

F de

de l'attachement, les vnes avec les autres. Mais la Medecine ( comme la derniere venuë de toutes les Sciences ) est tres-oculte, & pleut à Dieu qu'on peut encor recouurer aujourd'huy les principes de sa premiere forme.

Les plus subtils d'entre les Payens, ont crû que le monde faisoit son cours, & perseveroit par ses propres Loix, que les choses étoient radicalement arachées à leur tout & à leurs especes, par la vertu desquelles elles devoient être conseruées, & eternellement maintenües, & par conséquent qu'il y auoit quelque chose de Diuin en elles, & qu'elles ne dependoient point d'autres causes que d'elles. N'est-ce pas ie vous prie vne honte aux Chrétiens de suiure la trace de ces gens-là qui ont ainsi tanté les connoissances de nature, par des conjectures si pueriles. La Physique est le commencement de la Medecine. L'homme est comme le pilier de la Physique ou toute sa faeulté est arachée : & par conséquent elle doit immediatement regarder sa vie & ses defauts. Donc toute la Physique se termine en l'usage de la vie, & à la recherche des causes & des remedes des maladies. A quoy on a bien peu profité iusqu'à present, puis que par toute son étenduë il ne se trouue que de l'erreur.

La conoissance des maladies doit comprendre celle de leurs causes & dependances ; & leur appropriation doit être faite à nos facultez, qui sont nos directrices : A quoy on n'a pas encor songé. L'inuention des remedes preluppöse ces connoissances. Et finalement leurs forces & puis-

sances, leur moyen d'agir, & la façon de les appliquer, & leur preparation & departement doiuent être dirigés tant selon l'intention du Medecin, que selon les maladies & la nature des parties.

Elle contient aussi necessairement la conoissance des simples, leur puissance, changement, vices, alteration, connexion ou dependance, & actions qui se font tant les vns enuers les autres, qu'enuers nos facultez vitales.

Toutes lesquelles conoissances demendent vn don de Dieu spécifique, vn excellent entendement, & vne experience d'élection, de separation & de graduation, desquelles choses les écoles n'ont encor rien traité comme on verra cy-apres.

## C H A P I T R E II.

*La Logique est inutile pour inuenter & donner de la science.*

**L**Es écoles ont souffert qu'Aristote ait eleué la Logique en telle dignité que de la vouloir faire passer pour la Mere des Sciences. Il louë telement cette inuention de dispute qu'il assure que toute la science que l'homme se peut acquerir, est morte & inanimée si elle n'est acompagnée & souüenuë de la Logique.

Il a pourtant été contraint d'auoüer que le raisonnement & la dispute étoient naturelles à l'homme, & que la Logique lui deuoit seulement

ment servir de methode, si bien que changeant de note, la Philosophie ne passe plus pour vne science oculte, mais plutôt pour vne methode à agiter des contentions. Imaginez vous à present qu'elle force elle peut auoir pour inuenter & donner des sciences, & qu'elle verité & vtilité elle peut contenir en soy?

Toute dispute forme vne conclusion, & toute conclusion vne opinion, & le raisonnement le plus fort qui est apelé sylogisme, n'a jamais donné aucune science ni été propre d'en donner, & à plus forte raison il n'en faut point esperer des autres formules de l'argument: puis qu'entre vingt-quatre formules de sylogismes, il y en a douze qui concluent negatiuement. Et iamais science n'est sortie de la negatiue, puis qu'elle ne contient que priuation, & qu'elle n'enseigne rien d'existent: Mais il est necessaire que la science soit quelque chose de positif.

De plus comme la baze de tous les sylogismes est asise sur ce que s'il y a deux choses qui concluent ensemble, les memes deux doiuent conuenir en quelque troisieme, & la conformité de cette conuenance doit paroître en la même conclusion. Donc la connoissance de cette conformité est deja necessairement dans nôtre idée auant la conclusion; en sorte que nous sçauons en general tout ce qui est démontré par la conclusion. Mais il est encor caché comme le feu sous la cendre qui pourroit être mis en euidéce par vn discours naturel aussibie que par les reigles de la Logique. Ce qu'Aristote même n'a osé nier.

Celui qui cherche quelque science par la Logique connoit déjà en quelque façon ce qu'il cherche: car s'il ne l'auoit pas seeu & connu auparavant, comme le connoitroit-il lors qu'il l'auoit trouué? A moins que les Logiciens n'aimassent mieux dire que la science qui a été cherchée par demōstration, à été trouuée par hazard. Enfin la connoissance que nous auons tirée par demōstration étoit déjà en nous auparavant, & le sylogisme n'a fait que l'exposer plus distinctement, & la rendre vn peu plus claire: Mais pourtant elle demeure toujours comme auparavant embrouillée de quelque doute, parce que toute conclusion suit necessairement la plus foible partie des premisses: Et ainsi le doute du contraire demeure toujours indecis.

Aussi le plus souuent la conclusion du sylogisme, duquel la premisses a été vne negatiue vniuerselle, nie particulierement & n'ose rien inferer affirmatiuement où il y a quelque chose de negatif aux premisses. De sorte qu'elle n'enseigne rien par confirmation. Mais elle sert plutôt de la negatiue. Enfin comme la science est cachée sous la cendre de l'entendement, aussi le même entendement (toutes les fois qu'il est necessaire la peut souffler & n'a pas besoin pour cela de moyens, ni de forme de sylogisme: outre que comme selon Aristote on ne doit pas disputer que cōtre ceux qui admettent les principes & les tiennent pour veritables, aussi ne sort-il bien souuent des principes dissemblables qu'une conclusion étrange, & on ne doit pas croire que la conclusion des sylogismes cōtraigne

F 2

necessai

nécessairement. Car vn mensonge ne peut auoir que des faulces suites dans le vrèi entendement, & en la véritable Science : l'impossible par consequent est suivi de l'impossibilité, & d'une sorte chose il n'en peut sortir qu'une autre sottise. Ce que la Mathese preuue euidentement : car comme le mensonge ne contient pas la verité, & que la conoissance de cette verité n'est point cachée sous le mensonge, de même il s'ensuit que la conoissance de la conclusion n'est pas nécessairement enfermée dans les premisses. Car s'il est vray que l'Arbre de mensonge ne puisse point produire de fruits de verité : aussi ne pourra-t'il point naître de vrayes conclusions des faulces premisses qui sont comme les principes.

S. Hierôme compare l'art de syllogiser & les demonstrations de Logique, à des especes de mouches fort importunes & abondantes en Egipte qu'il nomme *Cynipbes*. L'Apôtre aussi conseille de les éviter lors qu'il dit. *Nil per contentionem agentes verbis que contendere, ad nil aliud vile, nisi ad subuersionem audientium, quippe qua fidem & fidei merita extinguant.*

C'est aussi vn auenglement étrange que les écoles en fassent tant de capital. Si elle est la Mere des Sciences, qu'elle science a-t'elle mise au iour ? a-t'elle enseigné la Geometrie, la musique, l'art militaire, l'impression, &c. On répondra sans doute que la Logique est l'inuentrice des moyens & des formes pour paruenir aux Sciences. Ouy bien pour ce qui concerne les demonstrations : Mais elle ne donne aucun moyen pour être,

auoir, faire, ou sçauoir. En somme elle ne fait que fournir des moyens pour exposer quelque opinion ou quelque pensée, & forge des débats pour combattre la verité aussi bien que le mensonge.

Si la Logique étoit la Mere des Sciences ou l'inuentrice de quelques moyens utiles à la recherche, l'Apôtre qui n'ignoroit pas ce que c'étoit, auroit parlé contre l'esprit de Dieu, dont il étoit illuminé lors qu'il commande d'éviter ces sortes de contentions.

Certes l'invention en la Logique n'est pas proprement inuention, ni la science demonstratiue n'est pas vraye ni intellectuelle parce qu'on ne doit pas nommer proprement trouuer ce qu'on sçait déjà en quelque façon. De la même maniere que nous ne trouuons pas ce que nous tenons déjà à la main, ou enfermé dans vn coffre : Mais on apele trouuer ( proprement ) ce qu'on ne sçauoit pas auparauant. De même ce qu'on ne possède pas s'acquiert par inuention ou donation. Par exemple si quelqu'un montre à vn autre la maniere de faire du cuiure ( qui ne le sçauoit pas auparauant ) il donne & eniègne à cét autre vne science qu'il ignoroit. La Logique n'a jamais montré de semblables choses : Mais l'invention de la Logique n'est qu'une pure reprise de ce qui étoit déjà sçû, & est entierement ignorante de ce qui n'étoit pas sçû : car il est impossible de conoitre si les premisses sont vrayes, aparantes, ou faulces, si auparauant nous n'auons la conoissance tant des termes, que de leur iustesse & confirmation.

L'office

L'office & l'utilité de la Logique consiste seulement en deux points: Premièrement en ce que celui qui enseigne puisse distinctement imprimer sa pensée à l'Auditeur. Secondement afin que la memoire de l'Auditeur soit excitée par la connexion, l'appropriation, l'agencement & la conformité des termes, qui en verité ne doivent pas être vnicité inuentif des sciences; mais plutôt vne suite de discours postérieure à ce qui étoit déjà sçû: & ce qui se fait ainsi ne regarde pas les sciences, mais seulement les dictions & les mots.

Si on considere de près la nature de ces demonstrations, on verra que leur connoissance est en celui qui l'enseigne, & non pas en celui qui apprend, & par consequent qu'elle n'est pas tant pour inuenter les sciences, que pour montrer ce qui est déjà inuenté: car comme nous auons déjà dit cy-dessus, le syllogisme fait à celui qui apprend, comme qui souffleroit la cendre qui couure & cache le feu. Et toute personne qui syllogise, sçait déjà distinctement tout ce qu'il tâche de se faire conceder par la conclusion, & est instruit des termes, des moyens, & de la maniere qu'il doit faire son syllogisme: veu que personne ne les peut former sans en sçauoir les termes: & les demonstrations ne seruent proprement aux Maîtres que pour exciter les écoliers à être atentifs, & écouter ce qu'ils sçauent: mais plutôt à Dieu qu'après en auoir imbu la jeunesse, elle ne soit pas employée à tant de sortes d'abus, & qu'elle ne fasse pas des esprits si chicaneux & si pernicious. Ils disent que la Dialectique

est fort necessaire aux Theologiens pour reprimer les points d'heresie; mais ils en veulent sçauoir plus que l'Apôtre qui le defend pour les choses sacrées, à cause de l'abus qui se commet: car la verité de l'Euangile ne demande point de contentions de Logique; mais elle requiert en la foy vne pieté de vie exemplaire, vne conuersation pure, nette, & exempte de scandale, de sensualité & de concupiscence, avec vn humble ananissement de foy-même. Voila ce qui est requis pour l'auancement & le fruit de la parole de Dieu.

Les Sciences sont données de Dieu qui est la vraye Sapience, & le Pere des lumieres. Les moyens de les acquerir c'est de prier, chercher, & hurter: & la vraye science est logée: immediatement dans l'entendement; car comme, selon Aristote, les sciences immediates, (sçauoir intellectuelles) ne sont pas demonstrables, il s'ensuit que toute vraye ou intellectuelle science ne se peut pas aussi démontrer, c'est à dire que les vrayes sciences ne partent point de la demonstration: veu que toute demonstration consiste en la raison & en discours; car c'est vn simple & parfait raisonnement: mais, selon Aristote, la science des principes n'est pas en la raison, mais au delà de la raison; donc le sçauoir qu'on pretend s'acquerir par des syllogismes, ne peut pas être intellectuel, essentiel, commençant, ni secondaire: mais la seule opinion de celui qui syllogise, est seulement deduite par des hypotheses établies, par des predicamens & des regles; veu que tout syllogisme se fait après auoir conceu l'opi-

nion de la chose, & se l'être persuadée certaine: & pour se l'affermir ou établir à soy où à ceux qu'on enseigne, on cherche des termes & des moyens afin d'exposer sa démonstration en forme.

Après avoir fait voir l'inutilité de l'Argumentation, il faut dire quelque chose de la définition & de la diuision, qui sont les premiers membres de la Logique; Pource qui est de la définition, elle ne doit pas être composée du genre qu'on définit, ni de la différence constitutive des especes: parce qu'on ne parle guere d'autres différences dans les écoles que de celle qu'on dit raisonnable, ou non raisonnable, qui ne sont pas de propres différences constitutives des Animaux (comme on montrera au lieu ou on fait voir que l'Âme n'est pas raisonnable, mais intellectuelle) & que si la raison éclaire moins aux brutes qu'aux hommes, neantmoins qu'elles en ont leur part aussi bien que d'imagination & de memoire, qui sont des facultez de l'Âme sensitive, qui est caduque & mortelle: Mais la vraie définition doit être prise des causes materielles & efficiétes, internes ou féminales, qui jointes ensemble constituent toute la chose & ne l'abandonnent point tant qu'elle subsiste en son intégrité: mais elles y demeurent essentielles & inseparables jusqu'à la destruction. Et son explication est tirée de ses propriétés spécifiques.

Quant à la diuision puis que la Logique traite des choses vniuerselles, & qu'Aristote tombe d'accord que *Minus erramus in vniuersalibus, quam in particularibus*. La

Logique qui nous conduit par diuision aux choses singulieres, au lieu de nous mener à la science, elle nous entraîne plutôt dans des labyrinthes d'erreurs & de confusions: car la connoissance du tout entier est premiere & antérieure à la connoissance des parties du Tout: & qui conçoit le Tout & vril, en connoît aussi les parties particulieres: & au contraire qui connoît les parties n'a pas toujours la connoissance du Tout; parce que ce tout & vril est compris dans l'entendement, au lieu que la pluralité & la diuision est comprise par les sens: car tant plus vne chose est diuisée en beaucoup de parties, & plus elle approche de l'infini, & par consequent elle n'est pas si bien sceuë, elle tombe dans l'irregularité, & est plus sujette au changement & à l'opposition. En verité si on regarde de bien prez la diuision de Logique, on trouuera qu'elle sera aussi inutile que ses autres parties, & qu'elle n'est pas capable d'accomplir vne partie de Philosophie: car cette methode de diuiser est si nuë, si simple & si cruë, qu'à grande peine la jeunesse en peut-elle tirer vne reigle, vn axiome ni vn moyen d'y proceder.

### CHAPITRE III.

#### L'ignorance de la Physique d'Aristote & de Galien.

Aristote à qui les écoles ont comme prêté le serment ne sachant de quel biais prendre la nature.

nature. La definit premierement *Principium motus, ut quies in corporibus, quibus per se & non per accidens inest.* Ou il se rencontre pour le moins autant d'absurditez qu'il y a de parole en cette definition.

Premierement Aristote ( contre les preceptes qu'il donne pour les definitions ) prend pour genre de celle de la nature, vne difference qu'il croit être constitutive : A sçavoir le principe formel du mouvement & du repos, & pour la difference constitutive il prend la matiere ou le corps, où est le principe du mouvement.

Si le principe du mouvement ( en ce qui se meut ) est la nature. Elle sera la cause efficiente du mouvement. Si la cause efficiente est proprement nommée le principe du mouvement ( qu'il dit être vne chaleur qui n'est pas elementaire ) comme on verra plus bas: Il est necessaire que la cause efficiente soit interne, & non pas externe comme il dit. Autrement il faudroit que la nature, en tant qu'elle est le principe du mouvement, ne soit pas de soy dans les corps.

3. L'être des choses est la même nature ( dans la nature ) avant leur mouvement & repos : Car il est necessaire qu'il y aye quelque chose qui soit déjà en existence, avant qu'elle meue, qu'elle soit muë, ou qu'elle se repose : & par ainsi le principe d'existence est anterieur puis qu'il precede le commencement du mouvement & du repos: Mais il est impossible à la nature de pouuoir être avant son existence. Car si le commencement

du mouvement & du repos étoit postérieur à l'existence, la nature qu'il dit principe du mouvement se trouueroit postérieure à l'être naturel.

Si Dieu après la creation n'auoit pas ordonné le mouvement ni le repos ( qu'Aristote presuppõe pour le terme ou la fin du mouvement ) ils auroient été creatures & non pas nature. C'est pourquoy tout Chrétien est obligé de croire que nature est vne ordonnance de Dieu, par laquelle la chose est ce qu'elle est, & fait ce qu'il luy a été ordonné de faire. Et la Nature est toute la creature entiere : aussi bien le corps & les accidens que le principe du mouvement.

Au commencement Dieu crea le Ciel & la Terre, la nature pour lors n'étoit point entendue d'Aristote. Elle a pourtant vne fois été creature, & a eu actuellement vne existence antérieure, & qui surpasse cette nature qu'il definit icy le principe du mouvement.

Le repos d'Aristote qui est postérieur au mouvement, n'est pas entendu pour ne pas mouuoir ( car ne pas mouuoir s'entend avec plus de generalité que le repos: ) Mais pour cesser de mouuoir. Donc la nature ( qu'il definit aussi-bien principe du repos que du mouvement ) absolument prise, seroit après que la nature auroit déjà son existence; puis que le repos ne commence qu'après que le mouvement a cessé. La Mort est aussi le commencement du mouvement ( surfis ) au cadaure: pourtant quoy qu'elle vienne par des causes naturelles, elle n'est pas nature, ni creature pour cela

En après ils ôte les accidens quels qu'ils

qu'ils soient du catalogue de nature, & tous les corps qui ont du mouvement & du repos par accident: comme quand la chaleur du Soleil, &c. émeut les semences, & les excite à germer, à croître & produire, qui autrement demeureroient immobiles & oisives. Ou quand la femme grosse, par accident (sçavoir par son imagination) transforme son embryon en quelque montre ou autre forme étrangère. Ces actions, selon sa définition ne seroient pas sous la puissance, ni la direction de la nature; pourtant *in 2. Physic.* il se contredit, & enseigne que toute cause efficiente est externe.

Aristote en vn autre endroit, chancelant avec beaucoup d'inconstance & d'incertitude à l'entour de la nature, dit: *Omnis anima potestas, alterius cuiusdam corporis particeps* (ce qu'il n'ose pas simplement & positivement assurer) *esse videtur, quam quia elementa vocantur. Quemadmodum enim Anima differunt, ita & natura eius corporis differt: semen cominet fecunditatis causam, nempe calorem, qui igneus non est, sed spiritus in spumoso co-pore seminis, & natura qua in eo est spiritu, proportionem correspondet elementis stellarum.*

Enfin toutes les fois qu'il a falu dire positivement ce que c'étoit que la nature: tantôt il dit que c'est vne puissance de l'ame, d'autres fois que c'est la fécondité de la semence. Finalement il dit que c'est vne chaleur qui n'est pas ignée; mais qui répond ou qui vient de l'element des étoiles, & en niant & rejetant les quatre elemens de la nature, il en forge vn cinquié-

me; & chancelant: ainsi tantôt de ça, tantôt delà, (de crainre d'être pris à les propres filets) par des propos ambigus, il nie que la nature ait tiré la source de la mixtion des quatre elemens (qu'il établit ailleurs pour le fondement & la matiere de tous les mixtes) comme si c'étoit assez de dire la nature est vne chymere, qui ne procede pas des quatre elemens; mais du cinquième element imaginaire des étoiles: ou ce n'est pas vn corps ni vn accident, mais c'est vne chaleur qui répond à l'element des cieus, & non pas à leur chaleur. Encor ne dit-il pas positivement que cela soit ainsi; mais qu'il semble l'être: veu que selon le même, il y a beaucoup de choses qui semblent être ainsi, & ne le sont pourtant pas; & si on ne le veut pas croire, il y faut aller voir, ou attendre à l'infini.

Si toute action de nature étoit déterminée par la chaleur, & attribuée à elle, les metaux (comme il dit ailleurs) qui se condensent par le seul froid, à cause, dit-il, qu'ils se fondent & liquifient par la chaleur, seroient rejetez de la nature, & ne seroient point feconds. Les semences aussi des vegetables, puisqu'elles ne sont point écumeuses, n'auroient point de part à la fertilité ni à la nature. Les poissons qui sont actuellement froids, ne deuroient pas produire: pourtant l'experience nous fait voir qu'ils sont plus feconds que les bêtes à quatre pieds.

Il nie donc icy que la chaleur des animaux qui sont actuellement chauds, soit elementaire, & ne se souvient plus de son axiome: *quod causa sit eiusdem speciei cum suo causato,*

fait, & assure ainsi temerairement qu'il n'y a rien qui puisse être nature sans cette chaleur cœleste.

De plus n'aouë-t'il pas que la puissance de l'Âme est corporelle lors qu'il dit que la puissance de l'Âme ( qu'il nomme chaleur en après ) participe d'un autre sorte de corps, que des corps elementaires. Par cette fausseté ne ietteroit-il pas l'entendement hors des puissances de l'Âme, puis qu'il n'y a point de faculté aux âmes, encor qu'elles soient attachées aux corps qui soient participantes d'aucuns corps. Car toute puissance est accident : & il n'y a point d'accident n'y de qualité, qui puisse être participante d'aucun corps : Mais au contraire c'est le corps qui est participant des accidens.

Il dit de plus que les Ames (qu'il nomme pure chaleur, ne different qu'à l'égard des corps où elles sont, neantmoins que toute Ame est vne puissance participante de corps cœleste. Donc les Ames ne different pas à raison de ce corps, auquel il dit qu'elles conuiennent toutes. Mais si elles different entre elles ce ne sera qu'à raison de la matiere du corps où elles sont.

Si les Ames ne different qu'à raison de ce corps, la puissance sera determinée de l'espece, l'acte de la matiere, & non pas de la forme.

Il dit en après que la semence contient la cause de fecondité. Les enfans en diroient bien autant : vû que si la semence cesse d'être semence elle ne peut plus être feconde.

Il n'a pas connu cette chaleur moderée, qui se fait artificielement avec du feu de charbon, qui foment

les œufs iusqu'à les faire éclore, & que toute chaleur speciale en chaque espece ne differe de plus ou du moins, que selon les degrez. Il ne sçait pas que la chaleur échauffe seulement de foy, & qu'elle n'est feconde que par accident.

Il confond la qualité des chaleurs, avec l'esprit & la matiere spirituelle & écumeuse de la semence : qui ne different pas entre eux en peu de predicamens : lors qu'il dit que la chaleur, & l'esprit du corps écumeux, & la nature qui est en cét esprit est la chaleur. Donc la chaleur sera en l'esprit, la nature est en cét esprit, & cét esprit n'est pas cette nature définie par Aristote pour le sujet de la Physique.

Pourtant cét esprit est le principe du mouuement en la semence, & le principe de la vie aux Animaux, n'est-ce pas vne honte aux Chrétiens de suivre encor aujourd'huy vn semblable Patron en la Physique.

Puis que la foy nous apprend, qu'auant la naissance des étoiles les plantes ont germé par vne vertu seminale, & qu'en la nature il se rencontre toujours l'agent, la matiere, le produit, où l'effet, l'instrument & la disposition. Et que tout Agent mesure son instrument, & accomode les dispositions selon le but & la fin du produit.

La chaleur des choses, soit qu'on veuille qu'elle soit elementaire ou cœleste, peut bien être vne disposition ( qui a été produite par la semence ) & son instrument : Mais elle ne peut pas être l'Agent seminal : qui mesure, & adapte ses instrumens dispositifs, & la chaleur

G ne

ne peut faire autre chose qu'échauffer ? soit qu'elle soit dite élémentaire, ou firmamentale. Donc la chaleur (pour le regard de la génération) n'est pas ordonnée pour la fin des dispositions spécifiques, & sert encor moins de direction, à l'introduction de la quiddité spécifique. Car si la chaleur étoit cet Agent seminal (où la nature des semences a autant de différences spécifiques, qu'il y a d'espèces engendrées en la nature) elle deuroit avoir un instrument hors de soi (puis qu'il n'y a point d'être qui n'ait des propriétés essentielles) mesuré, & manifestement déterminé, pour l'introduction de chaque quiddité spécifique : Mais la chaleur n'a point de semblable instrument ni moyen : Donc la mensuration de tout instrument (selon la quantité, qualité, moyen, mouvement, figure, durée, destination, & de quelle opération que ce soit) dépend de cet agent seminal, qui porte la science avec soi, & la mesure de toutes ces sortes de proportions : & non pas la chaleur.

Mais comme la connoissance de la vérité naturelle dépend nécessairement de la nature & de son essence, de même Aristote qui n'a pas sçeu ce que c'étoit que nature n'a pas pû sçavoir ses vérités. Il n'a laissé que des rêveries qui servent de préceptes aux écoles.

Donc comme l'œuvre de la génération dépend de la nature & des organes appropriés, aussi celui qui regarde la chaleur pour l'entier instrument de la nature, fait comme celui-là, qui prend la lime pour le ferrurier. Car la chaleur confi-

derée comme chaleur n'est pas seulement le propre instrument de la nature : mais c'est un commun adjoint, & une production accidentelle, qui accompagne seulement les corps chauds : & la connoissance de la nature & la vraie essence ne doit pas être tirée des adjoints, & des effets impropres & accidentels. Mais de la connoissance des véritables principes que les écoles peripatétiques ont ignoré.

Les vrais principes de la nature sont la matière, & l'agent, & les principes des corps c'est l'eau & la semence, ou cet esprit Vulcanique & seminal, qui répond à tous les deux sexes, comme on verra plus amplement en son lieu.

Puis donc qu'Aristote n'a pas eu la connoissance de la nature, de ses propriétés, des causes de la génération & de leur quiddité, qui fera si stupide de ne pas croire que les écoles n'aient été mal imbuës. Les huit livres de la Physique n'exposent que des rêveries, & des privations pour la connoissance de la nature : car il suppose une matière imaginaire (comme nous dirons plus bas) avec une abstraction mathématique, pour le principe, soit tén, ou le seminal de la nature : Laquelle comme elle n'a jamais été ni ne sera, elle ne peut pas être recevable pour le principe ni la cause de la nature.

La privation a été donnée pour le second principe, qui est (à ce que les écoles mêmes confessent) un non-être.

Pour le troisième il enseigne que c'est la forme, qui pourtant doit être la fin de la génération, & le  
dernier

dernier but de la destination du produit ; Et ainsi il suppose l'effet pour vn principe.

Dans vn autre lieu il debite pour les causes de la nature la matiere & la forme , & ne se souuient plus de la priuation : comme si les principes de la nature commençoient leurs productions par des causes.

La fortune & le hazard sont traitez en vn liure particulier : comme s'ils étoient des propres passions de nature. Mais les euenemens ne meritent point de lieu en la doctrine , ni en la contemplation de nature.

Le vuide & l'infini , qui sont absolument negatifs & priuatifs, & qui n'appartiennent aucunement à la nature , y ont aussi leur traité.

Le temps & le lieu sont aussi couchés avec autant d'ignorance que d'impertinence entre les enseignemens de nature.

Pour reuenir au premier principe de nature , Aristote en établit vn , qui n'est pas vn être de Physique , actuellement existant ou potentiellement possible. Mais il feint vne matiere imaginaire ( ou plutôt chimerique ) priuée de tout accident & de forme essentielle. Et comme la Matheze se propose vn corps denué de tout accident , qui peut être capable de toute sorte de figures : De même il s' imagine que la nature doit obeir aux figures , & mesures imaginaires de la Mathématique.

Cependant afin que cette matiere puisse être quelque chose de commençant , il feint qu'elle

doit auoir vn certain principe motif , qui est vn desir , ou vn appetit vniuersel , tendant à toutes sortes de formes encor inconnues. Lesquelles réueries encor qu'elles soient ridicules , & nullement conformes , aux fins , usages , ou necessités , & qu'elles enfantent beaucoup d'absurditez , elles ne laissent pas d'être encor aujourd'huy reuerées des écoles. Et veut que cette premiere matiere soit denuée de qualité & de forme.

Il deuoit premierement apprendre que le changement ne prouenoit pas de l'appetit de la matiere : mais de l'instruction des semences. Et que l'existence doit être auant le plaisir & le desir , & qu'il se faut plaire auant que de ne se plaire pas. Car il ni a rien qui puisse ne se plaire pas , & desirer le changement , qu'il n'ait auparauant iceu ce que c'est de se plaire , pour lui indiquer quelque chose de plus parfait , de possible & de meilleur.

Aux semences les plus cruës & indigestes ) qui ont conceu leur premier ferment des odeurs ) l'odeur precede la satisfaction , & l'agrément , l'agrément engendre le desir de se perfectionner. Et finalement celui de demeurer en son integrité , tout le temps qu'elles le peuuent faire elles n'aspirent pas après qu'elles sont détruites , & qu'elles ne sont plus ce qu'elles étoient à vn autre être nouveau & inconnu. Car il ne naît point d'être nouveau de la destruction de l'être premier sans l'interuention

d'une autre semence. Que si les êtres ne peuvent pas être permanens & qu'il se fasse (à cause de la nécessité de la mort) vne dissolution des corps, d'où procede le déplaisir, & du déplaisir l'auersion. C'est à cause que la vertu rectrice venant à defaillir petit à petit, la destruction necessairement sensuit, à laquelle l'être n'auroit point d'intention; les écoles donc deuoient connoître, que l'être doit toujours être auant le déplaisir: Que le desir n'étoit pas vne intention de nature: Mais plutôt vne Meraphore imaginaire, qui deuoit suivre la defaillance des choses. Et que ce déplaisir deuoit preceder l'apetit au non-être, & encor mieux le desir au nouuel être qui lui est inconu. Puis que le nouuel être n'est iamais doné auant la mort de l'être present.

En vn mot l'apetit, & le déplaisir, ne conuiennent aux êtres & non êtres qu'imaginaiement. Et de ces principes si absurdes & imaginaires on n'en doit attendre que des réveries & des erreurs pleines de confusion.

Le changement donc en la nature ne vient pas de l'apetit de la matiere: mais de la puissance de l'esprit seminal & directeur, auquel l'odeur, & la faueur de la vie moyene, engendre l'image seminale qui est l'origine de la transmutation.

Les écoles ne sont pas encor bien constantes en cet appetit de matiere: car quelques fois elles ne l'acusent plus en la corruption de la chose: Mais elles attribuent entierement la coulpe de toutes les corruptions, à l'air sans prendre gar-

de quil y a beaucoup de choses qui se conseruent en l'air, & qui se pourrissent sur la terre, & dans l'eau: Car le verre qui est presque le dernier des corruptibles, demeure comme eternal en l'air: & étant enterré pendant, quelques années, il se moisit, s'enduit d'une certaine mucosité, son sel se dissout & se fond & ne laisse que le sable (qui entroit en sa facture qui demeure en son integrité:

Il est bien vray qu'il y a beaucoup de choses qui s'alterent en l'air. Pourtant cela n'empêche pas que l'eau & la terre n'ayent le même pouuoir sur d'autres. Ce qui se fait selon la disposition des semences: car celles qui son odorantes laissent emporter leur odeur au vent, ou elles la retiennent & conseruent si elles sont enfermées dans des vases.

L'Air s'insinuë aisement dans les pores vuides des corps rares, où il se moisit & fermente avec l'odeur de l'odorable, & l'induit à la corruption (à moins que cet odeur n'ait des proprieté ballamiques: parce que le ferment nouueau medite toujours le changement, & la transmutation.

Tous les volatiles ou euaporables s'exalent ou perissent aisement, parce que cette odeur venant à moisir, fermente en suite le reste de leur heterogeneité. Mais lors qu'ils sont distilez & separez en leur diuersité de parties, à grande peine se peuvent-ils corrompre.

Le ferment induit le changement à la chose, où il est empreint, en tant qu'il aliene son odeur, selon l'essence de la chose qui l'imprime.

Les formes meurent bien, & s'anean

s'aneantissent ( excepté l'Ame immortelle ) Mais elles ne se corrompent point, & la corruption ne regarde que la seule matiere, delaisée de l'esprit recteur & Archeel, qui tombe en defaillance, ou s'enfuit, car tant que cet Archée est fort & bien disposé il n'obeit pas aux fermens étrangers.

Il ne faut pas compter la corruption pour priuation, puis qu'elle est aisee sur des causes positives, & ainsi l'autre principe d'Aristote tombe en ruine. Car l'esprit Archeel des choses, ne se dissipe pas ni n'est pas changé, ni alteré volontairement & de foy, qu'il ne soit inquieté par vn ferment étranger, & ces fermens étrangers deuantent toutes les corruptions: Et le principe de corruption commence par les alterations des fermens, & s'auance petit à petit par degrez, pour finir à son periode.

Il y a de certaines choses qui se corrompent & cherchent le chemin de la transmutation, non pas par vn desir de passer en vne autre forme: Mais c'est à cause que leur baume naturel s'exhale & perit aisement, comme les chairs & poisons.

Il y en a d'autres qui ne changent point de nature, que la pourriture ne soit déjà introduite en eux, & alors ils passent sous l'empire de quelques autres nouueles semences, comme sont les bois, les pierres & le verre. Et ce qui leur sert de moyen & d'interuentio, c'est l'attouchement de certains lieux, qui couure leur superficie de mucosité, & les fait moisir. Tellement que ces odeurs fermentelles rompent la liai-

son & l'assemblage des semences & meditent ( par leur dissolution ) vne nouuele generation. Car comme la corruption éteint le baume naturel des choses: de même leur constance & integrité requiert sa continuation.

Les choses où le baume naturel se dissipe aisement, se conseruent si on les ioint à des choses fixes, où elles s'attachent & où leur baume est conserué par des choses seiches, ou il est fomenté par vn ferment predominant, qui est conuenable audit baume naturel. Ainsi les choses douces, comme le miel, sucre, &c. la fumée, le sel, le poiure, l'eau de vie, le vinaigre, les huiles distillées conseruent les chairs.

Encor que la corruption cause la transmutation avec la mort du corrompu, elle n'est pas priuation pour cela, ni n'entraîne pas necessairement la generation après elle, & ne se suiuent pas alternativement comme feroient les tenebres, & la lumiere: car nôtre destruction peut subsister sans manquer de forme, & sans qu'il faille absolument que la matiere se détruise, pourueu que la mumie soit preseruée de la corruption, ce qui se peut faire artificieusement, encor qu'elle enferme la separation de la forme & de la vie. Car il suffit que la corruption ne succede pas necessairement, ni ne soit pas l'heritiere immediate de la chose constituée. De même lors qu'une chose naît d'une semence, il n'y a point de corruption qui precede ni qui accompagne la semence: car ce n'est pas la corruption qui cause les promotions, les perfections & les maturitez.

Lors qu'Aristote feint que la priuation interuient, entre l'étre finissant, & l'étre commençant, il prend la licence de substituer la corruption au lieu de la priuation. Mais comme cette priuation est vn non-étre, aussi son étre de raison imaginaire, a été concedé avec trop de liberté, sans faire reflexion, qu'il ne deuoit pas conuenir à la corruption, puis qu'il y auoit tant de difference entre elles. Et on ne deuoit pas consentir ainsi aux réueries des gentils (en negligant, les fermens des semences, les esprits feminaux, le flux & reflux de la vie) pour se laisser emporter si legerement à des fictions de froidure & de chaleur, en des haines, des combats, & des contrarietez elementaires, qui rendent la Physique ridicule.

Les écoles introduisent finalement le mouuement local en la nature ( en tant qu'il sert à la Matheze ) aussi indiscrettement qu'elles le font avec vne indiscretion confuse.

Certes il seroit à souhaiter que la jeunesse employat vn peu mieux son temps qu'à s'ocuper à des niaiseries, qui ne contiennent que des sophismes & des mensonges. Car dans ce temps qu'ils consument inutilement, ils apprendroient l'Arithmetique, l'Algebre, les Elements d'Euclide, la Geographie avec les inconstances de la Mer, des Fleuves, des Fontaines, des Montagnes, des Prouinces, & des Mineraux. Les coûtumes des nations, les proprieté des Eaux, des Plantes, des Animaux, des Mineraux & des lieux. De plus la maniere de se seruir de l'Aneau, & de l'A-

strolabe. En après elle deuroit étudier à la nature, & apprendre à connoître ( par les operations ) les principes & à les diuiser, puis à differentier le fixe d'avec le volatil, & le moyen de les separer, considerer la vie, la mort, l'alteration, defaut & l'infirmité, la corruption, la transplantation, traualier à la solution, coagulation, & resolution, &c. Aufquelles il faut adjoûter l'histoire des extractions, des diuisions, connexions, promotion en maturité, & ses empêchemens: les conséquences du dommage & de l'vtilité. En après il leur faudroit enseigner les principes des semences: ce que c'est que ferment, esprits, teinture, digestion, changement, mouuement & perturbation des choses qui se peuvent alterer. Lesquelles choses ne s'apprennent pas par vne nuë description de syllogisme: Mais par cette demonstration mecanique qui se fait par le feu. Et les œuures de nature s'apprennent & se mesurent en distillant, arroufant, seichant, calcinant, resoluant, &c. Car quel genie que le Philosophe puisse auoir, il ne parviendra jamais à la racine des Sciences, ni des choses naturelles sans l'aide du feu, & sera deceu mille fois en ses pensées si le feu ne lui en explique les veritez reeles.

C'est vne chose honteuse que les écoles ne sçauent pas seulement, que pendant que l'œuf s'achemine à la production du poulet, qu'il suruient vne infinité de dispositions, qui sont routes externes, & accidentaires à la semence. La figure du jaune d'œuf,

d'œuf, passe bien veritablement avec les dispositions accidentelles, qui s'entresuiuent l'une après l'autre. Mais il n'est pas vray qu'à chaque disposition de putrefaction, il naissè vne nouvelle generation à la forme putride. On ne voit naître d'autre forme que celle du poulet (excepté la vitale) qui est excitée petit à petit par les dispositions precedentes. Et la mort de l'oieau n'est pas vne forme essentielle du cadaure, ou vne generation. Car toute generation en la nature est fermée par vne forme essentielle, de laquelle le cadaure est priué, aussi bien que de semence, & d'Archée (comme il sera montré en son lieu) & de la même maniere que l'essence commence avec son esprit Vulcanique, elle perseuere de même dans le produit & dans l'engendré. Aussi lors que cét esprit vient à tomber en defaillance, la même essence perit, & avec la perte de l'essence: la forme qui y preside tombe en semblable ruine. Le cœur, la chair, les veines, &c. commence à se corrompre & putrefier, parce qu'elles sont priuées de leur directeur, & du baume vital qui les conseruoit. On voyoit distinctement pendant la vie, les os & les autres parties en propres formes & especes: la chair étoit chair, & formellement differente de l'os. Mais après la mort il ne suruiuent aucune forme ni quiddité essentielle au cadaure, parce que ce qu'il y auoit de vital en est séparé: Ce qui fait voir l'erreur de l'axiome. *Quod vnius corruptio, sit alterius generatio.* Car la corruption de la

vie qu'il confond avec la priuation, n'aduient que par l'extinction du baume vital, ou de la forme, sans generation de nouvelle creature. Et comme les choses vitales sont exemptes de priuation, aussi la priuation ne peut point auoir lieu de principe, puis que depuis la semence, iusqu'à l'être vital, il ny a qu'un progresz, vne promotion, & vne maturité, sur la fin de laquelle la forme se donne & s'acheue. Aussi la generation aduient reciproquement sans aucune corruption, toutes les fois que la matiere arriuée à la maturité de sa destination, a obtenu la forme par l'esprit seminal.

Cét esprit vital & seminal par le decez s'enuole comme vn vent, s'exhale, & s'éuanouit, sans qu'il souffre en lui aucune corruption ni plus ni moins qu'une lumiere s'éteint, & s'éuanouit comme fait la vie, sans qu'elle se corrompe.

Le corps destitué de son esprit ne se corromp pas proprement d'abord, encor que par la defaillance du baume vital il court à la corruption (ce qui est euident aux mumies, & aux vegetables priuez de vie, puis séché qui se conseruent, & souuent preseruent les autres corps de corruption, au lieu de se corrompre eux mêmes par la perte de leur vie. C'est pourquoy aux choses vitales la mort n'est pas proprement corruption de la vie, ni du viuant: mais plutôt vne extinction d'icelle. Car encor qu'en quelques vns la corruptio du corps s'ensuiue; cela se fait par accident, tant au corps qu'à la vie (ce qui apert par les cadaures preseruez comme cy-dessus. Et par consequent il ne faut pas confondre la priuation avec la corruption.

De

De plus les formes des choses ne sont pas sujettes à la corruption, aussi ne se corrompent-elles point: mais elles s'aneantissent. Finalement si Aristote a été ignorant en la nature & en la Physique, Galien ne l'a pas été moins. Car nous montrerons qu'il n'y a pas quatre elemens, qu'ils ne s'assemblent pas pour composer les corps qu'on croit être mixtes: & que les tempéramens & le combat des qualitez contraires & elementaires pour les maladies, ne sont que des fables. Que tout ce qu'il a écrit de la nature des maladies, causes & défauts, il l'a tiré d'Hippocrate & de Platon. Et en supprimant le nom de ses Auteurs, il s'est révélu comme l'oiseau de la fable de leur dépouille, pour en faire son propre.

#### CHAPITRE IV.

##### *Des Principes des choses naturelles & leurs causes.*

**I**L étoit bien difficile à Aristote (que les Ecoles reuerent comme vn Oracle) de donner des bons principes à la jeunesse, puis qu'étant hors du sentier de la verité par l'aveuglement de l'idolatrie, il ne conoissoit pas la premiere ni la veritable source d'où la nature tiroit son origine.

Les Ecoles qui l'ont suivi jusq'à present ignorent encore aujourd'hui le nombre & les vraies causes des choses naturelles: Elles ne sçauent pas comme elles sont composées & détruites, tant naturellement que par art, ni qu'elles sont les causes

de l'auancement ou du retardement en leur maturité.

Ce que c'est que fermens, leur necessité, fin, & viage. Elles conoissent encor moins leurs dispositions, défauts, restaurations, destructions & dependances. Elles enseignent que l'Agent naturel (qui doit toujours être dans l'interieur des constituts) est externe, comme s'il étoit étranger à la chose qui tend à sa forme. De plus elles n'ont pas bien entendu l'origine des formes ni les proprietétez qui en deriuent: Au lieu de lesquelles elles ont exposé la fortune, le hazard, le temps, le vuide, & l'infini, qui sont des documens ridicules & nullement conuenables à la nature.

Les Ecoles ont suivi vn Auteur qui a crû que le monde se soustenoit & se deuoit eternellement maintenir par ses propres loix, qui neantmoins se contredit lui-même, lors qu'il nie l'infini, & qu'il ne reconoit point le premier Moteur qui doit durer eternellement, qui a le pouuoir de faire toutes choses & par consequent qui enferme necessairement l'infini dans soy.

Aristote montre euidemment qu'il étoit peu entendu aux choses naturelles par les quatre causes qu'il fait concourir à la generation des corps. Ils confond premierement son imaginaire principe avec la cause materiele, nommant la cause premiere la matiere, ou l'étendue de la masse corporele qui n'est pas encor determinée en sa forme. Il confond aussi la seconde cause qui est la forme de la chose engendrée, & son essence interne avec l'autre de ses principes qui est la priuation. La troisieme qui est externe il la nomme

nomme cause efficiente : & la quatrième à laquelle chaque chose est dirigée , il la nomme finale , qu'il veut faire passer comme la premiere de toutes les autres en l'idée de l'efficient : Telement que les choses naturelles ne commencent pas seulement par vn être mental , ou vn être de raison selon son sens : Mais aussi comme s'il entendoit que les inanimés fussent cachez ( dans l'idée de la cause efficiente ) par destination.

S'il a été si mal informé des causes naturelles , il erre encor bien d'avantage lors qu'il substitue la fin surnaturele en l'idée du premier Moteur pour vne cause naturelle , ou qu'il veut exiger des choses inanimées vne conception mentale , de cette fin.

Nous ferons pourtant voir que les causes formelle , efficiente & la finale d'Aristote , ne sont pas les véritables causes des choses naturelles , & que la materielle n'est pas exempté d'erreur : Car premierement comme toute cause selon la nature & par la suite du temps , precede ce qui est causé , certes la forme du composé ne peut pas être la cause de ce qui est produit : mais elle est plutôt l'acheuement & la perfection finale de la generation , & l'essence même de la chose engendrée , à l'accomplissement de laquelle toutes les autres choses tendoient . C'est pourquoy il faut plutôt regarder la forme pour l'effet que pour la cause.

De plus comme la forme est la fin de la generation ; elle ne peut pas être vn pur acte de generation : mais plutôt vn acte de l'engendré . Auquel la matiere ou le sujet de

la generation est agité par l'action d'un agent interne & effectif , qui est l'esprit des corps naturels , enfermé dans les semences , qui est nommé Archée.

Doncques ce qu'Aristote attribué à la forme , ou à la dernière perfection des choses , appartient proprement , directement , & effectivement à cet esprit seminal.

De plus comme la cause efficiente d'Aristote est externe , & qu'il la compare à l'ouurier qui travaille sur le fer , qui lui donne la forme telle qu'il la conçoit dans son idée , il paroît bien qu'il a établi des faux principes pour des vrais fondemens ; que toute la speculation ne s'est arrêtée qu'enuers des choses artificielles , & qu'il n'a effleuré que l'écorce de la nature : puis que la vraie cause efficiente est interne & véritablement essentielle à la nature.

Encor que le Pere qui engendre soit effectif : pourtant en l'ordre de l'engendré , il n'est que la cause efficiente de la semence ( totalement externe ) au respect de l'être constitué de la semence , par la generation . Et ce qui contient & accomplit la nature de l'efficient immediat de la semence , ce n'est pas le Pere ; mais l'Archée seminal : Parce que le Pere à l'égard de l'engendré , n'est que la cause externe qui produit occasionellement , & l'effet de la generation suit seulement par accident . Quand bien celui de qui la semence procede , ne butteroit à autre chose qu'à engendrer .

Si bien que le constitutif , qui effectivement constitué ( qui est la cause interieure , qui de soy perfectionne

H ctione

tionne sa forme) est le même esprit feminal, qui differe distinctement & reelement de l'esprit du Pere en être & en propriété: par exemple parmi les vegetables les plantes produisent des semences; mais elles ne sont que les causes occasionnelles & éloignées des herbes qui en naissent: & de plus si elles en sont les causes naturelles, elles ne sont pas suffisantes d'elles-mêmes, puisque la plante ne naist pas toujours necessairement de toute semence) comme le peuvent témoigner fidelement les Jardiniers) ni hors de leur matrice.

Donc l'être feminal en la semence est la cause immediate effectivement efficiente interne, & comme essentielle de l'herbe qui en prouient. Et la plante qui precede & qui a engendré la semence, est la cause éloignée, l'occasion naturelle de la semence, qui immediatement & de soy fabrique la plante & la fait avec l'aide de la cause excitante: autrement si l'herbe qui a produit la semence étoit la cause efficiente de l'herbe produite, l'herbe qui auroit engendré la semence ne pourroit pas être brûlée, sans que les productions ne perissent aussi: c'est pourquoy si ceci est bien examiné, on verra clairement que tous les corps naturels ne dependent que de deux causes internes, qui sont la materiele & l'efficiente, auxquelles on peut ajoûter vne troisième cause externe & excitante, qui réueille & excite l'efficiente. Les deux premieres contiennent toute la liaison, l'ordre, le mouvement, la naissance, la signature & propriété des choses, & ge-

neralement tout ce qui est requis à leur constitution & propagation: car la cause feminale & efficiente est naturellement assez instruite de tout ce qu'elle doit faire en sa production; à sçavoir de la figure, du mouvement, de l'heure, aspect, inclination, conuenance, égalité, proportion, alienation, defauts, & de tout ce qui peut aduenir par la suite des temps, tant pour ce qui concerne la generation, que le gouvernement & la direction, après la reception de la forme.

Deplus comme tout efficiente a sa fin en soy, qui est comme vne science des choses qui sont à faire. Aussi la cause finale & l'externe des écoles ont bien lieu aux choses artificielles; mais elles ne sont pas receuables aux naturelles; car ce qui est dans l'idée des Artisans, qui est vne être de raison, ne peut pas être vne cause reele & naturelle, parce que la science des fins & des habitudes a été naturellement insulée de Dieu à la cause naturelle & efficiente.

Les corps naturels n'ont besoin que de deux choses pour leurs productions. Premierement, d'un appetit, par lequel ils apertent pour matiere vn suc feminal & generatif. Secondement, d'un principe interne pour efficient de leur generation, qui dispose & dirige la matiere.

Pour ce qui concerne les trois principes de Paracelse, à sçavoir le soulfre, le sel, & le mercure, qui sont des parties similaires des corps: quand bien ils se trouueroient dans tous les constituts, ils

Us ne pourroient pourtant pas être leurs principes, parce que ce sont des fruits des semences qui ont vne diuersité quasi spécifique entre eux: ce qu'ils ne pourroient pas auoir s'ils étoient véritablement principes: & s'ils auoient été effectiuement auant la constitution de l'espece, il auroit été impossible qu'ils ayent pû être changez l'un à l'autre, comme il leur est ordinaire, ce qu'on fera voir ailleurs.

Comme doncques la matiere & la cause efficiente suffisent à chaque production, il s'enfuit que toutes definitions naturelles ne doiuent pas être tirées du genre & de la difference; mais de l'assemblage de ces deux causes qui concluent ensemble toute l'essence de la chose. Il s'enfuit aussi de là, que tout effet & toute production n'est autre chose qu'une conjunction de ces deux causes: ce qui doit être entendu pour les choses inanimées; mais aux animées il y faut ajouter la vie ou l'ame du viuant: ainsi le cheual est fait fils de ses geniteurs en ame cheualine viuante, qui a été premierement créée par la vertu du verbe *fiat*.

Les choses solunaires sont diuisées vulgairement en elemens, & en corps elementaires ou composez des elemens; mais il les faut diuiser autrement, sçauoir en elemens, & en productions feminales, celles-cy derechef en vegetables, animaux & mineraux, qui sont chacun leur monarchie particuliere.

Comme les mineraux & les ve-

getables semblent viure en quelque maniere, & qu'ils ne viuent pas par la forme viuante d'une lumiere animée; mais seulement par puissance & par faculté. Aussi se peuuent-ils definir proprement par la seule matiere, & par leur efficient interne: car tout effet est produit ou par vn agent externe, comme les productions artificieles; ou est sulcité par vne fomentation exterieure qui se nomme cause occasionelle, qui n'est pourtant pas le veritable agent; mais vn moyen par lequel l'agent est réueillé, & c'est cet agent qui est la vraye cause efficiente & feminine, qui demeure toujours efficiente iusqu'au dernier periode de la vie du produit.

Les productions qui ne sont pas vitales, ne reçoient pas leur forme de la disposition du terme de l'agent: mais ils acquierent les fins de leur destination par la digestion & la maturité: car toutes les fois qu'il sort vne pierre, ou quelque metal des causes minerales, ou vne plante de la semence d'une autre plante precedente, il ne se fait point d'être nouveau, qu'il n'ait été potentiellement present en la semence: mais il acquiert seulement avec le temps l'accomplissement & la fin de la destinée par la maturité: c'est pourquoy la puissance de produire des herbes de soy a été donnée à la terre: mais l'eau n'a pas le pouuoir de produire des poissons: parce que la generation des animez ne se fait pas comme celle des plantes: car comme les Monarchies sont

differentes entre elles, aussi est leur façon d'engendrer.

C'est pourquoy on lit dans l'écriture Sainte, que la terre a eu dès le commencement du monde, la vertu de produire des semences, de les multiplier & continuer iusqu'à la conformation des siècles : ce qui ne se lit pas des animaux, quoy qu'ils se deussent aussi multiplier.

Encor que les semences vitales des amez semblent auoir vne disposition conuenable, & vne habitude potentielle pour poursuiure leurs formes, pourtant leur propagation se continuë ni plus ni moins qu'une lumiere, qui tire sa lueur d'une autre lumiere, de laquelle participation, le Createur est le principal efficient. C'est lui seul qui crée les Ames & les nouvelles lumieres des indiuidus qui se produisent.

Soit qu'elles soient formées, soit qu'elles soient vitales : comme on verra au traité des formes. Et cette lumiere n'y étoit pas, ni seulement en partie avant leur production.

Aussi si la semence des Amez à de la disposition à la vie, pourtant elle n'est pas vie, ni ne se la peut produire ni l'auoir de soy. Mais elle la reçoit de son Createur, comme on verra au même lieu que dessus.

Comme il n'y a que deux sexes, aussi n'y a-t'il que deux causes pour principes des generations naturelles. Nous montrerons aussi qu'il n'y a que trois elemens, que le feu ne doit pas être de leur nombre : que leur mélange ne fait pas la corruption des corps.

Les deux principes sont l'element de l'eau, qui est le principe

materiel ; & le ferment ou le principe feminal par lequel la semence se dispose d'abord ( en sa matiere ) à la production.

Le ferment est vn être formel & neutre, qui n'est ni substance ni accident créé dès le commencement du Monde, en forme de lumiere, & dispersé par les lieux de ses Monarchies, qui prepare les semences, les excite & réueille : ou les fermens sont des dons établis de Dieu dans des lieux particuliers, qui sont suffisans iusqu'à la fin du Monde, par vne continuele propagation, pour exciter & se faire des semences ( de l'eau ) propres & conuenables, selon qu'il leur a été ordonné.

D'abord que Dieu eut donné la vertu à la terre de produire & germer de soy-même. Il lui donna aussi autant de sortes de fermens, que d'especes de fruits qu'elle deuoit produire, de sorte qu'elle pouoit fructifier, & former ses fruits de sa liqueur ( qui est l'eau ) sans semence des plantes precedentes, & les fermens ne metent au iour que les semences qui conuiennent à leur nature & propriété selon le Poëte. *Nec fert omnia Tellus.* Parce que chaque espece à son ferment propre.

Il y a donc dans les lieux à ce destinez, vn certain ordre immuable diuinement institué, pour la production de certains fruits & effets : Ce qui ne regarde pas seulement les vegetables : mais aussi les mineraux, & les insectes. Car si les fonds de la terre sont diuers & differens en proprieté : cela ne se fait qu'à raison de certains dons originiaux que Dieu y a logé en les  
creant,

creant, qui sont les fermens formels. De la vient que les semences de plusieurs fruits qui ont été produits en certaines contrées, ne viennent pas ailleurs où elles sont transportées; où si elles y viennent elles s'y affoiblissent beaucoup, ou n'engendrent que des auortons.

Il se rencontre aussi-bien des fermens originaux en l'air & dans l'eau, que dans la terre, qui ne sont pas moins partagez en dons & en proprietés spécifiques que ceux de la terre, qui logez dans des lieux & des Provinces particulieres, donnent des témoignages euidens de leur fécondité, par l'abondance & la continuation de leurs fruits.

Le ferment tient de la nature de vray principe, & differe de la cause efficiente, en ce que la cause efficiente est considérée comme le principe immédiat & actif (en la chose qui est la semence) & comme le principe qui se meut à la generation, ou le principe constitutif de la chose: Mais le ferment original precede souvent la semence, & l'engendre par sa propre vertu auquel cas il est le principe originaire des choses qui s'engendrent, & sa puissance & sa propriété est logée en la terre, & autres lieux de son établissement, & non pas dans les choses constituées & seminales.

Le ferment qui croît aux choses constituées avec la propriété des semences, sert comme d'efficient à la semence des choses: Qui est bien different du ferment originaires susdit, parce qu'il n'est qu'une production du premier ferment, & un effet de la semence individuelle, & par consequent il est perissable & caduque. Au lieu que le fer-

ment commençant & originaire enfermé dans le sein des elements est immuable & constant, & n'est sujet ni au changement ni à la mort. Au contraire la semence des choses & la vertu fermentale, qui accompagne la semence pendant la formation, cesse & meurt si tôt que l'œuvre est acheuée.

Si les choses engendrent successivement d'elles mêmes comme on void aux mineraux: cela ne se fait que par la vertu de ce premier ferment dont elles ont été vne fois imbuës, qui pourtant ne laissent pas de continuer (aux lieux à ce destinez) de mettre au iour d'aussi heureuses & fécondes productions que celles qui sortent de la semence des parens deuançiers: comme les plantes & les animaux qui sont continuez & engendrez par vne successive fécondité de semences, & ceux qui tirent leur origine de la putrefaction, qui après qu'ils sont engendrez parient les vns avec les autres, par la multiplication de leur espece.

Si bien que le ferment est, ou imposé à la semence par les parens (& coulent ensemble sous vne même identité) ou il est imprimé d'ailleurs à la matiere par des causes externes. De quelle maniere qu'il soit introduit, il tient toujours lieux de veritable efficient interne: car le Diuin Createur a logé quelques fermens spécifiques en certains lieux, & les a établis dans les elements comme dans des reservoirs, pour en tirer au besoin les semences necessaires. Et dans les autres choses il les a dispersez par especes dans les individus.

Il a voulu que les premiers fermens soient stables & permanens pour la nature de leurs produits. Et que les autres passent de semence en semence, pour la continuation de leurs especes, avec cette difference que les fermens stables originaires & permanens (logés dans les lieux à ce destinez) soient comme les principes simples & vniuersels, & le commencement des semences, ou les efficientes des causes naturelles, qui deuoient empreindre & engrossir l'element de l'eau (qui est la matiere de tous les corps comme on verra en son lieu) dans son liêt, ou en l'air, dans les pores duquel l'eau est contenuë en vne forme extenuë & vaporeuse) ou dans la terre. Et que les fermens perissables & caduques tirez des parens, concerneroient vne preparation de matiere, & qu'ils tiegeroient immediatement dans le sein des semences, & par consequent qu'ils ne pourroient pas s'exempter de la necessité de la mort.

Pareillement l'autre principe vniuersel des corps naturels qui est l'eau, est la seule cause materielle des choses créées: comme il apert en leur dissolution faite par l'alcaest qui reduit tous les corps, quels solides qu'ils soient en eau, en l'histoire des choses naturelles, il faut considerer la matiere emprainte de la semence, depuis le premier moment de sa vie, (pendant tout le temps qu'elle s'achemine à sa forme) iusqu'au dernier terme de la perfection de l'engendré: & non pas la premiere matiere d'Aristote, ou ce non-être impossible & chimerique. Et considerer les principes

de la cause efficiente conceuë, comme des principes reels, & comme des tresors, des dons, & des racines (donnez à tous les êtres) qui sont les fermens.

Si le Lecteur aime mieux confondre la cause efficiente avec le ferment des choses, & la matiere de corps avec l'element de l'eau, il n'importe: pourueu qu'on tçache comme sont ces choses-là, en la lumiere de la nature. Et l'Axiome d'Aristote sera faux qui dit *Generans nequit esse pars generati*. Puis que le principe effectif de la generation qui est le ferment est l'agent interne, & c'est lui qui engendre, qui se void aux corps qui ont vie & qui tirent leur generation de la seule pourriture: auxquels il ne se rencontre point de geniteur externe: Mais cette masse generatiue contient en soy tout ce qui est necessaire à l'economie de la generation. Enfin il n'y a rien dans l'ordre des choses naturelles, qui puisse être fait de nouveau, qui ne tire necessairement son origine de la semence, laquelle ne cesse d'agir, iusqu'à ce qu'elle ait perfectioné son constitut selon sa destination.

Les influences du Ciel n'ont point de puissances seminales, & sont bien differentes des choses qui se font par la generation car elles n'ont été destinées de Dieu selon l'écriture, que pour seruir de signes à l'homme, pour les changemens des temps & des années, & distinguer les iours d'avec les nuits. Il est vray qu'elles peuuent bien seruir de cause excitatrice pour réveiller (par leur fomentation) l'esprit logé dans le sein des semences.

ces, mais non pas des causes feminales.

Des causes efficientes & feminales en la nature, il y en a qui sont effiecientement efficientes : les autres le sont effectiuement. Celles de la premiere classe sont les semences, & leur esprit directeur nommé Arché: celles-cy sont de la nature des essences, & different beaucoup par leur actiuité de la cause materiele.

Celles qui sont effectiuement efficientes, sont les matrices des semences & les organes qui les touchent, comme les ferments externes qui disposent la matiere en alteration & en changement. Les puissances externes qui fomentent, excitent & émeuent les semences, peuuent aussi conuenir à celles-cy.

Aristote a eu l'esprit tellement enclin à fonder des axiomes, que toutes les fois qu'il s'est rencontré quelque chose qui s'accordoit à ses conceptions, il en formoit d'abord des reigles vniuerselles. En après il a introduit la Methode en la nature par vne violente interpretation. En sorte qu'il a voulu que les causes naturelles obeisét par vne temerité ridicule, aux nombres, à de certaines lignes, & aux lettres Alphabetiques, par exemple, il n'eut pas plutôt pris garde que le feu consumoit le bois sec avec plus de vehemence que le verd qu'il medita cet axiome. *Actus actiuorum, tantum est in materia disposita*, qui est entrelacée de beaucoup d'erreurs. Car 1. comme il a veu que le feu qui est vn agent externe, couroit à la matiere combustible: il a enseigné que tout autre agent deuoit agir en

la nature, de la maniere du feu: ne sçachant pas que le feu étoit vne creature particulière donnée aux hommes pour leur viage, & qu'il n'agissoit pas à la maniere des autres agens feminaux.

Il a aussi enseigné avec pareille ignorance, que toute cause efficiente deuoit être necessairement externe à la maniere du feu. & que tout agent naturel requeroit vne matiere disposée. Au lieu que c'est l'Agent qui dispose la matiere qui lui est substituée & étendue pour les fins destinées à la generation: car d'vn seul suc de la terre d'vn même jardin, il en prouier quantité de differentes plantes qui en naissent & fructifient. Il est bien vray que si l'Agent rencontre dans la matiere vne disposition amiable, il ne s'en fâche point: mais aussi s'il ne la trouue pas il la prepare, & la dispose aisément à sa guise.

Si tous les corps tangibles tirent leur matiere de l'element de l'eau (comme on fera voir en son lieu) par quelle necessité l'Agent exigera-t'il vne disposition auantcouriere en la matiere: ou si cette disposition-là, precede en icelle, qui est celui-là qui l'a disposée? & qui est le precurseur de l'Agent? qui est assez capable de soy de disposer la matiere (où il est) comme il faut. Si on répond que ce sont les ferments, on doit conoître que les deux causes susdites ne different naturellement entre elles, qu'au regard de la maturité, & que l'Agent ne doit pas être differencié du ferment.

CHAPITRE

## CHAPITRE V.

De l'Archée ou Esprit  
seminal.

Il ne suffit pas d'avoir touché l'origine & la cause des choses naturelles, & d'avoir établi leur cause efficiente dans leur intérieur : mais il faut expliquer plus amplement cette cause efficiente, & apprendre à connoître particulièrement leur Architecte & Esprit generatif que l'Auteur nomme *Archeus Faber* : car il faut de nécessité que tout ce qui naît naturellement soit accompagné d'un directeur intérieur qui excite la generation, & qui soit la cause des premiers mouvemens qui se font en elle.

Il n'y a point de corps quel dur & solide qu'il soit, qui n'enferme (avant qu'il ait acquis sa solidité) une certaine matiere spirituelle qui donne la forme à l'engendré, & qui l'accompagne jusqu'au dernier période de sa vie.

Encor que cette matiere spirituelle soit en forme de lumiere en quelques corps, comme aux animez : pourtant elle est enclouée dans les vegetables en forme de suc : & enfermée sous une forme plus solide dans les metaux.

Cet esprit de quelle espece qu'il soit contient toute la fecondité des semences, comme la cause interne & efficiente de la generation.

Cet esprit porte dans son Idée l'image de ce qu'il doit engendrer, & le corps visible des semences, n'est que son écorce & son enuvellope.

L'Image que cet esprit contient, qu'il tire de l'idée de son predecesseur, ou des fermens (dont il a été parlé au Chapitre precedent) n'est pas une simple representation inanimée : mais elle est ornée de facultez necessaires, & est naturellement & pleinement instruite de tout ce qu'il faut qu'elle fasse pour paruenir à sa destinée, & par consequent elle est le premier organe de la vie & des sens. Par exemple la femme enceinte, qui par le desir qu'elle a de manger des cerises, se les forme dans son imagination, & les imprime au même temps au fœtus en semblable lieu qu'elle se l'e t marquée avec la main : Cette cerise empreinte en la chair du fœtus, devient verte, pâle, jaune, rouge, & en un mot elle imite les couleurs differentes des veritables cerises, selon qu'elles varient pendant qu'elles s'acheminent à leur maturité. Et cette cerise empreinte au fœtus, devient plutôt rouge en Espagne (parce qu'elles s'y meurissent plutôt) qu'elles ne font en Flandre. Et comme cette cerise se forme par imagination ; aussi l'image vivante des animez est empreinte (par la volupté de l'imagination) en l'esprit de la semence qui se declare en après par le cours de la generation. Et de même que tout acte corporel est terminé au corps où l'action se fait ; aussi l'esprit qui est l'agent & le directeur de la generation, s'enveloppe & se revêtit d'abord d'une matiere corporelle. Aux animaux cet esprit se promène par tous les coins & recoins de la semence, & commence à travailler à la transmutation de la matiere, selon la conformité de son image.

image, il place le cœur, le foye, le cerueau, & les autres parties où elles doiuent être logées. En après il établit (comme fait vn Monarque) en chacune de ces parties-là, vn lieutenant fixe & immobile, pour y exercer les fonctions necessaires à leurs destinées: & ce lieutenant domicilié en demeure le recteur iusqu'à leur destruction. L'autre qui n'a point de demeure fixe & qui comme vn surueillant ne se repose jamais, ne fait que courir ça & là pour obseruer l'esprit fixe des autres parties, pour lui faire part de sa lumiere & lui prêter main forte en cas de besoin.

C'est par ce même esprit que les corps solunaires donnent des preuues de l'Analogie & de la correspondance qu'ils ont avec les corps superieurs. En sorte que les malades & valetudinaires peuuent mieux presager les changemens des temps & les tempêtes à venir, que ceux qui sont bien versez à la connoissance des Ephemerides. Les esprits des Planetes sont euidement representez dans les visceres, aussi bien que les reuolutions & les puissances du firmament en l'esprit influant & vniuersel.

On n'a pas reconnu qu'il y ait eu en l'homme des parties qui ayent eu de la correspondance avec le premier mobile: mais elle semble s'expliquer apparemment en la femme, sous son esprit vterin; parce que la femme étant plus émeuë & troublée par ses premieres conceptions que l'homme, elle entraîne par ses premiers mouuemens les autres orbes avec elle; car toutes les fois que la matrice s'ense & s'émeut par vn ascendant

d'imagination, elle agite telement les esprits particuliers des autres visceres, que les Medecins en sont souuent deceus, & prennent ces affections hysteriques pour des maladies d'une autre nature.

Les esprits des brutes approchent fort à ceux de l'homme, pour ce qui concerne cette correspondance.

## CHAPITRE VI.

### *Du premier moteur.*

**L**es Ecoles enseignent qu'il faut necessairement en tout mouuement local établir vn premier moteur qui soit immuable, & qui comme affermi par vn fondement inébrable, puisse assurer son mouuement, & mouuoir avec plus de force, ce qu'il doit mouuoir: côme s'il falloit mesurer les mouuemens de la nature aux artificiels, & que le premier moteur deût s'apuyer sur quelque solide & immobile fondement, à la maniere d'un nautonnier qui pousse son bateau avec vne perche arriere d'un riuage immobile: mais ce n'est pas le bord du riuage qui meut le bateau, veu qu'il n'a point de puissance motrice en soi, il sert seulement de moyen au moteur, qui s'apuyant & poussant fortement contre lui, force le bateau à s'éloigner de la riué. Il n'est pas necessaire aussi que la poudre alumée soit immobile pour mouuoir; mais elle a besoin d'un organe approprié pour faire son mouuement, par lequel elle pousse vne bale avec d'autant plus de violence qu'elle treuve de resis-

I stance

stance à ce qu'elle frappe, ou à ce qui l'enferme.

N'est-ce pas vn blasphème & vne impertinence aux Chrétiens de penser que tous les mouuemens soient faits de Dieu (le premier Moteur) comme s'il mouuoit toutes choses avec vn bâton, & qu'il falût que pour mouuoir il fût immobile. Dieu ne meut pas par vn attouchement d'extremitez, ni par attraction, ni expulsion, & la chose meüe ne tire pas non plus l'agilité de son mouuement, de l'immobilité du premier Moteur: Mais Dieu par son seul & libre vouloir atteint toutes les choses sans contrainte ni obligation: & il luy est aussi libre de mouuoir quand il se meut, que quand il ne se meut pas.

Ce glorieux Moteur a donné des puissances aux choses, telles qu'il a voulu, par lesquelles (de foy & par vne vertu absoluë) elles se meuuent tant elles mêmes, qu'autres choses, par ainsi le premier Moteur qui est leur esprit, se meut (és semences) de foy-même. Et nonobstant que les semences ayent besoin d'être excitées par quelques fomentations externes, ce n'est pas à dire que cette excitation soit le mouuement interne des choses, ni le moteur dudit mouuement: Mais c'est vne alteration qui réueille & hâte par accident la puissance des propres mouuemens ou l'actiuité du premier moteur: qui autrement seroit trop debile à émouuoir sa matiere. Et comme cette actiuité est vne certaine alteration accidentele, qui veritablement n'est point immobile en foy (non plus que le Soleil qui allume

la poudre à trauers le cristal) & bien loin d'être immobile, elle ne demeure iamais en son même, & premier état: comme on void à l'œuf couué où elle excite diuerses dispositions auant la forme de l'oiseau. Cette excitation ou fomentation fortifie l'Archeé desdites semences, & le presse d'expliquer sa puissance naturelle, & pourfuiure la fin de sa destinée avec plus de vigueur.

---

## CHAPITRE VII.

### *Des Elemens.*

**L**Es Anciens ont établi les quatre elemens pour le fondement de la nature, & attribuent toutes leurs operations, aux qualitez & aux complexions qui resultent de leur mélange.

Comme cette doctrine a été nourrië & continuë dans les écoles de siecle en siecle, pour l'instruction de la ieunesse au preiudice des mortels, aussi faut-il tâcher d'en reprimer l'abus, afin qu'on puisse doreseuuant reconnoître, les erreurs, qui se sont glissées par là, enuers les causes des maladies.

Galien a composé de grands volumes, que les Grecs ont beaucoup augmentés, où il a enseigné, que tous les corps (qui pour cette raison ont été nommés mixtes) étoient composez de l'assemblage, & mixtion, de l'eau, de l'air, du feu, & de la terre: même les écoles ne sont pas encor bien d'accord, si les elemens, demeurent dans les mixtes avec les formes ou s'ils perdent

dent cette forme essentielle, qu'ils reprennent separément apres la destruction de la forme generale.

En apres elles mettent en fait que toutes les infirmités & tout ce qui peut fomentier la necessité, & l'avancement de la mort naturelle; descend infailliblement de la contrariété des elemens, & de leur combat mutuel. N'est-il pas étrange, de voir encor les écoles du Christianisme, marcher dans les tenebres des gentils, maintenant qu'elles sont éclairées de la lumiere de verité.

Au commencement, & auant le premier iour Dieu crea le ciel & la terre. Le premier iour il crea la lumiere, & la separa des tenebres. Au second iour il crea le firmament ( qui deuoit separer les eaux superieures d'avec les inferieures ) & l'appella ciel.

Il paroît euidentement que les eaux furent créées auant le premier iour, quoiqu'elles ne soient point nommées, neantmoins qu'elles étoient comprises & enfermées sous le titre du ciel, & par consequent qu'elles participoient en quelque chose à la nature celeste, & que les eaux superieures étoient parentes aux inferieures, puis qu'elles auoient été coniointes ensemble auant leur separation. De plus il est dit que les tenebres couuroient la surface des abîmes qui denotoient les eaux: parce que les eaux qui deuoient être superieures, étoient encor iointes à celles qui étoient sur la terre, & faisoient ensemble vn abîme d'vne profondeur immense: sur lequel l'esprit de l'Eternel étoit porté pour remplir cette nou-

uelle creature de sa benediction.

Donc il paroît que le ciel, l'eau, & la terre, furent créés, auant que le iour ait paru, & que leur creation n'a pas été comptée dans les six iours de la creation, qui ont été décrits apres: il plût aussi à l'Eternel de se reposer le septième qui auroit été le huitième, si cette premiere creation, par laquelle les elemens furent créés) auoit été comptés pour vn iour.

Le firmament ne doit pas être seulement entendu pour le huitième ciel étoilé: mais aussi pour toute cette vaste étendue, qui par l'autorité des Astrologues, est partagée en sept orbes differens, qui sont les sieges des sept planetes ou étoiles que ce grand Docteur de l'Vniuers semble auoir tout compris par le firmament. Le cristalin ou premier mobile est le second. Et le troisième est ce ciel immense & empirée, qui est d'vne étendue incomprehensible, & si splendide que les lustes y reluisent comme des Soleils. C'est lui qui est le trône de la diuine Maïesté, & le gouffre inépuisable, d'où, toutes les sources des lumieres decoulent.

Le firmament a son étendue depuis la Lune iusqu'au concaue du ciel étoilé, & separe les eaux ( qui sont au dessus de lui ) des inferieures. *caelum* en Hebreu signifie où sont les eaux.

Les grans luminaires & les étoiles ont été créés le quatrième iour, & furent placés au firmament.

Au commencement doncques, le ciel, la terre, & l'eau avec la matiere propre à repaître tous les corps furent creez. Les eaux n'étoient pas contenués en la terre.

1 2 Mais

Mais au Ciel, qui fait qu'elles sont beaucoup plus nobles que la terre: car l'eau est plus pure, plus simple, plus constante & ressent mieux son principe que la terre.

L'Eternel a voulu que le Ciel ( outre les eaux ) contienne quelque chose de plus qui est l'air. Duquel il n'a pas été fait mention en la creation, non plus que de l'eau parce qu'ils étoient enfermez tous deux sous le nom de ciel : & pour cette raison ils sont les premiers créés au respect de la terre selon le texte, qui dit *initio creavit caelum & terram.*

La terre devoit être la baze des Creatures, & par consequent elle devoit aussi être crée au commencement. l'Air & l'eau sont nommez elemens primitifs, à cause qu'ils sont créés les premiers, & sont d'une nature si constante & immuable, qu'il est impossible ni à la nature, ni à l'art de les pouvoit aneantir, ni changer l'un à l'autre (comme on verra en leurs traitez) Car quoy que l'eau soit éluee par la chaleur en vapeur, & imbibée par la secheresse, & reduite en vne derniere diuision & subtilité d'Atomes imperceptibles, elle ne se peut jamais aneantir, ni être conuertie en air, non plus que l'air en eau : mais elle demeure toujours en même quantité & especes qu'au parauant, & retourne en eau toutes les fois que ces vapeurs se condensent. Mais la terre vierge peut être conuertie totalement en eau, & par consequent semble auoir été faite de l'eau, comme on verra plus bas.

## CHAPITRE VIII.

### Du Feu & de la Lumiere.

IL n'est pas fait mention du feu dans la creation, & il ne doit pas être compris au nombre des elemens ; non plus que celui de Paracelle ( qu'il dit auoir été distribué pour la generation du Soleil, de la Lune, & de toutes les étoiles ) parce qu'il n'a pas été créé au commencement. Ce qui étoit nécessaire pour être element. Mais le Soleil & la Lune, & les autres lumineux ont été créés en après par la vertu du verbe. Dieu n'auoit pas plus besoin d'emprunter de la matiere pour leur creation, que pour celle des autres corps sôulunaires. Donc il n'est pas vray que Dieu ait créé quatre elemens : puis que le feu n'y a point de lieu. Mais c'est vne creature neutre qui n'est ni substance, ni accident, que Dieu a donné à l'homme pour le seruir à ses necessitez & vsages. C'est vne chose bien ridicule ( quand même il y auroit vn feu elementaire ) de croire qu'il decende contre son mouuement naturel ( qui tend toujours en haut ) & passe par vn trajet de tant de centaines de lieuës à trauers de l'air, pour se venir joindre aux autres elemens, pour faire la mixtion des constituts, & qu'il puisse être si prompt à obeir à tant de sortes de semences qui produisent incessamment, outre qu'il seroit impossible que le feu dispersé en petites particules parmy les autres elemens puisse subsister sans s'éteindre,

dre, ce n'est pas aussi le propre de l'eau d'appeler le feu à soi, pour faire mélange & société avec lui.

S'il y avoit un feu élémentaire proche de la Lune: comme il seroit vraiment feu, aussi devoit-il avoir (approchant) les mêmes qualités que le feu de cuisine. Autrement il ne seroit pas feu: & les propriétés dudit feu artificiel, ne seroient pas communes au feu élémentaire.

De plus le feu céleste ou élémentaire devoit consumer actuellement, & avoir de l'aliment non seulement en son environ & en la partie externe: mais il se devoit distribuer aussi en dedans, & se disperser par toute l'épaisseur de son étendue, pour nourrir les parties internes du feu, aussi-bien que les externes. Autrement le feu extérieur auroit englouti d'abord, & devoré son air voisin, comme son aliment prétendu, & la partie du feu la plus voisine du Ciel, se seroit éteinte il y a long-temps faute d'aliment. Mais on a montré en son lieu que le feu ne se nourrissoit point (& quand même on l'accorderoit, il y a long-temps que l'air auroit été tout consumé) & qu'il est impossible au feu, de faire (de l'air) de l'excrement, ni quelque autre chose de plus pure, de plus simple, & de plus subtile que lui. Et qui plus est si le feu faisoit du feu, de l'air, & qu'il n'y ait point d'élément voisin du feu qui produise de l'autre air dudit feu, il y a long-temps qu'absolument il n'y auroit plus d'air: & que tout ce qui étoit autrefois en forme d'air, auroit été tout converti en feu. Ou si le feu élémentaire ne doit pas être nourri, encor qu'il ait des qualités extrêmement devorantes, les éco-

les devoient avoir montré pourquoy il ne se nourrit point, ou qu'il convertit moins son hôte voisin en soy, que les autres éléments (comme elles supposent qu'ils sont) & pour qu'elle raison le feu de cuisine a-t-il besoin d'aliment pour la sustentation, & non pas l'élémentaire?

Elles n'ont pas considéré que toute chaleur n'étoit pas feu, que le véritable feu est artificiel, & qu'il est mené, augmenté & diminué, selon qu'il plaît à l'homme. ou qu'il se trouve à propos pour ses usages. Il suscite le feu des choses où il est potentiellement & non pas indifféremment de toutes. Autrement l'homme n'en seroit pas l'excitateur, mais le Createur.

Le feu donc est un certain être vrai, & subsistent, qui n'est ni substance ni accident, & une créature neutre destinée aux usages de l'homme pour en faire comme bon lui semble.

C'est une chose surprenante que les écoles ayent si peu considéré, & si mal reconnu, ce qui leur étoit si domestique & trivial. Et qu'elles ayent crû par la seule inspection du feu qu'il deût être élément, sans prendre garde de près que si la chaleur extrême étoit feu, que cette chaleur auroit eu en soy les autres accidents compliqués du feu. Et par conséquent que la chaleur du feu cesseroit d'être simple. (Nous prenons ici accident pour toutes les propriétés, puissances, & qualités des choses.) Le feu donc outre ses qualités premières qui sont la chaleur & la sécheresse, a aussi la vertu de séparer, détruire, brûler, de faire du verre, de promouvoir, de meurir,

&c. De plus il a la lumière, qui est la propriété la plus intime & formelle. Et la lumière diffère bien un peu (en son essence) du feu, quoy qu'en la pénétration, & en l'union, & en l'assemblage formel, elle prenne le degré requis à l'entité du feu.

N'apprenons-nous pas par le miroir ardent qui ramasse & renvoie les rayons de la lumière du Soleil qu'il reçoit, que cette lumière ramassée passe en vrai feu actuel, qui ne diffère pourtant de la lumière, que par la seule congregation, & que ce feu (tiré de la lumière du Soleil) qui est en l'air ne diffère pas de celui qui est en la flamme: car que celui-cy ait du combustible en la flamme, & non pas en l'air c'est un accident au feu, comme c'est un accident à l'homme d'être nourri & n'être pas nourri.

Pour preuve que ce feu est un véritable feu, c'est qu'il agit en tout son procédé à la manière du feu, en échauffant, en seichant, en alimant, brûlant, fondant, &c. car il n'a point d'accident qui puisse agir hors de soy par des moyens & des propriétés étrangères. Mais la lumière ramassée agit par des autres propriétés, & des autres moyens hors de soy, & son propre est seulement d'éclairer & illuminer lors qu'elle est dispersée.

Donc la lumière n'est pas un accident, & il n'importe pas que la lumière ramassée en pointe viue sans aliment: car il suffit que la lumière du Soleil la foment & la face subsister sans autre aliment corporel, qui est un vrai feu avec toutes les propriétés. Car *ex fructibus & operibus cognoscitur eos*. Et un peu au dessous, & au dessus du

point où les rayons réfléchis aboutissent, cette lumière n'est plus feu qui brûle: mais elle n'est que lumière.

Puis donc qu'on a trouvé un feu qui n'est autre chose qu'une pure lumière ramassée, & qu'une même chose, ne peut pas être en un lieu substance, & en l'autre accident. Il s'en suit qu'on a trouvé une creature qui n'est ni substance ni accident (puis que les essences d'une même chose ne peuvent pas être dissemblables en tous leurs predicaments) & que tout feu, essentiellement, n'est autre chose que lumière.

Quoy qu'en croyent les écoles le feu de cuisine ne se nourrit point, car c'est le propre de la nutrition de convertir ce qui est pris & dévoré en soy, & pour, soy & pour la subsistence & augmentation de ce qui doit être nourri: mais il ne se fait pas de même au feu, qui agit seulement selon les fins nécessaires à sa destination, qui sont de separer les choses dissemblables & separables, & les changer par la flamme si elles sont inflammables. Que si le feu a besoin de l'air pour l'empêcher de suffoquer, ce n'est pas pour le nourrir & subsister (car il n'en convertit pas la moindre petite chose en soy) Mais c'est seulement afin de pouvoit loger en cet air les vapeurs fuligineuses qui partent du combustible qui les suffoqueroient, & le feu ne s'est jamais rien adapté des corps inflammables, ni n'en a jamais été nourri: Quoy que les écoles tiennent sans contredire qu'il doive être nourri de deux sortes d'alimens: mais il demande pour objet quelque chose d'inflam

d'inflammable, faute de quoy il perit à l'instant, lors qu'il est parvenu à la fin de sa destination, la flamme est la fumée de l'exhalation grasse qui est alumée. Pour preuve de cela, qu'on expose deux chandelles qui ayent été quelque temps alumées, en sorte qu'il y en ait vne qui soit plus basse que l'autre d'un elpan. Alors qu'on souffle & éteigne la chandele inferieure (il faut noter qu'il faut que la superieure soit située vn peu obliquement, en sorte que la fumée qui monte de celle qui est éteinte, puisse se rendre à la flamme de la superieure) On verra que cette fumée qui monte se r'alumera, & que la flamme descendra tout le long de la fumée, jusqu'à la méche qui fume encor qui se r'alumera, & cette fumée se brûle, & se convertit en gas fuligineux: où l'on void bien vne production d'un nouvel être, à sçavoir de feu, de la flamme, ou d'une lumiere coniointe: Pourtant on ne peut pas dire que ce soit vne nouvelle creation de matiere, ni de substance.

Le feu donc n'est pas vn composé substantiel, fait de matiere, & de forme ignée: mais c'est vne mort artificiele, positive, & non pas priuative, qui est plus qu'accident & moins que substance.

Si le feu étoit substance subsistente de la matiere, & d'une forme ignée, à la maniere de tout autre substance le fer seroit necessairement moins capable à contenir du feu que le charbon, à cause qu'il est plus solide & compact, & a moins de pores que le charbon, où le feu se puisse loger. Car il seroit impossible que deux matieres ou deux corps, ou leur forme essentielle, dernière, &

totale puissent être logées ensemble en vn même lieu, & en vn même sujet, & que la substance du feu puisse penetrer les dimensions de celle du fer. Et par conséquent il deuroit moins brûler, ce qui est euidentement faux. Que si les écoles cherchent vn échapatoire, disant que quoyque le fer se rougisse & s'enflame, qu'il n'est pas pour cela changé en feu; On répondra que tout ce qui a toutes les proprietés du feu est feu, ou le feu n'a pas des propres passions. Mais qu'elles sont communes avec vn autre être d'une autre espece.

Les proprietés du feu sont d'alumer, brûler, separer les choses dissemblables, fondre le plomb, l'étain, la cire, consumer & brûler en la matiere combustible. Ce que le fer ardent fait plus puissamment que le charbon: Donc le feu est au fer ardent, qui est feu d'autant plus qu'il brûle plus ardemment que le charbon.

De plus si le fer rougi au feu ne possède pas veritablement le feu: mais seulement les proprietés du feu sans feu: elles y auroient été introduites & delaisées par le feu. D'où il s'ensuit que les formes proprietés du feu auroient laissé la propre forme du feu en laquelle elles étoient (comme au charbon ou à la flamme) pour passer en la substance du fer, qui lui est étrangere, & y subsisteroient sans propre sujet d'inhesion. Ajoutons encore que si le feu est vne substance materiele que la substance du verre qui n'a point de pores (comme les esprits tres-subtils qu'on detient dedans, le confirment) & la substance du feu ne se pourroient pas penetrer l'une l'autre:

l'autre : donc ce feu qui est au fer est vn veritable feu , qui n'est ni substance ni accident ; mais c'est vne creature neutre qui a en soy des diuerfes proprietéz à la façon des autres êtres substantiels : par exemple , c'est seulement le propre de la chaleur d'échauffer , de la seicheſſe de deſſeicher ſeulement & rien autre : & ainſi la faculté brûlante & enflamante , enflame & brûle ; l'illuminatiue illumine , la ſeparatiue ſepare , la deſtructiue deſtruit , &c.

Si les Ecoles y auoient bien pris garde , elles n'auroient pas ignoré que la lumiere chaude comme celle du Soleil, engendre la lumiere & le feu , qui ne ſont pas diferens en eſpece : mais ils ne diferent que par accident , à ſçauoir par la ſeule vnion & diſperſion , & par le ſeul degré , & que l'accident ne peut aucunement produire de ſubſtance par relation ; car elles croient que la matiere graſſe eſt la matiere du feu , & que la flamme eſt ſa forme , & dans ce ſentiment-là ils feignent vn composé à la maniere des autres.

Nonobſtant que le fer ardent demeure fer , il ne laiſſe pas de recevoir en lui le vray feu avec ſa forme : & ainſi l'air qui demeure air , conçoit du vray feu au centre où les rayons aboutiſſent , avec la forme du feu & toutes ſes proprietéz : car le fer ne pourroit pas être informé de la forme du feu ( ſi en quelque maniere elle étoit ſubſtantielle ) ſ'il retenoit encor la forme anterieure du fer ; c'eſt à dire à moins que la forme du feu ne laiſſe ſa matiere , afin d'être ſeulement forme aſſiſtante au fer & non pas

informante, puis qu'on ne peut pas être deux reellement diſtincts.

Il n'y a perſonne qui ſe ſoit aduiſé de mettre la lumiere au nombre des ſubſtances : mais la ſimplicité des Ecoles a voulu admettre qu'elle étoit accident , & que la lumiere reflechie étoit ſubſtance , au lieu de prendre la connexion pour degré ſeulement, qui eſt tout à fait éloignée de la ſubſtance.

La lumiere eſt vn être ſubſiſtant immédiatement au lieu où elle eſt, qui ſubſiſte par la fomentation d'vne lumiere continuelle.

Les Ecoles ayment mieux acorder que la lumiere produiſe actuellement vne infinité d'eſpeces de lumieres , qui depuis le firmament iuſques çà-bas en terre ſe continuent & paſſent de point en point par toute l'épaiſſeur de l'air, que de permettre que la lumiere ſoit dardée immédiatement & tout d'vn coup où elle reluit : auſſi comme le lieu eſt ſon ſujet , de même ni treuve-t'elle point de reſiſtance, non plus qu'aux corps Diaphanes.

Les Ecoles ont fort chancelé ſur le feu : elles croient par la foy que le premier iour la lumiere fut créée toute ſeule & rien autre avec elle. Pourtant la creation ne doit pas être entenduë pour des accidens : car ils ne doiuent pas être nommez creatures ; mais dependans des creatures.

Deplus au commencement le Tout-puiſſant crea les Elemens, & la lumiere ne fut pas créée avec eux, & par conſequent elle ne doit pas être priſe non plus pour element : ſi donc la creation de la lumiere ne fut pas vne creation d'accident, d'element, & encor moins de corps coagulés

coagulé ou assemblé. La lumiere n'a pas été destinée de Dieu pour être substance ni accident : Mais elle fut crée vn principe, motif, vital, & immateriel avec cette propriété qu'elle pourroit faire du feu brûlant, toutes les fois qu'elle seroit éluee (par connexion) en degré : & par ainsi le feu a été crée avec la lumiere, le feu n'est pas vn accident, qui ait en lui d'autres accidents differens en espee (car cela repugneroit aux autres accidents. Ce n'est pas aussi vn accident d'accident, puis que l'accident part d'ordinaire immédiatement de la forme, & plusieurs & diuers accidents ne naissent pas de la forme d'vn accident comme des tributs de l'accident deuantier. Vû qu'vn accident ne peut pas seruir de sujet d'inhesion aux autres accidents differens.

De plus le feu qui consiste en vn degré remis & moderé de la lumiere, est le modérateur & l'asocie de la vie. Et lors que la lumiere est ramassée, elle brûle tout ce qu'elle attrape, & deuiet egale à ce Vulcain des artisans dedié aux necessitez humaines.

Au reste le feu en general auance les maturitez, excite les semences à leur destination, il hâte la separation hererogenée des choses. Il enseigne à ouuir la porte aux facultez encloses dans les corps les plus solides. Il réueille les operations qui autrement seroient oisives & endormies, il separe & châsse les superfluites. Il émeut par la vertu d'vn ferment adjoit à la vie moyenne des choses, pour en augmenter & recréer les forces. Il separe le pur de l'impur, le pretieux

du vil & de l'abjet, le nuisible de l'vtil, le crud du meur, & acheue de meurir les cruditez qui restent.

De plus le feu prepare les instrumens necessaires aux artisans & à la vie des hommes. Enfin que ce Diuin Pere de lumiere soit benit à jamais qui a logé vn tabernacle au Soleil, pour consoler & pour fournir par la lumiere solaire à toutes les necessitez des hommes.

Il faut donc tirer les conclusions qui suivent de ce que nous auons dit. 1. Que le feu & la lumiere chaude ne different que par accident, à sçauoir par connexion & par degré. 2. Que les rayons de la lumiere se penetrent mutuellement. 3. Qu'en cette penetration ils conseruent leur essence (sans se mêler l'vn avec l'autre) & leur proprieté. 4. Que la lumiere est stable au lieu ou elle luit, & que le feu en est de même. 5. Que la lumiere & le feu penetrent le moyen opposé. 6. Que comme le corps opaque ne peut pas être aisément pénétré par la lumiere, qu'il est premièrement alteré en sa superficie, delà que les parties suivantes sont consecutiuellement échauffées iusqu'à la superficie opposite. 7. Que la chaleur l'augmente par degrez enuers son objet & qu'à chaque degré, il exerce des operations particulieres. 8. Que tout ce que le feu altere, n'est qu'à raison du lieu ou est l'objet où il opere, & par consequent que c'est par accident, puis que le premier but du feu est d'échauffer en illuminant. 9. Que le feu se rend vainqueur à la fin, & passe au dessus des difficultez qui lui sont opposées par le corps opaque. 10. Que le feu (comme il agit

K sans

sans moyen, & premierement au lieu où il se fait resentir) brûle tout indifferement, (& n'a point de respect pour les corps interposez) comme s'il en étoit les empeschemens. 11. Que le corps opaque, fixe, & resitant à l'accension, finalement est illuminé par le feu. 12. Que le feu ou la lumiere ramassée, rencontrant quelque combustible, demeure concentré au degré de connexité, & que les rayons lumineux ne s'en écartent point, parce que ce feu se maintient toujours en consummant, & produit vn nouveau feu, qui sans cesse se renouvelle à mesure que le viel perit ce qui dure tout le temps que l'accension perseuere. A la fin de laquelle toute la lueur s'éuanoïrit comme manquant de lumiere d'où elle doit être illuminée,

Tout ce que nous auôs dit de la lumiere ramassée & vnüe, doit être entendu de la lumiere du Soleil: car la lumiere de la Lune reflechiée & assemblée par le cristal bien loin d'auoir du feu en son centre, on la sent beaucoup plus froide au point de connexion, qu'en tout le reste de l'ambient où elle luit; ce qu'on peut éprouuer en y exposant la main. De plus ce qui est encor de plus admirable, c'est que la lueur chaude du Soleil reflechiée au miroir de la Lune, deuiet actuellement froide.

Le Tout-puissant a créé deux grands lumineux. Et quoy que la plupart des étoiles soient plus grandes que la Lune, elles ne sont pas pourtant réputées grandes: parce que toute l'actiuité des étoiles est comprise sous ces deux lumineux.

Il a donc créé ces deux lumineux afin que 1. ils separent le iour d'avec la nuit, 2. afin qu'ils luisent sur la terre, 3. pour gouverner le iour & la nuit. 4. Afin que le plus grand regisse le iour, & le moindre la nuit.

On apprend pourtât par la theorie des planetes, que la Lune luit autant d'heures de iour sur l'horizon que de nuit. Neantmoins Dieu l'a créé exprez afin qu'elle luisse la nuit, & qu'elle la gouverne. Et comme le Createur ne peut pas errer, il est necessaire que la lumiere & le gouvernement de chaque nuit depende de la Lune, aussi bien que le iour du Soleil.

La Lune donc a été créé, afin qu'elle luisse toutes les nuits sans exception, tant au ciel que sur la terre par sa propre lumiere: car afin qu'elle serue à sa destination, elle ne peut jamais regir & gouverner la nuit par la lumiere qu'elle emprunte du Soleil puis qu'elle court avec le Soleil autant le iour que la nuit. Et si elle doit satisfaire à la diuine intention, il est necessaire qu'elle ait vne autre lumiere propre, qui luisse chaque nuit & la gouverne. & vn autre moyen pour la repandre & darder, que par celui dont elle se sert pour nous r'enuoyer la reflexion de la lumiere du Soleil: car la Lune ne regarde jamais directement le centre du monde ni la terre: Mais elle vise toujours droit à son centre excentrique. Et quand elle regarde le centre du monde, ce n'est que par accident c'est à dire quand elle est concentrique avec le monde, & toutes les fois qu'elle est concentrique, en son

son plein ; & lors qu'elle est nouvelle , il se fait eclipse. La tête & la queue du dragon sont les points nocturnes auxquels le Soleil s'oppose directement à la Lune , au diametre excentrique : c'est pourquoy les rayons de la Lune ne frappent pas la terre directement mais ils se répandent en l'espace excentrique : Tellement qu'elle répand & darde ses rayons au nadir , ou en la nuit , par vne action de gouvernement en maniere d'influence, soit qu'elle accompagne le Soleil , soit qu'elle s'éloigne de lui de tout son diametre. Voila la destination de la Lune aussi-bien lors qu'elle ne paroît pas ( ce que les exundations de la mer confirment ) que lors qu'elle est en son plein. Car la fin des luminaires pour regir le iour & la nuit , n'est autre que celle par laquelle ils doivent separer la lumiere des tenebres , & derechef celle par laquelle ils separent le iour d'auec la nuit , differe des precedentes , & cette repetition n'est pas vn solacisme : car lors que le Soleil luit , ou que la Lune rend la lumiere qu'elle a receüe du Soleil , la lumiere est suffisamment separée des tenebres. Mais la lumiere du Soleil ne regit ni ne luit iamais la nuit , & par consequent ce n'est pas la lumiere qu'elle reçoit du Soleil qu'elle doit gouverner la nuit.

La Lune darde sa lumiere specifique qu'elle répand au delà de l'hemisphere de l'air , de l'eau , & de la terre , auquel lieu elle fait la supposition du centre vniuersel selon l'opinion de Ticho-

brahe. Tellement que l'action de gouvernement de la lumiere & de son influence opere plus puissamment la nuit , ou le Soleil est absent & écarté d'elle. Ce que prouent les maladies lunaires qui sont la nuit même de la nouvelle Lune , s'irritent & se font res sentir iusques dans les os & au fond des crotons. Ce que ne fait pas le Soleil.

Donc la Lune imprime plus fortement ses influences à la partie opposite de la sphere , qu'à celle qui est située au dessous d'elle ou ses rayons ne frappent pas directement , encor que la Lune ne paroisse pas à nos yeux, elle n'est pas pour cela exempte d'une lumiere propre , & ne presente pas seulement vn miroir qui reçoit & renuoye la lumiere du Soleil : car nous sommes obligés d'ajouter plus de foy à l'écriture qu'aux yeux selon le texte. *Sol obscuratur & Luna non dabit lumen suum.* De plus la mecanique du verre nous apprend que la Lune a vne faculté specifique sur la lumiere du Soleil , qui vnië & assemblée fait du veritable feu , & la même lumiere du Soleil tombant sur le miroir glacé de la Lune , perd la propriété de sa chaleur , & deuiet froide , ce qui n'arrive pas si elle tombe sur la glace , sur vn miroir , ou sur l'eau , &c. Ce qui fait voir que la Lune à la propriété d'alterer les rayons du Soleil : ce que n'ont pas les autres objets froids & repercutans. Car la chaleur , le froid , l'âpre , le friable , le doux ou l'amer n'agissent pas enuers

la lumiere. Mais ce sont les seuls objets, visibles & opaques. La Lune donc a sa vertu lumineuse de foy, qui comme telle agit sur la lumiere chaude & la change en vne propriété opposite.

Si l'Astrologue predit les couleurs des éclipses futures, ces couleurs là ne nous assurent-elles pas de quelque lumiere propre de la Lune ? car il ne pourroit pas predire ces couleurs, si elles deuoient proceder d'un moyen, ou d'une quantité de vapeurs. Les couleurs donc de la Lune defaillante sont des indices de sa propre lumiere.

Le Soleil prouoque le flux des semences au terme de la vie dernière. La Lune au contraire fait retourner les choses en arriere. Et par retroiction à leur premiere matiere.

De plus comme la Lune conuertit les eaux, & ce qui doit seruir de nourriture, en lessas ( qui est vn suc déjà préparé ) & propre à être conuertit en la substance des produits ) c'est pourquoy les obseruations de la Lune ne sont pas inutiles, tant pour l'engrais, que pour le plantement. Même les potirons montrent assez que les plantes ne profitent pas moins la nuit que le iour. Et la cuillette des plantes auant le Soleil leué n'est pas superstitieuse, parce qu'elles sont plus succulentes qu'après le Soleil leué.

La Lune enfin domine à la nuit, aux tenebres, au repos, à la mort, & aux corps humides & aquatiques en tant que toute chose retourne à la mort, au repos & à l'eau, & s'en vont au changement ( par son induction ) & à la

transmutation. Elle regarde premierement par son aspect, puis altere, plutôt les puissances seminales que leur matiere.

Si on laisse vn cadaure à la Lune toute la nuit, le lendemain on le verra couler & dissoudre de toute part en pourriture, & si elle luit quelque temps sur vne playe, elle la rendra fort difficile à guerir.

---

## CHAPITRE IX.

### *De la Terre.*

**N**ous auons cy deuant montré que le feu n'étoit pas vn element, & qu'il n'entroit pas matierelement dans les constituts: veu qu'il n'est pas matiere, & qu'il n'en contient point en foy. Aussi la terre originele n'entre point naturellement ny ne concourt iamais, fortuitement ny de foy à la production des fruits: Et il est impossible à la nature & à l'art de l'y pouuoir rencontrer: car nonobstant que les corps qui ont passés par le feu, semblent prouuer le contraire, par la cendre qui reste après leur combustion ( qui n'est qu'une creature & vne production du feu ) il est pourtant impossible d'en pouuoir tirer de la terre. Les cemetieres seroient bien plus éleuez & bossués qu'ils ne sont pas, si les corps qu'on y enterre depuis tant d'années augmentoient la terre en sa quantité. Aussi si la terre concouroit à la composition des corps, ou à la generation des fruits: il seroit absolument necessaire qu'elle demeurasse en eux pendant qu'ils sont

font en existence, & que finalement elle s'en puisse retirer ou naturellement ou par art, ou il faudroit qu'elle fût entierement transformée à la chose qu'elle compose, & qu'elle cessât d'être terre, & qu'après la mort ou la dissolution elle retournât derechef en terre. Et ainsi ce ne seroit qu'un retour & vne repetition continuelle de la priuation à l'habitude d'un même element, ou si celle qui entre dans le mélange des corps, ne retournoit pas en terre, elle demeureroit ainsi transmüée dans les fruits, & toute la terre auroit toute paisée en fruits il y a long temps, & auroit perdu cette constance & stabilité permanente qui luy étoit naturelle selon la premiere intention du Createur: ou la terre apres la dissolution du mixte se seroit conuertie en un autre element, ce qui ne se peut faire comme on verra cy apres, ou il sera montré que l'air n'a pas le pouuoir de conuertir en sa substance vne seule goutte d'eau: Et qu'il est impossible à l'air de se tourner en eau: lesquelles transmutations semblent beaucoup plus aisées, que celle de la terre en air ou en eau. Autrement il y a long temps que la terre auroit été déjà entierement absorbée & aneantie dans les vastes étenduës de l'air, & de l'eau, qui luy sont contiguës: comme étans d'une action beaucoup plus active que la terre.

Mais il ne faut pas croire que ce diuin Pere vniuersel qui est le Dieu de paix & de concorde, ait semé, vne inimitie irreconciliable (luy qui est ennemi capital de la discorde) parmy les ele-

mens, qui deuoient être les stables sources de la nature. Mais il leur a fixé des regles de durée, & de destination, selon lesquelles vn chacun d'eux doit produire & fomentier ses fruits pour les necessitez & usage de l'homme. Et la terre n'est que la matrice des productions & non pas la mere.

L'honneur de Dieu, ny l'exigence des hommes ne demandoient pas, qu'il y eût de la guerre, du diorce, ni du combat entre les elements; ny qu'ils se deussent nourrir, ny transmüer les uns aux autres, & encor moins se détruire violemment.

Il n'y a point d'autre mixtion, ny liaison coagulable & massiue sous l'vnité de la forme du composé naturel, que celle qui se fait entre les suc & les esprits. Au contraire le mélange des poudres ne tend point à la generation, mais ce n'est qu'une pure apposition, qui tombe bien tôt en defaillance.

La terre, la fange, la bouë, & tout autre corps tangible tirent leur veritable matiere de l'eau, & retournent en eau, tant naturellement que par art. Et nonobstant que la tuile soit faite de terre & de sable (quant à l'eau elle n'en prend que ce qui luy en fait besoin pour se rendre ductible) & le verre, de la cendre, & du sable par le moyen du feu: pourtant toute la terre de la tuile (qui a été endurcié en pierre par la vertu du sel (qu'elle contient) se conuertit de soy aisement en salpêtre (comme on peut voir aux murailles, où il s'en rencontre quelques uns parmi les pierres)

& il ne demeure que le sable ( de reste ) qui étoit entré à sa fabrique avec la terre.

Le verre aussi ( comme étant vn composé artificiel qui se fait sans semence : de même , lors qu'il est priué artificieusement de sa liaison, il retourne à ses principes deuan- ciers , en sorte que l'on peut retirer la même quantité de sable qui s'étoit incorporé & fondu par la violence du feu avec le sel alkali de la cendre pour faire ce corps transparent.

Le feu fait enuers le sable ce que fait l'eau forte enuers l'argent qu'elle dissout : car encor que l'argent soit rendu inuisible par cette dissolution il n'a pas perdu son être pour cela : mais lorsque l'eau forte est euaporée , & que les esprits qui l'auoient dissout , & englouti sont exhalez , on lui peut rendre sa premiere forme par le moyen de la fonte : pour ce qui est du verre si on le puluerise , & qu'on le fasse fondre au feu avec vne quantité de sel alkali , puis après qu'on l'expose en vn lieu humide , on verra que tout le verre se resoudra en eau , à laquelle si on adioûte vne quantité d'eau forte qui puisse suffire pour imbiber l'Alkali , on verra d'abord precipiter le sable au fond du vaisseau , en la même quantité qu'il étoit entré dans la facture.

La Terre montre ses differences par la diuersité de ses fonds & couleurs , qui sont , blanche , noire , jaune , rouge , & toutes lesquelles ne sont que des productions de la terre elementaire. Sous ces fonds de terre on trouue le sable , qui a pareillement ses fonds di-

uers , & écendus , separez en différentes couches sous lesquelles on trouue le roc qui fait l'origine des montagnes , & des rochers , d'où sortent les mines metalliques & minerales. Finalement on trouue dans le fond vif de la terre vn certain sable blanc & croulant que le hoyau ne peut jamais penetrer, parce que tout autant de sable & d'eau que l'on peut ôter , autant en suruiuent-il d'autre , qui remplit d'abord la fosse qu'on y a faite , qui est la terre elementaire & virginale nommée *Sabulum Quelim*. L'Autheur prouue que ce sable est la véritable terre elementaire par la difficulté qu'il y a de la reduire en eau , elle rehitte entiere- ment à la nature & à l'art excepté au seul Alkaest de Paracelle , sous lequel le sable est conuertit en sel, puis en eau : parce que cét Alkaest est vn feu artificiel , qui à la puissance d'agir sur tous les corps sublunaires sans reaction quelconque.

C'est ce sable qui par sa constance sert de fondement à la nature, il est tellement pur & simple, qu'il ne souffre point de mélange des autres terres étrangères. Il sert aussi comme de palloir pour traduire & faire écouler les eaux , & entretenir le commerce qu'elles doiuent auoir les vnes avec les autres depuis le commencement du monde iusques à la fin , & depuis la superficie de la terre iusqu'au centre. Et l'eau qui est detenuë dans ce fond de sable , surpasse peut-être mille fois en quantité, celles que les mers & toutes les riuieres qui coulent , & serpentent par la terre contiennent. Encor que

que ce sable vierge soit le dernier des fonds que l'on peut fossoyer, ce n'est pas à dire que ledits fonds soient toujours également disposez & étendus, d'un même ordre: car ce sable suldit se trouue quelquefois plus de mille pas sous l'horizon, qui en d'autres endroits paroit au iour, ou n'en est guere éloigné, & souuent il se trouue éleué au sommet des montagnes: ce qu'ignorant les Ecoles avec leur Ariltote ont crûs que les vrayes fontaines étoient causées & perpetuées par vne condensation d'air. Mais les pauvres gens ni voient pas le long de leur nez, & n'ont jamais pris garde, que si quelques vapeurs (qui ne sont que de l'eau extenuée que l'air devient dans ses pores) retournent en eau par condensation, pourtant que tout l'air d'une Prouince ne seroit pas capable de faire vne goutte d'eau. Comme on verra en son lieu.

Tandis que les eaux vagabondes errent & sont detenuës dans ce vital fond de terre, elles suivent la continuité du sable, ni plus ni moins, que le sang lors qu'il est encor fomenté de la vie dans les veines, il y demeure tranquille, & va également aussi bien au pied qu'à la tête. Mais aussi tôt qu'on luy a fait ouuerture, il sort impetueusement hors des veines, comme font les eaux qui dégorgent de leur sable, & coulent incessamment sans qu'on les en puisse arrêter aisement.

## CHAPITRE X.

### De l'Eau.

Après que le firmament eût separé les eaux d'avec les eaux. L'Eternel fit vn amas des inferieures, qu'il nomma mer: & cette partie aride qui étoit diametralement opposée, & vn peu plus éleuée que la mer fut appelée Terre. Ces deux ensemble constituoient vn seul globe, qui étoit tant soit peu plus eminent en son milieu. Afin de pouuoir mieux contenir dans le concaue de son centre, ce gouffre immense d'où les eaux (qui étoient destinées à arrouser la terre) deuoient rejaillir.

Si la terre dans son milieu n'auoit pas été plus éleuée. Les eaux n'auroient point eu de pente qui eût facilité leur retour dans la mer: mais elles auroient croupis ou se seroient arrêtées aisement au commencement de leur cours.

Ce qui fait coniecturer que la terre au commencement étoit continuë & indiuisée, attendu qu'elle deuoit être arrosee par cette seule fontaine contenuë dans son ventre. Mais qu'après le deluge elle fut déchirée & entrouuerte par la rapidité des eaux en beaucoup d'endroits, qui sortans à la foule de ce gouffre d'abîmes, furent fécondées des superieurs (à qui les cataractes du ciel furent ouuertes) pour inonder toute la terre.

C'est vne chose admirable qu'au temps que ce grâd Dieu travailloit

à la perte de l'homme peruers qu'il n'ait pas pû s'empescher au milieu de sa iuste colere de lui laisser encor des marques de son affection paternelle ( qui en a si peu de reconnaissance ) en creusant & separant la terre en tant d'endroit pour vne plus grande vtilité.

Il fait passer la Mer ( qui étoit retenuë dans ses bornes ) en diuerses contrées pour faciliter le commerce. Et cette vniue source des eaux qu'il auoit placée au milieu & au sommet de la terre, a été dispersée en mille canaux, qui la creuent de toute part pour la rendre plus commodes aux necessitez de la terre & des hommes.

De plus il veut que les eaux ( qui ont été élouées en vapeur, & emportées à perte de veuë en l'air par la rapidité des vents ) retombent pour arrouser la terre de par tout ( comme on verra en son lieu ) & la rendre plus feconde.

La sagesse eternelle a fait la Mer Mediterranée plus profonde que les autres Mers, afin que son sable puisse mieux contenir le sel & les eaux.

Il est certain pourtant que les eaux n'étoient point differentes entre elles, lors qu'elles étoient confusément mêlées ensemble, tant dans l'abîme du commencement du monde, que lors du deluge. Mais ce qui fait que quelques eaux desalées qu'elles étoient sont deuenües douces, c'est qu'étant attirées par le sable vierge de bas en haut, elles y laissent leur sel comme dans vn couloir. Et si au contraire de douces, elles deuiennent salées, cela se fait par la vertu des fermens qui sont logez dans les lieux ou

elles passent, desquels étant vne fois imbuës elles ne produiuent pas seulement vne diuerité de sels: Mais elles se changent en pierres & en metaux, selon la nature des fermens dont elles ont été imbuës. Car lors que l'eau se moist dans la terre, elle est empreinte des fermens locaux que Dieu y a logez. Ou ( par la vertu de ses semences dont elle auoit été remplie par la benediction de l'esprit de Dieu porté sur l'abîme ) elle traouille incessamment aux productions selon la direction de ses especes.

La Mer a donc pour son fond vn sable vierge ( dont nous auons parlé en traitant de la terre ) qui imbibé en partie les eaux qu'elle reçoit : De sorte qu'encor que toutes les eaux se rendent en la Mer, pourtant elle ne regorge jamais : par ce les eaux suiuent, & découlent par cette continuité de sable, & se répandent par toute la terre, pour produire des sources, des ruisseaux, des fontaines, des riuieres, & composer des Mers pour humecter ladite terre, & l'enrichir de mineraux, qui à leur retour sont en partie absorbées par ce sable virginal, & en partie rauies en l'air, pour retomber & arrouser la terre. Et voila comme le Tout-puissant a distribué les eaux par toute l'étendue du monde, pour faire fructifier, & pour les autres vsages necessaires aux mortels.

## CHAPITRE XI.

De l'Air, & des qualitez  
elementaires.

Les Ecoles tiennent avec leur Aristote que l'air est humide au huitième degré ( qui est l'extrême de tous ) & chaud au quatrième, & l'eau froide au suprême, & humide au quatrième. Tellement que l'air est doublement plus humide que l'eau : à cause disent-ils, que s'il vient à être comprimé qu'il se tourne en eau : mais s'il faut que l'air soit comprimé & condensé pour être conuerti en eau. L'humidité ne sera-t-elle pas plus palpable, plus dense & plus intense en ladite eau, qu'elle n'étoit pas en l'air avant qu'il fût condensé ? puisque la condensation n'est pas un principe de generation, elle n'a pas aussi le pouuoir de faire vne nouvelle forme essentielle. Ainsi l'eau ne seroit autre chose que de l'air condensé ( environ au centuple ) en l'humidité : & par consequent deuroit beaucoup plus humecter que l'air. Si la simple condensation dispose l'air à vne nouvelle forme : comme cette même disposition de l'efficient interne est la cause de cet engendré : il est nécessaire qu'elle demeure en après au produit ; tellement que si l'air condensé est eau, il n'aura que deux elements. à sçauoir l'eau & la terre : cependant l'eau qui sera faite de l'air, sera aussi humide que l'air l'étoit auparauant, puisque ce changement ne s'est fait que par

l'extremité de la condensation, qui n'est qu'un pur ramas & vnion de parties, qui étoient éparles & étendus, & non pas vne transmutation formelle d'une chose à vne autre & la forme qui resultera de l'humidité de l'air condensé au centuple, sera absolument aussi au centuple plus humide, & humectera dauantage, que lors qu'il n'étoit pas condensé.

Certes l'eau n'humecte pas à cause de sa densité ( autrement l'argent vif humecteroit dauantage que l'eau ) mais elle n'humecte qu'à cause de son humidité. Et tant plus vne chose humecte, & tant plus elle est humide. De même en la nature elementaire, ce qui est plus humide, humecte aussi dauantage.

Les Ecoles disent qu'il est nécessaire d'enseigner de cette maniere là : à cause de cet axiome de Philosophie qui dit, *propter quod unum quodque est tale, illud ipsum est magis tale.* Par exemple l'eau n'est pas humide qu'à cause de l'air qui la fait penetrer. Donc l'air doit être plus humide que l'eau : ce qu'elles auront bien peine de prouuer, car l'air n'est ni humide, ni chaud, & s'il contient de l'humidité dans ses pores ( qui ne sont que des vapeurs aqueules qui sont élouées d'en bas ) elle luy est étrangere, & non pas naturele : de la même maniere que l'eau qui est dans vne bouteille de verre, ne contribuë rien à la nature du verre.

C'est un étrange abus de vouloir faire croire [que l'air condensé se puisse tourner en eau, & qu'il puisse être la matiere perpetuelle des fontaines : puisque l'air comprimé

I. dans

dans vn canon de fer de la longueur d'vn' aulne, en vn espace d'environ quinze doigts de hauteur fait vn bruit comme vn coup de moufquet, & pousse vne bale impetueusement à trauers d'vn aix, ce qui ne se pourroit pas faire si l'air par la compression pouuoit être conuertie en eau. Que si donc l'air ainfi comprimé par force dans vn canon ne peut pas être tourné en eau (même pendant les rigueurs du froid, à qui on donne plus de force de condenser) par qu'elle autorité les écoles pourroient-elles établir la condensation de l'air, pour l'origine & la continuation des fontaines, puisque le froid ne possède point de principe, de propriété, ni de cause de generation.

Elles veulent que l'air soit chaud au quatrième degré, qui est le plus moderé de tous, à cause qu'il est contigu à leur feint element du feu, qui lui communique cette qualité remise par sa proximité. Et ainfi sa propre qualité naturelle est peruertie par le voisinage du feu. Elles veulent aussi que cette partie qui approche de la terre soit chaude à cause de la reflexion des rayons du Soleil. Donc cette qualité ne luy est point essentielle, mais impropre & accidentele: puis qu'il est échauffé par vn Agent apposé & accidentaire. Outre que comme il seroit mélangé d'une qualité étrangere, il degenereroit d'abord de sa simplicité, & cesseroit d'être element.

Elles veulent, aussi que la moyenne region de l'air soit extrêmement froide, par antiperistase: parce qu'elle est environnée de toutes parts d'vn air chaud: mais n'est-ce

pas vne itupidité étrange de vouloir se seruir des accidens pour la preuue d'une chose essentielle?

Si donc l'air n'est pas chaud de foy, il est necessaire qu'il soit froid. Et de même que si le feu n'est jamais froid ou humide, & l'eau n'est jamais seiche; l'air ne pourroit jamais être autre, qu'extrêmement humide & moderément chaud (s'il le doit être de sa nature) & non pas par accident, aussi bien dans les profonds puits qu'ailleurs. Et en Eté qu'aux autres saisons.

De plus elles veulent que la moyenne region de l'air ne soit distante de nous que d'environ demie lieuë: & ne se souuiennent plus de ce qu'elles enseignent que le diametre de l'air surpasse celui de l'eau de la double moitié, & que l'eau étoit d'vn double diametre plus épaisse & copieuse que la terre. Cette feinte concedée, le femy diametre de l'air seroit profond de 570000 lieuës. Et ainfi cette demi lieuë ne seroit que superficielle au respect du milieu de l'air.

Que les Ecoles donc se desfilent vn peu les yeux, & qu'elles considerent que si l'air étoit chaud de sa nature, pourquoy sera-t'il froid en son milieu? Est-ce à cause qu'il est chaud dessous & dessus? Il semble plutôt que puisque la chaleur est conforme à son temperament, qu'il la deuroit plutôt recevoir amiablement, que de se dépouiller de sa propriété naturelle. Est-ce que lors que l'on mêle de l'eau tiède avec de l'autre eau tiède, qu'elle se refroidit en son milieu? ou si on met de l'eau froide entre deux autres eaux froides, celle

celle du milieu s'échauffera-t-elle? Quand bien cette feinte seroit receuable lorsque l'air voisin de la terre est échauffé elle ne pourroit point auoir de lieu pendant le grand froid de l'hyuer.

Qu'elles regardent donc d'où elles ont puisé la doctrine des qualitez elementaires, & comment & par qui elles ont été exposées pour les causes des choses naturelles, & pour celles des maladies, pour leur connoissance, & pour leur curation, afin que d'oresenauant elles ne soient plus si obstinées qu'elles ont été à suivre leur Aristote. Car l'air, l'eau & la terre sont froids de leur creation, parce qu'ils ont été créés sans lumiere, sans chaleur, & sans participation de vie: s'ils ont de la chaleur elle leur est estrangere & externe quant à la racine elementaire. L'Air & la terre sont secs de leur nature: & il n'y a que l'eau seule qui soit humide. Il est bien vray que l'air a des pores ou du vuide en soy (comme nous montrerons) dans lesquels il detient des vapeurs humides: mais elles viennent d'ailleurs comme on verra en son lieu. Voila donc l'état, l'ordre, & la complexion veritable des elemens, qui a été negligée iusqu'à present, & tout le travail des Medecins n'a été employé qu'en des riottes inutiles & dignes de risée: par exemple Galien mesure les degrez elementaires des simples par vne distinction de goût, & veut qu'il y ait plus de feu où il se trouue dauantage d'acrimonie & d'amertume. Ce que les Ecoles confirment encor aujourd'huy, nonobstant qu'ils auoient que l'opium (qui est fort amer) soit froid. Pourtant il n'a

pas pris garde que l'hydropiper, la flammula, &c. quittent leur amertume dans des vases de verre exactement bouchés, où le feu ne pourroit point s'exhaler: & que la plupart de ceux qui brûlent lors qu'ils sont encor accompagnés de leur humidité naturele, aitreignent quand ils sont secs, qui selon leur preceptes deuroient plutôt brûler que lors qu'ils sont humides, puilque l'humidité doit émousser l'actiuité de la chaleur.

Les Modernes distinguent les qualitez par classes: en sorte que les premieres qualitez representent la face elementaire de la chaleur, du froid, de l'humidité & de la seicheresse. Les secondes sont representées par le leger, le graue, le mol, le dur, l'apre, le poli, le friable, le ténace, le blâc, le noir, &c. Les saueurs & les odeurs sont aussi de la même classe, comme le doux, l'amer, le salé, le pôtic, l'austere, l'acide, &c. qu'ils croient resulter de la mixtion prochaine des elemens, ce qui est faux: car les elemens n'ont jamais été mêlés, mais ces qualitez suddites suiuent les dons des semences. Ils nomment les troisiemes qualitez specifiques & formeles, & à celles-cy ils ont adjoûté des quatriemes. La troisieme qualite est vne saueur speciale à chaque espece: comme l'aromatique à la canelle, au saffran, au girofle, &c. Les quatriemes sont plus formeles & moins corporelles: comme la qualite veneneuse aux venins. La solutiue aux laxatifs, l'attractiue du fer à l'aymant, celle qui au fenouil engendre & fait venir le lait aux nourrices, &c. Mais come le mélange des elemens ne cõpose pas les constituts, il

L. 2. faut

faut tomber d'accord que la Doctrine des écoles concernant, le nombre, la composition, le temperament, le concours inegal, la contrariété, proportion, combat, & degrez elementaires est inutile, car les degrez des simples sont attachez aux semences & non pas aux elements: les qualitez des trois premieres classes operent corporelement par la puissance desdites semences, entant qu'elles s'accordent avec la matiere: Mais les deux dernieres sont entierement formelles, & operent par vne vertu lumineuse, & abstraicte attachées à leur constitus & ont la puissance d'imprimer leurs actions aux formes vitales. Et ce qu'ils ont écrits de la dissention, alteration, victoire (d'où doivent proceder les maladies) de la dissolution, santé & restitution tombe aussi bien en ruine, que la cure des maladies (qu'ils ont institué par des contraires) avec leurs quatre humeurs correspondantes aux quatre elements.

Il y a bien des oppositions en la nature: mais il n'y a point de contrariété qu'entre les libres Agens, ou en la puissance irascible des vivans & des êtres mouvans, qui ont la liberté d'attaquer & se defendre contre ceux qui les insultent. Car si l'eau éteint le feu, ce n'est pas par sa froidure extreme & plus active: Mais c'est son humidité qui le suffoque: puis que l'eau bouillante l'éteint aussi bien que la froide. De même si l'eau froide devient tiède quand on y jette de l'eau chaude cela ne se fait pas par un combat de contraires: mais par le mélange des qualitez froides & chaudes: & si la chaleur qui a été

introduite à l'eau froide petit petit à petit, cela ne se fait pas non plus parce que le froid comme plus excellent se rend victorieux: Mais c'est à cause que le feu qui fomentoit cette chaleur produite, cesse de chauffer l'huile que l'on dit être l'aliment du feu, car n'éteint-il pas le charbon ardent, aussi bien que l'eau? Ne voyons nous pas aussi qu'un petit feu exposé aux plus vehementes bises de l'hiver devient plus grand & plus ardent, & qu'au lieu de s'éteindre par le pressant & extreme froid du vent des soufflets, il s'augmente & s'alume davantage. La lumiere du Soleil, celle des chandelles & du feu ne peuvent jamais non plus devenir froides par l'activité du froid.

Si en la sympathie & en l'antipathie on attribué vne certaine aversion, amour ou election aux choses inanimées cela se doit entendre analogiquement: puis qu'ils n'ont ni sens, ni intention, ni volonté d'agir, & qu'elles ne connoissent pas les fins pour lesquelles elles ont été créées: Mais le Tout-puissant (qui est un Dieu de paix & de concorde n'a pas voulu que chaque chose opérât par vne contrariété & desir de se détruire & de se vaincre: mais ce qu'on appelle contraire doit être dit opposé: comme le froid est opposé au chaud, le vice aux vertus, &c.

CHAPI

## CHAPITRE XII.

*L'Air & l'Eau ne peuvent  
jamais être transmuez  
l'un à l'autre.*

**L** est constant que l'eau s'éleve (par la force de la chaleur) en vapeur, & que cette vapeur n'est autre chose que de l'eau extenuée, qui est aussi bien eau qu'elle l'étoit avant son exhalaison: car lesdites vapeurs repercutées par le chapeau d'un alambic, retournent en eau au même poids qu'auparavant. Mais examinons un peu si l'eau emportée en l'air, par la rigueur du froid, se convertit en la nature dudit air, & en ses propriétés: parce qu'après le deluge, le Tout-puissant enuoya des vents pour dessécher la superficie de la terre, & encor aujourd'hui on void que l'humidité de la terre est plutôt absorbée par une bise froide, & vehemente, que par les brûlantes chaleurs de l'Eté. Nous voyons aussi (en hyuer) aux fontaines, où l'eau tombe dans un bassin, que pendant que le mouvement de cette chûre qui empêche l'eau de se congeler) il s'éleve de certaines exhalaisons (beaucoup plus subtiles que celles que la chaleur excite) qui éparées en l'air se dérobent insensiblement à nos yeux jusqu'à se rendre imperceptibles. A sçavoir si cette vapeur ainsi élevée par la rigueur du froid se convertit en air: Quand cette transmutation seroit accordée: on ne pourroit pas concevoir que l'air soit pour cela

plus humide que l'eau: puis qu'il ne seroit que de l'eau desséchée. Outre que le transmué perd toujours les propriétés qu'il possédoit pour se reuérir des qualités du Transmutateur. Ou bien tout l'air auroit été autrefois de l'eau: ou cét air seul qui auroit été engendré de l'eau, seroit humide, & le premier créé auroit été sec de sa nature: & ainsi il y auroit deux airs essentiellement differens.

Si l'air étoit radicalement humide, les vents (qui ne sont que de l'air agité) auroient-ils pu dessécher la terre? ou si les eaux du deluge auoient véritablement été converties en air. L'Air auroit été beaucoup plus augmenté en quantité, après le deluge, qu'auparavant: & par conséquent il y auroit eu du vuide en quelque partie du monde: ou, il y auroit eu danger que l'air primitif étant chargé & comprimé (par cette quantité de nouvel air suruenü & engendré des eaux) & deuenü plus épais & nebuleux, ne nous suffoquât: ou il falloit qu'une pareille quantité d'air (à celle qui deuoit suruenir) s'aneantit (à mesure que l'autre s'engendroit) pour luy céder la place. Ou si avant le deluge les eaux auoient été de l'air aux cataractes du ciel, il y auroit eu du vuide en icelles pendant tout le temps du deluge mais comme il ni a point d'apparence que cela fût, il appert qu'il est impossible que l'eau puisse perir par le froid, & la nature & toute l'industrie humaine, n'est pas capable de convertir une seule goutte d'eau en air, ni l'air en eau.

L'Eau ne souffre point de vuide, ni ne peut pas être comprimée que

par vn seminal agent, qui l'épaissit & la condense ( par vne transmutation formelle d'elle même ) en la chose où elle est la matiere : mais l'Air ne peut pas demeurer sans vuide ( comme on verra cy-aprés ) & par consequent il souffre d'être comprimé & dilaté.

L'Eau donc & l'Air sont deux stables elemens qui diffèrent entre eux en nature & en proprietez, & qui ne peuuent jamais être conuertis l'un en l'autre. Car encor qu'on aperçoine vne certaine euaporation aqueuse qui ( comme nous auons déjà dit ) s'eleue de la superficie des fontaines, qui se dispersant insensiblement en l'air en forme de nuage se diuise finalement en atomes inuisibles. Pourtant *vnus aequalis agens, vnica tantum & aequalis est actio.* Par ainsi si le froid change premierement l'eau en vapeur glaciale ; le même froid en suite ne peut point auoir d'autre action sur cette vapeur, que celle par laquelle il la disperse l'extenüe & l'étend toujours dauantage, en sorte qu'en la subtilisant de plus en plus il la rend imperceptible, & l'eau étant ainsi extenuée est aussi peu capable de se conuertir en air qu'auant son éléuation: parce que c'est vn element qui selon sa destination ne peut jamais être réduit à vne moindre simplicité, & la subtiliation faite par vne diuision de parties, n'est par analogie qu'une espece de trituration. Par exemple : Qu'on batte de l'or en lames & qu'on le mette en feuilles. Après qu'on le broie comme font les Peintres pour le metre en vsage, puis qu'on le reduise en Alkoel impalpable

avec du sel & du cinabre : qu'on separe le cinabre par le feu & le sel par la lotion ; Qu'on reitere ces operations tant qu'on voudra: puis qu'on le fasse distiller par la retorte ( avec du sel armoniac, de l'Antimoine & du mercure sublimé ) tant de fois que tout l'or passe en forme d'huile, pourtant ( quoy que ce corps massé, dur, & malleable soit réduit en vne extreme subtilité ) cee huile n'est qu'un or déguisé, qui retourne aisement à sa premiere forme malleable, & au même poids qu'il étoit auparauant. Si donc l'or ne change point de sa premiere nature après auoir été ainsi tourmenté, & ne perd aucunement sa propriété seminale ; à plus forte raison l'eau qui a été destinée pour vn simple & constant element, se pourra bien moins changer. Et quand l'eau seroit veritablement composée des trois principes vulgaires qui sont le sel, le soufre & le mercure ; ils n'en peuuent pas être separez tant à cause de son extreme subtilité, qu'à cause de sa ferme, immuable, & perpetuelle constance. Car lors que les corps sont réduits à vne si extreme subtilité qu'ils ne peuuent pas se subtiliser dauantage, si on continué à les vouloir subtiliser, ils passent bien à vne autre substance : mais ils ne perdent pas pour cela leurs propriétés seminales. Et si l'Alkaest de Paracelse à la force de transmueter tous les corps en les penetrant & subtilisant : pourtant l'Air & l'Eau elementaire ne peuuent pas être transmuez en quelque chose de plus simple & de plus antérieur, à cause de leur simplicité & destination: Mais lors que les vapeurs  
suidites

fuldites s'éleuent d'en bas à la moyenne region de l'Air ; Elles font encor empreintes des odeurs feminales, des corps desquels elles s'exhalent : ou étant diuisées (par le froid du lieu) en atomes innuisibles, elles retournent en pure eau elementaire primitive & tres simple: parce qu'en cette derniere subtilité, les vertus feminales, les odeurs & les fermens qu'elles auoient emportées avec elles en haut, s'éteignent & meurent & retournent à ce premier element duquel elles auoient pris leur matiere ; De là vient (qu'aux montagnes) tandis que les nuées sont nuées elles sont fort ferides & puantes: mais non pas après qu'elles ont été reduites par le froid en vne subtilité extreme. Voila pourquoy il a falu que la moyene region de l'air soit tres-froide.

Il est constant que l'eau demeure toujours eau comme elle est : ou elle s'en va où les semences l'appellent & l'ameinent pour être transformée en leurs fruits, sans se diuiser aux trois principes susmentionnez quoy qu'ils y soient en quelque maniere comme par analogie : Pourtant ils n'en peuuent iamais être separez, ni par la suite du temps, ni par artifice : car l'element cesseroit d'être simple, s'il pouuoit être separé en quelque chose d'antérieur & de plus simple, qu'il n'est : parce que de toutes les choses corporeles il n'y a rien qui soit premier aux elemens, ni qui soit si simple qu'eux.

L'Eau ressemble fort le mercure interne des metaux : parce que lors qu'il est vne fois depouillé de

son soufre metallique, il est si homogenelement vni & indissoluble qu'il est impossible ni à la nature ni à l'art de le pouuoir diuiser radicalement en parties differentes. Mais on demandera peut-être si l'eau doit être la matiere de tous les corps solunaires & qu'elle ne souffre point d'être comprimée, d'où vient le poids à l'or & au plomb? On répondra que l'esprit feminal de l'or, a la puissance de transmuer l'eau en quelque autre chose fort differente de ladite eau; & en cette transmutation, l'eau se penetre elle même tant de fois, & est tout autant comprimée & condensée que la semence le requiert, pour faire l'excez du poids, qui surpasse celui qu'elle auoit, auant la transmutation: parce que non seulement la matiere est transmuée. Mais toute son essence aussi passe sous les loix de la semence, & est contrainte d'obeir aussi bien aux dimensions de son poids, qu'à celle de la concidence, & de la condensation. Voila comme la nature de l'eau varie selon la diuersité des semences, & est tournée en tant de fortes de genres de terre, de mineraux, de sels, de liqueurs, de pierres, de plantes, d'animaux, & de meteores. Car lors que l'eau se moist en la terre, elle deuient suc de terre, gomme, huile, resine, bois, fruits, &c. Et ce qui autrefois n'étoit que de l'eau maintenant brûle & jette de la fumée (qui n'est pas air, puis qu'elle fait ombre au Soleil, ce que ne fait pas l'air) qui n'est pas emprein

empreinté encor de son ferment seminal, duquel elle se dépoûille petit à petit par la mortification, les diuisions, subtilitez, penetration, suffocation, & extinction du froid.

Donc l'air est le lieu où les vapeurs se doiuent rendre, & où le ferment seminal s'éteint, pour retourner au premier element de l'eau. Encor que les corps engendrés des semences se pourrissent insensiblement dans l'eau & dans la terre, & qu'ils soient conuertis en suc : pourtant ils ne retournent pas si aisement en eau elementaire, que les vapeurs susdites : mais ils sont derechef, & d'abord empreints d'autres fermens & semences, pour être employez en des nouuelles propagations, & successions de fruits.

### CHAPITRE XIII.

*L'Anatomie des vapeurs de l'eau separée par le firmament : sont la cause materiele des Meteores.*

**L**E firmament ne doit pas être entendu comme vne simple caractere : ou comme vn oisif interstice étendu entre les deux eaux inferieures & superieures, pour les separer simplement : mais c'est luy même qui est l'Agent effectif, & le principe constitutif de leur separation, qui durera jusques à la consommation des siecles.

Il est doué d'vn froid & d'vne secheresse extrême. Il contient des

grands luminaires, qui font leurs reuolutions en luy, qui moderent bien en quelque façon son froid naturel : mais ils ne luy ôtent pas pour cela l'office de separateur.

Cette partie du firmament où se fait cette separation (qui est assez proche de nous) n'a point de luminaires : mais plus l'air approche de l'habitation des Bien-heureux, & plus il en abonde.

L'Air a aussi bien ses diuers fonds & étenduës differentes que la terre, qui sont nommés perolades, où les vapeurs errent comme des vagabondes.

Pour bien entendre l'histoire des vapeurs, il est necessaire de supposer au corps de l'eau trois principes, qui sont le sel, le soufre & le mercure, quoy qu'ils ni soient qu'imaginaiement comme les excentriques des Astronomes : & considerer qu'elle a vn mercure liquide, & vn sel insipide qui sont tres-simples, qui contiennent tous deux & embrassent en soy vn soufre homogene, vniiforme, simple, & inseparable. Le sel s'impatiente & prend l'effort au moindre sentiment de chaleur, & s'enuolant legerement en l'air avec sa portion de mercure, entraînent avec eux leur soufre inseparable. Ces trois principes ainsi joints font la vapeur, qui ne cesse de monter par la tiedeur de l'air, iusqu'à ce qu'elle soit paruenüe au lieu que luy a destiné le Createur pour y être refroidie : où étant depouillée de la chaleur qu'elle auoit contractée auant son ascension. Le sel (comme se repentant de sa fuite) ne desireroit qu'à se resoudre en son mercure pour retourner

retourner en sa forme deuançiere: Mais il en est empêché par la froidure du lieu, qui congelant le mercure de l'eau, l'en rend incapable. Qui fait que ces vapeurs se subtilisent toujours de plus en plus, & en cette extreme subtilité elles errent cōme des vagabondes par les vastes étenduës de l'air: Telement que si le froid ne deslechoit pas le soufre de l'eau en son exterior, & ne le diuisoit pas en cette derniere subtilité que l'Auteur nomme gas. D'abord toutes vapeurs, comme étant plus pesantes que l'Air, retomberoient en forme de nuées, comme nous voyons à nos alembics: Aussi void-t'on que le vent du midi qui succede à vn grand froid degele d'abord ces vapeurs, & resoult aisement ce sel dans son mercure. Voila cōme les principes de l'eau sont renuersez, tantôt en dehors, tantôt en dedans par les importunités de la chaleur & du froid, & les rosées & les pluyes menuës ne sont que des vapeurs resoluës qui retombent, tout ainsi que la grande pluye n'est qu'une conionction de ces petits atomes, en des plus grosses gouttes.

Afin de pouuoir encor mieux comprendre ce gas de l'Auteur il faut premierement considerer l'Air comme vn tres-simple separateur. tant en sa nature radicale, qu'en ses qualitez froide & seiche: & comme le froid & le chaud sont beaucoup plus actifs que l'humide & le sec: aussi l'humidité du mercure est le premier qui patit par la froidure de l'Air: veu aussi que le sel & le mercure de l'eau sont plus froids que leur soufre. Aussi sont-ils plus aisement alterez par les

impressions du froid que lui, & principalement le mercure qui est le plus froid de ses adoints.

De plus comme toutes choses se plaisent naturellement en leur integrité, & qu'elles repugnent aux alterations, & à leur destructions: outre qu'ils faut absolument que les elemens soient indestructibles. De la vient aussi que le mercure, & le sel de l'eau pour se fortifier & se deffendre contre la rigueur du froid de l'hyuer se condense, se congele & se glace en sa superficie. Afin que par la solidité de cette couuerture, elle puisse mieux resister à son enleuement: qui autrement seroit rauie & emportée par l'Air en qualité de separateur.

Si l'eau par quelque agitation continuele ne peut pas se glacer: Alors ces trois principes de l'eau sont apprehendez par le froid & la seicheresse de l'Air, en sorte que le sel se condensant dans son mercure & son soufre, & le soufre comme plus sec que ses compagnons, reçoit plus aisement l'impression (de la seicheresse) qu'eux. Ledit soufre se dilate en petite particule, & chaque partie de mercure, & de sel condensés, s'enduisent & se reuentent exterieurement d'icelui pour leur deffense. Aussi cōme le soufre est proportionné au sel & au mercure, il est necessaire qu'ils se diuisent & s'étendent à proportion de leur soufre: De la vient que le sel & le mercure de l'eau se glacent aisement dans leur soufre: qui fait que le sel & le mercure se trouuant dans l'impuissance de pouuoir humecter leur dit soufre pour le resoudre, se tournent necessairement en gas, qui étant subtilisez de plus en

M plus

plus, sont finalement diuisez en vne dernière subtilité, telle que la peut souffrir cét element.

Lors donc que la vapeur est vne fois paruenüe à la froide region de l'air, elle ne fait qu'errer (à demy congelée) qui deçà, qui delà, en forme de nuage sans monter plus haut, jusqu'à ce que le vent d'Orient ou de Septentrion venant, à les agiter & disperser, les rendent d'abord imperceptibles. Alors l'air deuiet serain, & les étoiles brillent de toutes parts: parce que tât plus ces vapeurs & ces nuages se subtilisent & s'enleuër, & moins d'obstacles elles font à nos yeux: en sorte que ces vapeurs qui en leur première diuision faisoient ombre au Soleil & aux autres luminaires, en se subtilisant toujours de plus en plus se rendent cômme inuisibles, hormis qu'elles font paroître le fond de l'air d'une couleur azurée: car encor que ce gas soit tres-subtil & inuisible en son corps: pourtant parce qu'il differe encor de beaucoup en perspicuité d'avec l'air, il fait paroître le fond du ciel de cette couleur, & si ces vapeurs n'étoient pas ainsi élouées & extenuées, le Soleil seroit ordinairement caché sous vne multitude de nuées, qui par leur épaisseur terminoient sa lumiere, & ôteroient à la terre la communion de sa chaleur.

C'est donc vne niaiserie de croire que l'air soit emporté par la rapidité du premier mobil, parce que les nuës vont ou les vents les pouillent, & si les mouuemens des vents sont irréguliers, c'est parce qu'il s'ôt excitez par les constellations, & non pas par le mouuement des orbes.

Dans les Canaries il y a vne montagne qui est estimée la plus haute

du monde: Au dessus d'icelle la region de l'air est si trāquille & si peu agitée des vents, que les vestiges des chameaux, & les caracteres des nōs qui ont été imprimez sur le sable de son eminence, par quelques passans, paroissent aussi distinctement vn année après, que s'ils venoient d'être recentement tracez. Neantmoins encor que cette region tranquille ne soit pas sujette aux tempêtes, ni à la violence des vents, il est pourtant absolument necessaire, qu'elle souffre des alterations, non seulement à cause du froid & de la chaleur du iour & de la nuit: Mais aussi pource qu'elle reçoit (outré les vapeurs interieures reduites en leur extreme subtilité) les influences des Astres & des constellations, qu'elle transfere aux regions inferieures, de toutes lesquelles choses elle peut être alterée, & en souffrir des consequences. Car le Soleil échauffe sensiblement de soy, puis qu'aux plus froides montagnes qui sont toujours couuertes de neiges on a veu des passans à qui le Soleil auoit brûlé le cuir comme si on y auoit appliqué des cantarides, directement ou les rayons du Soleil auoit dardé & non pas du côté ou la montagne faisoit la reuerberation. Cette brûlure ne se fait pas à cause de l'extreme subtilité de l'air ni de la chaleur, parce que c'est le degré de chaleur qui brûle, & non pas la subtilité, (comme on peut voir au traité du feu & de la lumiere) puis qu'un corps dese comme le fer brûle avec plus d'ardeur, que ne fait le charbon alumé qui est plus rare. Le Soleil brûle encor moins à cause de la reflexion de ses rayons, puis que du côté de la reuerberation ces passans

ne

ne resentoient aucune alteration. Si la neige ne se fond pas sur ces montagnes par l'ardeur du Soleil, c'est parce que la froidure de la neige & du lieu (qui faisoit que lesdit passans ne sentoient pas la chaleur du Soleil) font également obstacle à ladite chaleur. Au lieu que tant plus l'homme surpasse la neige en chaleur, & plus la chaleur du Soleil à du pouuoir de brûler, parce que la tiedeur de l'homme exclud & efface quasi entierement la froidure du lieu. Il paroît donc par là que le Soleil échauffe immediatement de soy & non pas par accident, & que la chaleur lui est aussi propre que la lumiere. C'est de la même maniere aussi que les rayons des étoiles, percent cette vaste Monarchie de l'air, & y répandent leurs alterations & influences. Car encor qu'ils ne produisent pas leurs propres effets qu'aux fins qui regardent leur direction pour l'usage des mortels: Ils ne laissent pas pourtant d'alterer l'air par tout ou elles passent par leur impressions: Outre que c'est en cette partie de l'air que s'ont les cataractes des cieus c'est à dire que c'est dans cet espace immense de l'air tranquille que sont les vapeurs de l'eau qui ont été reduites en leur dernière subtilité, par le froid des lieux qu'elles ont parcourus, & ces vapeurs extenuées ne descendent jamais d'elles même dans les lieux froids, par ou elles ont môté, ni ne retourneroient jamais en eau que prealablement elles ne soient forcées à descendre par la vertu & puissance superieure des étoiles nommée d'un nouveau nom blas: C'est pourquoy cette tranquille region de l'air n'est pas exempté d'alteration (comme

nous auons déjà dit: si bien qu'étant poussées en la moyenne region de l'air, elles reprennent les principes de leur coagulation, sous l'inspiration d'un tiede air nouveau, comme par vne alteration opposée à celle qui les auoit enleuées, & se resoluent en pluye: Car cette suau tiedeur en la tranquillité de l'air, fait insensiblement descendre ces atomes imperceptibles, qui sont encor recouverts de leur soulfre, qui portez d'un lieu tiede en un lieu froid, cause la rupture de leur enveloppe: Puis le mercure de l'eau resoult son sel, & le soulfre se liquifie & se fond pour retourner ensemble en eau elementaire.

Il est necessaire que le corps de l'eau soit ainsi tourné du dedans en dehors, & qu'il passe par l'examen du froid afin d'acheuer d'eteindre & mortifier le reste du ferment (dont les nués sont encor imbués) autrement la grande corruption & puanteur d'icelles que les mortels respireroient avec l'air, les periroient à l'instant.

Ces vapeurs inuisibles sont logées & se promenant, en differens perole des & étendués de l'air dont les portes sont nommées Cataractes. Chaque plante à son perolede particulier qu'elle ouure & ferme par son mouuement tant local qu'alteratif, qui fait que les vents soufflent quelque fois perpendiculairement, & frappent la terre de haut en bas: Autrefois ils sortent lateralement de leur gonds, renuersent les arbres & les maisons, & excitent des tempêtes effroiabes. Le vent qui vient d'en haut est celui-là, qui par sa tiedeur pousse les subtils atomes des va-

peurs de haute bas, qui en descendant se ralient & se rassemblent insensiblement en des plus grossieres vapeurs: Alors l'air que de tous côtez paroïssoit serain & purifié, se charge de nuages & s'obscurcit, & ces nuées se fondent en pluye, ou se changent en neiges, grêle giboulées, selon les diuerses alterations des mouuemens tant locaux qu'alteratifs des planetes & des constellations. Voilà comme les vapeurs sont les causes materielles des meteores: & les mouuemens des corps superieurs suldir en sont les causes efficientes ce que prouue le Texte sacré par ces paroles *Erunt vobis stelle in signa, tempora, dies & annos.* Voilà aussi comme l'eau a été destinée à monter & à descendre incessamment sans se diminuer: & comme les vens par leur mouuement irregulier & desordonné obeïssent aux constellations.

Il faut considerer les peroledes de l'air comme des vases qui reçoivent les influences des corps superieurs, pour les verser es lieux où elles se doiuent expliquer, pour les vïages requis & les alteratiôs des tēps: & que le superieur qui est presque tranquil contient la cause pourquoy il y a des vens, des pluës, rosées, & particulièrement à l'égard de quelques Prouinces: car comme le vent n'est qu'un air fluant qui n'a point de stabilité en soy, il est necessaire qu'il y ait vn perolede tranquil qui en soit exempt: comme vne cause locale de stabilité: & les cataractes s'ouurent & ferment selon que les corps superieurs le commandent.

On ne doit pas trouver étrange qu'il y ait de limites inuisibles en

l'air, qui ayent le pouuoir de fermer le passage aux meteores, puisque les moindres choses du monde ont comme des especes de Republiques qui les gouuernent. Il est necessaire aussi de considerer les portes des peroledes de l'air comme laterales; parce que la plupart des vens sortis par vn mouuement lateral, sont portez conformement au blas des Eroiles, à trauers de ses bornes.

Il faut donc conclurre que l'air & l'eau sont les elemens primitifs & que le diuin Pere de la nature n'a pas voulu que les elemens soient tellement contrains entr'eux qu'ils ne conspirassent que leur perte mutuelle, qu'ils soient faits & defaits si souuent, & qu'ils refusassent tous les iours de mort à vie, par l'entremise de tant de priuations formelles, sans l'intercession d'un plus simple moyen, lequel moyen certes deuoit interuenir, qui participast neutralement tant à l'air qu'à l'eau: c'est pourquoy l'air n'est pas nommé dans la Genese destructeur, ni aneantisseur: mais il est appellé separateur des eaux: car la rarefaction & condensation ne changent pas la forme essentielle de l'eau: parce que ce sont des dispositions materielles destituées d'esprit, & le froid & la secheresse de l'air ne peuuent rien faire autre chose à l'eau que d'extenuer son soulfre & l'étendre, & agissent sur elle sans aucune reaction (qui differe aux corps naturels qui sont sans sentiment de la renitence, comme on verra ailleurs.)

Lorsque l'eau est empreinte de ferment & des semences, elle est changée au corps à qui elle sert de  
matiere

matiere : elle ne se dépoüille pourtant jamais de sa matiere elementaire. S'il est permis aux semences de former leurs corps de l'eau, & d'acheuer leur tragedie par l'acheminement de la forme vers sa destruction : ce n'est pas à dire que les formes de ces corps ayent la puissance de détruire l'identité de la forme de l'eau. De la même maniere que l'ame suruenante au corps ne détruit pas la forme de la chair. Finalement comme on void que les cieux, roulent toujours : aussi void on en l'eau & en l'air vne obeissance continuelle qui répond à la volonté de leur createur ainsi que toutes les autres choses créées.

#### CHAPITRE XIV.

*Il est absolument necessaire qu'il y ait du vuide en la nature.*

**I**L est absolument necessaire de donner du vuide à l'air, ou d'aouër la penetration des corps audit air comprimé. Sans doute plusieurs aimeront mieux admettre du vuide en iceluy, que d'accorder l'existence de diuers corps en vn même lieu.

Ce vuide de la nature, ordinaire en l'air se peut prouuer par cette mecanique. Qu'on attrache vn bout de chandele alumée au fond d'un plat avec quelques gouttes de suif fondu, & qu'on verse de l'eau dans le fond du plat, à deux ou trois trauers de doigt d'hauteur : puis qu'on renuerse vne longue cucur-

bite de verre sur cette chandele alumée, en sorte que la bouche de la cucurbite renuersee touche le fond du plat, & que son fond soit éloigné de l'eminence de la flamme d'environ l'espace de trois doigts : on verra d'abord que le lieu de la cucurbite, qui est occupé de l'air se diminuëra, & l'eau sera attirée en haut par vne espeece de succement & montera au sommet de ce vaisseau de verre au lieu de l'air diminué : puis la chandele s'éteindra : où il y a plusieurs choses notables à considerer. Premierement, Il n'y a point de lieu de douter, que la flâme est vne fumée alumée. Secondement, Que la fumée est vne vapeur nommée (d'un nouveau nom) *Gas*. En troisieme lieu, Que la vapeur fuligineuse commence à monter du sommet de la fumée alumée. En quatrieme lieu, Qu'une partie du suif ou de la cire alumée de la chandele, s'étend aisement (en fumée) en vn million de partie. D'où il faut conclurre que le lieu de l'air ne se doit point diminuër par la flâme : mais necessairement augmenter, à moins qu'il n'y ait quelque place vuide en l'air qui se diminuë : car c'est vne absurdité de croire qu'un element se puisse aneantir ou consumer. La poudre à canon ne feroit pas tant de fracas, & n'auroit pas la force de faire sauter & bouleuerfer des puissantes forteresses, & des rochers inébranlables, si dans le moment qu'elle prend feu elle ne produisoit pas vne miliaice de flâmes, qui ne pouuans plus demeurer dans le lieu qui contenoit la poudre, brisé plutôt & met en piece tout ce qui lui fait obstacle,

avant que la fumée penetre la fumée, où la flamme penetre la flamme. En cinquième lieu, On voit que l'air s'étend plutôt, qu'il ne se comprime par la chaleur : car c'est le propre du feu d'étendre & non pas de comprimer. Que si on dit, qu'il y a quelque chose en l'air d'inflammable qui se consume par la flamme de la chandele cela fera naître quelque nouvelle absurdité, à sçavoir qu'il y a quelque corps en lui qui s'aneantit entièrement, ou qui est brûlé par la flamme, & qu'en se brûlant l'air ne se dilate point. Si on suppose la consommation de cette chose là, il est nécessaire qu'elle se reduise en rien ou en quelque chose (comme nous auons montré par l'exemple cy dessus, où on voit aisement en l'air, vne addition de matiere par les vapeurs fuligineuses. Si on dit que l'air dans la cucurbitte susdite se diminue par la flamme; il y aura en l'air quelque chose de moindre qu'un corps qui remplit son vuide, & qui s'aneantit entièrement par le feu, non pas comme s'il lui seruoit de nourriture : car ce qui n'est pas véritablement corps ne peut pas nourrir, outre que comme il n'est pas gras ni huileux, aussi ne peut-il pas, être enflammé, alumé ny consumé de feu. De plus au traité des formes on verra que le feu n'est pas substance : & ce qui n'est pas substance ne demande point de nourriture. De même comme l'air est un élément simple, il ne peut pas admettre de la composition, ni souffrir vne vnion ni vn assemblage de diuersité en lui : Aussi ny a-t'il pas dans la substance essentielle de

l'air des diuersitez de parties, desquelles les vnes soient combustibles, les autres non : car si le feu auoit rencontré en l'air quelque chose d'inflammable, l'air auoit pu être entièrement brûlé par vne seule chandele, & le feu n'auroit point cessé (ayant besoin de nourriture) de se renoueler en la continuité de l'air. Outre que si l'air se brûloit il passeroit en quelque chose de plus simple & antérieur, & cesseroit d'être élément, & la flamme d'une chandele seroit antérieure, & plus simple que l'élément de l'air.

Il appert donc qu'encore que la flamme (au vaisseau susdit) dilate la quantité de l'air, que c'est pour loger ses vapeurs fuligineuses dans ses cauités. Et voilà la cause de la diminution de l'espace de l'air qui est occupé par lesdites vapeurs d'où s'ensuit la suffocation & l'extinction de la flamme. La chaleur externe exposée à l'entour d'un vaisseau de verre où l'air est enfermé, semble dilater l'air dans ledit vaisseau : mais le feu qui est en dedans à cause de ses vapeurs fuligineuses fait la compression & la suffocation & voilà comme la chaleur du feu dilate & comprime par ses vapeurs fuligineuses. D'où il s'ensuit que ces vapeurs fuligineuses agissent plus fortement en comprimant, que la chaleur ne fait en dilatant, & qu'elles sont plus importunes à l'air, que la dilatation de son vuide naturel.

L'Air a été créé pour seruir de receptacle aux exhalaisons : c'est pourquoy il a été nécessaire qu'il y ait du vuide dans ses pores. Il reçoit ces exhalaisons par certaine mesure

mesure & quantité, proportionnée à son vuide. Si tôt que ce vuide est rempli, l'air chargé s'enfuit pour faire place à d'autre nouveau qui vient prendre sa charge, & par cette fuite il contraint la flame à prendre vne forme pyramidale. Que si l'air est retenu & arrêté en sa fuite par quelque obstacle, il se charge tellement de vapeurs fuligineuses qui le compriment, que finalement elles éteignent le feu. A quoy les Ecoles n'ont pas pris garde. Mais ont crû que le feu viuoit & se nourrissoit de l'air: parce qu'ils voyoient que le feu enfermé s'éteignoit d'abord, & n'ont pas eu l'esprit de considerer, que lors que le feu s'éteignoit faute d'air que ce n'étoit pas pour manquer d'alimens: mais que c'étoient les vapeurs fuligineuses (qui ne trouuant pas suffisamment de place en l'air pour être contenuës) suffoquoient finalement le feu. La flame alumée à la mèche d'une chandele, étant éteinte & emportée en l'air par le soufle n'a plus de subsistance audit air: ce qu'elle deuroit pourtant auoir, si l'air seruoit de nourriture au feu, & le feu n'a plus de substance en ladite flame capable de l'entretenir: ce qui montre euidentement que le feu n'est ni corps ni substance quant à soy, ni creature de premiere constitution: & que comme il represente la mort (parce qu'il deuore & consume toutes les choses où il est empreint: aussi n'a-t'il pas besoin de nourriture ni de vie.

Donc les pores de l'air étant chargés (comme nous auons déjà dit) & remplis de vapeurs fuligineuses s'enuolent pour faire place à

d'autre nouuel air, qui vient prendre sa charge, & cette fuite d'air excite vn vent sensible à tous ceux qui s'en approchent. C'est pourquoy il est necessaire qu'il y ait des vacuitez en l'air, pour loger les choses euaporables, pour la fin desquelles il semble que l'air souffre compression, & dilatation. Autrement le vuide de l'air ôté, le moindre de ses mouuemens seroit capable pas sa continuité de mouuoit tout l'vnivers, & les mortels seroient bien tôt étouffez par les exhalaisons: comme on void arriuer aux mines, où les mineurs suffoquent, non pas tant par le defect d'une suffisante quantité d'air, ni toujours par vn venin suffoquant: mais c'est principalement à cause que l'air rempli & chargé de vapeurs minerales n'est point renouuelé: & c'est pour la même raison que la lumiere qu'ils portent s'éteint aussi: qui est cause qu'ils percent leur taniere en beaucoup d'endroits, afin de faire passage à l'air chargé d'exhalaisons, pour en respirer du frais.

Enfin il est constant que de quelle maniere que ces porosités de l'air puissent être actuellement exemptes de toute matiere, qu'elles ont pourtant en elles vne être creature qui n'est pas comme vn lieu simple, & vne fiction imaginaire: mais c'est quelque chose de reel qui est neutre, & qui tient le milieu entre la matiere & l'esprit, du nombre de ce, qui ne se peut pas dire substance ni accident, qu'il faut nommer Magnale: Et parce qu'il n'y a rien de semblable dans les choses créées, aussi ne peut-t'il pas représenter par quelque chose d'approchant à lui.

Ce

Ce magnale n'est point lumière: mais c'est vne certaine forme assistante à l'Air, qui est comme sa compagne, & sont alliez ensemble, par vne conjonction assistante, & non pas par vne conjonction d'essence.

C'est par ce Magnale que les influences des corps superieurs se dispersent & s'étendent (immédiatement & sans empêchement) par tout en vn instant: & non pas par vne miliaice de generations d'espèces, qui se deuroient produire dans vn moment, tout & quantes-fois que la lumière & les influences coelestes sont versées aux lieux inferieurs.

Ce qui a été dit de la rarefaction de l'air, n'a été que pour se rendre plus intelligible au vulgaire. Car à parler proprement, encor que l'Air semble se comprimer & dilater en son espace: cela se fait par le moyen du Magnale susdit, qui est né & conjoint avec l'Air, qui s'augmente, diminue, s'étend & se comprime par la chaleur & le froid, & s'aneantit aisément comme fait la lumière: Et toutes les fois que ce Magnale de l'Air se referre par la rigueur du froid. Le chemin des Astres est fermé pour nous: c'est pourquoy les alliances des cieus avec la terre sont plus fortunées sous les zones chaudes que sous les froides.

Si l'Air propre se rarefioit, il se deuroit changer en vn autre corps plus simple, plus rare, & plus tenu qu'il n'est; ce qui ne se peut pas, à moins que de feindre vn autre element inouy plus simple que l'Air: ou l'Air se rarefieroit en se separant en atomes, & par l'entre-

mise d'vn autre corps inconnu, qui admettroit le degré de rareté.

C'est donc le Magnale ou le vuide de l'Air qui se diminue ou s'augmente, & non pas l'Air, & s'il souffre d'être comprimé & dilaté: ce n'est pas pour le regard de son corps: mais dudit Magnale.

## CHAPITRE XV.

*Les Corps qu'on a crû être mixtes & composez des quatre elemens, tirent leur matiere de la seule eau, & retournent finalement en pure eau insipide & elementaire avec l'Histoire du Gas.*

**N**ous auons dit cy-deuant que l'Air & l'Eau, étoient les elemens primitifs, parce qu'ils ne peuuent iamais être trāsmuez l'vn à l'autre: que la terre vierge & elementaire (quoyque crée au commencement du monde comme element) sembloit auoir pris son origine de l'eau à cause qu'elle se pouuoit reduire en eau par artifice: & par consequent en quelque chose de plus simple, qu'elle n'étoit auparauant & que si l'eau étoit conuertie en quelque corps terrestres, que c'étoit par la vertu des semences, & que dans cette conjoncture elle se dépouilloit de sa simplicité elementaire, pour se reuêtir des vertus seminales. Il a été nie aussi que le feu fût ni element, ni substance.

Mais

Mais qu'il auoit été donné à l'homme pour le seruir à ses vsages, & que c'étoit vn destructeur entre les mains des Artisans.

A cette heure il faut faire voir que tous les corps (qu'on a crû être mixtes) de qu'elle nature qu'ils puissent être opaques, ou transparents, solides ou liquides, semblables, ou dissemblables (comme pierre, soufre, metal, miel, cire, huile, os, cerueau, cartilages, bois, écorce, feuilles, &c. sont materiellement composés de l'eau simple, & peuvent être totalement reduits en eau insipide sans qu'il y reste la moindre chose du monde de terrestre.

La plupart de ceux qui sont détruits par le feu, rendent d'abord vne partie de cette eau, qui nonobstant qu'elle retienne encor en quelque maniere quelque chose de la nature du corps dont elle part. Neantmoins lors qu'elle est vne fois dépoüillée de cette odeur féminale qu'elle emporte avec elle, elle retourne en simple eau pluuiale.

Les huiles & les graisses séparées par le feu prennent la nature du fauon, si on y adjoûte vn peu de sel Alkali: Puis s'en vont aisément par quelque addition en eau elementaire, & cette partie qui se brûle, ou qui s'échappe du feu, & s'exhale en l'air (en forme de vapeur) où leur ferment acheue de s'éteindre par la froidure du lieu) est finalement reduite en eau insipide & elementaire.

Le sel, le soufre, & le mercure, autrement le sel, la liqueur, & la graisse qu'on separe des constituts, ne sont pas des corps vniuersels

communs à toutes sortes d'especes (puis qu'ils ne se rencontrent pas en tous: ) mais ce sont des parties similaires dans lesdits constituts, qui sont triplement differentées selon que les semences l'exigent Et si les proprietéz des semences leur adherent encor opiniatremet? elles en peuuent être ôtées par certains adjoûts, pour retourner (en suite) en eau elementaire.

Il y a quelques corps qui ne souffrent pas d'être separez en ces trois parties susdites: comme les pierres, cailloux, &c. Mais ils sont conuertis en sel par l'Alkaest de Paracelse, & finalement reduits en eau elementaire, & insipide. Ce que les Ecoles n'ont pas pû apprendre à cause du mépris qu'elles ont fait de la chimie. Les chimiques ont crû jusqu'à present que les elemens étoient cachés en ces trois qu'ils nomment principes. Que le feu & l'air (en la cire ardente) s'enuoloient en l'air, & que l'eau s'enleuoit avec la suif. Et que les cendres (des corps qui se brûloient & reduisoient en charbons) est la terre qui étoit entrée en leur composition.

Mais ils n'ont pas pris garde que leurs trois premiers principes pretendus, ne sont pas seulement séparés par le feu: mais qu'il sont aiguifés par luy, & souuét changés en vne autre nature: tellement que le feu en fait des nouvelles creatures: non pas qu'elles soient créées de nouveau: mais c'est le feu qui les produit, par exemple la tuile n'est plus terre grassé comme elle étoit auant la cuitte: mais elle est changée en pierre. De même la cendre & la fumée ne sont plus bois: non plus que le verre Alkali & sable pareillement.

Il y a beaucoup de choses, qui auât que de passer par le feu étoient volatiles, qui en après sont fondus en partie en vn fixe Alkali, ainsi que le salpêtre & l'arsenic (qui sont tous deux volatils) se fixent lors qu'ils sont fondus ensemble. Le feu ne produit point de semences mais en consumant il transmuë, & en separant il altere les corps. Lors que la graisse brûle, elle s'enuole entièrement en l'air & emporte avec elle quelque portion de la vertu féminale, puis avec le temps elle retourne en eau par la froidure du lieu. Les poissons conuertissent (par leur vertu féminale, & innée) l'eau simple, en graisse, os, chair, &c. (car il y a des poissons qui ne viuent que de l'eau (comme le sturgeon, qui n'a point d'autre bouche qu'un petit trou au dessous du gozier, & jamais pescheur n'a trouué viande en l'estomac du saulmon) & finalement ils retournent en la même eau par artifice.

Tous les animaux, mineraux & vegetables, sont aussi faits materiellement de l'eau, & retournent en eau: si ce n'est pas immédiatement c'est par le moyen de quelque adjoinct. Par exemple, qu'on prenne de l'eau de vie si bien rectifiée, qu'elle puisse brûler entièrement; on verra (que si elle est jointe au sel de tartre) que la seizième partie se conuertira d'abord en sel, & tout le reste ne fera qu'une pure eau simple & elementaire. Et cette partie qui a été conuertie en sel encor quelle semble auoir pris la nature du sel de Tartre, elle se peut pourtant reduire en eau comme l'autre & cette coagulation ne se fait, que parce qu'aux actions (qui s'exercent entre les

corps & les esprits pendant les dissolutions) il se fait diuerses coagulations du dissoluant, & cette partie qui est fixée en sel de tartre, & qui a pris la condition de sel, étoit auparavant oleagineuse & totalement combustible: & l'autre partie est tournée immédiatement en eau simple, à cause de la perte qu'elle a faite de la propriété féminale du soufre de vin, en l'action mutuelle qui a été soutenue entre elle & le sel de tartre: car à grand'peine toute semence est elle de la 8200. partie au respect de son corps: laquelle si le feu a vne fois dispersée en familles différentes, comme au sel, au soufre, & au mercure, il ne leur sera pas difficile de retourner en eau.

Toutes pierres, cailloux, lut, terre grasse, &c. sont conuertis en sel Alkali, ou de soy ou par quelques adjoincts, il est bien vray que ce sel Alkali n'étoit point en eux auparavant: mais il s'y rencontre après la combustion, comme vne chose produite par le feu. Et tout Alkali en y adjoinct de la graisse se conuertit en saou, puis en vne liqueur aqueuse: parce que la vertu féminale de la graisse est détruite par le sel Alkali qui finalement retourne en eau simple. Si donc la graisse, & la matiere oleagineuse & sulfurée retourne en eau, ce que le feu ne fait pas par vne propre transmutation, puis qu'il n'a pas le pouuoir de faire de l'eau: mais de separer les parties dissemblables des constituts. Il est nécessaire aussi qu'elle soit engendrée de l'eau pure.

Le charbon qui se fait par vne colliquation de soufre, & de sel qui agissent ensemble en brûlant: &

genera

généralement tous les corps, qui immédiatement ne s'en vont pas promptement en eau iettent vn certain esprit sauuage, nommé Gas. Par exemple soixante deux liures de charbons consumés ne laissent guere plus d'vne liure de cendres. Done les soixante liures de surplus ne seront qu'esprit. Cét esprit ou ce gas ne peut pas être detenu dans des vaisseaux ny être reduit en corps visible, que la vertu feminale ne soit prealablement éteinte. Les corps le contiennent & souuent s'en vont tout en cet esprit. Ce n'est pas pourtant qu'il soit actuellement en eux (car il ni pourroit pas être detenu, & tout l'assemblage du corps se dissiperoit avec lui) mais c'est vn esprit coagulé corporelement, qui est excité par vne acquisition de ferment, comme on void au pain, vin, hydromel pomé, cidre, &c. ou par quelque addition étrangere: comme par le sel armoniac avec l'eau forte: ou par quelque disposition alteratiue, comme on void aux pommes qui cuisent au feu. Les raisins entiers se seichent & se confèrent: mais si tôt que la pelure des grains se rompt & se déchire, ils conçoient d'abord le ferment d'ebullition, qui est vn principe de transmutation. Les ius de raisins, de pommes, de bayes, l'hydromel, les feuilles & les fleurs contuses, commencent à bouillir tout aussi tôt qu'elles ont pris le ferment, & & alors, le gas, ou cet esprit sauuage s'excite. Et s'il est detenu par force dans les tonneaux il rend les vins furieux, violés, & nuisibles, qui souuent ne pouuant pas être dompté par la vertu digestiue, il se joint à l'esprit vital, malgré qu'il en ait, &

si par hazard il se rencontre quelque excrement qui soit sur le point de s'évacuer par insensible transpiration, il le condense, & le coagule par son acidité fermentale, & se rend, fort incommode, jusqu'à causer souuent des tranchées, diarrhées, & des dissenteries facheuses. Ce gas n'est pas l'esprit qui est au vin après qu'il est fait: mais c'est celuy-là qui fait le furibond, quand le vin est en la facture & en son ebullition, qui souuent suffoque ceux qui le respirent tout à coup. Ce qui deuroit aduertir les Medecins de ne pas mépriser les parfums comme ils font, ni les remedes, qui par leur odeur ne recreent pas seulement ceux qui sont tombés en syncope & defaillance, mais aussi ils sont capables de guerir beaucoup de maladies à cause de leur prompte penetration: car cet esprit penetre, & emporte les odeurs plus auant que ne font pas les liqueurs, & les conseruent plus long temps. D'autrefois il s'attache opiniâtement à l'entrée de la premiere cuisine, & se rend si rebelle à la faculté digestiue que l'on en ressent des reproches à la bouche. Il y a donc autant de difference du moult ou du suc des raisins, d'avec le vin, qu'il y a de la boulië faire avec de l'eau, & de la farine, d'avec la biere: parce que la chose precedente, qui n'étoit encor que ius de raisins, ou boulië est (par vne fermentale disposition) disposée en la transmutation, & son être est changé en vn autre: car toute transmutation formelle, presuppose vn ferment corruptif. Ceux qui passent pour les plus subtils, se sont imaginés que ce gas étoit du vent enfermé dans les choses, ou de l'air qui étoit

N 2 entré

entré ( en la generation ) dans le mélange des mixtes. L'histoire du gas sulfidit s'exprime assez en la poudre à canon qui est composée de salpêtre, de soufre & de charbon : lesquels mêlés exactement ensemble, puis enflammés, il n'y a point de vaisseau quel fort qu'il puisse être (où elle sera enfermée) qui ne se brise & se mette en pieces à cause du gas sulfidit: & lors qu'ils sont separement enfermés & exposés au feu, ils n'exercent aucune violence: car si le charbon est alumé dans vn vaisseau fermé, il ne se diminue point encor qu'il soit exposé ( jusqu'au iour du jugement ) dans vne fournaise ardente. Si on sublime le soufre dans vn vaisseau de terre fermé, il monte entierement du bas dudit vaisseau sans changer d'espece. Si on fait fondre le salpêtre seul dans vn vase fermé, il en distille vn phlegme insipide, & vne liqueur acide, & le reste se conuertit en vn fixe alkali. S'il y auoit de l'air en chacun en particulier, le feu l'en feroit aussi bien sortir, lors qu'ils sont separez que lors qu'ils sont joints ensemble. C'est donc par vne mutuelle antipathie qu'ils se conuertissent mutuellement en gas, par laquelle ils tâchent à se détruire l'vn l'autre. Et non pas par la contrariété du froid avec le chaud: mais l'incompatibilité du soufre avec le salpêtre se fait par vne cause approchante à celle qu'on remarque à l'huile qui boult avec le vin ou l'eau; car tant qu'il y a vne seule goutte de liqueur avec l'huile, elle ne cessé de faire du bruit. Ce qu'on void aussi arriuer au plomb, estaing, & cuiure fondu, ou vne seule goutte

de vin ou d'eau fait sauter tout le metal en l'air: ce qui n'arriue pas (encor qu'on plonge quelque autre chose actuellement froid dans la matiere fondue: car comme le soufre, le charbon, & le salpêtre en la poudre s'entretouchent mutuellement ( jusqu'à la moindre de leurs parties ) en vne chaleur si grande) ou ils se conuertissent en gas enflammé: ou ils rompent le lieu où ils sont enfermés: De même le plomb brûlé avec le soufre & le mercure, s'en va d'abord tout en flame, & ne laisse qu'un peu de feçes étendues selon la largeur du lieu ou le plomb étoit contenu, qui ne pesent quasi rien: c'est pourquoy si le gas étoit en l'air, toute la poudre à canon seroit en l'air, & le plomb sulfidit qui s'est évoué aussi. Ce gas emporté en l'air se redit finalement ainsi que les autres vapeurs en eau.

Il y a de certaines fontaines, ou le charbon se conuertit en cailloux: & des moyens par lesquels le salpêtre & le soufre sont conuertis entierement en terre. Que si ces trois terres contenoient quatre elemens, la terre occuperoit la plus grande partie d'iceux, & ne pourroit pas se reduire si aisement en gas, ce seroit aussi contre la raison, qu'un corps puisse être conuertit tantôt en air, tantôt en terre selon la volonté de l'homme: si on veut dire que cela se peut faire, & que les elemens se peuvent transmuer l'vn à l'autre: cela repugneroit aux Instituts des Ecoles, qui enseignent que tous mixtes ( en la corruption ) doit rendre les elemens qui sont entrez en la composition. C'est pourquoy comme on a déjà montré suffisamment que

l'air

L'air & l'eau ne peuvent jamais se transmuter l'un à l'autre, ni par nature, ni par art. Il s'ensuit que si ces trois simples ( qui entrent en la composition de la poudre ) passent quelquesfois entierement en des especes de terre, ou en air que ce n'est pas vraye terre, ni vray air. Mais que cette terre, & ce gas ( en leur dernière reduction ) retournent en eau : & qu'ils sont ainsi déguisez par des semences étrangères. Par exemple. L'Alkaest de Paracelse a le pouuoir de changer entierement tous les vegetables en vn suc distillable, sans laisser aucun mal ni residence au fond du vaisseau qui les contient : & en adjoûtant quelques Alkalis à ce suc distillé, il est reduit entierement en eau inlipide.

Donc si tout mixte est reduit en pure eau pluuiale : il est necessaire aussi que ce gas qui part de plusieurs corps mélez ensemble, soit materiellement de l'element de l'eau & cette propriété féminale qui étoit demeurée en lui, meurt & s'éteint avec le temps, par la rigueur du froid de l'air, puis retourne en eau simple & pluuiale.

L'Auteur a été confirmé que tous les vegetables tiroient leur matiere de l'eau par l'Alkaest & par cette mecanique. Il prit vn grand vase de terre, auquel il mit 200. liures de terre desechée au four qu'il humecta avec de l'eau de pluye. Puis y planta vn tronc de saule, qui pesoit cinq liures. Cinq années après le saule qui étoit cru en ladite terre, fut arraché & se trouua pesant de 169. liures & enuiron trois onces de plus. Le vaisseau étoit fort ample, enfoncé en terre, & cou-

uert d'vne lame de fer blanc étamé percé en forme de crible. de force petits trous afin qu'il n'y ait que l'eau de pluye, ou l'eau distillée seule ( de laquelle la terre du vaisseau étoit arrosée lors qu'il en faisoit besoin ) qui y puisse decouler. Les feuilles ne furent point pesées parce que c'étoit en Automne que les feuilles tombent que l'arbre fut arraché. En après il fit derechef reseicher la terre du vase & la terre ne se trouua diminuée que d'enuiron deux onces, qui s'étoit pû perdre en vuidant ou emplissant le vaisseau. Donc il y auoit 164. liures de bois, d'écorce & de racines qui étoient venues de l'eau. Aussi si le charbon ( qui prouient entierement de l'eau ) est reduit en pierre, en quelques fontaines qui ont cette faculté-là. Cela ne se pourroit pas faire, si cette pierre n'étoit aussi materiellement de l'eau.

La fuyé, ou la vapeur fuligineuse, est vne partie du sel volatil du constitut qui ( par le mélange d'vne portion de vapeur aqueule ) qui s'enuole avec elle a été preseruée de l'inflammation : c'est aussi vne partie de la graisse, qui par la celerité de son vol s'est exemptée de la combustion. Ainsi la liqueur acide du soulfre tiré par la campagne, môtre qu'il y a vne bonne partie du soulfre qui monte en haut, qui n'a pas été touchée de la flame, qui est separée de la liqueur par rectification les soulfres, ou graisses, encor qu'elles soient plusieurs fois distillées à quel degré de feu que ce soit, demeurent toujours grasses, & retiennent toujours leur même nature tandis qu'elles jouissent de leur propriété féminale.

N 3

Mais

Mais si-tôt que la flame ( qui est vne mort artificielle ) les a vne fois atteint, & qu'elle y est empreinte, elles s'enuolent d'abord en gas, qui restent encor quelque temps les conditions feminales du constitut, puis s'éteignent en après en l'air, & retournent finalement eau pluuiale & insipide.

Les vapeurs fuligineuses de la flame, different par genres & par especes : ce qui ne se feroit pas s'ils retournoient immediatement à leur premier element : car le feu détruit simplement & n'engendre rien, car il n'a point de puissance feminale. Il separe les choses qu'il ne peut pas détruire, ou il laisse les fixes qu'il ne peut pas penetrer dans leur integrité. Et le feu n'a pas le pouuoir de changer en air, ce qui est materielement de l'eau : autrement il faudroit qu'il contienne en soy la semence de l'air.

On pourroit icy nous opposer l'écriture qui dit de l'homme. *Terra es & in terram cum puluerem reuertaris*. Mais on demandera aussi que si l'homme n'est que terre pourquoy dit-on qu'il est composé des quatre elements ? Donc comme le bois n'est totalement que de l'eau, sa cendre, son sel, & le verre ne sera aussi que de l'eau.

On peut prouuer que les gas des fels n'est que de l'eau par cette mecanique. Qu'on prenne du vitriol, du salpêtre & de l'alun par egale portion, qu'on les fasse desleicher separément : puis qu'on les distille ensemble. Ce qui en sort n'est que du pur sel volatil.  $\mathfrak{z}$  iij de cette eau, & ioignez vne once de sel armoniac dans vn fort vaisseau de verre, si exactement fermé, qu'il

n'en puisse rien exaler : D'abord le vaisseau quel fort qu'il soit, sautera en piece, aussi bien au froid qu'à la chaleur : Que si on laisse vne petite ouverture à la iointure du recipient, & qu'après ( l'ebullition cessée ) on distille le reste : on en tirera de l'eau qui tire sur l'agre, qui finalement ( par des distillations reiteées, & vne addition de craye ) est conuertie en eau insipide, ou on void qu'vne partie s'en va en gas, & l'autre en eau. Donc le gas des fels n'est materielement que de l'eau, puis que finalement il retourne en eau. Ce qui montre euidentement, qu'il est impossible aux écoles de connoître la nature, les causes, les differences, & les proprietés des corps : ni la vraye Philosophie sans l'exercice de la chimie.

Nôtre esprit vital est de la nature du gas susdit. Ce qui se fait assés connoître en la palpitation, lypothimie & syncope, ou on void que cét esprit qui auparauant par vne naturelle rougeur viuifioit toute l'economie, entraîne & emporte ( par sa fuite ) l'embonpoint & la viuacité du visage. Et après cette defaillance, les esprits fixes des autres membres ( qui comme des chandelles éteintes fument encor ) sont r'alumez par la chaleur solaire du cœur. C'est pourquoy cét esprit de vie est fort promptement affecté des gas, à cause de leur mutuelle & facile conionction.

## CHAPITRE XVI.

*La necessité des Fermens pour les transmutations : comme leur odeur sert de semence aux generacions irregulieres & à quelques plantes, metaux, mineraux, &c. qui n'ont point de semences visibles.*

Les Ecoles ont ignoré iusqu'à present ce que c'étoit que ferment, & ne l'ont considéré qu'en la facture du pain. C'est pourtant vne connoissance des plus vtilles: puis que tous les changemens, & les transmutations se font par le moyen de son operation.

Les fermens étoient deffendus en l'ancien Loy: & cette deffence cachoit sous soy vn certain sens mystique (qui alors étoit interprété selon la lettre) parce que comme ils sont necessaires à toutes les transmutations, ils les deuoient preceder, & par conséquent, ils delignoient, l'impureté, l'inconstance & la corruption. Mais comme cecy semble aussi nouveau en Physique qu'inouy. Nous commencerons d'en parler par vn exemple. Les faiseurs de biere ( qui n'est qu'un ius ou vn consumé de grains) prennent vn plein tonneau de biere, en sorte que le son leué toute la farine se fond & liquifié en biere, & l'eau n'occupe seulement que ce que le son (s'il y fût resté) auroit pu occuper. Cette biere par le moyen d'un peu de ferment qu'on y adjoûte, commence à bouillir, & se fermente, puis la lie se separe & tombent petit à petit au fond du tonneau, & la biere se clarifie in-

senfiblement. En après elle s'aigrit de iour en iour, & de plus en plus par l'operation du même ferment. & cette acidité dissout insensiblement & consume toute la lie du tonneau. Cette acidité, en suite, s'émouffe, se perd & diminue tous les iours, avec la force, le goût, & le corps, que donnoit la farine à la biere, finalement elle retourne en eau insipide. Si cette biere recente est distillée: elle laisse au fond de la cucurbité beaucoup de residence en consistance de sirop, qui pressée vn peu dauantage par le feu se torrifie, & se reduit en charbons. Au contraire si elle est vne fois conuertie en eau par les degrez du ferment: elle laisse aussi peu de feces après qu'elle est distillée, que l'eau simple qui étoit entrée en la cuite: parce que le sediment natal de l'eau ne se soumet aucunement au ferment des grains, car cet vn objet dependant d'une autre monarchie: & par ainsi on void que les grains retournent à la premiere maniere de l'eau, d'où ils sont venus, par la vertu du seul ferment. Autre exemple.

Il y a peu de personnes qui ne fassent tous les iours sept à dix onces de sang. En l'age de consistance, il s'en doit consumer chaque iour à peu prez autat parce que les parties ne croissent plus excepté ce qui est conuertí en chair ou en graisse autrement on grossiroit outre mesure: parce que le sang n'est assimilé aux parties spermatiques, que pendant qu'elles croissent: mais après les auoir humidées come vne rosée, afin de les deffendre de la seicheresse & des incommoditez de la vieillesse, il s'exhale entierement par insensible transpiration sans laisser aucun residu. Et c'est

par

per le moyen des fermens ( sous diuerfes digestions ) qu'il acquiert certe volatilité. Autrement le sang distillé laisse au fond de la cucurbite vne quantité de charbons sales, parce que le feu n'a point de ferment transmutatif, & ne fait que se parer les choses sans les transformer: au lieu que le sang acquiert sa volatilité au ventricule du cœur, & aux autres cuisines particulieres de chaque parties par la vertu des fermens. Comme on verra au traité des digestions. Il y a de deux sortes de fermens en la nature (comme on pourra voir au traité des principes des choses naturelles) le premier contient vne matiere spirituelle & féminale, qui par son flux aspire à vne ame viuante. L'autre contient vn principe de mouuement & de generation en la chose qui s'engendre, qui nonobstant, qu'en son commencement, il n'auroit pas cet esprit feminal, qui est instruit de tout ce qui est à faire aux generations comme le premier: pourtant il joint d'abord d'vne certaine vapeur, que les fermens (tant locaux, que ceux que la disposition de la matiere acquiert par des fomentations externes) sulcissent, qui ressemble en quelque façon à vn esprit feminal, qui petit à petit se fait vn corps d'habitation, qu'il accomode, aggrandit, & acheue, suivant la perfection qu'il requiert. Cette semence s'étend premierement avec vn certain luxe generique, laquelle encor qu'elle soit bien aise d'auoir ajusté l'étendue de sa masse corporelle selon le but du ferment qu'elle a conceu. Neantmoins elle tire encor d'ailleurs les fomentations d'vne lu-

miere plus occulte, & par vne audace temeraire aspire aussi à vne ame viuante. De là les pouls, puces, puanaïses, vers, &c. ne prennent pas seulement naissance de nous, & de nos excremens: mais aussi si on comprime vne chemise sale en la bouche d'vn vaisseau, où il y ait du froment: dans vne vingtaine de iours ou enuiron, le ferment sorti de la chemise est alteré par l'odeur des grains, transmué le bled reuétu de son écorce en souris, qui sont differentiés par vne diuersité de sexe, qui en après multiplient leur espèce, en habitant les vns avec les autres, & indifferemment avec ceux qui sont nés de la semence de peres & meres. Et ce qui est encor de plus admirable c'est qu'ils ne sortent pas du froment comme des petits auortons & à demy formés. Mais ils sont en leur dernière perfection, sans qu'ils aient besoin comme les autres du tetin de leur mere.

Les pouls s'engendent en nous, & sortent quelquefois de l'épiderme. Autrefois ils se forment dans les pores du cuir, au lieu de sortir des lésés qui sont leurs œufs: Mais ils en sortent si petits, qu'à grande peine les peut-on apercevoir: mais les puces prennent hors de nous le ferment de leur generation.

Il ne suffit pas de dire (comme on fait aux Ecoles) que les insectes sont engendrés de la corruption: car les œufs des poules & des autres oiseaux se putrescent, & passent dans la dernière puanteur, auant la constitution des poullets, & des autres oiseaux. Donc la vie ne reside pas moins dans les choses putrides, d'où

D'où sortent les insectes, que dans les œufs des volatiles: & ce n'est pas assez de douter comme lesdites insectes peuvent prendre cet esprit spécifique & uniforme du nôtre: veu que toute generation naturelle presuppose vne impression sigillaire de ressemblance à la chose engendrée. Mais aux generations irregulieres, il suffit que cet esprit (non pas l'esprit humain, mais celui qui est dans les excremens) engendre toujours des insectes d'une même sorte, par vne vertu fermentale & d'identité qui tient lieu de semence. Et encor que cette generation soit monstrueuse à notre égard, elle est pourtant naturelle (en l'ordre des causes) en nous qui fournissons seulement le ferment, & vne fomentation excitante. Et ainsi le ferment d'une chemise sale, dispersé & empraint au froment, resoult cette matiere par retroitron pour en former des jeunes souris: laquelle generation est fort dissemblable à celle qui se fait par copulation; parce qu'en celle-cy, & toute semence vitale, le geniteur inspire vn certain esprit vital (avec la semence) qui porte la ressemblance dudit geniteur. Mais en l'autre generation ce n'est qu'une odeur fermentale, qui prouient de l'air ambient, ou des vases contenans, (qui dans les lieux où il se trouue deuëment aprété) forme selon ses proprietés spécifiques des plantes, ou des insectes, & y excite vn certain esprit, qui s'éleue insensiblement en directeur de la chose produite (comme on verra plus amplement au traité des formes) si bien que les semences se font ou par la conception de ce-

lui qui engendre, qui forme l'image de soy par le moyen de la volupté: ou par l'odeur des ferments, qui disposent la matiere, à l'idée de la chose faisable. Et tout ainsi que la matiere tire la disposition (de sa transmutation) de l'odeur: De même la disposition de la matiere, survient en suite de l'image, qui procure, & émeut vn ferment spécifique. Le ferment differe de la semence: en ce que le ferment est vne odeur, ou vne qualité de quelque chose de fraside & de moisi, qui dispose la masse à vne alteration, & à la corruption: Mais la semence est vne substance, ou l'esprit seminal reside actuellement qui contient en soy son propre ferment, & l'image de la chose qu'elle doit engendrer avec vne connoissance dispositiue de ce qu'elle a à faire. C'est par l'odeur que toutes choses se moisissent, se corrompent & conçoient de la vermine, & c'est à cause des odeurs que les choses se conseruent, & que les baümes sont incorruptibles.

L'Odeur enfermée dans la semence du basilique, produit l'herbe basilique, avec l'esprit qui est dedans. Si elle se moisit en quelque endroit, elle change de nature, & produit des veritables scorpions. Ce que les incredules pourront apprendre en mettant l'herbe contule dans vn trou qu'ils auront fait au milieu d'une brique, puis qu'ils joignent exactement vne autre à celle-là, & qu'il l'exposent au Soleil.

L'Eau tres-pure se moisit par l'odeur d'un vaisseau punais, se croûte & se corrompt iusqu'à produire des vers. Les grenouilles, les lima-

çons, poissons à coquilles, les sangsues & plusieurs herbes sont produites par les odeurs moïfies du fond des marêts. De même les pierres se foiment aux fontaines; qui contiennent des fermens, ou des semences petrifiques. Si la terre est empreinte de fermens metalliques, elle emprunte la matiere de l'eau pour en faire des metaux & des mineraux. Si l'eau (enfermée dans cette partie de la terre la plus voisine de l'air) elle est agitée (quelques momens) de la chaleur, puis elle se moïfit, & se tourne en vn certain suc, (nommé de Paracelse leffas) & la terre par la vertu de ce ferment fracide, peut germer toutes ces especes de plantes, qui n'ont point de semences visibles. Car cette fracidité tient lieu de ferment, & de vertu feminine. par laquelle elles prennent petit à petit vn esprit directeur & s'acheminent à vne espece de vie.

Ce suc fracide de la terre monte aussi quelquefois (par l'excitation d'une chaleur mediocre) en forme de fumée, qui se couure de peau, & se change en potirons, selon la nature des fermens qui sont logez dans les lieux où ils croissent: si bié qu'il y a tout autant d'odeurs rances ou moïfies, qu'il y a d'especes de faueurs: parce que les odeurs ne sont pas seulement les auant-courieres des faueurs: mais aussi leurs communs parens.

Ce leffas commence sa production par vne espece de fumée, qui au commencement qu'elle s'assemble pour se coaguler tire sur le jaune, puis sur vn verd pâle, finalement il deuiet tout à fait verd: en suite de quoy la puissance de l'espece s'explique ouuertement par vne va-

riété de couleurs & de signatures specifiques.

C'est pourquoy si les semences des Animaux, qui viennent sans semence procedent des odeurs fermentales, & moïfies, & ne different point en espece, d'auec ceux qui naissent de la copulation: il est necessaire aussi que les semences de tous les animaux, ayent leurs odeurs specifiques, par lesquelles il se fait vn certain accomodemēt, & adaptatiō des esprits seminaux, à la matiere, qui facilite l'obeïssance à la trāsmutatiō: delà il se fait vne impressiō de puiffāces en chaque organe & viscere; qui selō qu'elles sont fortes ou foibles diuersifient la vigueur, & le cours de la vie: car les odeurs specifiques émeuent la matiere, & la soumettent à leur domination. C'est d'elles que naissent l'inclination & l'amitié, veu qu'une chose accoutumée est plus aisément receuē, & encor plus parfaitement adaptée: finalement l'amour succede, qui attire auec plaisir la chose desirée: c'est pourquoy les bonnes odeurs rejoïssent les esprits, aussi-bien que la lumiere, parce que les odeurs & la lumiere, les touchent immédiatement & les penetrent aisément.

Autant que la lumiere & les bonnes odeurs sont agreables aux bons esprits, autant sont-elles de déplaisir aux mauvais: parce que la lumiere du iour represente en quelque façō celle du Tout-puiffāt qu'ils fuient & eurent tant qu'ils peuēt.

On void que les odeurs atteignent souuent les esprits les plus cōcentrez: comme l'odeur pestilētiele, qui n'estant point sentie ni aperceuē de l'odorat fait souuent fremir d'horreur nos esprits vitaux dans leur centre.

Il y a des odeurs qui émeuent des maux de tête, des nausées, vomissemens, des toux, des hoquets, des vertiges, l'épilepsie (car quoy que le cerveau n'ait point de sentiment, il ne laisse pourtant pas de ressentir les odeurs qui lui nuisent) apoplexie, dysenterie (comme on void à ceux qui la prennent, pour s'être exposez sur les excremens des dysenteriques) aussi il y en a d'autres qui par leur seule odeur guerissent ces maux-là : où s'ils sont fortement enracinez elles les adoucisent. Et par cette maniere on void guerir frequemment des fievres quartes, des agitations de matrice, des maladies melancoliques, des coliques, & des erisipeles.

Il y a aussi des odeurs suffoquantes, il y en a des couulsives, d'autres qui font devenir insensés : come il arrive souuent aux affections de matrice. Enfin elles infectent par odeur fermentale la partie où elles siegent, ou celles qu'elles attaquent.

Les solutifs, les correctifs, &c. n'agissent aussi que par leur odeur, & si-tôt qu'ils en sont depouillés ils perdent leur faculté.

Les Anciens reueroient superstitieusement les parfums & par leur moyen, ils se pousoient comme dans des exuales : & lors qu'ils en étoient reuenus, ils croyoient y auoir beaucoup profité. Ils parfumoient la chambre, la tête, les habits, & les utensiles de certains parfums, afin d'exciter leur entendement à ce qu'ils auoient enuie d'apprendre : où le diable ne maqua pas d'y ioindre ses tromperies & ses subtilitez : qui fut cause que l'art de parfumer deuiet petit à petit suspecte, & finalement on en perdit l'usage. On seauoit pourtant par la Loy, que les

parfums n'étoient point desagreables à Dieu ni aux Anges, comme étoient les puates odeurs. Pour cette raison les Israélites étoient obligez de couvrir leurs excremens au camp & dans leurs forts, de crainte que l'Ange n'eût de l'horreur & de la repugnance d'en approcher.

Les Medecins ont telement negligé les odeurs, qu'ils ont attribué toutes sortes d'operatiós aux simples qualitez, & n'ont songé qu'à racher de les corriger, ou les combattre par leurs contraires, & d'emporter & euacuer les humeurs feintes separément par leurs solutifs, ou péle méle avec le sang par les saignées.

On apprend par la chimie, que le ferment est le Pere des transmutations : & que toutes les fois qu'un corps est diuisé en vne si extreme subtilité, que sa substance le peut permettre : qu'ordinairement la transmutation s'ensuit (excepté les elemens) en tant que le ferment prend les petits aromes de ce corps diuisé par le menu, & leur imprime son caractere étranger & en cette susception, il se fait vne diuision de substance heterogenée, qui est suiuite d'une resolution de parties. C'est pourquoy la Chimie digere & fait precéder les putrefactions, afin qu'après auoir pris le ferment, les parties s'ouurent, se dilatent, & se diuisent par le menu. Et c'est ainsi que les alimens se resoluent dans l'estomac par vn ferment assaisonné d'une qualité acide. Au foye & dans les autres cuisines ils sont encor mieux radicalement penetrez par d'autres fermens particuliers : en sorte qu'ils sont finalement rendus si volatiles, qu'ils peuuent s'exhaler imperceptiblement à trauers des pores, sans laisser aucune residence.

Le ferment de la premiere digestion se fait aisement connoître à ceux qui vomissent la viande à demi digérée: car encor qu'ils ayent mangé des viandes douces, & assaisonnées de quantité de sucre: elles ne laissent pas d'imprimer (aux lieux où elles passent) des marques de la grande acidité qu'elles ont contractée dans l'estomac.

Le ferment de l'estomac n'est pas ferment en tant qu'il est aigre, non plus que le vinaigre, les groselles, &c. ne fermentent pas, quoy qu'ils soient aigres: Mais cette acidité de l'estomac est le propre moyen spécifique de son ferment qui dissout les viandes, & qui en vne même espece souffre beaucoup de latitude: car il y en a qui ne peuvent pas supporter les legumes, les autres le poisson, d'autres le vin, plusieurs ne mangent point de fromage: Et cette latitude de ferment spécifique, procedé de la difference des alterations, qui se fait en l'action de l'Agissant & du Receuant.

Ce ferment aceteux differe des autres choses aigres en ce que tout ce que ce ferment penetre, il le rend par la même operation, en même temps volatil. Au lieu que tout esprit acide en dissolvant, se coagule soy même selon l'Axiome de Chimie.

Vn même pain deuoré, soit par l'homme, soit par vn chien, cheual, vache, brebis, poisson, &c. est alteré par autant de sortes de ferments spécifiques qu'il y a d'especes d'Animaux qui le mangent & se change en autant de sortes de chairs, toutes de nature & de goût différentes: Et qui plus est il y a plusieurs Animaux, qui pour assouuir cette aci-

dité fermentale sont contrains d'aualer des cailloux, du sable, de la toute, de la craye ou de l'Argile.

Le sel de la Mer qui à grande peine peut-il ceder aux plus violentes flammes du reuerbere, s'adoucit bien par le ferment des poissons, à qui il fait vne chair molle & volatile, & sous la nutrition, il se dissipe insensiblement sans laisser la moindre residence.

L'Eau tres-simple & exempte de la moindre souilleure, se moist sous la ligne equinoctiale & deuiet puante & jaunâtre, puis verte: finalement elle prend vn rouge affreux. Et après tous ces changemens, elle retourne de soy en sa premiere integrité. Tous lesquels changemens ne se font que par l'impression des ferments, tant locaux que spirituels des Astres: l'action desquels cesse, d'abord qu'ils sont consummez.

L'Eau de la pluye conçoit en la terre vn ferment fracide, & se tourne en lessas. Ce lessas est attiré dans la cavité des racines par vne espece de sucement; & dans cette cuisine elle passe par l'examen d'vn autre ferment nouueau. Elle est portée en après vers l'écorce, comme en vn foye, où elle est derechef enrichie du ferment de ce vilcere. Delà ce suc se meurt de plus en plus, & se conuertit en herbe, en bois ou en fruits. Et si le tronc vient à se chan- cir trop tôt sous la terre où il est planté, il fait passage à son propre ferment, & pousse en dehors vne certaine fumée à trauers son écorce, qui en son commencement fait vne espece de colle qui s'édurcit en après en racines. Voila côme les rameaux deuiennent arbre par artifice; il apert  
done

donc euidément qu'il ny a point de mixtion elementaire. Que tous les corps sont primitiement, & materiellement faits de l'eau après auoir acquis la semence par le ferment : & que les vertus feminales étant vne fois éteintes & aneantiës, que les corps retournent en eau elementaire. De plus que les ferments agissent avec plus de puissance que ne fait pas le feu : car le feu après auoir conuertit les cailloux en chaux, & reduit le bois en cendre, cesse d'agir & finit son action. Mais cette chaux & ces cendres reprenant vne autrefois le ferment de la terre, sont conuertis en lessas, & autrefois ils retournent en eau pure & simple. Quelquefois les briques & les tuiles par la vertu des ferments s'en vont toutes en salpêtre. Le verre aussi qui n'a pas pu être dompté par le feu, ni corrompu par l'air, en peu d'années se pourrit sous la terre, & retourne en eau. Il y en a d'autres qui de fixes qu'ils étoient deuenient volatiles par les ferments : & ceux qui étoient compacts, solides & immuables (par le moyen des ferments sont séparés & ouverts, puis amenés à la transmutation. Les ruisseaux, fontaines, riuieres, étangs, marêts, & toutes eaux qui découlent par vne continuité de canaux, conçoient d'abord des leur source, des semences; ou elles en prennent (en après) des lieux par où elles passent qui se moisissent en pourriuant leur course. Les pluies qui sont éneuës par le tonnerre sont fertiles à cause du ferment qu'elles entraînent. Pour conclusion les ferments jouent leur scene vniuerselles sous l'element de l'eau par le moyen des semences.

## CHAPITRE XVII.

*L'Origine & la naissance  
des formes.*

Les écoles ne suiuent pas moins le sentier des Gentils pour l'origine & la naissance des formes, que pour les autres principes de physique, & croyent avec eux que la moderation & le changement de toutes les choses sublunaires depend d'un assure (mais plutôt d'un inconnu, coniecturel, & incertain) mouuement des cieux, de la disposition des Astres, & de leur lumiere ou aspect. Au lieu de considerer que le don de multiplication & de generation fut distribué auant la creation des étoiles, & que la benediction que Dieu répandit sur les generations & les changemens consecutifs auroit été en quelque façon inutile si le gouuernement, & la direction des choses inferieures dependoit totalement des corps superieurs & celestes, & qu'il fût vray que l'homme & le Soleil engendrent l'homme.

Nous auons cy-deuant suffisamment proué que le ciel ne contriboit rien ni aux mœurs, ni à la science, ni à la fortune : mais à present nous ferons voir qu'il ne peut donner ni la vie, ni la forme. Encor que l'Eglise ait deffendu les preceptes des Gentils qui enseignoient que l'ame immortelle étoit naturellement produite de la semence humaine & des influences des cieux cela n'a pas empêché que les Ecoles qui sont encor imbuës de

leur erreur, n'enseignent que toutes les formes (excepté l'ame humaine) les essences & origine de toutes choses, & conséquemment la vie, les inclinations, les perfections des propriétés, les propriétés mêmes, & nos fortunes prouenoient du mouvement; de la lumière des cieux, & de leurs influences: mais au contraire il faut croire que celui qui par vne seule parole a créé du neant tout l'Vniuers, est tout en toutes choses, qu'il est la voye, l'origine & leur perfection. Tellement qu'encor qu'il y ait des causes secondes qui operent comme des causes partieles, & comme des directrices des mouuemens & autres dispositions necessaires à la generation: que pourtant le Tout-puissant ne veut pas que son honneur soit attribué à aucune creature: mais il veut être la cause totale, le createur, & le recteur de la nature & de toutes les choses tant créées qu'à créer. Il faut donc auoier publiquement, que tout ainsi, *Quod sicut in ini. io sine ipso factum est nihil.* De même aujourd'nuy que la creation de quelle forme que ce soit est faite de rien par le même. Ce qui ne doit pas seulement être entendu pour la matiere créée au commencement du monde: mais aussi pour toute autre forme telle quelle puisse être: & comme la forme des choses représente vne certaine lumière (comme nous exposons en son lieu) Aussi il n'y a que le pere des lumieres qui fasse la forme de toutes choses, & qui leur donne tout ce qu'elles ont, comme étant par tout & dans toutes les creatures.

C'est vne absurdité de croire que

le ciel puisse donner la forme naturelle aux choses, ou que les semences puissent donner des ames qu'elles n'ont point, puis que la foy & la religion enseignent que Dieu est le principe immediat de toutes choses, qu'il est present par tout, & que c'est lui qui donne tout ce qui est requis à leur perfection. La creation regarde & suppose l'habitude à la chose qui est en sa perfection: Et la perfection de la chose est la forme essentielle, interne de chacune d'icelles. Donc son origine immediate ne peut prouenir d'ailleurs que de la creation, & immediatement de l'vniue & ineffable createur de toutes choses.

Les Ecoles se sont tropées en ce qu'elles voyoient que la lumière de foy faisoit du veritable feu par le moyen du miroir ardent, de là elles se sont imaginées que la lumière étoit vn accident, & le feu vne substance. Elles n'ont pourtant pas été bien fermes en cette opinion, vû que tantôt ébloüies de la lumière naturelle du Soleil elles ont recours à lui comme au createur de la substance du feu, puis reuenans encor par derriere elles demeureroient en doute, sçauoir, si c'est le ciel qui compose la forme du feu, ou quelque autre lumière artificielle qui ait la même force en cette operation.

La negligence des Ecoles s'est toujours faite paroître en ce qu'elles n'ont pas plutôt trouué vn exemple putatif & erroné, qu'elles en ont d'abord fait des regles generales, de crainte qu'en faisant vne recherche plus exacte parmi les especes, elles ne fissent rencontre de quelque chose qui les oblige à se  
departir

de partir de la possession de cette prétendue connoissance. Quelquefois elles ne peuvent pas comprendre la lumiere du Soleil sans s'empêcher de croire que c'est lui qui est le createur de toutes les formes essentielles. Puis changeant d'avis elles s'imaginent que la forme essentielle du feu est engendrée immédiatement de la chaleur, de la pourriture & de la friction (comme on voit aux coûteaux qu'on aiguise, & aux autres choses qui s'échauffent pour être frotées rudement l'une contre l'autre.) Et autrefois voyant que le feu étoit pris d'une autre lumiere sans cooperation du ciel, elles changent de note, combattent leur opinion, & ne donnent plus au ciel la generation des formes: puis autrefois elles lui cedent cette faculté, & chancelantes ainsi dans l'incertitude elles ne savent à quel Auteur attribuer la naissance des formes. En après voyant qu'on prenoit du feu d'un autre feu, & croyant que le feu & la chaleur étoient potentiellement en tout objet combustible, elles ont crû que toutes les semences contenoient par semblable maniere vne forme potentielle. & que la forme actuelle sortoit & étoit finalement réueillée, amenée & procréée par vne disposition potentielle qu'elles nomment puissance de la matiere. Ce qui est tout à fait ridicule.

Les premiers Philosophes s'étoient imaginés, qu'il se faisoit aux generations des semences ce qu'ils auoient expérimenté se faire au feu & à la lumiere, & commencerent à établir que toute forme substantielle (qui n'est concédée qu'à l'homme à cause de l'ame immor-

telle qui ne s'aneantit jamais comme on fera voir en son lieu) sortoit immédiatement de la puissance de la matiere qui veut dire des accidens.

Cette science chancelante ainsi dans l'inconstance fut bien tôt departie en beaucoup de sectes différentes.

Premierement, Saint Thomas enseigne: *Accidentia reuera quidem generant substantiam: sed id tantum respectu substantialis forma, cuius sunt instrumenta.* On voit premierement que Saint Thomas abandonne son Aristote, & veut que la cause efficiente soit interne, & qu'elle depende & deriue du sein de la forme, & qu'elle soit la prolificatrice.

Secondement, il dit, *Vna forma substantialis non facit alteram ex seipsa: sed eius accidentia id reuera faciunt.* Et de plus, *Accidentia ex seipsis reuera non faciunt formas substantiales: sed est virtus substantialium formarum, quarum instrumenta dumtaxat sunt ipsa accidentia.* où comme il dit ailleurs, *Accidentia sunt proprietates formarum substantialium, & quicquid operantur id virtute formarum fit.* Mais certes il ne se fait pas aux choses naturelles comme il se pratique aux affaires humaines, où le Iuge, où le Prestre opere à cause de l'office ou de caractère qu'il possède, & non pas comme Pierre ou Iean: car la nature ignore ces sortes de respect, & n'en a point eu jusqu'à present, & tout ce qui agit en elle se fait sans relation d'autorité. Aussi l'accident agit d'autant qu'il est tel en soy-même, & non pas par la commission de ce dont il est organe:

car la nature n'entend point de substitution, & ne se sert pas de la finesse du droit, & chaque chose opere & fait ce qu'elle peut faire sans lettres ni patentes. Qu'importe-t'il à l'effect de la production des formes que les accidens agissent en tant qu'ils sont organe de la forme substantielle, ou par quelque autre égard. Si cependant les formes essentielles sont véritablement & actuellement constituées par les mêmes accidens ? Si l'instrument produit quelque chose à la matheze il ne doit pas être entendu de même en la nature, parce qu'il est simplement externe à la chose engendrée & à la forme, & ne contient aucunement l'idée essentielle de la forme, & encor moins son Archée, ou Elprit directeur. Les accidens ne sont que les moyens dispositifs de la matière à la disposition de la forme, & non pas à la procreation. Il semble selon S. Thomas que les accidens (comme instrumens de la forme) representent de canaux instrumentaires, par lesquels la forme de l'engendrant inspire la forme à la chose qui s'engendre, pourueu que la matière de l'engendré ait receu auparavant vne deüë disposition par des autres accidens : Et alors la generation immediate de la forme ne seroit pas deüë aux accidens : car les accidens ne sont jamais productions substantielles sous la signification d'instrument. Scotus insistant aux mêmes delusions prises de la production du feu, dit : *Accidentia nullo modo generant formas substantiales : sed unam formam substantialem reuera actualiter produci ex se ipsa alteram.* Ces paroles ôtent au Ciel & au Soleil la gene-

ration des formes. 2. Il entend que toutes les semences sont actuellement animées & douées d'une forme substantielle, & ainsi, il y en a d'autres qui produisent (comme l'Afrique des nouveaux monstres de sciences par leur presumption imaginaire.

Si la nature requiert (comme on suppose en physique) vne certaine succession de semence, vn entretien continuel, & vn écoulement de l'un à l'autre comme d'un principe consubstantiel, & conjoint à ce qui est commencé : comment est-ce que les accidens de quelle maniere qu'ils soient pris, pourront engendrer & contenir la forme substantielle ? Ils confessent que toute forme est la perfection interne de la chose, son essence, la substance & l'origine de tous les accidens du constitut ; neantmoins ils veulent qu'elle naisse & soit produite & crée comme de rien par les accidens comme des dependances de la forme essentielle de son predecesseur : & tout ainsi que routes les choses naturelles produisent leurs semblables en espece ; il s'ensuit qu'ils veulent que la forme essentielle soit de même espece avec les formes accidentelles, & que les accidens ôtent cette prerogative aux substances : Que les accidens produisent les accidens, & de surplus les formes essentielles des substances & que les formes substantielles demeurent oisives, & sans rien faire, & remettent tout ce qu'elles ont à faire aux accidens comme à des vicaires. N'est-ce pas battre en faux l'Axiome d'Aristote, qui dit : *Quod omne agens natum sit naturaliter producere suum simile.*

Puis

Puisque les accidens ne produisent pas seulement les formes accidentelles, mais aussi les substantielles : c'est pourquoy l'axiome des Ecoles n'est pas exempt d'atheisme & de faulxeté. *Quod omne agens quod disponit ad formam, etiam det ipsam formam* : car si la substance differe d'auec les accidens en predicament, ils ne doiuent pas auoir moins de difference entre leurs principes, car le principe actif, motif, dispositif & essentiel des generations est la même cause efficiente, l'Archée ou l'esprit directeur, & c'est Dieu qui crée les formes des substances. *Quorum ergo principia sunt genere & predicamento diuersa, illorum effectus aequè distant : prout causa eadem similes, sunt similes similibus causatis.* Il s'enluit donc par les choses sūdites que la chaleur ne produit autre chose que la chaleur, & non pas du feu, & beaucoup moins la forme du poulet : parce que comme la cause efficiente est interne, & de l'essence de ce qui est causé ( ce qui sera montré cy-après qui est contre Aristote) Aussi deux choses semblables ne peuuent pas être formées par des causes prochaines & touchantes, & être differentées en espece, & encor moins en predicament : car il ne se donne point d'être sans proprieté essentielles, & point d'agent sans moien & organe. Par quel moien, & par quelle proprieté sera-ce, que la chaleur sera l'agent ( en la production hors de la forme ) & de quelle substance produira-t'elle ? Et par quel atouchement la chaleur atteindra-t'elle la forme pour la produire en autre objet general de la participation de son être : car dans les Eco-

les qui sont imbuës de l'erreur des Gentils, toutes les formes des substances sont substances. D'où les Chrétiens doiuent comprendre que le ciel ni les accidens dispositifs à la forme ne peuuent produire aucune substance de rien, & que la creation de substance n'est propre qu'au seul Createur. S. Augustin a eu vn bon sentiment que voicy. *Si Deus in aeterna intelligentia species omnes conineat, (imo & individua earum) quo modo non cuncta conderet, an aliquorum artifex esse noller, quorum efficiendorum artem & scientiam ineffabiliter laudabilis mens eius haberet.* C'est pourquoy encor que la semence contienne l'image de ce dont elle est semence, & vn esprit particulier & propre à tout ce qui est requis à la generation. Pourtant jamais la nature n'opereroit ni trauuilleroit pour acquerir la forme, si l'être essentiel de la forme ne dependoit originaiement, totalement, exemplaiement, parfaitement, emanatiuemment, & immediatement de Dieu : car si elle étoit priuée de ce respect relatif, elle seroit aussi frustrée de la puissance active.

Le Ciel, & les Astres de quelle maniere qu'on le prenne, ne peuuent pas produire efficacement, & immediatement les formes essentielles des choses, ni par leur mouuement, lumiere, & influence, ni par concurrence, cooperation ou copulation, qui sont seulement destinées *In signa, tempora, dies, & annos* : lesquels offices il n'est pas permis de contraindre sans crime à des nouvelles seruitudes.

Selon S. Gregoire il a été donné

P à

à la terre le pouuoir de germer de foy, & aux animaux de croître & multiplier, & par conſequent il ne le faut pas attribuer au ciel. Les Ecoles pourtant s'écartent ailement du ciel pour reuenir aux accidens diſpoſitifs : mais les accidens ne produiſent pas les formes des ſubſtances, ni de foy, ni comme organes des formes, & la forme d'une ſubſtance ne produit point d'autres ſubſtances, puis que la forme du Geniteur eſt localement hors de la ſemence. 2. Qu'encor que la terre ait receu le pouuoir de germer & fructifier ſans l'intervention de la ſemence du ciel, ou de quelque autre cauſe, elle n'eſt pourtant pas l'effectrice, ni la productrice des formes. 3. Il faut ſuppoſer que Dieu eſt actuellement la véritable & parfaite eſſence de toutes choſes. 4. Que l'être qu'ont les choſes eſt de la creature même, & cét être n'eſt pas Dieu, encor qu'il en ſoit dependant, & qu'il lui ait été donné en gage, ou talent : pourtant cét être eſt de creation aux creatures. 6. Il conuient auſſi à l'être de faire quelque choſe avec ſon être, & de travailler pour ſa propagation, en ſuite de la benediction qu'il leur donna, en diſant, *Crescite & multiplicamini*. Et de là cét être tient lieu de cauſe ſeconde. 7. Dieu donc en la generation de l'être concourt comme vne cauſe vniuerſelle, independante, totale, eſſentielle, & efficiemment efficiente : & l'être créé comme vne cauſe dependante, partiele, particuliere, & diſpoſitiuement efficiente.

Pour ce qui concerne de ſçauoir ce que la creature peut contribuer

à la production de la forme, il faut noter que comme les êtres n'ont rien de foy pour engendrer, mais que tout ce qu'ils poſſèdent, ils le tiennent par vn don gratuit de Dieu qui opere mediatement & immediatement toutes choſes, & que l'animal n'engendre pas l'animal, mais la ſemence l'animal. Et par ainſi il n'engendre pas la forme. La ſemence donc eſt comme l'Architectrice (pour la forme de l'animal) qui diſpoſe, mais elle ne fait pas la forme. Elle prend bien l'Archée ou l'eſprit directeur de celui qui la produit, mais non pas la forme ni la lumiere de vie par laquelle la forme reluit : car au commencement de la generation cét eſprit n'eſt pas encor lumineux : mais c'eſt vne certaine matiere ſpirituelle & airée ſur laquelle, la forme, la vie, ou l'ame ſenſitive de celui qui a engendré la ſemence à quelque moment reluit & eclaire, juſqu'à ce qu'il lui ait ſuffiſamment empraint quelque ombre ou quelque caractere de ſa lueur : laquelle matiere demeurant aide & deſireuſe de la ſplendeur qu'elle a déjà reſſentie au geniteur dont elle a déjà conçu quelque ombre, elle tâche de tout ſon poſſible d'organifer ſon corps pour le rendre propre à la reception de cette lumiere, & aux actions qui en dependent : & par le moien de ce deſir ardent cét eſprit s'enflamme de plus en plus, & aspire au dement à la ſuſception de cette lumiere, qui doit faire ſa forme & ſa vie, qu'elle ne reçoit pourtant pas d'ailleurs, que de celui qui eſt la voye, la verité, & la lumiere vitale : à quoy l'Archée étant vne fois paruenue

paruenue, & ne pouuant passer plus outre il s'arrete? Cependant il reçoit la forme du pere de lumiere après qu'il s'est bien acquité de son deuoir. Voilà comme la philosophie Chrétienne nous doit enseigner pour le regard des animaux & des plantes, Et pour les pierres, mineraux & metaux, & autres fruits aquatiques qui ne jouissent pas de la vie, il les faut ajuster & interpreter d'une façon approchante à celle cy. Ce n'est pas que (encor que cette famille ne produise pas par la vertu des semences, & qu'elle ne fasse pas ses productions hors de soy) leur être soit defaillant pour les mener aux fins destinées de maturité: mais comme il n'y a rien qui se puisse mouuoir & disposer de soy-meme à moins qu'il ne soit semence, il est necessaire que tout ce qui s'engendre ait vn dispositeur interne qui existe & reside en vne vapeur mole, aqueuse, salée, boueuse, &c. Non pas qu'elle soit vagabonde & errante par toute la masse comme elle est aux brutes, ou qu'elle habite en vn suc perpetuel: mais cette vapeur spirituelle s'incorpore par tout, & ne change aucunement de la nature du fruit produit: & en la classe des mineraux cet esprit dispositeur est presque vital & sensitif. C'est vne chose admirable que les Ecoles reconnoissent que toute matiere seconde s'écoule d'une certaine matiere vniuerselle & elementaire, & qu'elles ne veuillent pas admettre que toutes vies ou formes deriuent de la vie primitiue, & du premier acte qui est Dieu: Et que toute perfection deriue de l'vniuerselle & sursentielle essence de perfe-

ction: au contraire ils se moquent de Platon & d'Auicenne avec leur principe diuin, qui ont analogiquement mieux approché de la verité que les Chrétiens qui attribuent les vies, les formes substantielles, & les quidditez au ciel, à l'operation des accidens, & à la faueur des dispositions materielles.

Les hommes qui ont été estimez au delà du commun ont été si auenglés que d'auoir eu la pensée que le feu étoit vne substance, & que la lumiere n'étoit qu'un accident, & ont consenti à la bonne foy aux erreurs des Gentils qui les ont entraînés en beaucoup d'absurditez. 1. Ils ont été contrains de nier que les formes des choses fussent lumiere. 2. Ils ont logé les vies, les formes, & les lumieres parmi les substances. 3. Ils ont crû que toute matiere étoit substance substantielle & durable: & que les formes étoient des substances priuatiues qui se pouuoient aneantir comme les accidens. 4. Que la matiere prenoit son être substantiel de la forme qui n'étoit pas substantielle, mais annihilable. 5. Que les formes cedent à la matiere en se soumettant & subsistant.

S'ils auoient bien consideré de près ces absurditez ils auroient premierement appris qu'il n'y a que la seule ame immortelle entre les formes qui puisse être vraiment substance. 2. Que toutes les autres formes étoient de la classe de la vie, & hors des accidens & de la substance. 3. Qu'il est impossible que la matiere puisse jamais être faite accident. 4. Parce que la matiere ne se peut pas aneantir. 5. Qu'il est impossible que l'accident se puisse changer

en substance. 6. Et que partant l'accident de part & d'autre gradué ne peut pas se demettre de la gradualité pour se faire substance. 7. Que si la lumière est réputée pour accident, qu'elle ne pourra jamais faire du feu de soy, si le feu est substance. 8. Que c'est vne question frivole de demander comment l'accident se fait substance puis qu'elle presuppose de l'impossibilité : donc l'accident ne produira pas la substance de soy, puis qu'il presuppose l'impossible, ni l'accident ne fait point de substance de la substance : car il n'est pas question de demander comment la substance se peut faire de la substance, mais comment l'accident la peut produire : car si l'operation dispositive & accidentelle interviennent & concourent en la production de la chose substantielle, cette production de substance ne regarde pas l'accident comme son principe productif.

On appelle accident toutes les proprieté, puissances, & facultez des choses: & ces sortes de qualitez que les êtres ont, ne sont pas accidens hors desdits êtres: mais les êtres sont leurs habitations, & leurs origines où elles sont attachées. Ainsi la chaleur du feu est sa propriété & son accident: & le feu n'est pas davantage chaleur que secheresse, de même que la secheresse n'est pas chaleur : car comme leur dualité est distincte, aussi ne peuvent elles pas être toutes deux ensemble au feu, pour en être l'essence immediate : mais le feu differe tellement de toutes les deux, qu'on peut nier à bon droit que le feu soit chaleur, & que le feu soit secheresse : car le feu a beaucoup de propriétés

specifiques & propres à lui, outre les qualitez premières, comme de separer, détruire, brûler, promouvoir, meurir, &c. Que l'on peut voir au traité des elemens: mais la propriété la plus intime & formelle du feu c'est la lumière. Les premières & secondes des qualitez susdites au feu sont des purs accidens distinctement separés du feu, desquels ledit feu est le sujet d'inhesion. Toutes les formes des substances, & le feu, la lumière, le lieu, le magnete (qui est associé à l'air) la vie, &c. sont (excepté l'ame humaine des creatures neutres entre la substance & l'accident, pource qu'ils ont l'être & sont actuellement quelque chose, & agissent & ont des organes & des propriétés: ils ne sont pourtant ni substance ni accident: mais comme nous avons dit des creatures neutres: pour plus clairement entendre cecy le Lecteur est renuoyé au traité du feu & de la lumière. Nous dirons seulement en passant quelque chose de la nature heteroclitique du feu, entant qu'elle peut servir à la connoissance des formes: car pour ne l'avoir pas bien connu il s'est glissé en medecin: quantité d'erreurs.

Premierement, il faut considerer que le feu s'unit tellement (au corps qui brûle) à la matiere inflammable, qu'il semble être sa forme essentielle, & pourtant il est son destructeur.

2. Que la matiere enflammée est conuertie en gas fuligineux qui n'est pas encor eau, car quoy que le feu ait consumé les vertus féminales de la chose qu'il brûle, il y reste encor quelques propriétés fermentales d'icelles en ses fuliginés, qui s'acheuans d'éteindre

en l'air, elles retournent finalement en eau elementaire. 3. Que toute forme essentielle conluite en l'être de la chose à laquelle elle existe de soy : & que le feu détruit aussi la fumée grosse, ou le charbon qu'il enflame, & le conuertit en gas ou esprit sauuage, duquel il a été parlé en son lieu. 4. Que toute forme essentielle, est tellement vnue à la matiere, qu'en étant vne fois separée par extinction ou ablation, elle ne retourne plus au même état qu'elle étoit ni en l'acte formel, ce qui n'ariue pas de même au feu. 5. Que toute forme suruenante s'impacientie en l'attente de la forme totale : Mais le metal ou autre corps fixe, rouge & ardent retourne en son premier état lors que le feu en est ôté, sans ceder aucunement la forme au feu. 6. Que toute forme de substance à vne matiere spécifique où elle est : Mais le feu, a le bois, la cire, la poix, & tous autres sujets capables de combustion. 7. Que toute forme substantielle sort finalement en la matiere disposée par la semence precedente : Mais le feu n'a point de semence: au contraire il consume toute celle qu'il rencontre. 8. Que les formes de substance n'ont point de degrez : mais le feu s'augmente en degrez par les soufflets.

De toutes lesquelles choses il faut conclure que le feu n'est pas substance, ni la forme essentielle des substances : Mais il est la mort positive, & le destructeur des choses qui n'a pas son pareil en toutes les autres creatures ; Ce n'est pas non plus vn composé substantiel fait de matiere & de forme ignée : car s'il auoit de la substance il ne pourroit

pas penetrer les dimensions du corps du fer lors qu'il s'y prend.

Pour reuenir à nôtre premier discours il y a quelques semences ou noyaux d'arbres qui contiennent de l'huile, comme les amendes, noix, pistaches & plusieurs autres semences vegetables : ou elles sont farineuses comme les glands, châtaignes & legumes : ou elles rendent vne seconde mucilage en forme de lait. Dans toutes ces choses la cét Archée ou esprit seminal y habite, qui est affoupi & comme endormi dans leur coagulation tout le temps qu'il ne songe pas à sa propagation: mais lors que la semence est en terre, il ne peut pas s'empêcher de s'imbiber de son humeur qui l'enfle ; puis contractant petit à petit le relans, il conçoit vn ferment fracide, ou odeur & saueur moisie qui altere la spécifique & la propre saueur de la semence : en suite de quoy elle se dispose à sa transmutation. Et par le moyen de ce ferment fracide, cét humide spermatique en natal medite sa resolution & se réueille.

Le gas ( qui part facilement des choses qui se putrescent ) est excité & prend origine d'icelles, & sous cette corruption ( qui se montre euidentement au bois qui se pourrit en terre ) il pousse d'abord en dehors des fuligines dont se forment des especes de champignons : parce que cette fuligine qui est vn indice de la chaleur ( qui est excitée par la putrefaction ) & de la dissolution, menace le corps de la separation de ses parties heterogenées. Telement que cét esprit seminal ( encor qu'il soit profondément

caché dans la liqueur féminale) se prepare à faire la faillie, après s'être vn peu promené dans les semences où il se trouue élargi par la relaxation de son inuestiture.

Cette matiere spirituelle & airée des semences s'étant vne fois acquise vne chaleur modérée, medite insensiblement la perfection de l'Archee à laquelle elle aspire, & prouoque la masse du corps qui lui est lubituée à rechercher & impetrer les dispositions de la forme.

Ce que nous disons ne regarde pas seulement les vegetables, mais aussi les animez. Comme il paroît euidentement aux œufs des poissons, des oyseaux & des reptiles, & encore mieux aux semences des bêtes à quatre pied.

Finalemēt cette matiere spirituelle & Archeale, est alumée & illuminée par vne lumiere splendide, claire & subtile, qui lui donne la vie.

Les mineraux ne s'emmaigrissent point à force de produire, & ne s'ennuient point de fructifier en leurs especes: parce qu'ils contiennent des principes constitutifs par lesquels ils croissent & subsistent, qui sont radicaux, & leur seruent de semence.

Nous auons dit cy-deuant, qu'il ya aux semences des choses vne certaine vapeur airée & spirituelle qui est suscitée de la matiere disposée: en après que cette matiere conçoit de la chaleur, qui est excitée tant par vne fomentation externe, que par l'odeur fricide qu'elle conçoit qui est vn commencement de corruption: & finalement qu'elle est illuminée & reluit com-

me aux poissons: ou deuient splendide comme aux animaux actuellement chauds: Pourtant cette splendeur n'est pas l'ame, ni la forme de la plante ni de l'animal, &c. (autrement les formes seroient routes semblables, & n'auroient point de differences entre-elles.

Il est bien vray qu'il ya en cette splendeur vne quiddité ou nature speciale, qui est emprainte d'vne odeur spécifique, (qui n'est guere étrangere, ni éloignée de la splendeur) qui determine cette lumiere à quelque chose d'essentiel: Tellement qu'encor que cette splendeur soit excitée par la vertu de la seule nature, comme il paroît au bois pourri, aux sels & aux choses salées: Pourtant elle ne deuiet iamais vitale que le Diuin Createur n'y ait adjoûté la forme spécifique d'vne certaine lumiere, qui est l'effectrice de la quiddité, qui seule ameine l'odeur, la splendeur & routes les proprietéz de la vapeur illuminée sous vne même vnté.

Voila ce qui fait la vie, ou la forme des choses, & faute de ce supplement, le fœtus degenerate en monstre ou en pourriture: car encor que cette matiere airée, spirituelle, & vitale soit dans les choses, & qu'elle prenne croissance en elles: pourtant parce que la lumiere formelle & vitale y manque (qui tire sous l'vnté les proprietéz & diuersitez subalternes) le fœtus se corrompt & se pourrit d'abord. C'est pourquoy le seul Pere des lumieres fait immediatement les lumieres des formes, & les formes des lumieres. *Qui vitam omnia dat omnibus, nec longè abest ab vnoquoque nostrum.*

Le

Le progrès de generation est plus aisé à concevoir aux semences chaudes : car les semences se moiffent d'abord par le moyen de la chaleur & de l'humidité : & de là leur Archée conçoit facilement de la splendeur, comme en ayant déjà été illuminé par celui qui l'a produite. Et n'étant pas content d'avoir acquis la vegetatrice de son espece, il aspire encor à quelque chose de plus, à sçavoir à la lumiere compromise à la semence. Alors il celle & se contente en sa sensitive sans essayer de s'avancer & se produire d'avantage.

Toute forme est crée du Pere de lumiere en propre espece, & cette forme est vne certaine lumiere attachée au corps dont elle est la forme.

Les formes sont differentes entr'elles, non seulement en degrez de lumiere : Mais aussi en espece. Aussi il y a tout autant d'especes de lumieres en la nature qu'il y a de choses differentes : & comme les Anges sont contez entre les choses créés : Il s'en suit qu'il y a beaucoup plus d'especes de lumieres, que des choses materielles.

Ce n'est donc pas sans cause qu'il faut se représenter qu'en l'esprit des semences il y a de la lueur ou de la splendeur, & par consequent qu'il contient quelque chose d'approchant à la lumiere formelle qui mene la matiere aux fins convenables, en son espece : pourtant cette splendeur est beaucoup éloignée de la lumiere formelle : parce que la splendeur procede du sein de la nature, & la lumiere formelle est immediatement & en vn instant formée du Pere de lumieres : & la

difference & dissemblance qu'il y a entr'elles gilt, en ce que la splendeur des semences est vn effet de l'esprit seminal : & la lumiere formelle est la cause, & vn pur acte vital.

De plus la splendeur differe de l'esprit seminal, comme la lumiere differe de la matiere : Telement que tout être de splendeur se termine en éclairant ; Et la lumiere de la forme est telement attachée à la quiddité de cet esprit, qu'ils ne sont formelement qu'un même distingués par la relation : car encor que la lumiere formelle luisse, pourtant son acte n'est pas terminé en luisant, mais en la quiddité & nature essentielle.

La lueur & la splendeur sont des principes de degrez à la lumiere qui brûle & chauffe : là où la lumiere formelle differe de tout son genre de la lumiere ignifiante, & par consequent ne connoît point de degrez : mais elle a en sa formalité ses especes distinctement differentes, tant en son essence spécifique, qu'en son être individu : Telement que la nature doit recevoir ses distinctions spécifiques de la lumiere formelle, & ne peut pas se différencier de soy-même, ni se perfectionner que par quelque chose d'antérieur qui contienne l'acte de distinction, & qui la perfectionne.

Comme les ferments differentient & perfectionnent actuellement les choses : Aussi faut-il considerer en elles vne puissance de la sagesse infinie, qui est instruite de tout ce qu'elle a à faire.

Il y a de quatre sortes de formes. En la premiere, la vie ne se manifeste pas ouvertement comme aux cailloux, marcasites, sels, soufre, &c.

La forme desquelles est vne certaine lumiere materiele qui la contient, & qui donne l'être à la chose, qui est à bon droit nommée forme essentielle.

La 2. par la puissance qu'elle a de nourrir, faire croître & augmenter par vn ordre continuel & bien ordonné, semble contenir vn caractere animé, & vn principe vital: comme on void aux plantes: c'est pourquoy il la faut appeler vitale: Non pas que cette forme soit vne Ame viuante, mais seulement vitale, en tant qu'elle a analogiquement quelque chose d'approchant à l'Ame sensitive & viuante.

La troisiéme classe contient vne forme viuante, non pas par similitude: Mais elle est effectiuement motiue & sensitive: qui est dite forme substantielle ( non pas pourtant du nom absolu substance ) mais seulement substantielle comme si elle se comportoit à la maniere de quelque substance spirituelle.

Finalemēt il y a la quatriéme qui est l'unique & la veritable substance, & il n'y a qu'elle absolument qui doive être nommée substance formelle, qui est immortelle, & d'vne durée infinie.

Pource que est du reste nous auons montré que la lumiere & le feu étoient des creatures neutres entre substance & accidet, & parce qu'il seroit necessaire icy d'en dire quelque chose, à cause que toutes les formes sont de la nature de lumiere, pour euiter des repetitions, le Lecteur est renuoyé à leur traité particulier.

Les Anges & l'Ame intellectuelle

le sont des vrayes substances formelles & spirituelles, parce qu'elles ne perissent iamais: Ce qui n'est pas ainsi des autres formes qui subsistent & meurent comme font les lumieres. En consequence de cela il conuient d'établir cette These pour les Ecoles. *Nulla substantia est annihilabit'is vi natura aut' arit'*: Car qu'elle absurdité d'établir pour des veritables substances des formes qui ne subsistent quelquefois pas vn moment, & qui se peuuent aneantir par la mort?

Si la forme de la chose est sommairement & principalement substance ( tellement qu'elle soit vn acte par lequel la matiere soit quelque chose de subsistant, ou qui doive subsister ) il semble que la forme doit principalement subsister, ou cet axiome sera faux. *Per quod unum quodque est tale, illud ipsum est magis tale*: Mais la consequence est aussi fausse que l'Axiome: car toutes les Ames des brutes, & toutes les formes sont caduques & mortelles. Ce qui fait l'antecedent aussi faux que la consequence.

Toutes les Creatures ont été faites de rien, c'est pourquoy elles retiennent la nature de ce principe, & les êtres & les formes des choses retournent à leur premier neant.

Mais Dieu n'a pas créé l'homme immediatement de ce rien: Mais du limon de la terre, & l'a animé de son souffle diuin: si bien que la creation a été quelque chose d'éloigné de celle des autres creatures.

Le Tout-puissant prit du limon de la terre, ( non pas vne quantité proportionnée à l'homme comme pourroit faire vn faiseur de statue: car

car d'une seule côte d'Adam Dieu forma le corps entier de la femme) afin de montrer que le mystere de cette creation extraordinaire n'étoit pas de la nature des autres, mais que l'homme étoit substantiel quant à la forme. Enfin tout ce mystere ne tendoit directement qu'à l'Âme, pour faire voir non seulement que l'Âme humaine étoit exempte de la Loy des autres, & qu'elle étoit l'unique substance entre toutes les autres formes: Mais aussi pour montrer par la disproportion & inégalité du limon & de la côte au respect du corps entier de l'homme & de la femme) que nôtre Âme étoit vne substance formelle (non pas pourtant pour le regard de la quantité) & spirituelle qui devoit durer éternellement en guise d'un être véritablement subsistant après le don de creation; Qui se devoit neantmoins separer un jour de son corps: Et comme la lumiere du Soleil, & celle de la Lune qui dardent sur la terre se penetrent mutuellement lors qu'elles se rencontrent: Aussi la lumiere de nôtre Âme peut atteindre & penetrer immédiatement les formes de toutes les choses pourveu qu'elle soit vne fois dépetrée de sa masse corporelle: Et tout le temps qu'elle est alliée avec son corps, elle penetre les formes qui lui sont subordonnées. Ce qui est signifié par ces paroles *Substitui pedibus eius volucres Cæli, pecora campi, & pisces maris.*

Encor bien que Dieu atteigne immédiatement toutes choses: Ce n'est pas à dire pourtant qu'il soit atteint des autres formes excepté de l'Âme l'ors qu'elle aspire au souverain bien, & se reflechit en Dieu

en tant qu'elle est son image: mais les formes caduques n'ont aucun droit d'agir en la lumiere infinie & substantiel.

Il est constant que ce qui passe en Aristote pour vne pure innocéce est vn blaspheme aux Chrétiens de dire, que Dieu fait quelque chose immédiatement, qu'il deuroit aussi souffrir la reaction, & que Dieu immatériel se sert d'instrumens immatériels pour agir & operer quelque chose: Mais si l'Âme humaine represente prochainement l'image de Dieu, & qu'elle soit immortelle & impassible: Il ne se faut pas persuader qu'elle puisse être asservie par les Loix corporelles pour en souffrir quelque chose: & encor bien que pendant la santé on void souvent que les puissances de l'Âme se troublent, & qu'il y ait santé à l'être, & santé à l'Âme: Il est pourtant difficile de concevoir qu'une substance immortelle & spirituelle puisse souffrir par le moyen d'un excrement infame (comme delires, fièvres & maladies hypochondriaques) qui n'a pas le pouvoir de l'atteindre jamais. Donc l'Âme immortelle ne deuiet pas furibonde, & n'entre pas en delire, elle n'est pas non plus assoupie par l'opium, ni aliéné: par les maladies hypochondriaques, elle n'est pas alterée par les lunaisons, ni ne deuiet jamais enragée: car les fureurs & les alienations de la raison ne sont pas propres à l'Âme immortelle: Mais elles sont plutôt deleguées à la sensitive qui lui sert d'enveloppe & d'hoſpice (comme on fera voir en son lieu) qui la penetre seulement de quelque rayō vital pour la faire exister & viure.

Q

Nos

Nos Ancestres qui ont cru que les formes des brutes étoient des substances, & qu'elles étoient immédiatement prises de la substance de la matiere; & que le Createur ne répandoit pas & distribuoit lui même cette nouvelle lumiere dont l'Archée étoit illustrée par vne maniere ineffable, qui faisoit vne conjonction d'vnité spécifique avec le cōstitut, sans laquelle les dispensations des corps, les excitations & splendeurs de l'esprit seminal, & généralement tous les efforts de nature sont vains & steriles; car l'Archée ne peut pas donner ce qu'il n'a pas.

Dans les sélitifs il y a vne ame ou vne vie sélitiue qui est animée d'vne lumiere spécifique & formele en la cōception brutale ou bestiale d'as le momēt de la maturité, & au periode de destinatio: mais cōme la semēce humaine n'a pas vne determination spécifique à des dispositiōs bestiales (à moins que la femme enceinte ne vienne à aliener par la force de son imaginatio l'idée de la semēce qui aspire à la forme humaine) & que le Tout-puissant n'ignore pas iusqu'ou & à quoy chaque semēce tēd & s'achemine. Et lors que la semēce humaine est vne fois paruenue à la vie, elle reçoit l'ame sélitiue (qui jouit seulement de la vie, & qui ne differe point en splendeur de la bestiale) & en même instāt Dieu y joint l'ame immortele, afin que par ce dernier acte la sélitiue soit déterminée à l'espece par l'individu humain: laquelle sélitiue pourtāt doit perir avec la vie: parce qu'elle est bien associée avec la substance formele & immortele de l'ame: mais elle n'est pas vnue avec elle par vn lien indissoluble, ni ne la penetre point; mais elle lui sert seulement d'enveloppe, & ne la touche qu'irre-

gulièrement: donc l'ame sélitiue en l'homme n'est pas en la forme spécifique de brute, en sorte qu'elle soit brute ou bestiale auant que d'être humaine: mais elle est spécialement déterminée pour l'ame intellectuelle, comme la lumiere est déterminée pour vne substance lumineuse; autrement elle ne seroit pas propre à l'vnion du corps: tellement que la subordination vers vn acte vltérieur dans la conception du Createur, ôte à la sélitiue la determination spécifique; parce que la forme subordonnée ne determine pas l'être, le nom, ni l'espece de la chose, encor qu'elle soit actuelement en l'individu: & outre que l'ame sélitiue n'est pas ni substance, ni accident; mais c'est vne certaine nature lumineuse qui est neutre: aussi lors que la beste ne sent pas encor, & qu'elle vit seulement & se nourrit, ce n'est pas à dire que ce soit vne forme vegetate, parce que cette vegetatio est subordonnée: & depēd de l'ame sélitiue. Il y en a beaucoup qui se sont imaginés que deux actes formels ne pouuoient pas cōpatir ensemble, à cause qu'ils croyēt que ces actes sont deux substances: mais ils se sont contredits au feu, lors qu'ils ont vū que la lumiere penetrait la lumiere, le feu le fer, & que le feu étoit penetré du feu, ajouté ou augmenté à force de souffler.

Finalemēt la sélitiue (aux brutes) n'est pas vne nuē promotion de l'ame vegetatiue à la sélitiue, comme vn auancement à vn état plus noble & plus parfait; ni lors que la sélitiue suruient, que la vegetatiue ne lui cede pas la place, ni ne se conuertit pas en elle.

Il ni a persone qui se soit auisé de nōmer accident les ames des plātes,

mais

mais ils cōfessent tous vnanimemēt que ce sont des etres vitaux & subsistā. Elles ont biē en effet des ames vitales, mais qui proprement ne viennent pas: & cette ame perit pour la plupart avec leur lumiere vitale, lors que la plante se seiche, & ne reste que sa simple vertu: le dis la plupart parce que la racine des fleurs d'Anemone ridée, & presque entieremēt flētrie ne laisse pas de reuerdir encor, &c. Ce qui fait voir que les operatiōs & les effets de l'ame sont distincts & separez en sorte qu'il y en a qui peuuent être éteintes, cependāt que les autres demeurent en leur integrité. Les ames dōc sont des lumieres specifiques & spirituelles subordonnées au terme d'une duratiō destinee, & sōt déterminées au mouuement, auquel terme si elles ne sont penetrées par vne lumiere suruenāte, elles cessēt à l'instāt d'être & cette lumiere vitale differe entieremēt de la lumiere ignée (cōme nous auons dit) en fin, moyē, organe, effet, & propriété, car la lumiere ignée n'est jamais viue ni vitale, sinō par accidēt entāt qu'elle excite: mais lors qu'elle est reduite par complicatiō à son supreme degré, c'est vne mort ou meurtriere artificiele (qui détruit) & vne simple creature: là où les autres lumieres des formes sont departies par toutes les especes des choses: veu que les choses ne tirent leur quiddité d'ailleurs que des formes lumineuses. Nous pourrōs ailēment cōprendre les diueritez de lumiere, par la consideratiō de la difference qu'il y a de la lumiere du Soleil à celle de la Lune: & comme la lumiere du Soleil étant repercutée de la Lune & réfléchie en icelle change si facilement de propriété.

L'Archée des mineraux est presque

materiel, & sous vne liquide épaisseur il couure vne nitēur occulte, obscure & lente, il est vn peu plus vif & plus liquide aux plātes: Mais aux bētes à quatre pieds il est extrêmement agile, remuāt & apparemment splendide. Ce qui est clairement aperçeu pendāt la vie, & après la mort de l'animal cette lumiere, & cette viuacitē & éclat qui paroissoit dans ses yeux s'éuanouit à l'instāt.

La lumiere des bētes à quatre pieds & des oyseaux est chaude, de la nature de celle du Soleil: ce qui se preue ailēment lors qu'on tuē vn bœuf qui pesera par exemple 800. liures. Après qu'il est mort & que la lumiere qui continuelemēt échauffoit toute cette grosse masse est éteinte, il deuiet d'abord froid.

La lumiere vitale & formele des poissōs est froide & lunaire & souuēt on void des lumieres, & des exhalaisons splendides de cette nature pendant les nuits les plus obscures qui luisent sans auoir ni du feu ni de la chaleur. Il faut aussi seindre de la même maniere que parmi les vegetables il y a de deux sortes de lumiere, de la nature des deux luminaires susdits qui ne sont pas de la nature des éléments puis que toutes les creatures materielles n'épruntent leur matiere que du seul élément de l'eau. Il ne faut dōc point s'étonner si on a commis des erreurs aux écoles concernātes les degrez des simples: puis qu'on n'auoit point eu de connoissance des lumieres: si biē que dorésenauant il faut distribuer les degrez aux simples selon le plus ou le moins qu'il sont partagez de cette lumiere regente. Ce que la chimie montre euidentemēt à ceux qui en ont acquis la veritable connoissance: car par la liqueur d'Alkaest de

Paracelse. On peut apprendre combien chaque vegetable possède de l'une & de l'autre lumiere, & de qu'elle figure elle est ornée: non pas par la persuasion de Quercetan qui ayat veu glacer vne foible lescive faite avec le sel d'ortie, d'abord il s'imagina que l'etre feminal de l'ortie qui avoit été reduite en cendre étoit demeurée au sel qu'on en avoit tiré à cause qu'il voyoit en la glace qui avoit commencé à se former, aux enuirons du vaisseau vne forme pointue & dentelée, crût (sans prendre garde de plus prez que toute sorte de glace commençoit toujours en pointe & en façon de dentelle) qu'elle representoit la figure de la feuille d'ortie.

Les formes uniuerselles ont leur lumiere de quiddité essentielles, qui ont bien de la correspondance aux deux grands luminaires: Mais ce n'est pas à dire pour cela qu'elles contribuent aucunement aux formes constitutives des simples, & c'est vne chose abominable de dire que l'homme & le Soleil engendre l'homme les semences des bêtes à quatre pieds, & des volatils sont premièrement mucilagineuses, & se perfectionnent par l'aide d'une legere chaleur du Soleil, & elles se condensent insensiblement, afin de pouuoir suffire à la consistance de l'engendré: les œufs des poissons au contraire sont premièrement durs: mais par l'assistance de la lumiere de la Lune, ils se ramolissent en forme de mucilages.

Nous auons fait voir en son lieu qu'il n'y a que deux elemens primitifs: aussi n'y a-t'il que deux grands luminaires.

Le Soleil prend à l'air, & la Lune aux matrices des eaux: c'est pourquoy l'animal animé d'une lumiere solaire, a besoin de respirer continuellement de l'air, & les poissons d'attirer de l'eau pour leur sustentation, & pour recréer & restaurer leur lumiere: C'est pourquoy la necessité de cette inspiration, ne doit point être méprisée pour la restauration des lumieres contenues dans les semences, qui ont de l'analogie avec les susdits luminaires, & non pas seulement pour respirer le froid en intention de temperer nôtre chaleur: Ce que la respiration des poissons qui sont froids peut témoigner.

Il suffit donc d'auoir montré qu'il n'y a point de forme naturelle qui soit produite du Ciel ni du Soleil ni de l'appetit imaginaire de la matiere, ou de quelque autre disposition des semences: car la nature qui a été crée de rien n'est pas capable de soy de monter à la procreation de la lumiere vitale: mais Dieu qui est le Seigneur uniuersel, & la seule vie, & le pere de toutes choses n'est pas nommé pere des lumieres à cause qu'il a fait les étoiles: car comme il n'est pas appelé pere des pierres & des choses qui ne vivent point: aussi n'est-il pas appelé pere des astres. Et si le pere charnel donne quelque chose de soy par laquelle il s'attribue le nom de pere: pourtant parce qu'il n'a pas le pouuoir de donner la lumiere vitale, & qu'il n'est pas le createur des formes: Aussi le nom de pere ne luy est pas bien dû, & ne doit point être donné aux creatures: mais c'est à Dieu seul à qui cet honneur appartient & à nul autre.

CHAPITRE

## CHAPITRE XVIII.

*Les Astres ne necessitent, & n'inclinent pas, ni pour la vocation, ni pour les vices & pour les vertus. Et la vie & la fortune ne dependent point d'eux.*

*Qui enarrat gloriam Dei & opera manuum eius annunciat firmamentum.* Qui veut dire, que les cieus ont été créés premierement pour annoncer la Majesté immense, la toute puissance, la bonté & la sapience de Dieu qui sont les quatre colonnes qui soutiennent tout l'Uniuers : Et la ciel étoilé pour denoncer aux creatures intellectuelles, les œuvres admirables des mains de Dieu.

L'Eglise consent aux predictions meteoriques entant qu'elles regardent les sterilitéz & feconditez des années, le temps propre à planter & semer, les perils de la navigation, la mort des Primats la peste, l'inondation, & generalement tout ce qui ne depend point de la direction de nôtre arbitre: parce qu'elle croit que toutes ce choses là sont attachées aux premieres qualitez elementaires, & qu'elles suivent le contingent. Et veut que les prognostics des Ephemerides soient considerés (non pas comme des contingens libres & arbitraires, & encor moins comme necessaires) mais simplement comme des effets des premieres qualitez & de rel-

forts des complexions desquelles nous auons iustilamment montré l'erreur cy-deuant : c'est pourquoy nous passerons sans nous y arreter, pour faite voir comme l'on s'écarte de l'Ecriture sainte : que les Astres & les étoiles necessitent, & qu'elles n'ont pas été faites pour tenter, incliner, perdre, rendre heureux, & pour infuser des sciences, &c. Autrement se seroit faire perdre la force aux merites, & aux prieres, pour ouvrir la porte à l'atheisme, & à des fatales destinations.

Premierement, si les influences celestes tiennent lieu de causes il faudra de necessité absoluë, que les effets deldites influences soient attachés à leur causes, & par conséquent necessaires, à la maniere des autres causes secondes, où les effets succedent necessairement aux causes stables, à moins qu'elles ne soient changées ou empêchées par quelque chose de surnaturel, ce qui est également propre à toutes les causes aussi bien inferieures que celestes.

Si les influences celestes sont seulement en maniere de signes & de presages, comme il est dit dans l'Ecriture sainte, elles ne porteront pas moins de necessité, & beaucoup plus étroite, si nous croions fermement à la prescience de Dieu, & que les choses aduenir sont depaintes aux étoiles par sa diuine prouidence. Si bien que de quelle maniere qu'on le prenne, *Stella erunt vobis in signa, tempora, dies, & annos.* Les Astres entraineront toujours de la necessité avec eux.

Les œuvres de Dieu qui sont annoncées par la necessité des étoiles & du firmament, ne sont pas les

œuvres qui furent faites aux six premiers iours de la creation : car les autres n'auoient pas besoin, ni ne pouuoient point s'annoncer elles mêmes, ni les choses qui étoient créées avec elles sans soleil : De plus elles ne deuoient pas prelager l'hyuer ni l'esté: puis qu'elles les caulent effectiuement par leur mouuemens locaux & alteratifs : mais elles deuoient indefiniment prelager les œuvres des mains de Dieu, & encor mieux les choses qui sont dites contingentes, que les reuolutions ordinaires & necessaires, lesquelles choses contingentes ne regardent pas la fertilité des années ( que le ciel caule par les alterations) mais ces étoiles deuoient prognostiquer les œuvres des mains de Dieu, qui par sa bonté, bonté & majesté étoient à venir. De là il se fit appeller Dieu des armées ( par qui les Roys regnent) Dieu jaloux & vangeur, qui transfere les sceptres des gens à autres, à cause des iniquitez : lesquelles œuvres sont contenues en la vie, naissance, vertu, durée, changement, succession, mouuement, & alteration des choses successives.

Si le sort d'un chacun est en la main de Dieu: & que la translation des coronnes soit vne œuvre de Dieu ( qu'il ôte au Roy pour donner au Berger, à cause de l'iniustice des Roys, du clerc & des luges ) aussi bien que les tempêtes, les tremblemens de terre, les deluges ordinaires, ou extraordinaires ( ce qu'on ne peut pas nier sans blaspheme) ce seront donc ces œuvres là qui seront denoncées par les étoiles : car c'est Dieu qui est le principe de la vie & de la mort. l'α & ω de toutes cho-

ses qui donne les victoires, la guerre, la famine, la peste, encor qu'elles soient accompagnées de causes secondes, parties, mediatrices, occasionelles, & de concause. Neantmoins il preide à toutes ces choses vniuerselles, comme vne cause totale, immediate, & independante: outre que la foy ne permet pas d'attendre la fortune d'ailleurs que de lui. C'est pourquoy le firmament a été fait pour être le denoncateur de toutes ces œuvres là : & Dieu qui n'ignore rien & qui meut toutes choses, n'erre pas dauantage en ces choses contingentes, qu'il fait aux choses animales, ordinaires & necessaires.

On ne peut pas nier que le diable ne predise souuent les choses futures. Apianus raconte vne de les preditions données en vn oracle que voici. *Terra Lybyssa cooperiet cadaver Hannibalis. Sperabat* dit Apianus, *Hannibal se ideo moriturum in Lybia. Qui obiit in Bithynia prope flumen Lyxissum.* Le diable ne pouoit pas cognoitre le sort ni l'euenement des guerres, qui sont en la main du Dieu des armées, & encor au futur arbitre de l'homme, que prealablement il ne l'ait vû depeint en l'astre qui l'annonce: mais comme on ne trouue pas qu'il soit fait mention de cette peinture, & qu'on ne peut pas nier que le diable ne predise souuent les choses futures. On cherche cet echapatoire, & on dit, que les Anges ont vne science connaturelle des choses futures qui differe selon les Hierarches: tellement que ceux qui sont tombez de la supreme, ont vne plus claire & plus parfaite intelligence de toutes les choses futures que les autres.

Et

Et puis qu'elle étoit naturelle aux Anges avant leur chute : que Dieu ne l'a pas ôtée aux demons. Et qu'il ne leur est pas moins naturel de sçavoir les choses à venir, que d'auoir eu cognoissance (telle qu'Adam l'auoit) de la nature, & des noms des animaux qu'ils n'auoient jamais vû auparavant.

Mais demeurons au sentiment de Saint Denys, qui est, que les Anges inferieurs sont illuminez des superieurs, & que cette lumiere decoule incessamment de la sagesse du Pere, & qu'elle n'est point naturelle aux Anges : mais que c'est vn don gratuit & beatifique. De plus que tous bons dons descendent du Pere des lumieres, & que le do des conseils de Dieu, & de les œures futures, ne peut pas être penetré par les dons naturels des creatures: autrement la science naturelle des demons seroit presque infinie, si elle enfermoit en soy les aduentures des mortels (qui ne sont pas encor au monde) qui soient spécifiées en ses causes secondes : car si le demon auoit en quelque façon participé au conseil diuin, il n'auroit pas ignoré les effets qui deuoient suivre son attentat, & les maux qu'il deuoit souffrir, & qu'il se suscitoit : & par consequent à peine auroit-il pu pecher.

Il faut donc croire que les choses contingentes sont depeintes aux astres ; non pas toutes : mais peut-être tout ce qui doit arriuer dans vn siecle, & que la tragedie de chaque homme est décrite en son étoile, & que cette peinture s'eface & finit avec la vie de cet homme pour receuoir l'impression des aduentures d'vn autre qui naît. On dira peut-être que Han-

nibal s'est empoisonné à la persuasion du demon ; mais le demon sçauoit-il si Hannibal (qui auoit son franc arbitre) y obeïroit : & par consequent il ne le pouuoit pas predire avec certitude. Hannibal ne meurt pas par la forte persuasion du demon, qui n'étoit pas attaché à ses causes qui dependoient de la volonté diuine : Et il ne meurt pas par le venin que lors qu'il est contraint de prendre la fuite après auoir soutenu malheureusement diuers combats contre ses ennemis. Ce n'est pas le demon qui preside aux combats : mais c'est le Dieu des armées, qui tient la victoire en main, & la donne à qui il lui plait. C'est donc tout vn, d'auoir connu par auance l'issuë des guerres, & l'issuë des choses contingentes libres : car la victoire sort le plus souuent occasionement du contingent qui n'auoit pas été premedité.

Il faut donc conclure que l'ennemi infernal lit dans les étoiles, par lesquelles il est dit que le firmament doit annoncer les œures de Dieu : mais on dira peut-être, à quoy bon ces signes & presages du ciel, puis qu'il n'y a point de mortel qui les connoisse. Et qu'il n'est pas bon que le diable les sçache. On répond premierement que c'est assez que les presages des choses futures expliquent la gloire de Dieu, & l'innité de sa sagesse & prescience, afin qu'elle ne demeure pas à être signifiée. En après, *Non fecit Dominus verbum quod non significet seruis suis Propheis.* De plus si pour cent Anges qu'il y a à grande peine y a-t'il vn homme: il suffit que ces Anges lisent les presages des choses à venir, pour les obliger à louer toujours Dieu dauantage.

Lucifer

Lucifer deuint orgueilleux par la grande connoissance des choses qui étoient alors en existence, ou qui deuoient bientôt arriuer. Mais il ne s'ensuit pas delà qu'il ait eu la connoissance de tous les mortels qui deuoient naître, avec leur fortune, vices, defauts, pechés, grace, & de toutes les choses qui deuoient arriuer comme des causes secondes; ni les secrets Myſteres de Dieu, qui se reuelent par la suite du temps, & qui sont adjoints à la connexion des causes.

Enfin, quoy que la peste frappe le genre humain, ou qu'on voye naître des guerres, exercer des tyrannies & des destructions, souleuer des tumultes, & des principes d'heresies par la permission de Dieu: Toutes ces choses là seront aussi bien attachées à leurs causes secondes & nécessaires (quoy qu'arbitrales & occasionelles) que les meteores le sont aux leurs, & l'office d'annoncer les œuvres, des mains de Dieu, ne doit pas être étroitement rapporté aux seuls changemens des temps: Mais généralement à toutes les œuvres des mains de Dieu: car si les Astres & les étoiles peuuent être les denonciatrices des menaces des effets de la colere de Dieu (qui autrement pourroient être commis à l'Ange frappant sans aucunes causes secondes) pourquoy n'annonceront-elles pas les œuvres du Seigneur qui sont députées aux causes secondes & libres? car si Dieu veut, il peut annoncer tout ce qui doit à venir, par ses organes, qui sont selon l'Ecriture sainte le firmament, & ses luminaires.

Le Texte sacré ne, donne point

de puissance de causes aux étoiles, sinon pour les reuolutions des temps, des iours, & des années, & elles n'agissent que par vn blas mortif & alteratif. Les Ecoles disent que les étoiles agissent par le mouuement & la lumiere, & que le mouuement n'agit qu'à cause de diuers aspects de lumiere: car il ne seroit pas receuable de dire que le mouuement des cieux (encor qu'il soit des plus violens & rapides) qui est si éloigné de nous, puisse produire de la chaleur (comme mouuement) car le mouuement diurne des cieux est quasi toujours egal: donc la chaleur deuroit toujours être semblable: pour ce qui regarde la propriété de la lumiere, elle ne peut qu'illuminer de foy, & échauffer ou refroidir par accident à cause de sa conionction qui fait que sous le solstice de l'Été, on ressent souuent des iours froids & nebuleux.

Il y a vne autre action qui a été jusqu'à present ignorée des Ecoles qu'il faut nommer action de gouvernement qui tire ses causes du blas du ciel, & exerce ses operations sur les objets éloignés & inferieurs, de la même maniere que l'ame opere sur ses organes.

Qu'on appelle cette action influence ou comme on voudra, il n'importe, pourueu qu'on entende vne certaine concordance, symbole, ou liaison des corps superieurs avec les inferieurs: Et vne vertu superieure qui excite les esprits des corps inferieurs selon les loix de direction qui ont été données & prefigées par le diuin createur. Autrement comme les rayons de la lumiere ne pouuoient pas penetrer

les

Les roüts & les couuerts, les corps superieurs n'auroient point de pouuoir sur nous lorsque nous serions enfermez, s'ils n'agissoient que par leur mouuement & leur lumiere. Et alors que le ciel seroit couuert de nuages il ne pourroit pas répandre ses influences dans les eaux, ni les communiquer aux semences de la terre: car il est certain, que les constellations répandent le blas motif & alteratif de l'eau & de l'air qu'elles reçoient des meteoros, afin de regler les iours & les années, & exciter les changemens des temps.

Les valetudinaires ressentent les mouuemens de la Lune, & predictent les tempêtes & les changemens des temps, à cause de l'aliance susdite des corps superieurs avec les inferieurs. En sorte qu'encor qu'ils soient reserrez dans des profonds cachors, ils ne laissent pas de ressentir des effets concentrés: ce n'est pas que cette puissance entre dans nous: mais c'est que tous les animés portent vn ciel interieur dans le principe de leur vie que le Tout-puissant y a logé pour exercer cette correspondance.

Ainsi chaque viscere à l'imitation de son aitre, se forme vn blas interieur dit Astral, parce qu'il imite l'astre precursor tant par la priorité des iours, que par la loy des destinations de nature: & comme dans les maladies tout effort de nature est simptomatique: De même en icelles le blas humain precede & presage les tempêtes à venir: où au contraire pendant la santé ce blas humain ne donne point de témoignage de ses ressentimens qu'après que les vicissitu-

des & les dereglemens des temps sont passez: mais comme les bêtes ont été créés auant les hommes: aussi leur blas precede & court toujours deuant celui des étoiles; qui est cause qu'on tire naturellement beaucoup de presages (des meteoros) d'icelles: ce qui a donné lieu aux credules de s'addonner à la superstition des augures: pourtant le blas qui part de la volonté des animaux, & qui tend au mouuement local n'est point attaché à cette latitude superieure. Toute generation charnelle, emane de la puissance de la semence, & la puissance de la semence de la volonté de la chair: car la generation charnelle a son propre blas, qui sert aux usages de ses fins, qui découle des principes de son être, qui sont la volonté, & la volupté de la chair.

On peut bien croire que puisque les infectes (qui sont les plus vils des animaux) nous donnent des signes des changemens de temps: que les sains auroient aussi bien pû presager que les incommodés. Si la preuarication n'auoit pas souillé la nature de fond en comble, & rendu les mortels plus miserables & stupides que ces chetives bestioles: car le peché a ôté cette collocation familiere aux sains, qu'il a laissé aux valetudinaires, comme des marques d'vn supplice meritoire, qu'autrement l'homme dans sa premiere pureté auroit pû aisement interpreter, & expliquer les signes du ciel, de la maniere qu'Adam connoissoit la nature des animaux. Et quoy que les astres presagent les effets qui dependent des causes libres & contingentes, ce n'est pas à dire qu'il leur en faille attribuer la

R cause

cause, mais il suffit qu'ils en portent les signes, & seruent de presages, comme des moiens dependans de la prescience diuine. Tout ainsi que la prescience diuine n'ôte pas à l'homme la liberté de l'arbitre; & la liaison de ce libre arbitre avec la prescience diuine, n'ôte pas l'infailibilité des euenemens: neantmoins ils ne sont pas ineuitables, & la prononciation du firmament, n'introduit aucune necessité de contingence du côté de l'arbitre: quoy qu'elle prouienne de la part des euenemens qui sont attachez à leurs causes libres.

On ne doit pas recuser la denonciation des astres, touchant les causes libres (comme si elles apportoient de la necessité, ou ôtoient la liberté de l'arbitre & de la volonté) là où la diuine prescience ne fait rien contre ledit arbitre: car il arriue souuent que les astres ne marquent que des menaces, qui imprimans vne terreur panique aux pecheurs: se repentent de leurs fautes & se conuertissent comme les Niniuites. Auquel cas encor que les astres perdent beaucoup de leur certitude & de leurs forces à cause que Dieu sçait qu'ils doiuent faire penitence: ils ne quittent pas pourtant la certitude de necessité, toutes les fois que les signes nous representent des presages d'euenemens. Les signes décrits au ciel ne sont pas designez ni décrits par vn alphabeth Hebraïque (comme quelques Rabins ont voulu faire acroire. Mais chaque prouince, hômes, & Royaumés ont chacun leur étoile, où est depeinte toute la tragedie des choses contingentes en la reuolution des iours. C'est pourquoy on ne doit

pas s'étonner si les diables predictent souuent des choses veritables. Laquelle science encor qu'elle soit connue aux esprits elle est deniée naturellement aux hommes, & seulement concédée aux Prophetes, & aux seruiteurs de Dieu; car il donne la connoissance des futurs contingents (qui sont annoncez par les étoiles) quand il veut, & à qui il lui plait, côme il fit aux Mages. A d'autres il excite des songes comme à Ioseph, &c. & aux autres la faculté de les sçauoir interpreter. *Senes enim vestri somniabunt somnia, inuenes verò habebunt visiones ac prophetabunt. Hoc enim quod continet omnia, vim vocis habet.* Il y en a d'autres qui comme yures & insensés predictent des choses à venir (Paracelle nomme ce don *donum inebriatum*) sans sçauoir ce qu'ils disent, ni à qui, ni comment, ni pourquoy ils prophetisent: comme fit vn certain Iesus, qui predict par vne clameur continue la destruction de Ierusalem, qui à cette consideration fut fort mal traité des Iuifs. Aussi lors que les Apôtres parloient toutes sortes de langues (après la reception du S. Esprit) les Hebreux & les Payens crurent qu'ils étoient enyurés de moult & non pas de vin, parce que parmi les Gentils l'yurognerie du moult excitoit les Bachantes aux predictions. On void souuent que le Demon dans ses predictions, n'oublie pas l'heure, ni le lieu des euenemens, ni la nation & le nom de ceux par qui ils sont executez, comme le peut confirmer l'exemple de nôtre temps du Duc de Biron, que le Roy auoit fait prendre pour quelque crime de leze Majesté: qui après auoir demandé de quelle nation

tion étoit le Bourreau de Paris, & qu'on luy eut reparti qu'il étoit Bourguignon, il s'écria d'abord ie suis perdu: parce que son horoscope portoit qu'un Bourguignon lui devoit donner un coup mortel; ce que le Diable ne peut pas connoître par le mouvement & la lumiere future des Astres. C'est pourquoy cette regle *Astra inclinant, non necessitant*, semble contredire le Texte sacré, *Erunt vobis stella in signa*, ou autrement, *pranuntia tempora, dies & annos*: car il n'est pas permis aux mortels d'étendre les effets & les destinations des étoiles au delà de l'intention du createur. Donc soit que les étoiles soient seulement en signe de presages, & en après qu'elles soient établies pour les causes des temps, des iours, & des années: comme ce sont les moiens desquels Dieu se sert comme de causes secondes en chacune de ces fins, elles doivent apporter vne relation de nécessité, à cause de la puissance, de la certitude, & independance de celui de qui partent ces moiens là.

Pour ce qui regarde les inclinations que les Ecoles attribuent aux astres, il n'y a aucun lieu dans l'Écriture sainte qui en fasse mention: mais toutes les fois que les étoiles sont causes des causes, autant de fois aussi les causes de ce qui est causé, sont necessitantes, à la maniere des autres causes secondes: Et le Soleil n'ameine pas le iour, ni l'esté avec moins de nécessité, que la paille allumée sous un fagot sec le fait brûler. Aussi lors que les étoiles tiennent la nature de signe, de denonciatrices, & de messageres, elles ne passent pas

alors les conditions des messageres, & ne tiennent pas lieu de causes: mais ce qu'elles annoncent procedé de la prescience infallible de Dieu: & par consequent elles entraînent de la nécessité tant de soy que du liberal arbitre de l'homme, comme des signes qui denoncent les œuvres des mains de Dieu, & si elles ne necessitent pas causatiuement les choses futures: elles necessitent pourtant entant qu'elles marquent le vouloir de Dieu.

Les choses contingentes libres dependent de leur causes, encor que souuent elles ne tendent pas premierement à des effets de la nature de ceux qui arriuent autrement qu'on ne s'étoit pas imaginé par la permission diuine. On ne doit pas aussi se figurer que les astres donnent de l'inclination aux choses qui se font immediatement par des causes libres pour produire leur effets: car l'inclination forte, naturelle, continuellement sollicitante, & souuent reiterée, &c. entraîne en quelque façon de la nécessité avec elle: mais elle ne depend aucunement des astres: non plus qu'un Assidé n'est pas la cause inclinative, ni incitative de la guerre, encor qu'il ait auerti secrettement son Prince que l'ennemi se souleuoit, & qu'il machinoit quelque entreprise.

Les Ecoles se desfendent par ces paroles, *Sapiens dominabitur Astris*. Comme par exemple si les Astres excitoient quelqu'un à tuer, voler, aux adulteres, seditions, yurognerie, &c. Et que le sage par son franc arbitre puisse détruire ces inclinations, empêcher leurs effets,

& les étouffer. Ils appellent cela dominer aux astres : mais certes l'autorité des lettres saintes mal entenduë produit des mauuaises consequences. Car premierement ce n'est pas au sage de resister aux mauuaises inclinations, mais c'est à la grace : car les étoiles ne font pas faites pour nous causer des mauuaises inclinations : Mais seulement *ut sint in signa, tempora, dies, & annos.* De plus le ciel a été crée sans impureté, & non pas pour seruir d'inclinateur, & de tentateur comme vn demon pour nous pousser à toute sorte de vices. N'est-ce pas faire iniure à Dieu que d'auoir cette pensée ? puisque toute inclination ne vient pas du dehors mais de la nature corrompue par le premier peché, & de la semence. (*A corde enim homicidia, adulteria, & cogitationes male*) & ces inclinations sont differentiées selon les especes & les sexes. Par exemple,

Le chien est vn animal gourmand, enuieux, vigilant, & ingrat, qui aboye, mord & chasse : qui ne se souuiert pas du bien qu'on lui fait ( ce qu'il designe assez par sa gueule. ) Toutes lesquelles choses sont des proprietés seminales & spécifiques à l'espece canine, & non pas imprimées des astres desquelles il y en a beaucoup qui sont generalement propres à l'espece, & quelques vnes prouiennent particulièrement des parens. Ce qui fait qu'il y a des races de chiens différentes. Et ainsi des autres animaux tant sauuages que domestiques, desquels les vns sont rusés, les autres stupides, les autres cruels ou timides & fuyards, &c. toutes lesquelles conditions entant qu'elles sont

communes aux especes, ou dispersées par les familles ne viennent pas du point de la natiuité, mais elles naissent des semences & de l'ame sensitue. Ne void-on pas parmi les hommes des familles entieres, qui sont ou furibondes & criardes, stupides, ou rusées, insolentes, ou modestes, &c. Ce qui prouient de ce que l'homme est capable de toutes les inclinations des brutes, que nos deuanciers n'ont pas considéré, & n'ont pas pris garde que les brutes auoient des particulieres inclinations qui prouenoient de la semence : & que les hommes en ayant de semblables, qu'il ne falloit pas recourir aux natiuités : puis qu'elles ne peuuent venir naturellement à l'homme que du côté du corps, qui doit tout ce qu'il possède à l'être seminal, aussi bien que les corps des brutes.

La semence des brutes n'est pas plutôt receuë dans la matrice, que d'abord elle court & s'achemine à vne ame viuante avec quelque espece de raisonnement que les Ecoles nomment Instinct. Et encor bien qu'on voye premierement reluire en l'embrion vne certaine puissance qui ressemble à vne ame vegetatiue. Pourtant la même ame se perfectionne petit à petit, & s'eleue insensiblement au degré de la sensitue (qui est plus éclairée aux hommes qu'aux brutes, à cause des impressions que lui suggere l'intellectuelle) mais pourtant la sensitue ne s'eleue iamais & ne passe pas en la nature de l'ame intellectuelle. Et cette ame immortelle toute simple, & vniforme qu'elle est, comme elle est immortelle, aussi ne peut-elle pas recevoir son inclination,

nation, du mouuement caduque & changeant des Astres ; mais elle obeit seulement & se laisse entrainer à la nature qui a été corrompue en Adam & en ses successeurs. Ne voit-on pas souuent renaître à des enfans des mœurs & des inclinations des ayeuls, qui auoient été assoupies pendant quelques generations, que les écoles ont bien voulu donner aux semences ; mais à force de s'être accoustumées à consentir aux importunités des Astrologues, elles ont négligé de peser meurement ces inclinations-là, & les ont laissées passer inconsiderément avec celles qu'elles croyent être assujeties aux Astres.

Les ames des brutes vivent, & se contentent des inclinations de leur espece sous vn peu de latitude : mais la sensitiue humaine s'étend largement par toutes les inclinations des brutes, & l'ame immortelle que les inclinations ébranlent (en sa nature incorruptible) tombe & se laisse emporter aisément à leurs mouuemens ; mais après sa cheute elle ne cesse de troubler la conscience par des remords (de là viennent les inclinations étrangères) au lieu que les inclinations morales sortent des plus profondes & intimes propriétés de la sensitiue qui coulent dispositiuement de la semence.

Les inclinations des Mâles, leurs conditions, esprit, & propriétés, sont fort différentes de celles des femelles. L'Eglise prie pour le deuot sexe feminin, c'est pourquoy l'inclination ou deuotion morale est deuë au sexe & non pas aux autres. Les cheuaux sont estimez par la couleur de

leur poil, pourtant ces couleurs se peuuent varier par artifice pendant la conception. Deplus les conditions & les inclinations varient selon les âges ; car les enfans se plaisent en des choses, & en d'autres quand ils sont grands & plus âgez. On voit souuent des jeunes gens sobres, qui étans vieux deuiennent yvrognes. Autrefois vn jeune homme liberal deuiant auare lors qu'il est plus âgé, &c. toutes lesquelles choses ne dependent pas des Astres.

Il y a quatre genres d'inclinations, quoyque les deux dernieres le soient improprement.

Vne par laquelle vn chacun a naturellement du penchant à quelque profession, region, art, science, marchandise, nauigation, &c. qui est nommée inclination de vocation. La seconde concerne les mœurs, les vertus, & les vices, nommée Ethique ou Morale. La troisieme regarde la santé, les maladies, la vie courte ou longue, nommée Vitale. Et la quatrième regarde les fortunes.

Quant à la premiere, nous croyons par la foy que Dieu crée immediatement l'ame humaine, & l'incline à certaine vocation en laquelle il se puisse plaire, & lui auance les talens à ce necessaires ou meritoires, quelquefois cinq, deux, ou vn, qui fait que les vns s'en acquittent mieux que les autres. Telement que l'inclination de vocation par laquelle l'vn est fait Medecin, l'autre Musicien, &c. est donnée à l'ame par le Createur, duquel tout bon don découle, il n'y en a pas vn d'iceux qui vien-

ne des Astres. Et toutes les inclinations de vocation sont toutes bonnes de soy & en leur principes, pource qui concerne l'inclination morale : comme elle est commune aux bêtes, ainsi que nous auons montré cy-deuant elle depend aussi de l'être des semences. Car les Astres ne feroient pas exemptes de malice, s'ils inclinoient les hommes au mal, & le Createur auroit fait vn mauuais iugement, lors qu'il vit que tout ce qu'il auoit fait étoit bon. Mais selon la lumiere Euangelique les mauuaises pensées partent du cœur : & le contentement de l'ame, de même que la forte inclination au mal vient de l'habitude de pecher, & iamais des étoiles.

Les premieres choses qui faisoient nôtre constitution, furent bien également souillées par la preuarication : mais inégalement distribuées, & participent qui de plus, qui de moins tant de la bonté & malice de la semence, que de la bonne ou mauuaise conformation de la mere, de l'education, &c. c'est pourquoy les inclinations seminales, croissent, augmentent ou décroissent selon les proprietéz du cours des semences, vers l'augment ou la declinaison.

La 3. inclination procede de la vigueur ou debilité des semences, & (en la nature) elle est entierement soumise sous l'esprit directeur, ce que personne ne contredit que les Astrologues, qui referent superstitieusement toutes choses aux mouuement des étoiles, & s'attribuent la faculté de les expliquer, nonobstant qu'ils ne sçachent pas faire la difference, de la puissan-

ce d'annoncer, d'auec la vertu effectiue des Astres & des étoiles, ils ignorent aussi que les sept planetes ou étoiles errantes ayent été faites pour presider au bias des elements, & que les fixes contiennent les tragedies particulieres d'vn chacun. C'est pourquoy lors qu'on verra au Soleil & à la Lune des signes surnaturels, lesdites choses comme extraordinairement étranges ne signifieront rien moins que la ruine entiere de tout l'vniuers.

La niaiserie du vulgaire s'est étendue iusqu'à se laisser persuader qu'vn chacun deuoit être crû en son art. Et principalement en Astrologie comme ayant appris les mouuemens & distances des planetes & des étoiles. Mais pour cela encor ne doit-il pas être crû comme vn Prophete. Au reste pour ce qui regarde l'inclination vitale ce proverbe (*fortes creantur ex fortibus, & bonis*) est loisible. Mais pour les fortunes il semble qu'elles ne doiuent pas être au nombre des inclinations. Car il faut croire que les fortunes d'vn chacun tant heureuses que mal-heureuses concernent vne disposition diuine & non pas vne inclination, & qu'elles dependent encor moins des Astres, quoy qu'elles soient representées au firmament. Et cette signature certifie assés qu'elles dependent immediatement de la volonté du signateur. *Sortes enim nostra in manibus tuis, Domine.* C'est ce que nous deuons croire encor que l'inclination de vocation, la Morale ou la vitale se changent quelquefois pendant le cours de la vie : comme quand vn réueur deuiet podagre, vn quereleur est blessé ou tué : vn

doreur

doreur tremble : vn tireur de mine & vn Chimique deuiennent asthmatiques , toutes ces choses-là se font par accident, les Astrologues ny ont point de droit.

Pource qui concerne ces paroles *Sapiens dominabitur Astris*. Ce n'est pas que le sage puisse renuerser, changer, & suspendre le chemin ou la lumiere des Astres, non plus que les changemens des iours & des années consecutiues. Le sage ne dominera pas non plus aux effets qui sont attachez aux reuolutions des Astres comme à des causes. Il ne dominera pas aussi aux Astres comme signiferes, à sçauoir qu'il les puisse changer comme il voudra: Mais seulement en tant que preuoyant le blas motif & alteratif des sept Planettes, d'où procedent les sterilité, froidure, chaleur, qui sont suiuiues de la cherté & de la disette, il pourra pouruoir par auance à ses necessitez, & en obuiant ainsi aux incommoditez qui naissent du cours, des Astres, il leur pourra (en quelque façon postérieure) dominer. Et ainsi l'Astrologue, qui n'excede pas les limites des meteoros, est reputé entre les sages dans les lettres Sacrées. Si au contraire il excede temerairement les predictions susdites, elles ne seront pas seulement vaines & coniecturales: Mais elles seront rejetées des deux pages de l'Escriture Sainte par le nom d'*Augurum caeli*, que saint Ambroise compare à des toiles d'aragnées qui ne seruent qu'à prendre les mouches, & souuent elles mêmes: Mais elles sont aisément rompuës par des plus forts animaux, & ces predictions sont seulement cruës par les plus credu-

les, & les moins fermes à la foy.

Qu'elles soient vaines en foy & formées par des reigles coniecturales il n'est pas difficile à le prouuer: car ils s'appuient sur deux fondemens, desquels l'vn est nul, & l'autre est faux.

Pour le premier ils veulent attribuer, la figure, l'inclination, la force, l'esprit, la fortune & la mort de l'enfant né aux sept planetes errantes. Nonobstant que Dieu ait créé seulement les étoiles & destiné. *In signa, tempora, dies, & annos*, & non pas pour être causes des choses qu'elles predisent. Tellement que puis que ces predictions-là, contredisent à la destination diuine, on ne peut pas nier qu'elles ne soient nulles & fausses.

2. Les Astrologues ne sont pas encor d'accord de la formation & de l'ordre des Cieux. A sçauoir si Mercure & Venus sont portez par des orbes particuliers au dessous du Soleil selon Ptolomée & tous les Anciens Iudiciaires. Ou s'ils roulent par des cercles egaux tout à l'entour du Soleil: Ainsi qu'on a pû voir par le tuyau optique. Donc les Aphorismes des predictions fondées sur ce fondement ( que ces deux planettes sont toujours inferieures au Soleil) tombent en ruine. De plus s'il y a deux des Planettes ( desquelles Venus est la plus grande ) qui soient portez à l'entour du Soleil & qu'elles ayent tant de force en l'Astrologie iudiciaire, & soient si proches de nous: Certes les macules, ou les étoiles qui sont au Soleil, ou fort proches de lui, auront encor plus d'autorité pour refuter tous

les

les aphorismes des anciens. Et les étoiles qu'on a nouvelement reconnu tourner à l'entour de Jupiter, convaincront conjecturelement les regles d'Almageste, qui sont écrites sans fondement: si bien que sans parler de l'opinion Copernique, que beaucoup suivent aujourd'huy sans mot dire, toutes les prediçons judiciaires des Astrologues tomberont aisement par terre.

4. Le point de la natiuité est incertain: & comme les Astres varient en chaque point, il s'ensuit que toute prediçon est incertaine. De plus ils confessent eux-mêmes que leurs exentriques sont des pures feintes (& presque impossibles) pour sauuer leur theorie, que veut dire qu'on ignore les orbes des cieux & les latitudes des Planetes? on vous laisse à penser à present, si sur des fondemens si absurdes que ceux-là, on peut établir des choses réelles & veritables.

Ils disent de plus que Saturne est froid, sec, & melancholique, & par consequent enuieux; qu'il incite au larcin, à la trahison, & qu'il est mauvais à cause qu'il est de la nature de la terre. Que Mars est mauvais, cholérique, guerrier, homicide & cruel, parce qu'il est chaud & sec & de la nature du feu. Que Jupiter & Venus sont bons & joyeux, à cause qu'ils sont sanguins de la nature de l'air. Que la Lune & Mercure sont froids & humides de la nature de l'eau & du phlegme, & par consequent qu'ils tiennent le milieu entre les bons & les mauvais: & laissent au Soleil qui est extremement chaud la mediocrité, sans lui donner aucun element (comme ils font aux autres) à

qui il doit correspondre; c'est pourquoy ou le Soleil sera languissant à cause de quelque iniure, ou on attribué mal les feintes puiffances des elements aux causes des proprietés des étoiles, le propre desquelles est de ne changer jamais, mais de donner un blas alteratif aux choses inferieures, où il se rencontre beaucoup de faussetez. 1. Que le ciel cause le mal. 2. Que les qualitez sont peruerfes & mauuaises. 3. On loge le feu entre les Elements. 4. Que les Astres & les deux elements que Dieu auoit fait n'étoient pas bons, contre ce passage de la Genese, *Viderat quacumque fecerat erant bona.* 5. On compare faullement les étoiles (en la propriété de leurs causes) aux qualitez elementaires. 6. C'est donc faullement qu'ils attribuent aux étoiles la cause de la fortune, de l'esprit, &c. à la relation des premieres qualitez. Pour conclusion ce n'est pas à nous à fouiller dans les celestes secrets de Dieu, puisque nous ignorons les terrestres, qui nous deuroient être mieux connus, comme étans moins releuez: & si Dieu nous en reuele quelque chose nous l'en deuous louer & remercier: puis qu'il ne reuele rien qui ne soit pour la plus grande gloire, ou pour le bien des hommes, qui en ont bien peu de reconnaissance.

CHAPL

## CHAPITRE XIX.

## Du Blas Meteorisme.

*Stella erunt vobis in signa, tempora, dies, & annos.* Il semble que ces paroles de l'Escriture confirment assez que les corps superieurs font le changement des temps, excitent les tempêtes & causent les reuolutions, par vne certaine puissance nommée d'vn nom nouveau Blas; c'est pourquoy ils ont eu besoin de deux sortes de mouuemens, l'vn local, & l'autre alteratif.

Ce Blas est plutôt excité par le mouuement local que par leur lumiere: car on voit souuent aux nuits les plus obscures que le vent du Midy est suivi du Septentrional, & celui-cy alternatiuement du vent du Midy, &c.

Ce Blas donc qui pousse vn vent tiede & étouffant, n'a pas besoin de la chaleur ni de la lumiere du ciel pour exercer sa fonction; mais plutôt de lieu, de direction, & de conjunction; où la lumiere desdits corps superieurs n'est pas plutôt paruenüe, que les portes & les cataractes du ciel s'ouurent ou se ferment: ce sont donc les mouuemens des astres qui en portent les clefs, & qui meuent avec eux les peroledes & les étenduës de l'air.

Toute chaleur ne procede pas toujours du feu, ni d'vne lumiere anterieure: & le froid ne prouient pas d'vn simple éloignement de la chaleur, mais le Blas motif des étoiles est vne vertu pulsive, qui émeut selon ses aspects, à raison du chemin & des lieux où elles pas-

sent: lesquelles circonstances aux étoiles nous font ressentir ça-bas les qualitez premieres, ni plus ni moins que la honte, la colere, la crainte, &c. excitent du froid & de la chaleur aux hommes.

Cette vertu a été naturellement donnée aux étoiles dans leur creation; c'est elle qui émeut les vens naturels, qui ne sont que de l'air fluant & agité, (ce n'est pas pourtant que le Demon ne puisse auoir quelquefois le pouuoir d'exciter des tempêtes & d'augmenter le Blas impetueux) car si l'air n'étoit point alteré & agité par les facultez superieures susdites, il demeureroit eternelement immobil, puis qu'il n'a point de principe de mouuement de foy.

C'est donc cette susdite faculté motiue qui excite les vens, les tempêtes, & les dereglemens, par les diuers peroledes de l'air, tantôt en haut, tantôt en bas, en long, en large, & à trauers, & par toutes les contrées de la terre: car encor que les elemens n'eussent pas besoin de mouuement pour eux, il falloit pourtant qu'ils en eussent pour la necessité des creatures; c'est pourquoy puis qu'il n'y a rien qui se puisse mouuoir de foy (excepté cet esprit qui reside dans les semences) l'Eternel a voulu loger dans les étoiles vne certaine puissance enormontique, fort semblable à vn commandement de bouche, afin de témoigner à l'homme que les elemens & les étoiles auoient été faites (par sa diuine bonté) pour lui: & a voulu mesurer l'intention de leur destin aux usages des humains: pourtant cette faculté ne meut pas tant par irradiation

diation, & par le mouvement que parce que les étoiles arriuent en certains lieux où il y a des propriétés spécifiques & stables logées, à qui elles doiuent leur office: & si ces facultez n'y semblent pas être fixes, c'est à cause des autres astres qui sont portez avec elles par vn mouvement analogique pour les alterations de durée.

Cette vertu ou ce blas (qui est comme le mâle aux étoiles, & le principe general du mouvement) ne regarde pas moins la terre & l'eau que l'air.

Le blas alteratif des étoiles consiste en vne production de chaleur & de froidure, & principalement avec changement de vens: mais pour ce qui concerne l'humidité & la secheresse les étoiles n'en peuvent point donner puis qu'elles n'en ont point de foy: car l'humidité en la nature n'est point considérée comme vne simple qualité de nuee de matiere: mais toute l'humidité vient de l'eau, qui a été crée auant les étoiles ce qui fait voir l'erreur de Paracelse, qui veut que la pluye, neige, &c. soient des fruits des étoiles qui se cuisent, & meurissent dans les astres comme dans des matrices. La secheresse aussi auant la naissance des étoiles étoit bien au separateur des eaux, mais elle ne doit pas être considérée hors des corps où elle est logée. Comme il n'y a que deux grands luminaires, aussi ne répandent-ils en l'air que deux qualitez, qui sont la chaleur & la froidure, par lesquelles les meteores sont émeus. La chaleur de la vie est vne propriété solaire: & la froidure est vne propriété lunaire, auxquelles toutes les

étoiles répondent: car toutes les fois que les étoiles de la nature de la Lune sont portées par des lieux solaires, elles rendent l'air tiède & temperé, &c. Lors que les solaires passent par les lieux solaires: elles excitent des grandes chaleurs. Voilà comme les étenduës de l'air, & les vapeurs qu'il contient sont diuersement alterées. Tellement que lesdites vapeurs extenuées sont, ou detenuës dans les lieux qui les contiennent, ou elles sont renuoyées de haut en bas, proche de nous, en sorte que ces vapeurs inuisibles diuisées en atomes imperceptibles, venans à se relâcher de la constriction à laquelle le froid les auoit contrainct, retombent en bas & se résoluent en gouttes.

Si la tièdèur occupe les peroledes inferieurs de l'air, & que les vapeurs extenuées soient chassées contre bas par les constellations, elles font des nuées estiuales qui sont fonduës par cette tièdèur, & tombent en pluie.

Si cette tièdèur occupe le perolede superieur, les gouttes qui en tombent se glacent par le froid des peroledes mitoiens, & sont conuerties ou en neige, ou en grêle. Si la tièdèur domine en plusieurs peroledes consecutifs de l'air elle cause des longues & facheuses pluies, ce qui fait voir que ces vertus superieures & inegales produisent des diuers effets dans la diuersité des fonds de l'air: car souuent les peroledes inferieurs sont chauds, & alors ils sont fort chargez de nuées. Autrefois le second & le troisieme deuiennent tiedes, & le premier est froid: de là vient la neige. Voilà comme on peut iuger des autres  
meteores

meteores dont la matiere sont les vapeurs, & les corps superieurs, les causes efficientes & motiues.

Il ya deux fortes de mouuement local en l'air, l'vn qui émeut les vens, & qui par vne puissance & mouuement naturel enferme de la legereté & de la violence en soy: l'autre fuit le blas alteratif, par le moien duquel l'air se condense ou se rarefie, ce qui se peut remarquer aisement, si pendant les grandes chaleurs de l'esté, on expose vne chandele alumée a quelque trou de de fenestre, on ne s'apperçoit point que la flame soit agitée. Au contraire pendant tout l'hyuer quelle petite ouuerture qu'il y ait à quelque endroit de la maison, on y sent d'ordinaire souffler vn vent fort importun qui procede de ce que la chaleur (du côté de la sphaere du monde où est l'esté) rarefie l'air, & le pousse insensiblement au côté opposite où est l'hyuer, & en se retirant il est necessaire qu'il se contraigne, se comprime, & s'agite, & par ainsi cette grande quantité d'air occupe moins de place: ce qui ne sert pas peu à la connoissance des vens. Les Ecoles suiuent toujours leur Aristote pas à pas: & enseignent que le vent est vne seche exhalaison, qui éleuée de la terre (contre moit) par la force de la chaleur, & étant repoussée par les nués qui sont obstacle à son ascen-

sion, il est contraint de rebrousser chemin: ce qui fait qu'il s'emporte lateralement à trauers de l'air comme vn furibond, & exerce souuent des actions effroiabes: comme si les nuées étoient si fortement entretissués & continués que cette exhalaison ne se puisse pas faire passage à trauers d'icelles, & que ce mouuement rompu par la repulsion ait plus de force lors qu'il est porté lateralement, d'abatre des tours, des maisons & des arbres, que de percer (par son premier mouuement, qui a encor toute sa force) vne nuée qui ne consiste qu'en vapeur.

Galien croit, que le vent prouient des vapeurs aquatiques éleuées par le moien de la chaleur. Autrefois que c'est de l'air resolu des corps mixtes, & chancelant, ainsi en toutes choses il a rempli ses œures de badineries.

Nous auons montré que les vapeurs étoient la matiere des meteores ordinaires & naturels, & que leur cause efficiente étoit le blas tant motif qu'alteratif des étoiles: mais pour ce qui concerne les meteores irreguliers, comme l'Iris, les pareliés, tonnerre, le tremblement de terre, &c. le les laisse comme inutiles à la Medecine que les curieux pourront voir dans les œures, de l'Authéur en leurs traités particuliers.

S 2 SECONDE



## SECONDE PARTIE.

### DE LA DIGESTION, DES HVMEVRS, des Esprits & du Pouls.



#### Traité de la Digestion.

##### CHAPITRE I.

*La chaleur ne digere pas effi-  
ciemment, mais excita-  
tiuement.*



Es Ecoles trompées par la chaleur actuelle des animaux & par leurs metaphores ordinaires, comparent la digestion à vne marmite qui boult, & croyent que la chaleur est la cause naturele & efficiente de la digestion & de toutes les operations de nature; ce qui a fait qu'elles ont plûtôt buté à augmenter la chaleur qu'à fortifier la digestiue: neantmoins la consideration que les viandes (bien qu'elles soient cuites) ne se conuertisoient pas totalement en vn suc chyliforme; mais que les fibres demeuroient toûjours dans leur integrité, dans leurs consommez, quelle industrie qu'ils y pussent

apporter, les faisoit encor chanceler en leur opinion, iusqu'à ce qu'ils ont feint diuers degrez, genre, ou espece de chaleur radicale, qui dût exercer en chaque digestion autant de differentes actions qu'il y a de diferens degrez de chaleur; à quoy Paracelse (qui a eu des sentimens contraires à beaucoup d'autres choses touchant la doctrine Galenique) a consenti; car il veut qu'un seul pain soit changé en autant de diuersitez spécifiques de sang & d'excrement, qu'il est mangé de sorte d'animaux, par le seul degré & moment de chaleur: comme si l'espece étoit enfermée sous cette latitude de chaleur, ou comme si c'étoit elle qui changeât la substance de cette espece: en suite de quoy elles ont crû que leur theorie étoit suffisamment assurée, & ont commencé à diferencier cette chaleur naturele, outre nature, & contre nature: mais en même temps elles deuoient auoir songé à inuenter autant d'especes & de sortes de froids; ce qu'elles ont oublié.

Si nos digestions sont accompagnées de chaleur, & excitées par icelle, ce n'est pas à dire que ce soit elle qui digere; car le poisson qui

n'a

n'a point de chaleur actuelle ne digere pas plus mal que les Animaux chauds, & est moins incommode des alimens que l'homme.

C'est vne niaiserie de recourir à la chaleur potentielle à l'égard des poissons, parce qu'il n'y a que le seul tact qui puisse être iuge, & véritable témoin pour ce qui concerne les choses sensibles, & il ne faut pas aller chercher des fruits à de pareilles réveries : mais si on veut attribuer la digestion à la chaleur qui n'est pas actuellement chaude, mais à vne puissance virtuelle, & qu'on confesse qu'il y a quelque autre chose outre la chaleur sensible qui soit la cause des digestions, nous serons bientôt d'accord : car qui a-t'il de plus impertinent que de dire que la chaleur potentielle échauffe actuellement, & que c'est par le moyen de cet échauffement que la digestion est faite : comment est-il possible que la digestion du pain mangé par l'homme, par le chien, par le cheual, par le canard, &c. (qui fait autant de différences de chair, de sang, & d'excremens, que ces especes different les vnes des autres) se puisse faire par vne simple chaleur digerante : puis que la chaleur premierement & de soy ne fait rien autre chose, qu'échauffer, & par accident elle consume l'humide, le separe & l'enleue : & retient le plus grossier & tenace en le desseichant par la même operation.

Ce n'est donc pas la chaleur qui fait ces digestions differentes : mais ce sont des puissances specifiqués à chaque espece & à chaque digestion) qui sont vitales, & qui véritablement & formelement trans-

muent les alimens. Ces puissances là sont denoncées sous le nom de ferment.

Le ferment digestif de l'estomac, est vne propriété essentielle qui consiste en vne certaine acidité vitale & spécifique (propre aux transmutations) & non pas en la seule acidité comme pourroit être le jus de citron, vinaigre, orange, & autres, qui ont vne acidité agreable & appetissante : mais cette acidité fermentale est spécifique à l'homme, & differe selon chaque espece de brutes : En sorte que ce qui est admis amiablement à la digestion des vns, est rejeté avec auertion des autres. Les rats & les souris mourroient plutôt de faim que de manger des poissettes. De même il y a beaucoup de personnes qui abhorrent tellement le vin, le lait, le fromage, &c. qu'ils les vomissent d'abord ou ils se corrompent dans leur estomac qui ne les peut pas digerer ni supporter.

La consideration de ce ferment (que les Ecoles ont ignoré) est tres necessaire : parce que c'est lui qui preside au gouvernement de la vie : Et quoyque la secheresse accompagne d'ordinaire la vieillesse : Nous ne vieillissons pourtant jamais que ce ne soit par la diminution, ou le defect des ferments.

Il y a des volatiles qui ont vn ferment si puissant & si penetrant que s'ils ne rebroussioient la pointe de cette grande acidité par des grauiers, de l'argile, ou des briques, dont ils se repaissent quelquefois, ils s'en trouueroient mal. On void aussi que les os sont conuertis en peu d'heures en chyle dans l'estomac des chiens, ce que ne peut

jamais faire la chaleur du feu en quel degré qu'on la puisse disposer : car toutes les choses qui ont des efficiens essentiels & diuers ont aussi des diuers effets & attributs ; en sorte que tous produits qui sont diuers en genre , requierent necessairement que leurs causes efficientes soient aussi differentes en genre : autrement chaque chose produiroit indifferemment quoy que ce soit : Et s'il étoit vray que la chaleur fit la digestion , il s'enluiueroit que tant plus grande seroit la chaleur , & meilleure & plus puissante , seroit la digestion : Puis que tant plus puissantes sont les causes en la nature & plus puissamment elles operent & produisent leurs propres effets & par consequent l'estomac ( pendant les fièvres tres-aiguës ) deuroit mieux digerer , qu'il ne seroit pendant la santé : l'expérience pourtant fait voir le contraire : Car les febricitans ne digerent point ; mais les alimens se corrompent d'abord dans leur estomac. Ce que font assés conoître les rots de mauuais goût qui en partent , & les reproches facheux qui leurs viennent à la bouche. Si neâtmoins les reproches sont aigres , c'est vn bon prelage ( ce qu'Hippocrate même assure ) car c'est vn témoignage que le ferment acide de l'estomac est r'appelé , & qu'il recômence à exercer son operation.

Le ferment de l'estomac ne lui est pas propre : mais il lui est inspiré de la ratte. La ratte est fort adherante aux estomacs des poules qui est cause qu'elles digerent si puissamment. Aussi c'est vne chose déplorable , qu'o ait pris la ratte qui est vn si noble viscere pour vn cloaque

d'immôdices ; puis que c'est par son secours que nous viuons & sômes alimentez. Cét excrement acide & noir qui est rejeté par la ratte pour auoir été par trop imbu de ferment par l'indisposition du même viscere est nommé atrable dont nous parlerôs plus particulieremêt en son lieu.

## CHAPITRE II.

*Il y a six Digestions au corps humain contre la doctrine des Ecoles qui n'en établissent que trois.*

L'Ecole de Medecine établit trois digestions au corps humain : La premiere en l'estomac ; la seconde au foye , & la troisieme en chaque partie similaire. Qui font tout autant de diuerses regions.

On veut que les alimens soient transmuez en chyle dans l'estomac par la vertu de la chaleur , & que leur partie plus grossiere soit repurgée comme vn excrement inutile par le rectum. Cependant que ce chyle soit succé par les veines mesaraiques pour être porté & cōuertit en sang , au foye. Si bien qu'en la premiere ce qui est rude , dur & opaque est rejeté : En la seconde , ce qui est opaque est retenu , & ce qui est clair & diaphane ( qui est le serum ) est attiré des reins pour être chassé par la vesic.

En la troisieme digestion on veut que le sang qui tombe des aboutissemens des veines pour seruir d'aliment aux parties similaires , soit transmüé en vne humeur qu'on nomme secondaire , qui est encor partagé en quatre degrez differens auant

avant que de pouvoit être assimilée en la substance des parties. C'est en cette dernière officine ( qui est appelée habitude du corps ) qu'on veut que la dernière digestion se fasse, & on ne fait point de mention particulière de la digestion des viscères qui se doivent aussi bien nourrir que les autres parties.

On veut aussi que cet aliment serve à l'accroissance, & à l'augmentation des parties selon certaine mesure, & jusqu'à certain âge: en après comme les parties ne croissent plus, que cet aliment ne sert plus qu'à retarder & combattre la secheresse de la vieillesse jusqu'au dernier période de la vie. Voilà la distribution des digestions & des régions du corps selon les Anciens & les modernes qui n'est pas peu remplie d'erreur & d'ignorance.

Quant à la première il est constaté & hors de controverse, que le boire & le manger se dissolvent en un chyle diaphane, dans le coëcave de l'estomac. Ce qui ne se fait pas par le moyen de la chaleur: Mais par la vertu du premier ferment qui lui est inspiré de la ratte qui est manifestement acide: ce qui est sensiblement prouvé par les aliments, qu'on vomit, qui sont fort aigres tant en faveur qu'en odeur nonobstant qu'ils aient été assaisonnés avec quantité de sucre ) & par le lait caillé qu'on tire de l'estomac des chevrots & des vaux de lait pour faire la presure.

L'estomac n'a pas ce ferment de soy, ni en lui: car souvent la digestion, & l'appétit se perdent pour un temps sans s'éteindre, puis reviennent: Mais c'est de la ratte qu'il est inspiré, qui avec lui composent un Dauphirat: comme on verra en son lieu. Nonobstant que le

ferment de l'estomac ait pour compagne une acidité spécifique: Ce n'est pas pourtant (comme nous avons déjà dit) cette acidité qui est le ferment vital: Mais elle n'est que son organe par lequel les aliments sont dissolus, qui diffère en propriétés selon chaque genre & espèce: Et la digestion est une œuvre de la vie même, au lieu que l'acidité n'est que l'instrument. Il n'y a point d'acidité quelle que l'on prenne, qui puisse servir à l'augmentation de ce ferment spécifique, car les ferments sont des choses spécifiques, vitales & naturels, qui n'assimilent rien à eux. Et il suffit que les choses aigres dont on se sert pour aiguïser l'appétit & assaisonner les viandes, les disposent à recevoir ledit ferment avec moins de résistance. Ce n'est pas du chyle acide que l'estomac se nourrit comme l'on croit: mais il a ses veines & ses artères particulières, & sa propre cuisine. Il se nourrit de sang vital de la même manière que les autres membranes: car tout chyle acide est fort ennemi des veines & de toutes les autres parties. Nonobstant que les artères de l'estomac succent l'esprit de vin, & qu'elles le portent au cœur: il ne s'écoule pas qu'elles attirent le chyle, car elles n'en pourroient faire que de la corruption, veu que l'estomac ne peut être nourri que d'un aliment vital. Il arrive souvent que cette acidité peche en son degré augmenté ou diminué par l'altération, ou association de quelque acidité étrangère, d'où viennent les douleurs poignantes de l'estomac, l'orexie & reproches aigres & fâcheux, la difficulté de digérer, les vomissements aigres, &c.

La seconde digestion, se fait au duodenum qui est, ( & non pas sans causes ) parsemé de quantité de

de veines & de glandes. Où le chyle étant descendu, le second ferment y est inspiré de la vécie du fiel pour changer l'acidité volatile du chyle, en vne autre volatilité salée, & pour corrompre & separer la partie aqueuse & inutile du dit chyle. Ce qui fait que la plus part des biberons pissent vne partie de ce qu'ils boient, quasi auant qu'il ait été penetré de la premiere digestion, parce que le ferment du fiel comme moins noble que celui du foye est plus prompt en son operation: Neantmoins leur vrine ne laisse pas d'être salée. Cette emission se fait aussi souuent par l'erreur de l'orifice inferieur de l'estomac, qui ne se ferme pas comme il faut: Et autrefois il se ferme si opiniâtement que le chyle par trop de sejour si corrompt, & souuent on vomit des alimens qu'on auoit pris trois iours auparauant. Si bien qu'il n'est pas difficile à connoître par là que la generation de l'vrine precede la sanguification.

La mecanique apprend qu'il n'est pas plus difficile à la nature de faire cette transmutation d'acide en salé, qu'au sel de tartre de conuertir en sel l'esprit de vin, qui étoit auparauant volatil, oleagineux, & entierement combustible. Nous voyons aussi que l'huile de vitriol par le seul atouchement du mercure, est conuertie en pur alun; Encor qu'il y ait bien de la difference d'vne action à l'autre: parce que les esprits acides après qu'ils ont dissous, où le mercure, ou quelque autre corps solide, ne demeurent pas volatils comme en l'action du ferment salé; Mais ils se coagulent en forme de sel fixe, qui

est vne action mutuelle & ordinaire du dissoluant & du dissout, & non pas d'un ferment transmutatif, qui tend toujours par vne cause primitive à vne nouuelle forme: Pourtant il est plus facile à la nature de faire du salé d'une chose acide, que si elle n'auoit point d'acidité.

Si le fiel étoit un excrement (comme vieillissent les écoles) engendré avec le sang au foye, tant pour donner la teinture à l'vrine que pour irriter l'expultrice des intestins à se deffaire de ses immondices: Certe il semble qu'il eut été bien plus commode à cet Agent qui fait du sel en l'vrine, sans sel (car quand on ne mangeroit point de sel, l'vrine & le sang ne laisseroient pas d'être salez) d'en laisser un peu aux intestins, puis qu'il y est déjà tout porté, pour les nettoyer de leurs excremens, que d'obliger le foye de se charger d'un si facheux & importun deposit. N'étoit-il pas aussi plus aisé de chasser cet excrement avec l'vrine, que de le contraindre & refermer dans un reservoir au milieu de la partie caue & interne du foye, plutôt qu'en son écorce, ou en sa partie extérieure, ou il semble que la nature l'ait logé pour plus de seureté comme dans un Donjon, & comme un noyau dans vne coquille & non pas comme un excrement pernicieux & capable d'infecter la masse du sang; mais comme quelque chose de plus noble & de plus utile. Et pourquoy les poissons auroient-ils du fiel puis qu'étant abondans en humidité tant à cause de leur maniere de viure qu'à cause qu'ils sont destituez de chaleur actuelle, leur excremens deuroient être

être assez glissans pour couler sans cet éperon-là ? Il faut donc changer de sentiment, & croire que le fiel contenu au foye (comme dans son giron maternel) est un viscere vital, & que son corps est une liqueur amere, faite d'un sang tres-pur, destiné pour servir de baume au foye & au sang : qu'il n'est non plus excrement que l'eau du pericarde : & nonobstant que ce viscere ne soit qu'une membrane, qu'on considere un peu que la matrice, qui n'est qu'un sac tissu de fibres comme lui, quelle espece de domination & d'ascendant n'a-t'elle pas sur les autres parties du corps ? & quelles tragedies n'exerce-t'elle pas sur elles ? Aussi l'orifice superieur de l'estomac qui est tout membraneux, & le moins charneux de tout son corps, n'est-il pas surnommé cœur par dignité ? ces parties-là ne se font-elles pas reconnoitre comme des parties principales ?

Il étoit necessaire que le foye & le fiel fussent logez en un même lieu, que leurs œconomies fussent jointes ensemble, & que l'operation du ferment du fiel precedât la sanguification ; parce que comme le foye est un corps massif sans cavité, qui a bien peu, ou de fort petites veines, où le chyle ne peut pas faire long sejour, il falloit qu'il fust alteré par des dispositions precedentes & successives, afin de recevoir par le menu en passant par ces rameaux-là, le ferment sanguifiant, qu'il acheue d'inspirer sur le sang (lors qu'il est referré dans la veine caue) pour sa perfection : & les veines du mesentere sont son estomac & l'officine où il commence à se preparer : car comme

la sanguification est une digestion plus exquise, & une transmutation plus manifeste que la chylication (qui n'est pas une transmutation formelle comme celle du foye ; mais une dissolution qui conserue encor les proprietés & l'Archée des alimens) outre que le chyle ne reçoit pas la vie qu'il ne soit parvenu à l'excellence du sang : aussi la sanguification ne se pouvoit pas faire commodement dans un grand & ample vaisseau ; mais en beaucoup de petits, qui par leur multitude pouillent tenir lieu d'une ample capacité contenante, dans laquelle cet Archée fermental puisse atteindre & prendre par le menu le chyle déjà changé en un suc volatil & salé, fait à fait qu'il passe, afin de de le transmuier, & lui communiquer son ferment & la vie par son inspiration vitale : mais comme ce chyle est encor indistinctement fort chargé d'excremens qui est l'urine, il est necessaire qu'il en soit déchargé, afin d'être plus propre à être conuerti en sang.

La separation de l'excrement serieux d'avec le sang (qui a déjà été condamné au duodenum comme inepte à la sanguification par le ferment du fiel) commence à le faire & se separer aux veines mesaraiques ; & c'est cette attraction des serositez qui cause la soif naturelle : En après le ferment des reins acheue d'alterer l'esprit de l'urine, tant au foye qu'aux environs d'icelui.

Cette serosité ne doit pas être comparée à la serosité du lait qui ne se separe d'avec lui que par la corruption du lait : mais la separation des serositez d'avec le chyle se fait par une rectification, où le sang

T

bien loing de se corrompre est conserué : C'est à dire que c'est le ferment du fiel ( qui perfectionne le chyle ) qui est le preseruatif du sang , & le corruptif de l'excrement fereux.

C'est donc le ferment acide de l'estomac qui dissout les viandes en suc , & le ferment du fiel separe le chyle en le salant , pour être transmué en sang : Il tire aussi l'excrement jaune & liquide ( qui donne la teinture à l'urine ) du gros excrement fecal , car le foye qui est deputé à faire le sang ne pourroit pas satisfaire à tant d'offices , à sçauoir à faire le sang , engendrer , & separer les excremens.

L'Excrement fecal differe essentiellement de l'aliment mangé , non seulement par vne chaleur putrefiante : mais aussi par des fermens propres , dont ils sont empraints : car l'excrement fecal commence à se coaguler dans le duodenum où il prend la couleur d'un jaune pâle : De là il descend à l'isleon & se putrefie de plus en plus par l'impression du ferment stercoral des intestins , & change de couleur à mesure qu'il s'éloigne de l'estomac. Aux enfans qui sont à la mamelle , ces excremens-là sont jaunes à cause que leur ferment est languide.

Cet excrement qu'on croit être bilieux n'est nullement amer : mais d'une saueur douceâtre & puante comme on peut voir par des histoires rapportées par l'Auteur de quelques vns qui en ont mangé au *Chap. in tit. sextup. diges. aliment. human.*

Le reste du chyle ( inepte à la nutrition ) parcourant les inte-

stins ( après que la partie plus liquide & espurée a été succée par les veines mesaraiques ) se pourrit de plus en plus à mesure qu'il descend ; il fait vn excrement liquide & jaune , qui auant qu'il soit auancé en sa putrefaction , il est porté par le mesentere pour être mêlé avec l'urine qui lui donne sa teinture , pour les fins & vtilitez qu'on peut voir au traité des fieures & du calcul.

C'est sur cet excrement jaune que les écoles ont fondé leur demonstration , que la bile étoit vne des quatre humeurs , croyant que le sang , n'étoit pas vne transmutation du chyle en vn sang vniuoque. Mais elles l'ont considéré comme vn corps artificiel composé de plusieurs adjoins , comme on verra au traité des humeurs.

Si tout ce qui est jaune parmi les excremens étoit de la bile amere , & s'il y en auoit la moindre goutte aux excremens des enfans , les chiens n'en seroient pas si friands , & ne s'amuseroient pas à les lecher & les manger comme ils font , s'ils ne retenoient pas plutôt quelque saueur du lait qu'ils ont succé.

Tout l'acide de l'estomac qui deuiet salé au duodenum , est tiré d'avec l'excrement. Mais s'il demeure quelque chose d'acide aux intestins qui resiste au ferment du fiel , il cause des trenchées de ventre : Car tout ce qui n'a pas été bien dompté à la digestion de l'estomac ne doit pas esperer de receuoir le ferment du fiel , encor qu'il soit teint d'une couleur jaune : Veu qu'il n'y a rien qui puisse être dompté à la

seconde

seconde ou troisieme digestion, qui n'ait été soumise & subjugué à la premiere: Mais tout ce qui est opaque & teint en l'is-leon, s'en va en excrement, & acquiert vne saueur putride (accompagnée de quelque douceur) par le moyen du ferment putrefiant & stercoral qui est logé au cœcum; ni plus ni moins que les fruits aigres deuiennent doux à mesure que la chaleur les meurit.

Sous le premier ferment il y a toujours de l'heterogeneité, à cause de la diuerfité des viandes & de leurs parties differentes, & qu'elles sont plus ou moins rebelles au ferment digestif: outre que n'ayant pas été également machées, le ferment n'a pas pû les penetrer par tout: Et si le son du pain émeut le ventre, c'est à cause de l'acidité qu'il a contractée.

Le chyle passe par les intestins aux veines melaraiques partie par imbibition (comme fait l'eau chaude à trauers vne vescie de pourcean) & partie par vn succement simpatrique à traers leurs pores; qui sont ouuers pendant la vie & fermez après la mort.

Les vents ne penetrent pas des intestins dans l'habitude du corps, parce qu'étant d'une nature seiche ils n'ont pas le pouuoir d'im-biber, & ne sont pas succez des melaraiques comme les alimens: parce qu'eiles ont la vertu d'attirer l'vreile, & laisser le nuisible.

Les vers s'engendrent où le ferment ne peut pas atteindre. C'est pourquoy ils ne se produisent pas au duodenum ni dans l'estomac. Ils ne sont faits que d'un aliment à demy digeré: Et les Ascarides qui

font des œufs se forment en l'intestin droit de quelque ordure putride.

On pourroit icy objecter & demander que si le fiel étoit vn viscere si absolument necessaire, pourquoy est-ce que les pigeons n'en ont point? On répond qu'on n'a pas pris garde que leur parties sont situées à l'enuers, & que le cœur de la colombe est logé en la caviété des quatre lobes du foye en sorte que la partie gibbeuse qui aux autres animaux est en haut, regarde en bas, aux pigeons: & qu'ils ont du fiel aussi bien que les autres animaux, nonobstant qu'il ne soit pas amer.

Le sang au melantere est encor imparfait & n'est pas encor fibreux: Ce qui fait qu'en la dissenterie il ne se coagule point.

Si le fiel n'étoit qu'un excrement, & qu'il ne seruit qu'à netoyer les immondices des intestins. Il semble que le diuin Pere de la nature qui a voulu exempter les oyseaux de l'vrine, des reins & de la vescie, afin qu'ils soient moins pesans & qu'ils puissent mieux voler à leur aise, deuoit bien plutôt permettre que cette bile s'écoulât avec leur mols excremens, que de la contraindre dans vne vescie qui ne peut être qu'en surcharge au noble viscere du foye, & faire vn contre-poids à leur agilité.

Cette cole jaune, verte & amere qu'on vomit quelquefois n'est qu'un excrement abandonné & rejeté du fiel. La jaunisse n'est pas vne effusion de bile dans l'habitude du corps: Mais c'est vn transport du jaune excrement liquide, qui au lieu de passer

par le ventre ; ou par les urines, qui sont les voyes ordinaires, est entré dans les veines par quelque erreur : ou parce que le même excrement jaune retenu par quelque desordre, contrarie l'action fermentale du fiel.

Il arriue souuent que la tristesse donne naissance, ou foment la jaunisse, parce qu'elle trouble la premiere & seconde digestion du fiel.

La premiere digestion s'accomplit au cœur & dans son Aorte, où le sang grossier de la veine caue est élaboré, deuiant jaune & totalement volatil.

La cinquième digestion transmue le sang arteriel en esprit vital, comme on peut voir au traité de l'esprit de vie.

Le sang des veines ne doit pas encor être pris pour vn parfait sang vital, nonobstant qu'il ait acquis vn degré plus parfait qu'il n'auoit au dessous du mesentere, lors qu'il est vne fois paruenue au dessus d'icelui; mais ce sang est la matiere & la masse mumiale dont est fait le sang arteriel & l'esprit vital : car si le sang de la veine caue étoit déjà illustré d'un esprit naturel engendré au foye, l'oreille droite du cœur auroit été faite en vain, qui ne travaille incessamment à autre fin qu'à tirer quelque portion d'esprits de son ventricule gauche à trauers du septum, pour en inspirer vn peu au sang veneux de la veine caue proche du cœur, & lui donner quelque commencement de vie. Et comme l'oreille gauche est accompagnée d'un tronc notable d'arteres, aussi l'attraction en est beaucoup plus forte.

Le sang des veines doit être priué & dépouru des serolitez qui l'accompagnent auant qu'être digne d'aspirer & être admis en esprit de vie, qui est vnique en toute l'œconomie du corps, nonobstant qu'il ait diuers offices, comme on verra en son traité.

Le sang des veines est répandu dans l'espace vuide des muscles pour les remplir de chair : mais il n'est pas si propre à nourrir les visceres & les fibres. Aussi vn malade qui a été fort extenué par vne longue maladie, quoy qu'après l'adolescence, il reprend aisement son embompoint, lors qu'il reuiet en santé : ce que ne fait pas celui qui est emmaigri par le vice de quelque viscere, d'où vient la difficulté de guerir l'ithysie & les vlcères des intestins ; au lieu que les autres vlcères externes beaucoup plus malins se guerissent par des remedes donnez par la bouche, encor qu'ils soient beaucoup plus éloignez d'elle que les internes, à cause que les vlcères & les membranes se nourrissent plus du sang arteriel que du sang veneux.

Comme le diuin Createur a donné certain terme prefixe à la vie : aussi toutes les parties spermatiques qui se nourrissent du sang vital, ne croissent que iusqu'à certaine quantité & certain temps limité : mais les chairs des muscles qui ne se nourrissent que de sang veneux, croissent en tout temps, iusqu'à faire quelquefois des excessiues & immodérées grosseurs. De même les os fracturez se consolident en tous âges : mais si tôt que les visceres cessent de croître, les fibres

Sperma

spermatiques qui font de la premiere constitution ne croissent plus.

Il ne s'engendre point d'excrement en la quatrième, ni cinquième digestion; & s'il s'y en rencontre, ils y sont portez d'ailleurs, ou engendrez par quelque dérèglement & causent d'abord du trouble & de la confusion.

La sixième digestion s'acheue en chaque partie qui font chacune leur cuisine sous la direction de leur esprit inné: & comme il survient diverses dispositions sous ladite digestion: aussi ne font-elles pas toujours exemptes d'erreur. Et les maladies qu'on attribue aux quatre humeurs imaginaires, procedent pour la plupart des alterations qui surviennent au sang par des diverses dispositions qui s'entresuiuent pendant la transmutation, & l'assimilation de celui aux parties similaires.

Les Ecoles diuisent ces transmutations en quatre dispositions succedentes: & comme si elles n'étoient aucunement subiectes à erreur, ni à se vicier, elles n'ont point fait de mention des maladies qui y auroient dû être attribuées: elles veulent que lors que le sang tombe de l'extremité des veines deuienne mucilagineux. 2. Qu'il soit répandu comme vne rosée par les espaces vuides des chairs. 3. Qu'il soit apposé, & finalement agglutiné & assimilé aux parties.

Mais premierement le sang ne blanchit pas à l'extremité des veines: car ces extremitez là n'ont point de puissance differente à celle de leur canal anterieur, & la veine, n'est pas la cuisine des parties, quoy qu'elle contienne leur ali-

ment préparé: mais elles ont chacune leur estomac interieur, & l'aliment n'est pas alteré, qu'il ne leur soit en même temps apposé, & transmué par leur propre ferment: car il y a tout autant de ferments qu'il y a de digestions, qui ont de l'horreur pour tous les ferments étrangers qui se mélent avec eux.

2. Ce qui étoit auparauant mucilage, ne peut pas être répandu en forme de rosée puis qu'il se desseiche de plus en plus. 3. Cette rosée n'est point assimilée aux parties solides que pèdant qu'elles croissent: Après quoy leur aliment est seulement adapté & digéré, & exhalé par insensible transpiration sans laisser aucun residu.

Les veines aussi entant qu'elles font de la premiere constitution se nourrissent du sang arteriel: c'est pourquoy les arteres les accompagnent ordinairement.

Il y a vn sac à la fin de l'isleon, nommé cœcum, où le ferment stercoral est logé: mais comme il n'exerce pas vne œuure de nutrition, mais plutôt de corruption: Aussi ne doit-elle pas être au nombre des digestions puis qu'elle n'est pas vitale.

### CHAPITRE III.

*Le Pylore est le Reçeteur de la digestion & de toute l'œconomie stomachique.*

**P**endant la santé le pylore se doit fermer si exactement après les repas moderez, que rien n'en puisse

T 3 fortis

sortir que la digestion ne soit acheuée. Après quoy il s'ouure comme étant naturellement instruit de tout ce qui se doit faire en l'estomac en qualité de modérateur de la digestion : mais s'il demeure ferme plus long-temps qu'il ne fait besoin, les alimens qui sont déjà suffisamment digerez se perueruent (par l'excessiue impression du ferment digestif, qui ne cesse de les alterer par son inspiration continuele.) D'où n'aissent plusieurs sortes de maux tant en l'estomac, qu'aux parties circonuoisines. Si le pylore ne se ferme pas exactement la partie la plus aqueuse commé le boire distille (tout indigeste qu'il est) goutte à goutte (comme il arriue à la pluspart des beuueurs) qui n'étant pas suffisamment préparés à recevoir le ferment du fiel, qui est continuellement inspiré au duodenum, est changée en vne substance étrangere, qui étant portée dans les veines cause diuerses maladies comme des tremblemens, des palpitations de cœur, des defaillances, des fièvres aiguës, des douleurs aux jointures, &c. Ainsi l'acidité du vin accompagné de son esprit qui n'a pas été deuëment corrigé en la premiere digestion, deuiet ennemi des veines, & fait souuent degenerer avec luy leur propre aliment, en sorte que cét hoste étranger engendre des maladies extraordinaires. Si le chile deuëment digéré tombe de l'estomac au duodenum, & qu'en même temps on vienne à manger, le pylore se doit fermer d'abord : mais si on se charge de nouveaux alimens auant la parfaite coction des alimens precedens, & auant que le chile soit

forti de l'estomac, cette partie du chile retenuë, deuiet acide plus qu'elle ne doit, & est capable de corrompre tout ce qu'on a pris de nouveau, qui est souuent rejeté du pylore auant la parfaite digestion. Il cause l'hoquet, des tranchées de ventre, des diarrhées, &c. Car soit que cette erreur procedé de là, ou qu'elle vienne de quelque autre desordre ou d'indignation du pylore, il en arriue beaucoup d'incommodités.

Il est constant que le pylore se doit fermer, d'abord que l'aliment nouveau est suruënu, autrement les viandes crües passeroient avec le chile, & on en verroit tousiours quelque portion parmi les excremens comme on fait à la lienterie, & à la cœliaque, ce qui arriue aussi quelquefois aux enfans qui ont le pylore debile. Ceux qui sont foibles d'estomac vomissent souuent le matin des matieres aigres avec quelque portion des viandes du souper precedent.

On ne vomit jamais que le pylore ne soit fermé : autrement s'il étoit ouuert il se déchargeroit bien plus commodément & conuenablement par en bas.

Le vomissement se fait lors que le pylore fermé se releue & renuerse contremont.

Il y a de deux sortes de vomissements : l'un se fait par le propre blas du pylore, & par vn mouuement legitime & naturel. Alors ce mouuement est indolent, & au premier vomissement tout ce qui doit être expulsé est rejeté tout d'un coup. L'Autre se fait par imitation, & par des vomissements reitez par lesquels on rend

rend diuerses matieres jaunes, verdâtres, vitellines, jaunâtres, & semblables à de l'huile qu'on croit être de la bile, parce qu'elles sont ameres. En ce mal-cy le pyllore s'ouure entre chaque vomissement, & attire ce qui se rencontre au Leuimum & autres parties voisines, comme s'il vouloit relauer & netoyer quelque mauuaise impression qu'il a conçu: ces excremens sont amers, parce qu'ils sont degenerés; & qu'ils ont souffert diuerses recharges du ferment du fiel, & ont été corrompus & conuertis en excremens par le dereglement du dit ferment, & par l'indignation du pyllore.

Toute faculté & principalement la motiue extrauague aisément, tant par l'incitation de quelque cause contingente que par vne espeece de manie: car ces facultez assistées en l'esprit des parties, ont leurs monarchies propres qui ne dependent point de la volonté: & tout ainsi que la matrice irritée, monte, descend, se precipite, & se contorne à droit & à gauche comme vne extrauagante, & qu'elle étrangle, bourelle, & donne la gehenne & la conuulsion à des parties particulieres comme vne furibonde: de même en fait le pyllore lors qu'il est vne fois dereglé par quelque erreur interne, ou irrité par des causes externes & occasionelles, comme par des vomitifs solutifs & autres ordures veneneuses, & exerce des operations semblables aux influences des aîtres.

Le pyllore est quelquefois si obstiné en sa clôtüre, qu'on vomit des viandes qu'il y auoit trois iours qu'on auoit mangé; qui est vne

preuue assez conuainquante qu'il n'est pas seulement le portier de l'estomac; mais qu'il est aussi le modérateur de la premiere digestion, & le recteur qui gouuerne aussi & commande tout le long des intestins.

Il ne se ferme pas par vn muscle comme fait la vessie & l'intestin droit, ni par vne contraction de fibres, comme il se fait en la crampe & aux tranchées: mais il se ferme & s'ouure par vn mouvement qui ne depend point de la volonté, comme fait la matrice au temps de la conception, selon les necessitez de l'estomac.

L'orifice supérieur de l'estomac de ceux qui se portent bien étant vne fois fermé après le repas, s'ouure facilement pour faire passage au boire ou à quelque bolus ou morceau (nonobstant qu'il puisse à grand peine laisser sortir la moindre chose par son orifice supérieur) quoy qu'aux malades & à ceux qui ont languy par vne longue abstinence, il ne s'ouure pas sans douleur & sans inquietude, parce que cette clôtüre procedé d'vne indisposition; mais la clôtüre du pyllore qui prouient d'vne cause morbide, est bien plus opiniâtre que celle de l'orifice supérieur. Le pyllore ne montre-t'il pas vne puissance fort absoluë, lors que malgré l'effort de l'expultrice ou de la retentrice, il ne se veut pas fermer ni ouuir, comme il arriue aux flux de ventre dereglez & aux constipations obstinées. Même il se trouue souuent à l'ouuerture des cadaures vne certaine liqueur fatide & cadauerieuse en l'estomac engendrée par vne indignation

dignation du pylore qui a causé la mort au malade qui auroit peut-être jetté dans les intestins & retenu en iceux sans vn dommage notable si le pylore n'auroit pas été si obliné en la clôture. Aussi ceux qui ont fait débauche, ont souvent des vertiges le lendemain matin nonobstant que l'estomac se soit déchargé de ses alimens : ce qui procede de ce que le pylore est entr'ouuert & enduit de quelque ordure, de cétte nature là qui se passe après auoir déjeuné, & à mesure que ces excremens s'écoulent le pylore se ferme.

Les Medecins ordonnent de commencer le repas par les choses les plus tendres & faciles à digerer, & de finir par les plus dures, comme si ce qu'on mange ne se méloit pas également dans l'estomac, mais que lesdits alimens soient separez en des couches differentes de la maniere qu'on les a mangées, & comme si le pylore s'ouuroit en diuers temps & obseruoit le même ordre en relâchant le chile qu'on a tenu pour prendre les alimens.

L'Ouverture & la clôture de l'orifice superieur ne gouerne pas la digestion ni l'appetit, puisque nous ne laissons pas d'aualer aussi bien quand nous sommes saouls qu' auparauant : ce qui fait voir clairement que cét orifice ne se ferme pas à cause de la satieté, ni ne s'ouure pas toujours à cause de l'appetit: car souvent on ne laisse pas de faire des rots à jeun, & lors que l'estomac est vuide. Et le bruit que font les rots denore assez que l'estomac est fermé, autrement ils n'en feroient point.

C'est vne erreur de dire que l'in-

digestion du sang nous cause la faim & la soif, entant que les rameaux de l'habitude du corps succent les veines moienes, les moienes le gros tronç (& le tronç les veines du mesenterere, & celles du mesenterere les stomachiques. Et ainsi l'estomac n'auroit jamais faim ni soif pour lui, mais par accident à cause des veines : ce fondement étant posé il s'ensuiuroit que ceux qui n'ont point les veines vuides n'auroient jamais appetit, & le sang ne deuroit pas manquer pendant les fièvres puisque les febricitans n'ont point d'appetit.

Les Ecoles de Medecine ont ignoré que l'appetit soit inspiré de la rate dans l'estomac, & que la rate connoit ce qu'il faut faire dans iceluy comme la princesse de la digestion, & que le pylore l'assite en qualité de recteur & d'executeur. Pour la soif on peut aisément connoître qu'elle n'est pas necessairement causée par vn manquement d'humidité; si on veut prendre la peine d'observer qu'il y a des febricitans qui font prodigieusement alterez, qui vomissent trois fois plus qu'ils n'ont pas bû, & qui ont l'abdomen enflé & rempli d'humidité: Mais elle procede de ce que la cause des fièvres s'alkalise: & nonobstant que l'estomac abonde en humidité, neantmoins elle ne va pas jusqu'à cét alkali que la nature desireroit de resoudre.

De même les choses salées & épicées alterent ni plus, ni moins que ces putrides alkalis quoy qu'ils nagent dans l'humidité: parce qu'ils resistent au ferment de la rate, au lieu que les acides qui ont plus de conuenance avec lui desalterent.

Pour

Pour conclusion il paroît que l'office du pyllore est plus relevé en dignité que celui de l'orifice supérieur, & que si le pyllore & le fiel ne sont pas d'intelligence il en naît des diarrhées, des tranchées, des dissenteries, des hemorrhoides, & autres maladies de l'abdomen.

CHAPITRE IV.

*Il est nécessaire que les qualitez de la vie moienne des transmuables demeurent encor au transmué, après leurs transmutations, elles donnent souvent occasion aux maladies, & servent de remedes à leur guerison.*

Paracelse a bien fait mention de la vie moienne : mais il ne l'a pas sçeu deuëment appliquer : ni pensé à donner raison de ce qu'après les parfaites transmutations des alimens, il demeueroit encor des saveurs & des gousts infignes au transmué : & nonobstant que l'accident changeast de sujet : neantmoins que les proprietéz qui étoient auparavant aux transmuables persisteroient encor au transmué formel, quoy que la forme d'inhesion & la matiere du premier sujet, soit entièrement détruites, c'est ce qu'on n'a pas encor oui dire aux Ecoles jusques à aujourd'hui.

Cette vie moienne demeure en l'esprit Archeal après qu'il est trans-

mué, ni plus ni moins que fait la forme de l'os après la mort de l'homme : car encor qu'il y ait vne vertu fermentale dans l'estomac qui dissout les alimens & autres choses ingerées, & que ces choses dissoutes soient exactement transmüées dans les autres cuisines : pourtant cette transmutation ne se peut pas faire si parfaitement dans les digestions, n'y en l'assimilation des parties, qu'elles ne retiennent encor quelques qualitez emoussées de la vie moienne : par laquelle necessité les alimens vüités en chaque climats, impriment aux parties solides des proprietéz étrangères par exemple les pourceaux qu'on nourrit proche de la mer & qui mangent des poissons à coquille & autres, ont le goût de la graisse de poissons. Le beure des vaches à qui on fait manger des aulx, sent l'ail : les griues qui mangent des grains de geneure, ont le goût du geneure : Les lapins qui mangent des choux ont le goût des choux, &c.

Il est donc absolument nécessaire que les qualitez de la vie moienne demeurent encor aux transmüez. Autrement on ne pourroit point pretendre d'utilité de la puissance des remedes, ni que les alimens, &c. puissent servir d'occasion aux maladies, veu qu'il n'y a rien qui puisse plus heureusement operer pour les guerisons, que ce qui par sa transmutation entre bien auant dans nostre interieur, pour pouuoit être joint & vni à ce qui doit être gueri. Ne void on pas que le grain meurt en terre, pour renaître en sa vie moienne, & exciter des nouvelles generations ? De même aux alimens, encor que leur forme precedente

V

cedente

cedente soit entierement détruite, les proprieté actiues de la vie moyene & anterieure, demeurent encor en la seconde & troisiéme transmutation de l'engendré : neámoins elles s'affoiblissent petit à petit sous l'ascendent de l'esprit digestif.

Ces restats de la vie moyene des alimens introduits au constitut alimenté, sont les chardons, & les épines, que la terre deuoit produire après la preuarication : car à le prendre autrement les chardons & les épines, étoient des creatures déjà formées ( auant la chute de nos premiers parens ) pour l'usage & l'ornement du monde, aussi bien que les autres plantes.

Les poissons qui viuent de l'eau salée de la mer, ont la chair douce : parce que ce n'étoit pas l'eau qui deuoit produire les chardons & les épines : & si ceux qui habitent dans la bouë sentent le marais, ce n'est pas de l'eau qu'ils tirent ce goût ni ces épines là : mais c'est de la terre qui les deuoit produire après le peché.

Auant le peché d'Adam nos facultez digestiues n'auroient pas seulement transmué parfaitement les alimens comme elles font aujourd'hui ? mais toutes les proprieté de la vie moyene auroient été entierement absorbées, & soumises à l'empire de l'esprit digestif & vital : qui eût été comme leur souverain : car l'ame intellectuële, qui n'étoit pas encor liée à la sensitiue étoit immortelle, & sa vie & le corps qui étoit son domicile étoient impassibles, comme on peut voir chez l'Autheur au traité De

*vita longa*. Outre que il n'y auoit point d'alteration ( dans le paradis terrestre ) ni de changement : & par consequent la mort n'y auoit point de lieu. L'arbre de science du bien & du mal étoit le seul, qui auoit la faculté de pouuoir imprimer à l'esprit vital de l'homme la dualité du bien & du mal. Voilà comme cette pomme de discorde, ouurit la porte aux altérations, au changement & à la mort, & nous a fait du depuis ressentir sa tyrannie par les chardons & les épines.

Les alimens introduisent tous les iours chez nous tout autant de proprieté étrangères, qu'il y a de sortes d'odeurs & de saveurs différentes & spécifiques dans les choses qui sont tout autant de fermens étrangers ; qui nous incommodent par leurs alterations : car il ne suruient point de generation, qu'elle ne soit au préalable suscitée par vne precedente disposition en la matiere : & cette sorte de ferment altere l'odeur & la saveur naturele des choses, & tire insensiblement l'esprit Archeel à son obeissance, qui se laisse aller à ses illusions.

Enfin ces reliquats de puissance de la vie moyene, qui sont demeurez tant dans les sucus alimentaires, qu'aux excremens, sont presque le principe occasionel de toutes les maladies, & sont nos chardons & nos épines : car les saveurs & les odeurs, engendrent au corps seminal l'appetit, l'auesion, ou la neutralité : l'emotion de cet appetit depeint aussi bien l'image en l'Archee qu'il fait au fœtus d'une

d'une femme enceinte : laquelle image est l'essence inuisible des semences, qui excite à l'amour & à l'amiable reception, ou à l'auersion & à la repulsion : & l'odeur neutre sert à l'état & au repos.

Si donc les faueurs de la vie moyenne, demeurent encor aux choses transmüées, c'est vne niaiserie de vouloir peser les puissances, & essences des choses, par les huit goûts materiels & non pas par les goûts spécifiques.

La vie moyenne est dite moyenne, parce qu'elle tient le milieu entre la premiere & la derniere.

La vie premiere gist en l'esprit de la semence, lors qu'estant receüé dās sa matrice elle cōmence à se resueiller & agir. Et quād elle est vne fois paruenüe à certaine maturité (cōme quand elle a pris corps, chair, & os selon que l'espece le requiert) Il iouit alors de la viē moyene. car c'est de l'esprit seminal, comme du modérateur de la vie que ladite vie prend ses mesures. Donc la premiere vie est dans les semences : En l'embrion reside la vie moyenne : Et la derniere suit l'entiere perfection du constitut. laquelle encore qu'elle soit la vie derniere des choses, elle est pourtant moyenne en l'esprit seminal, puis que la vie premiere de la chose commence avec la derniere des semences. Encor qu'il semble que les semences des plantes commencent leur vie lors qu'elles sentent, s'ouurent & germent en la terre; Pourtant elles meurent plutôt alors en leur derniere vie afin de renaître en la premiere, de la chose qu'elles pretendent de constituer : donc la pré-

miere vie du fruit est la derniere de la semence qui la produit. En la vie moyenne les herbes, les racines, les troncs & les branches prennent accroissement : & les fruits les menacent du periode de la derniere. Laquelle doit necessairement mourir aux choses : si on pretend quelque vilité des alimens, & des medicamens : exceptez les zenections & autres applications exterieures, qui operent en maniere d'influences.

La vie derniere des choses doit faire vne retrocession, afin que la chose qui étoit coniointe avec l'esprit seminal, puisse expliquer ses vertus dans vn nouveau suc, en quittant le nom & la propriété de la vie derniere, pour resusciter en la moyenne.

Cette mort pourtant n'est pas vne extinction de la chose, ni vne veritable mort : Mais plutôt vne transmutation comme l'exemple suiuant le pourra faire comprendre. Que l'on frotte des verruës de la pulpe interne d'une pomme qu'on aura partagée en deux, si long-temps que la pomme commence à s'échauffer, & après auoir rejoint & attaché ces deux moitiés avec du filet, qu'on laisse pourrir cette pomme. La pomme étant pourrie, les verruës qu'elle aura touchées disparaîtront. Parce que la derniere vie de la pomme, à laquelle l'impression des verruës a été coniointe, perit avec celles des verruës, sans qu'il soit necessaire d'y auoir ni foy ni confiance. Que si cette pome vient à être mangée de quelque rats, pourceaux, &c.

les verruës ne s'en iront point: parce que l'estomac de ces animaux là, conseruent en quelque façon la vie derniere de la pomme, en vne retrocession de vie moiene de laquelle l'Archée de l'animal s'empare: mais en l'extinction de la vie derniere de la pomme qui se fait par putrefaction, cette vie ne se releue point, ni ne retourne point en arriere, ni la vie moiene non plus n'y est pas conseruée: Tellement que toutes les verruës quoy qu'absentes & éloignées, perissent par vne action sympathique, avec l'extinction de la derniere vie de la pomme: & le symbole de cette sympathie consiste, en ce que la pulpe de la pomme represente comme le boulet de son rameau, de même que les verruës sont comme des potirons à la partie où elles sont: car l'impression des verruës transferée, & feelée en la pomme qui symbolise avec lesdites verruës, perit; & les verruës aussi, avec la derniere mort de la pomme qui en porte l'impression: car les écoulemens & euaporations, ne symbolisent pas moins avec le corps d'où elles partent, que fait le ton avec vn autre instrument de musique, éloigné de celui qu'on joue, auquel on void ressaillir les cordes ou l'anneau qu'on y pend, & retentir tous deux d'vn même son. C'est pourquoy la verruë se tabesie & se seiche (sans superstition) en sa derniere vie par vne espece de tristesse, & de ressentiment de la perte, ou de la mort de son euaporation qui a été imprimée à la pomme: parce que la pomme est comme vn boulet de la premiere inten-

tion de nature, & par consequent elle est plus forte en action & attraction que la verruë, qui n'est pas formée par cette premiere intention, ni n'a pas ses racines attachées entierement à l'Archée.

Pour reuenir à nôtre premier discours, nous dirons encor vne fois qu'au jardin d'Eden nôtre Archée pouuoit aisement subjuguer tous les esprits, tant des alimens que des venins, & les tourner en nourriture, sans peine ni reaction quelconque: & par consequent, il ne lui étoit pas difficile de surmonter toutes les impressions de la vie moiene, parce que nôtre Archée étoit regi & gouuerné par l'ame immortelle, & par consequent il étoit impassible: car Dieu n'a pas fait la mort, ni le médicament d'extermination, cela veut dire les venins) qui n'ont pas été creés en terre pour l'homme, puis qu'il étoit doué de l'immortalité.

Mais d'abord qu'il fut chassé du paradis en terre, & que son integrité fut corrompue: ce qui n'étoit pas venin deuint venin, & la terre commença à produire des chardons & des épines: cela veut dire qu'encor que nôtre Archée s'assujettisse celui des alimens, & qu'il s'en rende le maître: neantmoins les proprietés étrangères de la vie moiene, ne laissent pas de demeurer encor dedans nous, & il n'y a que leur derniere vie qui meure: qui fait que les estomacs debiles ressentent plus de pesanteur sur la fin de la digestion, que d'abord après le repas: comme si nôtre Archée étoit indigné par vn ressouuenir de la perte qu'il auoit fait

fait de sa premiere dignité.

Les vertus des choses ne consistent pas donc en leur dernier vie: Mais en la moyene: autrement les Medecins se seruiroient inutilement (pour leurs malades) des plantes & autres remedes, lors qu'après leur cueillette elles sont destituées de leur forme vitale, qui est leur dernière vie. Ne void-on pas souuent que les odeurs de ce que la nourrice a pris, subsiste encor, & se fait resentir en l'urine de l'enfant qu'elle allaicte? Ce qui fait qu'on ordonne aux nourrices ce qu'on veut qui opere aux enfans; & nonobstant que les Ecoles soient conuaincuës de cette verité, elles ne veüillent pas que le même accident qui étoit auparauant au corrompu demeure encor en l'engendré. Mais plutôt que tous les accidens se doiuent renouveler en chaque point de Physique, de mouuement & d'alteration, comme dans le moment & l'instant de l'un & de l'autre: Comme s'il étoit nécessaire que la matiere de generation se dépoüillât entierement de tous les accidens de son premier être, sans qu'il y puisse rester aucune disposition precedente, & comme si la corruption, & la priuation deuoient touïjours preceder chaque generation.

Les Ecoles n'ont pas pris garde que quoy qu'elles n'ayēt generalement fait mention que de la seule corruption: qu'il y a pourtant diuerses sortes de destructions. Il y a des choses, qui de la vie dernière retournent à la premiere: comme celles qui sont engendrées des semences: D'autres qui retour-

nent à la vie moyene: Les autres ne retournent ni à l'une ni à l'autre; Mais elles attendent leur dernière resolution, afin de passer (de leur fin) à vne nouuelle generation seminale: Et si-tôt qu'elles ont épousées cette nouuelle semence, elles resuscitent (par le moyen d'un ferment fracide) par vne premiere vie. Telles sont les choses qui meurent & perissent par le feu, ou par un venin vital. Ainsi la pomme qui se pourrit de soy, & les autres cadaures sont conuertis en suc leffas, puis en herbes, où elles produisent des vers.

Les Ecoles ont si mal entendu les principes de nature, qu'elles ont crû que tous les accidens dependoient immediatement, & originairement de la forme totale de chose: Comme si la forme qui survient au point de generation, possedoit tous les caracteres de sa semence & qu'elles les distribuât aux choses auant qu'elle y fût introduite. Que si les proprietés dispositiues sont enuoyées à l'Archée par la forme du geniteur (certes les supposez different de tout l'individu) & par ainsi ils ne conuendront pas à la forme de l'engendré.

Les Ecoles ont aussi negligé les proprietés des semences, & des esprits feminaux, & les operations des formes subordonnées. Elles n'ont pas sçeu que depuis le commencement de generation, iusqu'à la fin de l'engendré, il n'y auoit qu'un même flux de semence, qui n'areint, ni ne touche aucunement la forme des engendrez. C'est donc dans la vie moyenne de l'Archée

que les puissances des semences sont séleés, qui s'éleuent insensiblement à la vie, & s'étendent, & se soumettent sous la forme de la chose viuante. C'est pourquoy c'est vne erreur de croire, qu'il ne demeure aucun accident (en l'engendré de ceux qui étoient auparauant en la semence, qu'elles disent mal à propos) corrompûs. Parëillement que la procreation de tous les accidens, prouient de la forme de la chose: comme si on disoit que toutes les proprietéz des hommes, & tant de différentes inclinations qui prennent naissance de la simple ame immortelle. Que si on associe les Aïtres avec ladite forme, pour aider à la production desdites proprietéz par leurs inclinations: Cette aide mandiée de si loing, defallira en chemin auant qu'elle y soit paruenüe. Et qu'elle apparence y a-t'il, que toutes les proprietéz & efficaces des semences, sortent de la forme de la chose vitale, qui vient seulement après que les semences ont poussé leurs productions.

Les metaux ne possèdent pas moins leurs trois vies que les autres creatures. La premiere vie de la semence metallique est presque inconnüe aux hommes. Et lors que son esprit (reuetu de la liqueur nommée bur, qui paroît tantôt blanche, tantôt verte, tantôt en forme de savon, comme il s'en trouue quelquefois d'enfermée dans des cailloux, &c.) a commencé d'empreindre & engrossir le soulfre de l'eau; cette vie est la

vie moyene. Et la dernière c'est lors que le metal est endurci.

Pour retourner à nôtre vie moyene, nous auons dit au traité des elemens, que les Modernes faisoient quatre ou cinq classes de qualitez. Les premieres étoient le chaud, le froid, &c. Les secondes le leger, le graue, le mol, &c. l'amer, le doux, &c. Les troisièmes étoient comme les faueurs, & odeurs spécifiques au girofle, à la canele, &c. Les quatrièmes comme les veneneuses au venin, les laxatifs aux solutifs, la vertu de l'Aimant d'attirer le fer, &c.

Pour les trois premieres elles agissent corporellement & superficiellement par la vertu des semences, & à grande peine penetrent-elles les autres corps, & encor moins se mélent elles radicalement avec eux c'est pourquoy elles sont transmüées par nôtre Archée ou esprit digestif: Telement que nonobstant qu'elles portent encor avec elles vne propriété obscure de leur vie moyene après la transmütation de leur être, ils sont pourtant subjuguez par nôtre Archée, & receus avec eux en leurs domiciles.

Il y'a plusieurs choses qui nonobstant que pendant leur transmütation elles ne peuuent pas bien s'accommoder avec nôtre Archée, à cause de quelque chose de facheux d'incommode, & de repugnant, qui ne se peut pas bien dompter. Elles sont neantmoins incorporées en nous avec cette contagion dont ils se dépouillent si difficilement. Et

si elles ne sont pas vaincues dans le temps qu'elles s'incorporent; elles sont rejetées ( après nous auoir imprimé leur mauuaise qualité ) & delaissez de l'Archée, en suite dequoy, elles degenerent en extremens, qui seruent d'occasions à beaucoup de maladies, qui sont excitées par l'émotion, & l'indignation de l'Archée.

Mais les proprieté de la quatrième classe comme les veneneuses qui sont mieux formées que les autres, & qui comme des étincelles lumineuses de leurs formes, ont la puissance de penetrer l'Archée par toute sa lumiere & sa vie aussi bien que par toute la forme des parties,

Les venins sont comme de petits feux formés ( animez ou non animez c'est tout vn ) parce qu'ils agissent par vne certaine licence formelle, par laquelle il se penetrent, & s'influent à l'instant au point de connexité, & font ce qui leur a été ordonné de faire par le Tout-puissant.

Il reste à considerer comment ils tuent si facilement. 1. A sçauoir s'ils transmuent nôtre vie en la leur. 2. S'ils mettent nôtre Archée en furie, & qu'en se rependant par tout il se perde comme vn extrauagant. 3. Ou s'ils mortifient ou causent la mort, en éteignant la vie de nôtre Archée. 4. S'ils compriment & oppressent nôtre Archée sous eux, par leur exaltation virulente. 5. Si la morsure d'un enragé, portoit en la salive certaine impression de la phantaisie de l'enragé, qui conuertisse la nôtre en soy, comme son

propre patient, & qui consecutiuellement, se formât vne propre, & lumineuse propriété, qui suscitât l'hydrophobie: ou si nôtre Archée se fabriquoit volontairement & de soy cette image virulente.

Premierement il faut sçauoir qu'aux actions de cette nature là, qui sont lumineuses, il se fait vne connexion d'vnité au point & à l'assemblage de la cause occasionelle avec l'efficiente de nôtre Archée: parce qu'elles se penetrent comme feroient deux lumieres, & s'vnissent radicalement, sans autre distinction, que celle qui est prise des termes relatifs. Et ce que nous disons du venin enragé externe, doit seruir de iugement pour le cancer & autres semblables. Car la lumiere formelle & virulente, qui prend naissance en nôtre vie, est viuante. Telement que tout ainsi que l'Archée enragé, prend & reçoit fermentalement la contagion du dehors. De même cet Archée errant ( au chancre ou noli-me tangere ) est transplanté, & tourné en fureur, par laquelle il bourele cruelement la partie qu'il occupe.

Si ces venins sont portez du dehors en dedans par quelque accident externe, ou qu'ils soient suscitéz du dedans; ( ce qui les fait differer en quelque façon, quant au principe commençant ) pourtant ils ne different que selon les proprieté & actiuitez spécifiques à chaque venin: Car il y en a qui se dilatent d'abord par tout, & tuent à l'instant: Il y en a d'autres qui n'exercent leur furie que topiquement;

quement; car encor qu'ils pénétrant selon la nature des venins, ils se dilatent seulement selon qu'il leur a été naturellement prescrit. Voilà l'action immédiate des formes, dans les formes, par la pénétration de l'union fermentale, avec notre transmutation; Et par ainsi il ne se suscite point de nouveau venin en l'Archée, afin de se former du venin (comme il se fait aux fièvres ou la matière occasionnelle émeut notre Archée, & le met en furie) non pas à forger des nouvelles matières occasionnelles febriles: Mais des nuës idées de fureur, dédiées à chasser celle qu'il s'est depeinte en la propre substance de soy-même. Et les lumières formées des venins, pénétrant la lumière vitale en changeant efficacement, & puissamment, à cause du venin occasionnel présent qui lui a été inséré, & qui pénétre radicalement notre vie moyenne, & la pousse en la dernière, par la première vie des venins.

Il y a pourtant des venins fermentaux qui nous perdent non pas tant par la force de leur feu lumineux, & par une propriété formelle, que par un certain ferment en quelque façon odorable, ce qui fait voir que les venins agissent diversément en nous, & qu'une seule vie est sujette à beaucoup de différents ennemis, & ses sortes de ferments approchent mieux d'une nature corporelle que les autres. Par exemple si on allume une mèche soufrée, & qu'on la mette par le trou du bondon dans un grand tonneau qui ne soit point infecté de quelque mauvaise odeur; Cette mèche ne s'éteindra pas qu'elle n'ait

rempli le tonneau de fuligines: Mais si le tonneau sent tant soit peu le moisi, cette mèche ou autre chandele, sera d'abord éteinte par cette mauvaise odeur. Dans les mines, on voit aussi souvent suffoquer les mineurs par les exhalaisons & les odeurs qui en sortent. De même le venin pestilenciel éteint souvent & en un instant la lumière vitale: Lesquels venins positifs & mortels ne sont pas proprement priuatifs: Mais par leur odeur virulente, ils éteignent & suffoquent la lumière vitale de la sensitive, où la forme substantielle de notre vie.

#### CHAPITRE V.

*Il ne se fait point de Tartre chez nous, qui prouienne des excremens ni des sucs alimentaires, & il n'y en a point dans la semence du Geniteur qui serue de matière aux maladies héréditaires.*

Paracelse a osé mettre en avant que le tartre étoit la cause de la plus part des maladies, les plus illustres Médecins du siècle, ont donné dans ce sentiment là, parce qu'ils ne pouvoient pas croire que le seul phlegme peut-être la cause matérielle de tant de sortes de coagulations qui se formoient chez nous. Voici en peu de mots ce qu'en dit Paracelse.

1. Que

1. Que la nature après le peché deuint corrompue & souillée en punition du crime de nos premiers Peres. Si bien que Dieu se repentant d'auoir soumis la nature à des desobeissans ; ordonna que la terre produiroit des chardons & des épines, & que c'étoit sous cette allegorie là, que la malediction, & la naissance du tartre nous auoit été signifié, qui est la cause des sensibles douleurs, & la matiere des violentes piqueures que nous ressentons tous les iours.

2. Que ce tartre s'insinuë secretement chez nous avec le boire & le manger, où il est en après scelé par vne mixtion radicale.

3. Qu'il y a du tartre qui se separe incontinent aux premieres voyes d'avec le pur aliment. D'autre se glisse plus auant avec luy pour se coaguler aux autres regions. Et autrefois attend patiemment que l'aliment soit consommé & conuertit à la substance des parties, pour se coaguler en elles en forme de mucilage, de lut, de bol, de grauer ou de pierre, qui n'étant plus capable de recevoir l'influence de la vie, conserue son acidité ou acrimonie qu'il nomme épines pour boureler l'homme & nourrir ses calamitez.

4. Que ce tartre s'endurcit de plus en plus tous les iours en exerçant dans son domicile des hostilités continuelles.

5. Il fait difference entre le tartre des excremens fecaux & celui qui suit & accompagne la liqueur alimentaire, en ce que ce'ui-là se pourrit & celui-cy se coagule.

6. Il diuise le tartre qui pro-

uient des alimens, de celui qui est fait du sang. Il appelle le premier tartre étranger, & il veut que celui du sang se coagule fatalement chez nous par vne loy microscopique, lors que par quelque violente impression, les humeurs alimentaires sont destituées de la vie, & deuiennent ennemies de nature : D'où procedent les apostemes, les opilations & d'autres maux qui aduiennent selon la propriété & l'inclination de chaque espece de tartre : En sorte que le tartre qui s'insinuë chez nous depuis la bouche iusqu'aux extremitez est la cause principale de toutes les maladies. En vn mot il estime bienheureux ceux-là qui ont des estomacs & des foyes assez vigoureux pour pouuoir separer & expulser ces fortes de tartres avec les excremens.

Il compare ce tartre principalement au tartre de vin qui se croûte à l'entour des cuues & des tonneaux qu'il differentie de la lie du fond desdits vaisseaux, comme étant inepte à la coagulation.

Mais il paroît bien que Paracelse n'a iamais sceu de quelle maniere se faisoit le tartre du vin : & qu'il n'a iamais pris garde que le vin est toujours plus verd & acide en son exterieur qu'en son interieur, ou les esprits les plus meurs sont concentrés par le froid ambiant ; Et comme il est impossible que l'acidité puisse s'empêcher d'operer toutes les fois qu'elle rencontre des objets susceptibles de son action (ce qui apert euidentement aux dissolutions des pierres d'écreuices, coraux, &c. faites par les liqueurs acides : De même l'acidité du vin

ne peut pas s'empêcher d'agir sur la lie qui nage encor parmi le vin troublé. Après qu'elle s'en est suffisamment imbibée elle relâche de son activité, & ne butte plus qu'à se coaguler. Ce qu'elle ne peut pas faire au milieu du vin à cause du mouuement perpetuel des esprits qui montent & descendent : Mais elle s'atache aux parois du vaisseau contenant, avec l'aide d'une odeur fermentale qui part d'elle, & se coagule suivant cet axiome de chimie. *Omnis spiritus dissolvens eadem actione quâ corpora dissoluit, coagulatur* : Parce que le sel acide de l'esprit aigre & dissoluant se coagule avec la lie dissoute, & s'attachent ensemble aux côtes du vaisseau. Mais il y a bien de la différence de ce tartre aux coagulations qui se font chez nous tant en la matiere & en ses principes, qu'en sa façon, & en leur cause efficiente : Car le calcul ni les grauiers ne se resoluent pas dans l'eau bouillante comme fait le tartre qui doit plutôt être compris entre les sucres coagulez par le sel, qu'entre les pierres. Et par conséquent la speculation du tartre ne conuiet nullement aux coagulations qui se font chez nous.

Si Paracelse n'auoit pas été si vain, peut-être que Dieu auroit permis qu'il eût atteint les vrais fondemens de la Medecine : Mais comme la presomption & la jactance est toujours bouffie & remplie de vaine gloire; aussi nage t'elle d'ordinaire par la permission Diuine dans l'incertitude. Paracelse donc ne pouuant pas suffisamment se satisfaire par l'inuention de son tartre recourt avec son inconstance

ordinaire, tantôt aux complexions, tantôt aux Astres, tantôt à les trois premiers principes: Et autresfois il appelle les élemens à son secours pour l'établissement des causes des maladies. En d'autres lieux, il en accuse le cristal fait par les quatre degrez du feu, qu'il veut en vn autre endroit être endurcis par le froid.

Finalement il reprend sa metaphore microcolimique comme si l'homme (qui deuoit être heritier de la gloire de Dieu) n'auoit pas été fait à son image; mais à celle d'un monde impur pour le rendre sujet à toutes les calamitez. En sorte que nous deussions être calculeux pour représenter les cailloux & les rochers, &c. Si nous auions été contrains à cette necessité, nous serions par la même loy tous calculeux, & également epileptiques, lepreux, &c. Ou nous ne serions pas également petit monde : Outre que les maladies & la mort auroient été chez nous auant la preuarication, puisque le corps humain, au commencement de la creation étoit bâti tel qu'il est encor presentement, & nous deurions aussi bien volet que les oiseaux veu que nous les deurions bien mieux représenter par vne conuenance de vie avec la vie, que nous ne faisons les cailloux qui sont inanimés.

Paracelse n'exempte pas la semence du tartre non plus que les excremens & la liqueur alimentaire. Au contraire il veut qu'il soit radicalement confondu dans elle, afin d'y rencontrer le seminaire des maladies heredi

hereditaires : Mais il deuoit apprendre que s'il y auoit la moindre chose d'étranger en la semence, qu'elle la rendroit sterile & incapable de production. Il apert par Cain & Abel, que la semence d'Adam & d'Eue qui auoit été preparée au Paradis terrestre n'auoit pas engendré vne lignée plus parfaite, qu'après qu'ils en furent sortis. Que si les maladies sont entrées insensiblement en la nature, qu'elles n'ont pourtant iamais été materiellement mêlées avec la semence en forme de tartre, ni de craye podagrique: mais que les maladies qui ont été traduites des parens aux enfans sont cachées en forme de caractere en la vie moiene de l'Archée ou esprit seminal, qui avec le temps se meurt & se réueille en se formant vn corps spirituel & Archeel doüé d'vne propriété morbide & féminale. Car la maladie hereditaire, est vn constitut naturel qui procedé de la semence, qui est constant & perseuere en esprit, comme fait la cause efficiente des autres maladies, ou le Lecteur est renuoyé pour en être mieux instruit.

De plus il deuoit aussi sçauoir que les corps coagulables ne peuvent iamais paruenir à leur dureté, que par la propre destinée des propriétés féminales; & que quand Adam n'auroit pas peché le vin n'auroit pas été sans tartre, ni le lait sans sa partie fromageuse, les riuieres sans pierres ni cailloux, ni les alimens sans excremens: car ils auoient déjà leurs emonctoires auant le peché, & il ne faut pas croire qu'ils ayent été créés auant la preuarication afin de seruir à

les repurger après le peché. De plus si le tartre se pouoit derechef coaguler, & adherer aux vaisseaux après la digestion, ce seroit vne grande folie aux Medecins de l'ordonner pour deterger les viscositez de l'estomac.

Les croûtes pierreuses qui adherent aux dens, ne sont pas non plus engendrées du tartre, du boire & du manger, mais d'vn sang des genciues degeneré en excrement, qui ayant déjà en quelque façon été préparé pour la nourriture des dents a commencé de recevoir quelque determination à leur dureté: car les dents ne se nourrissent pas seulement en leurs racines & en leur centre; mais aussi lateralement, & ils tirent leurs nourritures des genciues.

Les genciues qui accompagnent les dents bien bas, & qui leur adherent fort, ténoignent qu'elles sont fort saines. Elles ne souffrent pas qu'elles engendrent des excremens & conseruent les dents. Au lieu que celles qui sont découuertes se carient facilement, elles sont sujettes aux douleurs & s'enduissent d'vne croûte jaune, qui endureciraussi par son impression petrifique les mucilages du boire & du manger dont elle s'imbibe.

On peut aussi voir dans le traité du calcul comme il n'y a point de tartre dans l'vrine, & que ce qui adhere au pot à piffer ne se dissout pas dans l'eau bouillante comme fait le tartre du vin.

Les mucilages qui adherent à la langue des febricitans ne sont pas aussi du tartre. Elles sont

souvent la cause des difficultez & des maladies qui surviennent au gozier : parce que les parties voisines ayant de l'horreur pour ces mucilages fœtides & pourries, s'irritent & s'enflament aisément par indignation. C'est pourquoy il est nécessaire pour se delivrer de ces maux-là de se racler souvent la langue tant à jeun qu'après avoir pris quelque chose.

Toute pierre est immédiatement & materielement engendrée de l'eau par vne vertu seminale & petrifique (comme nous avons fait voir en son lieu) tant par vne integrité de nature que par vn don de creation, & non pas du tartre, qui selon Paracelse n'est qu'un excrement : Et nonobstant que les eaux qui font la roue détruisent la digestion, & qu'elles impriment le vice de leur vie moyene à l'Archée,

en sorte que la vegetative de l'homme en étant alterée prend aisément cette mauuaise inclination. Neanmoins cela ne fait rien pour le tartre, car il y a beaucoup de difference entre-eux comme nous auons déjà dit.

De même le gouëtre, ni les écrouelles ne sont pas faites de tartre : mais d'un bon sang degeneré, où vne certaine puissance stiptique & étranglante à été delaisée & empreinte en sa vie moyene, comme il se rencontre à quelques potirons qui sont accompagnez d'un semblable venin suffoquant.

Finalement les coagulations qui se font chez nous, ne se font point par desiccation, excepté la craye podagrique : C'est pourquoy c'est un abus de vouloir établir le tartre pour la cause materiele & occasionelle des maladies.





## TROISIÈSME PARTIE.



### Traité des Humeurs.

#### CHAPITRE I.

*Le Sang n'est pas composé de quatre Humeurs différentes.*



LA croyance que le Sang est composé de quatre humeurs différentes est si triuiale & si fortement établie, qu'elle a été iusqu'à present ( avec la feinte mixtion, & le combat des Elemens & les temperamens ) la baze sur laquelle on a fondé les causes de toutes les maladies, aussi bien que leur curation.

Ce qui a donné le premier branle à cette pensée-là : ce fut la remarque que firent les premiers Medecins d'une matiere blancheâtre semblable à de la gelée qui paroiffoit dans le sang tiré après la coagulation. Ils considererēt aussi dans celui qu'on auoit tiré du pied ( outre la rougeur dont l'eau étoit teinte ) de certaines fibres blancheâtres & delauées : ce qui leur fit croire que c'étoit de la pituite, à cause de la ressemblance qu'elle auoit avec les crachats & l'excrement du nez. Ils

obseruerent ensuite que la serosité qui nageoit sur le sang étoit jaunâtre ; si bien que sans considerer si elle étoit amere ou non, ils conclurent absolument que c'étoit la bile qui faisoit cette teinture. Ce qui sans doute les fit deliberer que ces humeurs deuoient correspondre aux quatre Elemens, & faire la diuersité de nos constitutions ; mais comme il manquoit encor vne humeur pour remplir le nombre des quatre elemens, ils en inuenterent vne quatrième qui peut être comparée à la terre, qu'ils nommerent melancholie, ou *arram bilé*, qui est vne humeur qui est formée ( à ce qu'ils disent ) d'une bile jaune, adulte, qu'ils veulent être recuite & brûlée sous la tiedeur de nôtre vie par vne action toute de feu, qui doit changer cette matiere ignée immédiatement en vne production froide & & terrestre, & sa saueur amere en acidité.

On void euidemment par là qu'ils n'ont pas compris le sang pour vn être naturel, ni pour vne pure transmutation ; mais pour vn être artificiel, & pour vn assemblage de plusieurs adjoints, comme si la sanguification étoit vne action elementaire. partagée en autant de diuersitez qu'il y a de qualitez différentes, desquelles chacune malgré sa compagne feroit son humeur speciale.

X 3

Les Medecins deuoient auoir considéré le sang pendant qu'il couloit, & qu'il étoit encor accompagné des esprits & de la vie, & non pas lors qu'il en est deltitué, & que la corruption commence à s'y introduire & faire separation de ses parties heterogenées à la maniere des autres corps dont elle s'empare. Ils deuoient aussi prendre garde que si dans le lait qui n'est que du sang blanchi (qui étoit d'une nature homogénéée & toute semblable auant sa corruption) on y void du caillé, qu'il n'y a pourtant point de pituite. Nous voyons que la tumeur qui suit les contusions est presque toujours premierement rouge; que cette rougeur se change en liuidité & noirceur, & à la fin elle deuiet jaune: donc selon les humoristes qui se payent de couleurs, le sang se couuertit premierement en bile noire, & celle-cy en après en bile jaune: & ainsi la bile qui est plus liquide, seroit plus opiniâtre à se refoudre que la bile noire qui est d'une substance plus crasse, puis qu'elle laisse sa teinture plus long-téps sous le cuir.

C'est vouloir établir vn bien foible argument de dire, que lors que le sang extravaasé se dispose à la putrefaction, on y void quelquefois deux, trois, ou plusieurs diferentes couleurs; doncques il y aura tout autat d'humeurs qui feront sa composition. Par exemple, le sang est entierement transmué en lait, & lors qu'il est corrompu il se partage seulement en trois, à sçauoir en beurre, en fromage, & en petit lait, & jamais en dauantage. Aucunefois il se coagule entierement dans la mamelle en vne tumeur dure; autrefois le sang se

change en vn pus blanc, jaune, cendré, ou tirant sur le verd, &c. & quelquefois en vne liqueur poignante, aqueuse & corroiuue, comme on void au *cholera morbus*, & aux vicerés: autrefois il est tout peruertit en vne liqueur fereuse & salée, comme en l'hydropisie, & par les hydragogues, souuent il deuiet noir comme de la poix, comme aux gangrenes & mortifications, & lors qu'il est extravaasé: autrefois il se change en vn virus jaune, comme on void aux Ictériques & à ceux qui sont mordus des terpsés. Il se peruertit en certains endroits en vne matiere seblable à du miel, & à du suif, & comme au miliceris, Atheroma, &c, sans se separer en d'autres parties dissemblables, il se transmué en crachats jaunes & purulents en la Phrysie, &c. faudroit-il pour cela constituer autant d'humeurs comme il y a de sortes de generations? Si on prend garde aussi à la diuersité des fonds & des couleurs du sang des personnes qu'on saigne: il y en a qui representent de la gelée noire, autrefois elle est entremelée d'une liqueur verdâtre, qui paroît quelquefois à la superficie du sang: quelquefois le sang paroît tout aqueux, & autrefois il est totalement visqueux, l'un est rouge au fond, & l'autre à la superficie: en d'aucuns vne eau claire, pâle, ou jaune surnage par dessus, qui en d'autres demeure enclose au milieu du sang: en quelques autres on le voit tout picoté de macules; finalement l'un est rouge, l'autre est pâle, ou il tire sur le noir, ou sur le verd: lesquelles couleurs ne sôt pas toujours placées en memes lieux; mais elles sôt étenduës par des diferentes couches tantôt,

tantôt moïenes, tantôt basses, tantôt superficielles. Toutes lesquelles couleurs, liquidité & épaisseur ne sont pas des témoignages d'une confuse apposition d'humeurs : mais ce sont des effets & des opérations de l'Archée ou esprit feminal.

Par cette même raison il y auroit autant de liqueurs dans l'eau de la pluye qu'il y a de croissans sur la terre, puis qu'ils en tirent leur nourriture, & l'augmentation de leurs substances de la même manière que les parties le font du sang.

Le sang est vne liqueur egale & simple : Et ce seroit en vain qu'il auroit été composé de différentes parties, puis qu'il doit être réduit homogénelement en vn suc nutritif, glutineux, blanc & transparent pour la sustentation des parties spermatiques : ou conserver sa rougeur par l'entretien des chairs, des parenchymes & des muscles ; & c'est dans leurs dernières cuisines où il préd ses diuersitez requises ; car tandis que le sang jouit de la vie, & qu'il est detenu dans les veines (même quelque temps après la mort, il ne se coagule point, Et ses parties ne sont point dissemblables qu'après qu'il n'a plus de vie : ce qui fait voir que la diuersité des humeurs dans le sang est vne production de la mort, & non pas de la vie : car il n'importe pas que l'occurrence des excremens qui sont formés par degeneration déguise la face du sang, puisque le pus ni les crachats ne sont plus parties du sang dont ils ont été produits, ni ne sont plus ce qu'ils étoient auant leur corruption. Aussi la teinture de son aquosité n'est pas bile puis

qu'elle est priuée du goût & des autres propriétés du fiel. Le fond du sang n'est pas non plus melancolie, encor qu'il soit moins rouge que la partie superficielle : mais la variété des fonds dans les choses liquides depend de la legereté & de la pesanteur : car lors que le sang est priuée de la vie, ses parties qui pendant icelles, se conseruoient dans l'vnité, se laissent aller aux conditions materielles auxquelles elles sont attachées, & tombent insensiblement dans le desordre & la confusion. Dira-t'on que la lie du vin, & le sediment de autres liqueurs soit melancolie ? Qu'à la melancolie de commun avec la substance heterogéne du sediment pource qui est de la couleur, les Egyptiens qui ont le sang généralement presque tout noir, & la plupart sans eau ; au lieu d'être melancoliques, sont quasi tous colériques ; & le sang extrausé dans le corps se noircit d'abord qu'il est sorti des veines, à cause que la chaleur hâte sa corruption : aussi la superficie de celui qu'on a tiré qui a été refroidi en l'air dans vne écuelle, est beaucoup plus rouge que celui du fond, parce qu'il conserue moins sa chaleur. Et si on separe le sang auant sa coagulation en deux écuelles. Qu'on en expose vne dans de l'eau froide, & l'autre aussi longtemps à vne chaleur tiède ; on verra quantité de sang noir dans celui-ci, & point ou fort peu dans l'autre. Donc la diuersité des liqueurs qui sont priuées de vie, corrompues ou prêtes à se corrompre, est vn indice de corruption, & non pas vn signe de leur composition primitive : car nous sommes originellement composés d'une semence vitale, & finalement resolués

en vne putride & cadauerufe liqueur. Que dira-t'on du sang qui n'a point de serofité, comme il paroît à ceux qui ont été deffeichés par les fueurs ou par l'abftiner du boire, ou de celui qui est vniformement rouge par toute fa substance ?

Il feroit abfolument neceffaire pour former quatre humeurs diferentes, qu'il y eût au foye quatre agens ensemble : par exemple, polons le cas que ces quatre humeurs fufdites foient engendrées du feul pain & de la pure eau : premierement elles ne pourroient pas être faites feminalement ni difpofitiuement de l'eau fimple & élémentaire ; ce fera donc du pain refolu que le chyle fera formé : & ce chyle fera changé en quatre humeurs par l'action du foye auquel il faudra qu'il ait de l'inegalité en fon action, puis que le pain est fimple & d'une même nature : & qu'il n'opere pas par vne fimple & vniuoque action : autrement il faudra conclure fi la vitale action fanguifiante procede de la connexion d'un fimple agent, & d'une matiere vniuoque, que comme elle fera abfolument fimple, aufi ne pourra-t'elle être mere que d'une feule humeur.

S'il faut feindre la varieté d'humeurs au fang à caufe de la diuerfité des alimens dont on fe nourrit ; il faudra conceder autant d'humeurs qu'on aura mangé de différentes viandes : mais l'école de Medecine veut que fous vn feul degré de chaleur digeftiue plusieurs fortes de viandes foient changées en chyle, & que par vne femblable chaleur moderées le foye produife toujours quatre humeurs diferen-

tes, tant au Suedois qu'à l'Egyptien, qui font fort diferens en temperament. Pourtant Galien veut que le miel foit tout conuertit en bile aux bilieux, & tout en fang au fanguin ; fi bien qu'il faudroit conclure de là que ceux du temperament qu'il marque qui ne mangeroient que du miel, ne produiroient pas quatre humeurs diferentes, & la bilification feroit auffi naturele au foye que la fanguification : mais qui eft-ce qui auroit pû affurer à Galien de ce qui fe faisoit du miel au fanguin & au bilieux ? Il deuoit auoir pris garde que fi le miel degeneroit, que ce n'étoit pas au foye, mais à l'eftomac & aux premieres voyes.

La Sanguification est vne pure tranfmutation formele des alimens, & non pas vne appofition de parties heterogenées : car encor qu'il y ait vne partie du chyle qui foit conuertie en vrine, ce n'est pas vne difformité ou inegalité de l'agent du foye, mais par l'incapacité du receuant : car il n'y a point d'être en la perfectio qui fe puiffe faire paroître des parties diffeemblables de la racine feminale : veu que toute femence difpofe fa matiere en forte qu'elle n'en fait qu'une chofe par vne veritable tranfmutation. Et la diuerfité qui paroît au fang fous la corruption, ne peut non plus montrer fes parties conftitutiues, qu'un veau étranglé conuertit en mouches à miel, ne peut pas atteller qu'il en foit composé : de la même maniere qu'on ne peut pas dire valablement que le miel ( qui mélé avec du pain de feigle est tranfmue en fourmis ) foit cōposé de fourmis ; & tout ce qui fous le titre de generation n'est pas totalement changé de ce qu'il étoit auparavant.

auparavant, est absolument defectueux. Encor que les animaux soient composez de parties integrales & differentes, comme de nerf, d'os, de cartilages, de chair, grasse, &c. Ce n'est pas seulement en maniere de connexion : mais étant vniz par vn lien spécifique & vital. Ils passent en familles differentes, & font vn être duquel la nature ne peut jamais repeter les parties de la semence primitiue.

Il faut que les quatre humeurs se fassent immediatement, simplement, également & principalement sous vn même acte de sanguification, & dans vne même boutique, ou en des lieux & en des temps differens, ou semblables. S'ils se font en des lieux & en temps differens elles ne pourront pas être parties constitutiues d'vn même sang: mais si elles se font en vn même lieu, & en vn même temps, d'où vient qu'elles ne sont pas mêlées inseparablement ensemble, comme les Medecins disent, que le fiel est mêlé avec l'urine (quoy qu'il n'y en ait point autrement elle ne pourroit pas euiter d'être amere puis qu'une seule goutte de fiel seroit capable de rendre amere vn plein pot d'urine.

On deuoit auoir consideré que l'action sanguifiante n'est pas vne action elementaire, mais vne action vitale & fermentale du foye. Et les ordures qu'on vuidé dans les diarrhées, vomissemens, &c. Ne sont que des excremens produits par la maladie; de la même maniere que ceux qui sont expulsez par les laxatifs, ne sont que des corruptions, & des degenerations du chyle & du sang tiré des veines

mesaraiques, ou des alimens peruertis. Et par consequent les maladies ne doiuent pas être attribuées à la fausse persuasion des humeurs differentes, puis que ces excremens ne sont plus ce qu'ils étoient auparavant, selon cet axiome de Philosophie *Nunquam ex ente transmutato elicimur illa vnde in fieri esse naturaliter constituitur: & à priuatione forma non datur regressus immediatus ad habitum.*

Nous auons suffilamment fait voir ailleurs qu'il n'y a pas quatre elemens, & qu'ils ne composent pas les corps qu'on appelle pour cette raison mixtes: & par consequent il ne peut point auoir d'action au foye pour procréer toujours quatre humeurs qui doiuent correspondre aux susdits elemens, & si les elemens ne demeurent pas aux mixtes avec leurs formes, leurs proprietétez n'y pourront pas non plus demeurer, puisque les formes sont les sujets immediats où les proprietétez adherent. Si on aime mieux que les elemens demeurent aux mixtes avec leurs formes, les actes d'iceux ne seront pas substantiels: mais ils seruiront seulement de lien aux elemens pour les attacher: & comme la forme du mixte est necessairement vn acte dernier pur & simple, il ne peut plus être partagé en quatre, encor que les principes materiels (de la matiere) éloignez soient les mêmes elemens actuels: & par consequent il n'y a pas raison de vouloir feindre quatre humeurs du côté de l'Agent, parce que comme nous auons déjà dit, la sanguification n'est pas vne action elementaire, mais vitale: la simplicité de laquelle n'a pas pû finalement buter

à engendrer quatre humeurs différentes qui deussent être formées d'un simple chyle uniforme & inseparable en ses parties.

Il a été suffisamment enseigné en son lieu que tous les corps que l'ancieneté auoit crû être mixtes & composez de quatre elemens, prenoient leur matiere du seul elemēt de l'eau. Que le feu n'étoit pas vn elemēt, mais vne creature neutre que Dieu auoit donné à l'homme pour le seruir à ses vsages, & qu'il n'auoit point de substance. Que les trois autres qui sont l'eau, la terre & l'air étoient naturellement froids, & qu'il n'y auoit point de chaleur naturelle dans les creatures qu'elle ne procede de la vie ou de la lumiere, ou du mouuement, ou de certain agent alteratif. Que s'il y a de la chaleur dans les elemens qu'elle n'y est que par accident & introduite avec violence; & que toute humidité actuele venoit de l'eau, & la potentielle de la propriété des semences. Que la secheresse semblablement étoit naturelle à l'air & à la terre, & celle qui est dans les fruits ni est qu'à raison des semences & des coagulations. Si bien que ce nombre quaternaire des elemens étant abbatu & ne pouans plus faire partie egale mais ne restant plus que trois impairs, ils ne peuuent plus faire d'assemblage, de temperamens, d'intemperie, de mélange, de contrariété, d'inimitié, de discorde, ni de combat. Nous auons fait voir aussi, que les remedes n'opereroient pas par vne action de contrariété, ni par vne simple signature de ressemblance, mais par vn pur dō de bonté qui fortifie & aide la nature qui est la curatrice des maladies.

C'est vne pure absurdité de croire que le feu elementaire ait sa sphaere située au dessus de celle de la Lune, & qu'étant élevé au dessus de la region de l'air il en soit continuellement appellé, ou qu'il en descende forcément ou de gré contre la regle de sa supposée legereté & contre son propre mouuement par vn traict de tant de centaines de lieues, & passe à trauers la moyene region de l'air qui est extremement froide sans s'éteindre, & que se mélangant violamment avec lui ils fassent alliance, & descendent ensemble à tous momens pour obeir à chaque semence pour cōposer les corps & faire tant de diferetes constitutions.

Pour reuenir doncques aux quatre humeurs supposées nous parlerons premierement de la pituite & consecutiuellement des autres.

1. Les Medecins veulent que la pituite soit vn sang crud, qui reueu dans les veines y peut être recuit & conuertir en sang parfait pour nourrir les parties. N'auoient-ils pas par là que c'est vne humeur defectueuse, & qu'il y a de l'indigence dans sa facture? Mais si elle ne differe du sang qu'à cause de la crudité, elle ne doit pas être veritablement distincte, separée, ni particuliere pour la constitution du sang non plus que la verdure du vin, qui n'est pas vne partie separée de lui. Si la pituite doit correspondre à l'element de l'eau, comme fait le sang à l'air, elle doit être aussi parfaite en sa nature que le sang, & aussi necessaire que lui. Et s'il est vray que les quatre humeurs symboliques aux 4 elemens, soient egalelement aussi necessaires à notre cōpositiō, qu'à tous les changemens, & les alterations  
qui

qui nous aduient, il ne faudroit pas, que la pituite qui doit correspondre à l'eau soit transmuée en vne autre humeur, puisque l'eau a sa perfection, son ordre, sa destination & sa constitution entiere & parfaite, sans qu'elle doiuë être naturellement transmuée en air contre le but que le createur de l'Vniuers luy a destiné, ce qui est impossible de faire à la nature, & à l'art, comme on peut voir aux principes de phylique. Et par consequent la doctrine enseignée de l'union & similitude des humeurs avec les Elements est fausse aussi bien que celle des temperamens fondez sur icelles.

De plus si la pituite n'est pas encor dans sa maturité, qu'elle soit en voye de se conuertir en sang, & qu'elle soit laissée dans les veines & mêlée avec lui pour y être perfectionnée & renduë propre à seruir de nourriture aux parties; le foye ne sera pas seul l'officine de la sanguification: mais chaque tuyau de veine seroit preferable au foye puis qu'elles auroient la vertu de perfectionner les defauts. A moins qu'on ne veuille auouër que le foye agit plus puissamment & plus parfaitement de loin dans la veine caue, que de prez dans son propre domicile. Par la même raison de crudité, tout le chyle seroit pituite: outre que comme la pituite est remplie de defauts & d'imperfections, elle approcheroit plutôt de la mort, que la bile, & par consequent elle seroit beaucoup plus ennemie de nature qu'elle. Le formateur de l'Vniuers (qui n'a pas fait la mort) auroit-il été si severe que de joindre des defauts necessaires & si con-

siderables à nôtre nature, & de laisser vn semblable ennemi également mêlé avec le sang, sans luy donner vn receptacle comme il a fait à la bile & à la melancolie?

Galien veut prouuer par la fièvre tierce qu'il se fait deux fois plus de pituite par iour, que de bile aux febricitans, qui ont pourtant la digestion depraüée; combien donc ne s'en fera-t'il pas aux sains, & à ceux qui font bonne digestion? Et combien à ceux qui sont de constitution froide, si les humeurs se font suiuant les constitutions & les temperamens? Il s'ensuiuroit de là que toute digestion seroit toujours vicieuse & necessairement defectueuse, & que la nature ne tendroit pas à bonne fin. Si la pituite ne differe du sang que pour n'auoir pas été suffisamment fomentée par la chaleur, il n'y aura pas quatre humeurs. Non plus qu'on ne doit point faire de difference speciale de la chair cruë d'avec la cuite, qui est toujours chair.

D'où vient que la bile & la melancolie naturelles qui demeurent au sang ont des excremens separez en diuers receptacles, & que le sang & la melancolie n'en ont point? Considerons vn peu par quelle voye la bile qui a été formée par le foye, peut se rendre à la vesicie du fiel, & où se fait la sanguification? Si c'est vers la veine porte, ou si c'est en la veine caue au dessus de luy. En quel lieu que cette bile se fasse il n'y a aucune veine qui la puisse porter à la vesicie du fiel. Il faudroit qu'elle s'en aille à la vesicie du fiel par vn mouuement retrograde, & par des voyes incertaines.

taines. Si la bile & la melancolie se font par vn même acte de sanguification pendant le passage subit que fait le chyle dans les petits rameaux qui se dispersent dans la substance du foye : Qu'on se souuienne vn peu que ces rameaux sont si déliez & si menus qu'à peine peuvent-ils suffire à la transmission de l'vrine, & il faudroit que la transmutation du chyle en ces quatre humeurs se fit dans vn moment. En après quels viscères feront la separation de la bile, & de la melancolie superflues d'auec le sang épuré ? Il semble qu'ils en deuroient aussi bien auoir que l'vrine qui a les reins qui la separent & l'enuoyent à la vescie. S'en iront-elles de leur propre mouuement dans leurs receptacles : ou si elles seront attirées par les receptacles sans aucun separateur ? Si on veut dire que c'est le foye. Il semble que le foye auroit assez d'affaire de produire quatre humeurs différentes d'vn seul chyle homogène sans être encor obligé de separer de diuerses superfluités : & pourquoy en separer seulement deux & laisser l'vrine à separer aux reins ? Si le foye a assez de puissance pour tirer ces deux là, pourquoy ne fait-il pas la même chose de l'vrine, qui se seroit mieux passée de viscere pour la separer, que la bile & la melancolie : outre que l'vrine n'est pas si nécessaire que la bile & la melancolie puis que les oiseaux s'en passent commodement, & non pas des deux autres.

Si la pituite se peut perfectionner dans les veines, & être conuertie en sang ; la bile à plus forte raison deuroit être plus commo-

de à faire du sang arteriel, & de l'esprit vital au cœur, puis qu'elle approche mieux du temperament & de la couleur de ce sang que ne fait la pituite de celui des veines. Si la vescie du fiel & la rate sont des receptacles dediez seulement à des excremens, pourquoy la rate est elle entretissüe de tant d'arteres, qui en a plus toute seule que tous les autres viscères ensemble ? A quoy bon tant d'arteres pour vn cloaque d'excremens si vil & si abjet ? A quoy auoit songé ce glorieux Auteur de l'Vniuers de faire vn partage si ridicule en dispensant si mal à propos, & auec si peu de iustice la vie interieure, pour en donner dauantage à vn receptacle d'immondices qu'à toutes les autres parties, où elle sembleroit être plus nécessaire ? Il semble qu'il auroit été bien plus conuenable d'ordonner vne autre vescie proche du foye, comme celle du fiel, pour le deuoit de la melancolie superflue s'il y en deuoit auoir, que d'en charger vn viscere si éloigné de lui, & enrichi de tant d'arteres : & par quelle voye y est elle portée puis que les veines du foye ne vont pas directement à la rate ? Si elle repasse par la veine porte & par les veines mesaraiques pour s'y rendre, ne se mélera-t'elle pas auec le chyle qui monte par là au foye, & ne le souillera-t'elle pas, & ne lui communiquera-t'elle pas de sa malice ? Est-il possible qu'il faille que la rate seule se nourrisse de cet excrement pernicieux, & que l'orifice superieur de l'estomac qui par sa dignité est sur-nommé cœur & comparé à lui, soit souillé de cet excrement là, &

& les alimens aussi ? Et qu'il lui serue de latrine ? Faut-il qu'un appetit naturel soit excité par un excrement vicieux ? Pourtant la nature n'appete jamais ce qu'elle a une fois rejetté. S'il doit aussi seruir d'éperon à l'expultrice de l'estomac, c'est contre la doctrine des Ecoles qui enseigne que tout acide & stipticque doit plutôt reserrer que relâcher.

En verité c'est une honte à un homme iudicieux de croire que Dieu ait tissé la rate de tant d'arteres pour empêcher que cet excrement ne l'incommode, & qu'il ait ordonné que le cœur traueillât incessamment, afin d'enuoyer suffisamment d'esprits à ces arteres qui sont peut-être plus de quarante, que ce divin Arbitre de la nature pouvoit de tiner à des plus dignes usages. N'auroit il pas pu ordonner qu'il se fit moins de cet excrement là, & lui donner un receptacle écarté des nobles visceres, & une sortie plus ample, plus commode & moins dangereuse ; Que par un mouuement retrograde & par de si petits vaisseaux (ou elle pourroit laisser à tout moment des obstructions notables par sa renacité & épaisseur afin qu'il se puisse vider tout à la fois pour garantir le corps d'un semblable ennemi, comme font les intestins & la vescie qui se plaisent à se décharger tout d'un coup, & le plutôt qu'ils peuvent, car ces parties là ne prennent pas plaisir à garder leurs excremens. Aussi si la vescie du fiel étoit un excrement elle se deuroit vider tous les iours & tout à coup sans être toujours remplie comme elle est.

On dit aux écoles de Medecine que la bile est une humeur purement ignée à cause du feu qui prédomine en sa composition, & que le feu est supprimé en elle, caché & comme bride sous la forme du mixte : Mais quelle aparence y a-t'il de croire que la forme de la bile qui a été formée feu qui y domine (afin qu'elle exerce dedans nous les effets de cet élément) puisse contraindre tellement sa production ou le feu est actuellement caché, qu'il puisse loger dans un corps seureux & aqueux, comme fait la bile dans la serosité sans s'éteindre.

Il n'y a rien de si certain que s'il y auoit tant soit peu de feu actuel dans un mixte qu'il seroit d'abord supprimé, suffoque & éteint par les adjoins : Ou s'il y demeurait qu'il n'auroit point de deference pour la forme & le corps du mixte ? Mais qu'il le brûleroit & consomeroit entierement selon sa destinée : Et ainsi ou le feu cesseroit d'abord, ou le mixte periroit absolument, & la forme de la bile ne pourroit pas empêcher l'un ou l'autre.

Que les Ecoles enseignent tant qu'elles voudront que la bile represente le feu, & qu'elle le contienne tant en propriété qu'en substance ; On leur demandera comment est-ce que le feu peut demeurer dans l'eau salée ? Comment n'est-il pas éteint dans l'eau ? & comment est-ce que le feu & l'eau peuuent compatir ensemble sous une même indentité, puis qu'ils sont ennemis si contraires.

Elles deuoient plutôt apprendre que le feu n'est pas un élément & que le feu de cuisine est artificiel, qu'il n'est pas substance, & par conséquent

sequent que c'est en vain de comparer la fiction des quatre humeurs constitutives de nôtre sang aux quatre elemens.

Elles n'ont pas considéré non plus que le fiel étoit vn viscere qui n'est pas moins nécessaire que la membrane de l'estomac, le parenchyme du cœur & la substance medullaire du cerueau. Même les poisons qui ne vivent que de l'eau ne s'en peuvent pas passer. Ce fut cette liqueur balsamique du fiel que l'Ange Raphaël (qui signifie Medecine de Dieu) commanda à Tobie d'apporter, qu'on ne doit pas mettre au rang des excremens, & non pas le poisson qui se fût aisement corrompu.

Qu'on regarde de si près qu'on voudra la vescie du fiel; il ne se trouuera point de passage ouuert au haut d'icelle, qui vienne du côté du foye à ladite vescie. Ce qui fait voir euidentement que le fiel n'est pas formé ni du chyle, ni du foye: mais qu'il est fait effectiuement & materielement d'un sang espuré par la propre faculté de ladite vescie.

S'il se rencontroit quelque pore insensible qui inspirât la bile du foye (ce qui ne se trouue pas) dans la vescie du fiel, pourquoy l'emboucheure, à la sortié du fiel, seroit-elle pour le moins quarante fois plus large & plus ouuerte que l'entrée supposée dudit fiel dans la vescie.

Le fiel n'a point d'autre passage que celui qui s'en va au ieiunum par lequel la vescie du fiel lui inspire son ferment vital & nécessaire comme on peut voir au traité des digestions.

De plus le fiel qui est en si petite quantité (comme le peut témoigner la petite vescie qui le contient) seroit il suffisant aux sievres tierces pour donner la teinture à l'vrine & aux excremens du ventre, & pour fournir à cette abondance que l'on vomit souuent au commencement des acez? Les Medecins ne deuroient-ils pas apprendre par là que ce qu'ils appellent bile n'est qu'un pur excrement degeneré & engendré par vne constitution morbide, & par ainsi que cette bile ne seroit pas vne humeur constitutive du sang, mais plutôt vne addition viciue. Outre qu'on en vomit vingt fois plus en vn seul coup que la capacité de la vescie ne peut contenir: & par conséquent qu'elle ne peut pas être l'habitation de cette bile, & encor moins le foye qui a de si petits vaisseaux. Si on veut dire qu'elle se soit amassée petit à petit entre le foye & l'estomac, elle n'y pourroit pas faire long sejour, sans y exciter beaucoup de confusion & d'incommoditez mortelles.

Mais cette fausse bile est vn pur excrement engendré dans l'estomac au ieiunum, ou au duodenum par vn Agent naturel mal disposé & materielement des alimens ou du chyle degeneré & peruerri. Et si cette bile est vne production de l'estomac, il s'ensuiura qu'elle se fera d'une autre maniere qu'on n'a pas cru, & que c'est vne impertinence de vouloir prouuer & fonder vne bile innée dans le sang, par vn excrement, qui n'a iamais été préparé dans la boutique du foye ni par vn bon principe.

Si on veut prendre la peine d'observer

feruer que le soir qu'on s'est trop rempli de viandes, ou qu'elle ne sont pas bien machées, dure à digérer, ou aérées à corrompre, que le plus souuent on a le lendemain matin des maux de cœur, & qu'on vomit de matieres jaunes & ameres, semblables à des jaunes d'œufs, ou à de l'huile exprimée de semences de nauets. Ce qui se fait par vne erreur de la digestiue, & non pas par le vice du foye: puis que ces matieres là ne sont jamais sorties de l'estomac ni approchées du foye, & souuent on vomit avec ces amertumes des viandes encor indigestes, qui paroissent en partie conuerties en cét excrement jaune. On peut voir aussi clairement aux veaux égorgés, que cét excrement jaune s'engendre dans l'estomac de ceux qui sont indisposés, & regulierement au duodenum à ceux qui se portent bien. Le lait jaunît aussi naturellement dans l'isleon.

On trouue dans l'estomac des veaux qui tetent encor vn lait caillé, & vne autre liqueur claire tous deux acides, & propres à pressurer le lait pour faire le fromage. Ce caillé dans vn peu de temps après, quitte sa blancheur dans l'estomac, & deuiet obscur, puis il jaunît dans le duodenum, & au commencement de l'isleon: & après il se jaunît de plus en plus & deuiet citrin, puis verd, & à la fin stercoral. Les Medecins diront-ils que ces couleurs là, qui prennent leur teinture de la propriété des intestins sans atteindre le foye, viennent de la bile jaune poracée, erugineuse, &c.

Les enfans qu'on nourrit à la

mamele font aussi leur excremens jaunes, faut-il croire pour cela que c'est de la bile? Si cela étoit il faudroit auoir que les enfans sont plus bilieux que les hommes faits. Pourtant l'âge, la nourriture de lait, le peu de chaleur qu'ils ont, le dormir, continuel & le defaut d'exercice les defend de ce soupçon là.

Si l'enfant souffre des tranchées de ventre, ou d'autres symptômes causez par quelque acidité, d'abord ce même excrement jaune deuiet d'autant plus verd, que l'enfant est éloigné de la santé. L'on void donc euidemment par là que le lait tant chez nous qu'aux brutes) deuiet jaune & citrin par la propre digestion: & que tout chyle qui se peruertit en excrement par la voye de corruption, deuiet jaune par la propre operation de l'estomac & des intestins, & tirent leur alienation & la diuersité de leurs couleurs & saveurs, de l'erreur de la digestiue. Et ces excremens là se font hors de l'officine du foye, & de la sanguification par des facultez alienées.

Lors que le chyle découle par l'isleon, tout ce qui est loüable & propre à faire du sang est succé des veines mesaraiques avec toute la serosité, & montent ensemble vers le foye. S'il arriue que le chyle preuenü par l'erreur de la digestiue se peruertisse vers la clôtüre de l'estomac c'est vn témoignage que le pylöre est incommodé, ou vne marque de l'erreur de la digestiue, ou d'vn vice des viandes

viandes qu'on a mangé ou du chyle, ou vn trop long séjour d'iceluy dans l'estomac, qui fait que le ferment du fiel luy est mal appliqué, outrop tard.

Il arriue souuent à ceux qui se portent bien, que le chyle excellent & tres-bien aprété dans l'estomac, est perueri par les laxatifs & conuertit dans les intestins en des jaunes & ameres putrefactions que les chiens & les pourceaux (qui ne dédaignent pas les autres excremens ne veulent point goûter.

Si le fiel se faisoit au foye, & non pas au viscere de la vescie il seroit bien plus facile à la nature de l'enuoyer delà les reins pour être expulsé avec l'vrine, que d'être honteusement retiré des matieres fecales après qu'il y a été dejeté, & le contraindre à retourner par les veines mesaraiques pour donner la teinture à l'vrine, & exciter la faculté expultrice des reins & de la vescie, qui est vne vtilité bien ridicule, puis que les vrines pâles & claires sont plus difficiles à contenir que les teintes.

Nonobstant que l'vrine & les excremens fecaux soient jaunes, ce n'est pas la bile qui leur donne cette teinture : car s'il y auoit tant soit peu de cette liqueur qui est contenue dans la vescie du fiel, les chiens ni les pourceaux n'en pourroient pas goûter à cause de leur grande amertume. Et nonobstant que l'excrement du ventre soit pâle en la jaunisse, & que l'vrine soit rousse, ce n'est pas vn indice de l'obstruction du fiel qui ne pouuant pas être purgé par les voyes ordinaires regorge dans les veines

& dans l'habitude du corps : Mais c'est vn excrement engendré par le vice de la digestion, & cela se fait par l'erreur qui se commet tant à la transmutation qu'à la distribution, veu que les facultez viciées ne produisent iamais que des mauuaises actions.

Si ce qu'on suppose de l'obstruction de l'orifice inferieur de la vescie du fiel étoit vray, & qu'il fut également & entierement fermé (car s'il y restoit la moindre ouuerture il y en auroit assés pour faire passage au fiel) les remedes spécifiques qu'on donne contre la jaunisse ne pourroient-ils être admis en cet emunatoire ainsi bouché pour en tirer la bile ?

De plus s'il y a quelque ouuerture à la partie superieure de la vescie du fiel (ce qui n'est pas) car elle n'a point d'autre passage que celui qui tend au duodenum) elle est insensible, & par consequent elle ne pourroit pas suffire pour attirer vne si grande abondance de bile qu'on suppose que fait la jaunisse. Ou passera donc cette bile pour se repandre dans l'habitude du corps ?

Si on y auoit pris garde de près on auroit compris aisément qu'en corque le fiel soit opilé, & que les excremens fecaux n'en soient point teins, que la bile qui se feroit ordinairement tous les iours ne seroit pas suffisante de la centième partie, pour teindre seulement l'vrine de la maniere qu'elle est colorée, & que par ainsi elle ne seroit pas capable de jaunir tout le corps de cette couleur qui se fortifie à mesure que la jaunisse s'augmente, & qu'il  
y

ya quarante fois plus de teinture à la jaunisse que l'on n'en peut espérer de la sulfure bîle.

Deplus l'urine des Isteriques n'est pas amere : ce qu'on peut éprouver si on en met vne goutte sur le bout de la langue ; ce qu'elle ne pourroit pas éviter si la teinture venoit de la bile : mais le nid de la jaunisse s'étend depuis le pylore, iusqu'à la fin du duodenum ; & tout ce que cét excrement veneneux peut atteindre, il le peruertit tout en la nature.

Ce qu'on appelle bile est vn pur excrement stercoreal, virulent, & defectueux, engendré par vne cause morbifique, & jamais par vne intégrité de nature.

Deplus les Medecins ayant aperceu vn certain suc noir & acide rejeté par vomissement, qui tombant à terre la faisoit bouillir & élever, creurent que c'étoit de la melancholie, (à cause de sa couleur) ou de bile noire, qui étoit faite de la propre melancholie naturelle, & le plus souuent d'vne bile recuite & brûlée, laquelle (à ce qu'ils disent) quoy qu'elle soit fort chaude, & d'vne nature ignée, ne laisse pas de se conuertir en vne humeur froide, terrestre & seiche par adustion, & son amertume est changée par cette voye-là en vn suc aigre & fermental, & la bile qui est aqueuse & jaune est conuertie en bile noire.

Mais on demande pourquoy le fiel dans son propre follicule ne se recuit-il jamais en atrabile ? pourquoy a-t-elle besoin d'autres lieux pour se recuire ? à quoy bon cette recuite de bile ? à quoy est-elle necessaire, puis qu'elle va de mal en pire ? pourquoy est-ce que la nature

ne chasse pas cette bile avec les excrementens, au lieu de la conuertir en quelque chose de pire ? En quel lieu & comment est-ce que cette bile jaune se recuit ? ce ne peut pas être au foye ; car les petites veines qui sont dans sa substance, & qui continuellement sont pleines de sang, & de l'urine qui passe sans celle, ne le peuvent pas permettre, & ne lui donnent pas loisir de s'y recuire. Cela ne se pourra pas faire non plus dans les veines du mesenterie, puis qu'elles sont ordinairement remplies & tenduës par le passage du boire, & le succement du chyle : outre qu'elle ne seruiroit qu'à souiller par sa malice le chyle nouveau qui tend à la sanguification. Que si donc la bile jaune n'est pas recuite, ni au dessus, ni au dessous du foye, ni dans ses rameaux, pour être tournée en atrabile ; mais qu'elle soit transportée à la Rate, afin que dans ce viscere-là elle soit transmuée de jaune en noir, & son amertume en acidité ; à quoy seruiroit cette recuite ? est-ce que la nature se plait à se former de semblables ennemis, & de tourner vne amertume en acidité ? qui est extrêmement nuisible hors de l'estomac en quelle partie que ce soit. Comment est-ce qu'vne humeur toute de feu sera changée de verde & amere, en noire, acide, & terrestre sous la tiedeur de nôtre vie ? est-ce que la terre est materiellement produite d'vne eau ignée, recuite ?

Si la Rate est la boutique de l'atrabile, elle n'y pourra jamais être conduite sans confusion ; elle n'a pas aussi assez de chaleur pour brûler la bile, ou si elle est fort chaude,

Z comment

comment est-ce qu'elle pourra faire vne humeur froide d'une bile jaune & chaude, puis que Galien veut que le miel soit changé en des humeurs conformes aux intemperies. Et par quelle voye & par quel conducteur la bile jaune, qui est exactement mêlée avec le sang, est-elle chassée de l'officine du foye, & conduite à la Rate afin d'être rôtie en ce vaisseau étranger pour se convertir en atrabile? est-ce que la Rate a été enrichie & plus fauorisée en arteres que tous les autres visceres, pour exercer cette action pernicieuse? La Rate se defera-t'elle du sang de ses veines & de celui de ses arteres afin de recevoir la bile qui se vient faire recuire en atrabile?

Que si on veut dire que la bile se torrefie dans les veines-mêmes, il n'y a point d'apparence que la chaleur des veines, qui est vne chaleur modérée, puisse jamais faire d'une bile ignée & chaude, vne autre bile froide; & comment de là cherchera-t'elle vn nouveau logis, & sera-t'elle portée à la Rate, veu qu'il n'y a rien en la nature qui se puisse mouvoir de soy qui ne soit vital?

Il n'y a donc point d'humeur melancholique au corps humain; mais il y a en la rate vn ferment acide & vital, qui est inspiré dans l'estomac pour la digestion & la dissolution des alimens, qui venant à manquer l'appetit se perd: Et si la terre s'éleve lors qu'il en tombe dessus, elle ne se fermente pas pour cela; mais c'est le propre des acides de dissoudre. Les ferments n'agissent qu'enuers les choses qui ont de la conuenance avec

eux; comme par exemple, le ferment du pain ne fermente pas le bois ni les pierres. Et s'il se rencontre quelquefois vn sang noir dans la rate; ou qui est expaisé d'icelle, c'est vne partie de son sang alimentaire, qui est degeneré par quelque finistre accident.

Pour ce qui concerne les hemorrhoides, menstruës, cancers, &c. où l'atrabile est accusée, elles ne sont aussi causées que par vn sang degeneré & peruertit, & rendu malin par vn esprit pernicieux qui l'accompagne, dont on parlera plus amplement ailleurs.

## CHAPITRE II.

### *De l'humeur aqueuse, & de ses vtilitez inconnuës aux Ecoles.*

**N**Ous auons montré cy-deuant que le sang n'étoit qu'une simple liqueur alimentaire, & qu'il n'étoit pas composé de quatre humeurs comme on auoit crû: mais nous n'auons point fait mention de cette liqueur aqueuse qui court avec lui par les veines, dont on a ignoré la constitution & les vrais vsages: car elle ne sert pas seulement de matiere à la saliuë, aux larmes, à la sueur, aux distillations du nez, aux œdemes, &c. mais aussi à plusieurs autres vsages.

Les Ecoles l'ont confonduë avec l'vrine & la sueur, comme si ce n'étoit qu'un même excrement: mais nous ferons voir qu'on a aussi bien ignoré sa constitution que les vraies vtilitez.

Premiere

Premièrement elles la comparent à la serosité du lait, qui ne se separe jamais dudit lait qu'après la corruption, & par conséquent on la compare à vne liqueur cadavereuse & corrompue: outre que le serum qui paroît après que le lait est caillé, étoit de sa vraye constitution natale avant sa corruption; mais ni l'urine, ni la sueur ne sont pas matiere du sang, ni ne doiuent pas être apelées serosité du sang, ni encor moins partie bilieuse d'icelui pour être jaune, puis qu'elle n'a pas l'amertume qu'on donne à la bile; & par conséquent il n'y peut auoir de vray-semblance entre elle & le lait.

L'on enseigne aux Ecoles que les serositez sont demeurées au sang, plutôt par vn defect de la separatrice des reins que par vne nécessité absoluë, veu que souuent on void du sang extrahé sans eau, & que s'il demeure des serositez au sang, que c'est pour le dilayer & le faire mieux couler par les veines capillaires: après quoy la nature doit mediter la separation, & la repurger par les vrines. Pourtant cette serosité n'est ni urine, ni partie de la sueur; car premierement le sel de la sueur differe de beaucoup en propriété du sel de l'urine, & la pure serosité ne doit point être salée, mais presque insipide.

L'urine est vn excrement transformé par vn ferment itercoral dans l'officine des reins, qui charrie avec soy l'excrement liquide des intestins, dont elle prend sa teinture; si bien qu'elle differe autant de la serosité des veines, que

les excremens du colon different du chyle, ou le chyle du sang: outre qu'il ne faut pas croire qu'un excrement corrompu & qui peut corrompre, doive être mélé avec vn sang épuré, qui doit seruir d'aliment aux parties: mais la serosité des veines est vne liqueur innocente & presque insipide, qui n'est pas de la constitution du sang, qui court neantmoins avec lui par les veines, & qui est destinée à plusieurs vsages.

Premièrement elle tempere le sang, & empêche qu'il ne le condense & desseiche après les exercices violents, les sueurs, les bains, les grandes chaleurs. Secondement, elle sert à recevoir & nettoyer quelques excremens, (qui n'ont pas été bien separez d'un chyle mal digéré) & quelques sels excrementieux dont le sang ne s'est pas bien peu defaire, tant en la digestion qu'en son assimilation. Le troisième vsage de la serosité, c'est qu'elle empêche materielement, (qu'en l'insensible transpiration qui se fait de l'aliment des parties par le moyen du ferment arteriel, dont nous auons parlé au traité de l'Esprit arteriel) il n'y ait point de reliquat de consistance épaisse qui puisse demeurer de reste sous le cuir sans s'exhaler, ou être emporté avec les sueurs: car la serosité est la vraye matiere des sueurs, parmi laquelle il y a quelques sels superflus, & quelque chose d'oleagineux.

La sueur ne se pousse pas vers le cuir en forme de vapeur, mais en forme d'eau; car si elle étoit chassée en forme de vapeur, elle enfferoit

veritablement le cuir, puisque les vapeurs occupent cent fois plus de place que l'eau : si bien que la sueur est vne serosité qui nettoye & relaeue les immondices de la cuisine des parties par où elle passe : ce qui fait qu'elle est pour la plupart puante & foetide, & beaucoup plus aux malades qu'aux sains ; & sert le plus souuent à terminer les maladies aux iours critiques.

La sueur n'est pas tant portée par son propre mouuement qu'elle est attirée par la faculté du cuir charneux, de laquelle la graisse s'imbe aisément pour relaeuer les immondices : aussi les grandes sueurs empordent le plus souuent les pleuresies dans leur commencement : c'est pourquoy si l'attractrice du cuir est languide, on ne fait pas mal de donner des sudorifiques, comme le diaphoretique de pauot erratique, la siente de cheual, le suc de bellis, &c. & de courir bien les malades.

Les sueurs particulieres sont mauuaises, veu que les parties n'appellent jamais les serositez au secours, que ce ne soit vn témoignage qu'elles souffrent : aussi voyons-nous que la peur fait suer ; ce que font aussi ceux qui tombent en syncope, & ceux qui sont à l'agonie de la mort : pourtant la sueur de ceux qui meurent ne procede pas tant de la masse serense, que c'est la propre rosée alimentaire des parties (sur qui la mort commande) qui se resour. Elle a des merueilleuses proprietes pour mortifier les excroissances & les hemorroïdes.

Le quatrième usage de la masse serense, c'est d'humecter l'œil & les paupieres, de crainte que leur

perpetuel mouuement ne les desseiche par trop. Et comme la saliuue est necessaire pour humecter les alimens qu'on mache, aussi la masse serense court par les veines, & est portée aux yeux & à la bouche, pour fournir de matiere aux larmes & à la saliuue, aussi-bien que par tous les autres lieux necessaires où la distributiue l'appelle : & nonobstant que souuent au commencement des rhumes elle entraîne avec elle quelque sel resolu du cerueau, ce n'est que par accident, & elle n'est pas nuisible de sa nature ; de plus encor qu'elle coure promptement au secours des parties malades, & qu'elle enfle les jambes & les cuisses, ce n'est que par accident : car comme la nature mal saine engendre ordinairement des hostilités facheuses, elle la charge de ces excemens-là, puis après elle la pousse aux parties inferieures : c'est aussi le propre de cette humeur d'empêcher que le poulmon ne se desseiche par la continuele inspiration de l'air, & les jointures & les muscles par leur perpetuel mouuement : car il n'y a point de jour qu'il ne s'exhale des poulmons (en vapeur) plusieurs onces de liqueur insipide qui est toute tirée de la masse serense, ou enuoyée par la faculté distributiue, où les poulmons l'attirent à eux à la maniere des glandes : car cette grande quantité d'humidité qui sort des poulmons, des playes, des jointures, des vlcères, & par la toux, ne pourroit pas prouenir du sang, sans faire vn notable prejudice à la vie : mais cette humeur serense varie selon la diuersité des ferments qui la transmuent : car tantôt elle

elle est aqueuse, tantôt tenace, salée, amère, acide, &c. Que si cette humeur sereuse abonde dans les veines, & qu'elle ne soit pas suffisamment attirée par le pannicule charneux, ou qu'elle vienne à être souillée de quelque vice étranger elle exonde sur quelque partie & excite des tumeurs indolentes pourueu qu'elle ne soit point accompagnée de quelque qualité facheuse: Aufquels maux les cauterres & les bains ne sont pas inutiles, entant qu'ils diminuent lesdites serositez qui ne procedent pourtant point de fluxion du cerueu comme on croit.

Les Ecoles enieignent que la prouidente nature a eu soin de poser des glandes comme de petits coussinets, pour appuyer & soutenir les vaisseaux à l'endroit qu'ils se fourchent, de crainte qu'ils ne se déchirent aux mouuemens violens. Mais ce seroit bien en vain que leur Arbitre en auroit étably de si insignes derriere les oreilles, puis qu'il n'y a point de danger de dilaceration en cét endroit là. Elles n'ont pas pris garde que ces glandes ont été établies pour des autres fins & principalement pour succer & attirer les serositez des veines & répandre les sueurs en l'habitude du corps: ce qui est manifeste en la langue & aux yeux où les glandes font la salie & les larmes, qu'elles tirent de la masse sereuse. Et en l'aine & sous les aisselles elles tirent la sueur en dehors.

Finalement comme cette humeur sereuse est destinée à beaucoup d'usages qui ont été inconnus par le paisé: aussi peut-elle être la cause occasionelle de beau-

coup de maladies quand elle passe ses mesures, ou lors qu'elle devient infectée par des excremens sales & corrompus qu'elle reçoit des parties internes, parce que premiere-ment elle surcharge la nature par sa quantité, & par sa malice elle cause diuerfes maladies du cuir comme gale, gratelle, vlceres, &c. que les Ecoles attribuent d'ordinaire à des vices du foye qui en est innocent: veuque d'ordinaire la gale se communique par contagion, & qu'on void par experiance qu'une brebis galeuse est capable d'infecter tout vn troupeau sans aucun vice du foye.

La soif indique que cette humeur sereuse est diminuée ou qu'elle est imbue d'une contagion étrangere comme en l'hydropisie (où elle est salée) & par consequent elle devient inutile à ses usages. Aussi l'aridité de la langue est la colle qui adhere d'ordinaire aux fleurs sur elle, n'est pas vn effet des exhalaisons de l'estomac, mais elle procede d'une indigence ou d'un vice de l'humour sereuse comme on fera voir ailleurs.



## Traité de l'Esprit de vie nommé Archée.

### CHAPITRE I.

**N**OUS auons suffisamment parlé en son lieu de l'Archée ou esprit seminal, & montré comme c'étoit lui qui étoit l'Agent de toutes les actions qui

se pratiquent dans les semences, & fait voir de quelle maniere il disposoit toutes choses tant en la generation des productibles, qu'en la transmutation des alimens pendant le cours de la vie : laquelle charge regarde proprement l'esprit inné : mais à present nous parlerons de l'influant & de celui qui erre par les arteres, & autres parties du corps, & consequemment de ses offices & de ses proprietés.

Les Ecoles enseignent que les alimens sont premierement conuertis en chyle, puis en sang, & qu'il se fait au foye vn certain esprit naturel, qui au cœur est changé en esprit vital par vne seconde digestion, & que finalement il est fait esprit animal & sensitif au cerueau. Que l'esprit naturel est dedié à nourrir les parties, le vital à les viuifier & conseruer, & que l'animal est destiné au mouuement, aux sens, & aux fonctions de l'ame.

Elles veulent que la vapeur qui exhale du sang extrauassé comme on void faire aux autres liqueurs tiedes soit cet esprit naturel, qui doit seruir de matiere à l'esprit vital : elles ne sçauent pas faire difference entre la vapeur, & le gas ou esprit, & ne considerent pas que la vapeur ne peut jamais deuenir gas ou esprit incoagulable, mais qu'elle demeure toujours eau, veu que ladite vapeur n'est qu'une eau extenuée, qui retourne en eau par condensation.

Le foye n'a qu'un office qui est la sanguification, & n'a pas la vertu de faire de l'esprit, il y a beaucoup de difference entre la fabrique du sang & celle de l'esprit, veu que le sang se fait au foye par l'epaisse-

ment du chyle, & la separation d'un excrement liquide qui est l'urine : & au contraire le sang est extenué pour être conuertit en esprit vital, & changé en vne substance viuante & aérée, comme on peut voir au traité des digestions.

Tandis que le sang coule par les veines mesaraiques, & dans la veine porte, il n'a encor point d'esprit, c'est pourquoy il peut être attiré, purifié & euacué par les laxatifs sans laisser des marques notables de debilité : mais lors qu'il est vn fois paruenü à la veine caue il est illustré d'une lumiere vitale, & est fait participant de la vie, qui est vne disposition au caractere qu'il pretend de receuoir au cœur, où il est conuertit en sang arteriel & en esprit vital, qui sont indifferement nommez dans les lettres saintes, *Spiritus rubens cui anima inhabitat*, non pas que cet esprit soit celui qu'on nomme naturel ou hepaticque, qu'on feint être separé du sang; mais plutôt c'est que ce sang veneux a obtenu d'être admis au caractere vital qui lui doit être imprimé.

Qu'on appelle le sang veneux, esprit hepaticque, corporel, coagulé en sa matiere & soumis à l'economie vitale, il n'importe pourueu qu'on entende que ce même sang est vne matiere & vn objet capable à être fait esprit.

Le cœur fait du sang arteriel de celui des veines qu'il prepare & extenué par vn même travail, & fait tout autant d'esprit vital que la substance subtile, ou grossiere & resistente du sang le peut permettre, dans le peu de temps qu'il est agité & secotié dans le ventricule  
du

du cœur où il est animé. En après il monte à la tête par les artères, carotides, & se va rendre à la finuosité qui est au milieu du cerueau (qui regardée d'en haut paroît double) où les artères finissent & aboutissent en vn certain vaisseau plissé & tissu d'une autre maniere que les autres, auquel lieu cét esprit est receu pour seruir aux facultez princepsales, qui sont l'imagination, le iugement & la memoire. Il est aussi distribué de là, à l'embouchure des nerfs, en forte que l'esprit qui s'en va à la langue, exerce le goût; celui qui se va rendre aux oreilles exerce l'ouïe, aux muscles le mouuement, & ainsi des autres; si bien que celui qui goûte à la langue ne goûte plus au doigt, quand bien il y seroit porté par quelque déreglement, & si le visuel va à la langue il ne goûte point non plus; mais chacun reçoit son caractere & la propriété, de l'organe où il sert: tellement qu'il reçoit au cerueau la détermination & les offices des parties qu'il doit seruir & y acquiert les propriétés propres à la fonction qui lui est destinée. Neantmoins il ne semble pas differer en matiere & en efficient, de l'esprit vital. Que si on veut differentier les esprits il en faut faire autant de partages essentiels qu'ils ont de differens & de particuliers offices entr'eux.

L'esprit vital doit être illuminé, non pas d'une lumiere ignée & brûlante, ou qui se fasse paroître par des rayons concentrez: mais d'une lumiere formele de la condition de celle de l'ame sensi-

tiue: ce qui se peut comprendre par cét exemple. La lueur qui paroît de nuict au ventre des vers luisans, ne les quitte point tant qu'ils sont en vie, & s'éteint quand ils meurent, parce qu'elle est vitale. De même l'Archée à vne certaine lumiere spécifique par laquelle il reluit pendant la vie, & s'éteint à la mort: ce qui fait que les yeux des mourans perdent tout leur éclat & leur splendeur si tôt que les esprits visuels qui faisoient toute leur viuacité les abandonnent.

L'Esprit vital n'est autre chose qu'un sang resoult, extenué, & conuerti par le ferment du cœur en vne substance aérée & salée, qui est en même temps illuminé de la vie: cette lumiere est chaude en l'homme de la nature du Soleil, & aux poissons elle est froide & de la nature de la Lune, tant actuellement que potentiellement ce qui confirme que nôtre chaleur n'est pas destructrice de l'humidité radicale (par qui la vie doit subsister) puisque les poissons qui n'ont pas cette chaleur consumante, ne sont pas exempts de la mort.

La chaleur est bien la compagne de la vie, mais elle n'est pas de son essence: car si elle étoit de l'essence de la vie, on verroit que les parties qui souffrent long-temps sous la rigueur du froid (comme les cuisses, jambes & pieds des Recolets & Capucins qui la moitié de l'année sont à demi gelées) mourroient par extinction, ou bien leurs dites parties deuroient être encor toutes jeunes lors que leur estomac seroit tout ridé de vieillesse. s'il étoit vray que l'humidité radicale

dicale consumée par la chaleur, deût faire la nécessité de la mort: Outre que les poissons & les reli-gieux se pourroient aisément passer d'alimens puis qu'il ne s'expireroit quasi rien par leur pores.

Si quelquefois nous resentons vne chaleur excessiue qui semble brûler & gangrener, qui fait des eskarres comme le feu, & qui corode les chairs; ce sont des œures de quelques sels corosifs & degene-rez qui ne sont plus sous les loix de nature. Il suruient aussi de semblables desordres en la vie, qui ne se pratiquent plus au cadaure par le propre mouuement & alte-ration des esprits furibonds, qui se reuétans de la nature corrom-puë, allument le feu & aiguissent le fer pour se faire la guerre, se bles-ser diuërsément & se détruire eux mêmes comme on pourra voir au *Traité des maladies.*

Si les Ecoles veulent que l'esprit naturel (dont elles disent que l'esprit vital est fabriqué) soit déjà l'aliment auant qu'il soit digéré, & qu'il se perfectionne au foye; Certes il pourroit aisément s'ex-haler lors qu'on fait boüillir ou rô-tir les viandes, & s'il en restoit en-cor en après quelque portion il ne seroit pas heparique, ni nôtre œonomie. Il est bien vray que l'esprit de vin se peut extraire de toute sorte de plante & de fruits par l'addition du ferment: Mais nos facultez digestiues n'ont pas ce pouuoir là, veu qu'il y a grande difference entre le ferment par le-quel les alimens sont transmue-z en chyle, & celui par lequel les choses suldites rendent de l'eau de

vie: car les herbes qu'on prepare pour tirer l'eau de vie, par le moy-en du ferment ( qui les corrompt & dispose pour l'extraction d'icelle demeurent entiers & ne perdent pas leurs figures, lesquelles dige-rées en nos estomacs perdent entierement leur forme pour se conuer-tir en chyle: Si bien que ce que nous auons dit de l'esprit de vin ne fait rien pour l'esprit hepaticque des écoles. Quoyque ledit esprit de vin soit rauï immediatement par les arteres stomachiques sans autre digestion, & sans passer par le foye, & est porté au cœur & au cerueau, pour être conuertit en esprit vital, & être fait colegue de la vie: Ce que resentent allés les lipothimiques & sincopitans qui reuiennent à eux si-tôt qu'ils en ont pris. Aussi l'ivrognerie ne pro-cede que de la confusion que cause vne quantité d'esprits vneux mêlés avec les autres esprits du cœur & du cerueau, qui ne sont pas encor preparez & domptez aux officines digestiues: Et nonobstant que l'eau de vie soit facilement receuë en esprit vital. Ce n'est pas à dire que cet esprit soit oleagineux & combustible; Mais l'esprit de vin par vn travail leger, & par le seul attouchement du ferment vital du cœur, épouse facilement vne natu-re saline & volatile & perd à l'in-stant sa nature accentible & oleagi-neuse. Ceux qui ont eu quelque temps les membres engourdis sen-tent comme des piqueures d'épin-gles par toute la partie lors que le sentiment y reuient qui sont des veritables indices que cet esprit est salé. Le sang rend aussi quand on

le distille vn esprit salé & volatil.

Il ne faut pas croire que l'esprit vital soit acide, à cause que tous les alimens iusqu'au sucre se convertissent en chyle aigre dans l'estomac, & parce que l'esprit du salpêtre qui prouient de l'urine est aigrelet, veur que l'esprit d'urine auant qu'il fût fermenté & coagulé en salpêtre en la terre, n'étoit point acide, comme il paroît en la distillation de l'urine: Car tout acide hors de l'estomac est fort nuisible à toutes les parties du corps.

## CHAPITRE II.

*L'Air n'est point attiré par les arteres du cuir, & ne sert point d'aliment à l'esprit vital, & les fuligines qu'on feint être suscitées au cœur ne sont qu'une réuerie.*

Il ne suffit pas de dire que les minieres pouillent hors de leurs veines metalliques des esprits realgarins & pernicioeux: Qu'il s'exhale d'ordinaire des cadaures, des lieux aquatiques & mareschageux, des vapeurs foetides, humides & insalubres qui infectent l'air: Que les hommes étant enuironés des toute part, ne peuuent pas se deffendre (à cause de la necessité de respirer) des alterations & changemens ausquels ledit air est sujet en qualité de separateur continuel des eaux: Mais il faut examiner si l'air pur ou ainsi alteré est tiré & porté

en dedans par le diastole des arteres du cuir, comme on l'assure aux écoles de Medecine, & si le systole sert à chasser les fuligines qui partent du cœur à la foule.

1. S'il s'éleue continuellement des vapeurs fuligineuses par la chaleur du cœur, & qu'il traueille incessamment avec les arteres à les expulser, comment est-ce que les fuligines qui continuellement sont poussées du centre du cœur le long des arteres à plein canal iusqu'au cuir pourroit faire place, & donner le temps à l'air attiré de passer; & les differens mouuemens alternatifs & precipitez qui s'entresuiuent de si prez, & qui doiuent seruir aussi bien à l'expulsion qu'à l'attraction se formeroient obstacle l'un à l'autre, & feroient que l'air qui auroit été attiré par le diastole à la bouche des vaisseaux, ne tarderoit guere d'être jetté dehors par le systole qui suruient & qui ameine les fuligines, & par consequant il n'y auroit point d'esperance que le cœur en peut iamais être rafraichi. Outre que la necessité de chasser les fuligines seroit plus pressante que celle d'attirer l'air parce que le feu s'éteint plutôt par ses fuligines qui le suffoquent, qu'il ne fait faute d'être rafraichi. Comme nous auons montré ailleurs. De plus si les arteres attiroient l'air en dedans; A qu'elle fin le feroient-elles, puisque cét air crud, & le plus souuent infecté de quelque qualité étrangere & maligne, nuiroit plutôt qu'il ne profiteroit, car elles n'ont pas la vertu de le preparer & corriger (comme font les poulmons) auant qu'il paruienne au cœur. Outre

Aa que

que comme il ne seroit pas porté au cœur tout d'un coup, mais à plusieurs traits, il ne pourroit pas éviter d'être bien-tôt échauffé dans les anfractuosités des artères, tant par le sang artériel qu'elles contiennent, que par les fuligines qui sont poussées par les répétées compressions d'artères, & par conséquent il perdrait la qualité de rafraîchir, & seroit plus en surcharge aux artères que les feintes fuligines des Ecoles.

C'est donc vne pure réverie de penser que l'air soit attiré du dehors au cœur par les artères du cuir, tant pour le rafraîchir, que pour servir à l'augmentation de l'esprit vital, & de croire que la seule nécessité de chasser les fuligines, fasse leur compression & leur abaissement : car il ne se fait rien au cœur qui ne soit très-épuré & vital. Quelle manie de comparer la machine de la vie à vn feu consumant, & de vouloir feindre que le sang s'y brûle en suscitant des vapeurs fuligineuses ? veu que s'il arrive par quelque desordre qu'il s'insinue quelques vapeurs vers les limites du cœur, elles y excitent à l'instant des palpitations, des défaillances, & des intermissions de pouls. C'est pourquoy s'il étoit vray qu'il se fist ordinairement des fuligines au cœur, quelle confusion ne feroient-elles pas ? & comment se separoient-elles de l'esprit vital ? comment est-ce que l'esprit vital ne s'exhaleroit pas avec elles ? & par quel separateur seroient-elles plutôt poussées en dehors vers l'habitude du corps, que portées droit à la tête par l'Aorte & les ca-

rotides ? ou si elles s'en vont indifféremment avec l'esprit vital aux ventricules du cerveau, pourquoy ne troublent-elles pas continuellement l'œconomie des sens ?

Secondement, si l'esprit vital étoit augmenté de l'air succé par les artères, ce seroit bien en vain que la nature se seruiroit de tant d'appareils pour l'épurer, & qu'elle feroit passer l'aliment par tant de digestions pour en faire de l'esprit vital, puis qu'elle en pourroit faire si aisément & à si bon marché ? Quand l'air pourroit devenir capable de lumière (ce qui ne se peut pas, puis que ce n'est qu'un élément qui n'a pas la nature de l'esprit du sang) l'esprit vital des artères ne le pourroit pas transmuier formellement en esprit, puis qu'il n'a point de vertu generative (ce qui n'appartient qu'aux fermens & aux officines des digestions.) De la même maniere que ce n'est pas le propre du sang de faire de l'autre sang, bien qu'on versât du chyle dans les veines & dans les artères : de même l'air ne pourroit pas être aliment à l'esprit vital, que préalablement il ne soit élaboré, viuisifié, & individuellement illuminé selon l'espece humaine.

Si la compression des artères est dediée à l'expulsion des fuligines, il s'ensuiuroit que les artères ne s'éleueroient que pour retomber ; & comme les artères sont percées lateralement, afin de répandre l'esprit & la vertu vitale par les lieux où elles passent, il s'ensuiuroit qu'elles chasseroient leurs fuligines par là, aussi bien que

pas

par leurs orifices, qui seroient tres-pernicieuses à tous les visceres. Ou bien que les écoles montrent si elles veulent être creuës comme quoy ces fuligines nepeuvent pas être expulsées que par la bouche des vaisseaux.

Il est bien vray que la peste se peut contracter par l'atouchement de quelque chose d'infect, & qu'on sent en même-temps au lieu de l'atouchement vne douleur poignante : Ce n'est pourtant pas à dire que ce venin soit succé par les arteres : mais il se traîne & glisse insensiblement petit à petit comme fait le venin de la morsure du serpent par le vice de la contagion. Les emplâtres, le bain, les huiles, &c. alterent premierement le cuir, & consecutiuellement les parties suivantes, ou ils attirent du centre à la circonference : Mais lors que la peste est contractée par la respiration, elle se fait res sentir d'abord aux environs de l'estomac par des oppressions, inquietudes, vomissemens, soupairs, mal de tête & des delires. Si bien que la premiere partie qui sent ou forme les premiers mouuemens d'apprehension, est la même qui se sent des premieres insultes de l'infection.

## CHAPITRE III.

## Du Blas humain ou du mouuement du cœur &amp; des Arteres.

N'Est-ce pas vne impieté & vn blasphemé aux Chrétiens de penser que tous les mouuemens soient faits de Dieu (le premier moteur) comme s'il mouuoit toutes choses avec vn bâton ; & qu'il falût qu'il fût immobile pour mouuoir, Dieu ne meut pas par vn atouchement d'extremitez, n'y par attraction ni par expulsion, & la chose meüe ne tire pas (non plus) l'agilité de son mouuement de l'immobilité du premier Moteur. Mais Dieu par son seul & libre vouloir atteint toutes choses & non pas par contrainte ni obligation, & il luy est aussi libre de mouuoir quand il se meut, que quand il ne se meut pas.

Ce glorieux Moteur à donné des puïssances aux choses telles qu'il a voulu, par lesquelles de soy & par vne vertu absoluë elles se mouuent elles mêmes. Par ainsi le premier Moteur qui est leur esprit directeur, se meut aux semences de soy même ; & nonobstant que les semences ayent besoin d'être excitées par quelque fomentation externe : Ce n'est pas à dire que cette excitation soit le mouuement interne des choses, ni le moteur dudit mouuement ; Mais c'est vne alteration qui réueille & hâte

A a 2 par

par accident la puissance des propres mouvemens, ou l'actiuité du premier Moteur, qui autrement seroit trop debile à émouuoir la matiere. Et comme cette actiuité est vne certaine alteration accidentaire, qui veritablement n'est point immobile en soy (nó plus que le Soleil qui alume la poudre à trauers le miroir ardent) mais bien loing d'être immobile elle ne demeure iamais en son même & premier état: Mais elle fortifie l'Archée des dites semences, & leur fait expliquer leur puissance naturele avec plus de vigueur pour les pousser & mener insensiblement à la fin de leur destinée.

Il est certain que les constellations répandent naturellement leur blas motif & alteratif qu'elles conçoient de leur mouuement en l'air, & dans l'eau pour reigler les iours, les saisons & les années, & pour exciter les changemens des temps; Et que la terre à receu le principe interne, & la puissance de produire auant la naissance des étoiles, qui brilloient déjà au firmament auant la creation des sensitifs.

C'est pourquoy il étoit à propos que le blas accidentaire de l'homme qui ne depend point de la volonté imitât leur mouuement, qu'il ne fuit pas neantmoins necessairement toujours, comme s'il y étoit indissolublement attaché: Pourtant chaque viscere (principalement des valetudinaires) se forme vn blas interieur dit astral, parce qu'il imite l'Astre precurseur tant par la priorité des iours, que par la Loy des destinations de nature. Et comme dans les maladies tout effort de

nature est symptomatique, de même en elles le blas humain precede & presage les tempêtes à venir: Au contraire aux sains & pendant la santé ce blas humain le plus souuent ne montre ses resentimens qu'après que les déreiglemens des temps sont passez.

Le blas des bêtes precede & court toujours deuant celui des étoiles parce qu'elles ont été créés auant l'homme. Ce qui fait qu'on tire naturellement beaucoup de passages des mereores & des changemens des temps, d'icelles. Cela à donné lieu aux credules de s'adonner à la superstition des augures. Pourtant ce blas qui part de la volonté des animaux & qui tend au mouuement local n'est point attaché à cette latitude superieure. De plus toute generation charnelle emane de la puissance de la semence, & la puissance de la semence de la volonté de la chair, veu que la generation de la chair a son propre blas qui sert aux vsages de ses fins qui decoulent des principes de son être, qui sont la volonté & la volupté de la chair.

Nous concludrons donc qu'il y a de deux sortes de vertus ou de blas motifs: Vne par laquelle les êtres feminaux se meuuent naturellement par le moyen de leur esprit: l'autre procede de la volonté qui lui sert de premier moteur. Mais comme il en est parlé suffisamment ailleurs, nous nous cōtenterons à present de dire quelque chose du mouuement du pouls, de ses causes & de ses vsages. Quoy que Galien ait été fort artificiel en la distribution & distinction des mouuemens du

du pouls, neantmoins nous ferons voir qu'il a negligé le plus esentiel.

Il s'est contenté seulement de rechercher les fins & les necessitez de nature pour lesquelles il a crû que les mouuemens du pouls deuoient être mesurez; & a reduit les causes dudit pouls à deux necessitez. La premiere pour rafraichir le cœur, pour laquelle fin le cœur & les arteres se deuoient dilater d'un commun accord pour attirer l'air. La seconde pour chasser les vapeurs fuligineuses suscitées par la chaleur pour lequel sujet le cœur & les arteres se deuoient reserrer. Si bien qu'il a fondé sur ces deux mouuemens toutes les differences des mouuemens du pouls, en vehemence, vitesse, debilité, dureré, grandeur, &c. Quelques Anciens ont adjoûté à ces deux fins vn troisiéme usage qui est, que l'air étoit attiré au cœur afin de seruir d'aliment à l'esprit vital, comme s'il pouuoit être conuertit au même esprit. Mais si l'esprit vital est ou nourri & augmenté de l'air, ce seroit par vn simple mélange que l'air seroit fait esprit vital, puis que ledit air est trop simple pour pouuoir être soumis aux digestions. Voilà comme les Anciens étoient peu entendus en la constitution de l'esprit vital, & croyoient qu'un peu d'eau mêlée avec quantité de vin, ou vn peu d'étaing mêlé avec beaucoup d'or pouuoient deuenir vin ou or.

Pour répondre à la premiere necessité du pouls exposés par Galien, il faut en premier lieu confiderer que la chaleur n'est pas premierement au cœur de soy, mais qu'elle n'est que la compagne de l'ame, le signe de la vie, & le moyen

qui sert à ses operations. Que cette vie est de la nature du Soleil aux animaux chauds. Et de la nature de la Lune aux poissons qui subsistent sans chaleur actuelle ni vraye, neantmoins ils ne sont pas priuez du pouls.

On connoitra euidentement si on veut prendre la peine d'ouurer vne grenouille toute viue, que le pouls n'a pas été fait en la nature pour rafraichir le cœur, ni par l'expulsion des vapeurs fuligineuses: mais pour les usages que nous exposerons cy-aprés: car toutes les fois que le cœur & les arteres s'éleuent, on void rougir le cœur (encor qu'il ne soit pas diaphane & transparent) & deuenir pâle en chaque compression ou systole.

Quoy que les Anciens crussent que la chaleur fuit la cause du mouuement du pouls: neantmoins il n'y a personne d'eux qui se soit auisé d'enseigner par quelle voye, ni par quel moyen cette chaleur étoit excitée & alumée: & comment elle est continuée chez nous: parce qu'ils n'ont pas fait les meditations necessaires sur la vie, & sur les formes.

Personne aussi n'a douté jusqu'à present que la chaleur ne procede du cœur, & que le fœtus ne soit fomenté premierement par la chaleur de la Mere, qui ne s'alume point en l'enfant qu'il n'ait acquis vne deüé maturité: mais personne n'a pris peine de s'enquerir qui pouuoit être le fomentateur de cette chaleur; & pourquoy étant vne fois alumée) elle ne s'éteint pas, & comment elle perseuere jusqu'à la mort. Les Ecoles croyent que cette chaleur est ignée, au contraire Ari-

stote la difference de l'elementaire, & veut qu'elle réponde en proportion à l'element des étoiles, & qu'elle viue en pâturant & consumant l'humidité radicale : d'où i s'ensuiuroit que le cœur seroit la méche de ce feu consumant : mais comme la substance du cœur ou du pericarde n'est pas vne matiere conuenable au feu. Quelques-uns ont été contrains de confesser que cette chaleur n'étoit pas feu, encor qu'elle puisse & ait besoin d'aliment : mais que ce n'étoit que par metaphore qu'elle étoit nommée telle, comme si la nature receuoit des metaphores en elle. On a vû souuent des filles en syncope destituées entierement de pouls, & de la respiration (selon ce qu'on en pouuoit coniecturer) qui réputées pour mortes pendant quelques heures, ont pourtant reuécu, été mariées en après, & fait plusieurs enfans. Elles étoient routes froides & sans pouls : ce qui deuoit faire douter si le pouls n'auoit pas plutôt été commis pour faire la chaleur que pour rafraichir, puisque le mouuement du pouls ayant cessé tout leur corps étoit deuenu froid.

Les Ecoles croyent que le feu elementaire entre en la composition des corps, & que le feu est au cœur en vn degré intense, hors duquel il cesseroit d'être feu, & qu'il subsiste en l'humour radicale. Il faudroit donc que ce feu fût vn feu pareil au feu de cuisine, puisque (comme nous auons fait voir déjà en son traité) qu'il n'y a point de feu elementaire, & que c'est vne chose ridicule de croire qu'il puisse être tiré si souuent en bas (pour la constitution des corps) contre son

mouuement naturel, & passer à trauers de l'air sans être alteré par la rigueur de son froid : outre qu'il seroit impossible que le feu dispersé en petites particules & par le menu parmi les autres elements puisse subsister sans s'éteindre.

Les Ecoles donc entendent qu'il y a vn feu fort chaud, & fuligineux alumé au cœur, qui seroit dangereux de l'enflammer & brûler s'il n'étoit continuellement éuenté & rabatu par l'affluence d'vn air frais & nouveau, & que si les vapeurs fuligineuses n'expiroient à mesure que ce feu les éleue, qu'il y auroit crainte de suffocation. Voilà comme les fausses autoritez enfantent des faux argumens, & comme les vrais theoremes de medecine se perdent par l'ignorance des causes : mais les Ecoles de Medecine deuoient auoir pris garde que le vent des soufflets aluinoit & augmentoit le feu au lieu de le refroidir & diminuer, & par consequent que l'effort que la nature apporteroit pour tâcher de se rafraichir seroit vain & impossible, & par ainsi que Dieu auroit actuellement erré aux fins qu'il se seroit proposé.

Que les Ecoles donc apprennent à connoître les vrais vlages du pouls, qui sont premierement pour tirer le sang veneux du sein de la veine caue au ventricule gauche du cœur. 2. Afin que le sang veneux puisse être conuertit en arteriel. 3. Afin que là & dans les arteres, l'Esprit de vie y soit fait. 4. Afin qu'il soit informé de l'ame humaine, car le ventricule du cœur & les arteres, sont les cuisines du sang arteriel, comme les

mesa

mesaraiques sont celles du foye.  
 5. Afin que la lumiere vitale ( par laquelle l'esprit est illuminé & échauffé ) soit continuée par toutes les parties du corps, en sorte que la vie, la lumiere, la forme, & l'ame sentitive deuiennent quasi vne même chose; car cette lumiere est en l'esprit, & cét esprit est porté par les arteres, par tout le corps, laquelle lumiere si elle n'étoit continuée aux parties où elle doit être communiquée, elle seroit en danger de s'éteindre, c'est pourquoy les arteres deuoient demeurer ouuertes & beantes en sorte qu'elles ne puissent guere long-temps demeurer comprimées. Il étoit donc nécessaire que le mouuement du pouls les dilatait, & qu'au systole les deux fortes tuniques dont les arteres ont été iustement reuétuës ne retombassent pas tout à fait l'une contre l'autre.

C'est la discontinuité de cette lumiere qui fait que la faculté principale du cerueau perit en vn moment à ceux qu'on étrangle par la ligature & compression des arteres carotides. 6. Le mouuement du pouls sert à la fabrique de la chaleur & non pas de la froidure, car si le mouuement pulsatil ne se faisoit pas, nous ne nous pourrions pas defendre d'vn froid mortel, & nous serions plus froids que des grenouilles, qui nonobstant qu'elles demeurent dans la bouë tout l'hiver sans respirer, neantmoins elles ne sont pas priuées du mouuement du pouls. Aussi les choses vitales ne combattent pas sous l'enseigne du froid, car le froid est en nous vn signe mortel, & le compa-

gnon de la mort. Et il est impossible que la chaleur se puisse alumer sans le mouuement du pouls, car le sang étant déjà animé à la veine caue s'alume aisement par la lumiere de cét esprit vital qui reside au cœur, qui est le même qui le foment, & qui le meut. 7. Le mouuement du pouls se fait, afin que le sang distribué en toutes les parties pour leur aliment soit fait entierement perspirable, sans laisser aucunes feces ni residence, parce que tout ce que la chaleur exhale, laisse absolument des feces & de la residence tant aux viuans qu'aux inanimez.

Afin que le sang se puisse entierement exhaler après l'assimilation aux parties ou l'apposition, ou autrement. Il a eu besoin de deux aïles, à sçauoir de l'air, & de ferment.

Pour ce qui concerne l'air (qui de tout temps a été le separateur des eaux) nous voyons que toute mucilage terrestre & autres corps mucilagineux, qui ont été gelez & glacez perdent leur glutinosité par là (qui autrement se conuertissent aisement en vers) & retournent facilement en eau: A cause que l'air s'est infiné dans la glace qui est la cause de sa legereté: si bien que ce mélange est le premier degré par lequel ledit air reduit en eau les corps tenaces. c'est pourquoy il est nécessaire que l'air soit attiré incessamment, faute dequoy nôtre sang se condenseroit plutôt qu'il ne s'exhaleroit: parce que la chaleur ayant exhalé sa partie plus aqueuse, le reste se condenseroit & degenereroit en

vne

vne matiere seiche ; à moins que par l'attraction continuelle de l'air il ne se mêle & conjoigne intimement dans la poitrine avec le soulfre du sang, afin de l'éleuer & le subtiliser à l'extreme avec son aquosité pour le faire transpirer insensiblement ; & toutes les fois qu'il se rencontre quelque portion de ce sang en quelque partie extreme du corps qui n'est pas disposé à cette transpiration, en même temps elle cause des abscez, des scyrrhes, & des nodositez. Si cela arriue en quelque partie interne, elle excite des fièvres, l'apoplexie, l'épilepsie, l'asthme, des douleurs, & souuent la mort. Pendant les plus rudes gelées, & lors qu'on est sur mer, on mange beaucoup dauantage, & on rend moins d'excremens ; ce qui confirme que l'air le plus pur, comme celui du Septentrion & le marin, disposent dauantage le sang à l'insensible perspiration : car tant plus l'air est froid, & plus il subtilise & volatilise ; c'est pourquoy la respiration ne se fait pas afin que l'air soit donné en aliment à l'esprit vital, mais afin que succé par la veine arterielle ) & par l'artere venueuse des poulmons, il se mêle exactement avec lui, & qu'étant traduit au cœur, il soit empreint de son ferment, qui accompagné dudit air, puissent tous deux ensemble disposer le sang à vne entiere exhalaison. Nous voyons beaucoup de choses qui se fixent & resistent à la perspiration, s'ils sont pressés par la chaleur, qui autrement seroient volatiles : c'est pourquoy l'Alkali n'est pas engendré en la cendre efficacement, encor qu'il

procede effectivement de l'. C'est bien l'office du feu d'alumer, de consumer, & de separer ; mais il ne produit quoy que ce soit, puisque le feu n'est pas seulement deltitué de semence d'où procede toute generation, mais il est leur destructeur : lors donc qu'il se fait de l'Alkali du sel qui étoit auparauant volatile, ce n'est pas vne production d'vne nouuele chose, mais vne alteration : car cet alkali étoit materiellement au constitut auant que passer par le feu, & fluoit avec le Mercure & le soulfre d'icelui : mais comme le feu emporte & enleue le soulfre & le Mercure, & que le sel, qui comme le principe qui subsiste le plus en la fonte ) s'empare de la partie du soulfre ou de la graisse qui le touche de plus prez ; outre que comme il ne se peut pas suffisamment guarentir de la violence du feu, il s'enuole en partie en forme de gas ou d'esprit avec l'empyreume qu'il a acquis du feu, & l'autre partie s'incorpore avec son soulfre en se fondant, & se tourne en charbon : si bien que le soulfre s'étant fixé par la conjunction du sel, ne se détache pas aisément, à moins que le vaisseau ne soit ouuert. Aussi si le sang qui auparauant étoit exhalable, vient à être exposé à la gehenne du feu, il laisse beaucoup de sel fixe dans les cendres.

Les animaux qui ont le sang exempt de chaleur, & qui est seulement agité du ferment de leurs parties vitales, se passent librement de la respiration pour les raisons susdites : c'est pourquoy les poissons sont priuez de la respiration & de poulmons, & les bêtes qu'ils pouillent

pouffent quelquefois dehors de leur gueule, sont des vens qui partent de leurs digestions.

Les grenouilles & les monstres marins qui ont voix, ont des petites velcies qui leur seruent de poulmons. Il faut donc conclure qu'il y a des autres usages & necessitez au pouls que celles qui ont été exposées par les Anciens : car il ne se separe aucun excrement, ni autre superfluité, du sang arteriel, ni de l'Esprit vital comme on peut voir en son lieu, & il n'y a point de fuligines où il n'y a point d'aduction : mais on ne nie pas que le sang veneux ne produise en son absorption par le moyen de la chaleur quelque gas ou vapeur (comme fait l'eau qui s'exhale insensiblement) par la respiration, ce que les Ecoles nomment esprit naturel.

La respiration a aussi ses usages differens du pouls, encor qu'ils soient neutres entr'eux quant à la seule chaleur : car aux maladies tres-aiguës & fort chaudes, toutes les fois que la respiration est fort pressée & fatiguée, le pouls est petit & frequent, encor que les forces soient constantes & valides, & si la respiration auoit été instituée pour rafraichir, elle deuroit être alors grande & longue, puisque nous sentons bien plus de soulagement & de recreation d'un grand & long traict de respiration, que de plusieurs petits, courts & frequens. De même on fait plus d'effet quand on souffle le feu, d'un coup de soufflet qu'on mene à long traict, qu'on ne fait de plusieurs petits, souvent reiterés. De plus s'il étoit vray que la respiration doive rafraichir ; un

homme qui seroit presque éteint de froid se rechaufferoit bien plus tôt s'il retenoit son haleine un espace de temps ce qu'il pourroit faire sans danger de mort.

Donc l'office du pouls est bien d'une autre importance que pour refroidir simplement (comme on dit aux Ecoles qui ont coutume de mesurer toutes choses à la chaleur & à la froidure (ni pour expulser les vapeurs fuligineuses du sang veneux & arteriel : mais il sert principalement) outre la fabrique, l'illumination, & la continuité de l'Esprit vital, pour preparer le sang à l'expiration, sans laisser aucune residance, ni excrement quelconque.

Premièrement le boire & le manger se conuertit en chyle dans l'estomac, le chyle en après se tourne en sang au foye & à ses veines circonuolines : puis le sang des veines en sang arteriel, & ce sang arteriel en esprit vital & animé. Lequel changement presuppose le mouuement du cœur : car le ferment du ventricule gauche du cœur par sa lenteur ne pourroit pas satisfaire à la pressante necessité des esprits que demandent quelquefois les lyncopes & les defaillances, s'il n'étoit secondé du mouuement du cœur, qui est quasi semblable à celui-là par lequel la crème acide du lait à force d'être battue & agitée est conuertie en beurre. Imaginons-nous aussi un vaisseau imbu de quelque odeur, & rempli de quelque liqueur jusqu'à la moitié ; à grand peine cette liqueur prendra-t'elle l'odeur du vaisseau : mais si on vient à agiter quelque temps le vaisseau avec la liqueur, d'abord

B b      cette

cette odeur se répand & s'imprime par le menu à toutes les parties de la liqueur. Aussi le ferment vital & lucide qui habite au ventricule gauche du cœur se communique à l'instant au sang, & le presse par ce mouvement à recevoir plus promptement son impression : Et comme vne lumiere s'alume aisément par vne autre lumiere, aussi le sang arteriel qui est déjà animé (mais non pas le veneux qui est seulement illuminé participatiuement, & non pas informatiuement) de la seule lumiere solaire du cœur, se conuertit en vne substance Etherée.

La vertu motiue du cœur consiste en son propre esprit vital, & par consequent c'est lui qui fomenté & entretient sa chaleur, & c'est cet esprit ainsi animé (que les Ecoles ont negligé) qui le meurt.

Ce n'est pas pourtant que le mouvement du cœur soit la cause formelle & transmutatiue du sang arteriel en esprit vital ; car le ferment de son ventricule gauche suffit à cette transmutation, mais le mouvement n'y concourt que dispositiuement.

L'Esprit vital est vne lumiere qui a sa demeure originaire au ferment du ventricule gauche du cœur, qui illumine les autres esprits qui partent du sang arteriel ; & c'est pour la continuité de cet esprit que l'artere s'éleue. Voila comme les esprits sont faits participans de la vie, qui sont ses satellites.

Il ne faut donc plus croire d'oresnauant que cette lumiere vitale soit ignée, qu'elle brûle & consume l'humidité radicale, & qu'elle soüille & incommode le cœur & les arteres sans cesse par vne fréquente

importunité de fuligines ; mais que c'est vne lumiere formelle par laquelle la vie ne se peut pas mieux exprimer.

Au reste il étoit necessaire que cette transmutation qui se fait au cœur ne soit pas paresseuse pour éviter la mort, qui suiuroit necessairement les defaillances & palpitations, sous lesquelles les esprits sont si subitement infectez & dissipez, que les fosses & cicatrices de veroles qui étoient remplies par ces esprits auant les defaillances, deuiennent euidentes pendant ces symptomes-là : c'est pourquoy le secours que la necessité demande avec empressement & sans delay ne doit pas être differé, ni mandié par vne longue attente ; c'est pourquoy le pouls est plus prompt & fréquent aux febricitans, & non pas pour l'expulsion des fuligines, ni pour l'auuidité du rafraichissement : par exemple si on a vne épine fichée au doigt, on y sent d'abord le pouls (qui étoit insensible auparauant) dur, fort & plus fréquent ; & bien loin de ressentir du rafraichissement, la chaleur s'augmente à mesure que le pouls se fortifie. Aussi au commencement des intermittentes le pouls est petit, rare, & oppressé tout le temps que le froid dure ; néanmoins s'il est vray ce que disent les Ecoles, la pourriture y est alumée, & par consequent il y doit auoir abondance de fuligines, pour lesquelles expulser ce pouls oppressé deuroit être plus diligent & tres-vite, aussi-bien que pour rafraichir.

La plupart des febricitans qui meurent, perissent sous le froid des acez, par l'indigence ou la

La suffocation des esprits. Les mouuemens extraordinaires du pouls (aux fièvres, erisipeles, & autres grandes inflammations) ne se fait pas pour rafraichir; mais c'est l'esprit vital qui s'enflamme & s'irrite contre la cause occasionelle du mal. Et s'il arriue que quelque membrane interne souffre, d'abord les arteres s'endurcissent par tout le corps, le pouls élance & deuiet dur, rendu & ferré: ce n'est pas pourtant (à ce que les Ecoles pensent) que ce soit vn indice que les arteres & le cœur se desseichent, & que la Nature ait dessein de montrer par là au Medecin la qualité du mal, & la nature de la partie affectée; car elle ne songe qu'à meurir, ou pousser & chasser ce qui l'a fâché, & non pas à donner des signes pathologiques, diagnostiques ou prognostiques: & si le Medecin en obserue quelqu'un, ce n'est que par accident que la nature le demontre, & contre son intention: mais tout ce qu'elle fait n'est que ce qui lui est ordonné par la faculté dotale; car si l'artere étoit vne fois desseichée, quelle esperance y auroit-il qu'elle peüt encor s'humecter non plus qu'à la vieillesse?

S'il étoit vray ce qu'on enseigne aux Ecoles, que les arteres se dilatent afin d'attirer l'air pour rafraichir le cœur: certes les arteres l'attireroient bien mieux & plus copieusement, lors que les arteres sont durés & tenduës (comme cydessus) lors que ses tuniques retombent par vne ondoyante laxité & mollesse, qui fait que la bouche, qui en la dureté se tient aisément ouuerte, se ferme en la la-

xité. De plus si le pouls deuoit denoncer les qualitez & defauts des parties, certes le pouls seroit tres-mal en l'apoplexie, puis qu'on croit que le cerueau (qui est vne partie mouëlleuse & tres-molle) est offensé, qui pourtant est toujours dur & fort. Aussi la fracture des os deuroit faire le plus dur de tous les pouls. De plus pourquoy est-ce que les tuniques de l'artere deuiennent molles en la sueur, qui auparauant étoient dures? puisque la necessité deuroit être plus pressante à pousser les fuligines, qu'à attirer l'air; ce mouuement-là ne se feroit-il pas plus vigoureusement par la dureté de l'artere, & par vne pressante impulsion, que par vn ondoyant, mol, & paresseux mouuement? Est-ce que la double tunique de l'artere est déjà imbuë de la future sueur, & qu'elle deuiet derechef seiche après qu'elle est passée.

Aux affections de poulmons (qui sont voisins du cœur) le pouls est toujours lâche & ondoyant (aussi bien qu'au vomica) avec quelque intermission. N'auroit-il pas besoin d'un pouls tres-du & extremement tendu, dilaté, & fort vehement pour chasser ses importunes fuligines avec plus d'empressement? l'artere molle & laxé, & le pouls ondoyant aux maladies de poulmons susdites, nous montrent que la respiration a été donnée pour le seruice de la poitrine; car la nature sent assez qu'elle n'a pas besoin d'un pouls si hâtif, ni si pressé, ni d'une artere renduë en la respiration, qui sert premierement pour soy, & secondement & consequemment pour le reste du corps.

Toutes les fois qu'il fait besoin de

Bb 2 beau

beaucoup d'air pour volatiliser le sang qui court risque de s'endurcir ou de se coaguler; l'Altere se ferre, se bande, & souffre contraction: Mais elle ne se desseiche pas pour cela, & cet air attiré sert d'éperon au ferment de la dernière digestion pour pousser la liqueur nutritive (après qu'elle s'est acquitée de son dernier deuoir qui est la nutrition) à trauers des pores, sans laisser aucune residence, & non pas pour rafraichir ni pour seruir d'aliment à l'esprit, ni pour chasser les fuligines; autrement la laxité de l'artere seroit incapable d'attirer assés d'air.

Comme la sueur qui est sur le point de pousser est déjà toute préparée, & rendue volatile, & toute prête à s'écouler en forme liquide, aussi ne demande-t'elle pas un grand travail ni endurcissement d'arteres.

Lors que les forces commencent à defaillir le pouls deuiant ondoyant auant que de deuenir vermiculaire, car la nature étant vne fois affoiblie ne songe plus à un travail penible.

Le pouls aux Apoplectiques est le plus dur de tous, & principalement lors qu'on approche de la mort. Les Ecoles disent que cela se fait parce que la nature par ce mouuement tâche de recompenser le defaut de la respiration, à cause que le pouls & la respiration n'ont qu'une même fin: mais pourquoy ne se fait-il pas la même chose aux maladies des poulmons, où le pouls est ondoyant & languide: & pourquoy ne s'efforce-t'il pas par un mouuement redoublé à faire la même chose, puis qu'elle est aussi necessaire qu'à l'A-

poplexie.

Aux syncopes qui procedent de la matrice, où la respiration est comme abolie, le pouls est tres-petit; neantmoins les forces ne sont pas encor abbatuës: ce qui fait voir que ce qu'on enseigne aux Ecoles n'est pas veritable, puis que pour suppléer au manquement de la respiration, il deuroit être de même qu'aux Apoplectiques.

La cause pourquoy le labeur est plus grand lors que le pus se fait, que lors qu'il est formé; c'est que tout apoplectique qui se termine en suppuration, contient necessairement quelque acidité en soy, qui (comme ayant la vertu de coaguler) coagule le sang, le réduit en grumeau, & l'empêche de transpirer; c'est pourquoy la nature se roidit & employe toutes ses forces, en excitant & redoublant le mouuement de la respiration & des arteres, afin que les ferments puissent empêcher cette condensation par le moyen de l'air. A la fin, comme elle voit qu'elle ne profite de rien, elle le conuertit en pus, & se relâche de son travail: ce qui n'arriue pas seulement à cause que le sang se coagule, mais aussi à cause qu'il contient quelque chose d'étranger & de nuisible à la nature.

Encor que le pus parmi les Idiots passe pour vne bonne digestion: neantmoins si vne playe recente est defendue de la corruption par quelque beaume conuenable, il ne s'y fait point de pus, & le pus ne vient jamais aux playes que lors que leur fond & leurs lèvres ne commencent à ressentir un principe de corruption par quelque acidité.

En

En la plus grande indigence des esprits vitaux, & lors qu'il seroit plus de besoin qu'ils fussent augmentez, l'éléuation des artères est fort basse & rare; & au contraire lors que lesdits esprits abondent elle est fort élevée & vehemente.



## Traité de l'Ame.

### CHAPITRE I.

*L'Ame n'est pas raisonnable; mais intellectuelle & la raison prend souvent le mensonge pour la vérité.*

**S**IL est vray qu'on ne puisse pas bien iuger de la ressemblance d'une copie, sans connoître parfaitement l'original qu'elle doit représenter: Aussi ne doit-on pas douter qu'il étoit impossible aux Gentils de donner une valable définition de l'homme, puis qu'il ne connoissoient pas le Prototype qui l'auoit créé à son image. En effet la définition qu'ils ont donné aux creatures & principalement à l'homme ne s'étend que selon son cadaure, qui deuoit être prise selon l'intention du Createur qui n'erre iamais en ses fins, & qui donne naissance aux propriétés qui tirent leur sources du but de leur destination: car encor que l'homme prenne du corps qui le compose des conditions animales, corporeles & materielles: Pourtant il a été créé par intention diuine

(en substance immortele) à l'image de Dieu viuant, pour le connoître, aimer, & adorer selon la lumiere qu'il lui auoit inspirée. Mais après que l'homme eut degeneré & veü en la chair comme un animal, Dieu dit *Spiritus meus non permanebit cum homine quia caro est.* Et ainsi le genre, animal que le Gentils ont voulu approprier à la définition de l'homme, est apelé de Dieu degeneration, corruption de nature, deuoement, & destruction de cette intention premiere qu'il auoit eüe en le creant. Et la difference constitutive (qu'ils nomment raisonnable) par laquelle ils pretendent le differentier & l'éleuer au dessus des brutes, leur conuient aussi bien qu'à lui, puis qu'elles raisonnent en quelque façon (quoique plus obscurément que l'homme à qui la sensitiue est éclairée par la lumiere de l'intellectuelle comme on verra plus amplement au traité de l'ame) car si le vieil Renard est plus rusé que le jeune, cela ne se fait que par le concours d'une espece de raisonnement confirmé par la memoire de ses experiences. L'abeille ne conte-t-elle pas les alueoles de sa ruche lors qu'elle en sort & lors qu'elle vient décharger de cuillette? Et si on la trompe en ôtant sa ruche de son lieu, pour y en substituer une autre, comme elle croit rentrer dans la substitué qu'elle prend pour celle d'où elle est sortie; les autres lui courent dessus, & l'assainent comme un ennemi qui vient troubler leur republique.

Saint Hierôme l'apporte qu'un certain Monstre qu'il nomme faunus, vient supplier saint Antoine

au desert de vouloir prier Dieu pour lui. Saint Antoine témoigne que ce monstre n'étoit pas vn homme : ce ne pouuoit pas être non plus vn demon, puis qu'il est si superbe qu'il ne voudroit pas demander pardon ni se prosterner ; encor qu'il sçauoit pouuoir être sauué par des prieres. Donc ce faunus étoit selon saint Hierôme vn animal neutre & raisonnable, qui raisonnoit & parloit le patois du pais. Ne voit-on pas dans les Histoires, qu'en Zelande & autres contrées maritimes, l'on a péché des Monstres à demi hommes, qui raisonnoient aussi, & ont exercé des arts mecaniques.

L'Homme donc n'est pas vn animal raisonnable. Le predicament de sa substance doit être diuisé en corps & en esprit, & c'est de l'esprit qu'il faut prendre sa définition, & de sa lumiere intellectuelle : comme s'ensuit. *Homo est Creatura viuens in corpore per animam immortalem, ad honorem Dei secundum lumen & ad imaginem verbi primi exemplaris, omnium causarum sigillata.*

Puis donc que l'homme quant à l'Âme doit être le simulacre de Dieu, qui seul est la voye, la verité, la lumiere des viuans, & de toutes les creatures : son ame doit être intellectuelle & non pas raisonnable. Car la raison ( que les écoles croyent auoir été donnée à l'homme, comme la chose la plus pretieuse, qui le deuoit faire differentier des brutes ) est caduque & mortele, & est entrée en l'homme avec la mort, par la porte de la preuarication, où elle est restée comme vne marque fortement im-

primée par la main d'vn bourreau, en memoire de la manducation fatale de la pomme, ce qu'on pourra voir plus amplement au traité de l'introduction de la mort, & elle n'a point de part en l'ame intellectuelle ; car lors que l'ame est vne fois separée du corps, elle à vne si claire & si entiere connoissance de toutes choses, que le discours & la raison lui sont inutiles.

La raison & l'imagination est vne maniere d'intelligence oblique, qui procede par des discours & des raisons, souuent abusiuës & trompeuses : au lieu que dans l'entendement les choses y paroissent toujours comme elles doiuent être ( dans leur pure bonté & verité ) d'vne même maniere, & dans le point de iustice. Au contraire le courbe, le faux, le mauuais, & l'oblique, sont plusieurs faces dans l'imagination par les efforts de la raison.

Salomon appelle l'esprit de l'homme *Lucerna Dei*, non pas que Dieu soit dans les tenebres, & qu'il ait besoin d'être éclairé par l'esprit de l'homme. Mais parce que les sciences ocultes, que le Pere des lumieres nous infuse, s'écoulent de lui par cet esprit comme par vne lanterne.

La raison n'est pas cet esprit de l'homme, ni certe lanterne. Mais la lumiere de cette lampe est bien plus brillante, & a la force de pouuoir penetrer toute sorte de sciences. La raison & la verité sont fort differentes : car la verité est vn être reel & vray ; & la raison est vn être mental problematique, qui consiste en apparence, qui est plutôt vn non-être qui tire sa naissance des pensées, ou qui  
les

les engendre, & fouvent prend le faux pour le vray, & le vray pour le faux, & par conséquent traîne plus d'absurdité, de temerité, & d'incertitude avec elle, que de science & de verité; car elle est fouvent tellement en doute, qu'elle ne sçait de quelle extrémité se rendre, pour feindre, treuver, chercher, & étendre des raisons, qui demeurent indefinies & incertaines en des choses qu'elle pretendoit éclaircir & résoudre: Et voilà comme elle trompe malicieusement les hommes; car qu'on demande raison sur quelque chose douteuse à dix ou douze sçauans hommes, chacun en particulier, on verra comme ils feront differens en pensées entr'eux, & chacun soutiendra vertement la sienne. Il paroît donc euidentement que cette Raison de qui on fait tant de cas, & que l'on tient pour la Princesse des facultez de l'Âme, ne conuient pas bien à la conformité de la chose proposée par discours, ni à la connoissance de la veritable conclusion: mais elle forge ce qu'elle croit être le plus conuenable à son imagination par vne conformité de discours, qui tous remplis de confusion, d'obscurité, & d'instabilité, ne contiennent ni ne concluent rien de certain, excepté la Mathese, (parce qu'elle consiste en la mesure des choses euidentement mesurables.) Que l'on demande pourquoy la lumiere luit, & pour quelle raison l'eau est humide, & cede si facilement à la compression du doigt, &c. On verra que tant plus la chose paroît claire & euidente, plus les raisons qu'on essaye d'apporter seront grossieres & stupides: ce qui confirme assez que

la Raison voltige toujours dans l'obscurité & l'éblouissement, & qu'elle entraîne l'entendement & la volonté avec elle, & les jette dâs des fâcheuses, chancelantes & inquietes incertitudes, qui fait que l'ame intellectuelle en étant deceuë & supprimée, regarde fouvent le fard, la tromperie, les pensées & le mensonge, pour la verité, iusqu'à ce qu'elle ait reconnu les impostures de la Raison: mais lors que l'ame intellectuelle est separée de cette Raison (qui la fait chanceler) la connoissance est entierement exempte d'erreur, & les essences sont si pures & si nettes dans la conception intellectuelle, que l'ame les peut voir & regarder dans son propre entendement, comme l'œil se void dans vn miroir par la reflexion de ses propres rayons; car l'entendement ne difere pas autrement de la chose entendue, que les rayons droits de la lumiere difere des rayons réfléchis: si bien que l'essence de la chose entendue (en la lumiere de l'entendement) est renduë claire, splendide, & essentielle: ce qui ne se peut pas faire aux ames des Brutes. Lors donc que nôtre ame se peut vne fois connoître, (ce qui se fait lors qu'elle est separée de la sensitue) elle a vne parfaite connoissance de toutes les choses vniuerselles; qui sont dans l'entendement comme dans l'image de Dieu: mais la connoissance de nous-mêmes est la plus difficile, la dernière, la meilleure, & la plus vtile de toutes les autres; car lors qu'elle connoît vne fois la Diuinité, elle s'empêche bien de preferer les choses viles, mondaines, & fragiles, à elle. La difficulté de l'intelligence consiste

consiste premierement en ce qu'elle est l'image de Dieu, qui est incomprehensible, tant à son regard qu'à cause du diuin modele qu'elle represente. En après comme l'ame n'a point d'image de foy qui soit separé d'elle, ou elle se puisse voir ou considerer, aussi ne peut-elle pas auoir vne entiere intelligence de foy. Comme donc elle est simple & vniforme, & qu'elle ne peut pas se comprendre dans son image (puis qu'elle n'en a point) & qu'il ne seroit pas conuenable à sa grande simplicité, qu'elle se seruit de diuërses sortes d'intellections (tant à son regard qu'à celui des autres choses entendues) pour comprendre. Pour cette raison l'ame doit necessairement (pour la conseruation de sa simplicité homogenee deuë à l'image de Dieu) entendre toutes les choses purement & simplement. Aussi comme l'ame n'a point d'image de son espece, ou de son image diuine, ou elle se puisse actuelement transformer intellectuellement en elle même, elle ne peut pas proprement s'entendre elle même d'une façon intellectuelle, sinon en la lumiere, & fidele témoignage de celui dont elle est l'image. La lumiere de connoissance que l'ame peut auoir de foy, s'obtient par vne grace particuliere de la diuine clemence, qui ne se peut iamais auoir parfaitement ça bas. Mais si-tôt que l'ame pourra conceuoir Dieu par vne iouissance beatifique, elle verra alors & connoitra par son même rayon de lumiere, les proprietes, les essences, les effets, alterations, distinctions, & defauts de toutes les choses; & d'abord qu'on apro-

che de cette connoissance, toute la speculation nebuleuse & le secours de la raison s'éuanouissent. De même que le veritable entendement est supprimé par l'usage d'icelle. Aussi (comme le propre objet de l'entendement est la propre essence des choses) les accidens separez par la raison & écartez des choses (ausquelles ils doiuent être attachez) doiuent être conçus par l'imagination, & cette conception se doit faire par des images & des especes, & non pas par l'entendement, auquel tous les accidens sont conioins ensemble en vn même point sous l'essence des choses entendues: car les accidens proprement ne sont pas des êtres; mais ils dependent des êtres: c'est pourquoy les accidens n'ont point d'essence qui puisse loger avec l'vnité de l'entendement, ou à laquelle l'entendement se puisse transformer.

Les écoles partagent l'entendement en agent & en patient, & veulent que l'agent inuente les moyens & trauaille sur les premisses de demonstration, afin d'en imprimer la marque & le sceau à l'entendement passif comme on feroit à de la cire, & nomment l'agent mâle, formel & plus noble & persuadent à la jeunesse que le patient est comme la femelle, & la matiere la moins noble: & que toutes & quante fois que la nature trauaille à sa perfection, que l'operation est toujours plus noble que la passion. Pourtant (encor que le principe qui agit puisse être plus noble que le patient, lors que l'effet tend à quelque perfection, ou lors que le patient doit être perfectionné par la vertu de l'agent)

ce n'est pas à dire que lors que la perle se pourrit sous le fumier, que le fumier qui est l'agent, soit plus noble & plus parfait que la perle.

Tout Chrétien est obligé de croire que l'entendement humain est vne lumiere & vn esprit immortel, qui est l'image du Tout-puissant : & comme son origine surpasse la nature, aussi ne peut-il pas s'accommoder à ses regles, puisque son être est si simple, qu'il ne peut être partagé en parties dissemblables, ni être combattu de l'agent ni du patient ; veu aussi qu'il depend continuellement, totalement & immédiatement de son prototype original ; tellement que sans vne grace particuliere il ne peut rien concevoir, parce que l'objet de l'entendement est la verité même : c'est pourquoy il ne peut pas entendre d'une parfaite intellection, qu'en receuant, & cette reception se fait en patissant ; il n'agit point en ce qu'il reçoit, & ce qui arriue par la grace à l'entendement, ne lui est pas propre : au contraire l'imagination acquiert ses connoissances en agissant, qui fait qu'elle se lasse & se fatigue ; ce que ne fait pas l'entendement, qui souffre seulement illuminatiuement, en receuant cette noble lumiere, qui lai est gratuitement infuse : & il y a plus de bassesse, & il est plus fâcheux à l'entendement d'operer en intelligence que de patir. Pendant cette intelligence (qui se fait par reception & passion) l'entendement se change en la forme de la chose entendüe, & par la participation de la lumiere infinie, il paracheue son intellection, sans ennui, travail, ni facherie quelconque, & en cette intelligence l'en-

tendement lumineux luit dans la même lumiere de l'entendement, en sorte que les choses mêmes nous semblent parler sans paroles, & quoy qu'elles soient fermées & closes, l'entendement les penetre ni plus ni moins que si elles étoient ouuertes. Donc l'entendement se perfectionne en patissant & receuant : mais l'imaginatiue, ou l'entendement animal connu d'Aristote, ne regarde les choses qu'exterieurement, desquelles il en forme des idées selon ses pensées, & ne fait que roder & contourner à l'entour de l'écorce des choses, avec vn fâcheux & ennuyeux travail, sans pouuoir penetrer le noyau, parce que la fantaisie n'entre pas dans les choses, ni les choses n'entrent pas dans la fantaisie. Enfin l'imaginatiue se satisfait en admirant les images qui sont marquées en l'exterieur des choses, & ne connoit pas la signature interne.

C'est aussi vne grande incongruité aux Ecoles ( qui reconnoissent l'Ame pour le simulacre de Dieu) de partager l'entendement en deux suppoits diferés en office & en faits, laquelle dualité en l'entendement, repugne à la simplicité de celui de qui elle represente l'image par toute son essence : car 1. il faut croire qu'il n'y a rien qui paruienne à la connoissance de la verité, que la foy & l'entendement. 2. Que toute verité prend sa source de la verité vnique & primitiue qui est Dieu. 3. Que tout entendement deriue de l'entendement vnique & infini. 4. Aussi que toute lumiere est tirée & se prend de la seule lumiere supreme. 5. Et par consequent que l'essence de la verité ne doit point di-

Cc ferer

ferer de l'essence de l'entendement. 6. Que nôtre entendement est indigent, vuide, dénué, & obscur de foy. 7. Que toute sa lumiere, clarté, noblesse, plénitude, & verité lui viennent en receuant & souffrant. 8. Et que tant plus l'entendement patit par cette lumiere qu'il reçoit d'en-haut (qui surpasse toute la nature) & plus noble il est. Finalement que l'école des gentils n'a pas eu la connoissance du veritable entendement, puis qu'elle ne connoissoit point le vrai Dieu.

L'Autheur dit qu'il vid vne fois en vision, que la Raison se presentoit à son Ame sous vne forme fort obscure & nebuleuse, & lui remontreroit que Dieu l'auoit institué pour être sa tutrice & sa gouvernante, pour la conduire à la poursuite du bien solide : que c'étoit à elle à qui la vie étoit attachée, & en vn mot, qu'elle étoit le gouvernail de l'Ame, & l'inventrice de toutes les sciences. A cette premiere veüe, l'Ame en ayant été déjà ainsi persuadée auparauant, ne témoigna pas peu de satisfaction & de ioye de l'auoir proche d'elle : neantmoins de crainte qu'on ne l'accusât d'auoir crû trop legerement, elle s'auisa d'attaquer la raison avec ses propres armes, & lui dit : Si tu as été destinée à mon seruice, ce n'est pas à toy à me tirer à tes sentimens ; mais c'est à toy à suiure mes auis ; car tu ne peux rien assurer, ni rien demontrer par tes discours, que prealablement ie ne te l'aye suggeré : & pour quelle raison le disciple pretend-t'il la tutele sur le Maître ? alors la Raison ne répondit pas categoriquement, mais essaya d'imprimer de la terreur à

l'Ame, & l'attirer à ses sentimens par quelques scrupules ; disant qu'on ne pouuoit point acquerir le salut sans le secours de la Raison, & que les mortels periroient sous la sensualité & la foiblesse des sens, si les vices n'étoient reprimés par elle, Va, lui répondit l'Ame, ce n'est pas de toy que ie tiens cette connoissance : mais c'est de la foy, & c'est par vne grace diuine que i'exécute ce qu'elle m'ordonne : car la foy commande absolument de croire sans se seruir de la Raison. Cette Raison a fait naitre cent sortes de Sectes par ses flexibles impostures, qui ont fait brèche à la foy, & a tiré à elle quantité de sçauans hommes, & chaque Secte semble auoir des raisons fortes & persuasives pour soutenir ses seductions, parce que la Raison, au lieu de la foy, ne forme que des sentimens & des pensées, & la foy procede de la grace, & non pas de tes tromperies, par lesquelles tu precipite ceux qui se confient en toy dans le gouffre des miseres. Finalement l'Ame se mit à considerer par la foy, qu'il n'y auoit qu'une seule essence, & vne forme vniue que de verité comprise par l'entendement ; ce qui fut cause qu'elle commença à faire beaucoup plus d'état de l'Entendement que de la Raison, & eût beaucoup d'apprehension de se laisser seduire en après par elle, comme elle auoit fait vne milliaie d'hommes sous ombre de pieté, de verité, & de religion, par tant de sortes d'erreurs. Alors l'empire de la Raison lui deuint ennuyeux, & encor plus à cause qu'elle sçauoit que la Raison, domestique de son économie, auoit assez d'arrogance, & de presomption pour se vou-

loiy

loir faire aéroire qu'elle auoit le gouvernement de l'Âme ; & se iouenant de ces paroles diuines : *Domestici eius, sunt inimici eius*, elle conceut vne telle auersion contre la raison, qu'elle ne la regarda plus en après comme vne de les puillances, mais comme vne étrangere. L'Âme auoit déjà rejetté la Raison plusieurs fois ; mais malgré tous ses efforts, elle rentroit toujours de nouveau, colorée d'vne docte hipocrisie, sous laquelle elle couvoit vne esperance de vaine gloire, pour le prix de sa sorte ambition : elle n'approuoit point l'austerité de vie, & excusoit frauduleusement ce qui étoit illicite, sous les priuileges de la jeunesse, ou de la coûtume ; & par cette flatteuse & docte industrie elle suiuoit l'Âme pas à pas, en feignant des raisons selon ses inclinations. Cependant l'Âme lui demanda de quelle science elle pouuoit être capable ? elle répondit à l'instant, que par le moyen de l'Art de Raimond Lulle, elle pouuoit faire en sorte que l'homme raisonneiroit de toutes choses avec vne grande admiration des Auditeurs, comme s'il en auoit vne entiere connoissance. Alors l'Âme lui dit, qu'elle étoit vne causeuse, & qu'elle auoit beaucoup d'horreur pour son caquet, qui pour l'ordinaire la jectoit dans des obscuritez & des incertitudes.

L'Auteur connoissant la difficulté qu'il y auoit de se distraire naturellement de la Raison, recourut aux prieres, comme au seul moyen qui l'en pouuoit en partie détourner. Vn iour il se vid éclairé (comme par vn songe) d'vne lu-

miere ineffable & incomprehenfible, qui surpassoit toutes les lumieres & les connoissances que la Raison peut donner, qui passa comme vn éclair, parce que la Raison le fit d'abord retomber dans les tenebres, en sorte que ne lui restant qu'vne admiration, il ne sçauoit comme quoy cét accident lui étoit suruenü : il reconnut pourtant quelque changement en lui de ce qu'il étoit auparauant, & commença à goûter par cét échantillon de lumiere, que l'immortalité de l'Âme étoit la baze de la foy & de la Religion. Il tâcha de plus en plus & avec encor plus d'ardeur qu'auaruant, de s'empêcher de la Raison, qui faussement couverte d'impostures & de contredits, ne lui auoit iamais laissé pour conclusions, que des incertitudes ; & connut que l'Âme intellectuëlle n'étoit pas defaillante, & que lors qu'elle étoit vne fois séparée du corps, elle n'auoit pas besoin de former des Syllogismes ; mais que c'étoit la Raison formatrice de demonstrations qui possedoit vn certain entendement Animal, ou vne imagination, qui tenoit le milieu entre le sens & l'entendement intellectuëlle, & qu'elle n'habitoit pas péle-mêle avec le veritable entendement immortel : mais qu'elle se tenoit en son exterieur, comme l'écorce, ou la pelure à l'entour du noyau : car l'entendement contient immediatement la verité, parce que la verité conceüe n'est autre chose, qu'vne egalisation reciproque de l'entendement aux memes choses entendues & conceües. Il reconnut aussi que son

entendement profitoit plus par des figures, des images, & des visions, que l'imagination lui representoit en songeant, que par le discours de la raison qui rendoit ordinairement l'homme facheux, cholérique, fol & impetueux, lui troubloit la santé, & la ceruelle, & le laissoit incertain en ses iugemens. Mais examinans de plus près le progres de ses figures & idées ( ne sçachant pas encor differencier les images de la fantaisie, d'avec les intellectuelles ) il trouua qu'elles étoient enceintes de beaucoup de miseres & d'inquietudes, parce que ces images étoient beaucoup alienées de la verité de la choses par l'alteration d'une difformité de ressemblance inexcusable, & fort éloignée de l'identité. Mais comme l'enuie d'apprendre le chatouilloit incessamment, il tachoit toujours de tirer quelque connoissance de ses visions (quoy qu'il n'en sçache ni le fondement ni la maniere) par quelques idées & representations: mais vn certain embrouillement d'esprit l'empéchoit de passer outre, il forgea pourtant vne fois dans son interieur l'idée d'une chose dont il n'auoit pas vne parfaite connoissance, qu'il acoutra & tâcha de faire aprocher le mieux qu'il peut à la chose desirée. Vn iour (après que l'étude l'eût bien matté) comme il la contemploit sous cet habit, & sembloit lui parler, il s'endormit pour essayer d'exciter quelque vision somniale, par laquelle il pût apprendre ce qu'il souhaiteroit suiuant le Pseu-me *Nox nocti indicat scientiam*. Il est difficile à ce qu'il dit de croire les admirables lumieres qu'il receut de

ces visions-là, principalement lors qu'ayant demeuré quelque réps sans manger elles n'étoient point troublées par les alimens: Il est vray que la nature des choses recherchées étoit couuerte d'enigmes, remplies de confusions, & encor exposée à beaucoup d'alteration; neantmoins avec l'aide des prieres, il ne laissa pas d'acquérir beaucoup de connoissance, & loüoit Dieu de lui auoir donné vn meilleur moyen que celui de la raison. croyant que l'homme à cause de sa nature corrompuë ne pouuoit pas mieux atteindre à la lumiere qu'il auoit senti, que par les images de la fantaisie. Mais ayant été repris de ses curiositez par son confesseur, il cessa cette sorte de recherche, & se resigna entierement à la volonté de Dieu dans vne simplicité d'esprit, pleignant la peine qu'il auoit employé à tant de trauail pour des sciences passageres, caduques & remplies d'imperfections, prioit Dieu de le vouloir détourner de ces desirs prophanes. Mais deux mois après cette renunciation, comme il étoit assis proche de son Athanar, il comprit encor vne fois intellectuellement, ce qui le fit d'abord r'entrer en soy même, sans sçauoir combien cette lumiere lui auoit duré: & reconnut que la nouveauté de cet accident, l'étonnement, & la ioye firent que cette lumiere s'éuanouït, & retomba dans ses premieres obscuritez & confusions, il connut en suite qu'il faloit dire à dieu à la raison & à l'imagination (comme à des facultez brutales acquises par la cheute fatale de nos premiers parens) si on desiroit de paruenir à la connoissance

fance de la verité solide : De plus qu'il falloit qu'il se fit vne aisée & agreable traduction de l'entendement, & vne amiable transmutation de soy-même, en la chose entendue, auquel point l'entendement soit fait ( pour vn moment ) comme la chose intelligible : & comme l'entendement se perfectionne par l'intelligence, & qu'il n'y a rien qui puisse être perfectionné, que ce ne soit par celui-là qui simbole avec lui en sa nature: aussi l'entendement & les choses entendues doiuent être semblables & d'une même nature, & cette intellecttion se doit faire par vne lumiere spécifique, sans travail ni inquietude; mais dans vne profonde retraite, avec tranquillité & repos, & vn abandonnement total du secours de la nature : Que si le concours de quelque assistance étrangere y interuient, cette action ne se fera pas sans le travail du desir, suscitè hors de l'entendement.

Cette transmutation d'entendement se doit faire, parce que l'entendement en soy est tout pur, simple, vnique, & indiuisible c'est pourquoy il est conuenable aussi que son action soit simple, vniforme & vniuoque, qui ne soit point separée du même entendement : Autrement l'entendement perdrait la simplicité homogenée de son vunité par vne alteration de dualité : aussi ne depend-t'il pas de nôtre volonté, ni de nôtre pouuoir de jouir ainsi de nôtre entendement : Mais il faut bien autre chose que penser, desirer, vouloir, &c. les sens, la raison, l'imagination, la memoire & la volonté s'ancantissent ( en cet acte-là ) dans

les tenebres & l'obscurité, & sont ébloitis par la lumiere de l'entendement qui tombe lors sur l'ame, qui est vn grand mistere difficile à exprimer, tant par paroles que par écrit : car soit que cette lumiere soit surnaturele, ou que l'entendement s'enflame ainsi de sa nature, il y a plus de plaisir de l'éprouuer que d'en déterminer la question. Ce que beaucoup de Saintes personnes ont pû experimenter en des extases : car pendant la reception de cette lumiere on pourroit demeurer trois iours sans boire ni manger, ce qui ne se fait pas sans vne grace particuliere: car cette lumiere sans aucun travail, rend l'entendement comme glorieux, & le remet entierement en sa pleine liberté, qui autrement ( par l'esclavage du corps est presque immobile & detenu dans l'obscurité & la confusion.

Lors que l'entendement est ainsi illuminé : l'erreur, l'imposture, le mensonge ni la fourberie, n'y ont point de lieu : Et tout ce qui peut alterer la raison n'est pas capable de le lasser & le faire souffrir ; Les organes de la phantaisie sont aussi ( en ce temps-là ) immobiles & endormies.

## CHAPITRE II.

### *L'Image de l'Ame.*

Comme il n'y a rien en l'homme de plus noble que l'Ame, puis que c'est elle qui fait toute sa perfection, & que sans elle il n'est

qu'un pur cadaure : Aussi n'y a-t'il rien de si nécessaire que la connoissance, veu que c'est elle qui est le flambeau qui nous éclaire en toutes les sciences, & qui nous donne les lumieres nécessaires pour paruenir à tout ce qui se peut sçauoir : car il ne faut pas esperer de paruenir iamais à la connoissance de soy-même, ni des secrets de nature que prealablement on n'ait l'intelligence des mouuemens, exercice, effets & quiddité de l'Âme. Et celui qui auant toute autre chose prendra peine de s'acquérir cette connoissance, & qu'après qu'il sera imbu de ces principes; travaillera aux connoissances de la nature, se rendra à la fin beaucoup plus sçauant, & y trouuera plus de facilité.

Il est donc nécessaire que l'homme auant toutes choses commence à se connoître soy-même; & qu'il s'atache premièrement à la crainte de Dieu qui selon le Propheete Royal est le commencement de Sapience; qui l'éleuera insensiblement à la vraye sagesse, à laquelle la connoissance des choses passageres & caduques sera adjoutée comme la consequence aux premisses, & l'adjouté au principal.

L'Âme a été la dernière chose que nos deuanciers ont voulu considerer, tant à cause que cette connoissance paroissoit la plus difficile, que parce qu'ils esperoient de l'acquérir par la recherche & examination des choses exterieures & des proprieté corporeles.

Il est bien vray que la connoissance de l'Âme est tres-difficile : Mais ce n'est pas à dire qu'elle se puisse acquérir par la speculation des choses caduques, avec lesquelles elle n'a point de conuenance; Puis que l'Âme est un être abstrait & spirituel, de qui Dieu est le seul Auteur, le principe & la vie, & par conséquent on ne doit pas esperer la connoissance de soy-même que de son origine & de son Diuin Recteur.

Outre que la nature des corps n'est pas capable de produire aucune lumiere ni science par laquelle l'Âme se puisse connoître & se considerer soy-même; Mais cela se fait plutôt par vne abnegation & exclusion de tout ce qui peut tomber sous les sens: Ce qui ne se peut mandier & obtenir plus heureusement que par la priere d'esprit: car l'Âme est vne substance spirituelle & abstraite faite à l'image de Dieu, qui est immortelle, & qui étant separée du corps peut subsister sans lui, sentir sans organes, & mouuoir ( par la seule pensée ou volonté ) ce qui lui plait, sans l'aide des mains ni d'aucun autre corps: De plus elle a le pouuoir de produire des êtres hors de soy, ce qu'elle peut faire beaucoup plus parfaitement, lors qu'elle est en liberté, que pendant qu'elle est liée à la sensitiue: car si la sensitiue par l'assistance d'un rayon mental a la vertu de créer ( par l'appetit d'une femme enceinte ) non pas vne

vne simple marque de cerises, mais des veritables cerises hors du cerifier, qui chaque année changent de couleurs en même temps que les cerifiers colorent les leurs (la vertu fabriquant de lesquelles fuit seulement l'appetit de celle que la femme a aperceüe des yeux, qui est fuiuie d'une émotion d'esprit sans raisonnement ni discours.) Que ne fera pas l'Âme intellectuelle toute seule, lors qu'elle sera détachée de sa compagne, qui la tient garrotée, & l'offusque du voile de ses tenebres.

Il est bien vray que l'opération susdite de la sensitiue, n'est pas vne vraye creation, parce qu'elle ne se fait pas de rien: mais c'est vne creation transmutatiue d'une chose en vne autre, & presque à l'instant même qu'elle a été conceüe par l'appetit: car la cerise n'est pas plutôt formée dans la conception par l'idée de la femme, qu'elle est reuétue de son esprit vital, & portée au fœtus, pour être depeinte au même lieu que la mere marque avec la main: que si la main manque à marquer le lieu où elle doit être empreinte, cette creation s'aneantit & ne s'imprime point, parce que c'est la main qui a coutume d'exécuter les ordonnances de l'Âme.

La main est absolument nécessaire à ce qui se produit par la force de l'appetit; mais non pas aux Monstres horribles, ni aux spectacles formidables; qui operent encor avec plus de puissance: veu que la femme grosse ayant vü cou-

per vn bras ou trancher la tête à quelqu'un, il se fait la même chose en sa matrice au fœtus, & le plus souuent ni le bras, ni la tête du fœtus ne se treuuent point parmi ses enueloppes: & d'autrefois le fœtus est changé en monstre dans le moment de la frayeur de sa mere.

Mais pour la formation des bêtes qui ne sont point formidables, il est nécessaire que la main designe le lieu où elles doivent être imprimées, parce qu'en l'un il n'est représenté qu'un seul acte, & en l'autre vn être créé: celle-là ne tend qu'à vne seule ablation, & en celle-cy il y a vn desir d'engendrer quelque chose.

En toutes lesquelles opérations il faut considerer que la Mere, qui est l'efficiente, n'a pas intention de faire cela pour son fruit, & que ces images qui sont empreintes en lui, n'y sont pas affichées par la volonté de sa mere, qui conçoit cet appetit, ou quelque autre chose d'horrible, mais par celle de la main qui designe; auxquelles choses il precede toujours quelque conception agreable ou effrayante, avec appetit ou auersion; qui sont d'abord fuiuis de l'appetit de la conception avec desir ou frayeur, lesquelles opérations ne se font point aux Brutes, mais en l'homme seul, par vn effet de la sensitiue illustrée d'un rayon de l'Âme intellectuelle, qui est vne espece de representation symbolique à la creation, qui est effectuée par la viue image de ce grand Dieu qui l'a créé: car comme elle

elle est l'image Dieu, aussi peut-elle créer quelque chose de rien par sa seule pensée ou volonté.

Si la connoissance de l'Âme est la plus vraie de toutes les connoissances : aussi n'y en a-t'il point de plus pénible que celle par laquelle l'Âme apprend à se connoître soy-même ; & c'est sur sa substance ineffaçable que toute la baze de la foy est fondée. S'il étoit permis aux Athées de goûter vn moment ce que c'est qu'entendre intellectuellement ( par laquelle intellection ils puissent sentir , & comme toucher au doigt l'immortalité de l'Âme ) ils sortiroient aisément de leur erreur ; car nôtre Âme ne comprend rien par l'imagination ni par les figures & images , que ce ne soit par le secours du discours conjecturel de la chancelante Raison : mais lors qu'elle se comprend intellectuellement soy-même , ou en soy-même, la Raison n'y a point de part , & il n'y a point d'image capable de la lui pouvoit représenter à elle-même : cela veut dire que l'âme ne se peut point comprendre par la Raison, ni par les images.

De la même maniere que l'Âme est en nous , & que nous ne la sentons pas ; aussi ne sentons-nous point ses continueles operations, qui nous sont aussi insensibles que l'Âme même, veut que ce qui est sensible en soy ne peut pas être spirituel & purement abstrait.

Nonobstant qu'il nous semble que nous ne pouvons rien concevoir sans la Raison & le discours, & sans l'ayde des choses qui tombent sous la puissance des sens : néanmoins l'Âme immortelle ne laisse pas d'agir d'une maniere insensible

dans les interieures contemplations , par vne efficace toute spirituelle : ce qui se peut verifier en la personne qui se confesse , qui souvient ne sent pas l'effet de sa contrition , & qui marry de son insensibilité, aymeroit mieux mourir que de retomber en son peché, où cette insensible operation de l'Âme est vn effet surnaturel de la foy : c'est pourquoy les Mystiques enseignent que l'Âme opere plus en la seule foy sans l'aide du discours & des pensées , & qu'on profite plus en cette operation que celui qui tâche de s'exciter en contrition par quantité de paroles,

Bien-heureux sont ceux-la qui ressentent ces insensibles operations de l'Âme , & les peuvent renvoyer sur les puissances de l'Âme sensitive, ainsi que fait la foy operative ; car elles laissent des vestiges le reste de la vie, à la plûpart de ceux qui les goûtent, pour aider à travailler, avec la grace, à ce qui reste de necessaire pour le salut.

L'Âme immortelle est vne substance spirituelle , & vne creature vitale & lumineuse ; & comme il y a plusieurs genres & especes de lumieres vitales , aussi la lumiere de l'Âme intellectuelle difere des autres lumieres vitales , en ce que l'Âme intellectuelle est vne substance spirituelle & immortelle, & les autres lumieres vitales ne sont pas des substances formelles, puis qu'elles ne subsistent que pour vn temps, & ne sont que des formes substantielles, perissables, & caduques, qui s'aneantissent au dernier periode de la vie, tout de même que fait la flamme d'une chandele qui s'éteint.

L'Âme

L'Ame immortelle difere des Anges, en ce qu'elle est faite à l'image de l'Eternel, & que sa substance lumineuse procede d'un don de creation, en sorte que l'ame même est sa propre lumiere vitale : mais la lumiere de l'Ange n'est pas généralement sa lumiere interieure, mais c'est un miroir de la lumiere increée : tellement qu'en cela il est éloigné de la perfection de la vraie image Divine : autrement comme l'Ange est un esprit sans corps, s'il étoit lumineux de soy, il exprimeroit bien mieux l'image de Dieu que l'homme. Deplus comme vne chose est d'autant plus noble que Dieu l'aime davantage, aussi a-t'il paru que Dieu a plus aimé l'homme que les Anges, puis qu'il n'a pas pris la figure du Demon pour redimer la nature Angelique, comme le Sauveur du monde a fait celle de l'homme pour le racheter. Et ce qui est dit de Iean, que le plus petit du Ciel est plus grand que lui, ne fait rien à cecy : car le Fils de l'homme n'est pas moindre en dignité & en essence à l'Ange, nonobstant que le fils de l'homme soit un peu diminué des Anges en la maniere de viure, lors qu'il a été fait homme ; de même en est-il de Iean : outre que l'Ange demeure toujours esprit ministrant, & que jamais on n'a leu qu'il ait été appelé Ami, Fils du Pere, les delices du Fils de l'homme, le Temple du saint Esprit, où la tres-glorieuse Trinité fait sa demeure, comme il a été dit de l'homme.

L'Auther raconte qu'ayant vécu l'espace de treize ans avec un desir incôceuable de connoître son Ame, qu'il la vid vne fois en vision sous

vne figure humaine. C'étoit vne lumiere ineffable & incomprehensible, qui en toute sa nature homogenée, étoit actuellement clairvoyante, & sa substance spirituelle & crystalline reluisoit par sa propre splendeur : elle étoit entourée d'une certaine enuoloppe nebuleuse, ne pouuant pas bien discernier si l'enuoloppe auoit quelque splendeur propre de soy, à cause de l'éclatante lueur de l'esprit crystallin qu'elle contenoit, qu'il auoit déjà vû vne autre fois. Il remarqua pourtant aisément que la marque du sexe ne se tenoit qu'à l'enuoloppe : & quoy que cette vision fût fort agreable, elle ne lui donna pourtant pas grande connoissance, parce que c'étoit vne chose incomprehensible qui ne se peut pas bien exprimer. Pour ce qui concerne l'Image de Dieu, il dit n'auoir rien pû conceuoir, non plus qu'en la meditation abstraite de l'entendement, que cette conception ne portât toujours quelque figure deuant soy sous laquelle elle demeureroit représentée en l'idée du considerant, car soit, dit-il, qu'on conçoie vne chose par son idée en imaginant, soit que l'entendement se tranimue en la chose entendue, cette conception ne se fait iamais que sous quelque figure. Aussi il dit n'auoir iamais pû considerer la nature de l'Ame immortelle avec vne existence indiuiduelle priuée de figure, & qu'elle ne réponde à la figure humaine.

Toutes & quantesfois qu'une Ame separée du corps aperçoit vne autre Ame, un Ange, ou un Demon, elle connoit avec science certaine & par vne propre vision ce

D d que

que c'est, & sçait fort bien différencier l'âme de Pierre d'avec celle de Jean, laquelle vision & distinction enferme vne certaine diuersité externe, & par conséquent figurale : car l'Ânge est tellement au lieu où il est, qu'il ne peut pas être en même temps en vn autre lieu, auquel il y'a nécessairement vne locale & figurale circonscription.

Le corps humain comme corps ne peut point se donner la figure humaine ; mais il y a eu besoin d'vn autre sculpteur qui soit enfermé dans la matiere seminale, & qui descende en elle d'ailleurs que de ladite semence ; qui étant tout spirituel & totalement dénué de matiere, ne laisse pas d'être vn principe effectif & reel, qui a la vertu de figurer le corps par vne impression sigillaire : ce qui se fait ainsi. L'Âme du geniteur dans la delectation du coït se jette & répand en quelque façon vers le corps de la semence, & en l'entourant desine & imprime sa figure sigillaire en vne certaine matiere spirituelle, qui est la cause de la fécondité de ladite semence : autrement si l'Âme n'étoit pas figurée, mais que la figure du corps naquit & prouient dudit corps, on verroit que les estropiez engendreroient nécessairement des enfans estropiez, parce que le corps de celui qui engendre ne seroit pas entier, & qu'il seroit defaillant en ces esprit qui auroit ou auoit été inseré en la partie defaillante : si donc la figure est empreinte à la semence, elle prend cette image hors de soy & d'vn principe antérieur & vital ; & si l'âme imprime vne figure à la semence, elle ne lui donnera point d'autre

forme que la sienne ; mais elle y depeindra sa véritable image. C'est de même que les âmes des Brutes maintiennent leur espece en engendrant : car nonobstant que l'âme quant à son origine soit au dessus des loix de la nature, neantmoins elle est contrainte de continuer & se glisser par les mêmes pas qu'elle est vne fois entrée & associée avec elle, & à subir les mêmes loix qu'elle a commencées, parce que les generations vitales obseruent toujours vn même progres, auancement, & déclin, & se terminent par vne même fin.

Il est donc nécessaire que la fécondité soit donnée à la semence par vne participation & détermination spécifique des principes vitaux ; ce qui ne se fait pas autrement que par vne impression sigillaire de l'Âme du geniteur en l'esprit de la semence, en laquelle il se treuve vne maturité requise avec la figure designée pour finalement impetrex du diuin Createur la lumière formelle de la vie, ou l'Âme de son espece, la ressemblance de laquelle est exprimée en la figure qui lui est empreinte.

Enfin c'est vn article de foy que nôtre Âme est vne substance qui ne doit iamais mourir, & que la fabrique de cette nouuelle substance qui est faite de rien, n'appartient qu'au seul Createur de l'Vniuers, qui a voulu la choisir pour lui donner le caractère de son image, & par conséquent il semble que ce grand Dieu incomprehensible doiué être de figure humaine.

Comme

Comme le corps humain est extrêmement defectueux, on a crû que l'image de Dieu devoit être en l'Ame, & représentée en la puissance raisonnable, parce qu'on ne sçauoit pas que la Raison n'est que la seruante de l'Ame intellectuelle, & qu'elle n'est aucunement de son essence, ni sa compagne inleparable: ce qui est exposé plus au long au Chapitre, *L'Ame n'est pas raisonnable, &c.*

Il y en a d'autres qui tiennent que l'image de Dieu est prochainement exprimée par la simplicité vniuoque de l'Ame, & par vn ternaire de puissances, qui sont l'Entendement, l'Imagination, ou la volonté, & la memoire; mais si l'Ame en sa substance represente Dieu même, c'est vne absurdité inexcusable de vouloir comparer les personnes de la Sainte Trinité à la memoire & à la volonté, puis qu'il n'y a point de personnes en Dieu qui representent la seule volonté, & que la volonté en Dieu n'est pas vne personne séparée, outre que l'Image ne doit pas représenter vne égalité de nombres, mais vne ressemblance d'essence & de figure; & si l'Ame en sa substance represente Dieu, & l'Entendement, la Volonté, & la Memoire, les trois Personnes Diuines; il s'enluiueroit que ces puissances ne seroient pas des accidens & des proprietés de l'Ame: finalement ces trois puissances en l'Ame, ne peuuent pas exprimer plus prochainement l'Image ou le supposit de Dieu, qu'un simple nombre ternaire d'accidens qui a été jetté en la substance de l'Ame, sous le-

quel sens l'Ame denote moins l'Image de Dieu, que ne fait vn morceau de bois par le soufre, le sel, & le mercure, qu'il rend en sa destruction, lesquelles diuertitez ne sont pas au bois comme en la similitude des puissances de l'Ame comparées aux personnes diuines, & expliquées par vn simple nombre ternaire: mais tout bois a trois substances enfermées sous l'vnité de son assemblage, qui peuuent être séparées en differens supports; mais en leur connexion elles ne font qu'une seule substance de bois, c'est pourquoy comme Dieu est incomprehensible, aussi est son caractère d'identité & d'vnité auquel cette similitude est fondée, qui ne se peut point conceuoir ni exprimer: mais il suffit de sçauoir que l'Ame immortelle est vn esprit homogene, simple, immortel, aimé de Dieu, & créé à son Image: Que c'est vn être à qui la mort n'ôte rien, ni n'ajoute rien qui soit de la nature de son essence de simplicité: Et parce qu'elle est destinée depuis sa constitution à la beatitude; aussi la damnation qui ne lui suruient que par accident, est contre l'institut & par vn défaut postérieur.

Lors que l'Ame est vne fois séparée de son corps, elle ne se sert plus de la memoire ni des autres facultez caduques de la sensitiue, qui perissent & s'aneantissent avec la mort, car l'Ame est si clairvoyante & connoît si bien toutes choses qu'elle n'a plus besoin d'elles.

La volonté s'aneantit aussi avec la vie & semble qu'elle a été accidentellement adjouée à l'Ame: car

D d 2 après

après la création de l'homme, Dieu le constitua en son franc arbitre. Ce qui denote non seulement qu'il y a de la postériorité en elle : mais aussi que la volonté n'est pas proprement attachée par un principe essentiel à l'Ame : Mais qu'elle l'accompagne comme si elle avoit été accordée & adjoutée en forme de talent, afin que l'homme suiue le chemin qu'il voudroit.

Il n'y a rien de si pernicieux à l'homme que sa propre volonté: C'est elle seule qui met le divorce entre Dieu & l'homme : c'est pourquoi cette faculté ne peut point avoir de lieu en la beatitude éternelle, veu qu'elle ne seroit qu'à surcharge aux Bien-heureux qui ne peuvent vouloir que ce que Dieu veut qui est une possession pleine de tout ce qu'on peut souhaiter.

Cette puissance doncques de la libre volonté perit, & la volonté substantielle qui n'est aucunement séparée de l'entendement & de l'essence de l'Ame se manifeste, qui a un être fort différent de l'accident du libre arbitre, parce que les Bien-heureux ne peuvent vouloir que ce que Dieu veut.

Tout ainsi que l'imagination est troublée par les délires & perit avec la vie; la libre volonté en fait de même.

De plus comme il n'y a point de dualité ni d'accident en Dieu qui soient séparés de son être : Il faut conclure que si l'Ame doit représenter son image; Toute la propriété de l'ame doit être confondue en la substance intellectuelle d'une pure lumière : Et tout ainsi que la fumée alumée par la flamme de la chandele est la même chose que la

flamme en figure & en matière : aussi l'ame est un pur entendement & une simple image de la lumière incréée; Telement que comme l'œil ne voit rien plus proprement & de plus vray que le Soleil, & que par son moyen il voit toutes les autres choses : Aussi l'ame bien-heureuse ne comprend rien de plus vray que la lumière dont elle jouit par laquelle elle est illuminée intérieurement, & c'est de cette lumière qu'elle dépend totalement & immédiatement : Et comme l'œil ne peut pas souffrir la clarté du Soleil : De même l'Ame ne peut pas comprendre Dieu que par la clarté qu'elle a selon laquelle mesure elle possède glorieusement Dieu: Car son entendement libre se transforme entièrement au bon plaisir & à la complaisance de l'unité de la lumière qui la pénètre, & en la pénétrant elle la beatifie: Voilà comme l'ame contemple principalement & premièrement Dieu, & est éclairée pénétrativement par son intelligence.

Ceux qui ont logé l'image de Dieu en la raison argumentent ainsi. Ils disent que la Loy est l'image de Dieu qui a été empreinte à nos ames par la raison, & par conséquent que l'ame est l'image de Dieu en tant qu'elle est raisonnable : Mais ils ne considèrent pas que la Loy & l'ame diffèrent en suppositionalité d'essence : Car lors que l'homme fut créé il n'y avoit encore point de Loy, & par conséquent l'ame n'étoit pas essentiellement Loy. On verra au *Chap. iiii.* *l'Ame n'est point raisonnable, &c.* que c'est un blasphème d'asseoir l'image de Dieu en la raison qui est

est vne faculté caduque & perissable.

Outre l'entendement & la volonté intellectuelles en l'Ame immortelle, il y a encor vn troisième qui faute de nom propre nous nommerons amour ou desir perpetuel: non pas d'acquérir, de posséder ou de jouir (puis que les Bien-heureux jouissent de tout ce qu'on peut desirer) Mais d'aimer ou de complaire, qui est égale aux deux autres, & sont toutes trois également simples en vne vnitè de substance: Lesquelles trois sont confonduës ensemble sous l'vniue substance indiuisible de l'Ame.

Et cét amour n'est pas vn acte de la volonté: Mais elle procede de l'entendement & de la volonté substantielles tout ensemble comme vn acte separé & glorieux.

Cét amour n'est pas non plus vne passion: Mais vne essence dominante & vn acte glorifiant: Donc cette volonté & cét amour n'ont rien de commun avec la volonté de l'homme & de la chair: parce que ce sont des titres essentiels par lesquels faute de mots propres pour l'expliquer l'image de Dieu est representée: Parce que l'entendement comprend Dieu & n'a point d'autre intention que celle de Dieu & ayme de toute son étenduë par vn pur & indiuisible acte de complaisance d'amour, ou de desir, en vne totale simplicité de foy.

Dés le commencement de la creation la volonté & l'amour intellectuelles y ont été avec l'entendement: Et il ne faut pas croire qu'ils soient suscitez de nouveau après la mort, puis qu'ils sont de l'essence de l'Ame ou de l'image de Dieu:

Mais si-tôt que l'entendement fut troublé par la conjection de la sensitiue, & eut cedé à sa phantaisie, la volonté & l'Amour intellectuelles admirent la volonté & la memoire par vne corruption de nature qui s'aneantiront avec l'Ame sensitiue pendant que l'immortelle demeurera toujours en son integrité.

Dans l'extase la volonté & la memoire caduques dorment & il ne demeure qu'vn acte enflamé d'amour qui pourtant n'est pas sans l'entendement & la volonté substantielle qui ne font qu'vne même chose.

En cette vie l'amour precede le desir qui est vne passion de la faculté aimante: Mais à ceux qui sont au Ciel, l'Amour n'a point de priorité, ni n'est point differentiée d'avec le desir: Aussi ne tient elle pas la nature d'vne puissance particuliere, & n'est pas vn acte de volonté, qui subsiste hors de l'entendement. Tellement que l'entendement est vne lumiere formelle & est la propre substance de l'Ame qui connoit & discerne toutes choses sans l'aide des sens & veut, aime, & desire en vnitè tout ce qu'il comprend en foy, & ce qu'il indique en voulant, il n'a plus besoin de se relouuenir par vne repetition des especes de la chose qui a été déjà sceuë, n'y n'a plus besoin d'être persuadé à la connoissance des choses par des circonstances: mais il a tout ensemble vne vniue & clair-voyante connoissance de tout ce qui se peut sçauoir: la memoire (qui s'eclipse quelquefois toute seule pendant que le iugement demeure en son

entier) & d'autrefois l'imagination qui est alienée pendant que la memoire subsiste) font assez connoître que ce sont des facultez heterogenées & dissemblables de l'ame sensitive qui sont distinctement differentes au corps parce qu'elles sont conceuës en forme de recipient par l'ame immortelle. Tout de même qu'aux inanimés on remarque vne certaine sourde connoissance & vne espece de sentiment, d'affection, ou d'auersion enuers les objets qui pour cette raison ont été nommez sympathiques: Et cette obscure perception d'objets est en eux comme vne forme de veüe & d'entendement: car on remarque en eux vne certaine vertu ou don vital de bonté, de valeur, & d'energie qu'ils ont reçeus en forme de recipient pour les fins destinées du Createur.

La crainte, fuite, auersion, & affection enuers les objets sont encor plus manifestes aux stupides insectes, & aux hommes insensés (ou le iugement ne preside point) qu'aux choses inanimées auxquelles il n'y a que la seule puissance d'vne lumiere virtuelle qui reluit avec vn certain acte de vertus & de fonctions vitales par lesquelles elles subsistent.

Troisièmement l'acte de joye & d'auersion s'explique encor beaucoup mieux aux autres sensitifs, auxquels il est requis vne certaine imagination sensitive avec quelque espece de raisonnement au lieu d'entendement: qui reluit plus ou moins en chacun d'eux, selon chaque espece & selon la bonté de leur esprit spécifique, & la volonté, la memoire & la connoissance tombe en eux comme sous l'apprehension

de l'entendement en changeant continuellement d'objets & de fonctions selon la matiere encline en singularitez & departemens: En sorte que l'amitié & la haine sont tellement vnies. Aux ames sensitives qu'il est difficile de voir des objets sans auoir quelque inclination ou auersion pour eux.

Il ne faut donc pas considerer l'image de Dieu en l'homme par vn certain nombre ternaire de facultez: car l'image de Dieu est aussi propre & intime à l'ame que sa propre essence. Mais les proprietés sulfides ne sont pas de l'essence de l'ame, mais des productions posterieures.

De plus c'est vne indignité de vouloir comparer la majesté de l'image de Dieu à des qualitez vü que les proprietés de toutes les choses se fondent en l'essence de l'ame par la vertu de l'image diuine, & s'il semble au vulgaire qu'elles y soient comme des attributs & des productions c'est parce qu'ils ne comprennent les choses que grossierement & ne s'attachent qu'à l'écorce.

L'Ame est vn acte pur, simple, formel, homogené, indiuisible, & immortel, auquel l'image de Dieu est prochainement & essentielle. nēt d'vne maniere incomprehensible. Tellement que toutes les puissances ne sont pas seulement denuées de la nature d'attributs: mais aussi leur suppositionalité sont assemblées en vne vñité indiuisible: parce que l'ame est en soy, vne certaine substance si luifante qu'elle n'est pas separé en suppost de sa propre lumiere, & son entendement est aussi bien la lumiere de l'ame, que la

la même ame est vn vray entendement lucide : & l'ame étant vne fois séparée du corps se void & se comprend en sa lumiere & n'a plus besoin de cœur ni de cerueau & n'est jamais fatiguée en son intelligence : Au lieu que l'imagination ne se lasse pas seulement pendant la vie, fait blanchir les cheveux & tombe dans le delire : mais aussi elle ne peut jamais auoir d'autres especes intellectiues que celles qu'elle tire des objets sensibles, en sorte que la vertu intellectiue concourant avec la phantasie de l'ame sensitiue, suit la nature des organes, & la libre volonté de la vie sensitiue : De même qu'aux choses naturelles l'effect suit la plus debile partie de ses causes : mais l'ame intellectuelle à de soy tout ce qui est requis pour connoître & vouloir : car la volonté substantielle de l'ame bien-heureuse est substantiellement bonne & non pas qualitativement & a la prerogatiue de représenter l'image de Dieu. L'Amour & le desir de ladite Ame ne sont pas des fonctions de la puissance appetitiue : mais c'est la même ame intellectuelle qui veut : car l'Amour & desir sont conjoints indiuisiblement sous l'vnité en vne indiuisible simplicité & identité.

Ces deux passions là sont distinctement séparées aux mortels tant à cause de la necessité des organes que de l'inegalité de leur fonctions, qu'à cause de l'association de l'ame sensitiue : car souuent nous desirons des choses que l'entendement iuge que nous ne deurions pas desirer, & que la volonté ne voudroit pas qu'elles arriuaissent. Il est donc necessaire que les choses

qui ont des operations differentes soient aussi distinctes en leur racine : mais le desir amoureux de l'ame bien-heureuse est la propre substance de ladite ame : car nonobstant qu'au ciel il y ait vne pleine, & perpétuelle jouissance de tout ce qu'on peut desirer : neantmoins le desir de l'ame, qui est vne étude de complaisance ne cesse jamais, & l'ame n'en souffre non plus que la charité qui ne sont radicalement qu'une même chose : autrement si le desir venoit à cesser d'abord la satiété ou l'insensibilité de jouissance suruiendroient aux habitans du ciel, & c'est ce desir ou cet amour qui fomenté la delectation perpetuelle.

Il paroît donc que l'entendement, la volonté & l'amour en l'ame immortelle, sont vnis substantiellement ensemble. Au lieu qu'en l'ame sensitiue, les operations sont differentées ; par vne diuersité de facultez : ce qui est sensible lors que nous desirons ce que nous ne voudrions pas, & que nous voulons ce que nous ne desirons pas : par exemple celui qui est resigné au supplice veut ce qu'il ne desireroit pas, & ce qu'il ne voudroit pas : Il paroît donc que le desir surmonte souuent la volonté, & que la volonté autrefois contraint le desir à son tour en forme d'empires mutuels qui se combattent alternativement : ce qui dure aux mortels tout le temps que la sensitiue traine ses puissances sous cette diuision. Voila comme on desiré forttement des choses passées ou impossibles, & on souhaite souuent que les choses presentes ne soient point arriuées.

Nous disons donc par des conuoiteuses

uoitenses facultez de l'Ame sensitue, lesquels effets ne sont pas approuuez de la volonté & du iugement, où le desir & l'amour operent differemment de la volonté. Il arrive aussi souuent en vn même iour que le desir precede ou suit la volonté, & se surmontent ainsi alternativement l'un l'autre; en sorte qu'i's se repoussent distinctement, & ce en des choses caduques, parce qu'elles procedent de l'Ame sensitue: mais aux Bienheureux cet amour ressuscite comme vne substance de l'Ame, & l'on ne desire rien au Ciel que l'on ne veuille, parce que ces puissances sont enfermées en vne même vnitè, tant en acte qu'en substance, en l'Ame, qui est le Royaume de Dieu d'une façon incomprehensible.

Donc l'image de Dieu est en l'Ame, de qui l'essence est la même Image de Dieu, qui ne se peut pas concevoir ni exprimer par paroles; parce qu'elle represente la ressemblance de Dieu, de laquelle il n'y a point d'autre Image qui la puisse représenter à la conception.

En l'enveloppe de l'Ame immortelle, qui est la sensitue, il y a semblablement vne image qui reluit en puissance en forme de recipient, qui est destinée par la generation brutale, & par consequent est souillée d'impureté.

L'Ame intellectuelle enveloppée des tenebres exterieures, étant vne fois separée de la lumiere increée, perd telement sa lumiere native de l'Image de Dieu, qu'elle n'entend, ne veut, & n'aime autre chose qu'elle: aussi lors qu'elle ressuscitera, elle ne representera l'Image de Dieu (qui est suffoquée en elle) que

par vne maniere corporele & figurale.

Il y a quelques Athées qui disent que nous n'avons pas seulement été créés à l'image de Dieu, mais ils veulent que nôtre Ame soit vne partie de l'Identité de la lumiere increée, & que l'homme ne difere pas autrement de Dieu que la partie d'avec le tout: qu'il a eu commencement avec celui qui n'en a point; non pas en essence & en propriété interne, qui est vn blasphème étrange: car ce qui a commencé a été creature depuis le commencement de son être & de sa creation. C'est aussi vouloir introduire vne impossible imperfection en Dieu, de pouvoit créer quelque chose outre soy, semblable à soy en substance & en essence: car en Philosophie chaque parties d'un infini sont necessairement & totalement infinies, & la creature ne pourroit pas être moins infinie selon sa substance, qu'elle l'auroit été selon son être, & selon son existence & sa duration, comparée à l'être Eternel: c'est donc vne grande sottise de croire que l'Ame soit vne partie de la substance diuine, ou qu'elle soit essentiellement semblable à elle en puissance, grandeur, duration & gloire, puis qu'elle a tiré son principe de rien. Si donc Dieu n'a pas pû faire l'Ame humaine comme vne partie de sa Diuinité, puis qu'il n'y a point de partie ou de minorité à l'infini. Il paroit que l'Ame immortelle ne prend pas l'Image de Dieu de sa propre lumiere: mais seulement sa figure, & si elle a vne permanence éternelle, cela ne procede pas de son être; mais cette essence d'Eternité lui a été

été donnée de son Createur gratuitement & lui conserués de même.

L'Ame immortelle ne peut point être altérée par les choses caduques comme la sensitiue, aussi l'assoupissement, la fureur, l'ivrognerie, &c. ne sont pas des symptomes de la lesion de l'Ame immortelle : mais des passions de la sensitiue qui suivent la vie : car les brutes souffrent les mêmes passions : Et si l'Ame immortelle semble en quelque façon souffrir les choses caduques, parce qu'elle est iointe à la lumiere caduque de la sensitiue : Ce n'est pas à dire qu'elle puisse être surmontée par elles, il est vray qu'en enfer l'Ame damnée souffre furieusement ; car comme elle connoît qu'elle est immortelle, & que l'arrêt de sa condamnation est immuable, elle s'en plaint comme d'une injustice qui lui a été faite : Si bien que l'amour qu'elle a pour elle ne tendant plus qu'à s'excuser sur l'ignorance ou sur la fragilité, où sur les embuches qui lui ont été rendues par l'ennemi de son salut, ou sur le défaut de la grace suffisante, il lui semble qu'elle ne deuroit pas meriter vne eternité de peines pour vn moment de transgression : C'est pourquoy elle conçoit vne haine contre Dieu, devient furibonde, & perdant toute esperance entre en desespoir dans ce lieu, où il n'y a ni pitie, consolation, compassion, ni reuocation quelconque : Et parce que l'entendement se transforme naturellement en l'idée de la chose entendue ( ce qui a été connu des Payens, & défini par la figure de Prothée ) elle devient semblable aux demons, ensuite dequoy la haine

qu'elle a vne fois conceuë contre Dieu & ses Saints, le desespoir, la malediction, les tourmens & furies infernales ne l'abandonnent iamais.

### CHAPITRE III.

*Comme la Sensitiue à été associée à l'Ame immortelle après la preuarication & lui a serui d'enveloppe du depuis.*

L'Auteur croit que si l'homme auant sa chute étoit immortel quant à l'Ame, qu'il ne l'étoit pas absolument quant au corps, puis qu'il auoit besoin d'aliment, & que Dieu lui auoit gratuitement erigé l'arbre de vie, qui le deuoit preleruer, & defendre de toutes les iniures qui auroient pû faire brèche à son immortalité. Ce qui fut cause qu'après qu'il eut mangé du fruit défendu qu'il fut chassé du Paradis terrestre, de crainte qu'il n'étendit sa main vers l'arbre de vie pour en manger & qu'il ne vécut eternement. Il croit aussi ( ce qu'il remet pourtant à la censure de l'Eglise ) que la mort à tiré ses causes naturelles de cette manducation fatale : Non pas que la mort ait été enclose dans cette pomme comme dans vn venin mortel : Mais qu'elle contenoit en soy le feu charnel de la concupiscence, qui trainoit avec soy les causes naturelles de la mort, & vne generation de semence à la façon

E e des

des brutes : Que l'état de pureté qui consistoit en l'ignorance de la seule concupiscence, étoit nommé l'état d'innocence, que Dieu avoit voulu cacher à l'homme par pudeur sous l'enigme de science du bien & du mal ( car il ne faut pas croire qu'Adam & Eve fussent stupides & ignorans, puis qu'ils donnoient des noms à toutes les Creatures selon leurs propriétés, dont ils avoient vne entiere connoissance ) veu qu'ils n'eurent pas plutôt mangé de la pomme qu'ils connurent qu'ils étoient nuds (dont ils ne s'étoient pas aperceus auparavant ) & Adam voyant Eve toute nue en fut telement émeu qu'il la deflora.

Que la honte qu'ils eurent provenoit plutôt du itupre commis (qui avoit changé & souillé ce bel état d'innocence auquel ils étoient, en vne nature peruerse ) & d'avoir méprisé l'avis du Createur ( qui trainoit avec soy les necessitez de la mort à toute la posterité ) que de leur nudité qu'ils couvrirent de feuilles, croyans de cacher à Dieu la perte de leur virginité, qui a causé le peché originel, fait naître l'acte de concupiscence & continuer la propagation de la semence à la façon des brutes. Ce que saint Augustin semble confirmer au 14. *De civitate Dei*, où il dit. *Quomodo ante legis transgressionem hominem puduisset, cum ipsa membra pudorem non novissent.* Si on veut dire que Dieu n'a rien fait en vain, & que dans le commencement nos premiers Peres n'étoient point destituez des organes genitaux qui denotoient deuoir engendrer à la maniere d'aujourd'huy. On répond

que Dieu mal à propos leur auroit concédé le franc arbitre, s'il les eût destitué de ces parties-là : mais il suffisoit à l'homme de ne point ressentir l'aiguillon de la concupiscence en voyant la nudité de la femme & la femme celle de l'homme : & que nonobstant que nôtre diuin Sauveur ait eu ces parties-là aussi bien que l'homme : neantmoins comme dit saint Augustin, *libro de nuptiis 12. Sine carnis concupiscentia nasci voluit, qui futurus erat sine peccato, non in carne peccati, sed in similitudine carnis peccati.* Comme s'il disoit que tout ce qui naît de la copulation ( encor que ce soit dans le Paradis terrestre, & auant le peché ) est chair de peché. Si bien que puis que le peché original n'a été traduit à la posterité que par la concupiscence, il faut conclure qu'elle étoit enclose dans la pomme, comme la faculté de faire viure eternellement dans l'arbre de vie, & tant d'autres facultez enfermées dans des simples qui causent des delires de l'amour, de la haine, des trepidations, comme la picqueure de la Tarante, la rage, comme la morsure des enragez, &c. Enfin que c'est de cette pomme que toute la dépendance de l'homme a tiré sa degeneration ; car la pomme ne fut pas plutôt mangée, qu'elle dispoia le sang à la semence, & à la procreation de son fruit, & par consequent à impetrer l'Ame sensitive de son Createur, de laquelle l'homme n'auroit pas eu besoin tant qu'il auroit voulu se continuer dans l'immortalité. Car l'Ame immortele qui étoit attachée à son archée étoit allés suffisante de soy pour gouverner le corps sans elle.

elle. Même il croit qu'Eue n'auroit point conçu par copulation charnelle à la façon des brutes : mais qu'elle auroit conçu la matrice fermée sans perdre la virginité, tanté par l'obombration du S. Elprit, & auroit enfanté sans douleur.

Encor qu'après la manducation de la pôme l'Âme sensitive ne fuisse pas encor crée : toutesfois les dispositions naturelles se treuvent toutes prêtes à l'impetrer de son Createur : car les Âmes ne procedent point de la seméce, ni ne sont point formées des Âmes des parens, côme vne lumiere pourroit tirer sa lueur d'une autre lumiere : mais ce seul pouuoir n'appartient qu'à Dieu seul. Il est vray que l'homme peut bien imprimer dâs sa seméce l'image de son corps qu'elle represente comme l'Âme immortele fait l'image de Dieu, mais la foy nous apprend que l'Âme immortele ne peut prédre sô être que du grâd Dieu, autremét elle cesseroit d'être son image pour être celle de l'hôme : outre qu'il faudroit si l'Âme engédroit l'Âme, que cette Âme tirât l'autre du neant : ce qui ne se peut pas : ou qu'elle se partageât pour faire ses productions : ce qui repugneroit à son extreme simplicité : & quand cela seroit, l'Âme immortele n'auroit iamais songé à engendrer l'Âme sensitive & caduque qui lui est opposée & si contraire en toute maniere. Après quoy comme ces deux Âmes ne peuuent pas presider en vn même corps sans discorde ; l'immortele, ou par le commandement de son Createur, ou par horreur de l'impureté commise, se retira dans le centre de la Sensitive, & lui remit le gouvernement du corps. Si bien que cette sensitive a serui du depuis d'éuelo-

pe à l'Âme immortele & la tiér attachée côme vne prisoniere iusqu'à la mort. Ce qui fait que nous viuons & vieillissons à la façon des brutes.

Auant la preuarication l'Âme immortele étoit telemét éclairé, qu'elle pouuoit en vn moment penetrer & connoitre parfaitement l'intérieur tant des animaux que des plantes, &c. Et en discernoit aisément les vices & les vertus : mais du depuis l'obscurité de sa compagne nous en a voilé la connoissance.

Quoy que l'Âme immortele ne soit iamais lassé d'inspirer des bôs mouuémés à la sensitive (qu'elle retient quelquefois) neantmoins elle paroît souuent telemét endormie dans son enueloppe, que les Athées ont crû que certe Âme n'étoit qu'une pure chimere, parce qu'étant comme enchaînée par la sensitive, elle ne peut pas jouyr librement de son entêtement, au contraire il semble qu'elle soit contrainte de consentir comme vne esclaué à la volonté de cette insensée. Pourtât l'Âme immortele ne tombe iamais dans le delire, ni dans la rage, & n'est iamais assoupie par l'opium, ni alterée par les choses caduques. Et si elle souffre il faut que ce soit par quelque Agent supérieur & plus puissant. Il est bien vray que comme l'Âme immortele est liée à la sensitive par vn lien cōiugal d'vnité. Il est nécessaire aussi que toutes & quantesfois que l'Âme mortele souffre quelque chose par les choses caduques & nuisibles, que l'Âme immortele s'en ressenté aussi en quelque façon par le droit social d'hospitalité, non pas pourtât que les choses caduques ayét le pouuoir de toucher l'Âme immortele qui est vn être qui leur est si reuéré. Mais Dieu a voulu quelle souffre

& compatisse aux angoisses de sa cōpaigne, de la même maniere qu'il veut que l'ame immortele fasse part de sa lumiere à la sensitue, où elle est receuë en forme de recipient.

Il n'y a donc que la seule sensitue qui puisse être endommagée, éteinte, & étouffée par les choses caduques; alors l'Ame immortele étant priuée de son domicile ne s'aneantit pourtant point, quoy qu'elle soit contrainte d'en déloger: & si pendant la vie l'Ame semble souffrir quand elle ne peut pas bien exercer son office, elle demeure pourtant en son integrité.

Il faut considerer l'vnion de la sensitue avec l'immortele, de la même maniere qu'on considereroit la lumiere du Soleil jointe à la lumiere d'un ver luisant, en sorte que ces deux lumieres jointes ensemble ne fassent qu'une même lueur, desquelles il y en a vne celeste & constante, l'autre vermiculaire & perissable. Derechef feignons que la lumiere du ver luisant soit tachée de macules, ou de quelque couleur qui procede d'un vice propre, ou de la teinture de sa peau; il aduient que la lumiere du Soleil, qui est toujours en son integrité, nonobstant qu'elle soit conjointe à la lumiere colorée du ver luisant, reçoit cette même tache dont elle semble souffrir: ce n'est pas pourtant que le Soleil en souffre; mais sa lumiere qui exerce des actions vitales est en quelque façon remuée par les troubles couleurs de celle du ver luisant, & la lumiere du ver luisant étant éteinte, celle du Soleil perd son associé, & retourne en sa première nature: de même l'Ame immortele souffre pendant la vie tou-

tes les folies de la sensitue, que l'insolence de la chair lui suscite, lesquelles l'entendement, quoyque splendide & épuré, ne pouuant pas penetrer, en est en quelque façon souillé, nonobstant qu'en sa racine il soit impassible.

Il est certain que comme la sensitue est le siege de l'Ame immortele, qu'elle est aussi sa suiuaute; & que tout ainsi que le gouuernement du corps lui a été remis après le péché, de même elle usurpe par vne coûtume induë toute l'energie de l'Ame, de la même maniere que celui qui a accoutumé de couper du pain de la main gauche, à grande peine le peut-il entamer de la droite: ainsi l'Ame consent ordinairement & par coûtume à tout ce que la licence de l'Ame sensitue & brutale fait par les dereglemens de son libertinage; c'est pourquoy nous auons besoin d'être incessamment secondez de la grace diuine, que nous deuons implorer par des prieres continueles.

Encor que l'Ame immortelle & la sensitue soient créées toutes deux de Dieu seul, elles sont neantmoins fort diferentes entre elles, veu que l'une est immortelle, l'autre perissable & caduque, qui s'éteint & s'aneantit ni plus ni moins que l'Ame des brutes, qui s'enuole comme la flamme d'une chandele qu'on éteint: c'est pourquoy les Ames sensitues & bestiales ne doiuent pas être nommées substances spirituelles, puis qu'elles ne subsistent pas à perpetuité cōme l'intellectuelle, mais ce ne sont que des lumieres viuantes ou vitales qui sont dispensées de Dieu, selon l'exigence des dispositiōs seminales; si bien que la même

Ame

Ame intellectuelle qui fut inspirée de Dieu au premier homme, est encor presentement inspirée au fœtus, par le même principe de vie qui selō S. Iean *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*, en laquelle il a voulu établir son regne, & pour laquelle il a voulu mourir, & non pas pour la nature Angelique.

Les ames sensitives sont des creatures neutres entre substance & accident, qui aux brutes subsistent absolument en elles mêmes, & sont déterminées en elles, en especes bestiales: mais en l'homme comme elle y est venue postérieurement & lors que la nature a été corrompue, elle n'est pas ainsi déterminée en especie ou figure bestiale, & n'est pas la vie propre de l'homme comme elle est celle des brutes, parce qu'elle emprunte la vie de l'ame immortelle qu'elle lui inspire en forme de rayons, de la même maniere que la Lune reçoit la lumiere du Soleil: & nonobstant que la sensitive de l'homme surpasse en excellence & en sagesse celle des bêtes, (ausquelles nous observons vne certaine phantaisie & vne especie de raisonnement, & election aussi bien enuers les choses qu'elles n'ont pas encor vû qu'aux accoutumées) neantmoins quoy que la sensitive forme des pensées de foy, & par sa propre vertu: il faut qu'elles soient illustrées de l'ame intellectuelle, à qui elle est étroitement liée (c'est pourquoy les pensées qui se forment en nous viennent de tout l'homme) ce qui se fait de la même maniere que nous voyons agir la lumiere du Soleil enuers la Lune: car nonobstant que la Lune ait vne propre lumie-

re à foy (comme on peut voir au traité du feu) neantmoins elle ne nous éclaire que par le moyen de la lumiere du Soleil qu'elle reçoit, en sorte pourtant que de chaude qu'elle étoit au Soleil elle devient froide à la Lune, & celle de la Lune semble perir par la presence de celle du Soleil. Il se fait aussi des operations semblables en nous par la combination de la lumiere de la sensitive avec celle de l'intellectuelle: ce qui fait que la sensitive agit diuersement en nous lors qu'elle pense, & on sent euidentement pensant diuers degrez de cogitations, comme il appert principalement en la manie, aux delires, en la fureur, & en toutes les sortes de folies, en l'ivrognerie, & aux songes, &c. Ausquels les pensées sont fort différentes, & nonobstant qu'elles partent de tout l'homme, neantmoins l'ame intellectuelle n'y contribue que par le peu de lumiere qu'elle ne lui peut pas dénier à cause de l'étroite conionction, & nécessaire aliance qu'elle a avec elle: ce qui fait que ces pensées là sont exemptes de peché, parce que l'ame intellectuelle (alors offusquée de la contagion que la sensitive a contractée) n'y a point de part: Et plus les pensées exemptes de cette contagion nebuleuse approchent des discours abstraits, & plus elles participent de l'intellectuelle: car toutes les pensées de la sensitive ne se forment que par le ministère des sens, & c'est cette variété, de penser en la sensitive qui fait la variété & la latitude qui se rencontre aux iugemens & aux esprits des hommes.

De plus comme la lumiere du Soleil perd manifestement sa cha-

leur en la Lune, & est reuétuë d'une froidure étrangere: de même nonobstant que le rayon que l'Ame immortelle inspire à la sensitive soit purement intellectuel, il passe pourtant sous la domination de la sensitive, où il treuve vne loy terrestre fort opposée à la sienne, à laquelle cette sensitive consent d'ordinaire, tant par vne coûtume pernicieuse, que par vne pure & deliberée volonté: c'est pourquoy il faut faire tout son possible de s'empêcher & se distraire de tout ce qui peut tomber sous les sens, ou être conceu de la Raison pour paruenir à vne pure & abstraite cogitation de l'Ame, suivant ce qu'enseigne Saint Denis à Timothée. *Est enim ut diuina intelligantur.* (Les choses diuines sont tout ce que l'image de Dieu toute pure peut regarder & considerer.) *Et adhuc tenui modo, & ad inspicendum diuina arcana, rejiciendi sunt sensus, & quacunq; sensitus percipi possunt. Rationem insuper, actiues rationis, & quicquid ratione cognosci ac percipi potest: siue id creatum sit, siue increatum, ut que ex seipso, & ex omni cognitione omnium earum rerum excas, & venias in vnâ unitatem eius qui est super omnem naturam & scientiam.* Car comme l'Ame est l'Image prochaine de la Diuinité, qui comme l'œil, qui ne regarde rien de plus absolument que le Soleil, encor qu'il ne puisse pas souffrir sa clarté, & void toutes les autres choses par le moyen de sa lumiere: aussi l'Ame ne contemple rien de plus proprement, principalement, & intimement que cette diuine vnité, & les autres choses à cause d'elle: & pendant qu'on pense à ce qui peut

être conceu par la Raison, par l'Imagination, ou par des figures, ou à ce qui peut être apperceu par les sens; ce n'est pas vne pure ni vne nuë pensée de l'Ame abstraite, mais de tout l'homme, ou par la combination de la sensitive avec l'intellectuelle, qui se penetrent mutuellement en leur lumiere.

Il n'y a point de meilleur moyen pour faire produire les fruits qui sont de la nature de l'Ame intellectuelle, que par des exercices spirituels, par lesquels l'Ame se retire de la conception des choses caduques, qui ont coûtume, ou pourroient la souiller, ou l'empêcher de paruenir en sa pureté & simplicité, en laquelle elle puisse adorer cette Diuinité vnique, qui est la voye, la verité & la vie. Aussi la maniere d'adorer en esprit ne se peut pas mieux apprendre que par l'Oraison Dominicale, qu'il nous a dictée lui-même, qui excelle par dessus toutes les autres prieres, & comprend tout ce qu'on peut demander. Pendant cet acte-là il s'engendre en nôtre intérieur quelque chose de diuin qui purifie l'Ame: ce qui ne se peut pas bien exprimer; car il n'y a rien en ce monde qui nous puisse conduire clairement en cette connoissance: c'est pourquoy tout ce qu'on en peut dire est embroüillé de mille obscuritez, & tout ce que nous en pouuons apprendre n'est que par vne grace spécifique, comme beaucoup de Saints Personnages l'ont pu experimenter en des extases.

Le iugement n'appartient pas à l'Ame intellectuelle toute seule, ni la Sagesse (qui est la fille du Iugement & de la Raison, & qui fait

diferet

diferer les hommes en subtilité & stupidité d'esprit, ) n'est pas vne propre operation de la seule intellectuelle : mais elle est mêlée de la sensitive & de l'intellectuelle, qui sont si étroitement liées ensemble, qu'il est difficile que leurs operations puissent être distinctes & séparées.

#### CHAPITRE IV.

##### *Du siege de l' Ame.*

ENCOR bien que l'ame soit présente par toutes les parties où il y a des marques de la vie ; neantmoins elle ne laisse pas d'auoir vn throné central & particulier, d'où comme vn Soleil attaché à son ciel, elle reluit & éclaire toutes les parties qui sont sous son aspect & de sa direction.

Nos deuanciers n'ont pas été d'accord touchant son siege, Platon veut qu'elle soit logée au cœur, & il semble que les Lettres sacrées fassent pour luy, lors qu'elles disent que les homicides, adulteres, &c. partent de lui. Les Medecins au contraire disent, qu'il est impossible que l'ame puisse demeurer tranquille dans vne partie si inquiète, & agitée d'vn mouuement continuel, & veulent qu'elle soit logée au cerueau : les autres ne lui donnent point d'attache fixe : mais ils disent qu'elle va & vient comme vne vagabonde, qu'elle se glisse, se disperse, & s'étend par tout où la vie reluit : mais ceux cy ne prennent pas garde qu'il y a des parties qui peuvent être re-

tranchées sans preiudice de la vie, & les autres ne sont pas plutôt atteintes de la moindre blessure que la mort vniuerselle s'ensuit : car encor que l'ame soit par tout où est la vie, & que la vie donne des témoignages infailibles de la presence de l'ame : neantmoins, comme l'ame, ni la vie de l'individu ne s'enuolent necessairement point quand on extirpe vn doigt, ou qu'on separe vn bras de son tout, & que l'integrité de l'ame & de la vie ne souffrent point de diuision entre elles, au lieu que la mort suit necessairement, & d'abord la lesion de certaines parties : il faut conclure par là que l'ame ne loge pas centralement par tout où reluisent les operations de la vie : mais qu'elle a, vn domicile central & particulier, d'où, elle darde ses rayons à toutes les parties. Autrement si elle n'étoit pas astraite en vn certain lieu, elle pourroit aussi bien s'exhaler par l'extirpation des membres ignobles (qui se meurent aussi-tôt qu'ils sont separez de leur tout) que par la lesion des principaux : c'est pourquoy il est absolument necessaire que l'ame ait vn throné fixe, & vne demeure certaine, de laquelle sans se bouger elle éclaire (comme vn autre Soleil, & viuifie toutes les autres parties par le moyen de l'esprit vital, qu'elle illumine par vne participation de sa lumiere, qui est l'instrument de ses operations, par lequel elle pre- s'ide, & assiste par tout.

Il est constant que l'ame reside là où ses premieres conceptions se forment, & où on sent ses premiers mouuemens qui doiuent toujours partir de son centre : Or est-il que  
c'est

c'est vers l'orifice supérieur de l'estomac où on sent sensiblement les premières agitations & impetuositez de l'âme : car si on est surpris de quelque terreur soudaine, ou qu'on entende tirer vn coup de fusil à l'improviste, on sent en même temps vne certaine émotion & tremoulement vers ledit orifice qui fait tressaillir tout le corps : de même si on reçoit quelque affligeante nouvelle, on se sent à l'instant oppressé & comme fraper d'un coup de maille au même endroit, en sorte que quand on seroit prêt à se mettre à table avec vn grand appetit, on perd d'abord l'enue de boire & de manger ; ce qui montre euidentement que la nouvelle tombe directement au lieu où loge l'appetit qui est l'estomac : outre que le vulgaire montre avec la main ( toutes les fois qu'il est oppressé d'angoisses ) l'orifice supérieur de l'estomac comme s'il scauoit naturellement que ce fust le siege de l'âme ou le principe de la vie. Aussi si quelqu'un reçoit vn coup de poing vers l'orifice supérieur de l'estomac, il perd en même temps la respiration, le parler, le pouls & tout autre mouuement : & ceux qui sont blesez en cet endroit là meurent en écumant, & plus subitement que ceux qui ont le cerueau offensé : car en ceux-cy, ( quoy qu'ils semblent être expirez ) on trouue pourtant encor long-temps après, de la tiedeur, & vn espee de mouuement à l'entour des parties precordiales : ce qui fait voir que c'est principalement en cet endroit là qu'est la racine & le principe de la vie : outre que c'est là que les aliments se digerent & priènent des di-

spositions à la vie. De plus les maux que le vulgaire attribue au cœur, comme les syncopes, les défaillances, les assauts epileptiques, les vertiges, &c. procedent de l'orifice supérieur de l'estomac, qui est vulgairement nommé cœur, & les défaillances sont aussi-tôt restituées que les alexiteres sont entrez dans l'estomac. Aussi lors que les pensées sont attribuées au cœur, & qu'il est dit que les adulteres & les pechés naissent du cœur, c'est pour le faire comprendre plus facilement au vulgaire qui prend le siege de l'âme pour le cœur. Ce qui est confirmé par l'autorité de cet interrogat, *Qua cogitationes ascenderunt ad cor vestrum ?* Il ne dit pas, *descenderunt ad cor vestrum, ni nascuntur, vel surgunt à corde vestro.* Car les pensées se doiuent faire en vn lieu quiet & non pas au cœur qui est agité d'un mouuement perpetuel, & occupé à vne continuelle fabrique d'esprits vitaux, & à la transmutation du sang veneux en sang arteriel.

Le fœtus commence sa vie si tôt qu'il est sorti du ventre de sa mere par le succement de lait, & par le dormir qui sont des pratiques de l'estomac, où les vertus vitales sont radicalement établies, que l'âme tâche incessamment de conseruer, nourrir, fomentier, & accroître.

Il est donc constant, comme nous auons déjà dit, que tout premier mouuement doit commencer & partir du centre, & par conséquent que le centre de l'âme est où commencent les conceptions, & où les impetuositez des premiers mouuemens ( qui ne sont point en nôtre pouuoir ) sont ressentis. Ils sont dits n'être point en nôtre pouuoir parce

parce que ce sont des premières conceptions de l'ame sensitue encore déréglées qui ne sont pas encor illustrées de l'ame immortelle qu'elle contient : car l'ame immortelle n'a point de lieu, ni de sujet plus convenable où elle puisse être logée qu'en cette lumiere vitale, & si tôt que cette sensitue perit par son aneantissement il est impossible que l'intellectuelle puisse demeurer plus long-temps au corps, mais elle s'en va au lieu qui lui sera delegué par son luge souverain.

Le thrône radical de la sensitue n'est pas dans l'estomac comme dans vn sac, ni enfermé dans les membranes comme dans vne bourse : mais elle est liée à son archée comme en vn point ou atome central, au milieu de l'épaisseur de la membrane d'une maniere exorbitante en forme de lumiere : car l'ame est vne lumiere donnée & crée par le Pere des lumieres, qui est immédiatement logée en son centre, & mediatement par l'esprit de vie en tous les lieux où elle reluit.

Comme l'ame immortelle est vne substance lumineuse qui represente l'image de Dieu, & que les lumieres se penetrent aisément l'une l'autre, aussi elle penetre l'ame sensitue, & l'ame sensitue penetre l'ame immortelle & l'offusque de la même maniere que la lumiere qui passe à trauers d'une vitre colorée, emporte avec elle la couleur dudit verre & l'applique avec elle contre les parois où elle se fait paroître. La lumiere de la sensitue, qui est caduque & mortelle, ne se peut pas mieux exprimer que par l'exhalaison alumée d'une chandelle, où la lueur est comme la vie de

la flamme, encor cette comparaison est-elle analogique, & fort grossiere, vû que l'ame est vne lumiere qui a bié la vertu d'échauffer, mais elle ne brûle point : car les lumieres vitales (qui ont autant de différences entr'elles qu'il y a de sortes d'animaux) ne brûlent point, & la chaleur des animaux qui procede de leur lumiere vitale n'est pas proprement leur vie : mais ce n'est qu'une production de la vie : cette lumiere chaude est de la nature de celle du Soleil aux animaux : mais aux poissons elle est actuellement froide, & de la nature de celle de la Lune.

Auant la chute d'Adam l'homme n'auoit point d'ame sensitue comme on peut voir en son lieu : mais elle a été excitée par la voye de corruption comme l'étrincele du cailloux, avec la cooperation de son Createur, car c'est par le moyen de l'ame sensitue que la mort & la corruption sont entrées en la nature, & auparauant, l'entendement n'étoit pas encor offusqué des tenebres brutales & des sensualitez luxurieuses dont l'état d'innocence l'exemptoit.

On lit dans la Genese, que l'ame immortelle fut inspirée de Dieu en l'homme : ce qui ne fut pas fait aux animaux, laquelle inspiration doit avec iustice être appelée substance, puis qu'elle subsiste éternellement, & qu'elle ne s'aneantit jamais comme sont toutes les autres sensitues qui sont perissables & mortelles.

Auant que l'ame immortelle fût associée à la sensitue, elle étoit premierement, & immédiatement attachée à son archée comme à son

Ff organe,

organe, lequel elle se pouvoit de nouveau & suffisamment substituer, & forger à son plaisir par le moyen des alimens, cét archée auroit toûjours été egalemét puissant & valide, & par ce moyen la vie immortele se pouvoit maintenir. L'Ame immortele par son moyen étoit presente par tout, & exerçoit toutes les fonctions necessaires de la vie mediatement par le lit archée qui tient sa vie d'elle. & il auoit vn tel ascendant sur les alimens que l'Ame (nonobstant qu'elle ne se nourrisse point d'eux) lui choisissoit, qu'il les pouvoit aisément maîtriser, & vaincre tout ce qu'ils auroient pu auoir de nuisible. Au lieu que d'abord après la preuarication que l'homme se fut suscité l'Ame sensitiue, & rendu sujet à la mort, l'Ame immortele fit retraite en son centre, où elle est logée comme le noyau dans sa coquille, à qui elle remet à l'instant les dispositions du gouvernement du corps, dont elle auoit auparauant la direction. Si bien qu'aujourd'hui il faut que l'archée travaille incessamment enuers les alimens, qu'il se les prepare & se les applique pour subuenir à la défaillante & perissable puissance de la sensitiue & pour la maintenir. C'est doncques à l'orifice supérieur de l'estomac que l'Ame a son lieu central de la même maniere que la vie des vegetables reside en leurs racines, & nonobstant que les conceptions de l'Ame soient épurées au cerueau, neantmoins il n'est que leur executeur en tant qu'il preside au mouuement, aux nerfs & aux muscles, aux sens &

aux facultez de la memoire, de la volonté, & de l'imagination, qui sont des puissances que l'Ame a établies au cerueau comme ses lieutenantes, de la même maniere qu'est l'odorat au nez, la faculté de voir en l'œil, &c. Si bien que l'estomac venant à tomber en défaillance, les pâles couleurs, les tremblemens, la secheresse, l'atrophie, les tranchées, l'asthme, la jaunisse, paralytie, contractions, vertiges, apoplexie, &c. s'ensuiuent: ce qui fait aussi étonner les Medecins de voir que les maladies des extremittez sont souuent guerries par des remedes stomachiques, & que l'indisposition de l'estomac engendre des maladies fort éloignées de lui: Aussi à grand peine est ce que les remedes passent materielement les barrieres de l'estomac, qui est cause que la quarte est si difficile à guerir, parce que les remedes qui vont jusqu'à la ratte sont rares.

L'ignorance du siege de l'Ame a fait que beaucoup de remedes ont été inutilement appliquez au cerueau qui n'est dedié que pour leurs executions, & que beaucoup de maux ont été priuez d'esperance: Outre qu'on n'a pas pris garde que c'étoit au centre de l'Ame que la premiere tache contagieuse des maladies, & les perturbations étoient receues, empreintes, & excitées, de sorte que les phantaisies du cerueau sont toutes foibles & confuses quand la ratte se trouue indisposée par quelque vice notable, parce qu'il y a vn certain commerce, & vne conspiration mutuelle

tuelle entre l'estomac & la ratte, que l'Auteur nomme Duumvirat, où se forment les conceptions, & nonobstant que la fabrique & la dispense du ferment digestif de la ratte à l'estomac semble être vn office de seruant: neantmoins ces actions là, sont des facultez & des puissances, qui aux choses viuantes ne sont pas sans, autorité ni, sans dignité.

Cette inspiration vitale ( préparée par vne grande quantité d'arteres dispersez par la substance de la ratte, qui fait faire vne digestion si puissante à l'estomac, fait bien voir que nonobstant que la ratte & l'estomac soient separez l'vn de l'autre, & qu'ils exercent chacun de diferens offices: neantmoins que comme ils conspirent tous deux à vne même fin; que ce ne doit être qu'une même œconomie, puis qu'ils n'ont qu'une même intention: aussi la ratte est couchée sur l'exterieur de l'estomac comme vn cuisinier à dessein de le fomentier & échauffer par sa tissure vitale, & admirable d'arteres: ce n'est pourtant pas à dire que ces arteres fassent toute la vertu de la ratte, mais les visceres sont comme les astres, qui nonobstant qu'ils empruntent beaucoup de lumiere du Soleil, ils ne laissent pas d'auoir leurs proprietiez spécifiques, & des puissances d'agir toutes particulieres, ce qui est fort euident en la Lune enuers le flux & reflux de la mer, & les exundations des eaux, &c. Aussi outre que la ratte a ces deux sortes de dignitez natales, & particulieres,

elle n'est pas exempte d'un travail semblable à celui du cœur, qui consiste à la preparation du sang & de l'esprit archeal, qui sert aux executions de l'Ame. C'est donc la ratte qui est le siege de cet Archée, qui comme l'organe immediat de l'Ame sensitiue determine les actions vitales: car à grand peine l'Ame sensitiue peut-elle mediter quelque chose sans l'aide de cet archée, parce qu'elle ne se delecte point aux choses abstraites comme l'Ame intellectuelle, lors qu'elle contemple intellectuellement des choses sublimes en des extases, sans aucune assistance de l'archée; & la sensitiue ne peut pas s'empêcher, veuille elle ou non, de s'en seruir, tant en ses operations réglées, qu'en ses dereglemens, confusions, indignations, auersions, &c. d'où procedent les genres de folies dites hypochondriques ou precordiales.

Quoy que nous ayons dit que l'Ame reside au Duumvirat, & qu'elle ait son centre à l'orifice superieur de l'estomac: cela n'empêche pas que l'estomac ne soit le siege de l'Ame par tous ses coins & recoins: en sorte que comme l'orifice superieur de l'estomac domine aux parties superieures, & sur les facultez principales: Aussi le pyloré à vn ascendant sur les parties inferieures, comme il est exposé aux dignitez du pyloré; de sorte qu'on void que les coliques atroces, & vehementes passent quelquefois en paralysie, autrefois en contractions des jambes & des bras. Il s'est aussi vu quelque

Gg 2 quelque

quelquefois que les grandes douleurs d'estomac, ont ôté tout le mouvement, & causé des accidens semblables au Tetanus, & sont souvent accompagnées de la sciatique qui ne peuvent être soulagez par autre voye que par la sedation de l'archée intestinal: ne void-on pas aussi aux syncopes, l'entendement, le mouvement, & le sentiment defaillir avec le battement du cœur & des arteres, & s'il est vray ce qu'on dit aux Ecoles de Medecine qu'on reconnoit la partie blessée par la lesion des actions: Aussi doit-on tomber d'accord puis que c'est vers l'orifice superieur de l'estomac qu'on sent les menaces des évanouïsemens, & les indices de la peur, que c'est en ce même endroit que l'ame fait sa residence, puisque c'est là même, qu'on sent manifestement les lesions.

Encor que l'ame soit logée aux parties precordiales, neantmoins la memoire ne laisse pas d'être placée au cerueu, & la volonté au cœur, qui sont des compagnes de l'ame sensitue perissables & caduques: car nonobstant que l'ame ne soit pas desunie: cela n'empêche pas qu'elle ne puisse auoir des puissances distribuées & placées en des organes diferens, ni plus ni moins que la faculté visible à l'œil, la gultalité à la langue & non ailleurs, au lieu que la tactiue est presque en toutes les parties du corps.

L'Ecole de Medecine loge la concupiscible au foye, & l'irascible au cœur, & s'il y auoit dauantage de visceres elle en donneroit vn à chaque passion: mais c'est vne manie de vouloir loger le concupisci-

ble & l'irascible en des differens lieux, puisque si on desire vne chose & qu'on se fache pour n'en pouuoir pas joiir, ou executer ce qu'on souhaiteroit, il est sensible que ces deux passions là ne procedent que d'une même puissance, & la crainte, l'amour, le desir, la haine, & la joye ne sont pas de familles differentes, mais toutes d'une même ame, qui sont perissables avec elle: ces facultez sont soumises aux regles corporeles; au lieu que l'ame immortele est indiuisible en ses puissances, qu'elle contient toutes, sous l'vnité de l'entendement: mais lorsque l'ame sensitue se fache, se réjoiit, ou aime, nonobstant qu'elle soit diuersement affectée, & qu'elle soit empreinte de differentes idées, neantmoins cela ne se fait pas par des offices differens, ni par des organes particulieres: mais ce sont des pures passions de l'ame sensitue, lesquelles (parce quelles sont des œuvres de la chair, & des alteritez des conceptiōs en ladite ame) elles sont toutes forgées par l'ame même au Duumvirat.

De plus les Ecoles veulent que les aiguillons de Venus partent des reins. Paracelse & toute l'Antiquité sont du même sentiment: mais les poissons & les oiseaux sont assez capables de les conuaincre d'erreur, puisque les premiers sont les plus fertiles, & les derniers les plus vaillans à l'acte venerien de tous les animez: pourtant ni les vns ni les autres n'ont point de reins: mais l'acte venerien est vn office de la sensitue en laquelle tous les premiers mouuemens & les conceptions se font. Aussi void-on que les pollutions arriuent

arriuent d'ordinaire en songeant. Il semble aussi qu'il n'y ait rien en quoy la nature prenne plus de soin qu'à differentier les sexes : car la premiere chose qu'elle fait en la conformation du fœtus c'est enuers les organes genitaux.

L'Âme intellectuelle fait par le rire ce que la sensitive fait toute seule en son corps par la titillation & le chatouillement, qui est si sensible à des personnes qu'il y a, qu'ils tressaillent sans qu'on les touche : mais seulement en faisant semblant de les vouloir chatouiller.

Le rire ne procede pas de l'admiration des choses presentes ou passées ; veu que l'enfant au berceau salue souuent par vn ris ceux qui lui parlent : mais le rire dont les brutes sont priuées se fait par la conjunction & communion de la sensitive avec l'immortelle : car l'ame sensitive qui est la source des premieres conceptions considerant quelque chose qui lui agrée, s'en réjouit comme les brutes : & comme l'ame immortelle sent en sa lumiere penetrable qu'elle a vne compagne, & comme si elle l'admire en ses joyeuses conceptions, elle y consent comme à quelque chose digne de joye, & c'est delà que procede le rire, qui n'est propre qu'au seul homme.

C'est vne chose étonnante, que les Medecins tombent bien d'accord qu'il y a certaine puissance logée aux membranes de la matrice, qui prosterne les forces, & bouleuerse toute l'œconomie du corps de la femme, & qu'ils n'ayent jamais fait reflexion qu'il en pouuoit auoir de semblable

dans l'estomac qui ait les memes priuileges, nonobstant qu'ils aient pû remarquer que la plupart des maladies en prouenoient : ne void-on pas souuent que l'orifice superieur de l'estomac ne peut point souffrir l'application de la main quelque douce, & legere qu'elle puisse être encor qu'il soit recouuert du sternon & du cartilage xyphoide, & baricadé des côtes de toutes parts, qui est vn indice qu'il a le sentiment tres-aigu, qui deuroit être ce semble plus delicat aux extremités des doigts pour pouuoir faire les differences necessaires des choses palpables, lequel sentiment si vif donne des indices conuainquans de sa promptitude vitale, & qu'il est l'origine de la vie, & non pas parce qu'il est nerueux, puisque les autres membranes aussi nerueuses pour le moins que lui ne cauent pas de si facheux, ni de si dangereux accidens.

Les Medecins n'ont pas crû de uoir chercher le thrône de l'ame dans vn sac membraneux qui sembloit exercer vn vil office de cuisinier : mais s'ils y auoient pris garde de plus prez ils auroient pû apprendre, qu'il dominoit sur toutes les autres digestions quelque éloignées qu'elles soient, & que la terreur, la tristesse, &c. s'adressent premierement aux parties precordiales, & qu'elles ôtent à l'instant l'enuie de manger. On ne sent pas que ces sortes de passions s'en aillent droit à la tête, ni au cœur : à moins qu'on ne prenne l'orifice superieur de l'estomac pour le cœur. Il n'est pas aussi vray semblable que si la tête étoit

la premiere qui receût & ressentit les afflictions & les terreurs subites ; qu'elle les renuoyât d'abord à l'estomac plutôt qu'aux nerfs sur lesquels il a vne domination souveraine , & qu'il laissât ses sujets pour tourmenter vne partie sur qui il n'a point d'autorité particuliere : au contraire on void que l'estomac a bien plus d'ascendant sur le cerueau , que le cerueau n'a sur l'estomac ; puisque les assoupissemens, les delires, les veilles, & toutes ces sortes de symptomes qu'on a coûtume d'attribuer au cerueau, ne sont pas gueris ni soulagez par les Cephaliques, ni par les applications qu'on fait à la tête ; mais plutôt par des remedes stomachiques. Ne voit-on pas aussi aux monstres sodomiques que l'Âme ne suit pas les conditions de la tête, mais des parties inferieures : car nonobstant que ces monstres ( qui ressemblent toûjours mieux à la mere qu'au pere, ce qui est evident au mulet, qui tient plus de la cheualine que de l'âne ) ayent vne tête humaine, neantmoins ils n'ont iamais qu'une ame sensitiue.

## CHAPITRE V.

### *Des Alterations de l'Âme sensitiue & de ses facultez.*

L'Autheur ayant remarqué qu'il y auoit de certaines puissances d'orales aux venias ( comme en la morsure des enragez, en la piqueure de la Tarentule, au Solanum,

&c. ) qui malgré nous seduisoient & alteroient diuerfement l'entendement, & que souuent ils en rencontroient de semblables dans les excremens febrils, qui jettoient les febricitans en des delires ridicules, qui étoient quelquefois suivis de furies atroces : qu'il y auoit des venins qui s'adoucissoient par la maturité, les autres s'aiguisoient davantage par icelle : d'autre part considerant que la folie des lunatiques n'étoit accompagnée d'aucun venin : que la manie quitoit & reprenoit sans qu'aucun vice de la vie y interuenne ; & par consequent qu'outré les venins corporels, on deuoit tomber d'accord qu'il y auoit encor de certaines impressions, idées, ou images virulentes qui maistrisoient nos esprits d'une puissance absoluë, & qui entraînoient nos puissances intellectuelles à leurs obeïssances, tandis qu'elles étoient detenuës dans l'esclavage du corps. D'autre côté la foy lui apprenoit, dit-il, que l'Âme étoit immortelle, & par consequent que l'entendement qui est de son essence, ne pouvoit être aucunement souillé par des contagions corporeles ; parce qu'une chose immortelle & infinie comme l'ame, ne souffre pas d'être entamée ni blessée par des choses perissables : si bien que d'un côté ne pouuant pas comprendre comme se faisoit la folie, & d'autre part contemplant avec compassion la pitoyable condition des insensés, des furibonds, maniacles, & que les Medecins tiennent pour incurables ( à cause de l'Intemperie inegale du cerueau dont ils disent qu'il est également reuëtu par toute la substance, qui s'est renduë naturele, laquelle

quelle intemperie ils n'ont pas encor bien pû exprimer par des termes propres. Il reconnoissoit euidentement que les folies hypochondriacques partoient des parties precordiales; mais il étoit en doute si ce venin étoit porté au cerueau par des vaisseaux particuliers: & faisant reflexion sur la difference qu'il y auoit entre les delires des fièvres & la manie; que souuent la manie duroit pendant tout le cours de la vie sans faire brèche à la santé, & persistoit & passoit souuent iusqu'à plusieurs generations sans détruire ni la vie ni la semence; il commença de negliger les faux principes dont il auoit été imbû aux Ecoles, touchant l'Ame & ses passions, pour recourir à Dieu avec vne simplicité d'esprit, afin qu'il lui plaise de lui donner quelque plus parfaite connoissance des puissances de l'Ame. Vn iour comme il réuoit sur le siege de l'Ame immortelle, à sçauoir si elle étoit telement toute en son Tour, que sans dependre d'un Trône central, elle fasse l'errante & la vagabonde par les parties du corps, sans être contrainte dans vne demeure certaine, & qu'étant ainsi toute en vn doigt auant qu'il fût coupé, elle s'en retirât toute entiere lors qu'on le retranche, ou qu'elle rentrât subitement en dedans par quelque crainte ou terreur soudaine. Il reconnut enfin qu'il falloit qu'elle fût plus astraite à vn visage qu'en l'autre (tant pour le regard de la vie que pour les offices d'intelligence) comme en vn Trône indiuisible: mais il ne sçauoit pas si c'étoit au cœur ou au cerueau qu'elle deuoit être logée ius-

qu'à ce que par vne permission diuine l'accident suiuant lui suruint.

Vn iour qu'il promenoit son esprit sur les venins des vegetables, estimant que les venins des vegetables n'étoient pas nuisibles à l'homme auant la cheute d'Adam, puis qu'on voyoit dans les Lettres sacrées que Dieu n'auoit pas fait la mort ni le medicament d'extermination: mais que comme après le peché, l'homme auoit été contraint de manger son pain à la sueur de son visage, & qu'il s'étoit rendu sujet aux maladies: de même qu'il deuoit suer & prendre peine d'en tirer quelques medicamens qui fussent propres à suruenir à icelles; & par consequent que ces venins n'auoient pas été créez pour tuer l'homme; mais plutôt qu'ils auoient été établis comme des gardes de corps pour deffendre & couvrir quelques facultez insignes, & propres à des grands usages, & que ces venins se pouuoient addoucir & aneantir par l'Art & les sueurs: en suite dequoy il essaya de preparer le Napellum en plusieurs manieres; mais ayant vne fois voulu goûter de sa racine sur le bout de la langue, il se sentit en même temps ferrer exterieurement le crane comme d'un bandeau, quoy qu'il ait craché plusieurs fois en après; en suite dequoy il se promena encor par la maison, & fit quelques affaires de la famille à la maniere accoutumée. Tout d'un coup il sentit qu'il n'entendoit rien, qu'il ne conceuoit rien,

rien, qu'il ne sçauoit, ni n'imaginait rien en la tête comme les autres fois: mais que toute cette fonction se faisoit aux parties precordiales, & qu'elle s'étendoit vers l'orifice supérieur de l'estomac; & ce sentiment (quoy qu'il dit ne se pouuoit pas bien exprimer) étoit si clair qu'encor qu'il considerât attentiuement que le sentiment & le mouvement étoient demeurez sains & sauues en la tête, & qu'ils se dispensassent touïjours à l'accoutumée par tout le corps: neantmoins que toute la faculté du discours étoit notoïrement & sensiblement aux parties precordiales, & dit qu'il entendoit, meditoit avec vn certain plaisir beaucoup plus clairement qu'auparauant, de maniere qu'il sembloit que l'ame tenoit tout son conseil en cet endroit-là, sans que la tête y contribuât en quoy que ce fût. Enuiron deux heures après il fut surpris par deux diuerses fois d'vn leger vertige; au premier il sentit que la faculté intellectuë lui rentroit à la tête; & par le second, il reconnut que l'intellection se faisoit à la maniere accoutumée. Il essaya plusieurs autres fois de se susciter le même accident, en mettant la même racine sur la langue; mais il n'y peut jamais reuenir. Il apprit à ce qu'il dit, beaucoup de choses par là, & premierement que nôtre intelligence se forme originelement au Duumvirat pendant tout le réps qu'elle est attachée au corps. 2. Que la fabrique ordinaire du discours se fait vers l'orifice supérieur de l'estomac, de la même maniere qu'il y a vne certaine Monarchie établie en la matrice, qui a vn ascendant sur toutes les parties du corps, avec cer-

te difference pourtant, que la blessure de l'estomac tuë d'abord, ce que ne fait pas celle de la matrice. 3. Que pendant deux heures ou enuiron il sentoit clairement & avec admiration (d'vne maniere qui ne se peut pas bien exprimer) que toutes les pensées de l'Âme se forgeoient aux parties precordiales. 4. Qu'il se faisoit la même chose aux prieres d'esprit, & encor plus manifestement en l'extase. 5. Que pour cette raison l'ame intellectuële deuoit être centralement logée au même lieu. 6. Que tout ainsi que la folie est vn defaut de l'entendement, qu'elle deuoit être aussi suscitée de l'hypochondre (où est logée la Rate qui fait vne partie du Duumvirat) puis que la même faculté qui fait les actions saines pendant la santé, produit aussi les viciëuses aux malades, toutes les fois que l'intellection s'éclipse en son siege. 7. Il reconnut que la volonté residoit au cœur, & que les homicides, les adulteres, &c. en partoient. 8. Que la memoire siegeoit au cerueau, où elle étoit établie & sigillairement imprimée par l'Âme: ce qui fait que la memoire est facilement blessée, tant par les maladies que par la vieillesse; & si quelqu'vn prend peine de se vouloir souuenir de quelque chose, il sent sensiblement du travail au sinciput. 9. De plus que comme la volonté & la memoire sont fort éloignées du siege de l'Âme & de l'entendement, qu'il faut conclurre que l'entendement est bien de l'essence de l'Âme, & qu'il est inseparable d'elle: mais que la volonté & la memoire sont des facultez caduques de la sensitiue qui ne reuisent que pendant

dant la vie. 10. Que les pechez se font au cœur, & en la volonté; en la chair du peché & en la volonté de la chair & de l'homme, & pour cette raison la dilection totale doit proceder de toute l'Ame, aussi-bien que de tout le cœur, ou du vouloir come de toute l'Ame imaginatiue & de ses puissances dispersées par tout le corps prises pour l'entendement. 11. Que l'entendement reluit en la tête moyennant la connexion corporele par le moyen d'un esprit aéré, qui lors qu'il reuenoit & frappoit le ventricule de son cerueau, il lui caufoit vn certain vertige & vne intellection nebuleuse; en sorte que nonobstant qu'il se dispensât en l'état où il étoit suffisamment des esprits du Cerueau pour seruir au sentiment & au mouuement des parties; il étoit pourtant necessaire qu'il y eût vne autre lumiere, qui montant & dardant comme vn rayon des parties inferieures ou precordiales, illuminât cet esprit par lequel elle passoit, lequel rayon illuminant ne se peut pas autrement exprimer, sinon qu'il est intellectuel, & qu'il surpasse toutes les choses sublunaires, lequel doit être fabriqué par la seule Ame, qui en soy n'est qu'un pur entendement, ou vne lumiere substantielle & intellectuelle. 12. Que parce que le sentiment & le mouuement lui étant demeurez sauues pendant cet accident-là, il croyoit qu'ils étoient maintenus par la propre faculté du cerueau qui en deuoit être le Rechercheur, & que les vertiges signifioient qu'il y auoit vne certaine obscurité en la tête dont il ne s'aperceuoit pas auparauant, qui s'éuanouissoit d'abord par l'affluence de l'autre lu-

miere qui reluisoit des parties precordiales aux ventricules du cerueau. 13. Que le foye étoit seulement vegetatif, & que le cœur pouffoit incessamment des esprits au cerueau, & que la volonté d'agir persistoit bien en icelui; mais les puissances intellectuelles demouroient assoupies si elles n'étoient illuminées de la lumiere des parties precordiales, qui penetre par tout où elle reluit; comme nous voyons que la lumiere d'une chandele reluit à trauers des os des doigts des enfans comme s'ils étoient transparents. 14. Qu'il contemploit obliquement cette maniere d'intellection comme en la tête d'un autre. 15. Il apprit que la vie, l'intellection, le sommeil, &c. étoient des effets d'une certaine lumiere, qui pour ses operations n'auoit pas besoin de canaux, puis qu'une lumiere penetre aisément vne autre lumiere: parquoy l'Ame se retire, se répand, se dérobe par vn mouuement propre, & en différentes manieres au sommeil, aux veilles, en la contemplation, aux extases, aux syncopes, en la manie, aux delires, & à la rage, tant par des propres troubles & confusions subites, que par les violentes impressions de quelques simples, &c.

L'Intellection qui procede par des recherches & inuentions & par le jugement, en faisant reflexion sur les lieux & circonstances, sur les choses passées, predites, ou premises, en regardant les choses absentes comme absentes ou presentes, s'acheue au cerueau par le moyen du rayon qui part des parties precordiales, entant que cette sorte d'intellectio requiert & presuppose

G g la

la memoire: mais celle-là qui contemple les choses futures & abstraites ( sans auoir égard aux circonstances ) comme si elles étoient presentes , se forme entierement aux parties precordiales. 17. Pour cette raison que les venins qui ont la force de disloquer l'imagination, n'affectent pas premierement le cerueau , mais les parties precordiales, veu que tout ce que l'estomac reçoit est chassé avec les excremens, ou est transmué entierement & changé en vne autre essence auant qu'il atteigne le cerueau , & tout ce qui y parvient se dépoüille dans les premieres digestions ( où il faut qu'il passe ) des qualitez qu'il possedoit : tellement qu'il n'y a point de simple de quelle maniere qu'il puisse être pris, qui s'applique materiellement au cerueau , quoy que les Ecoles se puissent vanter de leurs pilules Cephaliques lucis, &c. veu que les pilules n'attirent quoy que ce soit du cerueau ; & le cerueau ne peut pas donner ce qu'il n'a pas, veu que les muçositez qui sont en sa baze ne sont pas excremens du cerueau ; mais ils sont dediez aux vsages qu'on peut voir au Chapitre *Des facultez gardiennes* : mais s'il y a quelque chose qui frappe la tête, l'artere, la conforte, &c. cela se fait par forme d'aspect , ou par vne certaine action de gouvernement & d'ascendance que les parties precordiales ont enuers la tête, comme on peut voir au Chapitre *De l'action de gouvernement*.

L'Ecole de Medecine auoit assez bien rencontré de dire que les vertiges, coma, &c. sont suscitez par le consentement qu'ont les parties superieures avec les inferieures : mais

elles veulent que cela se fasse par le moyen des vapeurs acres, crasses, fuligineuses, &c. & par consequent il faudroit appliquer les remedes à ce qui les enuoye , & non pas à la partie qui les reçoit : mais quoy? elles ignorent la vraye cause efficiente interne de ces effections-là, les connexions , les moyens , & comme quoy elles se font, pour auoir negligé l'action de gouvernement qui opere en forme de lumiere. 18. il comprit par cette forte d'intellection , que l'Ame immortele étoit infatigable , lors qu'auant le peché elle gouernoit le corps dignement, & conceuoit entierement toutes choses sans peine, sans traual, sans ennuy, & sans se lasser, & les entendoit & comprenoit interieurement en son vnité sans l'aide d'aucun organe : mais du depuis ayant été contrainte & renfermée dans la demeure étrangere de la sensitue ( où elle est enchainée comme vne esclaué ) elle lui a remis la diuersité de ses offices comme à vne seruante , veu qu'il étoit necessaire que l'Ame immortele fût liée à vne lumiere sociale, & à vne lumiere formele. avec laquelle elle pût bonnement conuenir, comme il est exposé au Chapitre *Des formes*, & au titre, *De vita longa & de Morris introitu*.

Cet accident fait connoître euidemment que les operations qui se font au cerueau, ne sont pas des propres operations de l'ame immortele; car on void souuét que quoy qu'on n'ait pas la tête bien disposée, on ne laisse pas de tomber dans le délire par l'indisposition du Duumvirat, ( qui est composé de l'estomac & de la ratte ) où le patient est assez euident , mais l'agent est fort occulte &

& difficile à connoître.

Si l'Ame qui est l'image de Dieu auoit son centre au cerueau il deuroit être à ses ventricules ou en sa propre substance : ce ne peut pas être en la substance puis qu'elle n'a point ou tres-peu de sang, où selon les lettres Saintes l'Ame doit habiter, & qu'il est destitué de sentiment & de commerce par lequel elle puisse être présente par tout le corps comme elle y est obligée. Et si le cerueau est le recteur du sentiment, & du mouuement (qui est vne action commune aux brutes cela n'empêche pas qu'il ne soit gouverné d'ailleurs comme on peut apprendre par ceux qui ont courus risque d'être étranglez, ausquels (si-tôt qu'ils auoient le col ferré) les facultez & operations de l'ame s'eclipsoient au cerueau comme si elles auoient été retranchées, parce que le passage de la communication inferieure étoit bouché & dénié au cerueau par la ligature des arteres carotides ce qui se fait aussi aux délires, & alienations d'esprits; il n'est pas aussi sensé que l'ame immortelle soit logée aux ventricules du cerueau, & qu'elle ait été jointe à vn esprit volatil & fuyard qui à tout moment s'eleue du sang du vaisseau arteriel qui y est contenu. Il luy falloit vne demeure plus tranquille & constante comme est le Duumvirat (comme nous dirons cy-aprés) où tenant le centre & le milieu du corps elle puisse également conferer, & se communiquer à toutes les parties du corps par l'vnité & cōtinuité de cet esprit de vie élaboré dans la ratte, qui est le viscere de tout le corps le plus riche en arteres, en veines, & en sang, & si on baptize la tere c'est

parce que ce fut par les organes qui y sont domiciliez, qu'Eue fut trompée, & que la mort est entrée en la nature.

C'est pourtant vne chose déplorable qu'il faille que l'ame immortelle soit liée à la sensitiue, qui est vn être impur & si ataché aux sensualitez & à la concupiscence, à qui elle semble consentir par vn insensible assoupissement cōme si elle ne deuoit plus auoir aucun soin d'elle.

On sent sensiblement que les conceptions & les plus penibles se forment vers l'orifice superieur de l'estomac, lesquelles l'ame renouue en depost au cerueau, qui est le siege de la memoire. Ce qui fait que toutes les fois qu'on veut prendre peine de se resouuenir de quelque chose, on sent vn certain trauail auinciput.

Pour établir les causes du délire & des autres folies il se faut premièrement proposer la folie qui procede d'vne forte, & assidue contemplation, ou qui prouient de la crainte ou de quelque autre passion : ou bien apprendre à connoître tant la qualité veneneuse que la disposition des organes qui concourent à la naissance de la folie, qui a été excitée par quelque venin dementifique venu du dehors ou engendré en dedans : & étant vne fois paruenue à la connoissance d'vne espece de demence ou folie, il sera plus aisé d'en mesurer les diuersitez, en descendant sur l'étendue des moyens de la force, des approches, applications & varietez d'especes. Par exemple,

Les assoupissemens, l'apoplexie, l'aphonie, &c. ne sont pas tant des vices de l'ame errante que des debilités d'icelle contractées tant par des impurerés, qui la souillent

& accablent, que par la connexion des organes vitiés : non pas qu'il soit nécessaire que ces impuretez se répandent materiellement dans l'Ame par connexion : mais il suffit qu'elles ayent vne vertu narcotique & veneneuse, ennemie de la sensitive, qui detronne l'imagination (comme fait la salive de l'enragé en l'hydrophobie) & la folie stupide & stupefactiue qui est introduite par les somniferes, où elle est feminalement enclosee comme en l'opium, au jusquiame, &c.) lequel amas d'impuretez ayant assiegé la sensitive en son viscere originel, il assoupit l'acte d'intellection de l'Ame en telle sorte qu'elle ne peut plus reluire librement en la sensitive : ce qui fait que ladite sensitive étant vne fois destituée de Rectrice, se trouble, se mutine, & eleuant son extrauagance jusqu'au siege de la volonte elle deuiet dereglee, & souuent furibonde.

Il faut obseruer aux delires que la memoire des choses autrefois conceues branle & chancelle, & qu'il s'eleue en sa place vn importun souuenir, & vne continuele repetition d'vne même chose, qui s'eleuant des parties precordiales, comme vn songe, est accompagné d'vn travail facheux & suiui de veilles si tôt que les precedentes images somniales ont alteré la memoire du cerueau : ce qu'experimentent assez ceux qui commencent à tomber dans le delire, car ils sentent monter d'en bas des images nebuleuses & turbulentes accompagnées d'vn manquement de memoire qui sont continuées par vne propagation d'idees qui forgées aux parties precordiales sont

lancées continuelement au cerueau : car comme pendant la santé il ne se fait point de conception sans idees : aussi c'est par des soles & continueles idees que le delire est fomenté : avec cette distinction pourtant qu'en la santé les idees sont formées par la liberte de l'Ame : mais les soles idees sont comme des caracteres sigillaires, qui malgré nous courent à la sensitive, & la poussent par violence en des dereglemens : lesquelles idees ne peuvent pas être formées de l'Ame intellectuelle puis qu'elle est impassible, & qu'elle ne peut jamais deuenir extrauagante. Il paroît euidemment que les idees suiuent les perturbations des choses, par lesquelles elles sont faites ce qui est clair à la morsure des enragez, & à la picque de la Tarantule le venin desquelles produit touiours vne même espece de folie & de semblables idees : aussi l'imagination fortement troublée, forge vne image qu'elle imprime à quelque excrement ou en l'aliment des parties spermatiques, qui nous composent, d'où part la continuele propagation des nouvelles & diferentes idees aux maniaques, & toutes leurs étenduës.

La folie procede souuent de la crainte, de la forte application à l'estude, des soins facheux, de la honte, de l'auarice, de l'enuie, de l'ambition, de l'amour & autres semblables passions ; & est d'autant plus deplorable & opiniâtre si elle est suscitée sans excremens, parce qu'elle ne quitte jamais, ou si elle le fait, ce n'est pas sans recheute : ce qui se fait à cause que cette folie a souillé l'esprit du Diuinité  
ou

où elle a radicalement imprimé l'image de sa furie ou de son extravagance : comme fait vne mere lors qu'elle imprime à l'enfant qu'elle porte la marque de son appetit extravagant, qui ne s'efface jamais, en sorte que tout ainsi que la cerise empreinte au foetus deuiet toutes les années, verte, jaune & rouge, avec les vraies cerises: de même les idées de la manie qui ont pris leur origine de quelque passion d'esprit, logent le leuain de leurs repetitions & interualles, ou leur continuele fomentation en l'esprit des parties precordiales, ce qu'expriment assez les Lunatiques.

Ce n'est pas neantmoins vne chose trop étonnante que la folie sorte comme d'une macule empreinte au Duumvirat, venque comme l'esprit visuel n'est visuel qu'en l'œil (où il a pris sa determination) & non pas ailleurs: aussi puisque Dieu a ordonné que le Duumvirat soit continuelement occupé aux phantaisies & imaginations: de même les incidens qui tombent & sont transferez en lui doiuent totalement vicier l'œconomie de l'imagination, que les rechûtes de l'idée conceuë y repululent, comme y étant plantées: & faut noter qu'on ne peut pas guerir vn lunatique, qu'on ne challe en même temps cét esprit soüillé & immonde, soit que l'Astre en soit le principal effectif, ou que cét esprit immonde & soüillé soit seulement associé à son Astre, ou qu'il y corresponde.

Il se rencontre en toute sorte de manie vne grande arrogance, & vne certaine passion qui jointe avec elle lors qu'on la conçoit ne se peut

point mortifier: mais perseuere opiniâtement pendant toute la vie, & est transférée avec la semence durant quelques generations, parce que la fole idée a penetré l'esprit fixe & radical qui infecte & fait impression de son caractère à la semence. On apprend de la plupart de ceux qui sont deuenus intentez par des grandes passions & par des maladies, ou pour auoir pris quelque chose par la bouche: que lors qu'ils commencent d'entrer dans la manie, ils sentent monter des hypochondres comme des imaginations obscures, & des tenebreules, ou foles tentations, par lesquelles ils sont trauallez malgré eux, jusqu'à ce que la fole idée s'en soit renduë tout à fait maitresse, & étant rentrez en bon sens, ils se souuiennent de tout ce qu'ils ont fait (ce que ne font pas ceux qui tombent dans le delire par le vice de quelques excremens) & disent, qu'ils sont premierement priuez de la suite du discours & qu'en après ils demeurent engagez & plongez dans vne seule conception, avec vn traual importun sans s'en pouuoir détacher, ni songer à autre chose, comme si cette conception leur étoit toujours deuant les yeux, & représentée comme dans vn miroir: de plus qu'ils ne sçauoient pas s'ils le pensoient, ou s'ils la regardoient ainsi par conception: ce qui les occupoit si fort & de telle sorte que lors qu'ils étoient, ou entroient dans la manie, s'ils se fussent trouuez debout, ils seroient demeurez pendant quelques iours en cette posture sans se lasser, ni connoitre qu'ils fussent en cét état: ce qui se fait à cause que l'idée de cette folie

(qui auoit demonté le discours, par lequel les infenlez auroient pû être rappelés de leur pensées importunes & déreglées) est souverainement empreinte à l'esprit qui est commis pour l'intellection: ce qui se fait aux vns plutôt par vne subite & violente perturbation d'esprit, & aux autres par vne pensée importante & continuele: il y en a d'autres qui se plaignent que pendant la folie ils se sentoient oppressés malgré eux par ie ne scay quelle importune quantité de pensées qui partoient d'en bas à la foule en forme de fumées, lesquelles supprimées pour vn temps à force de discours ne laissoient pas de retourner peu de temps après avec autant d'importunité & de travail qu'aparauant. D'autres qui ne pouuans point trouuer de consolation par là, étoient retirez de cette forte contemplation & attachement d'esprit toutes les fois qu'ils dormoient ou vacquoient à quelque autre chose qui les en detournoit: ne laissoient pas de retomber en après en leurs facheuses pensées, & fuyant la compagnie se cachoient dans des solitudes écartées: parce que les idées de leurs conceptions n'ayant encor point de corps penetrent les principes constitutifs (ce qui n'est pas permis de faire au boire & au manger) & en se reuétant du corps aéré des esprits, penetrent par ce moyen & souillent les formes vitales des parties; avec cette difference que les idées qui sont forgées hors du centre des conceptions, entrent & sont admises plus auant, & avec plus de puissance: mais elles ne sont pas si tôt imprimées là où les

venins, qui par le moyen des maladies ou autrement, ont la faculté d'aliener l'esprit qu'elles semēt infensiblement leur leuain en des propres objets, & les y impriment aussi fortement que si elles y auoient été seelées naturellement: & ce qui est de particulier au maniaques, c'est que quand ils demeureroient toute vne nuit exposés aux plus cuisantes rigueurs de l'hyuer, ils ne geroient pas ni ne sentiroient pas le froid.

La fole idée qui est vne fois empreinte radicalement aux principes de la vie, & qui de là passe avec la semence de famille en famille, ne se peut pas ôter avec le sujet dont elle est vne fois reuétue: mais il faut que le remede de ce mal là, puisse ôter, tuër, ou éteindre l'image precedente, la tache, ou le caractère qui y a été empreint de la même maniere que l'enuie d'une femme seelée au fœtus s'éuanoüit par l'application de la main d'un corps mort ethnique, jusqu'à ce que le froid du cadavre l'ait penetré: ce qui se fait dans vn misere ou enuiron. De même l'idée de la manie doit perir sans que le sujet immediat où elle adhere se détruise, soit en exterminant l'idée, ou en engendrant vne autre qui ait la force de chasser l'idée extrauagante. De là vient que faute de semblables remedes, la folie demeure incurable, & si la curation en est difficile, c'est parce que l'idée ou le caractère de folie n'est pas seulement introduit & empreint au centre de l'intellectiō, mais aussi parce que la restauration de l'esprit inné est estimée impossible. Il y en a qui ont eu recours aux renouuants de Paracelse, mais ils y ont bien peu

peu serui, au respect des medice-  
mens, où il y a du symbole, & de la  
conuenance : car tout ainsi qu'il  
y a des venins qui alienent l'esprit  
pour vn temps ou pour toujours, &  
introduisent en nous des phantai-  
sies étrangères, comme la morsure  
des enragez, la tarentule, &c. De  
même il y a des simples comme le  
fruit de la science du bien &  
du mal, qui d'abord donnent  
du venin : mais ce venin cou-  
ure des riches vertus sous lui pour  
remettre l'esprit en son integrité:  
il y a du danger d'exposer ces re-

medes au public à cause des abus  
qui se pourroient commettre par  
quelques esprits du siecle : outre  
qu'il n'appartient pas à vn chacun  
de les sçauoir bien preparer. L'Au-  
theur raconte quelques histoires  
de quelques enragez & maniaques,  
qui ont été gueris de leurs folies en  
les plongeant dans l'eau jusqu'à  
ce qu'ils étoient comme suffoquez,  
lesquels ayant degorgé l'eau qu'ils  
auoient aualée reprenoient la re-  
piration & la vie : & par ce moyen  
là, leur sottes imaginations auoient  
été éteintes & suffoquées.



QVATRIEME



## QVATRIÈME PARTIE.



### Traité des Maladies.

#### CHAPITRE I.

*L'Essence & la nature des Maladies a été ignorée jusqu'à present, aussi bien que leurs causes tant materielle qu'efficiente.*



Il ne suffit pas d'avoir fait toucher au doigt l'erreur des Siecles precedens, touchant les causes efficiente & materielle des choses natureles, & fait voir comme les Ecoles n'avoient été imbuës jusqu'à present que de niaïteries peripateriques qu'elles avoient puisées de la doctrine des Payens, & que la vraye science devoit être inspirée du Pere des lumieres dont ils n'avoient pas eu la connoissance. Il n'est pas moins nécessaire de montrer qu'on a entièrement ignoré aux Ecoles de Medecine, l'essence & la nature des Maladies qui ont été admises en la nature après le peché, comme des monstres & des enfans prodigues.

Premierement on definit la Ma-

ladie aux écoles de Medecine, vne affection contre nature qui blesse les actions. Encor chancelle-t'on en cette definition, car premiere-ment on nomme cette affection intemperie d'une ou de deux qualitez premieres & elementaires, d'autant qu'elle excède la iustesse du temperament requis; soit que cette intemperie prouienne de semblables qualitez externes, ou qu'elle s'éleve insensiblement du dedans par vne ametrie ou discordance étrangere.

Autresfois les Ecoles marioient ces qualitez qu'elles empruntent des elemens avec les humeurs pour établir les Maladies: mais nous auons fait voir qu'il n'y a pas quatre elemens en la nature; qu'ils n'entrent point en la composition des corps, & par consequent on ne peut prendre l'intemperie pour la cause des Maladies non plus que les quatre humeurs veu qu'elles ne se rencontrent point dans le sang, comme on peut voir au traité des humeurs.

Enfin pour établir l'essence des Maladies on distingue l'intemperie simple de la composée, & les intemperies d'avec les humeurs, parce que les humeurs sont des substances exemptes de degrez.

On diuise aussi les Societez, les Simmetries & les Ametries des premieres qualitez, en genealogies, dont

dont on en a rempli des grands volumes : & jamais on ne s'est peu figurer qu'il puisse naître quelque humeur viciée chez nous qui ne presuppõe toujours quelque intemperie elementaire pour la Mere de son alteration. Par ainsi l'intemperie aux écoles ne sera que la cause de la cause, & du causé & non pas la vraye cause prochaine de la Maladie, ou la Maladie même, ni la cause immediate & coniointe de la Maladie.

Derechef elles dejetent souuent les qualitez susdites du nombre des causes pour les mettre au rang des accidens. Voila comme elles font vn mélange, & vn tissu confus dispositifs avec les priuatifs, ne sçachant au vray ce que c'est que Maladie. qu'elles font ses causes, & les accidens : car souuent elles appellent la maladie qualité, laquelle elles mettent souuent au nombre des actions. Autrefois elles la prennent pour vne certaine habitude relative. Quelquefois elles disent que les Maladies sont du predicament de quantité, & non pas des qualitez premieres ; mais seulement vne intemperie, excez ou de leurs degrez ; par le predicament & quantité, elles entendent l'excez des humeurs, ou lors qu'elles ameinent vn sixième doigt au nombre excessif.

Finalement les Ecoles ne se resouuiennent plus des choses susdites : mais elles veüillent qu'il résulte vne certaine disposition de la qualité nuisible des humeurs, qui forme toute la maladie : & ainsi comme cette disposition prendroit sa naissance de cette qualité nuisible comme de la cause morbifique,

il s'ensuiuroit que la Maladie ne blesseroit pas l'action : mais elle passeroit plutôt pour l'action blesée ; & ne seroit plus intemperie, ni excez de qualité : mais quelque autre production formée par cette intemperie : autrement ce seroit la qualité nuisible des humeurs qui engendreroit l'affection contre nature, qui cependant toute seule est veritablement la Maladie.

Les Ecoles ayant aussi pris garde que les Maladies n'étoient iamais que dedans nous, elles ont iugé de là, que nôtre corps étoit le sujet de leur inhesion, & consequemment que les maladies n'étoient que des accidens : & que comme elles étoient suscitées par vn intemperie elementaire qu'il falloit combattre ces qualitez étrangères (qui s'éleuoient outre mesure pour faire les maladies) par la violence de la discorde, & les ramener en vne deüë simmetrie par des chaleurs, froidures & autres qualitez contraires : parce qu'elles ne connoissent point d'autre action en la nature que celle qui agit par la domination, & la superiorité qu'à l'Agent enuers le patient. Ce qui fait contra la Loy que Iesus-Christ a institué qui nous commande la paix & la concorde.

Elles ont enfin consideré la maladie comme vn accident ou vne production neutre qui résulte de l'actiuité de la cause & de la resistance de nôtre nature, & veulent que la lesion des actions soit inseparable de l'essence des maladies : ce qui n'est pas, puis que la lesion des facultez est vn accident posterieur à la maladie qui ne l'accompagne pas toujours, : car pour-

H h ra-t'on

ra-t'on nier que la maladie ne soit réellement en celui qui a la fièvre quatre pendant les iours qu'il n'a pas le paroxisme : & pendant le silence ou la remission de la manie, de la goutte, de l'épilepsie, &c. En ceux qui en sont incommodés : veu qu'elles couuent & dorment toujours chez eux pour se réveiller de temps en temps : aufquels pourtant on ne void pas que les actions soient blessées lors que le mal dort ce qui se void aussi dans le commencement des maladies. N'est-ce donc pas vne stupidité étrange de vouloir définir vne chose essentiellement par des effets posterieurs ou separables : Outre que comme la maladie est premierement faite par l'esprit (qui selon Hippocrate fait les impetuosités qui est déréglé aux maladies) il semble que l'action de la maladie deuroit être plus prochainement atachée aux facultés, puis qu'elle se prend premier, qu'aux actions ; & que ce sont les facultés qui font les actions. Donc si la maladie étoit la cause à la lesion de l'action blessée comme sa difference constitutive, il seroit aussi nécessaire que la maladie & la lesion de l'action soit la même chose.

Nous laisserons les autres disputes que le Lecteur curieux pourra voir plus amplement chez l'Auteur au Chapitre intitulé *Ignorantus hospes morbus*, pour expliquer le plus essentiel, & dire qu'on n'a pas pris la maladie pour vn être reel & substantiel : mais pour vn pur accident. Ce qui n'est pas : car la maladie n'est pas vne affection ou vn accident qui blesse les actions, & est encor

moins l'action blessée qui prouuène d'vn combat des choses nuisibles & contraires avec nos facultés reâtrices : mais la maladie est vn être reel qui tire sa cause materiele & efficiente de l'esprit de vie par l'irritation des causes occasionelles : car si la maladie & la nature ou nos facultés, sont diametralement opposées (comme on veut) il sensuit que la maladie, la nature ou la vie saine ne peuvent pas demeurer ensemble en vn même sujet immediat.

Donc la maladie ne peut pas être vne affection qui apporte immediatement du detrimement à nos puissances ; mais cette affection seroit plutôt vn fruit de la maladie, & vne de ses suites posterieures, ou vne mere nourrisserie de debilité qui doit être differentiée tant des causes occasionelles, que des productions des maladies : mais comme les fruits des maladies regardent le terme *ad quem*, & que ce sont des productions engendrées par lesdites maladies ils peuvent conuenir ensemble, avec la vie, & par consequent il y a de certaines productions symptomatiques qui sont au rang des affections que les écoles n'ont pas encor expliquées. Par exemple les defauts de digestions de moumens, & les debilités, sont des affections qui prouiennent des maladies & sont produites par elles : neantmoins elles ne sont pas maladies : parce qu'elles sont introduites en la nature par la violence étrange d'vne temence morbide, & sont logées vnialement en la vie même ; neantmoins on ne doit pas leur attribuer la nature

nature de la maladie : parce que la maladie & la vie ne peuvent pas demeurer en vn même point d'identité : mais la maladie se separe du centre de la vie comme hors de la santé : car la vie est en soy vne certaine integrité de lumiere avec laquelle en la maladie ne peut point demeurer, & la maladie ne part point subsister qu'au vice de la vie, ou en la vie vitiée. Et tout ainsi que la lumiere qui est en l'Ame n'est pas la propre vie de l'Ame: aussi la lumiere de la vie qui est en l'Archée ou esprit de vie qui a été separe de l'integrité de la vie, n'est pas la maladie même, quoy que la maladie y soit établie, & qu'elle souille & infecte cette lumiere, qui par vn simbole participe de la vie, & quelquefois la rend toute semblable à soy & la détruit entierement ce qui est allés ordinaire en la peste.

La maladie ne conte pas moins de causes materielle & efficiente que les autres êtres naturels : & l'efficient qui est l'Archée travaillant par ses déreglemens de passion, & enfantant les idées de ses perturbations ( car tout ce qui se fait en la nature, naît & se continue par les idées qui sont enfermées dans les semences ) il a soin de disposer vne portion de sa substance selon les fins qu'il s'est proposé en cette sienne alienation qui ne sont pas moins ennemies à lui même qu'au tout.

Si bien que la maladie se treuve en naissance, aussi-tôt que la matiere est paruenüe au terme qui a été proposé à l'idée efficiente, en sorte que toute maladie feminale

consiste en vn acte reel qui cause l'indisposition de la matiere geniale, c'est à dire de l'esprit Archeal qui nous est appliquée.

En toute maladie feminale il faut considerer qu'il se rencontre vne certaine matiere occasionelle, qui en guise d'hôte turbulent viole par des impetuolitez violentes le droit d'hospitalité & trouble l'economie vniuerselle. Si bien qu'en chaque maladie l'esprit Archeal se trouble. Delà il faut encore considerer vne autre matiere interne des maladies, qui est la partie de l'Archée qui a été souillée par ses propres déreglemens, en laquelle partie l'idée de perturbation a été emprainte ( qui est la cause feminale & efficiente de la maladie ) si bien que la maladie est vne creature feminale qui après le peché par vn droit hereditaire a treuvé & fait dedans nous les matieres & les idées de la propre substance de l'Archée. Ce n'est pas que la maladie soit vne creature de la premiere constitution, veu qu'elle a tiré ses racines du peché de l'impureté de nature, & a germé en son printemps pour être prouignée par la suite des indiuidus, & par consequent sa racine a été inconnüe aux Payens. Les venins ne sont pas maladie tant qu'ils demeurent ariere de nous : mais lors que leur Archée s'est vne fois rendu domestique chez nous, il suscite ( par la malignité de sa vie moyenne ) en nôtre Archée des idées feminales, de la même maniere qu'on excite des éinceles de feu, de la pierre à fusil ou d'vn cailloux.

Voilà comme les Maladies deviennent les avant-courrières de la mort par un venin occasionel.

Les Maladies persévèrent tout autant dans notre intérieur, qu'elles ont d'occasions qui les suscitent & fomentent; & subsistent avec nous jusqu'à ce que leur matière occasionelle soit consumée, ou que l'Archée soit déliurée de ses perturbations & de son idée.

Les maladies diffèrent des autres créatures en ce que les créatures de la première constitution ont leur propre existence en elles-mêmes; mais les maladies ne peuvent pas subsister hors de nous, veu qu'elles procedent comme de notre lumière formelle, & de notre principe vital & constitutif; c'est pourquoy l'Archée & la maladie se pénètrent l'un l'autre, parce qu'ils ont entr'eux un symbole matériel: mais comme les Ecoles avoient pris garde que les maladies (comme nous avons déjà dit) n'étoient jamais que dedans, nous, elles ont crû que notre corps étoit le sujet d'infection des maladies, & conséquemment que les maladies n'étoient que des accidens suscitez par une intemperie élémentaire, & qu'il les falloit combattre par la chaleur & par la froidure; étant ainsi deceuës & persuadées, elles ont imaginé que la cause morbifique étoit externe au respect du corps humain, ou à l'égard de l'économie vitale, & ne se sont jamais avisées qu'il deût être bien plus convenable de supposer l'esprit Archéal (en la nature & au mouvement) pour les maladies, entant qu'il est le principe efficient du mouvement & de la sensation, qui est immédiatement & prochaine-

ment affecté par les choses nuisibles, & que cette cause occasionelle & l'Archée se touchoient en un même point, d'où naît la maladie. Nous n'entendons point parler icy des maladies externes, comme playes, & ce qui bouche quelque conduit, parce qu'elles sont d'une autre monarchie.

Soit que la matière occasionelle des maladies soit venuë du dehors, ou engendrée en dedans; soit qu'elle soit coagulable ou sujete à la pourriture; qu'elle ait du penchant à l'endurcissement, ou qu'elle soit facile à refondre, elle excite seulement l'Archée par occasion, en sorte qu'il s'en épouante, s'irrite, & s'enflamme, sous lesquelles perturbations il naît une certaine idée qui informe une partie de l'Archée; & ce composé qui résulte de la matière de l'Archée, & de la prédite idée, comme du principe efficient & seminal, est la vraie maladie féminale.

Les Ecoles donc trompées par la propre liberté de leurs rêveries, ont jugé (parce que la considération des causes & des principes diffère de la considération de la chose produite par eux) que toutes les causes (de toute nécessité formellement causante) devoient (en opérant, formant, demeurant, & étant) toujours demeurer séparées des choses causées: elles ne prennent pas garde que la considération des causes & des principes ne diffèrent pas autrement de la considération du causé, que par la relation de l'être mental, laquelle si elle est receuë en la Mathèse & à la manière de parler, elle ne l'est pas au cours de nature. Voilà comme elles ont crû que

que toute cause efficiente étoit nécessairement externe, & qu'elle ne pouvoit pas être jointe avec la cause, & par conséquent que le generateur ne pouvoit pas être partie de l'engendré: pourtant il n'y a rien de plus vray qu'en la nature l'être qui engendre & produit prochainement, est toujours le modérateur interne, & l'Architecte vital & assistant de la generation qui dirige toute chose selon la destination, & qui fait tout ce qu'il faut faire pour soy: car la generation n'exprime autre chose qu'un flux de semence, qui coule & s'achemine à la perfection & à la maturité des propriétés du produit, à l'explication des choses cachées & à la consommation des ordres selon les fins & destinations.

Aristote a été le premier qui a enseigné que la generation & la corruption en la nature se suiuiét nécessairement toujours l'une à l'autre par un fil interrompu, & par ainsi il a fait passer l'être mental (qui est un pur être négatif, & une pure privation) pour un principe immédiat en la nature, entre la generation & la corruption.

Les Ecoles n'ont jamais pu comprendre que le même ouvrier qui forme la plante de la semence n'est pas tombé en defaillance, en la generation de ladite plante, qu'il n'en a pas été banni, ni aneanti par une privation de vie, & qu'il n'y en a point eu d'autre qui ait été subrogé à sa place par la venue de la forme, de laquelle cet ouvrier demeure l'organe immédiat & executif, pour les fins connues à Dieu, & que le même Architecte demeure toujours le seul gouverneur de la

vie du produit: Elles n'ont pas non plus entendu que l'engendré proprement des causes qui ne sont pas réellement distinctes de l'être de la chose, ni par une alterité de cause: parceque les Ecoles ont plutôt & mieux considéré jusqu'à présent les operations démontrables par les sens c'est à dire par la Mathese, & les choses artificielles qui sont étrangères à la nature, que la vraie nature des choses situées dans le sein de l'essentialité. Elles n'ont jamais pris garde que l'organe de l'art, ou l'Artisan même, ou les mesures des mesurables ne peuvent rien engendrer seminalement en la nature, ni introduire une disposition seminale, substantielle, ou essentielle pour transmuër les choses produites: & ne se sont jamais pu imaginer que la maladie puisse être réelle & substantielle, mais on l'a considérée comme un accident: & par conséquent leurs curations n'ont aussi été instituées que par accident avec une ignorance acheuée de l'habitude vniuerselle des propriétés internes, des efficaces & des alteritez.

C'est une chose étonnante que les Ecoles se vantent de suivre Hippocrate, & qu'elles considèrent & ruminent si peu cet Aphorisme qui dit: *Calidum, siccum, frigidum & humidum non sunt morbi horumve causa: sed acre, amarum, salsum, poniscum, &c.* Peut-être que du temps d'Hippocrate, la cause occasionelle n'étoit pas encore différenciée de la vraie maladie. Il sçauoit pourtant qu'il y auoit chez nous de deux sortes d'excremens, desquels le premier nous étoit naturel & ordinaire, l'autre

Hh 3 proue

prouenoit d'un certain dérèglement, & d'une propagation vicieuse, que les Chrétiens sçavent être proueuës du peché. Ce qu'Hippocrate ayant distingué par des faueurs étrangères & différentes, il a crû que si du moins elles n'étoient pas les propres maladies, qu'elles en étoient les occasions ( qui alors n'étoient pas encor différenciées de l'essence de la maladie ) lesquelles étant ôtées le chemin étoit ouuert à la guérison.

Elles n'ont pas moins nonchalemment négligé ce texte du même, qui dit : *Omne motum ad morbum, mortem atque sanitatem efficienter fieri ab impetum faciente spiritu.* Et cet autre icy qui dit : *Ipsas naturas esse morborum medicarices.* Et par conséquent elles sont aussi *morborum factrices*, s'il est vray que cet esprit par son agitation fasse les mouuemens & toutes les choses & actions qui se font aux corps vians.

Enfin les Ecoles ont laissé passer beaucoup de choses de cette force là, qui deuoient être renuës comme des Oracles, parce que s'étant amusées à leurs quatre humeurs feintes qui les ont auéglez, Elles ont encor négligé les liqueurs que le même Hippocrate nomme secondaires, comme s'il étoit impossible qu'elles ne pussent pas seruir de semence aux maladies comme font les quatre humeurs.

Elles ont aussi négligé les maladies qui viennent de retention, qui suivent les digestions & les transplantations. Elles n'ont pas moins ignoré ce que c'étoit que digestion & fermentation comme il a été dit en son lieu. Elles ont crû

que la maladie partoît de l'Agent & de la matiere morbifique comme un accident produit par eux.

1. Elles ne distinguent point l'Agent de la matiere qui lui est intime, puis Elles nient que la maladie soit materiele, lors qu'elles estiment que ce n'est qu'une pure qualité.  
 3. Elles ne font point de différence entre les occasions irritantes, d'auec l'efficient interne.  
 4. Elles separent les causes constitutives du constitué.  
 5. Elles ne connoissent pas comme les causes efficientes sont enchainées auec les choses produites. Elles confondent entierelement les causes occasioneles auec leurs maladies & leurs symptomes.  
 7. Elles regardent la maladie comme une affection qui combat entre l'ordre des causes & le corps humain.  
 8. Elles veulent que cette affection ou disposition posterieure, qui est née à ce qu'Elles exposent du combat des causes, laquelle (comme Elles disent) blesseroit immediatement les actions, soit que la maladie soit contraire à l'action vitale, soit que l'effet de cette contrariété ait offensé les fonctions: mais comme nous auons déjà dit l'offense des actions ne doit pas être prise pour l'essence de la maladie: mais il faut contempler aux maladies les perturbations operatiues conceuës en l'archée puilque si les fonctions sont offensées, ce n'est que par accident.

Les Ecoles donc sont mal auisées de dire, que ce qui blesse l'action soit la vraye cause morbifique, par exemple, la lesion de l'action seroit la maladie, & l'action blesée le symptome, qui est une pensée indigne d'un homme iudicieux:

cieux : car premierement la maladie seroit vn pur être de raison qui mentalemēt s'eleueroit de l'habitude des termes de la cause à l'effet, à sçauoir du blessant & du blessé : où il n'est pas difficile de voir l'erreur des Ecoles en leur definition de maladie qui definit la cause de la maladie ou la cause de l'effet, & non pas la maladie même.

Les Ecoles donc ayant été deceuës par l'inspection des choses artificielles, & ayant crû que toute generation commençoit par le point priuatif de corruption, n'ont pas sçeu que ce qui flue en tout principe materiel & seminal, a déjà de soy son être reel, encor qu'il ne soit pas encor en sa maturité; & par ainsi qu'il est déjà quelque chose en soy de different de tout autre espece, qui se perfectionne en soy, en suite de la generation naturelle par la maturité & l'illustration qu'elle reçoit par l'action d'une nouvelle lumiere formelle: car la semence ne difere pas de son constitué par la matiere & par vne cause efficiente interne: mais par vne individuelle alterité de perfection de la lumiere formelle, comme nous auons dit en l'origine des formes: car la semence qui auparauant auoit besoin d'excitateur, ayant vne fois obtenu cette lumiere formelle, se meut en après de soy-même.

La maladie est vn être substantiel & reel, & non pas vn être relatif, ou vne pure habitude de l'Agent combattant contre le patient, & venant comme des extrémités en vn milieu, ni vne conformité & proportion ou disproportion entre les extremes; encor que

ce respect de relation qui est à former, soit plus prochainement entre les êtres de raison que l'effet qui en est produit. De plus il faut sçauoir que c'est le propre de tout Agent naturel de produire son semblable, excepté tout ce qui agit par cette puissance, qui faute de mot plus propre est nommé blas. comme par exemple le ciel engendre bien les meteores, mais non pas les cieux. Et l'homme par vn blas volontaire, & l'archée par vn blas ideal, & seminal suscitent diuerses alterations, veuque l'Agent seminal desordonné & déreglé auorte par vn blas étranger vn monstre qui proprement est la maladie: car non obstant que la maladie soit naturelle selon ses causes, elle ne laisse pourtant pas d'être contre nature, à cause qu'elle a commencé par vn blas étranger (parce qu'elle est ennemie de la nature) & en suscite de soy: c'est pourquoy ce monstre icy, engendre vn fruit semblable à lui à moins qu'il ne transfere sa contagion seminale par le moyen des fermens, & que par ainsi elle fasse des maladies par accident en d'autres personnes par contagion.

Quant à la cause efficiente des maladies il y a vne certaine cause efficiente qui est née par vn enfantement auortif, comme est la cataracte en l'œil, le calcul, la matiere febrile, &c. (encor qu'elle soit appelée aux Ecoles cause efficiente, morbifique, immediate, & cōtenante, elle n'est pourtant que la cause occasionelle des maladies qui est externe au regard de la vie, en laquelle vie la maladie se tient toujours. C'est pourquoy cette cause

cause occasionelle des Maladies qui est externe au regard de la vie, en laquelle vie la Maladie se tient touffible, n'est pas seulement vraie efficiente: mais aussi elle ne peut nullement être partie de la matière intrinsèque de la Maladie: mais elle demeure en qualité de son excitatrice, parce que la matière efficiente & féminale (s'il est vray qu'elle doive immédiatement atteindre les facultez & penetrer la vie) doit aussi nécessairement contenir au même point le symbole de la vie.

De plus il y a des causes efficientes qui demeurent en dehors comme le fer, qui poussé par violence, fait vne maladie en la matière diuisée qui se nomme playe. La meurtrissure ou excoriation que fait la pierre en la vesie par son attrition en fait de même: car encor que quelque efficiés externes ayent leurs principes seminaux par lesquels ils sont engendrez, comme le calcul neantmoins ils sont sans semence, & sont étrangers & externes à l'égard des maladies qu'ils engendrent: mais les causes occasionelles internes ont vne certaine semence par laquelle elles fomentent la maladie qu'elles ont excitées & souvent se ferment en leur facture, comme il paroît en la fièvre, aux apostemes, &c.

De plus il y a des efficiens occasionels qui incessamment ne font que gâter & corrompre par vne continuelle propagation fermentale, comme font les vlcères, la jaunisse, &c. Il y a aussi des occasions internes qui dorment pour vn temps, comme au mal caduc, en la goutte, en la manie, en l'aph-

me, aux sievres, &c. Il y en d'autres qui travaillent incessamment pour alier la matière de nôtre corps de la communion de la vie, auxquelles il se joint quelques ferments (qu'Hippocrate nomme diuin aux malaues) par lesquels il se fait vne colligation de la substance des parties.

En la fièvre la matière occasionelle efficiente excite l'Archée (selon sa double propriété) à son expulsion, ou en sa consommation; & ne laisse point d'autre production après soy, à moins qu'il ne le produise accidentellement quelque autre nouvelle idée par l'Archée irritée, comme il arriue quand l'hydropisie suit les sievres, &c. Mais les douleurs, les assoupissemens, les debilités, les veilles, &c. ne sont que des symptomes & des affections. C'est aussi de même que l'efficient feminal engendre vn calcul étranger, après quoy il cesse, nonobstant qu'il excite à tout moment des incommoditez facheuses & des nouveaux mouuemens: & les productions du calcul sont des excoriationes & des nouvelles maladies, qui sont des monstres dissemblables au pere qui les a produit. Car à parler proprement la generation du calcul n'est pas mieux maladie que le calcul même, qui en soy est vn composé naturel, & morbide à nôtre egard: c'est pourquoy il s'engendre aussi dans le pot à piffer & hors de la vie par les causes de putrification: tellement que c'est vne maladie irreguliere, & monstrueuse puis qu'il naît par accident hors de la vie aussi bien que dedans nous, comme on peut voir en son Traité.

De

De plus l'éfer ou le produit, perd fon efficient occasionel lors qu'il est fait & acheué, & ce produit là n'est plus la même connexion des deux caufes ou la maladie anterieure; mais elle a fes caufes à soy qui font posterieures à la connexion des premieres caufes: par ainfi l'aposteme engendre l'vlcere: l'vlcere pleure vne sanie virulente: celle - cy écorche fouuent les lieux par où elle paffe, & change la forme du premier vlcere, ou en fufcite des nouveaux: pourtant cela ne fait rié à l'vlcere, soit que la sanie corrode, ou non, parce que cette intention à produire des vlceres ou des excoariations, & de la sanie n'est pas effectiue: veu que cette sanie est vne production de l'vlcere qui l'engendre, qui a pris son intention effectiue & terminale en son être, & non pas à la propagation d'un nouuel vlcere qui ne lui est que par accident. Aussi le calcul est vne production de ses caufes constitutiues, qu'il enferme & termine en soy; parceque les caufes paruenües à la fin de l'éfer pretendu, cessent, & s'enferment au produit, comme si elles y étoient enseuelies.

Encor que ce calcul soit vn moyen occasionel auquel la generation d'une nouuelle matiere touche, lors qu'il croit & se grossit: cependant s'il se produit des autres maladies plus atroces que lui; & que la mort s'en entuiue, c'est par accident au calcul.

En l'hydropisie l'archée efficient logé aux reins (en la conception de l'idée qui a été formée par la perturbation) ferme les reins, & l'hydropisie se forme: pourtant cet efficient ne cesse pas iusqu'à la sus-

focation du malade, & en cet éfer là, & en cette eau produite & enuoyée au concaue de l'abdomen ou habitude du corps, il n'y a point d'autre intention à produire aucune autre chose que cela.

Comme la production de la maladie est vn monstre formé, elle a vne vertu occasionelle & propagatiue qu'elle tire de la propriété de l'archée efficient, qui n'est pas fermée ni liée au produit, mais elle est libre aux organes de la vie, d'où il y a d'autres productions qui fleurissent successiuement. Certes la ruine, & l'offense des facultez ne doit pas tant être estimée production de la maladie que des fruits destinez & de ses periodes: Et ce qui est produit par vn ferment morbide n'est pas avec moins de priuilege maladie, que l'a été la maladie qui a été la mere de cette production: à sçauoir il nerompt pas avec moins de celerité les choles vitales (par les efficientes étrangers) qu'il a receu, que ce de qui est la maladie au premier efficient de cette action là.

Enfin les Ecoles supposent la contrariété de la maladie avec la santé, ou avec la vie, & de plus avec le remede même. En sorte qu'à vn seul but qui est la curation ils opposent plusieurs contraires contre la nature des relatifs, & contre leur axiome, *Quod vnum contrariorum totidem dicatur vicibus, quoties alterum*. Si bien que la doctrine des contraires demeurant aux remedes, la santé deuroit sortir de la medecine comme le poulet de l'œuf: ou comme les contraires se deuroient reduire à rien l'un à l'autre, la santé deuroit sortir de la

maladie comme fait la debilité.

Si la maladie consiste en la qualité, & que la qualité contraire par laquelle elle peut être combatuë soit si connuë & sensible, pourquoy est-ce que les remedes des Ecoles sont si lents, si foibles, & incertains? s'il est vray comme elles le vantent, que les qualitez soient si manifestes & si prompts en leurs simples; il faut donc penser tout autrement des maladies, & les considerer comme des êtres substantiels engendrez, tant efficacement que materielement des causes Archeeles, & la chaleur & la froidure, & ces autres genres de signes qui les accompagnent, doivent être considerés comme des fruits & des symptomes qui sont fort éloignés des maladies produites; car souuent la maladie se meut furieusement contre nous, pendant quoy il survient plusieurs accidens, qui neantmoins cessent souuent sans faire aucune production (comme il paroît aux fièvres intermittentes) & il ne s'en eleue point d'autres maladies; mais la nature tâche en ce temps-là d'expulser ce qui la fache: pendant lequel essay les assoupissemens, les chaleurs, froidures, douleurs, veilles, inquietudes, nausées, vomissemens, debilité, & autres symptomes s'excitent.

La maladie peruertit souuent la matiere de son domicile, à sçauoir lors que l'Archée suscitée par le ferment occasionel fait des nouueles productions, soit que (cependant) la premiere maladie se ferme au terme du produit ou non: & souuent la maladie produit occasionellement vn monstre dissemblable à elle, à sçauoir lors que la fièvre produit l'hydropisie, la cataracte, vn schyrré,

&c. qui sont produites de la maladie par accident, desquelles la mere n'est autre chose qu'une nouuelle idée qui part de l'Archée: & la debilité est le fruit vniuersel & consecutif des maladies, qui n'est autre chose qu'une disposition qui suit la diminution des forces, qui est ou totale à cause de l'affliction de quelque partie noble: ce qui aduient aussi quand la matiere occasionelle adhere fortement à quelque partie solide, où l'Archée venant à s'éteindre, la mortification d'icelle s'enfuit; & par consequent la mort vniuerselle ou particuliere à cause de quelque blas particulier qui affecte quelque membre ignoble, comme sont par exemple les douleurs, ou les vertiges qui partent de l'estomac. Comme aussi il y a des parties qui languissent malheureusement & en plusieurs manieres par vn simple aspect de matrice: lesquels symptomes sont des fruits de l'Archée & non pas de ses maladies, aufquels les causes efficaces sont naturellement cachées.

Les productions different des symptomes, en ce que le symptome ne demande point de curation quant à soy, parce qu'il s'éuanoit avec la maladie: mais il n'a besoin que d'être mitigé & adoucy. Les Ecoles n'ont point fait de mention des productions des maladies, à moins qu'elles ne les ayent confondus avec les symptomes: mais elles attribuent le tout à quelque nouuelle intemperie, ou l'affluence de quelques nouueles humeurs. Les autres donnent les maladies aux parties contenantes, & les causes aux parties contenues & les symptomes à l'esprit qui fait les impetuolitez, ne se souuenant plus

plus qu'ils attribuent aux humeurs contenues des qualitez premières de chaleur, de froid, &c. comme si elles étoient des maladies.

Si les maladies sont aux parties contenantes, & la cause aux contenues, comment est-ce que la maladie & la cause seront émeuës, si ce n'est par l'esprit de vie; puis qu'elles ne se peuvent point mouvoir de soy. Et qui de la cause pourra faire la maladie si ce n'est l'esprit archeel? Car tout ainsi que la colere, & la honte échauffent par l'alteration qu'elles causent aux esprits; aussi la crainte, l'affliction, la tristesse refroidissent sans l'ayde des humeurs: les choses qui échauffent comme le poiure, &c. échauffent bié les viuans, mais non pas les morts, sur lesquels les cantharides, le flammula, & autres vesicatoires n'éleuent pas la moindre vescie du monde: si les caustiques consomment les cadaures, ce n'est pas par vn éfet d'vne propre ardeur mais par la seule force d'vn sel caustique, qui résout les parties sans chaleur de la même maniere que la chaux résout le fromage en mucilage, & par la vertu de leur sel: parce qu'au corps viuant l'esprit de vie s'enflame, & l'escarre se fait par deux Agents, à scauoir par le caustique appliqué en dehors, & par l'Archée qui s'enflame. Cependant le feu brûle aussi bien le vif que le mort, quoy que le viuant brûle beaucoup plus vite, à cause que le feu le consume par le dehors en brûlant; & en dedans l'esprit de vie devient caustique par sa propre inflammation.

Il ne sera pas mal à propos pour

l'intelligence de cette doctrine de tirer en passant par la consideration de la mecanique du feu, du poiure, des vesicatoires & des caustiques ces notables qui suivent.

1. Que la chaleur efficiente des choses qui échauffent, est nôtre propre chaleur, & celle du poiure est seulement occasionelle & excitatrice.

2. Que la fièvre n'est pas essentiellement chaleur: mais que tant leur chaleur que leur froid procede de la propriété du blas alteratif & seulement occasionellement, incitativement & accidentellement, & c'est le seul Archée qui est l'efficient de la chaleur & de la froidure: car la matiere febrile ne peut pas ére tantôt chaude, tantôt froide en vn corps actuellement chaud, en sorte qu'alternatiuement tout le corps devienne chaud & froid: mais ce sont des operations, & des signatures de la vie, & non pas des propriétés des semences morbides en la matiere: ce sont aussi des pures passions du corps viuant ainsi émeuës par la froidure & la chaleur de l'Archée qui ne se rencontrent plus au cadaure, après que la maladie a vaincu, ou qu'elle cesse: nonobstant que la matiere occasionelle soit restée.

3. Que ce qui fait la chaleur chez nous engendre aussi le froid efficiemment, & non pas priuatiuement au respect de la chaleur: parce que le froid est le blas reel & actuel de l'Archée.

4. Que la guerison ne s'obtient pas par des contraires: parce que la maladie consiste en vne idée essentiellement féminale, & en la matiere de l'Archée, & les substan-

tes n'admettent point de contrariété en leur être.

5. Que la maladie est primitivement surmontée par l'extinction de l'idée, ou par l'ablation de la matiere essentielle. 2. fontalement par la sedation, en appaisant l'archée troublé. 3. Et posterieurement en ôtant la matiere occasionelle, qui excite le blas motif & alteratif dedans nous pour en faire efficacement l'idée morbide ou la maladie.

6. Que les deux causes internes sçavoir l'efficiente & la materielle jointes en l'archée sont la vraye maladie substantielle, qui à sa propre racine en foy: & que la matiere occasionelle de quelle maniere qu'elle soit receuë au corps, est toujours externe, parce qu'elle n'est pas de la racine interne, & de l'essence de la maladie.

7. Que les symptomes sont des accidens qui s'éleuent accidentellement par excitation, selon la variété de chaque recipient qui est plutôt vne erreur déreglée ou vne fureur de nos facultez.

8. Que l'archée qui nous a formé en la matrice, ordonne, dirige, modere, & émeut toutes choses durant la vie: c'est pourquoy les causes occasionelles sont receuës en l'archée, qui en après, selon la perturbation qu'il en conçoit, il engendre ses idées, qui immédiatement ont vn certain blas par lequel elles meuvent, dirigent, font & agitent tout ce qui touche la santé & la maladie: Et les parties du corps tant contenant que contenues, & les causes occasionelles des maladies sont comme mortes, & ne peuvent rien faire, ni se mouvoir elles-mêmes, ni quoy que ce

soit de foy: mais il n'y a que ce qui est) vital qui le puisse faire, & le poids qui tombe naturellement de haut en bas par sa pesanteur.

9. Que les productions des maladies sont des generations seminales dependantes ainsi des semences qui representent leurs proprietéz.

10. Que comme la chaleur, le froid, les couleurs, &c. ne sont pas des propres causes de la maladie, ni de leurs vrayes productions, mais seulement des accidés symptomatiques & des signatures des maladies: aussi ne subsistent-ils pas de foy: mais ils dependent tellement des maladies qu'ils s'en vont avec elles comme l'ombre avec le Soleil, puisque ce sont des erreurs de la lumiere vitale, ou vn blas desordonné excité par les maladies.

11. Que les maladies sont des êtres seminaux (excepté les maladies externes, comme les playes, contusions, brûlures, &c.) Et par consequent que ce sont des éfers de l'archée, qui resultent accidentellement (en la vraye action) par les occasions de la chose qui excite accidentellement ledit archée & le met en desordre.

12. Que s'il se rencontroit des contraires hors de la volonté des animez: Qu'il seroit pourtant impossible de restaurer par leur moyen les forces offensées & affoiblies, ni d'appaiser l'archée, & par consequent il n'en faudroit esperer aucune guerison, s'il est vray, *Quod natura ipsa sint morborum medicatrices, eorumque minister Medicus.* Ce qui est prouvé par le feu, qui bien loin d'être éteint par le violent froid de l'air, (qui surpasse de beaucoup le froid de l'eau) il s'alume avec

avec plus d'ardeur, & brûle avec plus de vehemence.

Les Ecoles n'ont pas sçeu que si l'eau éteignoit le feu, que ce n'étoit pas parce qu'elle étoit froide & humide, ou parce qu'elle lui étoit contraire: mais que c'étoit parce qu'elle le suffoquoit. Ce qui est visible aux fourneaux bouchez, qui faute d'air où le feu puisse loger ses exhalaisons, il est à l'instant suffoqué par elles. Et voila comme l'eau entrant dans les pores de la chose ardante par sa fluidité suffoque l'air en bouchant lesdits pores. Et tant moins poreux est le corps enflammé & plus difficile il est à éteindre, c'est pourquoy le metal, ou le verre ardent conseruent long-temps leur rougeur au fond de l'eau. Aussi l'eau chaude suffoque plutôt le feu que la froide, parce qu'elle penetre les pores plus aisément.

Les Ecoles ont été si hebetés qu'elles ont comparé nôtre chaleur au feu qui n'a rien de vital ni de seminal: Et il n'y peut point auoir de feu en la nature, qu'il ne soit deüement élevé au degré de destructeur. Et comme nôtre chaleur n'est pas graduée elle ne peut pas être vne chaleur de feu, & ne procede pas du feu comme vne chaleur affoiblie: mais c'est vne chaleur de la lumiere formele, & par conséquent vitale, & elle ne subsiste jamais comme fait le feu en son supreme degré: si elle reçoit de la latitude, ses degrez sont diuersifiez selon l'excitation du blas des esprits: car encor que nôtre chaleur procede de la lumiere formele, & qu'elle viue d'elle, neantmoins elle s'éleve souuent par dessus, & s'abaisse au dessous de ses bornes, &

autrefois elle deüient telement déreglées par les fureurs que quittant alors la nature de lumiere vitale elle prend & se reuult de la nature d'un sel caustique, comme on void arriuer au foin mouillé, où les esprits comprimez s'alument, & le feu s'y prend. De même aux affections éscarotiques nôtre chaleur ne se souenant plus de sa vie premiere, passe en un degré de feu: car par l'assemblage des rayons lumineux, & par la degeneration des esprits sales, il en naît un vray feu comme il se fait au foin, qui nous brûleroit si l'archée attendoit la fin de cette tragedie. Et s'il se trouue vne chaleur au feu semblable à la nôtre, ce n'est pas à dire que le feu soit en nôtre chaleur, & que nôtre chaleur soitignée.

Au reste l'occasion morbide ne fait quelquefois que charger simplement la nature par son propre poids, & incommoder par sa présence. Autrefois de son commencement elle est accompagnée d'une qualité de la classe des saueurs. En troisieme lieu, ou elle se pourrit. En quatrième lieu, ou elle est empreinte d'un ferment étranger. Et finalement elle nous menace d'une contagion infame & veneneuse, laquelle vient du dehors, ou s'engendre en dedans, pour seruir cruellement d'occasion seminale aux maladies.

Souuent cette matiere occasionelle degene aux dernieres digestions: ce que les Ecoles ont negligé, parce qu'elles se sont contentées de leurs premieres humeurs.

Il arriue aussi quelquefois qu'il se separe quelque chose de nuisi-

ble des choses vitales, & la cause occasionelle de la maladie, mêlée avec cette zizanie flote parmi les bons alimens, où elle s'attache à eux & y établit son domicile, où ces propriétés étrangères des semences morbides se joient insolemment de leurs domiciles & les agitent. Ce qui ne se fait pas par la chaleur & par la froidure: mais c'est par vne insigne qualité de saveur & par vne association étrangere que l'Archée est affecté; c'est de la que se forme l'idée féminale de la maladie: car l'excrement vitié aux premières digestions, ou l'aliment dégenéré aux dernières cuisines ou ailleurs y demeurant plus qu'il ne doit se corrompt pour être destitué de baume vital. Et comme nôtre Archée ne se repose jamais sans préiudice, & qu'il n'est jamais destitué de ferment local & commutatif, il agit de plus en plus par la chaleur & fomentation continuele les excremens, soit qu'ils soient engendrez en dedans, ou venus du dehors, & se trouble selon la destination de ses fins. Si bien que ces excremens ne peuvent pas demeurer long-temps en même état, & il est à craindre que la nature les ayant vne fois negligés ne les abandonne à la fin. Ces excremens sont d'autant plus domptables qu'ils se rencontrent dans les propres lieux où la digestion se fait: si bien que les parties étant chargées de ces mauuais fruits, elles les prennent en horreur; en suite dequoy elles sont insensiblement imbuës d'un mauuais ferment par la necessité d'une alteration qui ne demeure jamais oisive: D'où vient que ces retentions qui

étoient simplement incommodes, deuiennent nuisibles par transmutation: lesquelles si elles n'auoient encor point de goût insigne elles en contractent d'abord peu à peu: au lieu que tandis que la liqueur alimentaire est gouvernée par les renes du baume de nature tout va bien, & elle n'a point d'autre goût que celui du sang & de l'aliment assimilable: mais étant vne fois repudié par l'Archée il est insensiblement reuëtu d'une saveur étrangere, & petit à petit il deuient plus maling. C'est cét acré, cét amer, cét austere, &c. de qui parle Hippocrate en ses Aphorismes, qui sont la source de la plus grande part de nos maladies, car nonobstant que cét excrement soit en petite quantité, qu'il soit leger, & presque imperceptible. Il ne laisse pas d'être la vraye occasion des maladies: mais la maladie est asise plus auant à sçauoir au principes vitaux qui sont plus actifs que ne sont ce que nous nommons excremens. Car comme toute maladie féminale fomentée par vne cause occasionelle a commencé par vn être immédiatement sensitif est sujet à la concupiscence, plein de passions, de perturbations, & de déreglemens, aussi elle ne siege qu'au principe & au recteur du mouuement qui est l'Archée: pourtant elle ne combat pas petit à petit par vn simple traict de malignité: mais aussi par son séjour pernicieux elle remplit les parties de mauuais productions, & finalement elles les priue de la continuité & de la communion de la vie.

La

La maladie donc prend son principe de la matiere de l'Archée tant qu'il entre en furie par vne idée étrangere excitée par l'iniure que lui font les causes occasionelles : & les actions qui l'accompagnent & qui resulent du déreiglement propre de l'efficient comme le mal de tête, le délire, &c. ne sont que des symptomes : mais tout ce qui est fait par la maladie soit à cause de la douleur, du spasme, du gouvernement des parties, ou par vne action fermentale, & qui subsiste reellement en sa racine, est production de la maladie, soit à cause de la douleur, du spasme, du gouvernement des parties ou par vne action fermentale, & qui subsiste reellement en sa racine, est vne production de la maladie.

Il y a de ces productions là qui sont faites par vn dernier effet, comme vn scyrrhe delaisse par la maladie, ou l'hidropisie qui succede à la fièvre : ou elles se produisent continuelement comme les glaires dans la vesicie des calculeux, qui ne meditent point la propagation d'vn autre mal, ni d'autre production materiele & morbide. Il y en a d'autres qui deuiennent semblables à ce qui les engendre, & qui par vne contagion fermentale s'étendent plus auant : comme nous voyons d'ordinaire à la gale, lepre, verole, &c.

D'autres en s'éleuant du dedans se dilatent, & penetrent plus auant & engendrent (comme par exemple) la conuulsion, suffocation, le vertige, &c. qui procedent de l'e-

stomac, ou de la matrice, d'vne façon irreguliere. C'est aussi de cette maniere là que les tranchées sont excitées par les choses acides, & produisent la diarrhée, les hœmorrhoides, les dissenteries, &c.

De plus il y a dans les maladies feminales (qui dorment pour vn temps) ie ne sçay quoy de discontinué & d'extraordinaire qui germe par interuale, & s'éleue du feminaire occulte de l'Archée comme au mal caduc, à la goutte, & la manie, &c. A toutes lesquelles choses les écoles sont conuaincuës d'vne erreur manifeste, lors qu'elles enseignent que toute la nature est gouvernée d'vn recteur, ou d'vne intelligence créé qui n'erre point, & qui connoit toutes les fins pour lesquelles elle agit, & trauaille toujours d'vne bonne maniere. Veu qu'il est certain qu'vne playe se pourroit consolider sans douleur sans pus, sans inflammation, & sans que les leures deuiennent enflées : & qu'vne épine fichée en vn doigt en pourroit sortir sans qu'il vienne en supuration : car la graisse de lievre la tire dehors en vne nuit : même l'Archée ne manqueroit pas de moyen pour le faire seurement & en peu de temps, si ce n'étoit que ledit Archée sujet à toutes sortes de passions, conçoit des pueriles indignations de la moindre blessure.

Il faut icy noter qu'aux operations artificielles, l'efficient est toujours externe, si bien que les écoles ayant été deceuës par là, elles n'ont iamais songé que l'agent deuoit être interne aux generations naturelles & substantielles ; mais externe à la maniere des choses artificielles. De plus elles ont  
aussi

aussi creu qu'engendrer & produire étoit vne même chose : cependant engendrer signifie mettre quelque chose hors de soy, & celui se dit produire qui joint l'actif au passif, nonobstant qu'il ne contribue rien de soy, & n'ont iamais pris la cause vitale pour l'efficient des maladies : car elles n'auroient pas constitué leur curation en l'ablation des causes : veu que l'Archée ( qui est la vraye caule immediate tant selon la matiere vitiée qu'il met hors & dejetée de son sein, que selon l'idée féminale & efficiente dont il est empreint ) n'indique point son ablation. Les écoles font pourtant le contraire, lors qu'elles prétendent de paruenir à la guerison des maladies par les saignées, purgatifs & autres remedes dont on se sert, qui épuisent les esprits.

Aux maladies la nature est ou debout, ou assise, ou prosternée. Quand la nature est encor sur pied, elle guerit les maladies elle même par la propre bonté & vigueur (côme on void arriuer aux fieures salubres) & peut marcher bien-tôt après qui est vn effet de santé. La nature assise encor qu'elle se puisse tenir debout & marcher, pourtant il lui faut donner la main pour l'aider à se leuer. Que si on se sert de remedes pour la vouloir releuer qui ne soient pas conuenables, on la jette du siege en bas & on l'étend par terre. Ce que font aussi ceux qui croient s'empêcher de tomber malades se seruent de conseils qui auancent la vieillesse & la mort, & souuent les priuent de la vie : mais la nature couchée ne se peut iamais releuer de soy, comme en la lepre,

au mal caduc, en l'asthme, au calcul, en l'hidropisie, &c. Outre que ce n'est pas assés de la releuer, veu que si on ne l'assure & affermit comme il faut, elle retombe aisément. Aussi Hippocrates veut que le Medecin soit le ministre de la nature, & la nature la seule curatrice des maladies. Si bien que le Medecin doit être le patron de la nature couchée & étenduë.

Après la mort des malades on a coûtume d'ouuir leurs cadaures pour essayer à s'excuser des fautes qu'on a commises, & lors qu'on a trouué quelque corruption on s'en réjouit & on s'en sert pour faire voir que le mal étoit incurable : neantmoins on ne prend pas garde que cette corruption ne s'y seroit pas trouuée deux iours auparauant la mort, nonobstant que la partie où elle se rencontre ait souffert & resenti des douleurs long-temps auparauant : car la corruption ne s'empare iamais d'aucune partie en vn corps viuant, qu'au parauant elle ne soit priuée de la vie.

C'est aussi vne chose étonnante que les écoles ayent bien reconnu l'aliment des parties similaires (puis qu'elles departent les quatre humeurs en des secondaires) & qu'elles n'ayent iamais fait reflexion qu'elles pouuoient degenerer & se peruertir en la digestion dernière aussi-bien que les humeurs & seruir d'occasion à plusieurs maladies. n'est-ce pas aussi vne étrange ignorance d'accuser le seul foye des vices du cuir.

La foy nous apprend que Dieu n'a pas fait la mort pour l'homme : car Adam étoit immortel de creation & exempt de toute maladie comme il

il est exposé *in vita longa*. Et comme la maladie & la mort étoient entrées en la nature par la manducation de la pomme, comme vn effect à la cause seconde. Il suffit de dire en passant que la concupiscence de la chair prouenuë de la transgression a aussi engendré la chair du péché, & que la nature corrompue par la concupiscence auoit produit les maladies: car qu'on considère vn peu la liaison & la connexion des causes entre le fruit défendu & les élémens ou leurs complexions, soit qu'on les regarde comme des causes morbifiques, ou comme les maladies mêmes; & qu'on montre (s'il est vray que le corps humain ait été composé de la première creation des quatre élémens) comme quoy les qualitez des élémens mélangez, & les causes secondes ont naturellement exercé des hostilités dans l'homme après la manducation du fruit défendu, qui n'auroient jamais combattu auant la préuarication: car qu'auoit la pomme de commun avec les élémens qui nous constituoient? est-ce qu'elle les tenoit attachez par vn lien de paix & de concorde? que si cela se fait miraculeusement & sur-naturellement, & que la mort ait été faite en punition du péché commis, il s'ensuiuroit que Dieu auroit efficacement fait la mort, & l'homme n'auroit fourny que la seule occasion: ce qui est contre le texte qui dit expressément: *Deus non fecit mortem*. Et contre la raison la mort a été faite au commencement avec les bestes de la même maniere qu'elle est encor aujourd'huy continuée à toutes sortes de personnes, c'est à dire par vn cours naturel, &

par l'enchainement des causes avec leurs effects; il faut donc, selon la foy, que la mort soit entrée naturellement en la nature, & que l'homme ait été rendu mortel de la même maniere que les brutes. Il est certain que la concupiscence brute de la chair a été introduite par la manducation de la pomme: car nous ne voyons pas dans la Genèse que d'autre science de bien & de mal ait été introduite par l'ouuerture des yeux, sinon qu'Adam & Eue connurent qu'ils étoient nuds, & que premièrement ils deuinrent honteux; c'est vne chose étonnante, que les Ecoles n'ayent jamais examiné ce texte, afin de s'enquérir soigneusement de l'habitude naturelle de la cause morbifique à l'effect. *In quocumque die comederitis de fructu vetito morte moriemini*. Ce qu'il ne faut pas prendre comme si Dieu auoit dit en forme de menace: Si vous mangez du fruit défendu, ie vous creeray ou feray la mort, des maladies, des douleurs, des afflictions: ou bien pour expier la peine du péché que vous auez commis, ou par vne iuste malediction de ma colere & de mon indignation, vous mourrez & toute votre posterité. Cette interpretation repugne à la bonté diuine, de croire que pour le péché de deux parens il ait maudit également toute la posterité par la malediction irreuocable de son indignation, qui après le péché & le déluge benit Noël & sa famille par ces paroles: *Crescite & multiplicamini, &c.* Mais il semble plutôt que ces paroles-là, *morte moriemini*, contenoient vne admonition paternelle, à sçauoir que par cette manducation

K k ils

ils contracteroient toute sorte d'impuretés de nature cōme d'une cause seconde aīse en la concupiscence de la chair du peché : & comme cette concupiscence ne consiste pas aux qualitez elementaires : il est evident aussi que la maladie & la mort ne sont pas attachées comme un effet aux elemens , & à leurs qualitez : mais comme la concupiscence de la chair infectoit seulement l'Archée , aussi ne regardoit-elle vniquement que lui. En suite dequoy toute maladie fut établie en l'Archée , qui est demeuré leur domicile vniue & immediat : si bien que du depuis cet Archée est deuenu irregulier , desordonné , impetueux , &c. De là il s'est formé lui même des images & des caracteres déreglez au detriment de sa propre substance , qui ont été empreins comme des seaux imprimez à de la cire.

Ces images premierement sont des purs êtres incorporels de l'Ame : mais d'abord qu'elles sont empraintes au corps de l'Archée elles se font un corps , & deuiennent des êtres feminaux tres-puissans & actifs , des maitresses d'impressions & des Architectrices de toutes sortes de passions & de déreiglemens qui ne peuuent être gueries que par l'ablation , ou l'effacement du caractere , & du ferment incorporel , inuisible & morbide. Pour conclusion c'est en vain de recourir pour la definition des maladies au genre du defuit , & aux differēces constitutives de l'espece dont on n'a iamais eu la vraye connoissance aux écoles veu que toutes les choses naturelles ne sont rien autre chose qu'une pure connexion de la matiere & de l'es-

ficient. Aussi l'essence de chaque maladie est composée de ces deux causes-là. Et c'est d'elles qu'on en doit tirer la vraye connoissance par une iuste definition.

Premierement la maladie est un certain mal au respect de la vie : & nonobstant qu'il vienne du peché , ce n'est pas un mal comme le peché qui procede d'une cause de defaillance , à qui l'espece , le moyen & l'ordre manquent. Mais la maladie part d'une cause efficiente , féminale , positive , actuelle & reele avec semence , moyen , espece , & ordre par laquelle les facultez des parties sont offensées occasionellement. Il y a des defauts qui procedent d'une cause externe , qui exercent des violences sur les vertus vitales qui sont feelées aux parties. Elles procedent des choses étrangères receuēs en dedans , qui sont doüées d'un puissant Archée , & auiennent par l'importunité des temps , de la quantité , & de la force , qui sont supérieures à nous. Il y a finalement des defauts occasionels qui ( tout ainsi que le bien engendre du mal par accidēt ) deriuent souuent de nos facultez même ; ils sont doüez de proprietēz comme s'ils étoient des principes feminaux qui tendent immédiatement à leur fin , à combattre & insulte nos facultez. Elles sont nommées maladies de puissance : ce n'est pas pourtant ce que les écoles nommēt maladie par cōsuetemēt , & ne se font pas par un cōmerce de vapeurs : mais par un certain cōmādemēt qui force & cōtraint nos facultez tant à l'égard d'une autorité vitale que de l'être morbifique qui a la vertu de susciter la maladie potestatiue de son espece par son propre mouuement.

ment. Par exemple tout ainsi que la cantharide suscite la strangurie ; de même elle peut arriuer quelquefois par la puissance d'une autorité interne, & par la vertu qu'ont certaines parties sur des autres : c'est par cette voye-là que l'être apoplectique, epileptique ébranle premièrement l'Âme, puis le cerueau, & en suite les facultez qui dependent de lui malgré qu'elles en ayent ; non-obstant que ce mal soit encor dans l'estomac ou dans la matrice : si bien que cét être potestatif ne designe pas seulement la lesion des fonctions ; mais il marque vn commandement absolu de la partie qui maîtrise, & la puissance occasionnelle & excitatrice de l'être morbifique qui s'étend sur les facultez subordonnées par vn empire absolu, soit qu'elles soient proches ou éloignées.

Hippocrates auoit mis en auant que les maladies deuoient être distinguées par leur propre siege, & par des faueurs : pleut à Dieu que ceux qui sont venus après lui eussent obserués le même ordre. Il diuise le corps humain en trois classes ; en contenant, en contenu, & en el-pirit, qui fait toutes les impetuositez : mais par vne facile credulité on s'est attaché à la chaleur & à la froidure, & on s'est negligemment contenté de ce qu'en auoit écrit Galien : mais dorefnauant il faut reconnoître & regarder la maladie en son integrité medallaire, dans le principe vital, qui en'est tant la matiere que l'efficiet : & tout ce qui ne coule pas de cette racine de vie est nommé externe & occasionel, de la même maniere que le pain maché & le chyle sont dits externes (quoy qu'ils soient dans l'estomac) au

respect de la vie, iusqu'à ce qu'ils soient introduits & inlerz dans le fond de nôtre œconomie, & qu'ils ayent été receus comme des domestiques. En après-si ayant vne fois été illultrez de la vie, ils se separent derechef du vif, & qu'ils se jettent dans la boutique de la maladie, en même temps ils deuiennent étrangers & externes au regard de la vie. De même l'air pestilentiel qui a été attiré en nôtre interieur, non-obstant qu'il soit entré chez nous, & qu'il y ait semé son venin, il n'est pourtant pas encor interne au respect de la vie, & par consequent il n'est pas encor la maladie, mais seulement l'occasion : mais lors que ce venin est vne fois appliqué à l'Archée, cette partie d'Archée infectée se separe de celui qui ne l'est pas encor ; & celui-cy s'émeut & traueille à l'expulsion de celui qui est infecté, de crainte que par vn symbole il ne soit entierement penetré, souillé, gâté, & détruit : si bien que c'est cette partie d'Archée infectée du mauuais air, qui doit être dite maladie. Voila comme il en faut iuger de toutes les autres.

## CHAPITRE II.

### *Poursuite & auancement à la connoissance des Maladies.*

**N**ous sommes assez persuadez par la foy, que toutes nos infirmités ont tirés leur origine du peché, & qu'en suite elles ont été traduites & pronignées à toute la posterité par la concupiscence de la chair du peché, dont les Gentils

K k 2 n'ont

n'ont point eu de connoissance, & par consequent ils ne l'ont pas peu enseigner, ni connoître la vraye nature des maladies.

Il a été raisonnable que toutes les maladies ayent leurs racines en la même concupiscence, puisque c'est par elle (comme nous auons déjà dit ailleurs) que la maladie est premierement entrée en la nature: & comme la concupiscible en la conception n'est pas exempt de peché si tôt que le consentement qui forme l'idée du plaisir y a donné les mains, il étoit aussi conuenable à la loy que l'être qui a consenti sous la volupté concupiscible fût affecté de maladies, de telle sorte qu'il ne succombât pas seulement par la violence des choses extérieures, mais aussi qu'il expérimentât en la chair par ses propres déreglemens les resultats du peché: c'est à dire que le propre Archée recteur de la chair du peché se forge des images étrangères de ses passions, avec la même liberté que si elles lui deuoient seruir de venin, qu'il tire ou de ses propres passions, ou des voluptez de la concupiscible, ou de l'irascible, & des autres passions turbulentes, qui ne tendent qu'à sa propre ruine: lesquelles images font vne étroite alliance avec la vie, & seruent de semences aux maladies qui sont les avant-couriers de la mort: car ces maladies dépendent aussi bien de l'idée féminale que sont les principes de toutes les choses naturelles en leurs semences; les idées ainsi conceuës ne sont rien autre chose que des lumières de l'Âme vitale réfléchies en ses cogitations, qui ne sont conceuës ailleurs qu'en l'esprit lu-

mineux auquel elles prennent la figure de la chose conceuë, & là elles sont faites & deuiennent comme des pures idées intellectuelles: & nonobstant que cette cogitation soit encor vn pur non-être, neantmoins par le propre droit de nativité toute chose conceuë est formée de maniere conceuë & d'vne lumière vitale intelligiblement réfléchie en elle. Et comme l'imagination est le siege de l'entendement, encor qu'elle ne se transforme pas en la chose conceuë comme fait l'entendement: neantmoins en la conceuant, elle la prend figuralemment en soy-même, & seele cette conception en laquelle elle depeint vne certaine idée féminale de la chose imaginée avec lumière & efficace, & en toute maniere d'operer: ce qui se fait sous vne vnitè & sous vne extreme simplicité de foy, en sorte que s'il semble que cela se fasse aux semences qui fructifient, & qui par propagations successiues maintiennent & continuent la perpetuité de l'vniuers (qui operent en forme de lumière par vne efficace admirable) pourquoy ne se fera-t'il pas la même chose aux maladies? principalement si elles sont forgées par vne forte apprehension, veu que les conceptions nous enseignent assez, que des passions & des perturbations qui sont des non-êtres, il naît des images vrayes, reeles & actuelles, comme on void que les pensées des femmes enceintes forment des images reeles, nonobstant qu'elles soient étrangères. Aussi la phantasie engendre des venins qui tuent l'homme & l'affligent de différentes miseres: car comme ces images - là procedent premiere-  
ment

ment de la puissance imaginative de qui l'Archée est l'organe immédiat; aussi comme il est difficile qu'il ne s'attache de la poix aux doigts de ceux qui en manient, de même l'Archée qui premièrement & immédiatement conçoit quelque idée, ne peut pas s'empêcher de se reuétir de cette nouvelle image dont il est affecté, & par vne vertu symbolique affecte tout ce qui depend de lui selon l'idée de cette propriété nuisible; & le ferment qui est vne fois depeint en la substance aérée de cét Archée ( qui fait les impetuosités ) est la vraye maladie, qui en après se répand de là & s'attache au sang, ou en la liqueur assimilable, ou aux excréments, & quelquefois aux parties similaires mêmes, selon la propriété de son idée, d'où viennent les défauts de digestion & de distribution. Que si ces idées se forment en l'esprit fixe du cerueau, ou de la ratte par le moyen de l'imagination, cét Archée fabrique des idées particulières & exorbitantes qui ne sont pas dissemblables de l'imagination. Et tout ainsi que la salive des enragez, la morsure des serpens, la piqueure de la tarantule, le napellus, l'aconit, ou le suc de solanum, nous commuaiquent & nous impriment malgré nous l'image de leur fureur: c'est aussi de la même maniere que l'Archée, qui est le premier organe de l'imagination, forge ses vilaines images féminales, fermentales, veneneuses, &c.

Il est absolument nécessaire que tout ce qui afflige ( de sa nature, de soy, & immédiatement ) les puissances vitales, soit de la condition de ces puissances-là, autrement il

n'y pourroit point auoir de symbole ni de conuenance, de force, d'entrée, ni de penetration entre elles, & par consequent il ne s'en feroit nulle application, & n'y auroit point d'actiuité, puisque les puissances sont des caracteres inuisibles en l'Archée, qui est aussi inuisible & intangible qu'elles, qui ne peuuent pas être atteintes & encores moins penetrées ni surmontées par des choses corporeles; parce que ces puissances n'ont point d'extrémités par lesquelles elles puissent être touchées. Que si on a peine de comprendre de quelle maniere se fait cette penetration d'idées, qu'on considere que la lumiere étant vnice aux choses solunaires, ne penetre pas seulement les lieux par où elle passe, & le verre solide, mais aussi elle brûle & alume le bois, les maisons, & autres combustibles: de même toute idée est lumiere, tant à cause qu'elle est formée par l'esprit Archeel, qui participe de la lumiere de vie, que parce qu'elle est lumineuse par la propriété de son essence. D'où il s'en suit qu'on a ignoré insqu'à présent que toute maladie ( qui se glisse & s'infinuë dans la vie même, comme étant de la nature des puissances vitales ) doit immédiatement être forgée & sortir d'un être qui a la vertu de produire des idées féminales: car comme il n'y a rien en tous les constituts qui se faisoient originalement de soy; aussi les puissances, tant vitales que morbides, dependent des idées du generateur ( d'où partent les maladies hereditaires ) ou de l'Archée engendré. Par exemple, en la semence de l'homme & des brutes, il y a

Kk 3 vne

vne certaine puissance formatrice, qui porte la ressemblance du geniteur qui est doüé d'une activité requise, pour disposer & distribuer tout ce qui est nécessaire à la figure de l'engendré ou du productible, selon la science & les fins infuses à la semence par ledit geniteur : laquelle semence est renduë féconde par l'image excitée pendant le plaisir de la volupté charnelle, auquel l'imaginative du geniteur forme premierement vne idée, qui en son principe n'est purement qu'un non-être : mais s'étant vne fois reuë de l'Archée, elle devient un être reel & seminal, tant aux plantes qu'aux sensitifs.

Aux vegetables la semence pousse sa fécondité & le commencement de la vie (& non pas la vie même : comme il est exposé au traité des formes) d'un principe invisible : si bien qu'elle tire toute sa science, ses dons, racines, & les dispositions de la matiere, promises & accordées à la vie, de l'idée féminale, qui est la cause de toute la fécondité : car la vertu d'engendrer a été donnée à la plante par le moyen de la semence, qui par vne certaine conception analogique forme vne idée féminale en la continuation de son espece.

Le Tout-puissant a fait toutes les creatures par la pure & simple conception de sa pensée, & par le commandement d'un simple *Fiat* il a logé en leur intérieur des vertus féminales pour les faire durer & continuer de siècles en siècles. En après la creature prouigne ce don receu, non pas de rien, ni par un pur commandement, comme Dieu a fait à la premiere crea-

tion ; mais par la puissance que ce Tout-puissant a introduit en elle de créer son image féminale de soy, & de la transférer & depeindre en son Archée, tant aux hommes qu'aux brutes & aux plantes. Ce n'est pas qu'aux plantes cette conception soit brutale, ni excitée par la volupté ; mais il suffit que cela se fasse par vne conception analogique à laquelle les Anciens ont consenti. La sympathie & l'antipathie des choses nous en donnent des preuues symboliques ; car elles sentent en quelque façon leurs presences mutuelles, ou s'excitent & se reueillent par vne espece de ressentiment en l'explication de leurs vertus, qui sans cela demeureroient immobiles ; & ce sentiment pourroit en quelque façon auoir semblable autorité que la vertu imaginative : mais comme ce n'est pas nôtre intention de philosopher sur les plantes, il suffit de dire que l'imagination forge vne idée par la formation de l'image dont nous auons parlé, de laquelle depend toute la fertilité de la semence : & comme cette faculté phantastique est en nous, selon l'Apôtre, comme vne faculté brutale, terrestre, & diabolique, c'est pourquoy elle est sujete à ses maladies, & a le pouuoir de former des images & des idées en l'organe immediat de soy-même, qui est l'Archée qui fait la matiere & l'efficient de toutes les maladies : car tout ce qui naît au monde se pratique par la nécessité de certaines semences, & toute semence tient ce qu'elle a de l'idée qui est en son esprit.

La maladie est un être reel qui est

est attaché à la vie : & si elle attaque la vie comme l'avant-courrière de la mort, elle naît aussi de la vie & de la chair du péché.

La mort & les choses mortes n'ont point de racines pour produire, & comme elles ne sont que privation, elles n'ont point d'images féminales dont elles diffèrent des maladies : mais la vie procède de l'Âme, & est le caractère de l'ancien de la première constitution.

La maladie part des perturbations & confusions impures de l'Archée, auquel étant vne fois radicalement insérée, elle en demeure en après inséparable quant à la puissance formatiue des idées insalubres, qui prenant son accroissement desdites idées comme de son seminaire, ou de son principe efficient, elle se reuète de la tunique de l'Archée, & s'éleve insensiblement en vn être reel à la maniere des autres êtres naturels ; & ceste idée n'est pas plutôt formée en l'Archée qu'elle commence d'agir, & ne cesse pas qu'elle n'ait souillé & gâté vne partie dudit Archée. De là il y a vn certain ferment qui est suscite, par auersion de l'intégrité de la vie, qui est comme le moyen de la cause efficiente par l'aide duquel ou la masse du corps est alterée, ou les digestions sont troublées.

### CHAPITRE III.

*Les Maladies sont empreintes à la vie même, qui est leur sujet d'inhésion.*

LA Santé parfaite suppose vne intégrité de la vie, qui est entamée & delabrée par la maladie : aussi la maladie & la santé sont directement opposées l'vne à l'autre, car tout de même qu'en la santé parfaite il n'y a point de maladie, aussi la vie éteinte n'est pas maladie, ni n'en admet point en elle ni aux cadaures, puis que la vie qui n'est plus, n'est qu'vn pur neant, & que la maladie est quelque chose d'existant.

Nonobstant que le corps serue de domicile aux maladies pendant la vie, il n'est pourtant pas leur vray efficient : de plus les excréments qui sont censez être des humeurs qui nous constituent, n'ont pas le droit ni la propriété de maladies ; mais ils n'en sont que les causes occasionelles ; car la maladie est vn être qui subsiste vrayement au corps, qui est composée de matiere & d'vn efficient interne & féminin, qui difere de beaucoup des causes occasionelles, principalement d'autant que ce sont nos principes internes qui constituent cet être-là, & sont inséparablement de sa quiddité essentielle. Si bien que comme la maladie n'est jamais au corps mort, mais toujours au viuant, il s'ensuit & est necessaire que la vie soit le domicile immediat, le sujet interne, & le facteur de la maladie :

&c

& comme la vie n'est ni du corps, ni essentiellement propre à lui, que le corps sans la vie n'est qu'un pur cadauere, & que la maladie n'est qu'en la vie; aussi la matiere, le domicile, & l'efficient des maladies ne sortent & ne s'écartent point des limites de la vie: c'est à dire que la maladie habite necessairement en la propre substance de l'Archée, qui est le seul témoin immediat, l'exécuteur, l'organe & le siege de la vie. De sorte que les apostemes, les ulceres, & les excremens, &c. sont seulement les occasions de la mort & des maladies: mais les maladies sont logées & enfermées en la vie, & naissent, vieillissent, & perissent en elle, comme en étant des domestiques inseparables.

Comme la maladie sans controvertie est un être, qui est en nous comme en un domicile, qui est doué de ses proprietes particulieres, & de diuers symptomes; il s'en suit necessairement qu'elle n'est pas du nombre des accidens. Et puis qu'elle met hors de soy non seulement des alterations, des debilités, & diuerses sortes de dispositions: mais aussi qu'elle engendre des substances degenerées de l'institut ordinaire de nature; il est necessaire qu'elle soit douée de matiere, & d'efficient interne ou seminal.

De plus comme la maladie est interne à la vie même, il est aussi par consequent necessaire que la matiere de la maladie soit Archéale, & que son efficient soit vital. En somme afin de parler plus clairement, la maladie est necessairement un acte ideel efficient, d'une puissance vitale, qui se reuét de la

matiere de l'Archée, & qui acquiert une forme vitale & substantielle selon la difference de la tardiveté ou celerité des semences ideales.

Encor que la mort suruienne quelquefois sans la maladie, neanmoins personne ne doute que la mort ne soit la suiuite de la maladie, & qu'elle ne soit la cause seconde, de laquelle & pour laquelle la vie est éteinte: mais comme Dieu se defend de n'auoir pas fait la mort, le Medecin est obligé de s'enquerir soigneusement comme la mort est entrée dès le commencement, par quelle cause elle a été suscitée, & dequoy elle est faite: car si la mort (qui n'est que priuation, & une extinction de la vie) ne requiert point de forme substantielle & encor moins vitale, il n'en est pas ainsi de la maladie, qui est un être qui subsiste vrayement & qui agit par un acte nuisible contre la vie. Aussi il faut que la Maladie soit par la forme de la quiddité d'une maniere que la vie la puisse recevoir en soy & l'informer: mais comme la maladie est sortie d'un même principe que la mort, & que Dieu n'est pas l'Auteur de la mort, il s'en suit que Dieu n'est pas non plus l'Auteur ni Createur des maladies: & nonobstant que la maladie ait espee de forme substantielle, elle n'a pourtant point de vie, ni de lumiere vitale qu'elle ne l'emprunte de la vie même, entant qu'elle se glisse en nôtre lumiere vitale & en celle des animaux. Ce n'est pas que la maladie (pour son être seminal) requiere ou impetie une lumiere vitale (qu'il faudroit plutôt nommer mortelle ou meurtriere) comme

comme il se fait aux autres formes naturelles : mais il n'en va pas de même aux maladies puis que c'est l'homme luy même qui se les forge, & c'est la vie seule de l'homme qui contient les causes secondes des maladies & de la mort, c'est aussi de sa vie que toute leur nature depend, non seulement finalement : mais aussi formellement : car tout ainsi que Dieu auoit créé les lumieres vitales : Aussi l'homme s'est créé luy-même les idees morbides ; nebulieuses & mordeles qui diferent de la lumiere vitale autant que peut diferer la lumiere vitale des tenebres tres-obscures. Donc l'acte formel de la mort & de la maladie, est deriué de l'action du peché originel & en deriuera jusqu'à la consommation des siecles : car la même cause naturelle qui donna l'entrée à la mort de l'homme au commencement du monde, est encor aujourd'hui la même qui fait la mort & la maladie : & si on dit que Dieu donne les maladies & la mort : cela veut dire qu'il les permet comme étant le prince de la vie & de la mort : car comme il est l'vnique Auteur de la vie & son vray moderatur aussi il permet que l'vn tombe, que l'autre se tue, & que les causes secondes agissent tant directement qu'irregulierement pour faire que l'homme meure, ou qu'il deuienne malade : ce n'est pourtant pas à dire pour cela que ce soit lui qui fasse la maladie : Ce que le Texte, *Deus non fecit mortem* confirme assez. Mais lors que ce grand Dieu eût constitué l'homme en son franc arbitre en sorte qu'il étoit à son choix de

mourir, ou de demeurer immortel, en même temps il lui laissa la liberté de se faire la mort & la maladie, qui est l'auantcouriere & la preparatrice de la mort.

La maladie ne consiste pas seulement en la partie vitale de l'homme, mais aussi elle naît de l'archée même par vne idée féminale. La chair du peché est sortie de la concupiscence de la chair, & l'archée est deuenue mortel en elle : & par consequent entant qu'il est vital en la chair du peché, il fait toute action & tout acte formel, nuisible & mortel que Dieu n'a pas voulu faire : mais il a permis que l'homme se forme les causes de la mort & des maladies. L'homme pourtant n'est pas le createur de la mort, encor qu'il se fasse des actes formels, ou des formes substantieles de maladies qui sont nuisibles à sa vie, & que par la manducation du fruit défendu il se soit destiné à la mort.

Il faut enfin conclure pour la connoissance des maladies, que la maladie est ou fomentée & excitée par la cause occasionelle, ou qu'elle s'éleue de soy par son mouuement propre, & perseuere par la semence de la contagion : comme par exemple lorsque l'épilepsie est vne fois concentrée, ou que la goutte a planté ses racines, elles se réueillent quand il leur plait par leur propre mouuement, puis cessent & demeurent tranquilles pour vn temps, encor que la cause occasionelle soit toujours presente, & retournent par certaines periodes : aussi encor qu'un solutif nuisible soit chassé quelques heures après qu'il aura été aualé : neantmoins l'archée qui aura été empreint de sa qualité maligne &

L I veneneuse

veneneuse ne laisse pas de luy obeïr, & de deuenir furibond après cette mauuaise impression. Ainsi il y a des maladies qui sont hereditaires à des familles entieres : parce qu'elles sont concentrées en la vie même, & y sont empreintes en forme de seau & de caractère nuisible, & turbulent.

#### CHAPITRE IV.

##### *Des Idées morbides.*

Comme la matiere & l'efficient sont requis pour compoler l'essence des maladies, & que l'idée est leur vray efficient morbide: il est nécessaire (pour l'éclaircissement de leur nature) de commencer par la quiddité, efficace, & fabrique des Idées. Nous ferons premierement vne deduite de celles qui sont conceuës & forgées par les passions de l'homme, en après nous traiterons des Idées Archeeles, c'est à dire, qui sont empreintes à nos esprits. De là nous passerons aux Idées étrangères, & finalement nous exposerons la matiere morbifique, parce que c'est de la connexion de l'efficient & de la matiere que consiste la nature & l'essence immediate de la maladie. Nous auons fait voir cy-deuant que la puissance des premiers mouuemens étoit vne certaine imaginatiue effrenée, logée dans la Rate qui ne dependoit point de la volonté. De plus que le Tout-puissant auoit établi des facultez si puissantes en des simples membranes (comme à l'orifice superieur de l'estomac, & à la matrice, qui auoient tant d'efficace que ce n'étoit

pas sans raison qu'on les comparoit au cœur, puis qu'elles auoient ie ne sçay quelle force d'agir, & vn certain ascendant sur les autres viscères par lequel elles les soumettoient & forçoient à leur obeïssance. Et que la Rate étoit scituée presque au milieu de la matrice & de l'estomac, en sorte qu'elle touchoit l'estomac de son ventre (ce qui fait subsister le diuuirat) & de son autre extremité elle atteignoit à la matrice, à sçauoir par le moyen des ligamens qui l'attachent aux lobes. Nonobstant qu'au commencement ce qui a été imaginé ne soit encor qu'vn être de raison, il ne demeure pourtant pas long-temps en cet état là, parce que l'imagination (ainsi dite parce qu'elle forme les images & les idées des choses conceuës, & les depeint en son esprit vital) est vne vertu figurante, qui reuète de telle sorte les idées, qu'elles deuiennent des êtres spirituels & seminaux, qui en après ont la puissance de faire des choses dignes d'admiration. Ce qui est assez notoire aux femmes enceintes, qui n'ayant pas plutôst conçu l'enuie de manger des cerises, &c. qu'abord elles en imprimant au fœtus au même endroit, qu'elles se touchent avec la main (qui est l'instrument executif de la volonté) vne idée seminale, & vn caractère ineffaçable, qui toutes les années reuertit, jaunit, rougit, & en vn mot imite le chagemēt de couleur des veritables cerises qui sont sur les cerisiers pendant la saison qu'elles s'acheminent à leur maturité. Voilà comme la pensée qui n'est encor qu'vn non-être deuiant quelque chose de reel, & l'esprit étant vne fois imbu de

de quelque idée, il n'est plus propre à des autres offices qu'à celui que son caractère le détermine: outre que ces idées sont tellement unies à la substance aérée de l'esprit vital qu'elles sont en après inséparables l'un de l'autre: car cōme cette idée sert de semēce à l'esprit caractérisé, il n'en peut pas être dépouillé sans la totale dissolution: aussi lors qu'une femme grosse est surprise (par exemple) d'un canard, & qu'elle en a eu peur. En même temps l'imagination imprime tellement l'image de sa terreur en l'esprit de vie, qu'elle ne détruit pas seulement la forme de l'embrion qui est en la matrice: mais aussi par vne puissance féminale & par vne figurative metamorphose elle le conuertit en canard. Il ne faut pas s'étonner si les hommes qui ont l'esprit inquiet & qui l'ont incessamment rempli d'imaginations s'épuisent aisément de leurs forces, puis qu'ils ne sont pas moins lassez que ceux qui passent la journée en des penibles travaux du corps. Les idées se penetrent l'une l'autre ni plus ni moins que des lumieres formelles, & elles impriment leur ressemblance en la partie de l'Archée, où elles demeurent en après en guise d'image & de semence. Premièrement les idées d'inclination enuers les mœurs, sciences, affections, maladies & défauts penetrent la semence prolifique, & souuent les idées de la femme grosse se joignent aisément & s'unissent aux idées premières & constitutives par lesquelles les bonnes mœurs sont souuent corrompues & couuerties en extrauagantes, autrefois les mauuaises y sont corrigées. De même les enfans par vne education ri-

gide ou trop licentieuse peuuent être diuertis de leurs naturelles inclinations, & ayant vne fois l'aage de connoissance ils prennent des différentes idées d'affection, selon les exercices ou les personnes qu'ils fréquentent auxquelles ils sont contrains d'obeir à la suite de leurs iours pour y auoir été radicalement empreintes en leur tendres années. En l'adolescence les idées d'estime & de consideration commencent à s'éleuer, lesquelles quoy qu'elles soient pour la plupart encor innocentes, neantmoins si l'idée de quelque passion que l'inclination aura pû introduire vient à s'y joindre, alors ces idées premières sont penetrees par des plus fortes (comme pourroient être la haine, l'amour, la vengeance, la luxure, &c. Et si quelque crainte ou terreur insigne survient, il s'en eleue vne idée si vehemente qu'elle jette les personnes en des maladies violētes avec vne perpetuelle pusillanimité. Il y a aussi des idées d'amour, de joye, & de desir qui sōt plausibles & delectables, qui charmēt & éblouissent tellement l'ame, qu'on ne songe d'ordinaire qu'au plaisir & à la volupté. Les idées de colere, de tristesse, d'angoisse, d'enuie, de crainte, d'arrogance, de mépris, de terreur, &c. sont plus violentes. Toutes lesquelles idées se penetrent l'une l'autre & se compliquēt pourueu qu'elles ne soient pas contraires (autrement elles se détruisent.) Desquelles la plus forte demeure toujours comme la souveraine. Les soudaines sont les plus atroces, & les plus dangereuses de toutes, parce qu'elles ébranlent furieusement l'imagination, & bouleuersent les esprits à l'improuiste:

les longues & lentes qui nous minent insensiblement, suivent celles-cy de près, qui comme des larvons domestiques nous épuisent imperceptiblement. & lient l'Ame par vne forte & assiduele coûtume dont elle ne se peut pas deprendre, d'autant que les idées conçeuës en l'Archée influant, corrompent à la fin celui des parties solides & similaires.

Les idées d'inclination ont été données surnaturellement pour vertus, après que toute la nature a été corrompuë par le peché: mais pour ce qui concerne la moralité, les arts, & les défauts, elles sont plantées chez nous par les idées de la semence des parens, où elles y sont introduites après la naissance par la forme de l'éducation, & se rendent naturelles entant qu'elles penetrent & se joignent aux natales.

Il y a des affections qui proprement sont des productions d'inclination, & des exercices de passions & d'affection, qui procedent d'une nouvelle propagation d'idées, qui forment habitude chez nous, & y demeurent ni plus ni moins que la vie.

Les passions sont de certains mouvemens internes de l'esprit, au lieu que les perturbations sont pour la plûpart suscitées par des causes externes.

Le desir est la mere commune de toutes les passions, qui est en soy bon ou mauvais; car le neutre ou l'indifferent se laisse facilement entraîner au mal par la corruption de nature, & l'unique remede des mauvais desirs, c'est le frein de la volonté.

La nature corrompuë tire natu-

relement toute chose à soy, & ne songe qu'à ce qui lui peut faire plaisir & satisfaire, & par conséquent elle est toujours encline envers les objets du peché de concupiscence. Voila comme du plaisir naît le desir comme l'étrincele du cailloux; & si petit à petit on ne tâche par la crainte de Dieu (qui est le commencement de sapience) à refrener ces conceptions & les étouffer en leur naissance; la malice qui n'étoit pas encor evidente commence à se fomentier & fortifier, & entraîne tellement l'Ame après soy, qu'en après elle ne sert que de servante à l'apetit qui l'a dechrônée. Par exemple, si l'ambition ou la concupiscence s'emparent de nôtre Ame, ou elles seront accompagnées d'un desir avec esperance, ou elles seront sans esperance, ou contre l'esperance. Si on perseuere dans un desir sans ou contre l'esperance, il nous jette insensiblement dans la folie; veu que tout desir de la nature corrompuë traine toujours de la folie & de l'inquietude avec soy. Si on desire quelque chose où on peut esperer, il est impossible (comme l'objet n'est pas encor present) que l'attente ne soit ennuyeuse & insupportable, qui ne traine en queue que des suites dangereuses & mauvaises; veu que ces desirs declinent en colere, en haine, vengeance, en arrogance, mépris, & autres méchancetez: mais le bon desir vient toujours de la grace, dont l'amour & la pureté de l'Ame sont les productions, qui ne buttent qu'à la perfection; parce que les vertus qui parent de la grace, passent de l'imagination en l'entendement avec leurs idées, & imprimement

ment leur teinture à l'Âme, ni plus ni moins que les vices des passions, l'habitude au peché, & l'abandonnement de la crainte de Dieu abrutissent les hommes.

Il a falu icy faire vn peu le moral, non seulement à cause que les indispositions de l'Âme détruisent la santé; mais principalement à cause que la maladie est la fille du peché, qu'on ne peut pas parfaitement connoître, si on ne connoit la faculté de la concupiscence du peché, d'où toutes determinations aux maladies deriuent en l'Archée par des idées: mais examinons vn peu comme les idées qui sont conceuës en l'homme peuuent auoir la force d'exciter des maladies & souuent la mort.

Considerons donc 1. Que les idées se forgent en l'imagination par pensées. 2. Qu'elles impriment leurs images en l'esprit de vie. 3. Quels sont les moyens operatifs par lesquels l'Âme meut le corps, & le gouuerne. 4. Qu'elles sont des images feminales. 5. Qu'elles sont graduées selon la puissance & la force de l'imaginatiue. 6. Ce qui fait que l'embryon humain est conuertit en diuers monstres. 7. Que tout homme par des images de tristesse, de terreur, &c. se forme des venins feminaux qui consomment comme la peste, ou nous minent par des cruelles langueurs; & si en toutes sortes de semences il n'y auoit pas vne certaine idée rectrice & fabriquant formée par le geniteur, la semence seroit sterile & infructueuse. De plus ces idées-là ne doiuent pas être immédiatement en l'Âme, mais en l'esprit, qui selon Hippocrate, fait les impetuosités, sans lesquelles

il ne seroit pas capable d'aucune action, operation, ni propagation.

C'est donc des idées que part tout mouuement & action, tant de nature que des remedes & des venins, & toutes les puissances naturelles sont feminalement empreintes aux creatures par les parens de toutes especes: outre lesquelles il s'en introduit encore d'autres étrangères dans les constituts: lesquelles idées se penetrent mutuelement ni plus ni moins que font les lumieres. Et tout de même que les idées feminales & primitiues plantées en la semence par les parens, figurent l'homme, la beste, la plante, &c. de même il suruient des idées d'inclination, d'affection, &c. qui determinent, tracent, designent, & dressent les lineamens de phylionomie au visage de l'homme, qui changent en après (par des idées posterieures) de mœurs, d'habitude, &c. Nous voyons que les idées veneriennes empêchent les bestes de s'engraisser, & qu'étant châtrées elles s'engraissent aisément. Si les Enuques sont sans soin ils sont toujours gras; mais ils s'emmaigrissent par les idées du soin & du chagrin; ce qui fait que les sans soucy ne deuiennent blancs que fort tard: au lieu que les soins & les inquietudes auangent fort la vieillesse: ce que témoigne le Prophete en ce veriet. *Spiritus meus attenuabitur & dies mei abbreviabitur.* Si bien que toute maladie est formée de l'esprit Enormontique par des idées conceuës au propre sujet de l'Archée. Que si ces genres de maladies sont dispersées par les digestions, elles produisent des matieres occasioneles propres à faire des maladies secondes qui excitent en

Ll 3 après

après le même Archée a des nouvelles productions de maladie.

Hippocrate par tout où il ne rencontre point de matière visible & occasionelle des maladies, il en accuse un principe divin qu'il emprunte du magasin du monde invisible, ou du domaine de pluton ou du chaos des vicissitudes.

Ce divin principe s'il est permis de parler avec la même licence qu'Hippocrate, doit être admiré en toutes les maladies, comme iuge de l'innocence & de la pureté délabrée par le péché commis de nos premiers pères, pour châtier cette impureté & cette concupiscence cachée en la chair du péché, qui pour cette raison exerce ses hostilités dans le principe radical de la vie, en tant qu'il est suscité du propre principe vital & seminal & qu'il siège immédiatement en lui, & conséquemment les maladies ont chacune leurs propriétés, directions, proportions, duration, affection & respects, tendantes à certaines fins, à certains lieux & parties particulières, qui ne peuvent pas être attribuées par un homme de jugement solide, à des faibles predicamens de chaleur & de froidure, ni à des catharres & distillations d'humeurs, qui decoulent par leur propre poids.

Le calcul aux reins ou à la vésie, n'est pas proprement la maladie: mais c'est une production de la maladie. C'est l'idée fabricante d'icelui qui est radicalement empreinte aux facultés des reins, & de la vessie (d'où les sains sont exempts, nonobstant qu'ils ayent dans leur urine toute la matière nécessaire à le produire, & cette idée logée en l'Ar-

chée de ces parties là, force leur faculté à travailler à cette production étrangère & monstrueuse du calcul à l'aide des ferments, comme nous auons exposé plus au long au traité du calcul. Car toute maladie consiste en un être vivant, & par conséquent en l'Archée qui est l'instrument du mouvement, & non pas en un être mort outre que la maladie procède & va du non-être, à l'être, & naît féminalement à la manière des autres êtres naturels. Ce qu'on peut prouver par la mécanique de la fève, qui étant plantée en terre s'imbibe d'abord de sa liqueur actuelle ou vaporeuse dont elle s'élève. La terre de son côté a un certain ferment fracide, ou la faculté d'imprimer une odeur fermentale par laquelle elle a la vertu de faire germer les productions sans semence visible. La fève étant une fois imbibée du suc de la terre emprunt de son ferment fracide: & étant déterminée par l'odeur spécifique de la fève excite l'idée cachée en elle, qui étant une fois réveillée commence à se partager & pousser un germe (de l'entredeux de son corps) composé de racines & de deux feuilles attachées à chaque moitié de la fève, qui en suite continue d'agir & de pousser la production jusqu'à parfaite maturité. En sorte pourtant que la vertu spécifique de la fève & des autres semences, varie selon la nature du ferment fracide de la terre où elle est plantée. Voilà comme le vin diffère selon les divers lieux où il croit, nonobstant que les fouches soient toutes prises d'une même tige.

La différence qu'il y a entre les êtres créés & les êtres morbi-

des,

des, c'est que les maladies naissent bien naturellement chez nous; mais elles n'y sont pas actuellement, excepté celles qui sont héréditairement cachées dans la semence des parens. Supposons que la contusion des mameles & des glandes qui font le lait, ait donné occasion à la production d'un cancer, (où l'esprit sensitif conçoit vne douleur semblable à celle que fait vne épine qui poing) il s'éleve de la contusion & de la douleur tout ensemble, vne passion furieuse en l'esprit sensitif, d'où il sort vne idée féminale,ignée, furibonde, & veneneuse, qui s'imbibe & se fermente dans les humeurs des mameles: en suite dequoy il se fait vne tumeur dure & douloureuse, qui picque, élance, & devient veneneuse par la fureur de l'Archée; & cette tumeur qui a été semée en l'indignation de l'Archée, est aussi bien production du cancer, que la sanie qui en sort lors qu'il est ouuert. Et si le veritable cancer ne se fait qu'aux tetons & à la matrice, c'est à cause que chaque maladie a sa destination, direction, & détermination particulière, selon les lieux & idées spécifiques: car l'Archée des mameles qui en cette partie exerce la fonction d'un satellite turbulent commandé par vne matrice furibonde & irritée, qui forge des idées virulentes, & se les imprime par un droit semblable à celui par lequel l'imagination se fabrique des images conuenantes à ses passions. Voila comme naît le cancer, & comme il maintient ses idées, & les prouigne en l'aliment similaire des glandes lactées: en sorte que depuis le commencement du cancer iusqu'à la mort, il n'y a

qu'une même idée virulente qui domine, nonobstant qu'on y voye diuers changemens; comme on fait à la féve qui change de différentes faces depuis le commencement de sa saillie iusqu'à sa maturité. On peut faire semblable iugement de la salive de l'enrage, & de tous les autres venins engendrez dedans nous. Aussi tout venin spécifique à chaque espece de brute, ne tire sa naissance que des idées; ce qui fait qu'on dit en Italie en commun Proverbe: *Morta la bestia, morto il veneno*. C'est aussi de cette source-là que viennent la lepre, la verole, le mal caduc, l'apoplexie, & toutes les maladies primitives. Il faut pourtant noter qu'après auoir pris du poison, que la maladie n'est pas encore en nature, que l'Archée ne soit empreint du ferment de cette contagion-là, & qu'il ne s'en sente insulté: alors il ne se forge pas tant des images étrangères par sa propre fureur, qu'il en emprunte de la qualité des choses ingerées, qui à la fin le font succomber. On n'a songé iusqu'à présent qu'aux causes occasionnelles, & à nettoyer les productions erronnées des maladies premières qui ont été inconnues. On n'a iamais non plus songé à rechercher des remedes propres à appaiser la fureur & les agitations de l'Archée, & tout ce qu'on fait est inutile, à moins que l'idée qui germe ne soit appaisée, & que le venin qui en est prouenu ne soit suffoqué: ce qui ne se fait pas par les corrosifs, qui ne font qu'empirer & irriter le mal; à moins qu'ils n'ayent la vertu de faire mourir le venin & éteindre ces idées-là.

CHAPI

## CHAPITRE V.

*Des Maladies Archeeles  
ou spiritueles.*

**N**ous auons dit cy-deuant que l'Archée bien disposé pouuoit être alteré, & aliéné par les passions & perturbations humaines, qu'il pouuoit être penetré par les idées étrangères de quelques autres esprits, & renuersé par la faculté maligne des venins, & des medicamens pernicieux. Il reste à examiner à présent, comme cét Archée degene de soy-même sans y être induit par les choses susdites, en sorte que de bon & bien faisant qu'il étoit il deuiet peruers & si malitieux, qu'il n'exerce plus que des mauuaises actions, iusqu'à s'en prendre aux bonnes humeurs, aux propres parties, & à leur aliment pour les corrompre & conuertir en des excremens pernicieux au grand prejudice de la vie.

Les Ecoles n'ont iamais songé à ce corrupteur, & se sont contenté d'attribuer tous les accidens qui en sont suscitez à des fluxions, & à des catharres. Si bien qu'il ne faut pas s'étonner si l'art de guerir est demeuré si steril. Elles ont bien creu que rien ne se pouuoit mouuoir de soy-même, & qu'il falloit établir vn premier moteur qu'elles ont reconnu avec ses intelligences comme forme motrice des cieux: mais elles ont negligé le propre moteur qui habite aux semences, qui par l'instruction de

les idées exerce de soy tous les mouuemens qui lui sont necessaires: ce qu'il falloit aussi considerer aux maladies & en leur curation, & de qu'elle façon cét être seminal recteur de la vie se rendoit pernicieux & meditoit sa propre ruine.

Il faut donc sçauoir que l'Archée par sa propre vertu féminale à son blas motif & alteratif qui lui à été donné naturelement par lequel dez le premier moment de la conception, il meut, figure, altere, augmente, &c. tant l'animal que le vegetable chacun selon sa destinée. Telement que cét Archée qui chez Hippocrates fait les impetuosités, est celui là même sans lequel rien ne peut-être mù, senti, ni alteré aux animaux, & il fait regulierement ses exercices selon l'idée qui lui a été delaisiée par son geniteur, ou selon quelqu'autre étranger, qu'il a conceu d'ailleurs qui lui fait commettre des irregularitez. Si bien que tous les dereiglemens qu'on ressent pendant les maladies sont pratiquez par les mêmes facultez qui font les actions & mouuemens reglez pendant la santé. D'où il faut conclure que la maladie deriue aussi (necessairement de l'Archée qui fait la santé; & que si la vie & la santé procedent des images & idées empraintes à la semence, que les maladies sont formées par de semblables idées: mais polterieuses. Et comme les idées regulieres (desquelles l'Archée tient toute sa puissance) sont plantées à la semence par la volupté de geniteur: ainsi les dereiglemens partent de l'impureté de la nature corrompue, dont on ne peut  
iamais

jamais se defaire tandis qu'on vit en la chair du peché. De la vient que l'Archée en quelque façon s'afflige, s'inquiete, s'irrite, conçoit des auerfions & deuiet ennuyeux à soy-même; encor qu'il ni ait pas été induit par des taches hereditaires, & autres choses internes ou externes, & sans que l'homme se soit rien procuré de tel: d'où il s'éleue des images excentriques & virulentes, qui engendrent de tres-pernicieux venins,

Il y a de certaines tristesses qui viennent imperceptiblement de soy qui rongent insensiblement la vie, comme fait le ver rongeur les habits; & toutes les indecences que pratique l'Archée sans l'organe, & le commerce de l'ame, ne sont non plus senties dedans l'homme que les idées qui sont formées par celui qui engendre, qui éleue vne si superbe structure en sa production. Car quand vn Pere & vne Mere engendrent, songent-ils seulement à faire vn enfant, & à la moindre chose qu'ils se doiuent faire pour la formation du fœtus.

S'il est vray que le cerueau, le cœur, la rate, &c. sont les chambres où l'Archée tient ses conseils: pourquoy est-ce que c'est être original, qui est le principal moteur de l'imagination n'aura pas son imaginative particuliere, principalement lors que par vn desordre de la nature corrompue, il se soustrait & retire de l'obeissance de l'ame? & aime mieux suivre ses propres irregularitez que nous ne ressentons point: c'est de la que viennent les pesanteurs paresseuses, la negligence, obmission, & retardement des digestions & distributions, les de-

goûts de la vie, &c. Aussi l'ambition d'être, de dominer, d'auoir, de scauoir, de iouyr, de se vanger, & toutes autres idées de conceptions, engendrent des dissolutions, des delirs, des profusions, des impatiences, des irresolutions & des inquietudes, d'où procedent les emaciations, des atrophies & autres maladies de dissolution, la peste, & autres monstres de genre veneneux.

L'Archée étant donc vne fois tombé dans ses irregularitez, il deuiet tout impatient & furibond, & abandonnant les reines du gouuernail (lui qui autrefois ne pouuoit point demeurer oisif) quitte son propre labeur, puis le reprend par caprice; autrefois il deuiet lache & negligent comme étant ennuyé de soy-même: autrefois au milieu de sa plus grande volupté, il s'excite des tourmens. Et l'exercice des digestions étant vne fois interrompu, & l'humeur alimentaire en la sixième digestion venant à être retenuë plus long-temps qu'elle ne deuroit, elle se fermente plus qu'il ne faut, & est frustrée de la fin à laquelle elle étoit destinée: & en après tout irrité qu'il est, & comme se repentant de sa faute, il remue & agite tout ce qui lui vient au deuant.

D'expliquer les moyens par lesquels l'Archée se forge ces idées là il est aussi difficile de les depeindre (puis qu'elles sont inuisibles & imperceptibles) que de conoître come les principes seminaux expliquent leurs vertus & leurs productions. Il se faut contenter de le conceuoir par des conjectures suiuiues, & tirées de la regularité des choses seblables.

On peut prouuer ces idées Archeeles par toutes les maladies potentes

M m te iati

restatives qui se font sentir sans la contagion d'aucun excrement, desquelles les premières sont les maladies hereditaires, qui decoulent du geniteur en la semence du produçible; les idées desquelles attendent patiemment plusieurs années & souuent plusieurs generations auant que de se manifester en l'engendré. Secondement par les maladies qui dorment vn long espace de temps, puis se réueillent pour donner des nouuelles attaques. 3. Par les maladies concentrées que l'Auteur nomme *Tortura noctis*. Et 4. par les maladies qui procedent des vertus disproportionnées qu'il nomme *Inaqualé robur*.

Pource qui concerne les hereditaires, il est certain que l'idée morbifique depeinte en la semence des parens est transplantée au produçible sans que le geniteur se le propose en aucune façon.

L'Archée en l'acte de generation conçoit vn certain plaisir par lequel il se retire vers son centre, & comme c'est le propre de toutes les voluptés de se contempler & regarder avec plaisir en soy, comme dans vn miroir selon leur variété: aussi l'image du geniteur est conceüe pendant ce plaisir là, dans la rate qui est le siege de l'ame par vne particule de l'Archée, qui étant vne fois reuëru de cette image, se ioint avec l'esprit influant domestique du cœur pour passer ensemble avec l'idée de la volupté & du desir, & s'insérer à la matiere feminine: car ce sont les idées du desir, qui sont les seules môtiues directrices comme on fera voir lors qu'on parlera de la simpatie. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si l'acte ye-

nerien auance les iours aux hommes, puis que la mort a commencé par là, même la defaillance de la plante commence par la conception de la semence, entant que la vertu vitale s'épuisse puissamment par là. Si bien que l'idée en la semence de l'homme ne represente pas seulement l'homme integral; mais ensemble ses individuelles proprietés, défauts, & propensions: voila comme les fureurs & les inclinations des parens sont prouignées à la semence, & comme les maladies hereditaires se releuent au fœtus.

L'idée morbide empreinte en la semence est seelée & cachetée en la première vie, où elle dort en attendant patiemment sa maturité, iusqu'à-ce qu'étant reueillée par l'agitation de l'Archée elle soit en état de se faire paroître, neantmoins il est conitant que toutes les maladies des parens ne sont pas transférées aux enfans: mais il n'y a que celles-là seules, desquelles les viscères des parens sont souillés parce que l'idée formatiue, est tirée seulement d'eux: ce qui fait que les estropiez n'engendrent pas des enfans mutilés.

Il ne faut pas croire que la matiere occasionelle de la goutte & d'autres semblables hereditaires soit traduite avec la semence: car elle ne rendroit pas seulement la semence sterile; mais aussi elle se pourriroit & ce pourroit dissiper avec la temps, & n'accompagneroit pas les periodes de la vie comme elle fait. Pource qui concerne les maladies qui dorment & se reueillent de temps en temps, soit qu'elles soient hereditaires ou acquises, elles

elles ont cela de propre qu'elles font ressentir leur importunité, par certains périodes: ainsi le mal caduc dort pendant un certain nombre de mois & d'années, & est réveillé par l'acte venerien, par la colère, la tristesse, l'enfantement, &c. il ne faut pas croire non plus qu'il y ait aucune matière detenüe en quelque endroit qui foment ce mal là, puis qu'elle se pourroit consumer avec le temps & perdre sa qualité veneneuse. Ce qui fait voir qu'elle a une autre demeure plus fixe que dans les excréments, & qu'elle est scellée en la vie même en forme de caractère & d'idée, en quelque chose d'actif & de constant. Ce qui fait que l'esprit vital enfermé dans les organes est combattu par les orages de ses propres idées morbides, qui toutes les fois qu'elles atteignent les esprits influans, autant de fois font-ils ressentir l'effet de la contagion qui les a infectés. Comme par exemple le mal caduc, à un certain esprit veneneux, enyurant, soporeux, & en quelque façon furibond, qui se fait ressentir premièrement vers l'estomac, & de là en la tête, puis affecte en suite les muscles & les nerfs qui en dépendent.

Les maladies concentrées sont de certaines maladies concentriques en leur efficient & en leur matière: néanmoins comme ce sont des productions conceües en l'irrégularité de l'archée, elles sont concentriques quant à la santé, & concentrées dans le centre de l'archée: ces maladies cy correspondent à la Lune, aux Astres & constellations, & ceux qui en sont incommodés prélagent les changemens des temps & des vents. Ce que les sains

ne ressentent pas comme font les incommodés, parce que l'archée des sains n'est pas sujete aux Astres comme celui des malades & des valetudinaires: & parce que ces maladies suivent principalement les mouvemens de la Lune aussi travaillent-elles davantage les malades, la nuit que le jour. Ces maladies sont scellées en l'esprit de vie qui est inseré aux parties principales: auquel il n'y a rien qui puisse être empraint que des caractères idéaux.

L'Archée est un être fontal qui par sa vertu excite en nous selon Hippocrate toutes sortes d'impetuosités, & cet être fontal demeure toujours en nous après que les productions sont dissipées: car nonobstant qu'il altere & corrompt les choses contenant & contenues: il conserve toujours le vice qui lui a été empraint pour exciter des nouvelles tempêtes en temps & lieux.

Les maladies qui procedent des vertus disproportionnées, sont nées avec nous ou acquises après la naissance. Il étoit difficile à la nature de départir la vigueur désirée en chaque organe avec tant d'égalité, qu'il n'y ait quelque partie plus mal partagée & plus débile que les autres: sur lesquelles la tête ne fait aucune décharge d'humeurs ni de catarrhes comme on croit: mais c'est que l'archée scituée en ces parties-là, se plaignant comme de l'injustice qui lui a été faite en cette distribution inégale, en deüet ledit vice, & imprimant les effets de la tristesse ou la marque de la foiblesse aux digestions. Enfin les principes feminaux des maladies tirent en diuerses fins, encor qu'ils soient tous en un même sujet

immédiat d'infection. Parce qu'ils sont receus en forme de recipient, & qu'ils prennent des différences en la diuersité des parties où ils logent: aufquels lieux ils excitent des differens fimptomes selon la variété de leurs mouuemens: car cōme dit Hippocrate *Spiritus tres in nobis motus facit, intro, extra, & in circuitum*: Et si quand il est bien réglé il remuë & transmuë toutes choses avec foy, il ne faut pas s'étonner si pendant les déreiglemens ils nous fait resentir des effets de ses irregularitez.

## CHAPITRE VI.

### *La naissance ou eleuation de l'image morbide.*

**N**ous auons déjà fait voir que la maladie n'étoit pas vne intemperie qui resultoit du perpetuel combat des qualitez elementaires & que ce n'étoit pas vne des quatre humeurs comparées aux quatre elemens qui pechoit en quantité ou en qualité, ou quelque autre degeneration de matiere suscitée par la mauuaise impression des elemens comme on auoit crû iusqu'aujourd'huy: mais que toute matiere excrementielle precedoit la maladie, & lui seruoit de cause occasionelle, que c'étoit vne production & vn effet postérieur de la maladie, engendrée par l'erreur des facultez, qui souuent suscitoit par occasion quelqu'autre maladie suiuaute, ou qu'elle fomen-

toit ou augmentoit vne autre cause antecedente.

De plus que la maladie n'étoit pas vne qualité mal-faisante qui prouienne de quelque matiere nuisible ou veneneuse engendrée en dedans ou communiquées du dehors par quelque contagion. Toutes lesquelles choses representent bien la présence du mal, & l'effet dependant de lui par occasion: mais non pas la maladie qui est vn certain être qui vient en naissance après que quelque faculté étrangere & nuisible a violé le principe de la vie, & penetré sa puissance; & en la penetrant a excité l'Archée à indignation, fureur, crainte, &c. selon lesquelles perturbations il se forge des différentes idées, qui sont à l'instant empreintes, seelées & exprimées en l'Archée: & si-tôt que ces idées sont reuëtuës de l'Archée, la maladie se trouue en existence composée de l'Archée qui est sa matiere & de l'idée qui est son efficiënt.

C'est l'Archée même qui se fait son propre mal, & aussi-tôt qu'il est souillé il deuiet étranger à la nature, & est contraint d'obeir à vn empire étranger, & de soutenir la guerre qu'il s'est souleuée chez lui: car tout ainsi que la santé consiste en l'intégrité de la vie: de même la maladie est logée en la vie offensée. La vie subsiste vniquement & prochainement au siege de l'ame. Et l'ame n'opere rien hors de soy que par la vertu de son instrument official qui est l'Archée vital.

C'est

C'est vne chose étonnante qu'on ait ignoré jusqu'à present que la maladie soit logée en même lieu que la vie, & qu'on n'ait pas pris garde que toutes les vertus des choses souflunaires sont contenuës en des idées, & que ce sont elles qui les excitent. Nous connoissons & sçavons assez par expérience que les plantes ont la vertu de se continuer & multiplier par le moyé de la semence. Cette vertu proprietaire est vn être reel actuellement existant, qui se manifeste continuellement & successivement de semence en semence. Ce n'est pas vne puissance accidentele ni vne simple qualité, mais c'est vne vertu féminale par laquelle les plantes maternelles depeignent des idées en leurs semences, qui contiennent des figures & des proprietés selon lesquelles cette semence sera excitée à ébaucher, & produire vne autre nouvelle plante de son espece: & l'idée de cette semence sera instruite de tout ce qu'il faut qu'elle fasse pour former la production.

Tout ainsi qu'il y a aux plantes vne vertu qui suscite l'image féminale à la generation. De même il y a vne vertu qui fabrique les idées de la lumiere motiue, qui est le principe commençant du mouvement, des vens & des tempétes, & de tout ce qui doit être mis en execution par les vaites étenduës de l'air.

Il n'importe pas de sçavoir si nôtre Archée a vne vertu terrestre ou astrale, pourueu que nous comprenions qu'il a eu la faculté d'exciter chez nous des tempétes & des orages depuis la desobeissance de nos premiers parens: si bien que toutes

les maladies sont de certaines conceptions depeintes par ce recteur inuisible qui ne sont propres qu'à nous accabler de desordres, & de calamitez, car tant les idées conceuës en l'Ame, que celles qui sont formées par les esprits allis aux sept visceres qui correspondent aux sept planetes erratiques sont toutes depeintes en la substance airée de l'Archée: voilà comme l'aprehension de la peste, engendre la peste, & comme la peur subite de la mort a souuent étouffé & éteint la goute en sorte qu'elle n'est jamais reuenüe si la crainte de perdre l'honneur, ou le déplaisir de l'auoir perduë, durent vn iour entier, est capable d'engendrer l'épilepsie. Aussi le déplaisir d'être deuenu pauvre iette souuent les personnes insensiblement dans la folie, & en d'autres il engendre les écrouilles.

La tristesse est vne triste pensée qui est encor vn non-être mental, & par conséquent elle n'a encor point de puissance d'agir de foy, jusqu'à ce qu'elle se soit formée vne idée actiue, & par ainsi il se fait quelque chose de rien, ni plus ni moins que la perturbation en la femme grosse engendre vn monstre & transmüe le fœtus humain en bête: parceque c'est le propre de l'imagination de former des images tant aux choses mentales qu'archées. Donc la tristesse qui est vne lente perturbation engendre vne idée qui consume insensiblement la vie, & la ronge; parce que les idées de cette nature là, ont pour matiere partie de la substance airée de l'Archée qui est degeneré, qui ne tâche qu'à peruertir le reste des esprits ( qui ne sont pas encor

soüillez) en sa nature peruerse.

Cette degeneration se fait au Daumuirat, ce qui fait que ceux qui sont dans la tristesse pouffent continuellement des soupirs, ce qui arriue aussi en la puilliance de la propre phantaisie de l'Archée influant ou fixe, qui tous deux se forgent des images, & des idées tres-puillantes, comme nous auons déjà dit cy-deuant: si bien que ces idées diferentes font la difference qu'il y a entre les maladies passageres & chroniques. C'est pourquoy ceux qui voudront prendre garde de prés trouueront que toute perturbation de l'ame qui est forte & longue, & qui ne sort point de la substance de l'Archée du Daumuirat, ou des visceres dediez aux imaginations, engendre diuerses sortes de folie, qui aduiennent selon la diuersité des idées qui les ont suscitées. On verra aussi que si quelques simples, vegetables, tant degenez en dedans que communiquez du dehors paruiennent vne fois à l'Archée du Daumuirat, qu'il s'engendre de semblables idées de folie. Ce qui est assez euident aux morsures legeres des enragez qui communiquent leur venin quoy que par vne fort leger contagion.

Aussi on void que les maladies concentrées aux parties vitales qui ont correspondance avec les astres, les maladies hereditaires, & celles qui prouiennent de la foiblesse ou de la force inegale de quelque partie, ont interieurement vn certain principe inuisible d'où elles tirent (comme d'vn magazin d'idées) les renouuelemens de leurs tragedies

inopinées & periodiques; selon leur maturité ou mutinerie.

Si les idées s'attachent au sang ou à la liqueur alimentaire qui est prête à être assimilée, il en fait des dereglemens conformes aux idées archeeles, & aux idées de perturbation.

L'Archée fait souuent des desordres par ses propres passions & dereglemens sans aucune cause euidente, en sorte qu'il s'irrite & deuiet turbulent sans qu'on s'en aperçoie, & sans le pouuoir preuenir: c'est pourquoy il le faut appaiser par des sedatifs conuenables auant que de s'attacher à la cause occasionelle: autrement on fait comme celui-là qui veut epuifer vn ruisseau sans au prealable auoir bouché sa source.

Il suffit donc d'auoir montré que les idées feminales sont le principe commençant de toutes les semences, des generations, vicissitudes & dereglemens qui arriuent au monde.

L'Exemple d'vn corps mort pourra faire comprendre que les idées ne sont pas moins formées par l'Archée que par l'imagination: car nonobstant que le cadaure d'vn homme mort par vne lente langueur ne soit pas plus froid que celui d'vne vache qui seroit expiré par vne semblable maniere (ce que le tact peut assez verifier: neantmoins il n'y a point de froid glacial qui refroidisse tant la main de celui qui le touche que fait ce cadaure. Ce qui ne se fait que par l'apprehension de l'Archée qui en touchant le cadaure a peur de la mort.

Premie

Premièrement, Il sent la mort peut-être auant que l'Imagination s'en soit aperceüe.

En second lieu, Il en a peur.

En troisiéme lieu, L'Esprit in-fluant se retire & prend sa fuite.

En quatrième lieu, Le fixe qui reside en la main est si épouuanré qu'il meurt presque de peur : En sorte que l'Archée retient si bien quelque temps l'image de la mort, tant que l'idée de la peur y demea-re, qu'à grande peine se peut-on ré-chauffer la main d'une heure au feu : ce qui fait voir que l'idée de la peur est reellement là, qu'elle en démontre euidentement les effets, & qu'elle est formée par l'archée & non pas par l'imagina-tion de l'homme : & par ainsi, que si l'Archée s'enfuit de crainte & de peur : qu'il se peut par sem-blable raison s'attrister, fâcher, & entrer en furie, & en d'autres passions par lesquelles il s'afflige & se rend nuisible à soy-même selon qu'il plait aux idées qu'il s'est luy même forgées par sa pro-pre liberté.

## CHAPITRE VII.

### *Diuision des maladies.*

**T**oute maladie est formée par l'Archée & fabriquée de sa propre substance : si bien que la maladie consiste materielement en la partie de l'Archée, ou la maladie a été sigillairement em-preinte, & y habite comme dans sa propre demeure & dans son se-minaire.

Elle a le plus souuent vne ma-tiere occasionelle qui l'excite, ou bien elle engendre quelque pro-duction de soy, qui sert d'occasion à exciter des maladies secondes.

Elle a pour cause efficiente vne idée morbifique, & comme la matiere de cette idée est prise de la propre substance de l'esprit de vie: aussi il y a de certaines idées qui naissent de luy, lesquelles il se forge luy-même : ce qui fait qu'il y a premièrement autant d'espe-ces de maladies, qu'il y a de sor-tes d'idées morbides. De plus il y a autant d'especes d'idées mor-bides, qu'il y a de diuersité d'ordures & d'excremens chez nous, soit qu'ils soient venus du dehors, ou engendrez en dedans, que prouenus de l'erreur des facul-tez digestiues, ou de la degenera-tion de la liqueur vitale & alimen-taire.

De plus il y a tout autant d'i-dées morbides en nous, qu'il y a de puillances qui peuvent alterer nos esprits : comme par exemple, si on a pris vn solutif trop vio-lent, encor qu'il soit bien tôt ex-pulsé par le ventre : neantmoins sa qualité veneneuse ne laisse pas de demeurer, & de s'attacher opi-niâtement à l'estomac & aux inte-stins, & de continuer ses hostilitiez par des euacuations fœtides jusqu'à la mort.

Voilà comme les venins quoy qu'ils ayent été rejettez d'abord, ne laissent pas souuent de faire mourir lentement & insensiblement ceux qui les ont pris; ou ils laissent des mauuaises impressions ideeles en l'Archée qui se communiquent quelquefois à la posterité, & tuent ceux

ceux qui en sont souillez : c'est ainsi que les maladies hereditaires & leurs adherés naissent finalement avec nous qui ne se contiennent que par des idées comme la goutte, l'épilepsie, &c. elles exercent leurs tragedies & les contiennent pendant la vie sans ordure manifeste, & sans matiere visible; parce que ces idées sont scellées en l'Archée, ou en l'esprit fixe des parties qui se réueillent chacune en leur temps.

Encor que nous fassions mention de la cause occasionelle, ce n'est à dire que nous entendions que la dite cause soit la maladie : mais il faut entendre que la maladie est vne être inuisible fabriquée par occasion par la matiere externe.

Generalement parlant les maladies procedent des receptions & des retentions : par les receptions il faut entendre les iniections, immissions & introductions qui se font par quelque cause externe ou par les ministres du demon, les conceptions, les inspirations & susceptions desquelles nous parlerons par ordre : ensuite de quoy nous traiterons des retentions qui proviennent tant de la part du corps & de la distribution, que des digestions & transmutations.

Les receptions qui sont introduites secretement chez nous, emeuvent l'Archée, & l'affectent tellement, qu'il s'en forge vne idée qu'il imprime en vne portion d'iceluy, en sorte que cette idée devient la vraye mere de cette maladie, qui trouble d'abord toute l'economie, & la tranquillité des esprits.

Les retentions proviennent d'vn

vice interne, & par des defauts interieurs. Ce sont pour la pluspart des excremens qui viennent des choses que nous auons prises, ou qui sont engendrées chez nous; qui comme d'igraciez de la Republique naturelle n'ont plus de part à la vie.

## CHAPITRE VIII.

### *Des Receptions ou Malefices lancez spirituellement par les Ministres du Demon.*

Les Anciens n'ont point fait de mention de ces receptions spirituelles & merueilleuses, qui étoient introduites & lâcées dans les corps par la cooperation du Demon. Les Theologiens & les Jurisconsultes ont bien fait quelque recit de leurs inquisitions : mais on n'en a sçu que dire aux Ecoles de Medecine.

Ceux qui ont du penchant à l'Atheisme se rient des enchantemens, & ne veulent pas croire qu'il y ait des Demons.

Ils disent que la crainte de Dieu & ce qu'on suppose de l'immortalité de l'Ame ne sont que des pures inuentions que la politique a recherchées pour estreindre le peuple à ses loix.

Les autres auoient bien d'être conuaincus par les Lettres saintes qu'il y a des Demons, & qu'ils sont les Ministres de l'Enfer : mais ils croient que bien loin d'être ennemis de l'homme, qu'ils leurs seruent de genie, de compagnons & d'amis : Telement qu'ils prennent tout ce qu'on dit des sorciers & sorcieres

forçières pour des songes & des tromperies fabuleuses, ou pour des rêveries d'hypochondriaque. Il y en a d'autres qui nonobstant qu'ils soient contrains par l'autorité de la même Ecriture de croire aux opérations du Demon & aux enchantemens, ils estiment pourtant que ce sont des Arts qui ne sont pas autrement condamnables, que parce qu'elles ont été enseignées par le diable, & qu'elles ne buttent qu'à faire du mal.

Pour faire voir de quelle manière le Demon agit en ces exercices diaboliques, il est nécessaire de repeter les theses suivantes. 1. Que toute forme vitale est la lumière vitale de son corps. 2. Qu'encor que les formes des inanimez different des ames en degré, & en nature de lumière, que neantmoins elles conuiennent toutes en quelque chose d'essentiellement lumineux. 3. Qu'en vertu de cette lumière elles s'atteignent & se penetrent immédiatement & mutuellement: Et par ainsi que ces formes conjointes operent ensemble, tout de même qu'une lumière se joint, entre & darde dans vne autre lumière: car encor que les rayons (écartez) du Soleil soient rassemblez & ramassez en pointe par le moyen d'un miroir ardent, duquel la moitié sera colorée & l'autre non, les rayons qui partiront de la partie du verre colorée se reuétiront de la même couleur dont le verre a été peint, & ceux de l'autre moitié seront clairs & sans couleur, qui s'en iront tous (aussi bien les colorez que les autres) d'un baze large, se rendre & s'unir en vne pointe; où étant paruenus, ceux qui étoient

partis à droite, de la partie du verre coloré se reflechissent & s'écartent à gauche, & ceux qui sont venus du côté gauche & du verre sans couleur, s'en vont à droite en se croisant. En sorte que les rayons du verre coloré conseruent toujours la même couleur qu'ils auoient empruntés du verre: nonobstant qu'ils ayent été vnis l'un à l'autre au point de connexion: ce qui fait voir que les lumières formeles, quoy que différentes en genre & en espèce se penetrent immédiatement l'une l'autre, & operent par communication & sans se lasser. 4. Que toutes les formes des corps sont des vraies lumières non pas pourtant substantielles, car il n'y a que l'ame intellectuelle qui soit vne substance formelle, immortelle & inefaçable, qui en qualité d'image de Dieu, atteint & penetre avec superiorité toutes les autres formes inferieures à elle. 5. Que le demon de la creation n'a pas la puissance d'atteindre aucune forme, pour y exercer par vn empire absolu ce qu'il voudroit, veu que c'est vn esprit abstrait de tout être corporel, qui a été malheureusement & étroitement lié & garroté après son peché. 6. Il ne luy est demeuré que la seule puissance de mouuoir les corps de leur place, non pas par attouchement, puis qu'il n'a point d'extrenitez par lesquelles il les puisse toucher: mais seulement par vn certain blas, ou aspect, semblable à celuy des astres enuers les meteores, & il n'a pas le pouuoir de casser vne vitre sans l'aide du franc arbitre de ceux qui sont sous sa tutelle. Comme cette puissance a été donnée naturellement aux Anges, aussi a-t'elle été

N n laissée

lâissée semblablement aux Demôs. Ils ont bien vn blas naturel par lequel ils peuuent susciter des orages en l'air, & des tempêtes sur la mer, toutes les fois que Dieu le leur permet: c'est pourquoy quoy qu'il soit ennemy iuré de l'homme, & qu'il lui veuille tout le mal qu'on se pourroit imaginer, il ne peut rien faire sans la permission diuine, ni sans la libre cooperation de l'Ame immortele, c'est pourquoy il attrape & trompe miserablement ses adherans qu'il lie & attache par vn pacte, afin de les éloigner d'auantage de Dieu; & pour gage de leur traité il promet de leur enseigner des secrets sous certaines formules & paroles feintes & ambiguës: il leur fait faire des inuocations impies, des execrations, coniuurations, & des vœux, par des lignes, figures, seaux, caracteres, nombres, heures, & momens limitez. Il leur fait prendre des vegetables & des ordures, & par leur consecrations, épurement, vilainies, & autres niaiseries infames qui n'ont aucune vertu. Il promet de leur faire faire des choses admirables, & les enchâte & trôpe de tele maniere qu'il leur fait commettre mille méchancetez au mépris de Dieu & au preiudice des hommes: car il ne lui est pas difficile de persuader ce qu'il veut à ceux qui ont vne fois renoncé à la grace diuine: & qu'il possède entierement, en leur faisant croire que toutes les méchancetez qu'ils commettent se font par sa vertu. Il leur fait adorer vn bouc comme si c'étoit de lui qu'ils deussent recevoir le don de faire des miracles. Si les moyens qu'il prescrit auoient quelque faculté d'agir comme il le

fait accroire à ses esclaves, ils auroient la même vertu par vne necessité naturele d'agir en toute sorte de main, & toujours également sans aucune reflexion au pacte & aux vaines circonstances: mais il ne peut rien faire que ce ne soit par la cooperation de l'Ame de ceux qui se sont donnez à lui. Premièrement, parce qu'il n'a pas la vertu de former des idées operatiues, comme fait l'homme par la dignité de l'image de Dieu qu'il presente en son Ame, à qui toutes les brutes, &c. ont été soumises par le commandement diuin; si bien que c'est des sorciers & sorcieres qu'il emprunte les idées operatiues qui sont seelées & empraintes aux ordures & aux venins. Secôdement, il n'a point d'accez ni d'atouchement immediat, & encor moins d'entrée dans les lumieres formelles, auxquelles neâtmoins toutes les proprieté des choses y sont empraintes par vne idée formelle. Troisièmement, il n'a pas la liberté d'agir, ni la puissance de faire du mal à ceux qui ne lui veulent pas obeïr: & si quelquefois il sert de bourreau pour executer sur les hommes les chastimens de Dieu, cela se fait par le commandement du Tout-puissant: car tout ce qu'il peut de soy, c'est de mal vouloir, & par consequent il est necessaire pour operer, qu'il mandie des moyens naturels qui ayent la puissance qu'il pretend appliquer qui depende du franc arbitre, & qu'il ne peut pas administrer absolument ni immediatement que par les mains, & par le moyen de l'Ame de ceux qui sont attachez à lui qui a pouuoir d'atteindre par le don de creation

tion à la lumière de toutes les formes qui luy sont soumises. Premièrement il commence à exercer ses premières fureurs sur le bestail par le moyen des forciers, se servant de leur puissance libre & d'un attouchement étranger, afin de joindre en un moyen les idées qu'il emprunte des mêmes forcieres qui les ont formées, pour les darder & iaculer par cette voye étrangere aux formes, qui ont été soumises à l'homme : si bien qu'il s'attribuë à lui-même, ce qui est propre à l'homme, & veut qu'on lui en rende des hommages d'adoration. Par exemple, premièrement l'homme peut nuire à sa prudence, à sa santé, & à sa vie par ses propres passions : & ces desordres turbulens de l'Ame ne demeurent pas des simples êtres de raison ; mais en tombant seminalement en matiere, elles impriment des idées de leur perturbation qui sont constantes & permanentes : ce qui se preuve par l'exemple de la femme grosse, qui en même temps qu'elle a eu peur d'une souris, il s'en engendre vne semblable au fœtus au même endroit où elle s'est touchée avec la main. Secondement, autrefois le fœtus est entierement conuerti en monstre. Troisièmement, ce qui est naturel & ordinaire à vne femme grosse, peut être semblablement naturel à vne forciere qui n'est pas enceinte, c'est à dire qu'elles peuvent former toutes sortes d'idées ; lesquelles impressions & idées (qui sont des semences sigillaires) sont suscitées aux forciers & forcieres, & empruntées par le Demon, qui les imprime à des vilainies qu'il leur suggere pour leur faire infe-

cter : ce qui fait qu'elles sont dites *Venefica* en Latin, c'est à dire faiseuses de venin, parce qu'elles font des venins de ce qui n'est pas venin, qui en après sont appliquez tant par ce blas motif, qui est propre & libre au Demon, que transferées en l'objet pretendu par le seul desir de la forciere qui en est le moteur & le directeur : puis la forciere pend, enterre, fait boire, oingt, & laue ses mains des ordures qu'elle a infectées par un être ideel enuenimé, pour le transferer en l'objet auquel ils desirent de nuire : & comme ces idées seminales, malignes, & vénéneuses sortent de leur sujet propre pour être d'un Archée étranger, afin d'être introduites au corps de l'enforcélé, d'abord l'Archée dudit enforcélé est corrompu & alteré par elle : c'est pourquoy comme le Demon ne peut pas faire cette application de foy, autrement il perdrait tous les mortels, comme étant leur ennemy iuré ; il suscite en l'esprit des forciers des fortes idées de desir & de haine, par lesquelles il puisse transferer ce qu'il veut, à ce qu'il pretend d'affecter, qui est cause qu'il prescrit à ces vilaines des execrations avec l'idée du desir, & d'une terreur odieuse. Nonobstant que l'homme puisse par son franc arbitre donner un coup de couteau à un autre, pourtant il ne le fera pas qu'il n'en ait le desir, & que ce ne soit par le commandement de la voloté, ce que le Diable ne peut pas faire ; d'où il est aisé à voir que premierement le Diable n'a pas la vertu de former des idées seminales qui puissent subsister actuellement & positivement, côme il est permis de faire à l'Ame humaine (qui est l'image de Dieu) par un desir

ardent, & comme ce desir est vne passion de l'imaginant, aussi il ne produit pas vne idée inutile, mais vne idée d'exécution, & vne idée motiue de l'enchantement; c'est pourquoy cét ennemi de l'homme requiert qu'il se fasse vn atouchement du corps qu'il pretend d'enchanter ou de quelqu'autre chose d'envenimée, qui puisse seruir de moyen, afin que les idées receuës & imprimées en elle, agissent par vne vertu sympathique semblable à celle du vitriol (qui guerit les playes absentes sans les toucher) sur ce qu'ils veulent nuire; & les euaporations natureles & excremens de ces corps la seruent de moyen à ce commerce sympathique, qui étant enterrées sous le seuil d'une porte ou ailleurs, ou suspenduës en l'air nuisent au premier qui entre sans le toucher, & decochent sur luy toute leur malice veneneuse, sans que la forcieri ait dressé son intention directement contre cette personne là qu'elle ne connoit peut-être pas particulièrement, & sans auoir conceu aucune haine contre elle: ce qui se fait beaucoup plus subtilement que ne fait naturellement la veuë du basilic, & l'engourdissement & la stupeur que cause la Torpille: car comme le basilic darde son venin par ses rayons visuels directement à ce qu'il regarde, & non pas aux autres objets quoy qu'ils soient plus proches de luy. Et comme la Torpille ne dirige le sien qu'au bras de celuy qui la tient & la prise au filet: de même les idées feminales jointes aux ordures suspenduës ou enterrées sont animées & fortifiées par l'idée du desir, comme sont celles du

basilic & de la Torpille par le propre desir & volonté qu'elles exercent sur l'objet determiné. Et notwithstanding qu'il y ait quelque chose à dire entre la similitude que nous rapportons du basilic & des idées des forciers: neantmoins nous nous en seruons pour montrer que si ces vils animaux ont naturellement vne vertu executiue de leur intention (contre ceux-là à qui ils veulent nuire) par la seule veuë, intention, desir ou haine (ce qui se fait aussi en toutes les autres choses qui émeuent sympathiquement & magnetiquement leurs objets éloignez) Que cela se doit faire encor beaucoup plus excellemment & naturellement en l'homme, à qui toutes choses créées ont été soumises comme nous apprend l'Escriture sainte. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si les forciers par vn simple atouchement transferent leurs enchantemés aux objets éloignez, ce qui se fait encor plus grossièrement que nous n'auons dit des animaux sus-mentionnez: mais beaucoup mieux & plus étroitement, lors qu'elles attachent leurs enchantemens au sang, au pus, & aux euaporations & excremens du corps. Ce n'est pas à dire pour cela que les moyens sympathiques doivent être diffamez, (parce que les Ministres du Demon s'en seruent) non plus que la repercussion qui se fait en batant la forcieri qui a enforcélé: car celuy qui bat la forcieri renuoye naturellement l'enchantement en son Autheur, ce qui ne doit pas être méprisé par les scrupuleux, ni mis au rang des superstitions.

CHAPI

## CHAPITRE IX.

*Des malefices materielez & de qu'elle maniere ils sont introduis aux corps des maleficiéz.*

Ovte les receptions qui ont été lancées spirituellement par les ministres du demon, il y en a qui sont materielement iettées & introduites comme des épics de bled, des épines, des aiguilles, du poil, de la paille, des petites pierres, des coquilles d'œuf, des pieces de pot cassé, des gouffes, des insectes, des morceaux de drapeau & de cuir, des instrumens d'artisans, &c. Comme on peut voir chez les Historiens & par quantité d'exemples raportées par l'Auteur que le Lecteur curieux pourra voir où il traite. *De injectis materialibus.* Qui ont été introduites insensiblement & retenues dans les corps de plusieurs personnes & de bestes, puis rejettées avec beaucoup de peine & de souffrances, qui la plupart excèdent de beaucoup en grandeur & grosseur les ouvertures par où elles sont entrées.

La plupart de ceux qui ne peuvent pas comprendre comme cela se peut faire, ne veuillent pas croire qu'elles ayent été reellement introduites: mais que si elles paroissent avoir été rendues par vomissement ou autrement, que ce n'est que par vne illusion & enchantement du demon, qui ébloüit

les yeux des spectateurs. Les autres ne pouvant pas, nier la realité des choses qui aparemment étoient sorties du corps après avoir veu remuer les insectes, fondre les metaux, brûler le bois, &c. croient qu'elles ont été aportées de loing: ou qu'elles ont été reduites en poudre par le diable, avant leur introduction, & leur sortie, & si-tôt qu'elles sont sorties du corps qu'elles sont remises en leurs formes precedentes. Voila comme les ignorans des secretes operations de nature raisonnent, & prennent tout ce qui passe au dela de leur connoissance pour des enchantemens & des œuures diaboliques. Nous ferons pourtant voir que les corps solides passent naturellement par des voyes imperceptibles sans l'aide du demon: & que c'est vne absurdité de s'imaginer que le demon puisse faire, détruire & refaire vne même chose toutes les fois qu'il lui plait, & la reduire de la priuation à la forme precedente après que la semence dispositiue est paruenüe à sa fin. Que c'est vne impieté de vouloir attribuer vne puillance au demon qui surpasse la nature. Finalement que toutes ces injections se font immédiatement par l'homme & non pas par le diable: car encor que le demon ait vn blas motif: neantmoins il n'a pas le pouuoir de nuire aux innocens quand il veut. N'a-t'on pas veu des coûteaux, des aiguilles, des épics, des arêtes de poissons aualées, & des grandes pieces d'os & autres corps solides assés gros qui sont sortis par des abicez poussez de l'habitude du corps, qui pour y paruenir ont dû trauerter

l'estomac, les intestins, la matrice, l'omentum, l'abdomen, la pleure, la vefcie & autres membranes, ( desquelles la moindre blessure est mortelle, sans faire playe aux parties par où elles ont passé. Le Lecteur curieux pourra voir quantité d'histoires chez l'Auteur, & en d'autres qui montrent que la nature fait beaucoup d'operations merueilleuses sans l'aide du demon par des idées fortes d'appetit, de desir, de terreur & d'auerfion. Encor cette penetration n'est-elle pas si admirable : que ce qu'on a veu arriuer à des femmes prêtes d'accoucher qui ayant veu trancher la tête à des criminels, ont à l'instant mis au monde des enfans récemment decapitez, qui auoient encor le col tout sanglant, sans que jamais la tête ait paru, & qu'on ait peu connoître ce qu'elle étoit deuenüe.

Il ne faut pas s'étonner de la penetration des dimensions en la nature humaine, puis qu'elle est ordinaire & naturelle aux semences : car il y a des corps beaucoup plus pesans que la matiere dont ils sont engendrez comme l'or, où il est necessaire que l'eau qui lui sert de matiere (comme nous auons fait voir en son lieu) penetre autant de fois sa substance, que l'or la surpasse en poids auquel il faut qu'elle se penetre par condensation. Ce que les semences font par la vertu spirituelle de leur archée : car l'archée tant aux semences susdites qu'en nous mêmes absorbe la matiere & fait des operations semblables à des enchantemens ; par-

ce qu'à parler proprement, l'archée n'imité pas les enchantemens, mais les enchantemens suivent les reigles prescrites par l'archée, en tant qu'il opere bien d'une autre maniere que ne fût pas les corps les vns avec les autres. Ce qui est evident aux affectiôs de matrice, où cet esprit vterin exerce des operations semblables aux enchantemens.

Pource qui concerne la penetration des corps, nôtre Archée les absorbe tellement en soy qu'ils deuiennent quasi comme esprits par exemple, L'eau forte par le moyen de ses esprits rend le cuire le fer, l'argent, &c. ( qui sont d'une nature fort solide & opaque ) tellement inuisibles & transparents qu'ils peuvent passer à trauers le papier gris, ou le moindre atome de poudre ne pourroit pas passer avec elle, qui demeure pourtant encor essentiellement en leur espece metallique : ce n'est pourtant pas que la similitude de la penetration des dimensions s'accomode vniformement avec cet exemple icy : parce qu'il n'y a point de raison demonstrable qui puisse conuenir à des choses si merueilleuses veu qu'il est impossible de sçauoir comme quoy l'idée qui est empreinte aux semences, figure, dirige & dispose les constituts.

Premierement il est certain que le diable n'a point d'empire sur nous, & qu'il n'a pas le pouuoir de nuire aux hommes malgré eux sans vne permission particuliere de Dieu. De plus le diable n'entre que par force dans le corps d'un iuste (où à ce que nous apprend la foy le Royaume de Dieu est établi, & l'habitation de la sainte Trinité)

Trinité) à caue qu'il fuit la pre-  
 sence de Dieu tant qu'il peut : car  
 s'il luy étoit permis de faire tout  
 ce qu'il souhaiteroit, il n'y auroit  
 perfonne qui fût exempt de ses  
 malefices : mais c'est la forcieri  
 qui par vn être naturel forme en  
 son imagination vne idée libre,  
 naturele & nuisible : ce que le dia-  
 ble ne peut pas faire, parce que la  
 formation des idées requiert l'i-  
 mage de Dieu, & vne puissance  
 libre, ce qui fait que les forciers  
 & forcieres operent par vne vertu  
 naturele, aufli bien enuers les iu-  
 ftes & les innocens, qu'enuers les  
 méchans. Mais comme les enfans  
 font plus fufceptibles des enchan-  
 temens que les plus âgés, & les  
 femmes plus que les hommes forts,  
 c'est vn indice qu'il y a vne puiffan-  
 ce naturele limitée en l'enchantement  
 de laquelle vn esprit fort fe  
 peut defendre.

Le Diable donc presente à fes  
 Ministres des venins & autres vi-  
 lenies afin d'y joindre les idées qui  
 ont été formées en leur imagina-  
 tion, & les y fermenter : en après  
 il conferue ce venin ideel, & em-  
 pêche qu'il ne s'exhale, & ne foit  
 emporté par les vens, ou qu'étant  
 enterré il ne foit détruit par quel-  
 que ferment fracide : puis il trans-  
 fere localement ce venin enuers  
 l'objet enchantable : neantmoins  
 il ne luy est pas licite de le porter  
 ou de l'appliquer à l'homme : mais  
 il fort de la forcieri vn autre  
 moyen executif, emanatif, & man-  
 datif pour enchanter l'homme,  
 qui n'est autre chose que l'idée  
 d'vn defir fort ardent, qui est tou-  
 jours porté directement à la cho-  
 fe defirée. Si bien que ces moyens

operatifs viennent tous de l'Ame  
 de l'homme, & le Diable ne fert  
 à ces occasions là que de garde &  
 de fpectateur : car comme Dieu a  
 crée de rien tout l'Vniuers, aufli  
 l'homme par le moyen de fon Ame  
 qui est l'image de Dieu, peut créer  
 de rien certains étres de raifon en  
 la propre puiffance de l'imagina-  
 tion qui quoy qu'en leur commen-  
 cement ils ne foient que des non-  
 étres) pourtant ils font quelque  
 chose de plus que des purs étres  
 priuatifs & negatifs : car premiere-  
 ment lorsque ces idées conceuës fe  
 reuétent d'vn corps en efpece d'i-  
 mage fabriquée par l'imagination,  
 elles deuiennent des étres fufsi-  
 ftans au milieu de leur veftement,  
 qu'elles rempliffent & occupent  
 également par tout, & font faites  
 des vrais étres feminaux & opera-  
 tifs, par lesquels les choses desti-  
 nées font d'abord totalement diri-  
 gées comme fujetes.

Cette puiffance a été donnée au  
 feul homme, comme la vertu de  
 produire & d'engendrer a été con-  
 cédée à la terre & aux brutes. Il est  
 bien vray que le chien peut trans-  
 ferer fon venin (qui est propre à fon  
 efpece) à la faluue : ce qui fe fait  
 aufli en plusieurs autres venins d'a-  
 nimaux : mais de former des idées  
 abstraites de fon efpece, & éloi-  
 gnées de proprieté adjacentes, ce-  
 la n'appartient qu'à l'homme feul.  
 Quand on confideré de bien prés,  
 il femble que s'il n'y auoit pas en  
 l'idée qui est formée par l'ima-  
 gination quelque droit d'entité,  
 qu'elle ne pourroit pas fe reuérir  
 ni prendre corps : & ne pourroit  
 pas, par vne fimple imagina-  
 tion s'associer au corps de l'Archée  
 puiſque

Puis que ce qui en soy n'est purement qu'un rien, ne peut rien faire de reel, tellement que la conception periroit d'abord qu'elle seroit conceuë sans engendrer aucune idée: outre que si cette idée n'étoit qu'un pur rien, elle s'aneantiroit & s'en iroit en rien: mais comme la phantaisie procede (de la conception) à l'idée, ou à l'image formée, & delà en un être seminal: il s'ensuit qu'il se fait quelque chose de cette conception-là en l'imaginatiue. C'est à dire que l'imaginatiue crée quelque être seminal, qui est un principe dispositif à la formation de l'être en puissance: de la maniere que de l'acier & du cail-loux, il se forme une étincelle, & de cette étincelle un grand incendie qui est d'une action tres-agissante. De même l'imaginatiue se frotte par la conception à l'objet, d'où il sort une idée. Telement que l'acte de l'imagination a quelque fondement aprochant à une réalité principiante, & l'imaginatiue a pour cet effet-là des propres images conformes avec l'ame (comme beaucoup croient) qui sont ou quelquefois presentes ou excitées par la memoire & r'appelées par le souuenir. Pourtant il faut considerer ces choses-là non pas comme s'il y auoit en nous des preludes d'idées qui precedassent ce qui se conçoit par l'imagination: mais c'est que lesdites idées sont faites de l'acte de l'imaginant qui forme les images par la confection de la puissance & de l'objet imaginé: aussi l'ame forge des nuës images qu'elle eleue de son sein lesquelles si elle ne lie d'abord en l'archée, elles perissent à l'instant & demeurent

steriles. Il est bien vray qu'aux fievres, & aux veilles morbides nous resents des ombres & des folles images qui roulent en l'imagination sans suite, ni liaison, qui toutes les fois qu'elles viennent malgré nous & sans que nous les voulions imaginer sont accompagnez d'un travail fâcheux, lesquelles doiuent ce semble déjà être necessairement en existence auparavant, comme des ombres cachées auant que l'imagination ait fait reflexion sur elles, qui partent confusement de la memoire, où elles ont été autrefois & souuent empreintes: & nonobstant que ces idées ombrageuses, soient confuses & souuent ridicules & faulles, & par consequent qu'elles n'ayent iamais deu être auparavant conceuës par une saine imagination: neantmoins la pluspart ont été une fois naturellement décidées & constituées à bon écient sur lesquelles il en suruient d'autres, qui se compliquent & se trauerlent mutuellement, qui engendrent de la confusion: autrement quand elles viennent par ordre, l'image suivante a coutume de détruire la precedente, si elle lui est opposée: au contraire si la dernière, a de la conuenance avec la première, elle la fortifie: ou s'il y a quelque obliquité entre l'une & l'autre, elle ne se determine que confusement, & roulent en l'esprit comme des ombres: mais cela ne sert de rien à la préexistence supposée des idées: veu que les idées se forgent de nouveau par l'action de l'imaginatiue, tout ainsi que fait chaque étincelle de feu, par chaque entrechoq de l'acier & de la pierre à feu. Ce qui ne deroge  
non

non plus à l'actiuité des idées, que l'étincelle à vne grande incendie.

On répond à la premiere objection, que tout de même qu'il n'y auoit point de feu à la pierre ni en l'acier auant l'entrechoc, de même qu'il n'y a point de prelude d'entité, ni de vestige d'idée auant la conception & la confrication de l'imaginatiue & de l'objet: mais que toute premiere entité d'idée soit en acte de la conception; & l'idée se forme veritablement, lors que l'étincelle (qui autrement se perdroit) tombe sur la méche, alors l'image est conceuë en l'Archée, d'où prouiennent les aluettes des maladies.

Pour reuenir à la maniere inuisible par laquelle ces iniections materielles sont introduites, elle est tout à fait diabolique: car comme le Diable n'a rien de reel qui ait été laissé en sa liberté: neantmoins comme il est le pere des mensonges il se sert de fausses apparences auxquelles l'homme n'a point de part. De dire certainement de quelle maniere il rend inuisible les choses visibles, soit qu'il les enuelope ou aprehende de son esprit inuisible, ou qu'il ébloüisse les yeux des spectateurs, ou que cela se fasse de la maniere par laquelle vne chose en penetre corporelement vne autre, il est difficile de penetrer ces secretes operations: mais il suffit d'auoir montré que toutes ces operations là se font naturellement en l'homme: si bien que les choses preparées pour le malefice étant renduës inuisibles, sont transferées par le Demon à l'objet où l'idée du desir de l'homme bure: & comme le couteau est

enfoncé dans la chair de celui qui reçoit le coup par le desir & le contentement de celui qui blesse: De même le corps enchanté étant rendu inuisible par le Demon, est jetté dans celui qui reçoit le malefice par l'idée du blas motif de la forcere.

La guerison des maleficiés s'acquiert en partie par les remedes Ecclesiastiques qui sont miraculeux: & en partie par quelques simples à qui Dieu a donné la vertu de resister, de garentir, de corriger, & de guerir les sortileges: comme on lit, du parfum du foye de poisson pour l'auéglement de Tobie, & d'Eleazar au liure 8. de Ioseph, chapitre 2.

Il y a de certains simples qui chassent les demons: il y en a d'autres qui empêchent la penetration de la lumiere formele, qui est attachée aux excremens: les autres empêchent l'approche, l'entrée ou l'application. De plus, il y en a plusieurs qui corrigent ce venin là & les éteignent. 1. L'Electrum mineral immaturum de Paracelse pendu au col deliure ceux que cet esprit immonde persecute, & pris par la bouche il deliure les enforcelez: ce que l'Auther dit auoir vû plusieurs fois. Il fait aussi grand état du petit hypericon, de l'Aurone, du plu de Dioscoride à fleurs purpurées, qui est la derniere espece de Valeriane en la derniere edition de Mathiole, la veruene aussi à fleur purpurée, l'Adiantum, la Ruë, &c. Le coral rouge & sa teinture. Il se faut seruir des herbes cruës & decoupées, parce qu'étant cuites & contuses elles perdent leurs vertus ideeles: on les arrache, parce que  
O o leur

leur puissance consiste en l'intégrité de la plante, en la saison où elles sont en leur plus grande force, & quand le Soleil leue: Et les corps qui sont sortis doiuent être enuolopez & conseruez dans les herbes qui sont doiées de cette faculté expulsive, parceque par semblable vertu que les playes absentes sont gueries sympatetiquement ses injectiōs là sont detenuës par elles, & empêchent qu'elles ne rentrent vne autrefois: ce que ne fait pas le feu lors qu'on les y jette.

#### CHAPITRE X.

##### *Des maladies qui naissent des conceptions.*

**I**L y a vn être morbide assez semblable aux iniections spirituelles qui procede des conceptions. Nous auons déjà fait voir ailleurs que l'imaginatiue des premieres conceptions étoit établie en la ratte, que delà elle s'étendoit en l'estomac qui avec elle composoit vn duumirat, & au sexe féminin qu'elle s'en alloit directement à la matrice, si bien que la ratte est la source tant des idées conceuës en l'imaginatiue de l'homme, qu'en celle de l'Archée même: car l'Archée a ses imaginations particulières & propres, soit qu'on les veuille nommer imaginations par metaphore ou autrement, desquelles il ressent continuellement les sympathies & antipathies.

Les conceptions de l'Archée prennent dans les lieux susdits des determinations puissantes: & nonobstant que les imaginations lentes des animez qui se font dans le même lieu sans vne forte impres-

sion ou dessein de preiudice soient comme somnieles indistinctes & tout à fait confuses, neantmoins celles qui ont des fortes attaches à quelque passion dans les officines de ces premiers mouuemens, attirent les esprits du cerueau, qui conçoient l'infection du lieu où ils sont attirez: d'où il se forme en après des idées sans iugement, & des affections conformes à leurs causes qui tiennent de la folie hypocondriatique: car comme cette imagination Archeele n'attend ni ne demande point de consentement à l'Âme, aussi agit-elle insensiblement, & suruiuent sans que nous la ressentions.

Ces idées archeeles sont fort puissantes & suscitent beaucoup de maladies: & comme elles viennent malgré nous & lors que nous y songeons le moins, par conséquent la plupart ne se peuuent pas preuenir, corriger ni surmonter comme nous auons exposé au long au Chapitre des Idées Archeeles, parlons à present des conceptions de l'Âme qui sont plus sensibles & euidentes; & disons que nonobstant qu'elles attaquent souuent des personnes doctes & iudicieuses à qui elles engendrent des chagrins & des tristeses facheuses, neantmoins les fêmes y sont plus sujetes que les hōmes à cause de la matrice: car la matrice (quoy qu'elle ne soit qu'un pur sac membraneux, elle ne laisse pas d'auoir vne espece de priuilege insensible à celuy de la ratte, par lequel elle forme des idées fort nuisibles & semblables à des enchantemens qui les rendent infirmes & leur troublent l'esprit malgré qu'elles en ayent, & les iettent quelquefois

quefois dans le desespoir ni plus ni moins que si elles étoient obsédées du Demon, comme rapporte Plutarque qu'en l'île de Chio les jeunes filles prirent toutes envie de se perdre.

Si les mortels méprisent la parole de Dieu ou qu'ils s'amuse à la vouloir expliquer à leur mode, ils se forment des idées chancelantes & douteuses de la religion & d'un doute à l'autre ils forment des disputes qui les conduisent en l'Atheïsme; s'ils tombent dans la superstition avec quelque desir puissant de vengeance ou d'autres pechez. Le Demon se joint avec eux & les jette dans sa nicromancie. Pour bien comprendre cecy il faut se ressouvenir que toutes les images ideeles sont seminales (comme nous auons déjà souuent dit) tant de la part de cet être reel qui est engendré par l'imagination, que de la part des esprits (entant que vitaux & attachez à cette semence conceüe) desquels ces idées empruntent leur matiere, où ils leur seruent de table pour y peindre leur image qui en après deuiennent des iustrumens propres à exécuter les destinées ideeles, & par ainsi l'Archée est penetré & aliené aux fins desdites perturbations. Si on peche en la foy par quelque credule superstition, on se forge des idées par lesquelles on croit être enchantez & incurables, & on deuiet l'eiclave d'une folie desespérée qui fait pâlir, desseiche & épui-se les forces; il y en a que s'ils l'ont inquiétez par quelque scrupule indiscret & desordonné, ce scrupule leur fabrique vne idée inquiète & troublée de la crainte de l'Enfer,

ils menent vne vie toute remplie d'horreur & de crainte, comme s'ils auoient toûjours le Demon en quiette; ils se pleignent, & confessent d'être fous, & ne se peuuent point deliurer de leur folie, au contraire ils s'enfoncent toûjours de plus en plus, & s'attachent à cette idée comme s'ils deuoient être animez par elle; s'ils reuiennent à eux auant que de s'être enfoncez trop auant dans le scrupule; ils vont aisement d'une extremité à l'autre, & forment des idées contraires ils prennent horreur contre le scrupule precedent, & le change en vne liberté licentieuse avec presomption de merite, & un mépris des autres. Voilà comme ils tombent d'une petite folie à vne plus grande: car la presomption n'est autre chose qu'une vaine folie suspendue par des opinions erronnées, dont la plupart des mortels sont atteints. car à cause des vertus, de l'esprit, de la doctrine, des richesses, de la beauté, de la force, de la hardiesse, du parler, de la voix, &c. Chacun se forge des opinions qui rendent la plupart des hommes fous desquels il est dit, *Stultorum infinitus numerus*, veu qu'il n'y a point de folie sans presomption, à moins qu'elle ne soit totalement accompagnée de stupidité; & les idées de la foy, comme de desespoir, de scrupule, d'irreligion, d'arrogance, & de bonne opinion & engendrent vne folie si occulte que les plus sçauans & les plus exercez demeurent long-temps à la reconnoître, parce qu'elle regarde les puissances intellectuelles, qui sont les plus abstraites, & combattent le plus, la grace infuse. Premièrement l'envie, & la

jalouſie tourmentent comme les enfers, & iettent les hommes en vn état deplorable, les idées d'amour & de fornication outre les folies qu'elles excitent, elles ſeruent d'occafion à pluſieurs maladies. Enfin toutes les paſſions dereglées ſi elles ſont ſoudaines, fortes, frequentes, ou longues, elles engendrent des idées & des infirmités ſemblables à elles, qui durent ſouuent pendant toute la vie, il y a des hommes qui ſemblent aller droit à toutes choſes; mais ſi on les pouſſe en la matiere où eſt l'idée de leur ſole opinion, en même temps on decouure leur folie. On a veu ſouuent des perſonnes mourir à l'inſtant par des terreurs, & des triſteſſes ſubites: aux autres elles ont excité des ſyncopes: Et à la plus part des femmes, elles ont émeu des pertes dereglées, qui ne les ont iamais quittées. Que ſi la force de cette idée-là, eſt empreinte au ſang, & qu'il ne ſoit pas expulsé d'abord comme vn étranger (au contraire qu'il ſoit conſerué en l'hypochondre) il cauſe le mal caduc. Les afflictions lentes qui ſont interrompües par quelque interuaile de ſoulagement forgent des idées d'oü procedent la melancholie hypocondriaque aux femmes, & aux hommes la jauniffe, ſi les idées ſont ſeelées au ſang: mais ſi c'eſt à la ratte elles cauſent l'aſthme & des ſuffocations. Si l'affliction eſt jointe avec vne idée de deſeſpoir elle engendre la paralyſie ou la conuulſion, principalement aux filles: mais l'affliction lente iointe avec la colere ou vne haine premeditée engendre l'hocquet, excite des palpitations de cœur, ou cauſe vne

ſuppreſſion opiniâtre des menſtruës & ſi ces paſſions-là ſont violentes elles engendrent le mal caduc, cauſent des auortemens & ſuffoquent l'enfant au ventre de la mere. Si la colere eſt ſubite & qu'il ait fallu ſe cōtraindre ou diſſimuler ſo emportement il s'engendre vne idée, d'oü partent les mouuemens dereglés de matrice, à droit, à gauche, & avec des douleurs inſupportables: & aux hommes des difficultez de respirer & des fieures qui ſe terminent en jauniffe & hydropiſie. La haine & l'auarice engendrent l'atrophie & l'emaciation, & forgent des idées qui répondent au deſir de ceux qu'elles poſſèdent, qui ſont ſi extrauagans qu'ils n'eſtiment ni leur vie ni leur fortune.

Ce n'eſt pas la retention des menſtruës, ou la ſemence corrompüe qui cauſent des maladies de matrice comme on croit: veu que ce ne ſont que des productions & des defauts poſterieurs qui ſuruiennent aux idées d'alterations: car comme la matrice a ſa monarchie particuliere auſſi a-t-elles ſes maladies ſpecificques qui ne ſont que des extrauagances de ſon Archée; de la même maniere que l'on remarque vn ferment de fureur dementifique en la ſaliue du chien enragé qui fait deuenir fol celui qu'il mord: il y a auſſi en quelques ſimples & en quelques excremens retenus ou engendrés en la matrice furibonde vne faculté dementifique ou furieuſe qui ſouuent eſt tranſferée de la mere à l'enfant, ou bien elle perſeuerer avec elle avec vne ſterilité, iuſqu'à la conſommation de cette fureur radicale: car il faut remarquer en la matrice  
vne

vne faculté fantastique semblable à celle des premiers mouuemens ou approchante au puissant blas des étoiles qui renuerse toute l'économie du corps qui a son gouvernement particulier & qui exerce des hostilitéz cruelles sur toute la personne de la femme.

Pour la conduite de chaque monarchie il est necessaire qu'il y ait vne certaine faculté re-ctrice ( comme il en paroît vne merueilleuse en la matrice & aux affections vterines ) & vne autre iracible qui s'explique durant la vie de la femme par diuerses sortes d'affection: les perturbations desquelles ( avec les dereglemens qui en naissent ) ne presuppotent rien moins qu'une fureur vterine : car que se peut-il faire de plus extrauagant que fait la matrice, lors qu'elle ferre le gosier & étrangle malheureusement son sujet, qu'elle lui bouche les pores des poulmons, ou lors qu'elle lui repand malheureusement le tresor de sa vie, iusqu'à la faire écouler du sang, puis que sa mort doit suiure de prés celle de la femme qu'elle bourrelle : & qu'elle est elle même la cause de sa ruine par vne malice deliberée.

De là on peut prouuer qu'il y a en la femme de deux sortes de monarchie qui fomentent ses discordes, l'une procede de son corps & l'autre de la matrice. La suffocation histerique prend le plus souuent son origine des passions de l'ame & des idées qui en sont suscitées : tellement qu'il y a vne

certaine fureur en la matrice qui procede des idées conceuës par le moyen d'un certain être qui semble exercer le vicariat de l'ame, & qui est destiné pour le gouvernement de sa vie particuliere. Ce qui fait que toute maladie postatiue de la matrice, s'adresse directement à elle même, ou au corps de la femme : car comme la matrice se gouuerne soy-même, & qu'elle se nourrit d'un sang étranger dans sa propre retraite & circonscription : à grande peine peut-elle être malade que ce ne soit par un être de conceptions: c'est pourquoy elle deuiet en quelque façon extrauagante, toutes & quantes fois qu'elle se trouue indisposée : car soit que les menstruës soient detenuës, soit qu'elles fluent immoderement: soit qu'elles soient alterées en leur couleur, soit qu'elles pechent en quantité, qu'il se fasse des gonorrhées, que la matrice en s'agitant ou demeurant immobile engendre un blas alteratif, & qu'elle produise des effets semblables à des enchantemens, ou qu'elle suscite l'apoplexie, l'épilepsie, la paralysie, le vertige, la migraine, des maux de cœur, la jaunisse, l'hydropisie, des syncopes, l'asthme & les conuulsions, c'est tout-un, parce que sa fureur varie en differente maniere, & abuse de sa puissance, & de la liberté de sa monarchie sans consideration, enuers toutes les parties du corps de la femme : toutes lesquelles actions se font sans vapeurs materieles. De plus elle cause des auortemens, ôte la foecundité, & finalement

elle satisfait cruellement à la volupté de sa fureur par des contorsions de membres, &c. Et nonobstant que la femme n'ait pas l'esprit aliéné sous ces tourmens là : neantmoins la matrice ne laisse pas d'être extrauagante pendant tous ses déreglemens.

Il faut auoüer que la femme est bien miserable d'être sujete à vn tel empire : puis qu'oultre les incommoditez qu'elle reçoit de la matrice, elle ne laisse pas encor d'être sujete à toutes les infirmités des hommes.

Quoy que la matrice soit dans le corps de la femme, pourtant elle n'est pas partie de son corps, comme les parties du corps de l'homme sont parties de luy : Et quoy qu'elle viue du même sang dont les autres parties sont nourries, c'est neantmoins de la maniere que le guy vit de l'arbre où il est attaché.

Cette matrice commande beaucoup plus absolument sur toutes les parties du corps de la femme, que ne font les testicules sur le coq & sur le taureau, qui font toute la difference qu'il y a entre ceux qui sont châترز & ceux qui ne le sont pas.

De plus les passions de l'Âme réueillent la matrice comme le chien qui dort, qui entrant en furie ne demeure guere à faire prendre l'enuie aux femmes de s'en repentir : & qui plus est, elle renuoye souuent sa fureur sur les puissances mentales par lesquelles elle auoit auparauant été irritée.

Si les idées des passions de l'Âme sont vne fois introduites en la vertu irascible de la matrice,

& qu'elles la penetrent, elles la troublent d'abord & l'irritent en sorte qu'elle entre incontinent en fureur : ce qui n'a pas été inconnu à Platon puis qu'il a appelé la matrice animal furieux. De plus encor que la propre digestiue de la matrice, & celle de toutes les parties qu'elle tourmente par sa fureur soit offensée, & que delà il y ait quantité d'excremens qui en soient suscitez, où les idées feminales & furibondes s'impriment : neantmoins ces excremens là ne sont que des productions posterieures : & quoy qu'on les euacue, & que la maladie en puisse être soulagée : la fureur de la matrice n'est pas guerie, ni éteinte pour cela : parce que cette production posterieure, qui ne fait qu'aggrauer les facultez n'est pas la racine de cette insanie : mais sa guérison demande l'extinction de cette idée furibonde par des remedes conuenables : veu qu'elles ne peuuent pas être surmontées par des idées opposées, puisque les femmes ne sont pas capables de se former des idées salutaires. L'Ellebore qui a été anciennement recommandé pour la folie soulage ces affections là, en tant qu'il emporte quelque chose de la production aggrauante : mais il ne les guerit pas à moins que la nature ne fasse vn grand effort : & nonobstant que la folie qui vient d'vne perturbation subite, soit surmontée par vn remede comme celuy là avec l'aide de la nature : neantmoins si elle est tant soit peu inueterée elle penetre si profond (parce que les demences de conceptions s'éleuent des idées

idées mentales) qu'elles souillent radicalement de leur contagion l'esprit de la semence, en suite de quoy la folie de la genitrice est transférée aux engendrez,

L'idée conceüe en l'imagination est de deux sortes; l'une fort de la semence morbide des choses, c'est par-là que le veau devient fol, & le chien enragé; & que semblablement la rage attaque le loup toutes les années qui est remis en santé par vne longue abstinence: si bien que la puissance de cette semence étrangère introduite par occasion chez nous, fait tant que nôtre Archée à la fin conçoit des idées de fureur, & les suscite luy-même & s'en reuete.

De plus il y a en quelques plantes des idées natureles qui alienent l'esprit: non pas qu'elles détruisent le temperament du cerueau comme on a coûtume de dire qui n'est qu'une pure réuerie: mais c'est qu'elles portent avec elle leur caractère ideel qu'elles impriment occasionellement en l'esprit, qui est l'instrument de la phantaisie, & en suscitent des conformes à leurs idées. Voila commé la Tarante & le venin du chien enragé prouignent leurs folies spécifiques & determinées.

L'autre espece de demence de conception, s'éleue des choses qui sont engendrées chez nous, (premierement les délires des fieures sont causez par des idées qui prennent origine de quelques excremens degenez) & la variété de demence qui procede de ces idées de conceptions-là, est encor diuisée en deux: l'une des-

quelles part des folles idées qui procedent d'un deuoyement d'imagination, & est continuele où elle a quelque intermission.

L'autre prend naissance des excremens febrils & contre nature, auxquels il se rencontre quelque chose d'aprouchant à ces qualitez dementifiques qui se treuuent dans quelques simples: celle-cy ne penetre pas si auant en l'imagination de l'Archée que la premiere; elle commence par des insomnies, puis par des sommeils interrompus, de veilles inquietes, en suite dequoy il s'engendre des idées qui s'attachent à ces excremens-là, qui forment les délires semblables à des songes qu'on a toujours en l'imagination en veillant; car si les fureurs du délire febril naissoient simplement des excremens comme ils font des simples dementifiques & non pas du travail des songes facheux; les délires suruiendroient aussi bien dez le premier accez des fieures que dans leur vigueur.

Si les idées somniales ont la puissance de renuerser le iugement que ne feront pas les idées d'aprehension, d'affection, des passions & des pensées principalement lors qu'elles sont violentes.

Les passions empêchent premierement de dormir & ôrent l'appetit & à la fin par leur longueur, ou par leur violence, ou déreiglement subit elles poussent l'Archée dans l'extrauagance. La mesure de la folie doit être prise de la profonde ou legere penetration, & du mélange exquis des idées dementifiques.

Il y a des folies manifestes & si euidentes qu'elles ne se peuuent point

point cacher : les autres sont occultes, les manifestes se font assez connoître en toutes choses. Les occultes ne se découvrent qu'en quelques points & en quelques conceptions par lesquelles les facultez de l'Âme ont été alienées, les idées desquelles ont été empreintes en l'Archée par vne certaine superiorité & puillance, pour s'y être attachées trop long-temps : & aux autres points le jugement semble être en son intégrité.

Pour ce qui concerne la curation des conceptions, nous auons déjà dit cy-deuant, que les affections de matrice auoient quelque rapport avec les enchantemens, & que si les enchantemens dependoient originaiement des conceptions & des idées des ministres du Demon, que les affections de matrice prenoient aussi leur origine des idées conceuës en l'imagination : ce qui fait que ce qui soulage naturellement les enchantez, guerit aussi les passions hysteriques : car les femmes n'ignorent pas que la matrice auparavant tranquille ne soit irritée par la colere, & les afflictions, & si les aromats & les odeurs suauës incômodent beaucoup de femmes, ce n'est pas à dire que toute chose puante les doie guerir : par exemple l'odeur du soulfre alumé, & celle de l'assa foetida ( qui ne soulagent pas également toutes les femmes ) ne recreent pas les hysteriques parce qu'elles sentent mauvais : mais c'est parce qu'elles empêchent ou éteignent les idées empreintes hors de la matrice. Les remedes propres à la matrice sont la douceur du soulfre de venus, la teinture volatile du coral, l'essen-

ce d'ambre & de gayet, l'ortie à fleur blanche qui ne pique point, le marube noir, la ruë, l'aurogne, la sauge, le nepetha, la graine de sureau, l'hyeble, l'assa foetida, la vertuë des jambes des cheuaux, &c.

Au reste chaque simples susdits ne guerissent pas indifféremment tous les enchantez, ni également toutes les affections hysteriques : mais l'aurogne, la sauge, & la ruë chassent les idées de crainte. L'Armoise, l'ortie, le marube noir profitent aux idées contractées par la tristesse. L'assa foetida, le castor, les graines d'Acitis, l'essence de gayet seruent aux affections qui procedent de la colere. Le nepetha, la valeriane & l'Adiantum aux idées qui resultent de la haine comme fait l'hypericon, & la troisième espece de phu aux idées furibondes. Le lieure seiche, les testicules de quelques animaux seichées à la fumée, la verge de cerf, l'Agnus castus, & l'ambre aux idées de pailardise & de la lubricité. L'Electrum mineral, le coral préparé, & les Arcana maiora de Paracelse, seruent generalement à toutes ces affections là ; après lesquels les secondes des premiers mâles, le fiel d'anguille, &c. suivent de prez.

## CHAPITRE XI.

### *Des inspirations malignes & autres susceptions étrangeres.*

**I**L faut entendre par les inspirations, les exhalaisons, qui s'éleuent des antres, des marais, des cauernes,

uernes, des montagnes, des serpens, des cadaures & autres ordures, ou qui prouiennent de quelques vents prouinciaux, qui s'introduisent imperceptiblement chez nous avec l'air, & s'attachent directement à nôtre vie. Il y a aussi des Prouinces qui autrefois étoient fort celebres qu'on a été contraindre d'abandonner, à cause du desordre que causoit leur infection. Les chymiques aussi & ceux qui trauaillent aux mineraux, au cinabre, à l'orpiment, à l'arsenic, ceruse, verdet, &c. sont sujets à des vapeurs pernicieuses qui ne pouans pas être chassées ni domptées par leur nature, abregent insensiblement leurs jours; parce que ces vapeurs fuligineuses s'attachent aux parois des parties contenant, & les infectent de leur odeur & ferment importun. Ce qui fait que la dernière digestion en étant troublée, il s'engendre diuers excremens propres à corrompre l'aliment & la substance même des parties similaires: car si les fuligines des sels sont accompagnées de quelque mélange nuisible, elles se resoluent chez nous, penetrent les tuniques des vaisseaux & les rongent: si elles sont plus douces & qu'elles s'arrêtent dans les petits rameaux de la Trachée artère, elles se coagulent & les bouchent sans esperance de se pouuoir resoudre. Que si les excremens du lieu se ioignent, ils les farcissent de plus en plus. Finalement ils empêchent la transpiration de l'air, font des vomica, & corrompent la propre substance des poulmons.

Ceux qui seruent les malades ne sont pas aussi sans danger d'in-

spirer leurs mauuaises exhalaisons qui se fermentent chez eux par symbole, & contractent leur malignité.

Les infections comme nous auons déjà dit ont rendu beaucoup de Prouinces inhabitables: & la Mer quoy que salée n'est pas exempte de cet inconuenient-là: ce que le scorbut, & plusieurs autres maladies ordinaires à des Prouinces particulieres témoignent assés. Ce qui est encor plus manifeste sous la ligne Equinoctiale.

Il n'y a point de doute aussi que l'air porte les odeurs droit à l'estomac: car souuent les vents qu'on fait par dessus & par dessous sentent de la même maniere que l'odeur qu'on a inspiré si bien qu'il faut absolument (puis que l'orifice supérieur de l'estomac est toujours fermé) que l'air qui porte l'odeur à l'estomac passe à trauers le diaphragme: & de ses tuniques pour y paruenir, outre que c'est le propre de l'endémique d'affecter immédiatement le conuexe de l'estomac, & d'y imprimer ses odeurs, ses fuligines & ses ferments. Si bien que se mêlant avec la liqueur alimentaire, il introduit de la confusion parmi les ministres des digestions, & il s'engendre quantité d'excremens & des maladies incurables, comme la toux, l'asthme, le vomica, des palpitations de cœur, &c. qui ont leur origine attachée au conuexe de l'estomac. C'est par la même voye que s'engendent les fieures malignes des armées & autres maladies populaires. Aussi la peste qui a été contractée par inspiration, attaque toujours l'estomac, & est premierement ressetie vers icelui.

Il est bien difficile de pouvoit remédier aux maux que causent les inspirations que ce ne soit par les grands renouatifs ou les *Arcana maiora* de Paracelse : car les vegetables n'ont pas assés de puissance pour y paruenir.

Pour ce qui est des susceptions qui viennent du dehors, comme les venins, les alimens, playes, contusions, fractures, &c. ils sont reputez entre les occasions des maladies : & quand ils ont vne fois fait violence à l'Archée, & qu'il s'en est émeu : alors il faut mettre ce mal au rang des maladies primitives, comme ayant été empraintes par les occasions susdites : car d'abord que l'épée ou le poignard diuise le continu, cela se fait par l'action d'une cause violente d'ardée contre l'Archée qui s'en émeut, & cette emotion produit & engendre la maladie.

## CHAPITRE XII.

### *Des retentions & transmissions nuisibles.*

**L**Es retentions nuisibles qui par la negligence ou foiblesse de nos facultez ne sont pas expulsées ; seruent de cause occasionelle à beaucoup de maladies, qui tirent leurs differences de la difformité des excremens, ou des qualitez malignes venuës du dehors, ou engendrées en dedans, & de la disposition du corps plus ou moins perspirable : car souuent ces excremens retenus se resoluent & dissipent insensiblement, en sorte qu'ils

ne laissent pas le moindre reliquat qui puisse seruir de semence à quelque nouuelle production : & autre fois cette matiere occasionelle n'est pas seulement retenuë : mais elle laisse souuent aux parties où elle est, des caracteres & des impressions de la malice qui (comme vn reste de leuain) ne cesse d'alterer, corrompre, & fermenter tout ce qui y affluë. D'autre côté (comme tout nôtre corps est perspirable) il arriue souuent que les pores des parties interieures suent ; & que les humeurs coulent de leur propre lieu en quelqu'autre étranger (où étans depouillées de la vie commune qu'elles auoient avec la partie contenant qui la leur conseruoit) elles s'y coagulent d'abord (comme il paroît au sang extrauasé, & aux larmes des yeux chassieux, &c.) Autrefois elles demeurent resoluës en forme liquide & virulente ; ce qui fait souuent la cause & donne matiere à la toux, à l'hydropisie, aux diarrhées, à l'incontinence d'urine, aux apostemes, vlcères, &c.) Quelquesfois les coagulations adherent si opiniâtement à la substance des parties, que iamais elles ne se peuuent resoudre, & autrefois elle le font tôt ou tard : ou comme nous auons dit, elle laissent (en leur memoire) vne impression à l'esprit de la partie, qui sert à renoueler des recheutes, ou à continuer le premier mal.

Les maladies tirent aussi leur variation de la sixième ou dernière digestion (qui se fait en chaque partie) vitiée, empêchée, suspendue, ou éteinte, & aussi de la distribution de l'aliment digeré, qui étant

étant bien modérée, en depart proportionnement à chaque partie ce qui leur en faut : mais si elle est immodérée, elle marque infailliblement (par-là) le vice de son infirmité, tant au regard des fonctions naturelles, qui ne demeurent jamais oisives, qu'à celui de la réparation nécessaire de la partie de nôtre substance, qui s'exhalent continuellement.

Cette distribution déréglée paroît euidentement aux débordemens subits des expulsions symptomatiques qui se font par des esprits agitez & furibonds, où lors que l'aliment vient à degenerer, être expulsé & consumé en quelque partie (comme il aduient aux poulmoniques par des crachats continuels, aux calculeux par la quantité de glairé, qui s'écoule avec l'urine, & à ceux qui souffrent des gonorrhées, &c. où le poulmon, la vesicie, &c. dérobent l'aliment aux autres parties, & les ierent dans la defaillance & l'emaciation, car comme la partie ne se nourrit pas d'un aliment qui a été vne fois vicié soit par elle, soit par quelque autre cause, & qu'au contraire l'aersion qu'elle en a, fait qu'elle la rejette incessamment, & ne cesse d'épuiser la dispensatrice (par vne importunité continuele) & de tirer d'elle tout ce qu'elle croit pouuoir satisfaire son insatiabilité. Voilà comme la diarrhée, la dissenterie, les apostemes, les vlcères, les purgatifs, & les parties infirmes amaigrissent, & nous épuisent comme feroient des enfans prodigues.

Les choses retenues dans nôtre interieur, pechent par leur quali-

té ou quantité, & par indiscretion, ou déreglement. Les venins, les solucifs & les violens alteratifs, &c. nuisent par leurs qualitez. La quantité regarde le peu ou le prou, le fréquent & le rare. La discretion peche qu'en ce qui regarde le temps contre-temps & la maniere (comme si on excitoit les menstrues à vne femme enceinte, ou à vne qui les auroit, où l'indiscretion cause souvent du desordre) il arriue souvent aussi que les choses qui ne sont point nuisibles de soy, deuiennent mauuaises, par la detention, & le trop long séjour, qu'elles font en quelque partie : & tant plus elles se rendent familiares, & s'en vont plus auant comme il arriue lors que les excremens passent de la premiere region à la seconde, &c. plus elles nous sont ennemies, & nous impriment plus fortement & plus profondement les marques de leurs hostilités.

Les mauuaises vapeurs que nous auons inspirées, nous causent des maux fort semblable, à ceux que fôt les susdites choses retenues : parce qu'elles s'attachent opiniâtement aux mêmes parties où elles sont retenues & les infectent. Neantmoins ces maux different entr'eux comme fait le boir d'avec le respirer.

Nous auons parlé cy-dessus des retentions malignes, & excrementielles, qui étoient entrées du dehors, & restées chez nous : mais auant que venir à celles qui naissent avec nous, & qui tirent leur origine des maladies primitiues & hereditaires, il faut considerer que les maladies affligent l'esprit fixe qui reside aux parties, ou elles attaquent cét esprit influant & volage, que le

cœur leur communique : & de plus il est besoin de sçavoir que nonobstant que les maladies primitiues se fassent en forme d'idée : neantmoins qu'il est bien difficile à cet esprit d'être insulté, frappé & émeu par vne violente idée, ou passion humaine & spirituelle, qu'il n'ait dans l'œconomie du corps quelque confusion & alteration, qui troublant les digestions, cause vne fabrique pernicieuse d'excrémens, qui ne seruent qu'à fomenter, & agrandir le premier mal ( s'ils procedent de la même racine, c'est à dire si la racine du premier mal, a formé quelque production semblable à soy: nonobstant que cette premiere & exorbitante idée continuë) ou bien ils prouignent de nouueles maladies; & de quelle maniere qu'ils se fassent, ce sont toujors productions des maladies primitiues.

Les maladies primitiues, qui ont leur sujet attaché à l'esprit influant, sont souuent appaisées & radicalement gueries par les narcotiques innocens ( comme le soufre de vitriol ) & ne sont souuent que comme des feux de paille, qui se consomment d'eux mêmes: où cet esprit se dépouille de cette mauuaise idée dont il étoit informé, & qui étoit cause de ses agitations & mouuemens déreiglez

Ces idées - là, ne troublent pas si violemment l'œconomie vitale, que celles qui ont leur atache aux esprits fixes, tant des parties similaires, qu'à ceux qui sont les instrumens & les moderateurs des organiques; & elles

ont d'autant plus de force d'acabler, & renuerfer la nature, que les facultez sont plus eminentes en dignité, & principalement lors qu'elles siegent en quelque viscere principal. Car les facultez des parties nobles ainsi fouillées de ces images morbides, communiquent de classe en classe, le caractère fatal de leur mauuaise impression.

Voilà comme les maladies primitiues des visceres tirent leur source & descendent de generation en generation, & ne cedent pas aux remedes ordinaires comme elles font aux renouateurs ( quoy qu'on ne doie pas nier qu'il n'y aye des simples qui puissent remedier à ces maux-là. C'est pourquoy c'est en vain 1. d'entreprendre la guerison de la maladie seconde, que l'on n'aye prealablement arraché de fond en comble la premiere qui la foment & entretient. 2. La guerison de la seconde ne consiste qu'en l'ablation des productions de la premiere, qui persiste toujors en ses déreiglemens & nouuelles generations reiterées, principalement si les idées morbides procedent de l'esprit fixe. 3. Les maladies premieres (desquelles les idées ont cessé & se sont éteintes aux premiers assaults) cessent d'abord sans crainte de recheute: & ce qui a trompé le Medecin, c'est qu'ils ont pris les productions pour les vraies causes des maladies, & ne se sont attachez qu'au postérieur, & à la contrariété des qualités, & s'il y a quelque chose qui reussisse heureusement en leur cure, c'est à l'hazard, & à la seule nature

nature qu'il le faut attribuer. Au contraire toutes les maladies qui persistent par ce premier leuain, & qui ne se demettent point de leur idée maligne dans leurs productions passent toutes parmi eux pour incurables, qui souuent pourtant sont gueries par des femmes & des idiots de qui on tire quelquefois des remedes qui par vn don spécifique éteignent ces idées morbides au detriment de l'honneur des Medecins qui n'en trouvent point de raisons dans leurs preceptes.

Ces impuretez qui sont retenues, & qui sont traduites d'un lieu à l'autre (comme il arriue souuent qu'elles passent de l'estomac aux intestins, des intestins ez environ du foye, vers les reins, dans les veines, &c.) ou qu'elles ayent degeneré d'un bon suc en vn mauuais & pernicieux : elles retiennent toujours en elles, la même idée de l'être morbide, duquel elles ont tiré leur degeneration, & sont encor comme attachées à la racine du premier mal, qu'elles representent encor comme étant ses productions: outre que s'emparans de la liqueur alimentaire, ( que chaque digestion prepare & destine à la nourriture de nos parties solides) elles les corrompent, peruertissent & s'en font litiere.

Nonobstant que les excremens retenus des choses qui ont été introduites chez nous ne soient pas productions des maladies primitives : ils les émeuent pourtant souuent : car quoy que les choses externes entant qu'externes causent seulement les maladies par accident : neantmoins lors qu'elles

sont vne fois admises dans nôtre interieur, & qu'elles y sont transmises par nos facultez digestiues: elles sont sensées être internes & domestiques ; pourtant elles ne sont pas veritablement la maladie, mais elles ne seruent que d'occasion à troubler les esprits, desquels elles en infectent vne partie par l'idée du caractere insolent qu'elles leurs impriment, & émeuent par ce moyen là, & suscitent la maladie. Si par le vice de leur malignité elles viennent à irriter la partie qui les contient, alors elles sont rejettées cruës, ou à demi digerées par vomissement, selles, & vrines, & si elles se glissent plus auant, elles font souuent des abcèz, ou causent des douleurs, tranchées, diarrhées, lienteries, difficulté d'vrine, & autres maux selon les parties où elles passent : mais si le vice est attaché à l'officine des digestions, & que les choses qu'on a prises, n'ayent rien de mauuais en elles, il ne faut point chercher ailleurs que là, le pere de cette confusion, qui altere, corrompt, infecte, ou neglige tout ce qui luy est enuoyé.

Et si lesdites choses ne sont pas bien agreables & conuenables à nôtre appetit, & qu'elles nagent dans l'estomac, elles font souuent des diarrhées sordides & puantes, causent des reproches, & des acrimonies le long de l'œsophage, &c. Que si elles adherent dauantage elles excitent des hocquets, syncopes, defaillances de cœur, conuulsions, tranchées, déuoyemens de ventre, vomissemens, &c. qui precipitent souuent les malades dans le marasme.

Si en la premiere digestion ce fer-

Pp 3 ment

ment inspiré de la ratte dans l'estomac pour la dissolution des viandes vient à être diminué ou affoibli, ou par l'âge, ou par maladies, ou se trouue tel de nature (comme à ceux qui ont l'estomac debile dès la premiere conformation) les alimens quels bons qu'ils soient se rendent vicieux : car le ferment des digestions ne gouverne pas moins les choses que nous prenons, & celles qui sont demeurées chez nous, que les digestions mêmes : & la lienterie, la diarrhée, le cholera morbus, sont les suites veritables tant des mauuaises choses que nous auons prises, que de celles qui ont été renduës telles par l'erreur des digestions, & qui n'ont pas été expulsées, que de celles qui ont degeneré d'un bon suc en un pernicieux.

Encor bien que la strangurie ne soit pas toujours causée par des excremens delaissez ez enuiron des reins : mais souuent par quelque transmission acide de leur premiere digestion (comme on void arriuer à ceux qui boient de la nouvelle biere) pourtant cela ne procede que du defaut du ferment de la seconde digestion qui deuoit auoir corrigé cette acidité : c'est pourquoy cette maladie est fort frequente aux vieillards, ausquels l'âge l'a diminué.

Les choses digerées ou digestibles sont souuent sujetes à deux alterations : car l'estomac (comme plusieurs autres parties organiques) ne cuisent pas seulement pour le tout : mais aussi pour elles-mêmes, & par consequent l'aliment dans la sixième digestion n'est pas moins dangereux à vicier

qu'à la premiere ; & souuent la moindre passion de l'ame, trouble la digestion : c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner, si en la premiere, seconde, & troisieme digestion on void des manquemens, alterations, & obmissions manifestes.

Si en la premiere digestion ce que nous auons pris (quoy que bon de sa nature) ne répond pas au ferment, ou au dissoluant de l'estomac (ou pour les auoir prises à contre-cœur, ou pour être trop dures & difficiles à digerer, ou pour s'en être excessiuement surchargé, ou pour être fœtides & puantes, ou à cause de leurs vies moyenes, rebelles & difficiles à dompter) leur presence ne nuit pas peu ; elles nous insultent malgré nous ; & nous font assez ressentir leur insolence & importunité.

L'estomac a aussi bien un ferment specifique pour la sixième digestion, que pour la premiere, (qu'il tire de son esprit fixe) qui peut aussi bien être affoibli, & alteré que le premier. Nous voyons souuent que le ferment premier se retire pendant les fièvres, & s'altere, en sorte que d'acide qu'il étoit il deuiet corrupteur, & fait qu'on prend les œufs, chairs, poissons, &c. en si grande auersion, qu'au lieu de se conuertir en chyle, ils se tournent en cadaure, & putrefaction. Alors l'on sent en dedans une chaleur insupportable, & le ferment étant retiré (de l'estomac) dans son centre, qui est la ratte, il ne faut pas s'étonner si les alimens se corrompent au lieu de se digerer.

La

La faim canine denote vne augmentation, & vne duplication du ferment de la ratte : mais si au lieu de ce ferment, vne acidité étrangere vient à s'ingerer dans l'estomac, elle y caule en même temps des douleurs poignantes, & aiguës, fait des compressions d'estomac, excite des maux de tête, le cholera morbus, &c. Si elle descend aux intestins ( sans être suffisamment corrigée elle y cause des tranchées insupportables.

De même si le ferment qui procede de la vescie du fiel se rend excessif, ou defaillant, ou qu'il soit imbu de quelque qualité maligne ; on en void naître des productions conformes à ces defauts là, comme vertiges, defaillances, apoplexies, diarrhées, coleres, vomissemens amers, & sanguinolens, atrophie, &c. Il faut entendre pourtant que les transmutations vicieuses qui se font à la premiere, seconde, troisième, ou sixième digestion se font par des idées morbides qui prennent naissance des mêmes lieux où elles sont peruerties, & ces restats de transmutations sont expulsez, ou par les selles, vomissemens, vrines, sueurs, & insensible transpiration.

Les reliquats de la premiere sont rejettez par les emonctoirs ordinaires : ceux de la seconde & troisième s'en vont regulierement par les vrines : mais si par vn desordre ils viennent à être detenus, ou traduits ailleurs ( par exemple ) si quelque acidité restante de la premiere digestion tombe dans les intestins elle y cause

des tranchées, comme nous auons déjà dit, si elle se glisse dans les veines, elle y excite diuerses fièvres. Si dans le mesantere elle y fait des obstructions des contractions de l'abdomen & l'hydropisie, si elle va à la region des reins elle cause des stranguries & difficultez d'urine : si aux jointures, paralyties, &c. Si le ferment de la seconde digestion est excessif, ou qu'il soit accompagné de quelque qualité vicieuse, il se forme des iaunisses, des vertiges, defaillances, vomissemens amers, &c.

S'il arriue aussi que le sang fasse trop de sejour dans la troisième officine ( quoy qu'il ne peche point d'ailleurs : neantmoins il ne laisse pas de contracter du vice à cause du double ferment qui luy est imprimé, puis qu'il n'y a rien d'oisif chez nous, & que chaque faculté agit incessamment sur ce & à quoy elle est naturellement destinée : & ce que les Ecoles nomment atrabile, hemorrhoides, &c. ne procedent que de cette trop longue detention.

De plus comme les parties ne se nourrissent que sous vne certaine proportion inconnue au mortel, à sçauoir partie de sang arteriel, & partie de sang veneux, il arriue fort souuent aussi, du desordre dans la sixième digestion, que l'Ecole de medecine attribue à des chaleurs du foye, qu'elles tâchent inutilement de guerir par leurs refrigerans : car si le foye qui n'a point d'autre chaleur ( que celle que l'esprit de vie luy donne ) vient à être extraordinairement échauffé, il tient cét excez de quelque épine facheuse qu'il

qu'il a conceü ( qu'il faut plûtôt arracher que rafraichir ) cela veut dire de quelque excremens retenu, tranſmué, ou enuoyé d'ailleurs, ou de quelque mauuaife qualité, ni plus ni moins qu'une épine fichée dans vn doigt, ( qui étoit temperé & froid auant qu'elle y fût ) qui irrite l'esprit ſenſitif en telle ſorte, qu'il enfle la partie & l'enflame, avec vne pulſation extraordinaire.

Il y a de deux ſortes d'épines qui moleſtent le foye : l'une procede des retentions nuſſibles ſulldites : l'autre du ſang qui le ſurcharge : & il arriue ſouuent que le foye ſe décharge ſur le cuir de ces impuretez en ſorte que tout ce qui yaſſlué pour ſa nourriture, ſe corrompt & ſ'infecte par contagion, comme nous voyons à la gâle, aux vlcères qu'on n'oſe conſolider ſans danger de cauſer quelque autre plus grand mal, & c'eſt en cette occaſion que les contraires ſeruent ſouuent.

Les accidens qui arriuent par trop grande abondance de bon ſang ſont bien rares, & cét excez eſt aſſez ſurmonté par vne abſtinence de deux ou trois iours : mais il péche, ſ'il eſt accompagné de quelques épines ſulldites, ou ſ'il fait trop de ſejour où nous auons dit, ou ſ'il n'eſt pas proportioné dans la ſixième digeſtion au ſang artériel : tous leſquels défauts peuvent être cauſez par les déreglemens de la bouche.

Cét excez de ſang en quantité ne ſe fait pas parce qu'il ſ'en fait trop : mais à cauſe qu'il ſ'en conſume moins faue d'exercice, & pour trop grâde quantité de graiſſe qui empêche la tranſpiration.

La goute & beaucoup d'autres maladies ſont d'un autre catalogue, parce qu'elles ont leurs ſemences propres, & que bien ſouuent elles exercent leur furie auſſi bien en la defaillance du ſang qu'en l'excez.

La foibleſſe des parties cauſe auſſi ſouuent du deſordre : car les foibles ſont plûtôt raffaibées & ſurchargées, & ne deſirent pas d'être nourries ſi à coup, & ſi abondamment que les fortes ; qui fait que l'esprit de ces parties là ſ'afflige, ſ'impatiente, ſ'irrite, & ſe forge beaucoup d'excremens ( comme on void au cuſtos errant ) puis des maladies : & généralement la diſtribution eſt toujourns viciée à toutes les maladies qui procedent de foibleſſe.

On ne doit pas toujourns meſurer la quantité du ſang à l'appetit ni à la conſomption : mais la Lune en preſcript auſſi la Loy tant aux hommes qu'aux femmes : puis qu'elle domine infailliblement ſur tous les corps humides qu'elle enfle & diminué, ſelon qu'elle croit & décroit.

Nous mangeons beaucoup plus en temps froid, & ſi nous ne faiſons pas plus de ſang qu'en Eſté : & ſi en hyuer il ne ſe diſſipe pas grande choſe par les pores du cuir, mais en recompence on crache beaucoup dauantage.

Quoy que la quatrième & cinquième digeſtion ( qui ſe font au cœur ) ſoient beaucoup plus ſpiritueles, & qu'elles ſoient repurgées avec beaucoup plus d'exactitude, & qu'on n'y voye guere d'excremens prouenans des alimens que nous auons pris : neantmoins comme nôtre nature eſt de toute part ſujete

à la corruption, il n'y a point de doute que quelquefois il arrive des delordres en ces parties-là, qui sont causez par des excremens qui y ont été engendrez, retenus, ou peruertis d'un bon suc en un mauvais, ce que les palpitations journalieres demontrent. Nous voyons aussi des exemples dans les Auteurs qui marquent avoir trouué dans le parenchyme du cœur disséqué des pustules, des vlcères, & des calculs, quoyque ce soit plutôt un vice de la sixième digestion, que de la quatrième ou cinquième.

Il ne faut aussi quelquefois qu'une idée venéreuse (comme nous voyons à la salive d'un chien enragé) emprainte en l'esprit de vie, pour être la cause d'une mort subite & inopinée. Nous voyons aussi souvent, que quelques simples qui auront été exhibez une seule fois, imprimeront si avant leur idée & malin caractère à l'esprit de quelque viscere, qu'ils rendront la personne insensée le reste de ses iours. Voilà comme les esprits peuvent être souillés dans la quatrième & sixième digestion, & cette idée fermentale & permanente, fait tous les iours de nouvelles propagations.

Au reste les transmutions déreglées qui se font en la sixième digestion, ont été tellement negligées & inconnues qu'elles ont passé pour un vice du foye, ou pour des defluxions du cerueau: comme si ces deux parties-là étoient la source (quasi) de tous nos maux. Même les écoles de Medecine ont méprisé & ignoré les premiers vices des parties con-

tenantes, qui doivent être attribuées aux mouvemens déreiglez des esprits & non pas aux retentions vitieuses. Par exemple il s'est veu des foyes tellement accrus qu'ils pesoient iusqu'à 16.17.ou 20.liures, & d'autres choses étonnantes, qu'il faut attribuer à cet esprit topique & erroné des parties contenant.

Parmi les vitieuses transmissions se rencontrent les serofitez, qui étant destinées à relauer les immondices du corps, sont souvent du desordre par le vice qu'elles ont contracté, d'où procedent quelques vices du cuir, qui perleuerent souvent par le même leuain qui les a infectées. Mais si la faculté attractrice du cuir se trouue ou affoiblie, ou incommodée, elle cause des phlegmons, pleuresies, &c. si ce serum regorge aux enuiron du foye, & dans les veines il fait des difficultez d'urine, & des coqueluche, toux, mal des yeux, douleurs de dents, d'oreilles, &c. s'il rencontre du vice en la sixième digestion, ou qu'il en porte de l'étranger avec lui, & souvent il se jette en la glaire des jointures pour exciter des gehennes nocturnes: s'émeut & coule par une correspondance selon les changemens de Lune, des temps, & des saisons, & tourmente & bourele ainsi cruellement les nerfs, ligamens, tendons & les membranes. S'il vient à se charger outre mesure de cet excrement jaune & liquide qui donne la teinture à l'urine, & qui se doit euacuer avec elle, s'il est retenu dans les veines au lieu d'être porté dans les vrines, le calcul se forme comme on verra en son Traité; si cet excrement liquide se putrefie dans les veines,

Qq il

il engendre diuerſes ſortes de fièvres, delires, & autres accidens plus ou moins grands ſelon le vice de ces tranſmiſſions.

Si les tranſmutations de la premiere digeſtion paſſent à la ſeconde, elles engendrent ſouuent des fièvres, des tranchées, nauſées, &c. ſi elles paſſent iuſqu'à la troiſieme, elles cauſent la jauniffe, cachexie, difficulté d'vrine, hydropiſie, &c. ſi elles s'en vont à la ſixieme digeſtion, il en aduient des fièvres ſoudaines, des pleureſies, & peripneumonies. Si les alienations de la ſeconde retournent en arriere, & qu'elles regorgent dans la premiere digeſtion, elles excitent des vomiffemens amers, cœliaque, lienterie, diarrhée, &c. Si elles s'en vont à la troiſieme, elles donnent naiſſance à la cachexie, fièvre, jauniffe, & diuerſes ſortes d'obſtructions.

De plus ſi les tranſmutations de la troiſieme ſe portent à la premiere, de là viennent les vomiffemens de ſang, la diſſenterie, hemorroides, &c. Si elles s'arreſtent à la ſeconde, elles cauſent des diarrhées & diuerſes ſortes de fièvres.

Finalemant en qu'elle part que ces retentions ſoient, elles ne peuuent être que des ennemis capitaux, & encor dauantage celles qui ſont tranſmiſes d'une digeſtion à l'autre. Si les tranſmutations de la troiſieme paſſent à la quatrieme, on void naître en même temps des ſyncopes, palpitations, & morts ſubites. Si les degenerations de la premiere, paſſent à la ſixieme de l'eſtomac, elles cauſent des verti-

ges, apoplexie, paralifie. Si celles de la troiſieme paſſent à la ſixieme, il en naît des abſcez & autres maladies externes, & beaucoup de maux qu'on attribue aux fluxions du cerueau ne procedent que de l'erreur de la ſixieme digeſtion, ou des tranſmiſſions vicieuſes qui y ont été faites.

De ces tranſmiſſions il y en a des douces & traitables, qui ſe diſſipent aiſement. Il y en a d'autres qui ſont opiniâtres & qui tirent la continuation de leur découlement de quelque partie mandante, de qui l'eſprit concentré, imbu & ſouillé d'un levain veneneux ou pernicieux foment les maux & les rend incurables, ( deſquels on attribue ſouuent la cauſe aux corps ſuperieurs qui ſont innocens ) qui n'obeiſſent, ni aux ſaignées, purgatifs, diaphoretiques, veſicatoires, cautaires, bains, & autres euacuans, qui ne font qu'affoiblir & proſterner les forces : mais à ces maux, là il leur faut des renouatifs ni plus ni moins qu'à la lepre. Les alimens qui degenerent en la ſixieme digeſtion auant qu'ils ſoient aſſimilez, ſe coagulent par le principe de coagulation, dont les parties, où ils doiuent être aſſimilez, ſont déjà empreintes d'un ferment, qui cauſe des longues maladies, & qui paſſe en après ( parmi les modernes qui ont voulu ſuiure Paracelleſe ) pour un tartre du ſang. Ou ſi c'eſt quelque tranſmiſſion étrangere dans ces lieux-là, qui n'ait encor rien de veneneux, les facultez trauaillent d'abord à ſon expulsion, & non ſans detrimement de leur vigueur.

Il n'eſt pas neceſſaire que les tranſmiſ-

transmissions étrangères des trois premières digestions passent par la quatrième & cinquième pour aller à la sixième. Puis que la plus grande partie du sang des veines ne passe jamais par le cœur : car les parties se nourrissent aussi-bien de celui-cy, que du sang arteriel.

Encor que l'école de Medecine fasse passer les alimens par quatre degrez pour paruenir à l'assimilation : pourtant elle n'a jamais pensé, que ces sortes de liqueurs (quoy qu'elle ait veu des vomica) puissent souffrir des soudaines alterations, & être sujettes à la corruption. Par exemple le vertige fait chanceler le mouuement & le sentiment, parce que la liqueur dernière & alimentaire a pour compagne vne faculté enyurante, & si elle est stupefactiue, elle porte les conditions du mal caduc, si elle est assoupissante, elle cause souuent l'apoplexie : & delà il faut que ceux qui s'imaginent de guerir les foux & ceux qui delirent par les narcotiques apprennent, & considerent qu'à grande peine les pourront-ils faire dormir, quand même ils en tripleroient la dose. Au contraire ils leurs augmentent la folie, & le delire. Puis que ceux qui en sont atteints sont comme s'ils songeoient ( non pas en dormant mais en veillant, ) & les narcotiques adjoûtent de nouveaux songes, de nouveaux delires à leurs veilles, en troublant leurs esprits.

De plus si quelque acidité du chile est portée à la ratte, elle s'y coagule, & de cette coagulation se forme la fièvre quar-

te : mais si la sixième digestion vient à être troublée ( veu qu'elle est le siege de nos premières conceptions ) les excremens & les transmutations qui se font de son propre aliment, sont dotées d'idées d'imagination, ni plus ni moins que beaucoup de simples qui rendent les hommes insensés : & la saliué des enragez qui produit des effets effroyables ; car ce venin dementant ne suit pas ( en ses operations ) les conditions de l'homme : mais les conditions de l'homme suivent les siennes, & sont contraintes à lui obeyr. Ce qui fait voir que les venins qui procedent d'une degeneration d'alimens en la sixième digestion, font des operations suivant leur nature, & plus proche ils étoient d'être assimilés à la partie ( au temps qu'ils ont degeneré ) & plus fortement ils impriment le caractère de la folie, parce que le ferment du viscere les ayant déjà introduits & rendus domestiques, illuminé par son esprit, & planté en lui vne certaine idée, qui n'est pas pourtant si preiudiciable à la vie, qu'à la faculté du viscere. Si bien que selon toutes ces occurrences on pourra chercher & tirer l'origine des maladies. Car il suffit d'auoir montré que toute maladie primitiue, a pour sujet & objet l'esprit de vie, où elle prend sa chute, & par consequent qu'elle s'attache à la vie, de laquelle il est le Maître & l'instrument : mais la maladie seconde est objectiuement en l'Archée, & subjectiuement à la matiere, ou à

la solidité des parties contenant, ou au fluide & liquide des contenues.

Pour ce qui regarde les gibbositez & excroissances contre nature, luxations, &c. qui procedent de foiblesse, ou du vice de quelque partie, on les tire souvent de la semence des parens, & des defauts des nourrices: ainsi que nous voyons qu'il y a des familles entieres qui ont de la pante à l'Ithisie, à l'Asthme, Goutte, Pierre, Jaunisse, Hydropisie, à la Folie, &c. lesquelles peuvent aussi bien être succées avec le lait des nourrices, & s'enraciner à perpetuité aux parties solides, que naitre de la semence des parens.

### CHAPITRE XIII.

*Les maladies, les vices, & les vertus sont communiquées du Siege de l'Âme à toutes les parties du corps: & tout ce qui insulte l'Âme peut être chassé par un seul remede.*

Si l'est vray que le centre de l'Âme soit situé en l'estomac, comme nous auons fait voir cy-deuant, il est aussi constant que les proprietes, tant vitales que propagatiues, n'en doiuent pas être separees, & que la digestiõ de l'estomac preside à toutes les autres quelles éloignées qu'elles soient: d'où il s'ensuit que puisque la vigueur vitale est communiquée & dispersée du siege de

l'Âme (par irradiation) à toutes les parties du corps; que par consequent les vices & les desordres ne sont pas moins dispensés de là, par le même principe de vie iusqu'aux extremités des doigts. Les Podagres ne ressentent-ils pas les premiers mouuemens & les auant-courriers de la goutte à l'entour de l'estomac par des agitations febriles? Le venin morbide s'attache tantôt au ferment stomachique, tantôt à son esprit fixe, d'autresfois à l'esprit arteriel & influant; & d'autresfois il s'en préd par irradiation à la vie même, qui n'est autre chose qu'une lumiere centrale qui peut être penetrée par toute autre lumiere, de même que celle qui passe à trauers d'une vitre colorée emporte sa couleur en passant, qu'elle represente contre la muraille de la Chambre.

Les matieres acides, ameres, salées, putrides, puantes, & virulentes, qui s'engendrent dans le concaue de l'estomac, procedent du vice, du ferment digestif, d'où le dégoût, les nausées, les dejections, les vertiges, & plusieurs sortes de fièvres prennent leur origine.

Il arriue aussi quelquefois que la Ratte n'inspire pas une suffisante quantité de ferment à l'estomac pour dissoudre les alimens qu'il reçoit, qui fait que les viandes ont peine de se digerer, & qu'elles se tournent en glaires & viscositez insipides, & souvent elles sont imbuës d'une acidité étrangere, qui ne difere pas moins du vray ferment, que fait le Mort d'avec le Viv.

D'autre

D'autresfois l'Archée de l'estomac voulant suppléer au défaut du ferment stomachique, il forme par indignation des aciditez crueles & poignantes d'où procedent l'orexix, les rors aigres, les coliques, & les tranchées tant à l'estomac qu'aux intestins, qui quelquefois causent des contractions, & la paralysie aux extremitéz, en sorte qu'en quelle partie que cette aigreur soit poussée, elle ne peut faire que du desordre.

Ces matieres iaunes, verdâtres, &c. que les Medecins nomment bile, se font aussi en l'estomac ou aux intestins grées & non pas au foye comme on suppose, veu qu'il n'y a point de voye pour les traduire du foye en l'estomac (comme on verra en son lieu) & si elles y sejournerent quelque temps, elles s'y pourrissent & deuiennent puantes par la tiedeur du lieu, d'où s'ensuit le cholera morbus, la celiacque, diarrhée, &c.

Si ces matieres étrangères sont traduites plus auant elles causent diuers genres de maladies: par exemple dans les veines elles alimentent la fièvre, parce que les esprits s'irritent & s'enflament cõtre cette matiere occasionelle. Et si quelque acidité étrangere est portée par l'habitude du corps, elle picque comme vne épine les parties où elle s'arrête encor bien qu'elle soit en petite quantité, si elle s'attache aux jointures elle y cause la goutte, & ailleurs elle y excite des douleurs, & des tumeurs qui se tournent souuent en suppuration, & en des longueurs.

Autresfois l'Archée de l'estomac par vne espece de fureur s'aigrit &

s'enflame de foy-même, en sorte qu'au lieu de s'attacher aux aliments, & aux excremens il porte son acidité aux parties éloignées où il excite des douleurs & des rheumatismes: autresfois il s'attache aux glaires des jointures qu'il peruertit & coagule par sa qualité visqueuse, & pontique.

Que si l'acidité de l'estomac degene, & s'associe avec quelque venin anodin & qu'il penetre vers le siege de l'Ame, il excite d'abord l'épilepsie: & si quelque mucilage vn peu amer penetre legerement vers ledit siege elle cause des vertiges, & plus profondement elle suscite l'apoplexie: ce qui se fait aussi quand l'aliment prêt à être assimilé à la substance de l'orifice superieur de l'estomac degene, & se peruertit en vn venin anodin & cadauerieux qui infecte les esprits precordiaux.

Neantmoins encor que nous mettions icy le vertige, l'apoplexie, l'épilepsie, la goutte, &c. au rang des causes occasionelles, elles sont pourtant principalement logées dans le propre siege de la vie, & cachées actuellement à la maniere des autres maladies hereditaires en l'esprit fixe de l'orifice superieur de l'estomac, & lors que cette cause morbifique s'éleue, elle penetre tellement cõt Archée, qu'il ôce le iugement, & le pouls, & trouble de telle façon les propres puiffances de l'Ame, que dans ce temps là il semble qu'elles soient aneanties. Il y a en ces maladies vn certain caractere inuisible, & immateriel, qui étant empreint aux principes de la vie, découle le plus souuent avec la semence des parens de

lignée en lignée, où il dort & attend patiemment plusieurs années avant que de produire les effets de sa maturité (de la même manière que les végétaux semblent dormir en hyver pour se réveiller au Printemps) alors l'Archée irritée par l'insolence de cet esprit immonde, s'éleve contre lui & medite son expulsion.

Ce qui fait la différence de l'Apoplexie forte d'avec la foible, c'est que la foible attaque seulement l'esprit influant, & la forte l'esprit fixe, & en l'Epilepsie tous les deux: qui est cause que toutes les facultez, tant corporeles qu'animales, souffrent d'une étrange manière: mais en la goutte, comme ce caractère morbifique tend en dehors, il ne penetre pas vers le siege de l'Archée, mais il affecte seulement l'Archée qui preside aux digestions. Il y a de certaines choses qui étant penduës au col preseruent de la chute & des acces epileptiques, qui est un signe ou qu'elles empêchent que le fruit du caractère morbide ne s'éleve pas, ou que la cause excitatrice n'est pas appliquée à l'Archée, & mêlée avec lui: car nous voyons souvent que les odeurs & autres choses externes, prouvoquent & émeuent l'Epilepsie & autres maladies, & que l'Apoplexie est souvent précédée par le vertige, stupeur, & par des nausées.

En l'Apoplexie le cerueau ne souffre que par Deuropathie; car encor qu'il departe à chaque partie des rayons de sa lumière par le moyen de l'esprit sensitif, & que par l'interception de cette lumière le sentiment & le mouvement soient interrompus, cela n'empêche pas

que le cerueau ne recoiue la fiemme des parties precordiales que l'Ame lui inspire; ce que l'Autheur confirme par plusieurs exemples, entr'autres d'un certain Bourgeois, qui ayant été pendu par trois diueres fois par des voleurs qui le vouloient rançonner, dit qu'en l'instant qu'il lui tiroient l'écabeau de dessous les pieds, il perdoit le sentiment, le mouvement; & toutes les autres operations animales du cerueau s'éclipsaient. Pourtant son quatrième ventricule ne se remplissoit point pour lors de pituite, ni la medulle spinale n'étoit point comprimée, en sorte que les esprits ne pussent reluire aux parties par les nerfs, puisque les vertebres la bouchent de toute part, & aussitôt que la corde étoit relâchée, ces facultez retournoient en leur premier état: ce qui fait voir euidentement que le lien du col fermoit le passage des influences des visceres inferieurs au cerueau, en comprimant les arteres jugulaires.

S'il y a des simples qui ayent la faculté de donner de l'amour & de l'auersion, d'aliener l'esprit quelquefois pour un temps, autrefois pour toujours, d'induire des vertiges, des stupeurs & engourdissements, d'enyvrer, & de nous rendre le sentiment & le mouvement hebeté, ce que l'on void euidentement au Solanum, en l'Opium, &c. pourquoy ne pourra-t'il pas naître les mêmes choses chez nous? l'Epilepsie, & les affections soporeuses n'en donnent-elles pas assez de témoignages.

Il y a beaucoup de personnes qu'une simple odeur maligne jette dans l'Apoplexie: cette odeur-là prouo

prouquera-t-elle la chute de la pituite dans les ventricules du cerueau, & la respiration d'un autre air nouveau qui les fera reuenir de ce funeste accident, l'en fait elle sortir? Il y a beaucoup d'apoplectiques à qui on a ouuert le crane après être expirez, où on n'a point trouué de pituite dans le ventricule postérieur, ni qui soit tombé dans la medulle spinale.

N'arriue-t'il pas souuent à ceux qui se sont soulez & enyurez que le lendemain matin ils ont les yeux tout ébloüis de vertiges, ils souffrent des nausées & des stupeurs aux doigts, qui ne procedent que des alimens corrompus & peruertis en excremens dans les parties precordiales, qui pourtant sont encor fomentez des esprits: lesquels accidens passent souuent par le moyen du vomissement ou d'un peu de vin, qui en redonnant de la vigueur à l'estomac, luy facilite l'expulsion de ses hostilitéz. Le col court fait bien que les choses requises pour faire l'apoplexie n'ont pas un si long trajet à faire des parties precordiales à la tête, qui se fait à l'instant en luy accourcissant la voye: mais il ne fait rien pour l'ascension des vapeurs: puis qu'ils n'ont point de chemin pour monter au cerueau, comme il a été dit ailleurs.

La solution de l'Apoplexie recéte, qui se fait d'ordinaire par le vomissement nous indique assez qu'elle ne procede que des parties precordiales, & non pas de la repletion des ventricules du cerueau, & de l'obstruction de son ventricule postérieur, puis qu'il est impossible que le vomissement en puisse retirer si

subitement la pituite, & l'euacuer par là. Le precipité diaphoretique de Paracelse la guerit aussi sans euacuation.

Il est aussi constant que la pituite que l'on feint venir du ventricule postérieur du cerueau n'est pas la cause efficiente de la paralytie: mais qu'elle est attachée en l'esprit des organes du mouuement, ou en l'esprit insinuant, qui est deuenu engourdi & stupefactif: car par quel moyen la nature pourroit-elle d'entretenir si long-temps la pituite d'un côté en sorte, qu'elle ne puisse iamais s'écouler par son propre poids ou par sa liquidité au côté opposite sur lequel les paralytiques se couchent toujours, & traduire la paralytie d'un côté à l'autre: si on dit qu'elle y adhère par sa gluëur & tenacité: On répond, que comme c'est une pituite excrementielle abandonnée de nature qu'elle ne pourroit pas faire un si long sejour en cet endroit là sans se corrompre & putrefier avec elle la medulle spinale qui causeroit la mort au malade; Et pourquoy cette pituite ne se jette-t-elle pas aussi bien en deuant & en derriere que vers les côtez?

Puis d'éc que les vices & les vertus sont communiquées du siege de l'Ame en toutes les parties du corps: il est aussi constant que tout ce qui trouble & insulte l'Ame peut être corrigé & chassé par un seul remede: c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si Paracelse se seruoit d'un seul de ses renouatifs enuers toutes sortes de maladies.

CHAPI

## CHAPITRE XIV.

*L'Aliance de l'estomac avec la Ratte compose vn Duumuirat, qui a vne puissance souueraine sur toutes les parties du corps.*

L'Autheur fait vn Duumuirat de l'aliance de l'estomac avec la ratte, qui sont des parties que l'Ecole veut faire seruir de cloaque à l'excrement de tout le corps le plus pernicieux : mais nonobstant qu'il semble que l'estomac exerce vn vil office de cuisinier, cét office pourtant ne le doit pas rendre méprisable, non plus que celui du grand Pierre des Iuifs, parce qu'il égorgeoit les victimes qui étoient dédiées pour les sacrifices : au contraire l'estomac ressemble plutôt à la racine d'un arbre qui gouverne toute son œconomie, où la digestion qui se pratique en ladite racine, reluit, & preside aussi bien en ses fruits, feuilles & rameaux, qu'en son bois, écorce, & mouële : aussi voyons nous des effets norables du gouvernement de l'estomac, non seulement enuers les intestins, le cœur, & autres parties voisines : mais aussi enuers les plus éloignées comme sont les extremitez & le cerueau, où il excite des maux de tête sans l'aide des vapeurs (car on fera voir au chapitre des catharres, que les vapeurs ne peuvent pas penetrer des parties basses au cerueau) Ne voyons nous pas aussi que les remedes (pris par la bouche) ap-

propriez au Duumuirat soulagent les apoplectiques & les vertigineux (qui ne peuvent marcher ni parler) si tôt qu'ils sont aualez : & appliquez au cerueau, ils ne seruent de rien. Ne voyons nous pas aussi que le laudanum de Paracelse donné à des personnes qui toute la nuit ne font que tousser & cracher sans pouuoir dormir : que la toux & le cracher ne diminuent, & ne s'appaissent pas seulement : mais aussi que ces crachats qui étoient auparavant jaunes & vilains, deuiennent pâles ou blancs, & par conséquent meilleurs, sans pourtant que le laudanum pris le soir, soit sorti de l'estomac ; ce qui n'est pas difficile à verifier en ceux qui le vomissent le lendemain matin comme ils l'auoient aualez le soir precedent : & quoy qu'il ne soit pas sorti de l'estomac, il n'a pas laissé de suspendre la toux & la generation de quantité de crachats purulens : ce qui fait voir que ces crachats se forment incessamment en la trachée artère, par vn dérèglement de la faculté qui y reside, & qu'ils ne viennent pas du cerueau comme il sera montré au chapitre des catharres. Cette action confirme assez qu'il y a vne certaine vertu corroborante & restaurante en l'opium, qui de l'estomac s'étend iusqu'à l'œconomie des poulmons & luy communique sa vertu, & Bienheureux est le malade de qui le Medecin sçait separer cette vertu restaurante & anodine de l'opium, d'avec sa faculté virulente, qui n'excite qu'un dormir inquiet, nuisible & turbulent.

Pour ce qui est de la Ratte nous auons fait voir ailleurs que ce n'é-

toit

toit pas vn receptacle d'excremens comme on a crû : Mais qu'elle étoit dediée aux operations de l'Ame.

Il veut donc que ce Diuuirat (où il loge l'Ame) gouerne & preside à toutes les parties du corps par vne action qu'il appelle action de gouuernement, qui se fait à l'initiant enuers les parties éloignées, ce qui ne se fait pas par cette action que les Ecoles reconnoissent être appliquées au patient, par des fumées, canaux, ou fibres continuez qu'ils nomment consentement de parties, ou conspiration d'office, & de nécessité : puisque ce qui se fait par vn commandement absolu, ne demande point de consentement: mais il dispose absolument des parties qui sont de sa direction comme feroit vn souuerain d'un vassal. Enfin l'action de l'estomac ne procede pas d'une petite puissance, puis qu'il exerce les offices que les Ecoles attribuent au cœur: aussi ce n'est pas en vain que la ratte a été enrichie d'une si grande multitude d'arteres, & que les Philosophes, & les Astronomes l'ont dediée à Saturne qu'ils nomment le Pere des Astres, ou le principe commençant de la vie.

Il n'y a point de Medecin qui ait douté iusqu'à present que l'affection qu'on nomme incube ne soit suscitée des parties precordiales: elle arriue le plus souuent après auoir trop souppé & mangé des viandes dures à digerer, ou lors que l'estomac est traouillé ou oppressé. Cét accident n'a pas coûtume d'arriuer lors qu'on est couché sur le côté droit, mais sur les lombes, ou sur le côté gauche, & lors qu'on a

quasi allez dormi, ceux qui en sont traouillés sentent obscurément, raisonnent, & s'imaginent voir des yeux, & toucher des mains. Il semble qu'ils entendent, & qu'ils sentent leurs oppressions : mais il leur est impossible de se mouuoir, ce que sont librement ceux qui dorment quand bien ils seroient malades, & si quelque puce les picque, ils y portent directement la main sans s'éveiller. En cette affection là, l'estomac est surchargé, la digestion n'est pas encor acheuée, & cela arriue le plus souuent à ceux qui sont couchez sur le côté gauche, vers lequel endroit, l'orifice supérieur de l'estomac est contourné: où il faut premierement remarquer que l'estomac commande au mouuement, & que les songes en l'incube sont tous d'une même sorte: car celuy qui en est traouillé ne fait pas entendre vn certain murmure, gazouillement ou discours interieur accompagné de frayeur: mais aussi il entend les choses exterieures apparentes & vraies sans pouuoir remuer la langue nonobstant que les autres puissent parler en dormant. L'Ecole de Medecine en accuse les vapeurs crasses & melancoliques qui ne pressent pas seulement le diaphragme: mais aussi assiegent l'épine du dos & la moëlle: ce qui est bien ridicule: car comment est-ce que les dites vapeurs pourroient penetrer l'estomac, avec tout l'abdomen, la veine caue, & la grande aorte étendus le long de l'épine du dos, & les ligamens des vertebres; & comment est-ce (puisque dans le moment qu'on les éveille l'incube cesse) qu'elles cesseront ou seront dissipées

R r pées

pées ou diuerties si tôt qu'on les éveillera. Certes les Medecins auroient bien mieux rencontré d'en accuser l'action du gouvernement du Duumvirat, ou vn certain empêchement formé en l'estomac contre son gouvernement vital, qui sans vapeurs ni tuyaux affecte le cerueau & les nerfs & trouble les conceptions du Duumvirat, entant qu'il interrompt la recreation, & le plaisir que la ratte deuoit prendre en dormant du nouuel aliment qui luy suruient : car le sommeil se fait lorsque la ratte travaille à sa propre nutrition avec plaisir & delectation : alors donnant tréue à ses imaginations serieuses elle se plonge entierement dans vne profonde tranquillité, & se recueille dans vne agreable iouissance qu'elle ressent de la suavité dont elle s'est rassasiée : Qui est cause que la digestion de l'estomac ne se fait pas si bien en dormant qu'en veillant, à cause que la ratte ne songe pas en ce temps là à luy distribuer son ferment digestif. Que si aussi elle vient à être troublée par quelques alimens desagreables ou par vn trauail d'estoma: elle ne forge que des songes fâcheux.

Le Poëte payen nomme moralemēt le sommeil l'image de la mort: mais puisque Dieu auant le peché introduisit le sommeil en Adam (qui n'étoit pas encor mortel) lors qu'il voulut former Eue de sa côte, il paroit que le sommeil n'est pas vn être priuatif pour être l'image de la mort cōme elle: mais que c'est vne faculté actuele & puremēt positive, vitale, necessaire & naturele, & il n'étoit pas necessaire que l'image

de la mort precedât le peché & l'occasion de la mort.

Les Ecoles enseignent que le sommeil est causé par des vapeurs douces, qui s'eleuent de l'estomac au cerueau, qui bouchent en quelque façon l'origine des nerfs, des sens, du mouuement, de la parole & du iugement, &c. Qui est vne chose ridicule: car on verra en son lieu qu'il n'y a point de voye ni d'apparence que ces vapeurs puissent être portées au cerueau: outre que Dieu auroit fait la maladie auant le peché, parce que le sommeil auroit pû engendrer la paralysie vaporeuse au corps qui étoit encor impassible & immortel.

Si le Medecin humoriste est interrogé d'un qui ait fait la débauche le soir precedent, d'où vient qu'il a mal à vn coin de la tête, & du côté gauche, il répondra promptement qu'on void par la dissection que l'orifice superieur de l'estomac incline du côté gauche: & qu'il doit sçauoir que les vapeurs sont portées de l'estomac à la tête, lesquelles vapeurs font douleur parce qu'elles sont aigues, acres, & mordicantes & causées par l'esprit de vin: & si elles font plus de douleur au côté, c'est à cause qu'il y a plus de pente en cet endroit là.

Personne ne s'est iamais imaginé que cette douleur se puisse faire sans ce commerce de vapeurs: mais il n'y a point de vapeur qui puisse monter à la tête cōme on verra ailleurs: car premierement l'estomac après le repas se ferme tres-exactement, & s'il s'ouure quelquefois c'est pour donner passage à des rots venteux qui ne peuvent pas sortir sans faire du bruit: mais supposons qu'il s'é-

leue

Je ne des vapeurs de l'estomac, elles ne donneroient pas droit au front, & encor moins au côté gauche: mais elles tireroient droit au milieu de la baze du cerueau, en après elles sortiroient par le nez & par la bouche: si elles frapportoient la baze du cerueau ( ce qui ne se peut pas parce qu'il n'y a point de voye, mais elles s'arrêteroient contre le palais,) les nerfs recurrens & le dessus du palais en souffriroient bien plutôt que les membranes du cerueau à l'endroit qu'on sent les douleurs; ou les vapeurs ne pourroient pas atteindre sans trauffer toute la substance du cerueau & ses ventricules: ce qui feroit vne confusion étrange parmi les esprits animaux, outre que la douleur se feroit bien plutôt au sommet de la tête qu'à côté: & en faisant ce traject là auroient-elles oublié à se condenser comme elles font d'ordinaire lors qu'elles sont repercutées. C'est donc par l'action de gouvernement du Duumvirat, que cela se fait, & par vn certain ascendant par lequel les membranes sont tenaillées & bourrelées sans contribution de vapeurs. Ne void-on pas que la colere, la crainte, & autres passions de l'Ame n'affectent pas seulement en vn clin d'œil diuersément les esprits qui sont dispersez par les veines & par les arteres: mais aussi elles coupent & font plier les genouils, l'appetit se perd, autrefois on demeure immobile sans pouuoir parler, on écume, on suë, & souuent on lache les excremens. Nous parlerons plus amplement de cette action en son lieu.

## CHAPITRE XV.

*Les remedes font vn depost de leurs vertus auxiliaires en l'estomac, & sont Archées en fait la distribution aux lieux necessaires.*

**A** Prés auoir fait voir que l'estomac auoit quelque correspondance à la racine d'vn arbre (qui ne prepare pas seulement l'aliment pour soy, & pour toutes les parties de son tronç) mais aussi qu'il presidoit à toutes les autres digestions quelles'eloignées qu'elles soient. Que l'Ame mortelle & sensitiue (qui est la princesse de toutes nos actions & la dispensatrice de la vie en toutes les parties) y habitoit. Que c'étoit en ce même endroit que se formoient toutes nos conceptions. Qu'il étoit la boutique des songes & du sommeil, des veilles & de tous les genres de folie: & qu'il n'y auoit point de lieu plus conuenable où l'image de Dieu puisse être logée qu'en la lumiere formelle & vitale de ladite sensitiue, qui y habite, parce que c'étoit vn principe spirituel avec lequel elle pouuoit auoir plus de proximité & d'aliance, & que toutes les maladies consistoient essentiellement en la vie, & s'éleuoient d'elle. A present il semble necessaire de rechercher pourquoy il y auoit tant de peine à guerir les maladies chroniques & longues (qui s'en vont lentement à la fin de leurs periodes) & celles qui ne se termi-

R r 2 nen

ment point d'elles-mêmes ( comme la fièvre quarte, l'ithysie, la phrysie, la cacochymie, les debilittez ) & celles qui se cantonnent tant en l'habitude du corps qu'aux extremittez ( comme sont la lepre, la paralysie, la scyatique, les conuulsions, la goutte, &c. ) Que celles qui sont attachées à quelques viscères particulieres comme l'apoplexie, l'asthme, le calcul, l'hydropisie, la folie, &c. Toutes lesquelles demeurent incurables faute de remedes conuenables & appropriez : car il est certain qu'en quel endroit qu'il y ait quelque materielle production morbide, que s'il n'y a vne deuë application d'un remede conuenable, il est à presumer que l'effect, suscitè par elle subsistera toujours avec la même opiniâreté, il est certain aussi que les remedes ordinairement vitez de quelle maniere qu'ils soient qualifiez, soit desopilatifs, resoluaus, absterifs, ou purgatifs ne peuuent tout au plus s'étendre que jusqu'aux auenues de la ratte qui est le siege de la quarte: si bien que de là il est aisè à coniecturer que la vertu des remedes susnommez, est domptée, ou se perd, ou s'affoiblit dans l'estomac: ou si elle n'y perit pas, qu'elle passe avec les excremens par les intestins: ou, que s'il demeure encor quelque reliquat de leur qualité en leur vie moyenne, il est constant qu'elle sera fort affoiblie, & qu'étât receuë vn peu plus auant ( comme le macis & la terebentine, qui laissent partie de leur saueur en l'urine ) ne feront pourtant pas l'effect qu'on s'étoit proposé: car nonobstant que les œufs & la chair des bérés retiennent encor le goût des ali-

mens qui les ont engraisées, neantmoins il leur reste li peu de force que ce sont des aides bien foibles pour arracher les productions morbides des longues maladies auxquelles on a déjà souuent sans fruit expérimenté leurs effects.

Les purgatifs ont abusé jusqu'à present les Medecins, & ont subtilement trompé les malades, qui ne prennent pas garde que comme ils tiennent de la nature des venins, qu'ils suscitent d'abord du trouble & de la confusion dans les premieres digestions: en sorte que les alimens qu'on a pris le iour de deuant ( quoy qu'ils soient detiement digerez, ils sont d'abord corrompus & euacuez par eux. En suite de quoy le sang crud des mesaraiques étant attiré à la place de la liqueur qui a été vuidée, se corrompt pareillemet, jusqu'à ce que le venin du solutif soit las d'agir & soit épuisé de ses forces. On a pourtant crû que ces matieres putrides ( qui ne sont que des deprauations du suc alimentaire, & des chairs resoluës ) étoit la vraye matiere des maladies, & vne des quatre humeurs qui auoit été attirée de loing, & separée des autres par election: à quoy on s'est aisément laissé persuader, parce que les solutifs font paroître des effects manifestes de leurs actions ( quoy que le bien qu'ils font quelquefois ne soit que par accident, à sçauoir lors qu'ils euacuent par hazard, quelque matiere morbifique qui se rencontre être retenuë ou pouisée vers les premieres voyes ) Neantmoins, nonobstant qu'ils produisent rarement de bons effects, on n'a pas laissé de les qualifier du tiltre de purgatifs, & d'auoir recours d'ordinaire

naire a eux. cependant la pluspart des maladies les plus atroces sont demeurées sans secours, veu que toutes celles qui ne courent pas promptement à leur état & à leur declinaison sont demeurées sans remede & passent au rang des incurables. Après auoir souffert quantité d'évacuations sous la tyranie des solutifs qui pour tout soulagement ont prosterne la nature au grand detrimet de la vie. Enfin les solutifs sont des secours nuisibles & dangereux, & principalement s'ils sont violens ils excitent du trouble, de la confusion & des lipothymies.

Il n'y a que les grands renouatifs de Paracelsé qui par vne pureté & subtilité de nature, soient capables de vaincre toutes fortes de maladies, en conseruant la vie & restaurant les forces: ce n'est pas qu'il n'y ait des simples qui nonobstant qu'ils n'aillent pas à cette generalité, ils ne laissent pas d'être doués d'vne faculté spécifique, capable de déraciner certaines maladies, quoy qu'ils n'en portent point de signature.

De plus quoy que les diuretiques semblent s'étendre de l'estomac jusq'au reins & à la vescie, & que le macis & la terebentine, &c. changent l'odeur de l'vrine: neantmoins ce sont des secours bien foibles en la dysurie & en la suppression d'vrine, parcé que leur vertu s'aneantit ou s'affoiblit tellement dans l'estomac, qu'il ne leur reste plus que fort peu de goût.

De plus il est euidet que la vertu primitiue des choses qu'on a prises, perissent & sont changées dans l'estomac pendant la dige-

stion, où ils prennent des nouvelles odeurs & des autres goûts, car la noix muscade & la terebentine qui sont fort differens en goûts & en odeur, laissent neantmoins vne même odeur en l'vrine. Aussi les potions vulnérables ne seruent pas autrement aux playes que parce qu'en corrigeant l'excez de l'acidité de l'estomac ( qui est nuisible ailleurs comme compagne de la corruption ) ils empeschent qu'elle ne se communique aux playes, & parce que la premiere digestion de l'estomac ( comme nous auons fait voir en son lieu ) preside à toutes les autres qu'elles éloignées qu'elles soient. Si donc on reconnoit des effets considerables aux vulnérables, & qu'ils semblent étendre leurs vertus jusq'aux playes des extremités; ce n'est pas à dire qu'ils y aillent materielement, non plus que les diuretiques à la vescie: mais c'est en l'estomac qu'ils font deposer de leur vertus auxiliaires, & l'Archée de l'estomac en fait la distribution aux lieux necessaires: par exemple la pierre d'écreuisse, ou celle qui a été trouuée il n'y a pas long-temps, qu'on nomme oisifrage, à cause des effets admirables qu'elle produit aux fractures & aux playes, ne peuuent pas être dissoutes par l'estomac humain à cause de leur solidité, & encor moins y être portées en leur forme pierrenie ni substance l'actiforme, à moins que d'être resoluës en leur premiere matiere: mais le fermet acide de l'estomac resoult de ces pierres, ce qu'il en peut resoudre, non pas par vne resolution qui retrograde vers leur premier principe: mais il s'en fait vne dissolution à la maniere des

R r 3

autres

autres acides, c'est à dire qu'elles sont reduites en atomes, ou en alcool impalpable, desquelles l'estomac tire en après quelque particule de cette cremeur ou liqueur lactée, qu'elles contiennent naturellement, qui a la faculté d'adoucir & corriger l'acidité étrangere tant de l'estomac, que de celle qui peut être emprainte en l'Archée d'ice-luy, qui domine sur toutes les autres digestions. Aussi si ces pierres sont dissoutes (auant que de les aualer) dans des liqueurs acides, plus l'estomac en tire de lait, de profit & d'utilité.

De plus quoy que les hydrogogues tirent les eaux de l'Abdomen des hydropiques, ce n'est pas à dire qu'ils sortent materielement de l'estomac, & qu'ils se portent dans l'abdomen avec leur vertus cathartiques, pour remmener avec eux les eaux qui ont été traduites en cette capacité: mais ces operations-là se font par des propres priuileges vitaux de l'estomac & du Duumvirat qui est le tabernacle de l'ame d'où deriuent tous les offices & toutes les actions qui sont exercés par les facultez, avec leurs vigeurs, valeurs, & leurs defauts: car c'est l'ame qui distribuë les offices en chaque partie, qui les maintient, modere, & gouverne pendant la vie; & elle n'a pas seulement differentié les offices par les parties (où elle les a établies) en sorte qu'en l'estomac même il y a de la diuersité entre l'office du pylore & celuy de l'orifice superieur; mais aussi elle les a toutes telement attachées & aliées ensemble par vn lien de correspondance de la premiere con-

formation, que nonobstant qu'elles jouent chacune leur tragedies en particulier: neantmoins par vne espece de consentement & de con-doleance, elles compatissent toutes les vnes aux autres & courent à leur ruine par vne mutuele & simpatique conuenance sous la discorde & le combat des esprits. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si l'ame preside à tant de differentes facultez, puis que nous voyons tant d'inclinations differentes à vn même homme, qui neantmoins sont toutes produites par vne seule ame.

## CHAPITRE XVI.

*Il n'y a point de contrariété en la nature de reaction ni de repassion, excepté entre les irascibles, & les étres mouuans.*

**G**Alien ayant consideré après quelques autres Anciens que le feu étoit éteint par l'eau, & que l'eau étant échauffée par le feu se dissipoit insensiblement, crût que les elemens étoient telement contraires entr'eux qu'ils se combattoient incessamment dans les corps qu'ils composoient iusqu'à se détruire l'un l'autre par vne necessité inexcusable. Ce qui le fit conclure qu'encor que nous nous puissions parfaitement deffendre de toutes les iniures externes, qui nous enuironnent, que nous ne laisserions pas à la fin de suc-comber

comber par les intemperies que cette discorde suscitoit, qui traîne avec elle la nécessité de la mort : que puis que ces intemperies suscitoient la plus part des maladies qu'elles devoient par conséquent être gueries par leur contraires, par lesquels tout excès devoit être rabatu, & ramené en vne aymable simmetrie.

Cette doctrine assés plausible & facile à comprendre, a plû à la pluspart des hommes, & principalement à ceux que la paresse a detenu & empêche de pénétrer plus auant les principes & les actions de la nature, & à ceux qui ont pris plaisir à écrire, parce qu'ils ont trouué de la matiere propre à s'étendre avec facilité, & tromper agreablement les credules : mais il semble que Galien devoit aussi auoir enseigné autant de genres, où il y ait positiuement autant de sortes de froid, ( qui fût contraire à autant d'especes de chaleur putride ) qu'il feint des sievres diferentes, & donner vn froid propre à éteindre la chaleur tant des sievres malignes & ethiques, que pour chacune des autres sievres, qui sont si diferentes entr'elles.

Si l'eau éteint le feu, ce n'est pas par sa froidure extreme : mais c'est par son humidité qu'il est suffoqué ; puis que l'eau bouillante l'éteint aussi-bien que la froide. De même si l'eau froide deuiant tiède quand on y jette de l'eau chaude. Cela ne se fait pas par vn combat de contraires : mais par vn mélange des qualitez froide & chaude, & si la cha-

leur qui a été introduite à l'eau froide perit petit à petit à mesure qu'elle se refroidit ; cela ne se fait pas, parce que le froid se rend victorieux comme étant plus interessé : mais c'est à cause que le feu qui fomentoit cette chaleur produite, cesse de la fomentier. L'huile que l'on dit être l'aliment du feu n'éteint-elle pas le charbon alumé aussi-bien que l'eau : Ne voit-on pas aussi qu'un petit feu exposé au plus gelantes bizes de l'hyuer deuiant plus grand & plus ardent ? Et qu'au lieu de s'éteindre par le pressant froid du vent des souflets il s'augmente & s'alume dauantage ? Aussi la lumiere des chandelles, celle du feu & du Soleil ne peuuent iamais deuenir froides par l'actiuité du froid.

Il y a bien de l'opposition à la nature : mais il n'y a point de contrariété qu'entre les libres agents, ou en la puissance irascible des viuans & des êtres mouuans qui ont la liberté d'attaquer & se deffendre contre ce qui les insulte : & si en la simpatie & antipathie on attribue vne certaine auersion, amour ou election aux choses inanimées ; cela se doit entendre analogiquement, puis qu'elles n'ont ni sens ni intention, ni volôté d'agir, & qu'elles ne connoissent pas les fins pour lesquelles elles ont été créées : mais le Tout-puissant qui est le Dieu de paix & de concorde, a voulu que chaque chose operât selon le don qu'il leur a donné, & non pas par vne contrariété & desir de se détruire & de se vaincre, mais ce qu'on dit contraire peut être dit opposé comme le froid est opposé au chaud, & le vice aux vertus, &c.

Enfin

Enfin les Ecoles n'ont point reconnu d'autres actions que celles qui se pratiquent entre l'agent & le patient, & ont pris la contrariété & la dissention, la simpatie, & l'antipathie pour les fondemens de nature. Elles supposent qu'il ne se peut rien faire ni engendrer, que ce ne soit par la relation de l'agent qui est supérieur enuers le patient ou inférieur. Et veulent que le patient soit contraint, violenté, dompté, altéré & détruit comme étant plus foible que l'Agent inférieur à luy; & comme elles ont pris garde que les Agens s'affoiblissoient insensiblement & se lassoient en agissant, elles ont crû que cela se faisoit par vne deffence ou reaction du patient enuers l'Agent: mais si on n'auoit pas été si paresseux & qu'on eut fouillé vn peu plus auant & considéré plus attentiuement les actions, on auroit pû apprendre qu'il n'y a point de reaction en la nature de contrariété, ni d'inimitié qu'entre les animez, ou il y a vne deffence actuele en la volonté du patient, & qu'il n'y a point de reaction enuers l'agent que là où la contrariété est conceüe en l'ame du patient, & que si tous les agens particuliers s'affoiblissent insensiblement que cela se fait par vne dissolution de leur force en l'espace de lieu, de duration, &c. ou par quelque sorte d'empêchement & d'incapacité comme nous montrerons cy-après.

Au reste les qualitez ne doiuent être considérées aux constituts que comme des couleurs, & ne doiuent point auoir de rang entre les maladies, & si le camphre, l'opium, &c. refroidissent, ce n'est pas qu'ils

surmontent nôtre chaleur en froid, en sorte qu'ils impriment cét excès aux parties: mais c'est plutôt parce qu'ils contraignent & souuentent l'esprit de vie, & luy donnent la fuite. De même les qualitez chaudes depuis le premier degré iusques au supreme & caustique ne nous brûlent pas par vne sensible eleuatiô de chaleur: mais ils aigrissent petit à petit (par l'entremise des sels aigus) tellement nôtre Archée ou esprit vital, qu'à la fin il s'enflamme par son propre mouuement, iusqu'à brûler & produire des actions de feu. Comme nous voyons aux grandes inflammations gangreneuses & aux caustiques appliquez où le cuir se ride premierement, puis se resoult en mucilage; & pour prouue de nôtre dire, c'est que les caustiques ne font point d'eskarres aux cadaures, encor bien qu'ils les dissoluent comme fait la chaux vive.

Les choses qu'on dit humecter chez nous sont celles-là qui dissoluent, resoluent & fondent les choses gluantes, & qui petit à petit arrouient la substance des parties en les empêchant de se desseicher & de se coaguler. Les mauues, les guimauues, &c. qu'on croit humecter, bouchent les pores & par ainsi cette humectation ne seroit qu'vne dangereuse detention des excremens.

Les choses arides qui imbibent les liqueurs, bien qu'elles soient actuellement seiches, neantmoins si tôt qu'elles se sont foulées & remplies d'humidité, elles ne boient plus, & cette humidité n'entre iamais radicalement dans leur mixtion.

Celles

Celles qui desseichent dedans nous le font en extenuant, & en disposant les choses (qu'elles extenuent) en exhalaison. Par exemple nonobstant que la sueur humecte le cuir, neantmoins elle nous desseiche veritablement.

Celles qui tabesient conduisent les mortels au marasme non pas par vne qualité desseichante, mais parce que la liqueur nutritive est dérobée à toutes les parties pour être prodigalement portée & répandue ailleurs par vne action vicieuse.

Celles qui condensent & coagulent, endureissent plutôt qu'elles ne desseichent: c'est pourquoy c'est la resolution qui est opposée à la coagulation & non pas l'humectation: car l'endurcissement & la coagulation procedent de la propriété de ce qui coagule, ou par la vertu des semences.

Nous parlons icy des qualitez entant qu'elles regardent la medecine: car nous ne nions pas que l'excez de la chaleur ne brûle, & que le froid intense ne mortifie comme s'il brûloit: mais nous disons que l'ablation desdites qualitez ne guerit pas les maladies, non plus que l'épée qui a bleisé ne guerit pas la playe lors qu'elle en est tirée dehors, & que pour bien guerir les maladies il en faut ôter la cause interne, à laquelle ces qualitez sont attachées, & que ce soit par des remedes froids ou chauds il n'importe.

La chaleur, la douleur, le phlegmon, la fièvre qui suivent l'épine fichée au doigt, ne viennent pas du feu: mais de l'esprit sensitif qui ne peut pas souffrir cette étrangere. Tout de même que les chaleurs

qu'on sent au foye ne procedent que des épines qui y sont; qui sont des essers desdites épines & ne sont pas les causes: tellement que toutes les alterations qui se font ressentir en l'œconomie vitale, & qui cessent au cadaure, ne prouiennent ni du feu, ni de la glace du corps, ni des humeurs: mais elles dependent des principes de la vie. Au reste pour bien comprendre les actions il est necessaire de parler des Agens en particulier.

Nous dirons donc qu'il y a des Agens qui ont vne vertu motive, & que l'Autheur nomme *Robora momentia*, & les autres en ont vne alterative qui opere par vne faculté fermentale, ou feminine par laquelle ils engendrent leur semblable. 3. Il y a de certains Agens heteroclités & anomaux.

Ceux qui operent par vne puissance motive ou mouuante, agissent enuers leur objet, premièrement par la pesanteur, comme on void qu'un petit poids est élevé par un plus gros. 2. Par la figure ronde, angulaire, aiguë, caue, &c. 3. Par vne dureté ou mollesse corporele. 4. Par vne forte impression de la main, du marteau, de l'aiguille, &c. 5. Par la celerité, car si le belier n'hurte la muraille, & le marteau ne frappe le cloux avec vehemence, encor que la force impressiue soit robuste, l'action n'en peut être que lâche. 6. Par l'empêchement du vuide. Et 7. par la crainte de penetration des dimensions. Tous lesquels agens operent sans contrariété & reaction.

Il paroît 1. que les forces mouuantes ne repaissent point de leurs objets veu qu'en la sixième & septième

peùme la nature de l'vniuers travaille tant qu'elle peut pour l'empêcher, par exemple la poudre pressée dans vn canon, puis alumée creue plutôt le canon que les vapeurs ou esprits qui en sont éleuez se penetrent l'vn & l'autre.

Tout agent qui agit par le moyen du poids ne repaît point veu que la chose pesante pese absolument son poids, sans auoir égard à vn autre, poids plus ou moins pesant, veu que ces sortes de choses dependent absolument de l'industrie humaine, & si le plus leger est éleué par le plus pesant qui luy est opposé ; cela se fait sans réaction, outre que cette action n'est pas vne vraye action naturelle comme celle des vertus seminales; mais elle est accidentelle & dependante d'vn respect relatif de la Mathese selon le lieu, la duration, grandeur, &c.

Il y a beaucoup d'empêchemens en la nature qui nonobstant qu'ils determinent ou empêchent entièrement la vertu de l'Agent, il ne faut pas croire qu'ils reagissent car la lumiere ne souffre point encor que la muraille, qui est le patient luy fasse obstacle & l'empêche de passer outre. Aussi si cependant que la puissance de la force mouuante agit de soy, elle vient à être déterminée par l'espace de lieu, de duration, ou qu'elle vienne à être affoiblie par quelque empêchement, ou qu'elle agisse avec moderation à cause de la figure ou de la dureté, il n'y a point de réaction au patient, ni de repassion en l'Agent, par exemple si quelqu'un frappe du poing contre vne enclume, & qu'il se meurtrisse ou enta-

me la main, ce n'est pas à dire qu'il y ait de la réaction en l'enclume, ni en la dureté, ni aux angles: car si l'enclume reagissoit contre le poing qui frappe, elle deuroit aussi bien agir enuers le poing qui frappe doucement, & qui se repose quietement dessus, & la bleiser, qu'en celle qui frappe avec vehemence: parce qu'en toutes ces actions là, l'enclume est toujours également dure, & le poing ne souffre que par accident, parce que le frapement & la blessure se font par vne même action, tellement que le poing souffre de soy, & par soy-même, & par accident pour auoir frappé trop rudement ou à cause de la dureté ou de la figure du fer.

Il y a vne autre action de la force mouuante qui en a trompé beaucoup, par vn tiltre de réaction: c'est quand la main empoigne vn fer ardent, car la main en empoignant le fer agit véritablement de soy, & le fer patit lors qu'il est empoigné & agit en même temps enuers la main en le brûlant neantmoins l'action qui brûle au fer n'est pas vne action qui procede de ce qu'il est pris avec la main, (encor que l'attouchement en soit la cause immediate sans laquelle cette action ne se feroit pas) mais c'est vne action propre du fer parce qu'il est ardent, & ainsi l'attouchement & la brûlure sont differens en leurs racines.

Pour ce qui concerne les Agens, qui agissent par vne vertu alterante ils ne souffrent aucunement de leurs objets: mais ils engendrent par vn pouuoir absolu, & disposent de leurs objets selon la vertu qui

qui leur a été diuinement con-  
cée, & les empêchemens qui y in-  
teruenient ne sont que des inca-  
pacitez. Par exemple, si tout le glo-  
be de la terre étoit vne masse de pâ-  
te, où on ait mis du leuain, il se fer-  
menteroit à la fin par la vertu du  
leuain qui y auroit été mis, ce qui  
ne se pourroit pas faire s'il y auoit  
de la réaction en la pâte enuers le  
leuain, parce que la force d'une pe-  
tite quantité de leuain, seroit bien-  
tôt éteinte & suffoquée par vne si  
grosse masse. De même encor que  
l'estomac souffre par les viandes  
difficiles à digerer, ce n'est pas à di-  
re que ce soit par vne réaction des  
alimens : mais c'est parce qu'en ces  
alimens là il y a des parties inca-  
pables de la digestion à l'égard de  
l'estomac qui les a receu. De même  
il est impossible au leuain de fer-  
menter le verre en poudre, ni le sa-  
ble, parce que les fermens qui alte-  
rent n'agissent qu'enuers des objets  
propres qui ayent de la conuenance  
avec eux : si bien que les empêche-  
mens des Agens qui agissent par  
vne vertu alteratiue sont autant  
d'incapacitez, comme dureté, ine-  
galité, impureté, &c. L'Argent ne  
reagit point non plus lors qu'il est  
dissout par l'eau forte, encor que  
l'eau forte s'affoiblisse & perde sa  
force en dissoluant : mais il y a vne  
certaine propriété dotale aux esprits  
par laquelle ils agissent & dispo-  
sent de leurs objets selon qu'il leur  
a été naturellement enjoinct. Le  
vinaigre distillé dissout les co-  
raux, pierres d'écreuilles, &c. Et  
en dissoluant cet esprit acide du  
vinaigre qui étoit entièrement vo-  
latil ne se coagule pas seulement  
en agissant : mais aussi il change

de saueur. Il se coagule en vne  
forme tangible, comme s'il ai-  
moit mieux être solide que de  
demeurer liquide comme il étoit,  
ce qui ne se fait pas par réaction du  
corps qui est dissout, mais par le  
propre mouuement de l'esprit du  
vinaigre. L'esprit de vitriol expo-  
sé au feu lors qu'il est joint avec le  
mercure se conuertit en alun, sans  
que le mercure soit changé en son  
essence, ni en sa matiere, hormis  
qu'il represente de la neige en sa  
surface sans diminuër autrement  
de sa substance, ce qui ne se fait  
pas s'il est dissout avec l'eau forte,  
qui est à moitié esprit de vitriol.  
On void assez par là que cette  
transmutation ne se fait pas par l'a-  
ction du mercure, mais c'est l'e-  
sprit de vitriol qui dispose ainsi de  
soy-même, & se change différem-  
ment selon le panchant naturel  
qu'il a enuers ses différens objets.  
Aussi l'esprit de sel marin quel vio-  
lent qu'il puisse être n'agit aucune-  
ment enuers le mercure, & le mer-  
cure n'agit point enuers luy. De  
même l'eau forte agit en toute for-  
te de metaux excepté l'or : & avec  
le sel armoniac il agit en l'or, &  
n'agit plus enuers l'argent : ce qui  
fait voir que ce sont des actions  
particulieres des esprits, (& non  
pas des réactions) qui agitées de di-  
uerfes passions en agissant se meta-  
morphosent diuersément, & s'ils  
sont en repos & qu'ils n'agissent  
pas enuers leurs objets ils se main-  
tiennent en leurs premieres qualitez.  
Pour ce qui est des Agés heterocli-  
tes ou anomaux il est manifeste que  
le feu ne souffre rien des objets in-  
flammables, veu qu'une étincelle de  
feu seroit capable de brûler tout

Si 2 ce

ce qu'il y a de combustible en l'univers, ce qui ne se pourroit pas faire si la chose qui brûle reagissoit tant soit peu. Que si le bois verd ne brûle pas si bien que le sec, cela ne se fait pas par la reaction du bois, ni le feu n'en souffre point pour cela : mais c'est le propre du feu de refondre en vapeur les parties aqueuses & plus subtiles du bois, avant que de s'alumer & brûler la partie oleagineuse, pour finalement acheuer de consumer le reste de la graisse qui demeure fixée aux charbons, & les reduire en cendre.

Il n'y a point aussi de principe feminal en la nature qui repaît de la matiere en laquelle il opere: mais il le dispose sans aucune reaction, comme on peut voir en son lieu parce que chaque semences ont leurs periodes & momens établis par leur diuin Createur par lesquels ils se traînent petit à petit à leur maturité. Les lapins, les chiens, les volatiles, les hommes, cheuaux, elephans, fomentent, perfectionnent, & enfantent leurs fruits, chacun en certain temps particulier & limité; & si le fœtus de l'homme demeure dauantage au ventre de sa mere, & qu'il luy faille plus de temps pour se perfectionner que le lapin ou le chien, ce n'est pas à dire que la matiere feminale en l'homme soit plus froide & plus rebelle que celle du chien: mais nous deuous nous contenter de sçauoir que Dieu a ordonné & établi des termes particuliers & limitez en chaque espece selon son bon plaisir, & ce n'est pas à faire à nous d'en chercher d'autres raisons. Aussi si la matiere feminale demeure plus long-

temps à perfectionner le corps où elle traueille, cela ne se fait pas par vne reistance de la matiere, ou parce que l'Agent est las, ou trop foible, ni parce qu'il se repose, ou que la matiere repaît, veu que tout Agent en la nature traueille sans peine, sans souffrir, & sans discontinuations, & ces actions là se font par la communication des fermens, & par vne determination specifique à laquelle Dieu les a destinez. Voilà comme il falloit que les Chrétiens eussent philosophé, & considéré que si les axiomes d'Aristote seruent aux exercices de la Mathese, au mouuement local & aux puissances motrices, que les Ecoles ne les deuoient pas pour cela introduire en la nature par vn commandement si absolu: car si le bois verd ne brûle pas si promptement que le sec, c'est que la resine du bois attend patiemment la gehenne du feu iusqu'à ce que toute l'humour aqueuse soit euaporée, parce que c'est le propre du feu d'éleuer premierement la matiere legere & aqueuse auant que de s'attacher & enflamer la graisse. De plus si les axiomes d'Aristote ont lieu aux actions corporeles, auxquelles l'Agent foment & touche necessairement son objet & luy inspire sa vertu, c'est vne impertinence de les vouloir faire valoir aux Agens qui agissent de loin, & enuers des objets éloignez comme aux actions des corps superieurs qui operent par influence, irradiation, & mouuement sans toucher leurs objets, & par vne seule inspiration qui part de leur seminaire. Les soulanaires ne sont pas proprement priuez de cette inspiration, car ils produisent des odeurs

odeurs fermentales tres-actives & des effets feminaux, & par leur odeur ils transmutent leurs objets à leur nature, & les soumettent à leur domination.

Il y a aussi en la nature vne certaine action radiale; par exemple on donne à l'ongle du pied d'Elan la vertu d'empêcher le paroxisme du mal caduc (si on le porte en forme d'anneau) quoy que le siege de ce mal ne soit pas au doigt: & cette ongle-là bien loing de s'affoiblir en agissant, elle se maintient & se renforce aussi-bien que l'ayant par l'approche du fer, qui est vn signe evident que l'agent ne souffre aucunement par la reaction du patient tant aux actions feminales que radiales; & par consequent que le patient ne reagit point. Les zenedons & autres choses qu'on porte au col, ont vne vertu semblable aux influences, par laquelle ils contraignent leurs objets quoy qu'éloignez à leur obeir sans evaporation, mouvement, passion ni souffrance, & sans s'affoiblir. De plus c'est qu'il n'agissent aucunement en ce qu'ils touchent: mais ils ont besoin d'en être éloignez par vne certaine distance.

Les Ecoles se moquent le plus souvent de ces effets-là, & autres-fois elles les attribuent aux vapeurs qui s'éleuent de ces corps-là. Mais on leur demande, quand vne fille hysterique void parfaitement toute sorte d'objets d'un œil & de l'autre, elle n'en peut discerner que la moitié de qu'elle maniere qu'elle tourne & la tête & les yeux. Par exemple si elle aperçoit vne troupe de personnes elle n'en peut voir que la moitié, comme depuis la ceinture

en haut, ou la moitié d'iceux du haut en bas, cela sera-t'il cause par des vapeurs partagées en la prunelle qui est en son integrité?

Les Ecoles ont negligé vne certaine action ou vertu spirituelle que l'Auteur nomme *Actio regiminis*, qui agit sans aucune evaporation corporelle, de la même maniere que fait la Lune quand elle enfle la Mer, qui est assez sensible aux femmes qui sont en suffocation de matrice, pendant qu'elles peuvent parler elles se plaignent d'une tension intercostale, & il leur semble qu'elles sont environnées d'une ceinture qui les serre, ou qu'elles sentent comme vn bâton qui est poussé d'en bas contre leur gozier.

Les Ecoles devoient avoir considéré qu'il y a deux sortes de mouvement vn qui depend de la volonté, & l'autre est vn mouvement forcé des parties qui ne depend point d'elle comme sont les mouvemens convulsifs. Cette action ne se fait pas seulement sans reaction. Mais aussi elle se fait sans atouchement, & enuers des objets éloignez. Cette action qui se fait entre les objets où il y a vne certaine distance de lieu est nommée magnetique ou simpatique: mais celle qui se fait dans l'enceinte de nôtre corps pour les differentier des susnommées sont dites actions de gouvernement, en laquelle l'Agent dispose de son propre patient ou de l'objet de sa sphere comme de son sujet selon l'ordonnance ignée, & la disposition sujette au symbole, qui n'est guere dissemblable de l'action des Astres, ce qui ne se fait pas par vn consentement de parties, ni par

application de vapeurs ni de canaux ou fibres continuez.

L'Auteur ne nie pas les actions corporeles par lesquelles la chaleur échauffe, ni les voyes par lesquelles les vents montent de l'estomac à la bouche, ou sortent par le nez: que les excremens ne sécoulent par leurs conduits ordinaires: que les esprits ne soient enuoyez & dissipiez des visceres par les parties du corps. Il admet aussi l'action par laquelle les visceres inspirent leurs fermens aux vertus digestiues comme par irradiation: mais l'action de gouvernement n'agit pas seulement par des rayons droits; mais aussi elle penetre insensiblement par toute l'habitude du corps & à trauers l'épaisseur des parties par des rayons obliques à la maniere de la Lune, & affecte tout ce qu'elle regarde tant directement qu'obliquement pourueu qu'il soit de sa direction.

Tout ainsi que les testicules plantent ou sement la barbe au menton, & differentient le châtré d'auec l'homme entier. Aussi la femme est, ce qu'elle est, à cause de la matrice, elle a ses passions propres, son sang & sa chair differente de celle de l'homme, & nonobstant qu'elle soit d'un temperament plus humide elle paruiet neantmoins plutôt en sa puberté. La cerueau de même domine en l'accroissement par la même action. Ce que la luxaction des vertebrestémoigne assés aux bossus. On void souuent que la matrice serre ou pince vn seul tendon du pied ou de la gorge, autrefois elle étrangle & serre entierement le gozier comme si c'étoit vn mal to-

pique, sans commerce d'aucune vapeur. Autrefois par vn seul aspect elle tenaille tellement les poulmons qu'elle ôte entierement l'usage de la respiration: autrefois elle eleue la gorge iusqu'au menton. Enfin tandis qu'elle exerce sa fureur chez elle, elle fait la furibonde, elle se iette en bas, en haut & aux côrez, elle excite des douleurs locales & indicibles, & les parties qu'elle regarde de loin elle les bourelle & tenaille & décharge toute sa fureur sur elles; & d'autrefois elle deuiet tellement insensée qu'elle ouure ses vaines, & répand prodigalement le sang innocent qui est le tresor de la vie. Si elle exerce sa fureur hors de son domicile elle excite des syncopes, des apoplexes, des battemens de cœur, des suffocations & quelquefois la mort subite. Ce qui ne se fait pas par le moyen des vapeurs, mais c'est par vne pure domination, ascendant ou aspect, qu'elle tourmente la partie qu'il luy plait, & quelquefois elle tuë & suffoque la malade.

La matrice demeure quiete tout le temps qu'elle n'est point agitée des passions de l'ame: mais lors qu'elle est vne fois excitée par icelles elle trouble toute l'économie du corps & ses dereglemens durent souuent iusqu'à la mort: car il y a vn grand commerce entre la matrice & l'ame sensitiue, & entre la sensitiue & la matrice. Il faut aussi noter que les ames agissent par la puissance d'une certaine lumiere vitale, en laquelle elle depeint les conceptions, & les idées de ses commandemens, qu'elle enuoye aux organes par les ministres de ses executions qui sont les esprits.

Les

Les lumieres se penetrent l'une l'autre, & conseruent pourtant toûjours leurs premieres essences & proprietéz : & toutes les puissances qui dependent de l'ame, & les esprits sont aussi lumineuses. D'où il s'ensuit que les puissances naturelles, comme de la matrice, de l'estomac, des testicules, &c. dardent leur lumiere par tout en penetrant la lumiere de l'Archée par vne action de gouvernement. Ce qui fait que cét esprit est rendu infirme, qu'il est aliené, dispersé, éteint & suffoqué, & d'autrefois conforté. Aussi les venins qui naissent aux parties precordiales ou ailleurs agissent par la vertu de leur puissance formele en forme de lumiere comme les susdites, selon l'idée dotale dont ils sont empreins, en affectant la lumiere vitale de la sensitiue, & l'esprit fixe des parties; & se penetrent, l'une & l'autre par vne vnion radicale. Cette contagion demeure quelquefois transplantée pour toûjours dans le principe vital & formel de la vie. Ou bien ce n'est que pour vn espace de temps comme au mal caduc, avec liberté de retourner ou ne pas retourner en même état qu'auparauant le tout selon l'exigence des proprietéz radicales.

Il y a aussi vne certaine action propre aux esprits sans corps qui ne demandent pas pour agir vn direct aspect, ni d'être proche de leurs objets ni de les toucher, ni que leurs objets soient disposéz à souffrir cette action : mais ils agissent par vn pur pouuoir putatif ou volontaire. Car ces esprits n'ont point d'extremitez pour pou-

voir toucher les moyens & les corps qu'ils pretendent mouuoir. Cette action est encor beaucoup plus efficace que l'influentiele, & approche celle par laquelle l'ame signifie son vouloir & ses idées aux organes à qui elle est liée.

Il y a aussi vne certaine action enchanteresse & trompeuse qui éblouit les yeux dont les mauuais esprits se seruent; laquelle action nonobstant qu'elle soit vraye elle ne donne pourtant pas vn vray effet : mais l'enchanteur ne fait que tromper la veuë. Toutes lesquelles actions se font sans reaction ni passion.

De plus le vin nous fournit aussi des démonstratiôs assez sensibles pour nous faire auoüer malgré nous qu'il y a des actions magnetiques par lesquelles les objets éloignez se réueillent l'un l'autre, & agissent ensemble par vne action mutuele nonobstant la distance des lieux, veu que le vin se trouble dans les tonneaux quand la vigne est en fleur, & que cette confusion dure tout autant de temps que ladite fleur demeure attachée à sa souche. Ce qui se fait ou par vne cause motrice commune à la vigne & au vin, ou par vne particuliere disposition de la souche qui remuë & trouble le vin, ou il faut que le vin se trouble de soy même à cause de la fleur de la vigne. Si on en veut accuser la cause commune, il faudra recourir aux Astres, ou confesser qu'il y a des actions de conformité, de consentement, de condolance & de cōgratulation entre les objets distans, qui sont excitez par vn certain esprit moteur inconnu qui gouverne

gouverne le vin & la vigne éloignent l'un de l'autre, & les fait correspondre & compatir ensemble. Pour ce qui est des Astres; Il ne nous est pas permis d'étendre leur puissances au delà de l'Autorité du Texte sacré prononcé par cet éloge diuin. *Stella erunt vobis in signa, tempora, dies & annos.* Outre que les Astres & la vigne ne peuvent pas être conioins en essence, puis que la vigne & les autres plantes ont été créés & ont reçu le don de croître & de multiplier avant la creation des étoiles, & par conséquent elles ont pu subititer auant leur putatiues influences. De plus comme la vigne fleurit plutôt en certains lieux, & plus tard en d'autres, & lors que la saison est froide & pluuieuse, & que la confusion du vin attend & imite toujours le temps que la vigne fleurit, il ne faut pas croire que, cette action soit attachée aus Astres & qu'elle en depende.

Cette action paroît encor plus manifestement à la biere, où il faut remarquer que pour la faire, il faut premierement faire germer le grain, le faire seicher, le moudre, & faire boüillir la farine. Lors qu'il a été vne fois germé il est hors d'esperance de pouuoir iamaïs produire & d'autant plus qu'il est en après moulu & puis boüilly. Neantmoins il retient encor vn esprit vineux & enyvrant (qu'il ne possède pas iusqu'après la fermentation) qui nonobstant qu'il soit fort affoibli par les moyens susdits, il ne laisse pas de produire les mêmes effets (dans la biere que nous auons dit du vin) lors que les orges de la compagne fleurissent. Ce

seroit vne chose ridicule de croire que c'est esprit detenu dans vn tonneau de biere bien bouché sorte d'iceluy pour se porter en vn champ d'orge éloigné de quelques lieues, & que delà il reuienne comme vn turbulent, broüiller & bouleuerfer toute la biere du tonneau. Nous ne pouuons pas non plus nier cette action-là aux enuies des femmes grosses qui ont été empraintes aux enfans, où nous voyons que les impressions des cerises & des fraises deuiennent blanches, verdes, iaunes & rouges, & en vn mot elles imitent les changemens des vrayes cerises & fraises; si bien que l'action de distance n'est pas seulement confirmée par-là; mais aussi il apert qu'il y a vne certaine conformité d'essence entre la cerise attachée à l'arbre, & celle qui est emprainte à la chair: c'est pourquoy il ne faut pas attribuer au diable ce que nôtre foiblesse ne peut pas comprendre par la raison; mais il faut croire que ce sont des dons (de Dieu) naturels qu'il s'est contenté de nous faire paroître par des exemples, & que c'est de ce Pere des lumieres que tous les excellens dons deriuent, à qui nous deuons rendre gloire & honneur.

Pour ce qui concerne les remedes simpatriques qu'on applique sur le sang, ou sur le pus, il faut sçauoir que les vertus desdits remedes ne sont pas adressées à l'objet blessé par vne faculté qu'ils empruntent des Astres, & qu'ils s'en vôt encor moins de leur propre mouuement droit à l'objet distant; mais les idées du desir de celuy qui l'applique se joignent au moyen, & deuiennent les directrices des vertus du

du remede, pour les porter droit à l'objet de son desir, ce qui fait que la poudre de sympathie opere plus heureusement par la main de l'un que par la main de l'autre, principalement si celuy qui l'applique le fait avec un desir de charité & d'amour : mais si elle est mise, en œuvre avec indifférence, ou par les mains d'un yurogne elle fait fort peu d'effet. Nous auons assez fait voir & suffisamment prouué par les enuies des femmes grosses que les idées étoient dirigées droit à l'objet spécifique du desir, ni plus ni moins que le venin du basilic étoit lancé à l'objet qu'il regarde, & celuy de la torpille au bras du pécheur qui leue le filer où elle est prise. Toutes lesquelles actions se font aussi sans réaction ni repassion.

### CHAPITRE XVII.

#### *La puissance des medicamens expliquée par un songe.*

L'Auteur raconte qu'un iour comme il meditoit sur la persecution de ses aduersaires, & qu'il tâchoit de se consoler en Dieu, que le sommeil l'accabla, & qu'il se vit en songe dans un palais si admirable qu'il surpassoit en structure toute l'industrie humaine : il y auoit en ce palais un thrône eminent, tout environné d'esprits lumineux, qui par leur splendeur éclatante ébloüissoient tellement les yeux qu'on ne pouuoit pas s'en approcher. Celuy qui étoit assis sur le thrône s'appelloit *Est*. Son marchepied se nommoit *Natura*, & le portier *Intellectus*. Ce dernier cy ( sans

luy parler luy auançoit un liure intitulé, *Gemma rosa nondum aperta*. Et nonobstant que ce portier ne luy dit mot, il connut neantmoins qu'il falloit qu'il le mangeât, ce qu'il fit : mais il le trouua d'une faueur si rude & si austere qu'il eut peine de l'aualer. Après quoy sa tête deuint toute splendide & diaphane. Alors un autre Esprit d'un ordre supérieur luy presenta une phiole, où il y auoit en un seul mot *Ignis aqua*, qui étoit un nom simple, singulier, indeclinable, immuable, & immortel, il ne sçauoit ce qu'il en deuoit faire : il essaya neantmoins de plusieurs manieres de decourir ce qu'elle pouuoit contenir. Cependant il voyoit la chymie au dehors du palais, en forme d'une vieille femme deliberée, qui se tenoit à la porte, & en portoit les clefs. Elle n'ouuroit iamais cette porte en dehors, que prealablement le portier du dedans n'ait tiré le verrouil qui la fermoit de son côté, ce qu'il ne s'emancipoit pas de faire qu'au prealable la lumiere du thrône ne luy eût commandé par quelque signal de l'ouuir, mais il répondoit à ceux qui hurtoient *Nescio vos*, & celle qui portoit les clefs ne disoit mot. Ceux qui s'effaioient à regarder par les fenêtrés étoient repoussez par ie ne sçay quelles tenebres, & tomboient par terre comme des étourdis & infensez. Il y en auoit beaucoup d'autres qui rouloient à l'entour du palais, & qui se promettoient beaucoup de choses sans fondement. L'Auteur dit qu'il demeura fort long-temps à considerer toutes ces choses là sans mot dire, jusqu'à ce qu'une certaine main dont il ne voyoit pas le

T t corps

corps le conduisit en vn beau iardin, où d'abord tous les simples le venoient aborder, & en cét abord il les sentoient non pas côme si leurs qualitez agissoient en luy comme en leur obiet (parce qu'il ne les auroit pas pû toutes souffrir) mais ils sembloient représenter chacun leur scene en luy comme en vn theatre, d'une maniere qu'il ne peut pas bié exprimer. Il sentit premierement que toutes les choses chaudes, froides, humides & seiches ne représentoient que des qualitez passageres qui survenoient aux constituts en forme de couleurs, & qu'elles ne nous échauffoient, refroidissoient, dessechoient & humectoient pas, par l'excez de ces qualitez là: mais à raison de l'apropriation de l'objet: & que le cadaure de l'homme qui est mort par vne maladie languissante, encor qu'on l'expose au feu, & qu'on le fasse chauffer par force. On le trouue si froid au tact qu'à peine se peut-on réchauffer la main de long-temps: ce qui ne se fait pas par la qualité de la froidure engendrée & empreinte en la main qui le touche par l'excez du froid du cadaure qui ait la force de surpasser la chaleur naturele de ladite main de plusieurs poinçts: mais plûtôt parce que l'esprit vital étant éfrayé par l'horreur du cadaure s'enfuit, & se retire de la main: pareillement on dit que l'opium qui est amer, & le camphre, qui est acre refroidissent, mais c'est à cause qu'ils donnent la fuite à nôtre Archée, ou parce qu'ils le maîtrisent. C'est par la même raison que le blas febril suscite premierement le froid, & puis après la chaleur en l'Archée. Il sentit aussi que la chaleur depuis le premier

degré jusqu'au dernier & caustique ne brûloit pas par l'excez de la chaleur que les simples ont, à l'égard de nôtre temperament, en produisant leur sureminéce en nous: mais par le ministère de leurs sels aigus, ils enflamment tellement nôtre Archée, qu'il brûle & deuiet caustique par son propre mouuement comme on void aux erisipeles, charbons & autres inflammations: aussi ces sortes de choses là n'échauffent point les cadaures. Que ce qui dissout, ressoût, & liquifie les choses glutineuses, humecte, entant qu'il ôte les empêchemens de coagulation & de secheresse: mais que la mauue, guimauue, & autres qu'on croit humecter, n'agissoient pas par vne humectation roride des parties: mais c'est qu'en bouchant les pores, elles empêchoient l'insensible & continuele transpiration qui exhale d'ordinaire de chez nous: & par consequent que leur humectation n'étoit qu'une detention morbide d'excremes. Que ce qui desseche chez nous ne fait autre chose que disposer (en extenuant) l'humide à l'exhalation: & ainsi encor que la sueur humecte le cuir, & qu'elle eleue & tumefie l'habitude du corps, elle ne laisse pas de nous dessecher. Que tout ce qui a la vertu de coaguler, endureit & condense plûtôt qu'il ne desseche, de sorte que l'opposite de la coagulation est la dissolution & non pas l'humectation. Que ce qui tabesie & entraine dans le marasme, ne le fait pas par vne qualité desseichante, mais que c'étoit parce que la liqueur nutritive & alimentaire étoit dérobée & diuertie ailleurs, à l'occasion de laquelle les fermens qui étoient joints à la chaleur étoient

des vrais desseichans : & que les desseichans ne faisoient pas autrement chez nous, que ce que font les ferments par leur résolution, & la chaleur par la distillation. Que la coagulation & endurcissement provenoit d'une faculté coagulante, ou d'une propriété seminale, qui contraignoit les liqueurs à prendre une forme solide. Il ressentit que les corps arides qui s'imbibent de liqueur, cessoient de s'imbiber si tôt qu'ils s'étoient saoulez & remplis d'humidité, & que cette humidité là ne se méloit jamais radicalement dans leur substance. Que la soif n'étoit pas la qualité d'une secheresse introduite, mais que la soif naturelle n'étoit qu'un ressentiment de la diminution de l'humour qu'on nomme serum, & que celle qui est contre nature provenoit de ce que le suc alimentaire de l'estomac étoit alteré par quelque ferment ou excrement étranger. On ne nie pourtant pas que l'excez de la chaleur externe ne brûle, & que le froid intense ne mortifie, mais ces excez de chaleur & de froidure ne doiuent point être referez, ni considerz entre les causes occasionelles & internes des maladies, d'une maniere comme si on devoit esperer la guerison par leur ablation: c'est pourquoy la speculation des causes externes & antecedentes n'est pas curative, mais seulement diagnostique, & directive: car une playe n'est pas guerie pour en tirer hors l'épée qui la faite: mais la consideration, & l'ablation des causes des maladies internes (entât qu'elles sont les occasions cónexes) appartiennent vrayement au Medecin. En après il sentit qu'il y avoit de deux sortes de saueurs distinctes aux cõtituts, & quelquefois 3. ou 4.

La premiere par laquelle les choses sont acres, ameres, acides, salées, &c. L'Autre saueur est dite spécifique & appropriée à la semence. Que la premiere provenoit des offices & des dignitez des sels, non pas extraits chimiquement par la separation des trois premiers principes, mais des sels qui se rencontrent naturellement dedans les corps. Que l'autre des saueurs étoit seminale, & qu'elle tenoit de la nature des odeurs aux constituts, & exerçoit ou expliquoit l'office des formes: car comme les sels se font assez cognoître ce sont les premiers qui se presentent au goût: c'est aussi à eux qu'Hippocrate attribue la cognoissance des maladies lors qu'il dit, *Calor & frigus non sunt morbus, sed acre, salsum, amarum, ponticum, &c.* Et il a entendu que la chaleur & la froidure étoient plutôt des accidens qui suiivoient la maladie, que la maladie même. Et par ce moyen il sentit que c'étoit aux sels à expliquer les vertus des formes subordonnées des constituts, & de les porter à l'Archée comme à leur objet auquel ils puissent agir. De plus il reconnut que la vraye guerison des maladies, qui étoient gueries tant naturellement que par médicament, s'obtenoit par la sedation de l'Archée irrité & agité, & par l'ablation & effacement du caractere morbide & seminal produit par l'Archée, & que la guerison qui succede à l'aide des Arcana maiora de Paracelle, regarde l'ablation des productions morbides. Il sentit que ces Arcana là operoient en la maniere des sels, & que ces cures là se faisoient en ôtant le nuisible, & en adjouçant le defaillant: car ceux qui empêchent l'accroissement ou les appropriations

tions de la maladie, regardent plutôt la precaution que la guerison. Les choses nuisibles s'emportent en resoluant, nettoyant, exhalant ou en expulsant (lesquelles facultez sont propres aux sels) & jamais deüment par les solutifs (qui sont putrefactifs, resoluans & veneneux) ni par les saignées.

Il pressentit aussi que nonobstant que les alimens, ni les medicamens ne pussent pas proprement adjoüter quelque chose à nos facultez lors qu'elles étoient dans la décheance, parce que nous alons insensiblement au declin faute de l'arbre de vie que Dieu auoit erigé au paradis terrestre, pour maintenir l'homme dans l'immortalité) neantmoins que la nature prosternée, étant vne fois releuée, par ces renouatifs la resuscitoit en quelque maniere comme font les plantes sous vn nouveau printemps & reparoit quelques vns de ses defauts. A quoy seruent aussi de beaucoup les beumes & toutes autres teintures qui sont insinuées chez nous, & y répandent & communiquent leurs vertus tingentes. En après il sentit qu'il se produisoit en l'estomac vn sel acide, partie volatile, partie fixe, qui tous deux étoient transmuez par les ferments des visceres, en vne variété de sels, qui emancipez par les ferments qu'ils se sont acquis, changent successiuement, & prennent vne nature toute differente de ce qu'ils étoient auparauant: car c'est par vn ferment mumial (Resteur de nôtre œconomie) que le sel du sang est fait. Aussi si aux reins le sel est fait diuretique, il devient sel vrinaire. De plus il sentit qu'il n'y auoit que les sels qui auoient la

faculté d'augmenter le sel de l'vrine qui deüent être vrais diuretiques.

Il sentit de plus, que les sels auoient la propriété de se prouigner & tranimuër, non seulement par le moyen des ferments dispositifs, des organes & des visceres: mais aussi à cause de la necessité qu'il y auoit que la vie moyenne des simples restât après les digestions: car il y en a qui ont des sels d'vne substance fort crasse, qui ne peuuent pas être domptez à la premiere digestion par le ferment itomachique. Il y en a d'autres qui par vne propriété étrangere & maligne sont ennemies de nos facultez, & n'entrent chez nous qu'à des fins tragiques.

Il sentit que le sel volatil de l'esprit de vitriol se conuertissoit en alun par vne simple action de dissolution, & par l'atouchemēt du mercure: & nonobstant qu'il ait coagulé le mercure en poudre blanche, neantmoins il ne reient aucune qualité du mercure; ce qui est prouué par le poids du mercure qui n'est point diminuë, pourtāt si l'acide du vitriol récontre dās l'estomac quelques mucilages il ne deüent pas alumineux pour cela: tellemēt qu'on peut inferer de là, qu'un même sel peut être diuersement transmüé par les choses avec lesquelles il est ioint.

Il sentit aussi qu'il y auoit de certains sels qui nettoyoient les ordures de l'estomac, auāt que de se soumettre à son ferment: les autres n'ouuroient leurs facultez qu'après la seconde digestion, comme les diuretiques & les diaphoretiques, & que par ce moyen ils deliuroient heureusement les veines de leurs obstructions, qu'il y auoit des autres

autres sels qui ne se souleuoient, ou ne déplioient leur puissance que sous la fabrique des excremens, qui sont ou acides & propres à exciter la colique, ou opposez à iceux, & joints à des essences oleagineuses : mais que le plus excellent & le plus vertueux de tous les sels, est celui-là qui est paruenü à sa dernière pureté & subtilité ; car il penetre toutes les choses, & est le seul qui demeure immuable en agissant ; de plus il resoût & rend volatile toutes les choses quelle materiele & rebelle qu'elle soit, avec aussi peu de résistance que seroit de la neige contre de l'eau chaude.

Il sentit que les saueurs spécifiques (comme par exemple de la muscade, de la canele, du girofle, &c. étoient comme des proprietés des dernières formes qui sont poussées en dehors par la puissance des sels qu'ils contiennent : non pas que cette saueur-là soit la propre & principale vertu de cette forme, mais c'est plutôt l'odeur fracide & féminale d'iceux qui est paruenü à cette dernière forme & en procede ; car la saueur entant que saueur est vne qualité solitaire, inutile à la cure des maladies, qui rend témoignage de son ferment fracide, qui est seulement cooperatrice des guérisons, entant qu'elle dispose l'Archée comme vn messager à la connoissance de la propriété cachée du remede, veu que si les choses ne plaisent à l'Archée par leur odeur ou par leur saueur, elles ne sont point admises en dedans, & les remedes solutifs, quoy qu'ils soient insipides, comme le turbith, le jalap, le mercure, l'antimoine, &c. ou pris avec force sucre, ne laissent

pas d'exciter de l'horreur & de l'aersion à l'estomac lors qu'ils sont reiterez : car l'estomac a son goût différent de celui de la langue ; & ce qui est agreable à l'estomac denote qu'il contient quelque chose de benin & qu'il a de l'affinité avec la vie. Nous decouurons aussi souvent des venins occultes par le moyen du goût & de la saueur spécifique, qui excite de l'horreur & de l'aersion aux parties precordiales : & toutes les fois qu'il se rencontre vn goût plaisant en quelque venin, qui excelle celui qui excite de l'horreur, c'est vn indice que sous ce venin-là il y a quelque insigne faculté cachée, qui promet des grands effets lors qu'elle est separée de son venin. Il sentit aussi qu'oultre les saueurs spécifiques des constituts, & leur agreable benignité, ou horrible aersion, qu'il y auoit vne certaine propriété formelle & emanante, qui nonobstant qu'elle ne soit point apperceüe de la langue, elle ne laissoit pas d'être comprise & goûtée par l'Archée. Aussi lors qu'il s'agit des proprietés occultes (que les Ecoles n'osent pas rapporter aux qualitez elementaires, ni aux complexions) les Medecins haussent les épaules, & disent que ces actions-là sont bien conuës en leurs effets, mais qu'elles sont ignorées en leurs causes. Aussi lors que les Anciens voyoient guerir quelqu'un par vn remede spécifique, ils en étoient aussi étonné que d'un miracle.

Les proprietés des venins doiuent être au rang des proprietés occultes, & les remedes qu'il leur faut opposer (qui doiuent auoir des égales puissances entr'eux) ont des idées qui éteignent celles des venins, ou

ils conuertissent & corrigent l'Archée par vne bonté eminente, lors qu'il produit du venin morbifique, & transmuent & aneantissent le venin qu'il a déjà produit. Si bien qu'on peut apprendre de là, que tout venin & antidote, aussi-bien que toute sorte de propriété occulte decoulent finalement de l'actiuité de la lumiere vitale. Les venins des animaux procedent de leurs passions, qui sont d'autant plus dangereuses que lesdites passions sont atroces. Les venins des serpens se forment par la colere, par l'enuie, par la fureur, par la superbe, & par la crainte. Les venins corrosifs & putrefactifs viennent de leur sel, de leur soufre & de leur mercure. Le venin des erisipeles & de la disenterie, qui procede de la fureur de l'Archée, trouue sa guerison au lievre mort de peur, parce que c'est vn animal timide, fuyard & innocent, si bien qu'encor qu'on ait admis la contrariété entre les viuans & leurs idées, ce n'est pas à dire que les autres choses agissent par contrariété, mais par la vertu d'un don & d'un caractère seminal, par lequel chaque chose agit selon son pouuoir, & non pas par vne repugnance de dualité, ou par vne discorde de contrariété; car le sang du lievre où se trouue la production feminale, ou l'impression de mansuetude & de crainte, mortifie le venin & l'idée qui a été produite en l'Archée par son irritation & par la fureur; car en toutes choses on peut remarquer de l'amour, de la haine, de la terreur, & des autres productions seminales, des impressions, des idées, & des caracteres. Deplus il sentit que l'Aspium, l'Alperge, & tout ce qu'on

employe pour desopiler, ont vn certain sel d'une saueur spécifique, qui nonobstant qu'il soit conuertit en chyle dans l'estomac, demeure pourtant encor indompé, quoy qu'il soit affoibli, & n'a pas grande force pour desopiler.

Il sentoit que l'ail, l'oignon, le macis, la terebentine, l'alperge & autres qui conseruent & retiennent encor leur saueur sous le ferment stomachique, passoient avec les excemens, parce qu'avec leur saueur spécifique ils deuiennent aigres sous icelui, & prennent la nature de sel sous le ferment du fiel, & finalement ils sont reuestus sous le ferment des reins d'une faculté diuretique: & que tout ce qui perd entierement sa saueur spécifique dans l'estomac, étoit vn aliment indifférent. Deplus que les choses qui ne confondent pas entierement leur saueur en l'acidité du chyle, demeurent en quelque façon en leur mediocrité; car si le chyle receuoit également son ferment par tout, il seroit plus acré que quel vinaigre que ce soit: ces saueurs-là pourtant perissent par la force du fiel dans les mesaraiques, & par le ferment mumial du foye ils sont aisement conuertis en sang. Il sentit aussi que tous les sels simples, comme le marin, le sel gemmé, celui des fontaines, le salpêtre, &c. s'en aloient par les intestins & par l'urine, & en passant qu'ils resoluoient les excemens & autres ordures attachées aux conduits, & faisoient resouenir l'expultrice de son deuoir: au lieu que ceux qui contenoient quelque fruit mineral, étoient étrangers à nôtre nature, & à grande peine étoient-ils admis en dedans.

Que

Que les sels qui sont partie des compotez, comme les lexiuiaux & les alkalis, étoient priuez de vertu féminale, & n'auoient qu'une propriété abiterliue, saponaire & résolutiue, à moins qu'ils ne soient rendus volatils; alors il sentit qu'ils contenoient des principes radicaux, des constituts & des baumes féminaux. Il sentit aussi qu'ils étoient aisément transfusés en nouvelle substance ou en nouveaux fruits, parce qu'ils s'associent avec toutes choses, & agissent selon les dons dont ils sont doués. Il connut aussi que les esprits corrolifs des minéraux, différoient beaucoup des minéraux crus, & qu'ils résoluoient les excréments attachés aux premiers vaisseaux: neantmoins qu'il leur restoit encor quelque espece de vice, dont ils n'étoient pas entièrement demis, à cause de l'infection occulte & arsenicale qui se mêle avec eux dès leur première constitution. Il sentit aussi que les propriétés qu'on nomme occultes, qui sont traduites féminalement par le generateur en l'Archée de l'engendré, exprimoient la connoissance de leurs objets par une espece de connoissance sympathique, entant qu'elles logent immédiatement au sein des formes. Il y en a d'autres qui se produisent par un blas localement motif, comme l'Ayman, l'Ambre, la gomme, l'acque, l'heliotropium, le diamant, car il attire aussi bien la paille que l'ambre; les autres se terminent en alteration, comme les venins, les laxatifs, les antidotes, & les amulettes.

Il sentit que les solutifs n'operoient qu'à cause du venin qu'ils contiennent, & que tout ce qu'ils

atteignent qu'ils le fermentent, résoluent & putrescent. Il sentit aussi qu'ils corrompoient le chyle, le sang des melaraiques, & l'aliment vital; & rarement les excréments qui sont les causes occasionelles des maladies, ce que les vrais purgatifs ne font pas: car premierement ils ne touchent point aux corps sains, & ne les alterent ni émeuent aucunement, & n'emportent rien qui ne peche, c'est pourquoy bien loin d'incommoder la nature, ils la soulagent & degagent insensiblement, non pas par lueur, vomissement, ni selles; mais ils résoluent insensiblement la matiere morbifique en quelle partie du corps qu'elle puisse être, sans toucher aux suc vitaux, à moins que la dose ne soit exorbitante, ou qu'ils ne soient donnez trop souuent.

De plus il sentit que la Chymie donoit des operations plus puissantes & absolues à ce qu'elle mettoit au iour, & que par elle on preparoit des choses qui n'étoient pas auparavant; car l'huile de brique n'étoit pas auant la distillation à l'huile d'oliue, ni à la brique, ni l'esprit de sel au sel, ni celui de vitriol au vitriol, &c. car par le moyen du feu ils acquierent de l'acrimonie, côme font aussi le miel, la manne, la rosée, la terre, &c. les autres se demettent de leur faculté corrosiue au feu, côme le suc de citrô, le flâmula, le ranūculus, le pipex aquaticū, &c. si bié que ceux qui croyent que les esprits sont materièllement dans les constituts, se trôpent; car encor que les aromats & les odeurs soient le plus souuēt cōseruées lors qu'on les distille, neantmoins la plupart des vertus féminales des constituts se perdent, & deuiènt quelque autre chose qu'elles

qu'elles n'étoient pas auparavant. Car il y a tant de choses qui sont conuerties en Alkali, en chaux, & en cendres après que leur partie volatile a été séparée, qui neantmoins n'étoient pas auparavant en elles.

Il sentit aussi qu'il n'y auoit rien de reel dans les constituts qu'il ne deriue de sa semence : & que comme le feu est la mort & le meurtrier des creatures, s'il ne détruit pas totalement les proprietés seminales, ils les transmuë & les altere tout au moins puissamment. Quelquefois la preparation transmuë entierement la matiere comme il se fait aux magisteres : autrefois si on separe quelque partie d'un corps le reste est aisément après cette separation changé, aiguise, détruit & consommé. Autrefois les choses qu'on prepare avec des adjoins, sont transmuëz diuersement avec eux, & il s'en fait des choses neutres comme le verre, lors qu'il est vne fois verre, il n'est plus cendre ni sable dont il est composé : aussi arriue-t'il souuent que les adjoins penetrent radicalement les mixtions sans feu principalement par l'aide des ferments, & alors il se fait des constitutions neutres : car du pain de seigle & du miel, il s'engendre des fourmis : du miel & de la rosée, des Anguilles ; du basilique & de l'odeur moisie de la pierre des scorpions : du veau étranglé & de la rosée, des mouches à miel, &c.

Les mélanges qui se font par la seule fusion sont souuent reduits en leur premier état, par exemple encor que le verre ne soit plus sable, neantmoins il en peut être re-

tiré par l'art, & par le moyen du ferment fracide, parce qu'il y est materielement, & n'a pas été transmué par aucun ferment ; mais seulement fondu.

Il connut aussi qu'il y auoit beaucoup de volatils, qui étant associez à d'autres volatils étoient changez en quelque troisieme, par la mutuelle action qu'ils exerçoient les vns contre les autres. Que les volatils étoient fixes par les fixes, & changez en nouuel être, & que les fixes ioints aux fixes demouroient en leur premier état.

Il sentit aussi que les remedes minéraux changez en nature de sel portoient avec eux leur vertu seminales, qui étoient exaltées en vn degré superlatif de bonté : & nonobstant que tout le metal soit resoluë & ait passé en vne autre disposition, à sçauoir de magistere : neantmoins comme on en peut tirer à l'instant du mercure coulant il est aisé à voir que tout ce qui a pris la vraye nature d'un sel resoluë, n'est pas le mercure, ni le vray noyau du metal : mais ce n'est que son soulfre, qui ne laisse pas de faire des operations admirables en Medecine. Il sentit aussi que nonobstant que les hematins de l'or & de l'argent confortassent la nature par la pureté de leurs baumes, qu'ils contenoient pourtant encor quelque chose d'étranger à nôtre égard.

De plus il sentit qu'il y auoit des vertus planetaires dans les metaux qui se découuroient, lors qu'ils étoient changez en nature de sel ou de soulfre, ce qui se doit faire sans qu'il y reste la moindre chose du monde, de l'adjoins qui a été mis  
en

en vſage à leur preparation, à quoy il n'eſt pas permis à chacun d'arriver. Par exemple de quelle maniere que l'or ſoit diſſout en la liqueur potable, en forme de beurre, de refîne, ou de vitriol, on n'y rencontrera iamais les vertus qui ſont attribuées, & il reſiſtera toujours à nos fermens, à moins qu'il ne ſoit penetré radicalement par ſon propre corofif. Alors il repurge inſenſiblement tout le corps, ſans pourtant pouvoir rien adjoûter à nos facultez vitales. Auſſi les perles ſont changées par ce corofif là en lait ſpermatique, qui peut être admis iuſqu'aux premiers principes qui nous conſtituent, & ſervent de remede à l'hyſtie, à la paralyſie, &c.

Il ſentit auſſi que la liqueur d'alcaëſt purifioit la nature par ſa vertu ignée; car l'alcaëſt conſume toutes les maladies, de la maniere que le feu détruit les infectes par tous les lieux où il paſſe.

Il ſentit de plus que le mercure de vie cōpté entre les quatre Arcana de Paracelſe, outre la force du feu de gehéne qu'il poſſede qu'il clarifioit les organes, ni plus ni moins que l'antimoine purifie l'or: ce que fait auſſi la *Tinctura lili*, ſous leſquels la nature reſulcite comme font les plantes ſous vn nouveau printemps: C'eſt pourtant ſans eſperance de reprendre iamais nôtre premiere vigueur, comme nous auons déjà dit, puis qu'il ne ſe peut point infuſer de nouueles facultez, autrement on ſe pourroit rendre immortel: mais il a été ordonné à vn chacun de mourir vne fois.

Il ſentit que les renouatifs ne raicunifioient pas autrement ſinon

qu'ils épuroient les immondices & recreoient la nature & réueilloient ſes facultez en les déliurant de leur empêchement.

De plus il ſentit que les ſimples qui n'operoient point par la propre emanation de leurs formes; mais par l'empire d'vn caractère, ou d'vne forme étrangere qui étoit ſuruenü pour exciter de la contagion entre les ſimbolisâs (d'où en prouenoient les malefices & les enchâtemens) & tout ce qui ſe preparoit par vn blas volontaire, étoient prouignés par la pluſpart aux fonctions ou facultez du mouuement local, & adreſſés aux parties nerveuſes pour y exciter des douleurs. Il n'y a pourtant point de venin dans ces choſes-là, à moins que le diable n'y en adjoûte ou n'y en faſſe ioindre par les miniſtres diaboliques: Alors ces venins excellent en ſubtilité par deſſus tous les autres venins, & ont beaucoup de rapport avec le venin de la peſte.

Il ſentit auſſi que tous les venins exceptez les corofifs agiſſoient par vne propriété ſpécifique qui correſpondoit à l'imaginatiue des animez qui étoient radicalement & formelement inſérées en leurs ſemences & agiſſoient par des puifſances ſemblables aux fermens.

Il ſentit que chaque choſe répandoit diuerſement ſes actiuitéz par le moyen des recipiens, & de l'application, & que le pain étoit changé en matiere differente en nous & aux brutes, & qu'il étoit autrement alteré au foye qu'à l'eſtomac, & ainſi des autres cuiſines à cauſe de la diuerſité des fermens par leſquels il paſſoit.

Il prit garde auſſi que la chair

V v

appli

appliquée extérieurement se corrompoit d'abord ; qui mangée étoit dissoute par les ferments & assimilée à nôtre substance.

Il sentit que la boulie ( qui intérieurement nourrit, échauffe, constipe & excite des ventosités ) appliquée en cataplasme lenissoit & ramolissoit ; & que toute simple application externe agissoient avec l'aide de nos facultés sous la sixième digestion, qui en dedans étoit quasi domptée d'un prim'abord.

Il reconut aussi que les huiles n'étoient gueres propres à faire du sang & encor moins les distillées : aussi les sels artificiels penetrent plus avant que les huiles qui résistent à la sanguification & ne font point de société ensemble. Pourtant les sels des Aromats qui sont faits de leur huile, tiennent lieu de leur première matière.

Il connut aussi que les eaux distillées auoient fort peu d'efficacité : mais les magistres ne sont pas à mépriser, parce qu'ils possèdent une intégrité de substance qui est digestible, & obéissante à nos ferments.

Il sentit aussi que la nature auoit repugnance pour les aliments qui sont assaisonnez d'essences, à cause qu'elles sont difficiles à fermenter : aussi ce qui conserue opiniâtement sa vie moyenne n'est pas facilement surmonté par l'Archée & n'a pas seulement peine d'être digérée : mais il deuiet ennuyeux & surchargeant à la nature.

Il vid aussi que l'airain, le *grocus ægis*, la ceruse, le preci-

pité, le sublimé, &c. deuenoient veneneux par des additions parce que ces choses-là n'atteignent iamais à la racine du mercure : mais elles n'operent qu'extérieurement enuers son soufre, & sont diuersement disposez enuers luy en forme de recipient.

Il sentit aussi que les choses externes operoient d'une autre manière que les internes, veu que les personnes grasses ne laissent pas nonobstant leur graisse d'être attaquée de douleurs conuulsives, qui appliquée par dehors les adoucit : car comme la sixième digestion n'est entièrement assimilatiue, elle tâche de changer cette axunge & de se l'adapter : au lieu que l'interne ayant été une fois domptée par le ferment assimilant, elle est conseruée en cet état-là, sans qu'on en doive esperer aucune action : mais la sixième digestion entre en la vie moyenne de cette graisse qui a été enduite extérieurement, & nôtre Archée se l'approprie.

Il sentit comme les cantarides excitoient des vescies aux corps viuants & non pas aux cadavres : aussi nonobstant que les caustiques dissoluent les corps morts comme fait la chaux viue le fromage, ils ne font pourtant point d'eskarres sur eux comme ils font sur les viuants. Tandis que la cantharide demeure seiche elle n'agit point : mais si-tôt qu'elle est humectée par la rosée qui s'élève insensiblement du cuir, elle commence à demanger, puis insensiblement l'Archée qui est sous l'épiderme s'enflamme comme en l'erepèle

l'escorpien, au charbon, & par le caustique. Si bien que la cantharide commence à faire à l'épiderme, & le caustique au cuir, ce que la gangrene acheue aux parties charnues. Les caustiques rident premierement la peau, puis ils la resoluent en mucilages & aiguissent & enflamment les esprits & nôtre chaleur par leur corrosion iusqu'à brûler & faire eskarre.

Il connut que les amulettes qu'on porte sur soy, ou qu'on pend au col, agissoient par vne vertu directe semblable aux influences sans aucune euaporation (cela s'entend des corps fixes qui ne sont point exhalables, car il y a des choses qu'on pend au col, qui diminuent insensiblement de leurs forces parce qu'ils sont euaporables.) Ces amulettes sont d'os de corne, des animaux & des plantes. Il y en a des pierreux & des metalliques, & des fels transparents ou opaques. Il est vray qu'on en fait fort rarement des metaux à moins qu'ils ne soient ouuers ou exaltes. Des pierres il y en a des diaphanes & des opaques, comme le coral, la turquoise, le ialpe, &c.

L'ombre de la vie bien ou mal affectée reuerbere dans les transparents comme dans vn miroir: car la vie se réjouit en la reflexion d'un miroir lucide, par laquelle elle est comparée à l'entendement qui est alteré en sa lumiere, à l'assemblément des objets à la maniere du chameleon: & il dit n'auoir pas consideré en vain les pierres pretieuses comme des miroirs opaques bien polis: parce que leur vertu de la

nature de miroir, fait vne puissante reflexion du rayon vital qui luy est communiqué: outre qu'il y a toujours quelque chose qui euapore de chez nous, qui n'est pas bien destitué de la vie, & qui conserue encor à l'entour de nous l'actiuité de sa sphere, qui rencontrant vn miroir poly si arrete, & se reflechit aisément au tout d'où il est sorty.

C'est delà qu'on a commencé à prendre connoissance de la sympathie: Mais comme on à connu que ces choses appliquées operoient en vertu de miroir, on s'est aduisé d'inuenter plusieurs formes de miroirs conuexes, concaues, &c. auxquels l'idolatrie a adjoûté des Hieroglyphes en indice de grande vertu. Delà, la superstition s'est insensiblement glissée & accru de sorte qu'on l'a erigée en Gamahen, *Talismantica*, & autres genres de sciences diaboliques, parce qu'on croyoit que ces figures-là ne representoient pas seulement des signes, mais qu'elles auoient de la vertu. Encor que les miroirs transparents reçoient, la vertu euestrique de la vie, & qu'ils ne la reflechissent pas comme font les opaques, neantmoins ils approchent de plus prez à la nature de la vie, ou du miroir transparent.

De plus il sentit que la diuersité des effets, la fin, & l'apropriatió des medicamens ne prouenoient pas de la diuersité des fains temperamens, mais de leurs propres facultez. Après cela il y eut vn autre esprit qui luy ôta la phiole qui luy auoit été donnée, & en même temps il sentit en luy avec vn grand deplaisir les necessitez de la mort:

V v 2 Alors

Alors il reuint à luy, & reconnut que c'étoit par vn songe qu'il auoit resenti tout ce qui est exposé cy-dessus. Après qu'il fut éveillé il se souuenoit encor, que la chymie agissoit plutôt par la puissance de l'art que par vne vertu naturele, parce que les principes des corps étoient changez & alterez par le feu: car la chymie separe les fixes des volatils, & volatilise beaucoup de choses qui étoient fixes, & fixe celles qui étoient volatiles. Elle separe aussi les odeurs volatiles des corps odorables, qu'on a crû faussement être vne separation du pur d'auec l'impur. Il y a aussi vne separation qui se fait par digestion & par des propres ferments, afin que les parties qui adheroient ensemble par vne opiniâtre continuité s'en separent par la discorde du ferment; & ainsi les corps arriuez au comble de leur vie derniere tombent en defaillance par vne dissolution, & mettent au iour leurs vertus qui étoient detenuës captiues dans leur solidité.

Enfin la chymie produit des choses qui ne se pouroient iamais faire naturellement, & eleue souuent les choses en tel degré qu'elle fait du venin de ce qui n'étoit point venin; comme par exemple l'esprit de salpêtre eleue le soufre humide & embrioné du vitriol, & deuiennent veneneux par leurs mélanges, au lieu qu'auparauant ces deux esprits separez étoient propres à la Medecine, & agreables à l'estomac. Il y a aussi plusieurs choses qui s'adoucisent par le feu; & si les Alkalis sont volatilisez ils approchent

en vertu les puissances des Arcana maiora, parce qu'étant doüez d'vne vertu incisive, resolutiue, absteriue, & portés aux limites de la quatrième digestion, ils emportent radicalement la tenacité des choses coagulées aux vaisseaux. Enfin la chymie resoult tellement les choses dures & compactes qu'ils n'aliennent pas seulement à l'encontre du feu la constance de leur première coagulation, (lors qu'ils sont conuertis en vn suc distillable, & domptable de nos digestions, en nous découurant ce qu'ils auoient de plus caché: ) mais aussi elle les met en état de pouuoir penetrer fort auant chez nous pour y exercer des actions admirables, car c'est la chymie qui foarnit des moyens pour ouuir ces corps-là: veu par-là les coagulez sont resouls; les fixes sont volatilisez, les volatils fixes: les choses cruës sont meuries, les choses dissemblables sont separées en classes heterogenées: Les choses foibles sont fortifiées, & produisent beaucoup de choses que l'école des gentils a ignorée.

Finaleme la chymie prepare vn dissoluant vniuersel qui reduit tous les corps en leur première matiere, qui nous gratifient en après de leurs vertus dotales par lesquelles les taches hereditaires peuuent être effacées: ce qui ne se peut pas faire sans des excellentes & inexplicables vertus, qui ne sont conuës que par ceux qu'il plait à Dieu de gratifier.



## Traité du Calcul.

**L**es anciens Philosophes ont crû que les pierres n'étoient pas moins composez des quatre elemens que tous les autres corps materiels, & que la terre enroit en leur mixtion en plus grande quantité que les autres elemens, qui (étant desseichée par la chaleur) leur donnoit le poids & la dureté : ce qu'ils pretendent de prouuer par la terre à potier dont on fait les tuiles & les briques, qui sont conuerties en pierres par le moyen du feu.

Mais on verra dans les principes de Physique comme elles sont materielement engendrées de l'eau aussi bien que les autres corps naturels, & que toute generation presuppose premierement quelque semence qui dispose la matiere potentiellement à quelque être, & que tout ce qui a vie ne peut tendre à sa perfection, qu'il n'ait fait vn Recteur interieur & spirituel, qui adapte & dispose la matiere (selon le destin institué du diuin Createur) qui est inuisible & immateriel, enfermé dans la semence ; & ce principe conçu, selon l'idée de son generateur, s'écoule avec elle dans le receptacle conuenable, où il doit prendre son corps & sa forme.

La sympathie & l'antipathie montrent assez que les corps inanimez sont naturellement douez de certains dons qui consistent en cet esprit, & qui enfermez dans leur premiere matiere, répondent ana-

logiquement à l'imaginatiue des animez. Ne diroit-on pas que l'aymant connoit où le pole est scitué, pour s'y incliner directement, & que la presence du fer qu'on luy oppose ne luy est pas inconnüe, qui luy fait negliger le pole, pour s'attacher à luy, ou l'attirer à soy ? Donc cet esprit ou cette idée feminine dans les insensibles, exerce des operations approchées à celles qui jouissent du sentiment & de la vie. Et cette idée ayant commencé à reuétir son esprit, dispose, agence, & s'étend à la matiere (au milieu de laquelle il établit son domicile) & perfectionne ses organes, en acheuant de parfaire ce qui luy a été designé par son original, pour les fins connües à Dieu seul : ce grand Architecte aussi a donné tant aux plantes qu'aux animaux, la faculté de se produire eux memes de la semence, pour la continuation de de leurs especes, par ces paroles, *Crescite & multiplicamini*, ce qui fait que la creation du monde (qui est toute miraculeuse) a été du depuis attachée à ses causes secondes.

Lors qu'il est dit dans la creation du monde, *Terra erat inanis & vacua, & Spiritus Domini ferebatur super aquas*. Il faut croire que cet esprit fecond n'y étoit pas oisif : mais qu'il semoit dans les riuages de ces abismes, les differentes semences, des pierres, metaux, & mineraux, pour en remplir la terre dans les lieux inaccessibles, où les plantes, & les animaux ne pouuoient pas satisfaire à son inanition, & receuoir là (comme dans leur matrice) le ferment de leur determinaison.

Les pierres & les mineraux ne  
Vu 3 fructi

fructifient pas par vne propagation successive de l'un à l'autre à la façon des plantes : mais cette vertu féminale cachée dans le thresor des eaux, minute ses productions petit à petit, & par la suite du temps ils acquierent le dernier degré de leur perfection.

Cette idée, ou cet esprit seminal s'enferme dans l'eau, d'où il tire son corps & la matiere, & ne cesse d'agir qu'il ne l'ait perfectionné, & qu'il ne soit fait ce à quoy il est destiné.

Il tire des entredeux de la terre, & des rochers son odeur fermentale, qui est comme le leuain qui fermente la maturité des semences minerales.

La semence des pierres consiste en vne vapeur saxatile, petrifique & inuisible (comme il paroît aux eaux qui font la touue, qui sont fort claires & transparentes.

Il arrive souuent que cette odeur ne transmüe pas seulement l'eau (comme son propre objet) mais aussi des corps étrangers (comme on lit dans les histoires, qu'entré la Russie & la Tartarie, il y a vn certain trajet (où il ne paroît que des pierres & des rochers) entre-ouverts de quantité de fentes, où l'on void encor aujourd'huy des hommes, des cheuaux, des chameaux, &c. qui sans changer de figure (en trauersant cette contré: dans vn temps où l'air n'étoient point agité des vens) y auoient été suffoquez, par les vapeurs moïstes & petrifiques qui sortoient de ces antres là, lesquelles introduites dans les artères, & infinuées dans la substance des parties, les auoit conuertis en pierre auant qu'elles ayent eu le loisir de se cor-

rompre. Ne voyons-nous pas aussi que les dents qui sont composez d'une substance, partie osseuse, partie pierreuse (de la même maniere que la corne de cerf, tient de l'os & du bois) conuertissent en pierre l'humidité qui leur adhere par leur odeur, & vertu petriforme, loit qu'elle soit venue du pain, de la chair, des fruits, des legumes, &c. encor qu'ils n'ayent point de disposition à la pierre, ce qui a trompé Paracelse & ses sectateurs, qui ont crû que cette generation se faisoit comme le tartre que l'on trouue attaché aux parois des cuues & des tonneaux : ce qui est faux : car cette pierre détachée des dents ne se dissout pas dans l'eau bouillante comme fait le tartre.

Il y a pourtant des insectes, qui encor qu'ils naissent des pierres comme les crapeaux, ils ne se conuertissent pas pourtant en pierre comme les autres choses suldités; parce qu'ils ont tiré leur esprit vital des pierres mêmes, de la même maniere que les metaux se tirent des pierres, dans les veines pierreuses où ils naissent: qui est caute que cet esprit ne peut jamais être surmonté par la semence petrifique, pour les conuertir en sa substance.

Les pierres sont diuisées en trois monarchies, aussi bien que les autres corps vniuersels : à sçauoir en minerale, vegetable, & animale. Les minerales sont celles là qui peuent être conuerties en chaux, ou celles qui ne se calcinent point, comme les pierres pretieuses, le marbre & les cailloux qui enferment en eux quelque couleur metallique. Les pierres vegetables comme d'agate, & les pierres minerales sulfurées, qui

qui brûlent ; tiennent plutôt de la nature du bois que de ces pierres. Et les pierres animales représentent aussi plutôt des os pierreux (qui se brûlent en partie comme les os) que des pierres ; toutes lesquelles trois sortes de pierres sont fort différentes du tartre de vin : mais ce sont des fruits naturels faits selon la première intention de leur createur qui suivent la nature de leurs semences. Le verre est une pierre artificielle, claire & transparente, faite de sable & de sel alkali, qui venant à se fondre par le moyen du feu, corrode, dissout & liquifie le sable, ou la poudre de la pierre, qui autrement ne se pourroit pas calciner, ni fondre, & en l'imbibant dans soy se fondent & se convertissent ensemble en une masse diaphane. La pierre de chaux n'est pas propre à faire du verre : parce qu'elle est composée de deux sortes de sels, desquels, l'un est alkali, l'autre est acide ; & à cause du sel acide, qui détruit l'alkali vivifiant, la pierre de chaux n'est pas propre à faire du verre : mais le calcul se fait d'une manière toute particulière, & n'a rien de commun avec les autres coagulations. L'Auteur comprend le sable sous le nom de calcul, parce qu'ils ne diffèrent entr'eux que par la seule quantité.

L'Ecole enseigne que la cause matérielle du sable, & du calcul, est une certaine pituite visqueuse, qui est desséchée & couverte en pierre, par la chaleur excessive des reins, & de la vessie mal affectée ; ou par une chaleur étrangère, qui vient du dehors, comme par une manière de vivre échauffante, des exercices immodérés, ou pour coucher sur des lits de plume, &c. Ce qui a causé

cette erreur là, ça été la quantité de pituite mucilagineuse, que les Médecins voyoient vider tous les iours avec l'urine de ceux qui portoient la pierre dans la vessie : mais s'ils auoient bien examiné cette excretion, après auoir veu que l'extraction de la pierre, tarissoit ces mucilages là, ils auroient mis en fait, que si lesdites mucilages étoient la matière du calcul, qu'elles deuoient être engendrées par la vessie, ou enuoyées d'ailleurs en elle. Si elles sont enuoyées d'ailleurs la même mission & ejection deuroient continuer nonobstant la lithotomie, puisque l'extraction de la pierre ne regarde pas la partie éloignée qui enuoye lesdites glaires, & qui les engendre ; mais seulement la vessie. Si elles procedent du calcul ou de la vessie, elles représenteront plutôt un effet lugubre (que cause la présence du calcul) & une peruerfion de l'aliment de la même vessie, qui au lieu de le convertir en sa substance, est contrainte de le pleurer incessamment, par l'imitation de cet ennemi incommodé, dont elle ne se peut pas défaire. Ne void-on pas pour semblables raisons, qu'un atome ou un fétu entré dans l'œil y excite des larmes continuelles ? Qu'en la squinance on ne fait que bauer ? Qu'en la diarrhée les propres mucilages vitales des intestins se détachent, & s'écoulent avec le sang, &c. Et d'ordinaire lors que les parties, ou leurs facultez sont mal affectées, que leur fonction, & digestion se depraient, & leur aliment, qui autrement étoit bon, & receuable change sa bonté en une nature viciée & peruerse.

De

De plus si le phlegme étoit la cause materiele de la pierre de la vefcie, tous ces mucilages se convertiroient entierement en pierre, ni plus ni moins que tout le lait se coagule lors qu'il est presuré & deuroit remplir par sa grosseur tout le corps de la vefcie.

C'est vne chose étonante que depuis tant de siecles on ne se soit jamais aduisé de desseicher les mucositez sorties de la vefcie par les degrez du feu : cette experience auroit été assez suffisante pour faire cognoître que la pierre ne pouvoit jamais s'en former : mais plûtôt quelque tupte aisé à dissoudre avec les doigts semblable à de la moruë qu'on feroit desseicher sur vne lamine. Il n'est pas moins surprenant qu'ils n'ayent jamais considéré que le degré de chaleur requis pour endurcir la pierre, ne se peut pas rencontrer dans vn corps viuât, par lequel les parties aqueuses seroient consumées, & par vne même action les plus tenaces & grossieres condensées. Au contraire ils auroient vû que l'vrine claire & transparente exposée au froid se décharge de son sable, & affiche ses croûtes aux parties : laterales du pot de chambre ; ce qui ne se fait pas si on l'expose au feu : outre qu'il y a bien de la différence entre la coagulation des cailloux dans les fontaines & riuieres, & la desiccation du lute par le feu des fournaies : ce qui fait bien voir que le calcul ne se fait pas par la chaleur : mais que c'est luy qui la fait & l'excite, ni plus ni moins qu'une épine fichée dans le doigt (qu'on ne peut pas accuser d'être chaude) l'enflame extraordinairement.

En après quelques Medecins ayans pris garde que le sel ( après auoir fait euaporer partie de la quosité de la saumure ) se condenseoit au fond si tôt qu'elle étoit refroidie, crurent d'abord que le sel & la chaleur faisoient la coagulation du calcul. D'autres ayant reconnu que la saluie, & les mucositez auoient le goût salé ( non pas pourtant le goût du sel de l'vrine, ce qu'ils deuoient considerer ) ont conclud que le calcul étoit engendré du phlegme salé, & par consequent que le sel étoit fort nuisible aux calculeux : mais s'ils auoient jetté vne pincée de sel dans l'vrine, ils auroient appris que bien loin de causer la coagulation en elle, il l'empéchoit en reprimant la putrefaction, & resoluant la matiere qui s'y dispofoit.

Si le sel commun conuertissoit les mucilages en pierre par le moyen de la chaleur ; celles qui se resoluent des chairs salées dans la saumure, ne se deuroient pas consumer ( en bouillant ) en écume, comme elles font : mais plûtôt se deuroient coaguler avec le sel en pierre.

Si le même sel tel qu'il a été autrefois mangé, est separé par les cuiseurs de salpêtre, aussi deuroit-il demeurer dans le calcul s'il en étoit la matiere : mais l'experience montre ( par sa dissolution ) qu'il ne s'en rencontre point du tout dans sa composition ; & le sel marin qui est contenu dans l'vrine ne change point de nature : mais est rendu tel qu'il a été pris comme appert par l'exemple susdit du salpêtre tiré de l'vrine des animaux. Qui fait voir que c'est sans fondement que l'on a desseendu

deffendu le sel commun, qui a été donné de Dieu en symbole de Sapiance pour les necessitez des mortels, & qui a logé des fontaines salées aux lieux éloignés de la mer pour suppleer au defaut du sel marin: & bien loin de rendre à ce bienfacteur vniuersel des actions de graces, on l'accuse d'auoir donné le sel au prejudice des hommes.

L'Esprit de sel (qui pourtant ne se peut iamais extraire dedans nous, puis que l'experience fait voir qu'il ne part, & n'obeit pas aisément aux plus violentes flames du reuerbere,) est fort acide, & il n'y a point de pareil remede pour éteindre les ardeurs d'vrine qu'ad elles seroient causées par le calcul: il empêche les putrefactions, dissout les mucilages, & chasse & nettoye le sable des reins; donc le sel est plus vtile aux calculeux que nuisible, tant à cause de son corps que de son esprit. L'Auteur dit auoir empêché les recheutes, & les nouvelles productions de la pierre & grauele (à ceux qui en auoient été deliurez) par l'usage copieux d'icelui.

Le calcul n'est pas non plus de la nature de la craye, ou des coagulations qui se font aux jointures des gourteux, puis qu'il se coagule au milieu de l'vrine, & celles-cy ont pour leur cause materiele les glaires des jointures, qui ont été infectées de quelque acidité, où la partie aqueuse & plus subtile s'étant euaporée, le residu se seiche petit à petit & s'endurcit en tuphe.

C'est donc materielement de l'vrine que le calcul se fait, & c'est d'elle qu'il prend son accroissement & non pas de ses mucilages; car si d'vrine pissée à trauers d'un linge

bien épais, ne laisse pas de se croûter à l'entour du pot à pisser, & de produire du sable; cela fait bien voir qu'il n'étoit pas encor actuellement formé, autrement il auroit été retenu dedans le linge avec les mucilages; & le sable recemment separé & coagulé, est aussi dur qu'il pourroit être deux ans après sa coagulation; ce qui montre clairement que le calcul ne se desseiche pas petit à petit comme on croit. Il faut donc sçauoir qu'il est nécessaire que tout ce qui se produit de nouveau en la nature, deriue absolument de quelque cause precedente; ce qui ne se fait pas par vne pure resignation, comme si cetté cause se demettoit de son gouvernement pour être lassé de régir d'auantage: mais c'est par la nécessité d'une nouuele semence qui suruiuent, & par vne meure impression & disposition actuele de l'esprit (qui est le directeur de ce nouuel être) & comme ce qui n'est pas encor en être, n'est pas encor en puissance d'agir, il falloit que cét être en puissance precedât en quelque façon, auant que de s'adapter & s'étendre, la matiere dont il compose son corps.

La preexistence de cét être subsiste en vn certain esprit seminal, qui porte avec soy son image, & est instruit de tout ce qu'il faut qu'il fasse: cét esprit est appelé Archée, & les fermens sont les moyens organes par lesquels les semences disposent leur matiere à la generation; car tout ainsi que l'odeur d'un vaisseau où il y a eu quelque acidité, coagule le lait, & l'en aigrit d'abord. Que l'odeur du leuain fermenté la farine & l'infecte; &

X X l'odeur

L'odeur d'un tonneau moisi corrompt le vin & le pousse. Tout de même dans l'urine le ferment qui dispose au calcul, consiste en une pure odeur, comme il paroît que l'urine se putrefie plutôt dans un vaisseau puant, & qui dès longtemps sert à contenir l'urine, que dans un autre net & neuf.

Cette odeur fermentale n'est pourtant pas tant propre à l'urine qu'il est souvent étranger & communiqué par une mauvaise impression des reins, qui force l'esprit de ces lieux-là (par l'importunité de ce ferment) à un labeur desordonné, & le pousse à la fabrication du calcul, & il est constant que la semence & la proche matière inuisible du calcul, se tiennent dans l'urine, aussi-bien des sains que des malades, & si elle n'acheuve point de se meurir dedans nous, elle le fait dehors, & se coagule dans les pots à pisser après qu'elle est sortie : mais dedans nous elle ne s'y meurit que par accident, à cause de notre baume naturel qui la conserve. Mais comme l'être deuvancier doit actuellement ou perir, ou se relâcher en quelque façon, pour éclore de soy quelque nouvel être, qui est encor dans la puissance de la semence : il est par conséquent nécessaire que la matière de l'urine (de laquelle se fait la pierre) tombe en quelque défaillance avant que le calcul se forme, ce qui ne se fait pas tout d'un coup : car quoique les principes essentiels du calcul, ou la semence, y soient, elle a pourtant besoin d'un ferment qui excite & fasse germer la semence, ainsi qu'aux autres générations, à cause que la transmutation d'une

chose fait paroître sa décheance par un état neutre & par le moyen de son propre ferment. Donc c'est le ferment corruptif de l'urine qui réveille & excite la semence petrifique, & il n'y a point de principes transmutatifs en la nature sans ferments innés ou acquis, excepté les transmutations artificielles qui se font par le feu, comme la terre à potier qui s'endurcit en forme de pierre : ce qui se fait autrement que les autres pierres qui tiennent leurs principes de la semence.

L'urine se conserve plus longtemps dedans nous (que dehors comme nous avons déjà dit) & ne se corrompt pas si tôt sous la faveur de notre baume naturel, ni lors qu'elle est fomentée par une chaleur tiède qu'elle fait dans un froid vrial, où en peu d'heures elle se putrifie & se démet de son sable, qui fait que ceux qui retiennent long-temps leur urine, ne sont pas toujours affligés du calcul.

Les reins ont naturellement un ferment excrémental, qu'ils commencent d'imprimer au chyle d'abord qu'il se présente aux portes du foye, par la propriété duquel ferment l'urine se sépare de ce qui doit être converti en sang (qui n'est pas encor coagulable) & si la séparation ne s'en faisoit dans ce temps-là, lors que le foye auroit vivifié le sang, il seroit en danger d'être incessamment souillé & infecté par l'inspiration sordide du ferment des reins.

Ce ferment n'est propre qu'à la perfection de l'urine, & ne suffit pas à la production ni à la propagation du calcul : mais il faut qu'il excède, & que l'urine commence à prendre la

la pente à la putrefaction sans s'expliquer pourtant encor ouvertement, ( autrement la fièvre lente en seroit inévitable ) pour réveiller la semence qui est encor en puissance dans l'urine : & si foible, & legere qu'elle soit, elle exerce aisément la tragedie dans l'urine, ou le ferment stercoral a déjà penetré, & la disposé à la putrefaction.

Donc la petrification ne se fait pas par le vice de l'urine, ni pour être farcie de mucilages : mais les reins suscitent ce ferment vitieux à la generation de ce monstre insolent par leur propre defect & c'est l'odeur seule du principe de putrefaction, qui réveille & separe en parties heterogenées, ce qui ne sembloit auparavant être qu'un en vnion : comme on void que par le moyen de la putrefaction il y a beaucoup de choses qui se rendent volatiles qui étoient fixément detenuës & attachées dans la solidité des corps les plus massifs, & les esprits ( en étans vne fois détachés ) ils agissent reciproquement avec plus de liberté les vns avec les autres.

Si quelqu'un veut que son urine n'ait point de panchant au calcul, qu'il soit soigneux d'en empêcher la putrefaction avec des remedes qui par vne odeur suaue, recréent & consolent les reins, & les font comme resouvenir de leur premier deuoir.

Tels sont la muscade & sa fleur, le saffran, la terebentine, genere, &c. qui se mélangent avec l'urine par vne propriété diuretique : ou par les remedes qui par vne faculté manifeste ou occulte ont été qualifiés du nom de saxifrage, qui

en mondifiant & nettoyant les reins les déliurent bien des menaces de la putrefaction : mais ils ne dissolvent pas le calcul comme on croit. (Tels sont les fontaines acides, pierres, herbes, &c.) & n'empêchent pas les rechûtes & les nouvelles procreations ( parce qu'ils ne sont pas accompagnés de l'agreable odeur susdite ) de la même maniere qu'on n'empêche pas vne plante de repulluler, encor qu'on luy retranche ses ramaux, comme on ferroit en arrachant ses racines : aussi ne guerit-on pas les nephritiques en expulsant le calcul & les grauiers : mais on n'éôte que les productions.

Pour reuenir donc à la maniere dont le calcul se forme, soit qu'il soit coulé des reins en forme de noyaux, soit qu'il soit fait en forme d'écailles colées les vnes sur les autres : sa coagulation se fait dans vn instant ( encor que son accroissement se fasse souuent petit à petit, & quelquefois tout d'un coup ( comme l'Auteur confirme par l'histoire d'un certain Ministre ) en ce même Traité & sa matiere est purement spirituelle & volatile.

L'Auteur dit auoir appris par la distillation, que cet esprit coagulateur ne se reconnoit pas dans l'urine du cheual ( qu'il auoit pu recouurer plus aisément que celle des autres animaux ) comme en celle de l'homme : & que cet esprit d'urine ne coagule iamais qu'il ne soit associé avec l'esprit de vin, ( qu'il dit se trouuer aussi dans l'urine en la distillant ) & nonobstant que ces deux esprits soient extremement volatils & fuyards, cela n'empêche pas qu'ils ne se puissent coaguler, come on peut remarquer en l'esprit de vitriol, ( qui a pour le moins autant de subtilité ) & qui

état associé avec le sel Armoniac (qui s'exhale aussi fort aisément) se fixe d'abord d'une telle manière, qu'il peut soutenir la force sans s'exhaler.

Outre cet esprit coagulateur & l'esprit du vin qui se rencontrent dans l'urine, il s'y trouve aussi un esprit terrestre & stiptic, qui par le moyen de la putrefaction devient volatil: si bien que cet esprit d'urine s'imbibant de cet esprit terrestre ou terre volatile (qui a été engendré de la semence, ou excité par un fraside & putride ferment) suscite l'esprit de vin qui est encore calme, oisif & concentré dans l'urine, qui se mêlent intimement ensemble, & agissant l'un avec l'autre par une action réciproque, se coagulent au milieu de l'urine, & font un être pierreux animal (différent aux autres pierres) que Paracelse nomme Duolech.

Nous voyons de semblables coagulations aux eaux qui font la toue, nonobstant qu'elles soient très-claires & transparentes: & s'il paroît des mucilages autour des bassins où elles croupissent, & d'autres attachées aux canaux par où elles découlent, elles ne se convertissent jamais en toue. Ces sortes d'eaux détruisent les digestions, & impriment souvent à nos esprits leurs mauvaises inclinations, aussi-bien que les nourrices (qui en sont atteintes) la peuvent traduire aux enfans; qui par une opiniâtreté pertinace persiste & vieillit avec eux, aussi-bien que celle dont la semence se trouve en l'air de quelques Provinces, (que les vapeurs pétrifiques ont altéré) qu'il faut respirer malgré nous; & cette sorte d'inclination que nous

tirons du dehors, n'est pas moins atroce que celle qui provient d'une tache héréditaire.

Les eaux minérales qui contiennent un esprit acide avec quelques veines de fer, nous font voir aussi de semblables coagulations autour des bouteilles qui les contiennent quelque temps; qui se fait par une action réciproque de l'esprit terrestre du fer, & de l'esprit acide son associé, qui après être las d'agir l'un avec l'autre, se condensent ensemble en un corps pierreux semblable à de l'ocre.

Mais la production du tartre est bien différente des susdites, en ce que l'esprit agit envers le corps; car l'esprit acide du vin attire la lie & la dissout, & la lie l'imbibant dans son foyer, la condense, & se convertit en sel, & la lie demeure telle qu'elle étoit auparavant, qui se retrouve lors qu'on en sépare le sel par l'eau bouillante où il se dissout: car tout esprit acide & corrosif se coagule en corrodant un autre corps, & est changé en sel fixe; & le corps qui a souffert l'action de cet esprit corrosif, n'agit point en l'esprit qui de son propre mouvement s'est coagulé: ce qui ne se fait pas ainsi lors que deux esprits actifs concourent ensemble, où il y a double action, par laquelle ils agissent tous deux ensemble, & l'un contre l'autre, & de cette façon leur action se fait par une mixtion radicale, & des deux il ne se fait qu'un constitut inséparable, & cette transmutation est une production neutre, qui provient de tous ces deux esprits. Cet esprit coagulateur de l'urine exerce son opération par la vertu de son propre sel, sur l'esprit fraside & putride de la terre

terre sans ebullition, & dans peu de temps il acheue son ouurage & se coagule avec l'esprit de vin (qui comme nous auons dit cy-dessus se rencontre dans l'urine) qui voudra éprouuer cecy qu'il iette de l'esprit d'urine dans de l'esprit de vin, il verra qu'elle se coagulera à l'instant; mais non pas si solidement que si la terre volatile y entroit, qui fait partie de la dureté du calcul. Mais les coagulations qui se font aux eaux minerales ne se font pas sans vne espece d'ebullition, où l'on void éleuer quantité de bulles: & si on empêche cette eruption en bouchant exactement les bouteilles, elles ne se coagulent pas, & seruent de medecine comme auparauant, à cause que les esprits retenus dans l'eau, ne peuuent pas s'entresuiure, ni se joindre pour exercer leurs operations.

Quoy que les corps solides soient dissolus par les corrosifs, ou non, ils conseruent toujours leur premier être, nonobstant qu'ils soient rendus inuisibles: car lors que les esprits dissoluans en font separez par la violence du feu qui les fait exhiler, ils sont tels qu'ils étoient auparauant: comme il paroît à l'or, à l'argent, aux perles, aux coraux, &c. dissolus par l'eau forte (ou autre esprit acide) lesquels encor qu'ils ne paroissent plus à nos yeux: si pourtant vous mettez l'or ou l'argent dissolus au creuset, & leur donnez le feu de fonte vous les trouuez tels qu'ils étoient auant leur dissolution parce que ce dissoluât ne penetre point le corps dissoluât dans le fond de sa radicale connexion; ce qui est ne-

cessaire pour les transmutions essentielles, qui presupposent toujours vne transmutation de matiere, comme le calcul qui est vne transmutation des trois esprits susdits, en sa matiere.

Les corps n'agissent pas avec les corps par vne naturele action de composition: mais tout ce qu'ils font les vns avec les autres, se fait à raison du poids, de la grandeur, de la dureté, de la figure & du mouuement: si les corps salez font quelque operation, c'est à cause de certains esprits volatils qu'ils ont, où parce qu'ils en rencontrent dans l'autre corps opposé. Et il faut sçauoir que de quelle maniere que les corps puissent être mélez & confondus, qu'ils se conseruent toujours leur premier être, à moins qu'ils ne soient transmuéz par le feu, ou par la force des fermens.

Les corps n'agissent point aussi enuers les esprits: mais en patissant ils les determinent seulement à quelque chose, laquelle operation n'est pas vne veritable reaction: mais vn pur effet qui resulte de la premiere action des esprits, qui laissez & épuisez de leurs forces, se rendent à la fin de leur mouuement, & ne transmuent pas les corps en leur nature: mais (par corrosion) ils les reduisent seulement comme en poudre impalpable que les Mysochymiques appellent calcination. Par exemple, ℞ crocus Martis vne liure, huile de vitriol six fois autant; distilez toute l'aquofité, vous trouuez du vitriol de Mars après que le fer en sera ôté, à sçauoir du sel semblable à du vitriol, qui a bien le goût du fer, mais il ne retient que cela de luy, & la

XX 3 detex

determination quant à l'efficace, & non pas quant à la matiere, qui est vn noble remede pour la Medecine.

Pour revenir au lieu où le calcul se fait, il faut sçavoir (comme nous avons déjà dit) que l'urine commence déjà à se former au mesenterie, & à l'entrée du foye: autrement les reins ne la separeroient pas d'avec le sang, si elle n'en étoit pas déjà reellement distincte.

Si donc l'urine est formée avant qu'elle arrive aux reins, & aux emulgentes, il faut que le calcul commence à s'y preparer avant qu'y entrer: car si l'excrement fecal, comme on en voit au commencement du duodenum, que ne fera pas l'urine qui passe par les reins presque aussi vite que par vne syringue. Il est donc aisé à conclurre, que la naissance, & la preparation du calcul ne se peut pas faire dans le temps d'un passage si soudain: outre qu'on verra souuent (si on y prend garde) que le bol amassé qui se trouuera dans l'urine, & qui aura été rendu en vne seule fois) excèdera en grosseur plus de la moitié d'un rein, ce que leurs situositez (qui sont fort petites) ne pourroit pas contenir. Ce qui fait bien voir que les reins ne sont pas seulement la matrice du bol, des grauiers, & du calcul; mais que les principes de leurs productions commencent à s'ébaucher dans les vaisseaux anterieurs (comme dans la veine cave, & aux emulgentes) où l'urine s'y dispose déjà: & les reins ne pourroient pas loger la moitié du sable qui s'écoule dans vn seul paroxisme, ni dans le sinus de leur centre, qui se termine aux vrete-

res, ni dans celui, qui par ses anfractuosités se disperse dans leurs corps.

L'urine est claire & transparente, aqueuse, abondante, & sans teinte avant le paroxisme: dans les douleurs elle se trouble & charge du bol avec elle; & elle est chargée de sable lors que les douleurs sont passées.

Elle est claire dans le commencement: parce que les facultez (dans le trouble de cette confusion) ne songent pas d'attirer cet excrement liquide (de l'ileon) qui donne la teinte à l'urine: outre que les serositez qui sont bien différentes de l'urine sont enuoyées à foison (des veines) aux reins, comme pour les secourir, nettoyer & relauer de ce qui leur fait insulte.

Après l'urine n'entraîne que du bol avec soy, qui n'est qu'une terre volatile, qui n'est pas encore assaisonée de son sel, ou de son esprit salé, qui donne la solidité au sable & au calcul, qui de momét en moment à mesure qu'ils s'approchent des reins se grainent & s'endurcissent davantage, & alors les douleurs cessent pourueu qu'ils ne forment point d'obstacles au passage de l'urine.

Il arrive souuent qu'un seul rein distille du sable fort longtemps: & d'autrefois il est totalement bouché de calculs: alors on sent bien vne douleur sourde de ce côté là: mais il ne rend jamais plus de sable en après.

La douleur nephritique que cause le passage du sable & du calcul dans les vretères, ne procede que de la contraction des

v i leaux

vaisseaux (qui sont également aussi larges en vn endroit qu'à l'autre) qui se retirent & se rident, & les intestins en souffrent par consentement quelquesfois jusqu'aux convulsions dont il ne faut pas s'étonner : puisque les ioinctures montrent souuent par le même symptome la part qu'elles prennent aux douleurs des boyaux.

Le bol ne tire pas sa teinture de l'excrement liquide susdit, car la couleur du bol surpasse beaucoup en rougeur la couleur iaune de cet excrement : mais il la tire du sang (dilayé) dans les veines (qui sont les matrices du bol) qu'il imbibe, & emporte avec soy dans cette confusion erronée : aussi à grand peine void-on les Ictériques attaquez du calcul : quoy qu'auant la jaunisse ils y eussent été sujets : ce qui fait voir, que cet excrement là empêché plutôt sa generation qu'il ne la cause.

Le calcul qui se forme dans la vescie est d'une autre nature que celui qui se fait aux reins, où le sable est toujours plus citrin, & il est d'autant plus dur qu'il approche plus la de couleur blanche.

Pourtant s'il y a long-temps que les reins soient affectés de ce vice là : le sable qu'ils font tire sur le blanc (à cause de l'absumption de la superficie rougeâtre de leur parenchyme qui contribuoit à la rougeur dudit sable) & tirent cette blancheur de l'aliment de leurs parties fibreuses & spermaticques, lors qu'étant prêt d'être assimilé en elles, il s'est dépoüillé de la couleur du sang.

Les rechûtes prouiennent du restat des impuretez adherentes aux

vaisseaux, qui n'ont pas été bien detergées, & nettoyées du caractere contagieux dont elles sont encor empreintes, & qui comme vn reliquat de leuain vitieux, infecte & fuscite de nouvelles generations.

Si cet esprit coagulateur passe du foye (par vn mouuement retrograde) à la veine porte, & que, delà, il soit chassé par le melantere aux intestins comme vn étranger importun. Il y fait quelquesfois des calculs, qui causent des miserere & la mort aux patients.

S'il est porté par la veine caue ascendante, ou descendante, il peruertit par son propre vice l'aliment, & les mucilages des parties spermaticques & les endureit, d'où procedent la pluspart des scyres, des fièvres quartes, & diuerses sortes d'opilations que l'on tâche inutilement d'emporter par des apozemes.

De plus si avec l'aliment de la vescie du fiel (qui se nourrit du sang qui l'environne) cet esprit s'y rencontre, d'abord il se fait des pierres dans la vescie du fiel.

Lorsque le calcul est vne fois coulé des reins à la vescie : tandis qu'il occupe ce lieu là, c'est rarement que les reins en produisent de nouveaux, parce que les esprits qui trauailloient à sa fabrique, le suivent & l'accompagnent.

Il y a deux indications requises à la curation du calcul, l'une consiste à effacer la mauuaise inclination des reins, & à empêcher les nouvelles & reiterées generations : & l'autre doit tendre à demolir le calcul engendré, mais l'Ecole n'a songé qu'à son expulsion, & à rafraichir,

fraîchir, mollifier, & humecter tant intérieurement (par les mauues, guimauues, &c.) qu'extérieurement, par le bain, fomentation, huile de scorpion, &c. croyant par ces moyens élargir les vretères pour faciliter le passage au calcul.

Elle n'a pas aussi oublié les purgations phlegmagogues, en intention de diuertir & euacuer le phlegme (qu'elle croit être la matiere du calcul) auxquelles elle adjoûte des lauemens, de crainte que la retention des excremens qu'ils voident, ne comprimât les vretères qui doivent seruir pour le passage du calcul. Lesquels remedes ont fort peu d'efficace: car premierement les mucilages susdits ne passent pas de la bouche aux vretères en la forme lenitiue, emolliente & relaxante, tels qu'ils ont été pris, & comme les Medecins se proposent, qu'ils n'ayent au préalable souffert diuerses transmutations formées dans les premieres cuisines; & il n'y a rien qui puisse paruenir dans ces lieux-là, qu'il n'ait acquis la nature de l'urine. Si pourtant on en ressent quelque soulagement, ce n'est pas à cause qu'ils élargissent les vretères: mais pour ce qu'ils relâchent & adoucissent (comme feroient des fomentations extérieures, les crispations conuulsives de ces vaisseaux-là.

Si l'vretère est bouché par le calcul, en sorte que l'urine ne puisse pas passer: comme sera-t'il possible que cet excrement qui exonde au dessus du calcul, cede & fasse place à cette nouvelle urine qui aura été préparée & alterée par ces emolliens, (à qui le passage n'est pas moins dénié) pour pouuoir élar-

gir & amplifier l'vretère au dessous du calcul. Ces vaisseaux-là ne sont pas inflexibles ni secs comme des roseaux: mais leurs membranes sont ordinairement laxes, molles & humides, & à cause de cette mollesse elles prérent & obeissent aisément, à moins que la douleur ne les fasse froncer & retirer.

Les Medecins sont tellement timides qu'ils n'osent joindre les diuretiques, à leurs emolliens) dans les douleurs du paroxisme nephritique) qui sont fort loüables pourueu qu'ils ayent la vertu d'adoucir le spaline des vretères. De cette maniere-là, (en lenissant & euacuant tout à la fois) ils pourroient remplir leur indication.

Les raisons qu'ils aleguent ne sont pas receuables: car si le calcul arrêté dans l'vretère cause la mort au malade, les diuretiques en seroient innocens: car il faut noter que tout calcul est ou égal à l'vretère: ou il est plus petit, ou plus gros. S'il est plus petit il ne faut pas craindre les diuretiques: s'il est plus gros, ils seront absolument inutiles, & les diuretiques, ni la retention d'urine (qui ne laisse pas de s'écouler par l'autre vretère: car rarement sont-ils bouchés tous deux) ne seront pas cause de la mort du patient: mais ce seront plutôt les conuulsions des vaisseaux. S'il est égal aux vaisseaux il faut auoir soin de l'expulser au plutôt, de crainte qu'il ne se grossisse dauantage par son séjour.

Si les Medecins apprehendoient les diuretiques de crainte que plusieurs calculs ne se precipitent à la foule, dans le passage ou que quelque calcul inegal, raboteux, angu-

laire,

laire, ou plus gros d'un côté que d'autre, ne vienne par ses coins, ou par la grosseur, à embarrasser le passage de l'urine, cet accident ne tirera pas la coulpe du diuretique: mais d'une chute fatale & casuelle, qui ne laisseroit pas sans ledit diuretique d'arriver: & de la même manière qu'il commence la chute l'entrée de l'uretère, il continue la descente jusqu'à la vésicle (à moins qu'il ne soit angulaire) car les calculs en un passage si étroit, ne peuvent pas se côtourner aisément. Les ureteres aussi à moins que d'être môstrueux, ne sont pas plus étroits à la fin, ni au milieu, qu'au commencement, & si le calcul s'arrête en la descente, cela ne procede que de la douleur atroce qui fait contraction de l'uretère, qu'il faut avoir soin d'appaier & lenir. C'est pourquoy il ne faut pas par la crainte d'un cas irregulier qui adient rarement s'empêcher des diuretiques, qui sont toujours utiles de foy. Il ne faut pas aussi les éviter de crainte de trop échauffer: puisque c'est le calcul qui fait la chaleur comme l'épine fichée dans un doigt l'enflame, & la chaleur ne fait pas le calcul: mais le plus court c'est de tâcher de l'expulser au plutôt par les diuretiques qui en excitans l'urine en abondance, presse par sa pesanteur une décharge si salutaire, sans oublier de mêler avec eux (comme nous auons dit) les remedes qui ayent la vertu de lenir & adoucir les douleurs, & empêcher les convulsions des ureteres: faute dequoy les calculs s'arrêtent souuent au milieu du chemin, & causent la mort au malade.

Le suc de citron ne soulage pas

les nephritiques par la force incisive, & absterfue de son acidité (ce que tous les autres acides pourroient faire si cela étoit: car il quitte son acidité sous la chaleur de la première digestion, ainsi qu'il fait au feu ni plus ni moins qu'une pomme aigre qui n'est pas encor dans sa maturité, deuiet douce par la chaleur du Soleil: mais il luy reste une certaine vertu conuenable à adoucir les retractions convulsives, causées par la douleur, qui procede de la vie moyenne, lors qu'il est conuertit en urine.

Il y a plusieurs sortes de diuretiques: les uns rendent l'urine acre par un venin corosif, comme les cantharides. D'autres laissent de l'acidité dans l'urine, qui prouoque la strangurie comme font les nouvelles bieres. Les autres rendent l'urine absterfue, comme les fontaines acides, le vitriol de Mars, la pierre d'écreuille, & toutes les plantes qui portent la qualité diuretique, & qui operent par un certain sel alkali volatil, qu'ils contiennent en eux, ou ils l'acquierent dans l'officine des digestions, qui fait qu'on les joint souuent aux potions vulneraires: parceque l'acidité (qui est un indice de putrefaction à la chair) est presque toujours conjointe aux playes, que les sels alkali consomment & absorbent aisément comme ils font les esprits acides: ainsi la pierre d'écreuille (qui est un excellent vulnere) cuite ou macerée dans du vin a le goût de la lexive, ni plus ni moins que les sels alkali dissolus dans l'eau.

Il y a des diuretiques qui prouoquent l'urine, & excitent l'expul-

Y Y trice,

trice, parce qu'ils corrompent & putrescent l'urine, comme les asperges, &c. L'Auteur rapporte qu'un certain Aduocat fut atteint du calcul après auoir mangé quantité d'asperges, auquel il n'auoit iamais été sujet auparauant. N'est-ce pas vne chose étonnante que nôtre nature tende si promptement à sa ruine, & qu'en après, elle ait tant de peine (nonobstant l'aide des remedes) de se releuer de sa chute.

Il y a aussi des diuretiques (comme nous auons déjà dit) qui recréent les reins par leur suauë odeur, comme la terebentine, saffran, genétre, &c.

Il y en a d'autres, qui conuertissent leur sel alkali en acrimonie par le moyen de laquelle ils nettoient les reins de leurs impuretez, comme sont les coquilles, les pierres, les cendres, & quelques autres appropriez qui seuls meritent le nom de saxifrage, pourueu qu'on les puisse rendre volatiles.

Il y a vn autre genre de diuretiques, qui en fort-petite dose tirent de tout le corps vne prodigieuse quantité d'urine, qu'ils font écouler: comme les eloportes & les especes du becapunge, &c. De même les sucz de quelques poissons marins à coquilles, & tout ce qui par la propriété d'un nitre volatil qu'il contient réueille les reins engourdis.

Il y en a d'autres qui en appaisant la douleur des reins les confortent comme le saffran, la rhuubarbe & la casse, pourueu qu'on les priue de leur vertu solutiue.

L'esprit de sel marin n'est pas seulement diuretique: mais il apaise la strangurie à ceux qui ont la pierre dans la vescie, & diminue le calcul des reins, pourueu qu'il soit tiré par les dernieres, & plus violentes flammes du reuerbere. Finalement ce n'est pas assez de dire, que les diuretiques font vriner: mais il faut examiner de quelle maniere ils le font: si c'est pour irriter l'attractrice, ou par irritation de l'expultrice, ou pour introduire la corruption dans l'urine, &c. Aussi ne suffit-il pas de dire que le petit lait a quelque chose de nitreux, mais il faut considerer qu'il luy reste quelque chose de caduereux qui prouient du sang, d'où il a été tiré.

Il a été dit cy-deuant que la curation du calcul consistoit tant à abolir & effacer l'inclination au calcul, qu'à la dissoudre & liquifier: ce que l'Ecole de Medecine nie se pouuoir faire, parce qu'elle n'en sçait pas les moyens, & apporte pour raison (selon Galien) les intemperies confirmées, & qui se sont rendües natureles & habitueles ne se peuuent pas guerir selon l'axiome. *Naturam expellas furca, tamen usque recurret.* Et pource que c'est du calcul confirmé: que tous ceux qui se vantent de le rompre & dissoudre par vne sorte iactance d'empyriques; ne sont que des vendeurs de fumée: car qui a-t'il de plus clair (disent-ils que les remedes qu'on voudroit employer à dissoudre le calcul, rongeroient plutôt & dissoudroient l'estomac, que le calcul, qui est cent fois plus dur que luy, & qui est fort éloigné

gné de la bouche : Mais les chymiques ignorans en la Philosophie le promettent audacieusement , & charlatent ainsi les pauvres miserables , afin de leur dérober leur argent. Outre que les Princes & Monarques , & tant de rares esprits qui ont profesé la Medecine depuis tant de siecles , n'auroient pas été destituez de semblables remedes s'il y en'auoit eu.

Pour répondre à cela premiere-ment nous dirons avec le texte de la Sapience. *Deus fecit omnes nationes terra sanabiles.*

Si la Foy nous apprend que tous nos maux ont tiré leur origine de la peüarication , & que tout peché puisse être entierement pardonné : il semble que toute maladie de quelle nature qu'elle puisse être , se peut guerir parfaitement : & si la punition qui prend sa mesure du peché , ne se pouuoit pas remettre avec luy , ne pourroit-on pas accuser Dieu d'impuissance & manquer de misericorde : luy qui est infiniment plus indulgent , que les hommes (qu'il ne veut pas perdre ) ne sont pecheurs : & que le même qui est tout-puissant , qui pardonne les pechez des hommes , & qui a crée le Medecin ait rendu la Medecine defectueuse , & qu'il n'aye pas pü créer des remedes capables de vaincre , & surmonter toutes sortes de maladies. L'Epitaphe de Paracelse , erigé par les Chefs de Salsbourg , qui auoient été témoins de les cures admirables , ne parle-t'il pas assez clairement , où il y a ces paroles. *Conditor hęc Philippus , Aureolus insignis Medicina Doctor , qui dira*

*illa vulnera , lepram , podagram , hydropisim , aliäque insanabilia corporis contagia , mirifica arte sustulit , &c.* où ce mot d'incurable comprend l'Ithyfie , l'Asthme , le calcul , &c. Cardan n'écrit-il pas que de son temps il passa vn homme par la Lombardie , qui guerissoit par vne certaine boisson , tous ceux qui portoient le calcul dans la vescie en fort peu de temps & sans danger : car ce n'est pas par des corosifs que l'estomac de la colombe resoüt les perles , n'y l'Autruche liquifie & dissout le fer ou les cailloux : mais c'est par le propre ferment vital de leur digestion , & c'est vne erreur de donner la membrane interieure de leur ventricule puisque la vertu dudit ferment perit avec la vie des animaux. Donc on ne doit pas croire que ce qui se fait naturellement ne se puisse faire par art.

Pour ce qui est des corosifs les Medecins ont bien pü voir que l'eau forte dissout le fer , l'or , l'argent , &c. & qu'elle ne penetre aucunement la cire : mais ils n'y ont jamais fait reflexion.

Les Acides aussi quoy qu'ils diminuent le calcul dans le verre ils n'entrent pourtant jamais dans la vescie avec cette même qualité acide ( comme nous auons dit du suc de citron ) car telle acidité ne pourroit pas passer dans les veines sans y nuire notablement , veu que si on introduisoit vne seule goutte de quelque vne acide dans la vescie avec vne syringe ou autrement , elle y causeroit beaucoup plus de douleur qu'vn calcul considerable.

Yy 2 Quoy

Quoy que les Medecins soient destituez de veritables remedes ils ne laissent pas pour cela de faire aualer sans esperance à leurs calculeux, des poudres de pierres, de noyaux, de fruits, de semences dures, de coquilles, de pierres de limaçons, & de poissons, &c. brûlées ou contusées, des pierres pretieuses, du cristal enflammé & éteint dans les potions qu'ils leurs donnent : ou reduits en poudre, afin de faire voir qu'ils n'oubliét rien de tout ce que l'Art commande. Si par hazard le calcul est poussé des reins de soy, ou par la force de l'expultrice, & qu'il soit jetté avec l'urine : ils font accroire que c'est par la vertu de leurs remedes, qui par vn empire qu'ils ont sur les reins, & sur le calcul l'ont brisé comme à coup de marteau.

Il est bien vray que tout ce que le grand Dieu a crée par sa bonté infinie ne regarde que le profit & l'utilité de l'homme qui ne la paye que d'ingratitude, & s'il a crée des pierres dans les vegetables & dans les animaux, qui sont plutôt incommodés à leurs especes que necessaires : Il est pourtant impossible qu'elles puissent profiter aux mortels, ni penetrer nôtre constitution radicale qu'elles ne soient prealablement resôutes en leur premiere matiere, & en vn suc lactiforme : car il ne faut pas croire que ces pierres soient produites dans les animaux par quelque punition : mais elles representent en la dureté de leur coagulation, la signature de leurs dons & leurs proprietés.

Les pierres des fruits, comme de nesses, dattes, pelches, &c. pourueu qu'ils soient reduits comme nous auons dit en leur premiere matiere : ce qui ne se peut pas faire que par l'Alkaest, elles preseruent les reins, comme l'Aroph de Paracelle les restaure. On doit entendre par restaurer, vn effacement de l'inclination acquise, & par preseruer, la precaution des nouuelles procreations, en empêchant & détruisant les dispositions de la matiere du calcul. Atroph signifie aromat philosophique, ainsi nommé à cause de la teinture d'or qui y entre.

La Biere aussi où on a fait boüillir la semence de daucus preserue aussi de la lithyafie. La liqueur qui distille des entamures de la biççe, & principalement des rameaux superieurs lors qu'elle est en sève, appaise les douleurs des nephritiques, relâche les contractions qui le font tant aux lombes qu'aux intestins, & sert de remede souverain à la strangurie, & disurie tant enuielies que recentes, elle adoucit & éteint la chaleur étrangere du foye, & en ôte la cause, & les épines : & de plus elle delie ceux qui ont l'aiguillette nouée.

Pour ce qui concerne la veritable guerison du calcul tant des reins que de la vescie Paracelle l'a trouué dans le ludus ; que l'Auteur dit auoir rencontré proche d'Anuers aux riuages d'vne certaine riuere, qu'il nomme calde, en vn endroit où on fait des tuiles, scitué enuiron quarante pieds au dessous de l'horizon, selon la profondeur de la riuere : ce ludus  
ainsi

ainfi nommé parce qu'il represente en quelque façon des dez à jouer, & tire sur le pâle, &c. comme le Lecteur pourra voir dans ses ceuures.

Il ne suffit pas de connoître le Ludus ni le lieu de sa naissance: mais il faut sçauoir le reduire en sel volatil & oleagineux sans qu'il perde quoyque ce soit de sa vertu: ce qui ne se peut faire que par l'Alkaest, qui est vne tres-difficile preparation.

*℞ Ludi pulu. & in alkool redacti lb. i. tantundem liquoris alkæst, distilla hunc inde, & prima vice totius ludus mutatus erit in salem, qui in patina vitrea loco humido decurrit, absque ulla terrestriate residua, & liquor defluens est fului coloris; hermetico sigillo clausus, bulliando velut spuma supernat totus in forma axungia viridis liquata, dosis eius, ℞. ʒ. ʒ. ʒ. usque ad ʒo. cum aqua simplicis distillata rancillo. Et par ce remede le calcul de grandeur mediocre dans la vescie, se resoût en l'espace de quinze iours & se diminue petit à petit iusqu'à ce qu'il peut passer avec l'urine.*

Le second esprit de l'urine distillée à ce que dit l'Auteur introduit dans la vescie (avec quelque liqueur conuenable) par vn catheter indolent (comme celui qu'il enseigne *cap. de duelech resoluio*) dissout le calcul.

Il raporte aussi quelque histoires de certaines filles atteintes du calcul qui ont été gueries en beuuant chaque iour vne once de la liqueur qui se trouue dans la vescie de l'embrion, d'une vache riré du ventre de la Mere: & qu'en suite de cette experience, on a voulu essayer

la même chose de l'embrion mâle de la chevre, qui a succedé encor plus heureusement.

## CHAPITRE I.

### L'Erreur des Ecoles de Médecine touchant les catharres.

Les Ecoles font deriuier la premiere source des catharres de la froidure de l'estomac, & de l'interperie chaude du foye; entant que l'estomac (incessamment fomenté par la chaleur du foye pendant la digestion) enuoye des vapeurs au cerueau, & que le cerueau en forme de couuercle, ou de chapeau, les reçoit, repercute & condense & les conuertit en eau par sa froidure naturele. En après comme cette eau est d'une nature fluide, qu'elle ne peut pas euite de s'écouler & se répandre ça & là après sa coagulation.

Que si elle decoule vers les yeux, vers les dents, vers les oreilles, vers le gozier, &c. Elle y excite des douleurs, si elle descend sur les poulmons, elle cause des difficultez de respirer, la toux, la phthisie, des suffocations, &c. Si elle tombe en l'estomac, elle detraque la digestion, cause des cruditez, excite des diarrhées, des coliques, des vomissemens, des defaillances, des atrophies, des hydropisies, des scyrthes, &c. Que si elle déborde tout à coup dans les ventricules du cerueau, elle cause l'apoplexie & la mort subite; sur l'origine des nerfs

Y y 3 la

la paralysie. Si elle s'écoule le long de la nuque par les nerfs, par les artères, sur les muscles & membranes, elle cause diverses sortes de douleurs, de catharres & de goutte, des fausses pleuresies des convulsions, &c. Si le cerneau en demeure chargé, elle cause la lethargie, des alloupiemens, le coma, le vertige, l'apoplexie, & des défauts de jugement & de memoire; pour la cure desquels maux, les liures, les conseils, les conuersations, les consultes, les écoles de Medecine, & leur pratique, ne parlent & ne proposent que des purgations, des saignées, des scarifications, des bains, des sueurs, des cauteres, qui ne font que diminuer & abatre les forces, en s'exculant de la difficulté qu'il y a de guerir ces maux-là, sur ce que le froid de l'estomac repugne à la chaleur du foye, & l'intemperie du foye à celle de l'estomac; en sorte que ce qui pourroit profiter au foye nuiroit à l'estomac, & ce qui pourroit aider l'estomac, seroit prejudiciable au foye: mais pour détruire cette heresie, il est necessaire d'exposer icy quelques Theses qui sont concedées aux Ecoles.

1. L'Estomac de l'homme viuant est actuellement chaud, & sa membrane est ordinairement imbuë d'une certaine moiteure.

2. Il est impossible que l'humidité aqueuse puisse être actuellement chaude, sans qu'en même temps il ne s'en eleue des vapeurs.

3. La voye de l'estomac à la bouche nommée œsophage, est vn canal d'une même continuité & d'une substance semblable à la membrane interieure de l'estomac.

4. Cét œsophage est actuellement moite & ferme, pour éuiter le vuide, car les parois de sa membrane tombent l'une contre l'autre, & se touchent lateralement si tôt que les morceaux sont aualez: autrement si elle étoit ouuerte, l'air (qui a coûtume de remplir tout ce qu'il trouue de vuide) qui se rencontreroit au dessous de chaque morceau des bolus qu'on auale, seroit poussé dans l'estomac, & il faudroit necessairement faire autant de rots qu'on aualeroit de morceaux.

5. Si l'orifice superieur de l'estomac se ferme par vn mouuement naturel qui ne depéd point de la volôté.

6. L'œsophage ne se remplit point d'air, & n'en contient point, à cause que les côtés de sa membrane humide retombent l'une contre l'autre & se touchent, excepté à l'endroit du larinx.

7. Il s'ouure pour faire passage aux alimens, qui ont peine de glisser s'ils sont trop secs, & demeurent en chemin, à moins qu'on ne prenne quelque liqueur par dessus pour les faire couler; c'est pourquoy s'il y auoit de l'air en l'œsophage, on ne pourroit pas s'empêcher de faire des rots après que les morceaux sont passez.

8. Il n'y a point d'air ni de vapeur qui puisse sortir de l'estomac sans faire du bruit, à cause qu'il est fermé.

9. Si la chaleur necessaire à l'estomac eleue des vapeurs, elle ne les pousse pas avec tant de violence qu'elles puissent ouurir l'orifice superieur de l'estomac qui est fermé, autrement on feroit des rots à tous momens.

10. Toute vapeur aqueuse dans l'estomac aultsi bié que dans les autres vaisseaux

vaisseaux actuellement chauds se condense bien plutôt en goutte, par la moindre repercussion ( ce qui est visible à vne marmite qui boult couverte de son couvercle ) que de s'essayer d'élever la membrane qui la presse, & de forcer l'œsophage de s'ouvrir selon toute sa longueur : c'est pourquoy les rots ne sont pas vapeurs, mais c'est de l'air ou plutôt vn certain esprit que l'Auteur nomme gas.

1. Que (supposé l'esprit naturel ou hepaticque du foye & du sang) il s'ensuivroit que toutes les veines par leur chaleur engendroient des catharres, ou vers les parties du foye, ou aux extremités des vaisseaux. Ce qui a été negligé des Ecoles.

Ces theses étant pour la plupart accordées & manifestes par l'anatomie. Il s'ensuivroit premierement qu'il n'y a point de vapeur qui puisse être portée de l'estomac à la tête par consequent qu'ils ne peuvent pas fournir de matiere aux catharres.

2. Que si la doctrine des Ecoles étoit veritable, l'estomac sain & chaud engendreroit davantage & des plus grands catharres, qu'un estomac froid & incommodé.

3. Qu'il faudroit auoir plus de soin de rafraichir l'estomac que de l'échauffer.

4. Les mortels seroient necessairement tous catharreux & continuellement infirmes.

5. Que tous les hommes roteroient incessamment comme des pourceaux, à cause que la chaleur & la moiteur enuoyeroient en haut des continueles vapeurs.

6. Que nonobstant que la va-

peur excitée de l'estomac ouvreroit l'estomac & l'œsophage & monteroit sans faire du bruit, qu'elle sortiroit plutôt par la bouche & les nazeaux que de s'opiniâtrer à vouloir monter au cerueau par force & à trauers les meninges qui l'enveloppent. Outre que ces vapeurs élevées du boire & du manger sentiroient necessairement à toute sorte de personnes ce qu'on auroit beu & mangé, aussi bien que les rots, & on s'infecteroit les vns les autres.

7. Que si le rot qui est vn esprit sauage, & beaucoup plus subtil que la vapeur ne penetre pas iusqu'au cerueau : ( parce qu'il sort plutôt par les narines, si on ferme la bouche, ) la vapeur aura bien moins de force de penetrer & percer ces tuniques.

8. Que si le rot atteint en quelque façon le cerueau, ce n'est que par l'organe de l'odorat.

9. Que si la vapeur, (matiere du catarrhe) montoit en quelque façon à la tête, ou à l'organe de l'odorat: il faudroit que cela se fit lors que la bouche est fermée, & par ce moyen il n'y auroit point de meilleure precaution pour euitier les catharres que de tenir toûjours la bouche ouverte.

10. Il est impossible que les vapeurs puissent monter de l'œsophage au cerueau puis qu'il n'y a point d'ouverture en sa baze par où elles puissent entrer. Par exemple si vne canne est bouchée en sa partie superieure & qu'elle soit tenuë sur des vapeurs chaudes, elle ne pourra iamais monter à cause de l'air qui remplit son vuide.

11. Posons le cas que les vapeurs puissent

puissent monter de l'estomac, bien loin de rencontrer vne forme de chapiteau ou d'alembic, elles ne trouueront point de plan, ni aucune cauité où elles le puissent condenser & être conuerties en gouttes. Mais en la baze du cerueau (où on consent que les vapeurs puissent aller) il y a vn détroit semblable à vn entonnoir, qui a deux petits tuyaux vers les narines, & autant vers le chinon du col, si bien que ces vapeurs se rendroient à la fin à ces deux ouuertures, qui sont d'ordinaire remplies de mucosités, comme étant destinées à nettoyer comme des emunctoires l'immondice du cerueau. Si bien que quand les vapeurs s'en iroient-là, elles ne pourroient pas seruir à faire des catharres: mais elles se condenseroient & distilleroient en bas avec la morue, & apporteroient moins d'incommodité que l'excrement ordinaire du cerueau.

12. Posons le cas que le rot soit le gas des alimens, & qu'il porte leurs odeurs avec lui: neantmoins la vapeur des alimens quels qu'ils soient, rendent vne eau insipide & innocente: car qu'on fasse distiller de la mucosité ou de la salive par vne chaleur tiède, comme est celle de l'estomac d'un homme viuant, on n'en tirera qu'une eau claire & insipide, & iamais vne eau gluante, salée, acide, ni acre.

13. Encor qu'il tombe de la mucosité au gozier, & qu'elle soit diuersement affectée selon ses diuerses indispositions, neantmoins cette mucosité qui est tirée de la mucosité des veines, ni sa chute & sa distillation ne peuuent pas être prises pour catharres du cerueau,

engendrez de vapeurs, encor qu'elle affecte & incommode les parties, comme l'urine fait la vescie quand elle est infectée de quelque vice étranger.

15. Combien moins doit-on estimer catarrhe, le flux de quelque humeur feinte, ou de quelque excrement imaginaire né & porté par des moyens & des chemins naturellement impossibles? si le cerueau n'est pas actuelement froid aux viuans on ne doit point se seruir de la raison du froid pour condenser les vapeurs. S'il est moins chaud que les autres parties, est-ce que la vapeur cherche la partie la plus froide du corps, parce qu'elle desire plutôt d'être coagulée que de demeurer en vapeur? ou si c'est que les vapeurs sont chassées de toutes les parties chaudes au cerueau, parce qu'il est plus froid.

De plus les Ecoles enseignent que les vapeurs qui s'éleuent des parties basses, & qui sont la matiere antecedente des catharres, rencontrent au cerueau vn certain plan imaginaire (qui n'a pourtant pas encor été trouué par les Anatomistes) en la cauité duquel elles veulent que les vapeurs s'assemblent & se coagulent, puis qu'elles retombent d'abord goutte à goutte, ou qu'elles passent à trauers la substance du cerueau en forme d'eau, ou en forme de vapeur: mais si la vapeur a été condensée & coagulée par la froidure du lieu, elle demeurera condensée par l'opportunité du même froid, qui ne lui permettra pas de s'éleuer derechef en vapeur.

Il n'est pas non plus croyable que cette eau étrangere puisse tra-

uerfer

verfer en vapeur ou autrement la substance du cerueau, les meninges, le crane, & les sutures, & percer le perioste pour demeurer en après sous le cuir, ou s'écouler ailleurs. Pourquoi ne passe-t-elle pas tout d'un coup à trauers des pores, au lieu de s'arrêter sous le cuir? est-ce qu'elle est fatiguée du chemin qu'elle a fait, & qu'elle est demeurée recruë? où est-ce qu'elle est égarée du chemin? d'où vient qu'elle ne peut pas trauffer le cuir mol & poreux, & qu'elle a bien pû passer à trauers du crane dur, solide & osseux?

Quand on consentiroit à l'ascension des vapeurs de l'estomac au cerueau, elles ne pourroient faire qu'une eau claire & distillée, qui ne seroit pas propre à engendrer des catharres gluants & visqueux: & ces catharres se pourroient aisément dissiper & resoudre en vapeur par le moindre sentiment de chaleur avec beaucoup plus de facilité que ce qui sort par les sueurs; à moins que de vouloir faire croire que cette eau engendrée des vapeurs ait été fixée & rendue acre & salée par le seul attouchement du plan susdit, ou des parties où elle s'arrêter, encor ne seroient-elles pas suffisantes pour arracher le perioste du crane (qui y adhère fort opiniâtement) ni les membranes dont chaque muscle est enuélé pour s'insinuer dans leurs substances. Il faudroit qu'elle eût necessairement un pulsé interne, qui la poussât à trauers des os, & qui éleuât & separât la peau pour faire passage à la descente qu'elle fait entre cuir & chair) qui soit beaucoup plus puissant que les esprits, & qui déchirât la pleure

d'avec les côtes pour faire la pleurésie.

De plus pourquoy étoit-elle indolente sous le cuir & sous les cheveux, & par tous les lieux où elle a passé; puis en après pourquoy excite-t-elle des si grandes douleurs aux pleuresies & autres lieux où elle s'arreste? & par où ces eaux peuvent-elles aller aux dents & aux nerfs qui s'enferment à leurs racines? puis que les nerfs qui partent de la substance du cerueau pour entrer en la mandibule remplissent si bien les lieux où ils sont inserés qu'ils ne laissent pas le moindre espace du monde qui lui puisse faire passage: & comme peut-elle aller à une seule dent par les gencives & les jouës? ne retomberoit-elle pas plutôt en bas si tôt qu'elle est condensée, & lors qu'elle pend en goutte à la baze du cerueau, que de prendre des voyes si difficiles & inconnues? & quand la dent est arrachée que la douleur passe, est-ce que l'estomac cesse ou n'ose plus enuoyer des vapeurs pour seruir de matiere au catharre?

Si le catharre s'en va aux yeux & aux oreilles, il faudroit que la matiere morbifique passât du plan du cerueau dans les ventricules pour y faire son amas & son assemblée, & par ainsi on mourroit auant que l'ophtalmic fût fermée, &c. aussi il est tres-certain que la pleurésie n'est pas entre la peau ou le cuir membraneux & les muscles intercostaux: comment donc descend-t-elle depuis le cuir du crane tout droit le long du cuir musculé, pour se jeter obliquement dans les muscles intercostaux ou entre iceux & la pleurésie qui enuélépe les côtes?

Z z

Poisons

Posons le cas qu'aux enfans & autres gens il tombe de la mucosité du palais dans leur estomac, cette mucosité ne prouient pas des vapeurs : mais c'est vne mucosité naturelle ou vn excrement engendré par l'erreur de la faculté gardienne nommée Custos qui est établie en l'os spongieux comme on peut voir en son Traité.

En après comme les Medecins ont pris garde qu'il y auoit des personnes qui auoient l'estomac fort bon qui étoient atteintes de la goutte & d'autres fluxions. Ils en ont accusé la bile acre, & la pituite salée de la masse du sang : & laissent à iuger sous des coniectures si elles sont enuoyées du foye, ou si elles sont tirées des veines & déchargées sur les jointures, ou si c'est quelque pituite salée qui vienne de la tête. Mais si en ces maux-cy il se rencontre vne humeur salée, cela procede du seul serum qui est empreint d'vne salure étrangere.

Quand le custos du cerueau est bien constitué la mucosité est blanche, crasse & mediocrement épaisse : mais lors que cette faculté est mal affectée, cette mucosité est aqueuse, aigue, salée, acre, iaune, tenace, &c. Et découle du bassin par les voyes qui luy sont plus commodes : & ce qui découle au commencement des rhumes en forme d'eau n'est pas mucosité : mais vne pure serosité salée par laquelle la nature tache de relauer le vice ou l'impression étrangere de cette faculté ; mais ce qu'on mouche dans leur declin qui est iaune & épais n'est plus serosité (comme au commencement) qui ait été épaisie par son séjour, ainsi qu'on en-

seigne aux Ecoles : mais c'est vn excrement engendré de moment en moment par l'erreur de cette faculté, qui est materielement tiré du sang : veu que c'est le propre des parties mal affectées de produire quantité d'excremens.

Voila comme le poulmon donne des témoignages de sa souffrance par quantité d'excremens, lors qu'il est irrité, blessé ou oppressé, ou qu'il est affecté par les iniures de l'air, & des exhalaisons malignes : lesquels excremens ne tombent pas insensiblement du cerueau par la trachée artere : car si en beuuant il est impossible qu'vne seule goutte d'eau puisse descendre aux poulmons sans danger de suffocation ? Que ne feroit pas vne grande quantité de vilains crachats qu'on rend tous les matins ?

Les Ecoles enseignent que cette humeur catharreuse est detenuë aux poulmons iusqu'à sa maturité nonobstant que la plupart n'ayent pas trop de peine de respirer. Ce qui est faux, car ces crachats iaunes & cendrez procedent de l'erreur de la digestiue des poulmons ou de la trachée artere, & du sang degeneré : & par consequent ces affectiōs là sont suiuiues d'vne emaciatiō vniuerselle. C'est pourquoy c'est en vain qu'on ordōne des remedes cephaliques, des potions refrigerantes, des pituitanes des loochs, des syrops, l'esquine, & la zarsepareille : mais il faut ôter la mauuaise impression des poulmons que l'Auteur nomme corrupteur, qui épuiſe les membranes, les veines, la trachée artere, les cartilages & les poulmons de leur aliment, & le transmuë incessamment en diuerses sortes d'ordures.

dures. Que s'ils ont été precedes de quelque crachats sanguinolens, & qu'il y ait vlcere, il faut apprendre à preparer les remedes par lesquels Paracelse guerissoit la phrysie comme son *Mercurius diaphoreticus* & le *vinclura volatilis lili*, le lac ou *clementum perlarum*, &c. Car à moins que tout le corps ne soit teint d'un baume sureminent, jamais ces vlceres internes ne se consolideront.

La difficulté de guerir les defauts des poulmons ne consiste pas en ce qu'il n'est iamais en repos, veu qu'il ne se meut point comme on peut voir dans ce Traité intitulé *Cathari deliramenta*. Ou l'Auteur montre qu'il ne sert que de crible pour épurer l'air, qui de la trachée artère entre dans le thorax & passe à trauers de ses pores (dont il est percé comme vn crible de toutes parts) qui étant bouchez & opilez causent des difficultés de respirer. De plus l'air desseiche de plus en plus les mucilages qui les opilent, & celles qui se produisent de nouveau, qui avec le temps conçoivent de l'acrimonie & de la malignité; d'où la difficulté de respirer s'augmente, le vomica se forme, les vaisseaux se rongent, d'où procedent des crachemens de sang, des vlceres, l'emaciation, & finalement la mort.

La plupart des incommodés des poulmons ont plus de peine de respirer lors qu'ils s'ont couchez sur le côté du poulmon malade, parce que les pores de la partie d'icelui qui touche la membrane costale (par lesquels il auoit coûtume de respirer) sont bouchez & pressez. On peut faire le même iugement de ceux qui sont couchez à la renuersé, & il est constant que la mesure de la difficulté

de respirer se peut prendre de la quantité, ou du peu des pores qui sont bouchez ou ouuers aux poulmons: & si ces incommodés respirent mieux leuez que couchez, c'est parce que les poulmons par ce moyen - là sont moins contrains, & l'air peut passer librement à trauers de leurs pores, qui ne sont point bouchez ni pressez comme quand on est couché dessus.

Les syrops & autres pectoraux seruent seulement à rendre les voyes plus coulantes & à faciliter le passage aux crachats.

Il y a des personnes qui en dormant ont coûtume de bauer & de rendre quantité de saliué par la bouche. Si ces gens là viennent à dormir à la renuersé, ils sentent vn debord d'humours qui leur remplit le gozier tout à coup. Ce qui les fait éveiller en sursaut & se tournét d'abord sur les côtez de la peur qu'ils ont de suffoquer. Ce debord là ne viét pas du cerueau; mais ce sont des ferolitez qui viennent du palais ou des amigdales qui abreuent la lague.

D'autres après auoir eumal de tête, sentét vne douleur à la partie postérieure d'icelle & ont peine de dormir & de se souuenir, en suite dequoy la douleur se manifeste aux lōbes, delà elle descend aux cuisses, & souuét iusqu'au bout des pieds: d'abord ils s'imaginét que c'est vn catharre qui est tombé de la tête successiuemét iusqu'aux extremitéz. Si cela étoit vray il faudroit qu'il passât par la sinuosité & la subltance du cerueau & par ces meninges: ou entre la dure mere & la pie mere: ou entre la dure mere & le crane: ou entre le crane & la peau: la matiere du catharre ne pourroit pas passer par les ventricules du cerueau, sans

causer l'apoplexie, ni le long de la mouëlle sans faire vne paralysie.

2. Cette matiere-là ne peut pas passer en forme de sueur à trauiers la substance du cerueau, pour s'arrêter sur la pie mere, & en suite elle ne peut pas separer la pie mere d'auec le cerueau, ni d'auec la medulle spinale pour se faire passage parce qu'il faudroit qu'elle separât la substance des nerfs, selon toute leur longueur, veu qu'ils empruntent leur substance, de ladite mouëlle & de ses meninges qui sont fort adherentes en leur racine medullaire. Si on veut que ladite matiere entre en la dure mere & le crane. L'anatomie enseigne que les ouuertures par où les nerfs sortent lateralement de l'épine du dos, sont si bien proportionées aux nerfs qui en sortent, que l'on ne peut pas conuenir qu'il y ait passage pour conduire le catharre de l'épine du dos aux muscles. Comment donc l'humeur catharreusé pourra-t'elle passer par vn petit nerf sans causer vne stupeur au membre où il s'insere & où il est dispersé. Donc il n'y a point de voye, de moyen, de connexion, ou de dependance, par lesquelles le catharre puisse veritablement subsister. Mais il faut scauoir que toutes & quantes fois que l'Archée ou l'esprit influant qui fait les impetuosités chez nous vient à être souillé & irrité par l'iniure de l'air, par quelque odeur, exhalaisons, ferment étranger, passions de l'ame, ou par les siennes propres.

Que cet esprit ainsi souillé, est tout autant de fois exclus, & poussé hors de la communion de la vie, & exilé plutôt vers les par-

ties éloignées que vers les prochaines. Car il faut noter qu'il ne luy est pas plus difficile de monter en haut que de descendre en bas) si bien que cet esprit depraué par cette contagion étrangere, est porté par les nerfs, par les arteres, & par la propre habitude du corps, & si-tôt qu'il est arriué au lieu de sa mission, il communique & transplante son ferment vicieux (dont il est empreint) en l'aliment de la partie selon son idée seminale, & trouble tellement la digestiue, qu'il ne se fait que des deprauations qui s'accroissent insensiblement ou à la foule. Et souuent il imprime tellement sa malice à l'esprit fixe des parties, qu'elle s'en resent toute sa vie. Ces maux-là sont souuent accidetelement fomenitez par les ferosités que la nature enuoye comme pour relauer & netoyer cette mauuaise impression.

Il arriue aussi souuent que les ferosités imbuës d'vn sel étranger infectent en sorte les esprits, qu'ils ne sont pas toujours souillez par l'iniure de l'air, ni par quelque idée ou vice interne: Mais elles se rendent facheuses par leur quantité ou malice, & se iertent dans les parties malgré elles. Si bien que les bains, les eaux minerales, les solutifs, & sudorifiques, guerissent la pluspart de ces defauts-là, parce que ces ferosités étans vuidées ou conlumées, la santé reuiert. Aussi lors que le foye est indisposé il rejette les ferosités qu'il auoit attirées à luy qui font des œdemes & des leucophlegmaties: & si celles qui sont dediées à relauer les immôdices des digestions trouvent

trouvent en chemin des fels refoûts, elles les reçoivent, & deviennent la matiere des abscez, des vlceres, des gâles & autres vices du cuir: si bien que tout ce qui exerce des hostilités chez nous sous le nom de fluxion est compris sous le *tortura noctis* de l'Auteur, où il veut que la Lune domine, d'autant qu'elle a vn ascendant sur les ferosités, & sur tous les corps aqueux. Ce qui fait que les maladies presagent les tempêtes à venir & les changemens des temps, c'est que les humeurs sont astringées à la correspondance des Astres lors qu'elles sont radicalement conjointes à l'esprit de vie.

Le violent froid des montagnes, ou autre qui surprend tout à coup, le serain, les vapeurs qui s'éleuent de marais ou des fosses minerales corrompent souuent telement le ferment digestif du cerueau & des poulmons par vne seule inspiration qu'en après ils ne seruent plus que d'officine à quantité d'excremens: voilà comme la toux & l'Asthme commencent & perseuerent par le vice de ce ferment étranger. C'est par cette même raison aussi qu'il s'engendre des excréments aux yeux, aux oreilles, aux narines, aux dents & au gozier. Si bien que les dents ne sont pas mal à cause du catharre, mais souuent pour être trop découuertes de leurs genciues, elles deviennent plus sensibles au froid, où parce que leur dernier aliment a été mal digéré, peruertit & corrompu: car la digestion des dents & des ongles differe de celle des autres parties, en ce que les parties sont la leur dans leur interieur: mais

les dents & les ongles, en ce qui touche leurs racines.

Enfin ce genre de vice ne procede pas radicalement des liqueurs contenues, qui ne sont que des productions de l'Archée incommode & mal sain.

La toux des vielles gens difficile à restaurer, procede de quelque portion d'excremens des poulmons demeurés aux extremités des rameaux de la trachée artere, qui ne causent pas seulement obstruction en eux, mais aussi ils troublent & diminuent par leur presence leur ferment local: en sorte qu'il se fait tous les iours des nouvelles productions qui entretiennent la toux, qui se guerit difficilement, en cet âge là par les remedes ordinaires, parce qu'ils ne penetrent pas au lieu affecté, & n'ont pas assez de vertu pour pouuoir rétablir leurs forces. Si bien que ces excremens là sont des defauts topiques des propres parties.

Les foibleffes des parties viennent de la premiere conformation, où elles sont acquises apres la naissance. Elles sont accompagnées d'une diminution du ferment vegetatif. Telement que c'est de là que naissent les degenerations & les excremens des parties. Aussi ces affections ne cedent pas aux laxatifs parce qu'ils ne vont pas à la racine du mal, ni ne peuuent pas atteindre au vice primitif: mais ils ne regardent que les productions posterieures. Que si ces laxatifs semblent soulager le malade pendant vn couple de iours (d'autant que voidant les veines mesaraïques & épuisant la masse du sang il se fait vne moindre distribution & di-

Zz 3 spensation

spenation d'aliment aux poulmons ce qui diminue les crachats: neantmoins ces laxatifs épuisent tellement les forces des malades, qu'à la fin les Medecins sont contraints de les abandonner à l'esperance des cautaires & du regime de vie, & en continuant de les purgeotter de temps en temps, ils acheuent de les faire viure medicinalement, c'est à dire miserablement.

Voilà comme la toux commence & perseuere non pas par vne distillation de pituite, qui tombe du cerueau ( qui se pourroit aisement eu ter en faisant coucher les malades le visage renuersé entre deux cuissins ) mais par vne degeneration & deprauation du ferment & de la faculté digestiue des poulmons, ou de la trachée artère, qui procede quelquefois du propre vice des poulmons, & autrefois par quelque iniure externe: car le poulmon sur toute autre partie est facilement blessé, parce que c'est luy qui vieillit, & qui meurt le premier de tous les viscères.

## CHAPITRE II.

*L'Alteration du Custos, ou des facultez inouïes que l'Auteur loge à l'entrée du larynx, & à la baze du cerueau, cause le rheume, l'enrouëure, & la toux.*

**L**Es Ecoles de Medecine prennent la morue du nez & les cra-

chats tantôt pour le phlegme ( qui est vne des 4. humeurs qu'elles supposent deuoir faire nôtre constitution) comme si le cerueau consumoit les trois autres qui sont le sang, le phlegme, & la melancolie pour son aliment, & qu'il laissât le seul phlegme ( qui selon Galien est le plus conuenable de tous pour sa nourriture. ) autrefois Elles le font passer pour vn excrement qui resulte de la digestion, & veulent que ce qui est expectoré par la toux, ( à cause qu'il tire sur la même couleur & que ce qui sort du nez ne soit rien autre chose que le même excrement, qui est tombé du cerueau dans la poitrine. Si cette mucosité étoit vn excrement, le cerueau ne seroit-il pas plus miserable que les autres parties les plus vtiles, qui lors qu'elles sont en santé consomment entierement leur aliment, & l'exhalent insensiblement sans laisser aucune marque ni residence. Et que le seul cerueau, qui est vne partie si noble soit si malheureuse que d'aliener ainsi le sien? Comment est-ce que les puissances de l'Ame ( que les Ecoles logent au cerueau ) veulent faire leur demeure? Et comme quoy se pourront-Elles conseruer en leur integrité pendant semblable confusion? Et comment est-ce, que les atomes de cet excrement se pourroient si bien ramasser de toutes les parties du cerueau sans y laisser des obstructions & des empêchemens notables, veu que le cerueau à peu & de fort petites veines dispersées pour la substance, qui luy portent la nourriture, & qu'il ne paroît point de voye, ni de canal par où cet excrement puisse être porté & rendu en sa baze. La

moëlle

moëlle de l'épine ne seroit-elle pas sujette au même excrement ? Et lors qu'elle tâcherait de l'expulser Elle ne le pourroit faire que par en haut ou par en bas : par en haut elle n'auroit point d'autre voye que le quatrième ventricule du cerueau où elle causeroit l'apoplexie, ou autres fâcheux accidens : ou en tombant en bas par son propre poids n'opileroit-elle pas le commun principe des nerfs mouuans, & ce d'autant plus aisement que cette mucosité est tenace & gluante, qui à cause de sa tenacité ne peut pas s'écouler aisement. Aussi par la même raison le cerueau qui est si dense & si épais ne deuroit-il être enduit du même excrement par toute sa substance, & pourquoy y auroit-il vne loy particulière qui obligeat le cerueau d'engendrer des excremens qui résultent de son aliment, pendant que les autres visceres exhalent insensiblement tout le leur (lors qu'elles sont en santé) sans laisser le moindre reliquat ni excrement ?

Les Ecoles n'ont pas sçeu ce que c'étoit que cette mucosité, car ce n'est pas vn excrement qui résulte de la digestion du cerueau ; mais comme l'air deuoit être attiré tant aux poulmons, qu'en l'organe de l'odorat immédiatement en toute sorte de tempéte & d'orage ; Dieu a logé pour vne bonne fin de certaines puissances que l'Auteur nomme *Custos*, l'vne à la baze du cerueau, & l'autre à l'entrée du larynx.

Ces puissances ont la faculté d'engendrer des mucositez qu'elles étendent premierement en forme

de tapifferie ou de brisé-vent à l'encontre de la rigueur de l'air, pour s'opposer à l'injure qu'il pourroit faire au cerueau & aux poulmons.

Secondement, elles seruent à receuoir & retenir dans leur substance les impuretez & les atomes qui se pourroient glisser en dedans avec l'air.

En troisième lieu, ce *custos* s'enfert pour nettoyer & relauer quelque mauuaise impression qui pourroit auoir été empreinte à la partie : Par exemple, posons le cas que le serain ou quelque bize froide ait donné occasion au *custos* d'auoir opposé sa mucosité (qu'il tient en l'os spongieux) contre la rigueur de l'air. Alors ce *custos* commence premierement d'attirer quantité de serositez pour tâcher de relauer la mauuaise impression que le froid y a laissée ; & comme il void qu'il n'auance rien par là, il forge des mucositez plus tenaces principalement lors que celle qui est en l'os ethmoïde est deuenüe plus gluante : Voilà comme se font aussi les enrrouës au gozier : car cette puissance qui est deleguée au larynx pour rompre l'impetuosité de l'air, tâche de desfendre cette partie, en y affichant par vne certaine erreur des mucositez en forme de tuniques ; puis s'en repentant bien tôt après, elle commence premierement de former des excremens aqueux, puis des visqueux par lesquels elle tâche de nettoyer & relauer la mauuaise impression de celle qu'elle auoit opposée la premiere fois cõtre le froid. Que si le tronc de la trachée artere est assiegé plus bas, on expectoré à force

force de touffer les mêmes choses qu'en l'enrouëure : donc la mucosité, tant celle-là qui distille des narines, que celle qui est crachée & expectorée par la toux, prend son origine du custos : cette mucosité étoit innocente avant l'erreur du custos, mais après cette erreur elle est nuisible & incommode. Et cette gardienne étant vne fois en desordre, elle forge quantité d'excremens par vn dereglement auortif, & s'écarte de son deuoir. Tout le temps que ce custos jouit de la santé, il demeure vainqueur sur l'atrocité de l'air, mais lors que sa vigueur est vne fois entamée, il ne peut plus satisfaire à sa premiere destination ; ce qui fait qu'il fabrique force mucositez, afin de relauer le vice qu'elle a autrefois conceu qu'il n'auoit pas pû effacer au commencement. De même on void aux affections du gozier que la saliuë s'épaissit d'abord.

La diuine prouidence a voulu établir ces puissances-là pour pouruoit à la conseruation du cerueau & des poulmons qui ont besoin de respirer continuellement l'air, & comme nous auons déjà dit, les excremens qui s'y engendrent ne procedent pas de la digestion de l'vn ou de l'autre viscere, mais de ces gardiennes, qui ne produisent jamais ces effets morbides, qu'elles ne soient deuoyées de leur droite & veritable intention : ce qui fait voir que le rheume n'est pas salutaire, & on se trompe de croire qu'il purge le corps de ses immondices ; car cette prompte quantité de matiere qui se forge sous l'erreur du custos, n'est pas vn excre-

ment d'vn cerueau sain & vigoureux, mais cette inclination à preparer promptement vne abondance de diuersité de crachats & de morue est engendrée par cesdites puissances que Dieu a logées à l'entrée des visceres susnommez.

La toux procede d'vn ressentiment de quelque chose de nuisible qui chatouille & trauaille le larynx, depuis son commencement jusqu'au fonds des poulmons, comme pourroient être la fumée, les fuligines, & exhalaisons acres & minerales, les vapeurs humides, fœtides, &c. Aussi le froid atroce fait vne grande violence à l'esprit vital desdites parties, & est capable de l'éteindre.

La toux donc est vn effet de la sensation, & si tôt que ce custos ou esprit qui reside aux parties susdites est irrité par cet étranger & incommode, il attire d'abord de la masse du serum ce qu'elle iuge à propos pour le transmuer en mucosité, qu'il pousse en diligence en forme de rosée au larynx, afin que l'iniure de l'air frappe cette partie avec moins de nudité : mais lors que cette iniure externe frappe plus fortement le larynx & les poulmons, & qu'elle est si violente qu'elle ne peut pas être adoucie, alors le custos commence à defaillir & ne demande pas seulement du secours aux serositez ; mais il tire, corrompt, & peruertit prodigalement la plus proche substance de son aliment, qu'elle tourne en colle mucilagineuse, qui approche d'autant plus prez du propre aliment du viscere, qu'il tire mieux sur la couleur jaune ou rouge. Et lors que de  
rouille

gouffe qu'elle étoit, elle change en couleur de paille, & que finalement elle deuiet comme des blancs d'œuf; c'est vn presage qu'elle retourne en vn meilleur état. Au contraire lors que les crachats (aux phthifiques) deuiennent sanguinolents, puis cendrez avec dissipation de la propre substance de l'aliment transmué; cela denote vn écoulement de l'intégrité de la vie, qui suiuit d'vne puanteur d'haleine, declare ouuertement que l'Archée des poulmons n'en peut plus, & qu'il s'approche de sa fin.

Si bien que la mucosité sert d'interstice entre les choses externes & nuisibles & les parties internes. Elle a vne qualité salée qui lui sert d'éperon pour presser le custos à son expulsion, & irriter le sentiment du larynx. Elle a cette qualité salée de soy, ou elle la tire des ferosités du sang: il y a aussi des toux qui sont causées par vne fort petite quantité de mucosité salée.

Les vieilles gens sont fort sujettes à la toux, parce que la vieillesse est vne defaillance vniuerselle où le poulmon commence à defaillir le premier: aussi les vieilles gens sont fort sujettes à la toux, à qui à grande peine se peut-elle appaiser, parce qu'il est impossible d'insuler des nouueles facultez lors qu'elles sont vne fois tombées dans la decheance. Les decoctions pectorales sont des bien foibles remedes à ces maux-là, aussi-bien que les tablettes, les syrops, loochs, &c. on croit en les auant doucement qu'il en passé quelque peu dans la trachée artère; mais on ne prend pas garde qu'ils feroient plus d'empêchement audit passage,

qu'ils ne pourroient donner de soulagement, puis qu'un simple atome introduit dans le larynx, ne cesse d'exciter la toux iusqu'à ce qu'il en soit fort. De plus le remede tiré du poulmon de renard est aussi ridicule, que si on faisoit manger tous les iours à des paralytiques des pieds de cerf & de lièvre pour les faire courir, puis qu'une partie morte n'a plus le pouuoir, ni la faculté qu'elle auoit lors qu'elle étoit en vie. Outre que les Ecoles ne scauent pas que le poulmon sert seulement de crible & de passoir à l'air, & qu'il ne se meut aucunement pendant la respiration, comme on verra plus euidentement ailleurs, & par conséquent que la longueur de la course du renard ne procede pas de la vigueur de ses poulmons.

Les Chymiques ayant pris garde que là où le soufre vif croissoit tout y étoit aride, ont crû qu'il pourroit auoir le même pouuoir de desseicher les crachats. Les vns ont commencé à donner des fleurs de soufre, les autres l'ont sublimé avec l'aloës, la myrrhe, & le saffran, & le vitriol calciné: les autres ont tenté sa dissolution avec la chaux, & des Alkalis qui est fort puante, & l'ont nommé lait de soufre: mais ils ont commencé à perdre l'estime qu'ils en auoient conceus, lors qu'ayant jetté du vinaigre dans leur dissolution, ils ont veu que le soufre auoit été seulement deguisé, & qu'il reuenoit soufre comme il étoit auparauant. Voilà comme l'esperance des malades a été trompée, & leur bourse épuisée. Il n'y a pourtant point de doute que le soufre bien resolu com-

me il faut, ne soit vn souuerain remede à l'Asthme : mais l'Asthme n'est pas toujours logée aux poulmons : mais le plus souuent au conuexe de l'estomac. Enfin le poulmon tombe aisement en ruine, & se rétablit tres-difficilemēt, & à grāde peine peut-il receuoir assistance des alimens qui en passant par tant de diuerses digestions, sont dépouillez de leurs vertus natales auant que d'y arriuer: & nonobstāt qu'ils conseruent encor vn peu de leur premiere odeur en leur vie moyenne, cela n'est pas suffisant à reitaure leur debilité. Il y a quelques vulnereux qui ont la faculté d'appaier & addoucir la fureur de l'Archée aux playes, & qui resistent à la putrefaction qui peuent soulager & seruir à ces maux là.

Il étoit tres-important qu'il y eût des custos pour deteger & receuoir les impuretez qui sont inspirées du dehors, autrement elles entreroient en dedans, & s'afficheroient aux vaisseaux des poulmons, & contre les parois humides des costes, & par ainsi la poitrine s'empliroit facilement d'ordures. C'est pourquoy il étoit necessaire qu'il y eût des mucositez, tant à l'entrée du larynx, qu'à celle de l'organe de l'odorat qui retiennent ces impuretez, & ne permettent pas qu'elles entrent plus auant.

L'Eau n'y auroit pas été si cōmode que les mucositez, à cause qu'elle auroit d'abord coulé en bas : & comme les parties internes deuoient être toujours humectées, de crainte que l'inspiration continuelle de l'air ne les desseichât: aussi il y deuoit auoir vne certaine faculté

comme celle qui dispense la salive qui distribuāt cette humidité (qui doit être moderée & paresseuse aux sains) qu'elle tire de la masse des ferolitez : mais lors que les custos sont mal affectez ils pleurent continuellement; & à la fin ils s'épuisent de leur propre aliment (qu'ils se deuoient adapter) en l'alterant diuersement, tantôt en forme d'eau, tantôt en forme de mucilage transparente ou opaque, selon la diuersité des passions dont ils sont affectez. Et il est beaucoup plus difficile de rétablir la debilité du custos du larynx, que de celui du nez.

Quand le custos est en santé il produit fort peu de mucositez: mais lors qu'il est vne fois irrité il en forge à foison selon son indignation, & selon la propriété du viscere receuant: & si tōt qu'il a conceu de la fureur & de l'indignation il engendre des mucositez acres, mordicantes, salées & virulentes, d'où procedent les erosions du larynx, & des crachats sangui-nolens: & de là, la phrésie, le marasme, &c. s'ensuiuent: au lieu que le vomica, nonobstant qu'il engendre des oppressions de poitrine, & autres fâcheux accidens, à grande peine fait-il des toux tabides: ce qui fait croire qu'elles viennent de la lesion de la trachée artere.

Les custos ont leurs facultez digestiues differentes de celle du cerueau: car nous voyons des personnes ieunes & robustes qui tous les soirs & les matins crachent & mouchent beaucoup: qui pourtant ont les muscles & les nerfs assez forts: d'où il faut conclure que puis

qu'une faculté lésée, & que l'autre ne l'est pas. Qu'elles doivent nécessairement être différentes en propriété & en essence.

Les odeurs qui sont rendues par la bouche & par dessous denotent assez que la respiration n'est pas seulement faite pour rafraichir le cœur : mais aussi qu'elle sert à tout le corps : car après que l'air est entré par le poulmon dans la poitrine & qu'il a fait son tour par le diaphragme il penetre à trauers de ses pores dans l'abdomen, & par toutes les parties qui ont leurs pores ouuerts pendant la vie qui se ferment après la mort ; voilà comme la fumée du charbon excite le vomissement & infecte plutôt le ventricule que le cœur ; & l'odeur puante d'une charongne entrée par la respiration est rendue par des rots long-temps après qu'on l'a sentie. De même la femme qui porte un enfant mort dans la matrice sent le cadaure à pleine bouche : la peste aussi qui a été introduite par la respiration se fabrique pour la plupart aux enuirons de l'estomac ce qui est assez denoté par le vomissement, la douleur de tête, l'assoupissement, &c. où on void euidentement que l'air & les odeurs penetrent aisément à trauers des pores des parties.



## Traité des Fièvres.

### CHAPITRE I.

**L'**ECOLE de Medecine definit la Fièvre vne chaleur contre nature, & qui blesse

l'action, & comme dit Auicenne) qui s'alume premierement au cœur, & de là est dispersée par les arteres dans toute l'habitude du corps.

Mais si cette chaleur est essentielle à la fièvre, elle en deuroit être inseparable, & on ne deuroit jamais sentir de froid, à moins que de vouloir donner un dementir à Galien, & dire que le commencement de l'accez des fièvres intermittentes n'est pas le commencement de la fièvre.

Quelqu'un répondra que ce froid que l'on sent est un froid faux & trompeur, & qu'encore que les febricitans souffrent des frissons & des rigueurs violentes, qu'ils ayent les lèvres toutes liuides de froid & tremblent à claquer-dents, que les parties internes ne laissent pas de brûler (ce qui est contre le sentiment des pauvres malades, qui gèlent aussi bien en dedans qu'en dehors) & que ce frissonnement ne procede que de la chaleur naturelle, qui abandonnant les parties externes se retire au centre ou vers le siege de l'humeur morbifique, pour prêter main forte à la partie affligée. Et si cette chaleur n'est pas sensible que la soif (qui est un indice de seicheresse) est un fidele témoin de ce feu interieur : mais au contraire c'est la soif qui trompe & non pas le froid, & cette soif ne procede ni de chaleur, ni de seicheresse (comme la naturelle) mais d'un excrement vitieux qui deçoit cette faculté sensitive : autrement l'esprit de soulfre qui est fort sec & corrosif ne l'apaiserait pas comme il fait d'ordinaire quis qu'elle ne deuroit être assouvie que par des choses froides & humides,

Aaa 2 qui

qui ne desalterent point alors.

Si la chaleur de la fièvre, qui est vne même chose que la fièvre (selon que l'on la definit) doit premierement s'alumer au cœur, & que la matiere de la fièvre (que les Medecins croyent être vne des quatre humeurs, qui se pourrit) ne soit pas dans les ventricules du cœur, la chaleur ne s'alumera pas premierement en la matiere febrile, & ce sera en vain de rechercher la putrefaction pour la cause immediate de la chaleur contre nature, & par conséquent la fièvre ne consistera pas dans la matiere qui la cause, & il ne sera pas necessaire que la matiere febrile s'alume pour faire la fièvre.

Mais si c'est quelque chose d'inflammable qui reside au cœur, & qui s'alume premierement en luy, & de là s'étende par tout le corps, ce ne sera pas la matiere peccante qui prendra feu (qui de soy n'a point de chaleur) mais ce seront les esprits, qui s'échauffent, s'irritent, & s'éfarouchent contre la matiere occasionelle de la fièvre qu'ils agitent & tâchent d'expulser.

Il ne faut donc pas croire que cette matiere morbifique ait de la chaleur, ni qu'elle soit capable d'échauffer tout le corps: autrement (comme c'est le propre des especes calefactives d'agir plus puissamment enuers ses plus proches objets, qu'à l'encontre des éloignez, il s'ensuiuroit que le nid qui contiét cette matiere febrile seroit reduite en cendre auant que de pouuoir échauffer les parties éloignées - outre que les cadaures brûleroiént avec plus d'ardeur que pendant la vie, puisque la chaleur doit naître

de la putrefaction, & que la putrefaction est plus grande après la mort qu'auparauant. Au contraire nous voyons que la chaleur expire avec la vie, & que l'esprit qui échauffoit pendant icelle, (qui est l'agent de toutes les alterations) est l'instrument des saines actions, que c'est aussi le même qui fait les actions vicieuses, & qui échauffe dans la fièvre. Donc la chaleur est vn accident postérieur, & qui suit l'essence de la fièvre, & qui cesse par l'expulsion de la matiere occasionelle de quelle maniere qu'elle se fasse, soit par des remedes chauds, froids, ou temperez: ce qui a fait dire à Hippocrate, *Frigus & calor non esse morbos, sed amarum, salsum, acre, & ponticum: Spiritum verò esse imperum facientem.*

Quoy que les Ecoles de Medecine reuerent leur definition, pourtant ayant pris garde que la chaleur graduée de la fièvre, n'étoit pas vne chaleur nuë & simple, semblable à celle que l'on peut acquerir par les exercices violens, elle a crû qu'elle tiroit ses diuerses especes, des differentes humeurs qui se pourrissoient, & que la tierce tant continuë qu'intermittente étoit causée par la bile iaune, la quarte, par l'atrebile, & la quotidienne par le phlegme, avec cette difference que quand elles se pourrissoient dans les grands vaisseaux elles font les fièvres continuës, & hors d'iceux les intermittentes, & que la Synoque putride est causée par le sang qui se pourrit dans les grands vaisseaux, & donne pour exemple le fumier de cheual qui étant actuelement froid s'échauffe extraordinairement à cause de la putrefaction.

Mais

Mais pourquoy le fumier de vache qui prouient des mêmes alimens, & qui est beaucoup plus pourry, parce qu'elles ruminent, & mieux digéré ne s'échauffe-t'il point comme celui de cheual, & le foin mouillé & entassé? & pourquoy ne s'échauffe-t'il pas aussi-bien lors qu'il se pourrit sans être pressé, que lors qu'il est en monceaux?

Elle deuroit apprendre que le fumier de cheual n'a plus de chaleur lors qu'il est pourry, & que tant plus il approche de la putrefaction, & mieux il se dépouille de sa chaleur. Que cette chaleur ne procede que de la compression des esprits prouenant des grains que les animaux ont mangés, & des sels qui se trouuent dans lui: & que la seule fièvre maligne est accompagnée d'un commencement de putrefaction (& non pas les autres) qui venant à s'augmenter un peu plus, sans être expulsé en dehors (comme en pustules, exanthesmes, &c.) fait son progrès sur le pied de la gangrene, & tuë bientôt le malade.

Il est absolument nécessaire que tout ce qui se pourrit deuienne froid (s'il est vray qu'il doive être priué de la vie) puis que c'est la vie qui est la source de la chaleur.

Il est aussi constant que les veines sont destinées à conseruer le sang, & que le sang ne se peut pas putrefier dans icelles, qu'elles ne se pourrissent elles-mêmes, comme en la gangrene & mortification; & si elles ont la propriété de conseruer le sang de corruption un espace de temps dans les cadaures, elles le doivent encore mieux faire dans les

corps viuants, au lieu que le sang extrahé se corrompt d'abord.

Il est bien vray que les excréments, tant de leur propre digestion, que traduis de quelqu'autre étranger retenus dans icelles, se peuvent bien corrompre & putrefier: mais iamais le sang, qui est (selon les Lettres sacrées) le tresor de la vie: & que seroit-ce si la vie n'auoit pas le pouuoir de preseruer son siege & sa demeure de la putrefaction?

Les couleurs du sang noir, liuide, verd, jaune, &c. ne sont pas des témoignages de corruption; mais des signes de son trouble, & d'une ferueur fermentale: Tout de même que le vin qui se trouble lors que la foughe est en fleur, ne se corrompt pas pour cela. L'eau qui est fort claire & transparente se trouble bien aussi quand elle boult, & lors qu'elle est refroidie elle deuiet claire comme auparavant: ainsi le sang change de face pendant la fièvre, & après il reprend sa couleur precedente, & il seroit impossible qu'il rentrât iamais en grace comme il fait, si la corruption y auoit été introduite, parce que la putrefaction est un effet qui fait separation des dispositions vitales, & ne peut pas long-temps subsister sans communiquer le vice de sa contagion plus auant, quand même elle ne seroit que commencer, comme on pourroit objecter.

## CHAPITRE II

*La cause des mouuemens & des retours des acces selon l'Ecole de Medecine.*

L'Ecole de Medecine enseigne que la cause du retour des fièvres intermittentes à certains iours prefixes (comme la quotidienne qui vient tous les iours, la tierce de deux iours l'un, la quarte qui à deux iours d'intermission) ne procede que de ce qu'il ne se peut pas amasser assés de bile (qui fait la tierce) pour irriter la nature à l'expulsion, & exciter le mouuement de l'accez, auant le troisiéme iour: ni assés de melancolie auant le quatriéme pour faire la quarte: & que l'amas de la pituite (comme plus abondante que les autres humeurs) se fait facilement tous les iours pour la quotidienne. Mais elle deuroit montrer par quel moyen, par quel conducteur, & par quelle voye l'humeur putride qu'il faut pour chaque acces, s'achemine de l'officine des humeurs aux extremittez des veines qui se terminent dans l'habitude du corps? Et pourquoy est-ce que la bile ou la pituite seule, se separe de ses autres trois associez? & qui peut-étre ce separateur impertinent qui arrache & trie cette humeur de son composé pour vne fin si tragique? Si le même separateur persiste pendant la vie, pourquoy est-ce que la même fièvre ne continue pas toujours? Et par quel pedagogue est-il repris de son erreur, & ramené en bon chemin.

Si cette humeur qui doit étre l'efficiente de l'accez, n'est pas encore corrompue auant que d'arriuer aux petits vaisseaux, & qu'il pourrisse en eux. Lesdits vaisseaux ne deuroient-ils pas étre plus pourris que l'humeur, & se pourrissant tous les iours de plus en plus se pourroient-ils à la fin deffendre de la gangrene. Si ce sont ces petites veines qui attirent l'humeur qui est loüable de soy, & qu'elles le putrefient dans leurs feins, il leur seroit bien plus aisé, & auroient bien plus de pouuoir de le faire enuers le sang qu'elles contiennent: & si elles preparent & tirent cet humeur putride du sang voisin, c'est en vain d'attendre l'espace de deux iours vne suffisante quantité de bile pour renouueler vn paroxisme.

Si cette humeur se putrefie auant que d'arriuer aux extremittez des veines, le siege des intermittentes ne fera pas dans les petits vaisseaux: mais dans les premieres officines des humeurs.

De plus si dans vn seul acces toute l'humeur corrompue se doit consumer, & qu'elle s'exhale par l'habitude du corps, pourquoy ce separateur auant qu'il passe aux petites veines & cet expulser (qui est logé dans les visceres ne sera-t'il pas aussi & plus vigoureux que celui qui residera dans les veines capillaires, & par qu'elle manie cette humeur putride repassera-t'elle du mesentere (en vapeur dans les grands vaisseaux d'où il part) & par le foie & le coeur iufqu'aux extremittez pour s'euacuer en chaque acces? n'y aura-t'il pas danger qu'elle ne corrompe & putrefie

putresce toute la masse du sang par un passage si frequent & reiteré. La nature ne meditera - t'elle pas plutôt sa ruine par là, que son salut.

De plus, ou la matiere febrile est toute expulsée dans un paroxysme, ou elle ne l'est pas toute: si elle l'est toute, il n'y aura point de sujet de retour pour la fièvre.

Si elle n'est pas toute épuisée, pourquoy cette nouvelle humeur qui à chaque accez se pourrit n'é-mourra - t'elle pas plutôt l'accez de la fièvre par sa putrefaction, que par son expulsion, puisque selon Hippocrate, *Maior labor & dolor dum pus fit quam facta pure*, & pourquoy en un cas semblable le siege des fièvres ne sera - t'il pas plutôt au lieu où la putrefaction se fait, qu'aux lieux par lesquels cette matiere la passe, lors de son expulsion?

On void souuent dans les rigueurs des fièvres que les febricitans, (nonobstant l'expulsion qui se fait du centre à la circonférence par les extremités des veines) rejettent encore par vomissemens quantité de bile, sans que l'accez pour cela diminuë de sa violence, ni de sa longueur: ce qui se deuroit pourtant faire (ce semble) puisque dans un même interuale, la nature donne la chasse tout à la fois à cét humeur morbifique par plusieurs endroits. Et s'il falloit que toute cette bile (qui part de l'amas du foyer) & qui est renduë en substance par la bouche, fust extenuée, & resoluë en vapeur, puis expulsée de cette maniere là par l'habitude du corps: combien faudroit-il de temps?

S'il reste (après l'accez) de la bile, dans la boutique de la tierce, pourquoy pourroit - elle plutôt de l'autre bile nouvelle, que les humeurs qui luy sont contiguës? Et comment est - ce que les nausées ameres, la soif, & autres fâcheux accidens incommodent tant l'estomac des febricitans, puisque l'humeur putride (passe des extremités des vaisseaux, droit au cuir, & prend un chemin bien opposé & écarté de l'estomac: aussi si ces excremens febriles faisoient leur faillie par l'habitude du corps, les cauterés (qui se seichent aux febricitans) deuroient rendre beaucoup plus qu' auparauant: & comment - est ce que Galien a pû apprendre qu'il se fait autant de bile jaune en deux iours comme de pituite tous les iours, & d'atrebile en trois?

Si la bile surpasse de beaucoup la melancolie en quantité, & que la ratte (qui est le receptacle de la melancolie) excède plus de douze fois en grosseur la vesicle du fiel (qui est celui de la bile) le Createur auroit commis vne erreur notable, en faisant la vesicle du fiel beaucoup plus petite que la ratte, puis qu'elle deuoit contenir dauantage.

Il est donc necessaire que la these cy-dessus établie (des rigueurs & des retours des fièvres) soit faulse, ou leur curatio doit consister à l'expulsion de la matiere qui fait la fièvre, & à empêcher vne nouvelle procreation de bile, requise pour faire un futur accez. ce qui se pourroit faire si on ôroit le boire & le manger au febricitant l'espace de deux iours: mais si on répond que cette nouvelle bile tire sa source, &

& la nouvelle generacion du sang: il faudra conclure que la nature fera beaucoup plus soigneuse à conseruer la fièvre que le tresor de la vie.

De plus si cette bile qui à été faite du sang, & qui s'est tirée d'auec luy, est pourrie, & detenuë dans les grands vaisseaux, ( en attendant le temps qu'elle doie s'écouler au foyer de la fièvre ) pourquoy ne parloit-elle pas de compagnie avec celle du precedent accèz qui à pris ce chemin là? A-t-elle peut-être appréhendé que l'abstinnence de ces deux iours susdits ne tarisse la bile, & s'est elle voulu conseruer afin de continuer la fièvre, en cas que l'autre vienne à manquer? Ou la nature prend elle plaisir à garder de la bile pourrie?

Que si cette bile qui affluë des veinés n'est pas corrompuë, il faut croire que la nature est bien folle de dissoudre son sang afin d'auoir dequoy pourrir & continuër la fièvre, puis qu'elle est l'agente de tous les mouuëmens & alterations comme nous auons déjà dit.

Fernel n'ayant pas pû adjoûter foy à ces niâleries, ne s'est pas pû taire de cette absurdité, lors qu'il écrit que le siege des intermittentes étoit aux enuirs de l'estomac, du duodenum, du pancreas, &c. & celuy des continuës étoit limitrophe du cœur, & pour cette raison Rondelet & les Sectateurs de Galien l'ont voulu faire passer pour vn heretique en Medecine.

Quelques vns ne trouuans pas dequoy le satisfaire dans les commentaires de Galien de *februm circin*, ont appellé l'Astrologie

au secours: Mais la nature humaine, ni la matiere des fièvres, ni ses mouuëmens ne dependent pas absolument du caprice des Astres. Et si les valetudinaires ressentent souuent les changemens des temps, on en verra la raison au Chap. *Astra necessitant*, &c.

Paracelse étonné de la rigueur des fièvres, & se charoüillant sur son allegorique inuention du Microcosme, dit que la fièvre est causée par vn nitre sulphuré comme la poudre à canon, ( & en quelques autres de ses paramires, il compare le tremblement des fièvres au tremblement de la terre ) comme si le soulfre & le nitre, étoient beaucoup plus froids lors qu'ils se separent du limbe microcosmique ( il entend par le limbe le monde vniuersel avec ses quatre elemens ) qu'il veut que l'homme contienne dans foy, & que quelques heures après ils prennent feu. Mais il iustifit à l'homme d'être fait à l'image de Dieu, sans deuoir représenter le grand monde, & ce seroit vne loix bien rude à luy d'être sujet à tous les accidens du Macrocosme. Mais à quoy bon de semblables feintes, puis que ce n'est pas le propre du feu d'allumer, sans être au préalable enflammé, & qu'il n'y a point de pierre de feu ni de fusil chez nous, pour y exciter des étincelles par attrition ni entrechoc, ni de soulfre, ni de salpêtre, pour les receuoir, & s'enflamer.

CHAPITRE III.

*La vraie espece des fièvres.*

Jusqu'à présent nos Devanciers ont considéré la nature des fièvres tant par la speculation de nôtre chaleur interne que de l'externe & ambiante, & ont tiré les dimensions de son essence, de la quantité, qualité, de l'acrimonie ou malignité d'un, ou de plusieurs des quatre humeurs qu'ils feignent: & ainsi, l'interne efficient des fièvres, & la maniere comme quoy elles se font ont été négligés, & l'accident a été pris pour la réalité.

Mais la véritable définition physique, doit être prise de la cause matérielle, & de l'efficiente interne, ou féminale, lesquelles deux causes constituent la véritable essence des choses, & demeurent inseparablement essentielles en elles, tout le temps qu'elles subsistent.

Les fièvres donc ont leur matière & leur efficient interne tout ainsi que les autres êtres qui subsistent en eux-mêmes, quoy que toutes les maladies ayent le corps vivant pour domicile: ce ne sont pourtant pas des êtres de la première création, mais elles ont tiré leur principe de la prevarication. C'est pourquoy elles n'ont pas proprement un être seminal qui les constitue & fomenté comme les autres, mais au lieu de la semence elles ont un être occasionel qui les excite, & qui venant à cesser, la maladie cesse aussi: & toutes les fois que dâs

le champ vital il s'insere quelque chose qui n'a point de vie, l'archée ou l'esprit directeur s'en formalise s'en fâche, & fait les efforts pour expulser ce qui l'irrite, ce qui est aisé de comprendre par l'épine fichée au doigt, qui n'est ni chaude, ni froide, neantmoins elle est bien tôt après suivie d'un battement d'arteres, d'inflammation, d'enflure & de douleur.

La fièvre proprement est cette partie matérielle de l'esprit vital, qui a été souillée par indignation. Et il faut noter en passant que l'esprit de vie ne s'enflame jamais entièrement: mais il n'y a qu'une partie de luy qui s'allume, qui est ou en petite ou en grande quantité: autrement si tout l'esprit vital étoit souillé à la fois, & qu'il vient à se dissiper sur la fin de l'accez, il causeroit une défaillance universelle.

Cette partie d'esprit se souille & conçoit une idée d'indignation contre la matière occasionelle, ce qui s'explique clairement en une femme grosse, (qui apprehende ou appete quelque chose) lors qu'elle porte & imprime le sceau de la chose désirée au fœtus: & toute cette portion d'esprit, souillée par cette idée étrangere doit être exterminée par l'accez, ce qui cause les intermissions des fièvres, parceque les esprits qui ne sont point encore tachez d'impureté étans las de combattre, & d'expulser l'autre de leur domaine sont bien aise de reprendre haleine, pour une autre attaque. Et remarquez que cet esprit ainsi souillé n'est plus propre qu'à faire du desordre, & n'est capable de faire jamais bonne action. Pour cette raison on peut aisement

B B b com

comprendre que les gens sans foy, les sains, les robustes grisonnent plus tard, & vivent plus long-temps que les autres, parce que la validité des forces gît en la quantité des bons esprits.

Donc toute la direction de la cause efficiente doit dependre de la vie même, qui est la vraie cause formelle & efficiente des fièvres: & quelquefois la fièvre cesse, encore que la cause occasionelle demeure, que la nature expulse en après à loisir.

La mort & la maladie entrées avec le peché, ont corrompu la vie, & souillé d'impuretez toute la nature humaine: non pas que l'evenement de chaque fièvre procedé de quelque nouveau crime, ni qu'elles soient venues immédiatement du peché originel, encore qu'elles soient originaires descendues de là: car il n'y auoit ni maladie, ni mort en l'état d'innocence, parce que l'Ame intellectuelle gouvernoit immédiatement le corps, il n'y auoit aussi rien qui luy pût nuire, & par conséquent, il luy étoit aisé de preseruer sa demeure de la mort, & de la corruption: mais après la desobéissance d'Adam, l'Ame immortelle remit ce gouvernement à l'Ame sensitive (comme il se peut voir au traité de l'Ame) & du depuis la vie a été nécessairement sujette à toutes les importunités de la mort, puis après la sensitive a suscité cet esprit vital & aéré, qui est le premier agent des maladies, lors qu'il est reuéré des idées que nous toucherons seulement en passant, qu'il en est parlé plus amplement au Chap. *De ideis morbofis.*

Premièrement, Il n'y a point de

doute, que la rage du chien est excitée par son imagination, ou dans sa conception par l'idée qui est l'effe-trice de ce venin enragé, qui ne se trouue pas au chien sain, comme au chien fou. Il paroît donc que ce venin, qui blesse par la morsure nôtre imagination, est formé de cette idée qui a été formée par la conception de l'enragé. L'on void aussi la même chose à la tarantule, & aux serpens irritez. Il est pareillement nécessaire pour faire la fièvre (qui est suscitée par les esprits) qu'il naisse dans le même principe de vie, vne idée motiue, ou vne cause effe-trice, qui est virulente de foy, & qui varie selon les différentes signatures, que cette idée febrile représente pour les fruiçts, & c'est vne manie étrange d'en attribuer la cause au combat des elemens qui ne sont que trois, & qui n'entrent pas à la composition des corps comme il est enseigné ailleurs, ni aux quatre humeurs imaginaires qui ne furent iamais. Il est bien vray que de rien il ne se peut rien faire materiellement: mais la plupart des choses commencent effectivement & formellement par des idées cœcues, qui se reuèrent d'abord d'un corps, & les idées actiues, & les principes formels des semences sont faits par la conception, qui se reuèrent de l'esprit vital, comme d'une tunique avec lequel ils sont ce qu'ils ont à faire. Le vulgaire connoit assez que les fièvres peuuent être causées par les perturbatiôs de l'Ame: mais c'est vne chose inouïe, que cet esprit qui fait les mouuemens impetueux, puisse être troublé, & conceuoir des idées en foy, pourtant nous voyons que la saliué d'un chien enragé  
(long-

(long-téps après la mort du chien) produit à celui qui a été mordu vne rage semblable à celle du chien, d'où elle est partie. C'est pourquoy l'idée formatrice de cette rage produite, a été semée à la salive, & est semblable à celle d'où la premiere est deriuée: car cette sorte d'infectiō presuppose vne puissance actiue & vitale capable de faire produire sa semence encore qu'elle cause la mort, & trouble l'esprit. Et cette puissance n'agit pas comme vn pur accident: mais entant qu'elle habite en vn sujet formel, où elle est attachée. Ce n'est pas aussi que cette matiere visible, où cette idée est empreinte, soit cette puissance excitatrice, ou que cette puissance subsiste solitairement hors de la source qui l'a suscitée: mais toute puissance à vn être qui foment, dirige, & acheue son ouürage beaucoup plus spirituellement, & inuisiblement que le sujet où elle adhere: & l'image du bien & du mal est la veritable Architectrice de tous les effets tât des maladies, que de ceux qui se font dans le reste des êtres seminaux. Pour faire les maladies, cette image, ou cette idée tire la premiere source des imaginations humaines, ou de la conception de l'archée ou l'Amē sensitue est logée en forme de recipient. Et nonobstant que les passions & inquietudes de cēt archée ne se montrent pas de la maniere que l'Amē sensitue à coutume de les faire paroître: neantmoins cēt esprit qui luy sert de domicile ne laisse pas de conceuoir des idées qui naissent tant de ses propres conceptions, que des imaginations desordonnées de la sensitue, ce qui se fait par voye de rece-

ption. Et cēt esprit ne tire pas seulement ces passions là de ses propres conceptions, & des choses qui sont introduites chez nous qui y ont été mal digerées ou peruerties, & des excremens qui n'ont pas été bien domptez, & expulsez, ou separez, mais aussi des facultez errantes & vicieuses: sans omettre l'impression faite par la propriété naturele des choses, comme nous auons exposé de la salive de l'enragé. Il y a donc dans toutes ces choses là vne certaine puissance accidentele, qui a besoin d'vne faculté formelle & seminale (qui est la rectrice des actions) pour la propagation; & s'il faut que les semences exhibent des figures, & des ressemblances, à ce qu'elles produisent, il est necessaire qu'elles en portent les images imprimées dans elles. Si la matiere occasionelle des fièvres étoit l'essence des fièvres, elle accompagneroit toujours son propre effect, & elle ne la precederoit pas, ni ne demeureroit pas après elle (comme elle fait souuent) nonobstant que la fièvre ait cessé, & la cause humorale que l'on suppose ne deuroit pas preceder, ni succeder à la fièvre. Donc l'efficient interne des fièvres, & leur être formel & immediat, est tiré d'vne partie de l'esprit vital, auquel la vie habite: car si la vie doit souffrir, & être exterminée par la maladie. Il est absolument necessaire qu'elle recoiue les iniures de cette partie de vie, qui est déjà alterée & corrompue: & la cause (qui est essentiellement interne) doit être differentiée de la cause occasionelle, & excitatrice qui est dite externe parce qu'elle est hors de la vie.

## CHAPITRE IV.

## Difference des Fièvres.

Les fièvres prennent leurs différences de la matière occasionelle, & des lieux qui la contiennent.

La cause occasionelle est double. La première procède des excréments retenus, ou des alimens de la dernière digestion, qui viennent à s'alterer ou à dégénérer; lors qu'ils sont près d'être assimilés à la substance des parties spermatiques.

Ces alimens dégénèrent ou par un mélange étranger ou par quelque mauvaise impression ou inspiration maligne, ou par le vice de la digestive ou de la distributive; ou ces excréments s'accumulent insensiblement, ou ils sont engendrés par la fièvre, ou par l'erreur de l'Archée indigné ou diuerté ailleurs avant la parfaite digestion. Et de qu'elle manière que soit la cause occasionelle au respect des fièvres, elle est toujours externe, puis que l'action des maladies prend son commencement de la vie, & la poursuit immédiatement en elle.

L'Auteur procède d'un excrément liquide qui n'est aucunement amer, que les veines mesaraiques tirent de la fin de l'isleon (dont il ne s'est pas encor ouy parler, & qui se doit vider avec l'urine ( que l'Auteur nomme *scoria* ou *stercus liquidum* ) c'est la même qui luy donne sa teinture, & non pas la bile ( comme on a crû iusqu'à pre-

sent, car s'il y auoit vne seule goutte de bile dans l'urine, au lieu d'être acre & salée ( comme elle est ) elle seroit amère : ce que la rupture du fiel au poisson peut certifier: car quel soin qu'on puisse apporter à le bien lauer, sa chair ne quitte pas pour cela son amertume.

Que ce soit aussi cet excrément liquide qui fasse la teinture de l'urine, il paroît euidentement par la distillation d'icelle. Tandis que cet excrément tire droit à l'urine comme à son emunctoir naturel tout va bien : mais au contraire s'il est détourné de là, & porté obliquement ailleurs, il cause la fièvre continuë; au lieu que l'aliment dégénéré en la dernière digestion ( qui pour la plus part est plus doux & insipide ) fait les intermittentes, qui sont d'autant plus longues & opiniâtres que sa matière est gluante, visqueuse, & adhérente aux vaisseaux, qui est vne marque qu'elle n'est pas pourrie, parce que la putrefaction détruit la tenacité des fibres, & il n'y a que les fièvres malignes qui en soient accompagnées.

C'est pourquoy les intermittentes ont besoin de plus puissans incisifs que les continuës qui sont plus cruelles, & aspirent plutôt à leur période, parce que l'excrément liquide qui les excite est plus atroce & ennemi de nature.

Si ces deux causes occasionelles se joignent ensemble, elles font des fièvres bâtarde, hepiales, hémitritées, & des fièvres erratiques & déréglées.

Si l'aliment dégénère au dessus du foye il suscite diuerses sortes d'abcès,

d'abscez, non pas des fièvres primitives. Mais parce qu'au plegmon, le sang, ou l'aliment des parties solides degenerent en pus, il traine necessairement la fièvre avec luy : & le sang ne peut pas être la cause des fièvres à moins qu'il ne soit extravaasé, & alors il ne peut pas demeurer long-temps sans se corrompre.

## CHAPITRE V.

### *Le Siege des Fièvres.*

**L**E siege des fièvres continuës ne differe point de celuy des intermittentes, quoy que l'on voye souvent les intermittentes degenerer en continuës, & les continuës en intermittentes, c'est la seule matiere occasionelle qui fait ce changement ( comme nous auons dit cy-dessus ) & non pas le changement du lieu.

Donc le nid des fièvres se fait aux inteltins qui abondent en vaisseaux ( comme le duodenum ) au mesantere, ratte, & autres parties contenuës depuis le pylore iusqu'au foye, & tant plus il approche l'orifice superieur de l'estomac & plus les fièvres sont pressantes & atroces.

Ce qui confirme cette doctrine du siege des fièvres, ce sont les nauasées, l'auerfion des chairs & poiffons, ( qui se trouue aisément en cadaure dez le commencement de la fièvre ) la soif, le degoût, le mal de tête, le deslire, l'assoupissement, les veilles, & les topiques inquietudes, qui procedent de l'environ

de l'orifice superieur de l'estomac, les rots nitreux, la digestion deprauée, les vomiffemens, l'amertume de bouche, la seichereffe, fissure, & noircure de langue, qui sont des indices conuainquans de la lesion manifeste du Duumvirat, qui est composé de l'estomac & de la ratte, ce qu'on peut voir dans le Traité de *Duumviratu*.

La seule quarte établit son domicile dans la ratte, & dans les vaisseaux qui luy sont contigus.

Les fièvres malignes qui sont les seules qui soient accompagnées de quelque chose de putride se tiennent à l'entour de l'orifice superieur de l'estomac : & celles qui ont leur siege à la partie conuexe, sont beaucoup pires que celles qui sont logées dans la partie concaue, parce qu'il n'y a que quelques remedes specifiques qui y puissent paruenir.

C'est pourquoy les fièvres endemiques comme les fièvres d'armée sont beaucoup plus dangereuses, & la plus part sont sans soif ni chaleur manifeste. & traient les malades à la bierre avec vne anxieté perpetuele. Ces sortes de fièvres gâtent & peruertissent par dehors le dernier aliment de l'estomac, parce que pendant la vie le corps est vniuersellement perspirable selon Hippocrate ( & comme il a été démontré ailleurs ) que les poulmons & la diaphragme étoient parsemez de pores qui pendant la vie, & leur santé étoient toujours ouuers, & que par-là les maladies contagieuses se glissoient aisément, frapportoient la partie gibbeuse de l'estomac, & lou-

uent depraient son dernier aliment.

La fièvre ephémère ou diarhé, que l'on croit être causée par les esprits enflammés au cœur, a son siège dans la cavité de l'estomac, & le plus souvent elle procède d'un aliment vicié, c'est pourquoy elle cesse d'abord que l'on a vomit, ou que la digestion est achevée.

La fièvre étiq̄ue ou tabide est vne espèce de diarrhé quotidienne qui procède de la corruption de partie de l'aliment, & qui repète toutes les fois qu'on a mangé, encore que les malades ayent l'appetit bon en la phytie, le corrupteur des poulmons transmue incessamment le sang en des matières jaunes, épaisses, ou cendrées, sous lequel travail l'esprit digestif est dévié de son office, alors il se fait vne espèce de corruption de ce qui est à demi digéré. Et les parties manquantes de nourriture tombent enfin dans le marasme.

L'Ecole de Médecine n'a osé accuser cette fièvre de pourriture, où elle le pourroit faire. Elle compare les redoublemens de la chaleur des fièvres lentes, qui se fait après le repas, à celle qui s'éleve de la chaux quand on l'humecte. Elle dit, qu'il se fait la même chose lorsque les parties solides viennent à être arrosées de leur humeur alimentaire. Mais on ne prend pas garde, que l'estomac ne peut pas avoir achevé sa digestion dans deux heures, auquel temps elle a coutume de redoubler, & encore moins l'aliment peut-il être converti en chyle, ni le sang à l'aliment des parties

spermatiques, qui les doit arroser. Outre que la chaux ne se trouve point dedans nous. Et si elle s'échauffe lors qu'elle est mouillée, cela ne procède qu'à cause que les sels ne peuvent jamais s'aler, ni agir, tandis qu'ils sont secs, (c'est à dire) qu'ils ne soient resous, outre que la chaux contient dans soy deux diuers sels alkalisés, qui ont quelque antipathie entr'eux, desquels l'un est lixivial, l'autre est acide, qui se peuvent aisément discerner par le goût: lesquels deux sels étant resous ensemble par l'humidité, ils s'enflamment par vn combat mutuel. Ne void-on pas resulter la même action du mélange de l'esprit de vitriol avec le sel de tartre, par la même raison?

La peste diffère des fièvres malignes en ce qu'elle n'est point attachée aux ordures febriles, ni au sang, mais elle infecte seulement par son odeur l'esprit vital, cette odeur sort & entre aisément avec l'air par les pores du diaphragme, & ainsi il tend premièrement droit à la partie conuexe de l'estomac, & ne pouvant passer outre par vn mouvement local, il laisse son impression à l'humeur alimentaire de l'estomac. D'où s'ensuiuent d'abord des vomissemens, mal de tête, assoupissement, délire, défaillance de cœur, & autres qui suivent les affections de l'estomac.

Si la contagion attaque les esprits, à grande peine peut-on viure vn quart d'heure, & cet esprit, qui nous conserue ne peut point souffrir en soy la moindre putre

putréfaction, qu'elle ne s'étende universellement par tout (contre l'opinion de Galien, qui écrit que la fièvre diarrhé est causée par vne corruption d'esprits.)

Pareillement si la pourriture s'introduit dans le sang, il se gangrene d'abord entierement, & la mort ne peut pas tarder à la suivre.

Il arriue souuent par vn mouuement retrograde & deregulé des facultez, que l'excrement liquide & jaune surnommé regorge aussi du mesentere dans les veines stomachiques, & d'autrefois lors qu'il regorge au dessus de foye. il cause des abicez & de pleureties.

Souuent aussi les malades rejettent par vomissement, les alimens qui auront été pris deux iours auparauant; ce qui fait voir que le pylore (qui est l'orifice inferieur de l'estomac) est comme insensé, & ne se souuient pas de s'ouuoir dans le desordre de la fièvre, où il ne faut point esperer de digestion receuable: mais plutôt vne corruption (qui suit infailliblement le trop long sejour que les alimens font dans l'estomac) & de nouueles procreations de jaunes & amers excremens qui passent pour des humeurs bilieuses parmy les Medecins. Et quoy que l'estomac s'en décharge par vomissement, la fièvre ne diminue point pour cela de sa violence.

La fièvre est vn serpent à plusieurs têtes, qui se loge vers le pylore, ou vn peu au dessous, où il assiege la partie conuexe de l'estomac: & il ne faut pas s'étonner si la dissection des parties qui sont au dessous du pylore, donne de la peine aux Anatomistes, à cause de la

diffure ambiguë d'une infinité de vaisseaux, & de la quantité de glandes dont elles sont parsemées, où on void vne concurrence étrange de la cause occasionelle de la fièvre, avec les alimens qui ne sont pas bien digerez ou distribuez, où se joint encore fort souuent cet excrement jaune & liquide, qui se déuoye de son chemin ordinaire, qui tous ensemble renuersent entierement l'œconomie de l'estomac; & l'esprit topique de ces parties-là se sentant graué, s'irrite, se trouble, s'enflamme, entre en furie, & altere diuersement & de plus en plus ces excremens. Ces matieres veneneuses lui suscitent plusieurs turbulentes idées, selon lesquelles il presente vne diuersité d'accidens, qui ont coûtume de suivre semblables tragedies, desquelles le Medecin ne se doit pas tant soucier que de la noblesse du lieu qui souffre; mais songer comme il pourra adoucir ce venin, & appaiser le tumulte de cet esprit irrité & furibond: ces choses-là étans calmes la fièvre cesse d'abord, & les matieres peccantes sont aisément domptées en après, & euacuées par la nature.

Voila comme les fièvres partent bien-tôt, & obeissent à certains remedes qui ont la faculté d'adoucir ces esprits, qui étans vne fois appaisez, la porte est ouuerte à la matiere occasionelle: & cet esprit enragé (qui auparauant par vn desordre épouuantable renuersoit toute l'œconomie) sort de sa confusion, rentre en son deuoir, & expulse son ennemy avec vne tranquillité admirable.

Ce

Ce n'est pas le transport de la bile au cerueau qui forme le delire (comme enseigne Galien) puisque (comme il est démontré ailleurs) il se forge dans les parties precordiales, & si les vrines pâles aux febricitans le presagent, c'est que l'excrement liquide qui luy donne sa teinture, tire vers ces parties là & le cause.

La grandeur de la fièvre est prise de la quantité, qualité du siege, de la matiere occasionelle, de l'âge ou de la force du malade & des temps de la maladie, & tant moins la matiere febrile est tenace & adherente, & plus courtes sont les fièvres.

## CHAPITRE VI.

### *Considerations sur la fièvre quarte.*

Pourquoy la quarte est-elle si opiniâtre, puisque la nature dispersée en chaque accez (par les veines) l'atrebile putride dans l'habitude du corps? & pourquoy après auoir repeté cette euacuation de quatre en quatre iours l'espace de cinq ou six ans, en des personnes qu'il y a, se trouue-t'il autant de melancolie putride qu'au commencement? & pourquoy finalement enduret-elle la ratte?

Si cét humeur putride est logé dez le commencement de la fièvre quarte dans la ratte, pourquoy ne la pourrit-elle pas par vn si long sejour puis qu'elle est putride?

Si tous les iours il se fait de nouvelle melancolie, & qu'elle soit enuoyée à la ratte, & de là dans l'esto-

mac pour être repurgée par là, d'où vient que la nature se reslouiuent si tard de cette voye ordinaire? qui semble luy être bien plus facile, que de l'exposer par l'habitude du corps, qui est vn trajet bien plus long & plus penible? pourquoy l'Epithyme, le senné, la pierre d'azur si louuent reiterées, & qui doiuent tirer cét humeur de son siege, & la purger par election) n'emportent-ils pas la quarte, ou du moins ne la diminuent-ils pas? Et pourquoy les Medecins sont-ils contrains d'abandonner les malades à sa mercy (ne sçachant leur faire autre chole que les purger & saigner, & les laisser sans esperance, & les remettre (lors qu'ils sont accablez & affoiblis) au regime de viure, en attendant patiemment le temps qu'elle se doive terminer? Cependant la ratte s'endurcit & les malades enflent qui ne sont pas des signes plus salutaires.

Mais si l'atrebile est la cause materiele de la fièvre quarte; pourquoy est-ce que la fièvre quitte alors nonobstant que la cause demeure encore dans la ratte? Est-ce qu'elle a cessé de se pourrir, lorsque la fièvre a quitté? ou lors qu'elle menace le malade de l'hydropisie? ou si l'atrebile a été jetée dans la ratte en guise d'abciez? pourquoy ne se faisoit-il pas aussi bien au commencement lorsque les humeurs étoient plus fluides, & que les forces étoient entieres, & par consequent plus puissantes pour expulser cét ennemi.

C'est vne chose étonnante qu'on ait ignoré iusqu'à present que la dureté & l'enflure de la ratte ne procedent pas de l'atrebile (qui n'a  
iamais

iamais été dans la nature, ni la cause occasionelle de la quarte) mais d'une mauuaise production ou de la digestiue de la ratte, qui a été troublée & depraüée pendant la fièvre, & par vne transmutation & peruerfion vicieuse de son aliment. Et cette dureté s'éuanouit, lorsque la nature (ayant repris ses forces) dans la vertu digestiue rentre en son integrité. C'est pourquoy la cure de cette sorte de dureté, ne consiste pas à humecter, ramolir, & purger l'atrebile : mais à recreer les forces de la vertu digestiue de la ratte.

Il faut aussi sçauoir que le siege de la quarte ne git pas seulement dans le corps de la ratte : mais aussi dans les arteres qui se disperfent en abondance dans ce viscere là, si ce n'est pas dans toutes, c'est du moins dans quelques vnes : & c'est ce point seul qui rend la cure de la quarte difficile, parce que les arteres n'attirent aucun suc de l'estomac en elles, puis qu'elles n'en peuuent rien faire de bon, & qu'elles ne le peuuent pas conuertir en sang arteriel, il ne leur pourroit être que nuisible.

Il est vray qu'elles attirent bien de l'estomac cét esprit enyurant & subtil, qui sort des vegetables, & qui se separe par le ferment de la premiere digestion, aussi bien que par la vertu de la fermentation artificielle, & de la distillation. Et c'est par cette raison là que le vin moderement pris réjouit, & par excez, il enyure. D'où s'ensuit que si les arteres attirent à soy l'esprit du vin en forme de vapeurs, qu'elles ne reiettent pas moins les odeurs des essences, & que le cœur est bien

aïse de trouuer cét esprit (preparé dans l'estomac) & l'attirer promptement par les arteres, afin de s'en recreer, & en faire immediatement de l'esprit vital (à quoy il est naturellement destiné) & non pas le mesenterie, ni le foye. Il ne sera pas difficile par là de iuger des causes des defaillances & des restaurations.

Afin donc que le medicament entre au cœur, & penetre aisement en dedans, il doit être odorant, & mêlé inseparablement avec l'esprit de vin, & ainsi ils sont finalement admis au cœur, à la tête, à la matrice, &c.

Les arteres n'attirent pas les huiles encore qu'elles soient en essence fort agreables, & odorantes, parce qu'elles ne succent pas la liqueur en substance, & beaucoup moins les huiles, qui souillent & incommodent beaucoup plus que elles n'aident : & s'il arriue que par vn genre de viure dissolu, ou excez de vin, cét esprit s'adit ne soit pas attiré si pur dās les arteres (qui ne peuuent point souffrir d'impuretez) qu'il n'y ait quelque portion de suc mêlé avec luy, il engendre des palpitations de cœur difficiles à guerir, il trouble les propres digestions des arteres, & partie de son aliment venant à degenerer, il suscite diuerses incommoditez qui durent souuent iusqu'à la mort.

Il arriue aussi souuent que cét esprit s'associe à l'aliment spermatique de l'artere stomachique, qui avec le temps suscite par son importunité des vertiges ineffaçables, des migraines perpetuelles, des syncopes & assoupissemens, & souuent l'epilepsie & apoplexie, tous

C C c lesquels

lesquels maux ne se peuvent guerir par les renouatifs : cette même cause produit aussi souuent la mort subite , & il est constant que la matiere vitiée ne se tire iamais de là de soy : car encore que l'esprit directeur de cette partie là soit propre à consumer son alimēt, il n'a pas le même pouuoir sur vn excrement degeneré , qui s'est coagulé à la partie où il s'est glissé , & qui n'obeit pas aisement à la faculté vitale , c'est pourquoy l'estomac porte le nom de cœur , & c'est en luy que les syncopes sont suscitez.

Les desirs furieux ne procedent pas non plus de l'atrebile que les delires ioyeux du sang , & les emportez de la bile iaune ( puis qu'il a été déjà dit ailleurs que ces humeurs ne furent iamais ; mais les delires des febricitans sont causez par la matiere febrile , qui se glisse insensiblement dans la boutique des songes, qui petit à petit s'augmentant en malice . & les organes s'affoiblissans de plus en plus poussent le delire dans la maturité L'on void ainsi le delire caché dans le vin & en quelques simples aussi bien qu'aux excremens febriles.

## CHAPITRE VII.

### *La vraye cause des rigueurs des fièvres.*

**H**ippocrate nôme l'esprit de vie *Impetum faciens* , & c'est luy seul qui fait les mouuemens chez nous , tant locaux qu'alteratifs , & qui tâche par des rigueurs tremblantes, & des mouuemens concul-

sifs à secouër des parties similaires l'excrement & la matiere morbifique qui leur adhere , de la même maniere que l'aragnée donne des secousses aux filets de sa toile, pour faire tomber les choses étrangères, qui sont tombées en elle : auquel mouuement la partie qui contient la matiere febrile se ride premiere-ment , & souffre des contractions qui ne sont pas insensibles au parties precordiales , & tout le genre veneux par vn consentement commun retire & resserre ses fibres obliques : aussi comme les arteres accompagnent les veines, il ne faut pas s'étonner si elles sont tirées avec elles à vn même mouuement.

Mais pour le tremblement comme il procede des muscles, il faut noter qu'ils ont de deux sortes de mouuement. Le premier suit la volonté, & l'autre est vn mouuement propre & forcé qui ne depend pas d'elle. Ce dernier est encore diuisé en deux. Le premier est vne contraction violente & continuee, qui est assez visible aux conuulsions & à la crampe. L'autre a des interuales (comme le tremblement des fièvres, ou de quelque membre particulier, comme des mains, de la tête, &c. ) que l'on void souuent aux vieillards, ou aux yuognes ( tous lesquels mouuemens sont faits (comme nous auons dit ) par les esprits.

Cependant , comme l'esprit de vie connoit qu'il n'auance rien par la contraction oblique des vrines, & des arteres, ni par la trepidation legere du cuir , & des membranes, il entre en indignation , & redoublant ses forces il eleue tout le corps en sursaut , & tâche par des rudes secousses à se défaire de son ennemi.

ennemi. Alors les vrines sont confuses & troublées, il s'éleve des vapeurs acides, indigestes & nitreuses, qui sortans de leur antre, augmentent le froid (ni plus ni moins que les vens éleuez dans l'estomac & intestins les refroidissent) & le fiel qui regulierement doit charger le chyle de l'estomac d'acide en salé (comme on peut connoître par le goût de l'urine) conuertit celui qui se rencontre dans le duodenum en vn suc amer, qui fait que l'esprit de vie (qui ne butte qu'à l'expulsion de ce qui le fâche) trouuant cet excrement amer, fluide, & détaché (qui cause l'alteration trompeuse des febricitans) luy donne souuent la chassé dans le froid par le vomissement qui fait que l'euacuation de cet excrement nouvellement engendré ne sert souuent de rien (à moins que la matiere occasionelle de la fièvre ne prenne l'effort avec elle: ce qui se fait rarement. En après cet esprit entre en furie, & s'enflame contre la matiere occasionelle, puis finit sa scene par vne sueur foetide.

Enfin il se tire du combat tout harassé pour reprendre haleine, & dans ce délay il recouure des nouvelles forces pour redonner vne autre attaque au premier accez.

Plus la matiere morbifique est acide, & plus il y a de froid aux fièvres.

Au commencement des Erisipelles on a bien vn peu de froid: mais il n'y a point de rigueur, parce que l'acidité qui le fait est fort subtile & vaporeuse & en petite quantité, qui continué à se pu-

treher lors qu'il est cantonné à la superficie du cuir. Les remedes lexiuiaux les éteignent parce qu'ils imbibent cette acidité (qui meurt en eux) ainsi que les fortes lexiues arrérent les gangrenes profondement scarifiées.

Les fièvres continuës aussi qui sont causées par quelque acidité detenuë dans l'interieur, ne viennent iamais non plus sans frisson.

## CHAPITRE VIII.

### *Du Bâillement.*

**G**Alien dit que la cause du bâillement qui accompagne d'ordinaire le commencement des accez des intermittentes, est excité par la quantité des vapeurs fuligineuses qui enflent & font distension des muscies de la machoire, desquelles ils tâchent de se défaire: mais comme ces matieres fuligineuses ne pourroient être que des excremens insensibles de la dernière digestion: pourquoy ces parties là seroient-elles plutôt excitées à leur expulsion que les autres? Et pourquoy se rencontrent-elles plutôt aux fièvres qu'à la goutte, à l'apoplexie, &c. Pourquoy celui qui bâille nous fait-il bâiller malgré nous?

Cela fait bien voir que le bâillement ne procede pas des vapeurs fuligineuses: mais de cette faculté qui suit l'imagination.

L'Ecole de Medecine ne contrentient pas que la bouche de l'estomac ne soit facilement émeuë, & excitée à nausée par le dédain

CCc 2 de

de quelque chose de sale aperceüe ou imaginée : & qu'il y a des personnes qui en voyant manger des pommes aigres & austeres à d'autres, ont d'abord la bouche toute pleine de salive. Donc l'orifice supérieur de l'estomac s'émeut aisément par l'imagination: Et le sommeil, le Coma, le Catoche, la catalepsie, l'assoupissement, le vertige, & autres accidens de ce genre, viennent de la bouche de l'estomac. Le baillement qui suit le sommeil, ou qui est son avantcourier, est par conséquent attribué à la même partie, puisque c'est là qu'habite la phantasie ( comme on peut voir plus amplement au Chapitre de *Duunviratu* ) & ce n'est pas en vain qu'on le surnomme cœur. Aussi lors qu'on est sensiblement affligé on pousse quantité de soupirs qui semblent soulager cet orifice supérieur de son oppression. De même lorsque l'estomac paresseux & non-chalant nous rend assoupis, l'enuie de bailler ne donne point de relâche aux muscles de la bouche & de la trachée artère qu'elle appelle aussi à son secours, de la même manière que l'os ethmoïde, environ l'organe de l'odorat, appelle aussi en aide les muscles de la poitrine pour la sternutation. Et il ne faut pas pour cela chercher la cause du baillement dans les muscles qui se font, non plus qu'à ceux qui s'émouvent quand on éternue la cause de l'éternuement.

## CHAPITRE IX.

*De la curation des fièvres, où la saignée, purgation, & autres remedes usuels sont premierement examinéz.*

**Q** Voy que la purgation & la saignée prosterment les forces: elles sont pourtant les deux maîtresses colonnes de la Medecine, sans lesquelles elle tomberoit en ruine, & les Medecins n'ayans pas dequoy croire pouuoir soulager leurs malades, seroient contrains de les abandonner à la rigueur des maux.

Mais si c'est la nature, qui selon Hippocrate guerit les maladies, il semble que la principale indication d'un véritable Medecin doit tendre à luy cōserver ses forces. Et il suffit que les douleurs, le degout, les inquietudes, & autres accidens debilitent assez les malades, sans les acheuer d'accabler par ces sortes d'euacuation. Les Medecins disent, que quoy qu'il n'y ait que la plethore, qui effectiuement doiue requerir la saignée (qui vuide sans distinction le bon sang avec le mauuais) neantmoins qu'il l'a faut mettre en pratique aux fièvres à cause qu'elle rafraichit & empêche la putrefaction (tant par l'euacuation qu'elle fait des vapeurs fuligineuses, que par le mouuement local qu'elle fait faire à toute la masse du sang) qu'elle décharge la nature, luy releue ses forces ( en emportant partie des mauuais humeurs qui faisoient la surcharge, & qu'elle fait reuulsion

reullion d'icelles en les éloignant du foyer de la putrefaction. Et la nature se sentant déchargée d'une partie du faix qui l'accabloit, elle se defait plus aisément du reste.

Mais encore que la saignée ne fasse pas vne lesion manifeste aux personnes robustes, & que souuent ils semblent guerir par là, & releuer de maladie (cela n'empêche pas que l'on ne puisse recuser la saignée, si les fièvres se peuvent guerir plus heureusement & avec plus de seureté par autre moyen & si après la premiere ou seconde saignée la fièvre relâche vne partie de sa violence, cela ne se fait qu'à cause que les esprits vitaux, (qui par accident s'étoient enflammés contre la matiere occasionelle) ayant horreur de cette euacuation, d'épuration subite de sang, & de perdition de partie d'iceux, deuiennent lâches, negligent leur premier dessein, qui étoit l'expulsion de la matiere febrile qui se dissipe quelquefois avec le temps, & le plus souuent fait des nouvelles rechûtes: car il est constant que toute la chaleur des febricitans n'est qu'un pur esprit de vie irrité, enflammé, & effarouché, & que le rafraichissement qui suit la saignée, ne procede que du sang & des esprits vitaux épuiés: & que la mitigation des accidens suit les forces affoiblies.

Si la fièvre n'étoit qu'une pure chaleur, & qu'elle ne soit pas accompagnée d'une matiere occasionelle vitiée qu'il faut euacuer, on pourroit guerir les febricitans en les plongeans dans un puit profond jusqu'à ce qu'ils soient suffisam-

ment rafraichis, ou en les exposant à un air bien froid. Mais l'Ecole de Medecine répondra, qu'il est dangereux d'aller d'une extremité à l'autre (ce qui se doit entendre lors qu'il y a crainte d'abatre les forces, comme de vider tout d'un coup un grand abscez, ou les eaux d'un hydropique par la paracentese) mais la nature n'en a point d'aueersion lors qu'elle a besoin d'être secourüe promptement: comme par exemple n'est-il pas hors de doute que pour sauuer un pendu qui s'étrangle, qu'il faut promptement couper la corde qui lui serre le gozier, pour lui redonner haleine? qu'il faut pendre subitement par les pieds un noyé, afin qu'il puisse dégorger l'eau dont les poulmons sont remplis? qu'il est aussi pressant de faire reuenir ceux qui tombent en syncope & de faillance, que d'arrêter vne hemorragie?

Pour le regard de la plethore, la saignée ne sera pas necessaire aux fièvres, parce qu'elle ne peut pas subsister long-temps, puis que les fièvres dissipent quantité d'humours, & que Galien enseigne qu'il se dissipe beaucoup plus de bile en un seul acez, qu'il ne s'en peut former en deux iours; outre que les autres parties ne laissent pas de se nourrir du sang ordinaire comme auparavant. Et si vne personne qui se porte bien fait tous les iours huit onces de sang, il est necessaire qu'il s'en consume tout autant en aliment, autrement l'homme grossiroit outre mesure. Et si en santé il se dissipe huit onces de sang, la fièvre n'en consumera pas moins.

CCc 3      Donc

Donc puis que les febricitans n'ont point ou fort peu d'appetit, que la digestion & la sanguification sont deprauiées, il faudra nécessairement que la plethore cesse dans deux iours, si c'est qu'il y en ait eu au commencement. Et il faut noter que les forces ne peuvent jamais pecher en abondance, ni le bon sang en quantité, puis que l'ame & les forces vitales (selon la Sainte Ecriture) sont en lui: & si Hippocrate commande de tirer du sang d'abord & à foison aux Athletes, c'est de crainte que les vaisseaux remplis ne se rompent & déchirent dans les exercices violens.

Pour ce qui regarde l'euacuation du sang corrompu, on a montré cy-deuant que les veines n'en peuvent point contenir pendant la vie, & que les diuerses couleurs qu'il represente, étoient des effets de son trouble: & nonobstant l'euacuation du sang, le turbateur ne laisse pas de persister.

Si on fait la saignée pour faciliter l'expiration, & pour la reuulsion, esperant d'empêcher par l'euacuation du sang, que le phlegme, la bile, ou la melancholie, ne renouaellent leur chûte dans le siege ou le nid de la fièvre; il s'enlaira par la même euacuation, que l'humeur peccante des fièvres (qui pourtant ne nage point dans les veines comme le poisson dans l'eau; mais adhère opiniâtement aux vaisseaux qui la contiennent) sera tirée des parties ignobles pour être traduite aux nobles: car il est constant que le sang le plus crud, feculant, & grossier, se tient vers les veines mesaraiques, & que le plus épuré est cõrenu aux environs

du cœur; autrement la nature seroit bien indiscrete de loger vn paricide, & les premiers traits de la mort dans la fontaine de vie: à moins que les humeurs morbifiques ne soient detenuës dans les veines qui sont depuis le cœur iusqu'à la main, ce que personne n'a uouë.

Il faut donc conclure que la saignée est inutile, où il n'y a point de necessité absoluë de la faire, & que c'est vn secours bien frauduleux, puis qu'il n'y a point de Medecin qui osât véritablement par là assurer la guerison d'un malade, qu'elle ne profite que par accident, & que presque tous ceux qui sont affoiblis par les saignées, sont destituez de crile dans la vigueur du mal.

La saignée est inusitée sous la plûpart de l'Empire Ottoman, & ez Indes, pourtant ces nations-là ne sont pas pour cela moins robustes & agiles: & il faut répondre avec le Prophete, à ceux qui disent qu'elle a été enseignée par le cheual d'Homere, *Nolite fieri sicut equus & mulus, quibus non est intellectus.*

## CHAPITRE X.

### *Examen de la Purgation.*

L'Ecole de Medecine auouë qu'il n'y a que le seul aloës entre les purgatifs qui ne soit pas nuisible, & que tous les autres ont quelque chose de malin & de veneneux qui a besoin d'être corrigé, ce qu'ils tâchent de faire par certaines additions. Galien lors qu'il dit que pour éprouuer le theriaque, il faut pour

pour être bon, qu'il empêche les dejections, s'il est donné avec des solutifs.

Ne conuient-il pas par ces paroles-là que les laxatifs portent infailliblement quelque chose de veneneux dans leur interieur, puis que leur operation est domptée par le theriaque, qui est l'antidote des venins? N'est-il pas vray aussi que s'il y a excez en la dose, qu'ils tuent celui qui l'a pris, & les astringens n'ont pas le pouuoir d'en arreter les euacuations comme les antidotes.

C'est donc mal à propos qu'on les nomme purgatifs, puis qu'ils ne purgent ni ne mordifient que par accident, & lors qu'il se rencontre des impuretez dans les premieres voyes, que la nature laisse écouler avec eux, qui seruoient d'occasion à la maladie: mais ils fermentent & resoluent indifferemment tout ce qu'ils peuuent atteindre, puis pourrissent ce qu'ils ont fermenté & resoûit, & premierement le chyle du soir precedent, & le sang crud des melaraiques & de la veine porte, qui n'est pas encore viuifié, puis les sucs vitaux, & en après la propre substance de nôtre corps: ce qu'Hippocrate confirme quand il écrit à Democrite, que tout solutif emporte quant & soy toujours quelque chose de nôtre substance & de nos forces. Et tant que le solutif a de vigueur, la nature ne cesse d'euacuer ce qui a été contaminé.

Les laxatifs les plus benins (comme le senné, rheubarbe, casse, manne, &c.) dans les dispensaires, combattent sous la scammonée & la coloquinte, qui sont les deux chefs de leurs composez: & l'Ecole de Medecine confesse que lors qu'ils sont

vne fois exhibez, ce n'est plus au pouuoir du Medecin d'en arreter la violence, & s'ils commettent quelque excez qu'ils ne s'étoient pas proposez, ils en accusent la dose, l'induë correction, la nature fluide du malade, ou l'Apoticaire.

Vne autre marque de la nature des solutifs, c'est qu'Hippocrate en deffend l'usage auant la coction & maturité de l'humeur peccante, à cause du trouble & du desordre qu'ils causent dans toute l'œconomie vitale: & s'ils nuisent moins lors que la nature a vaincu le mal, la cure ne doit pas être attribuée ni au solutif, ni au Medecin; mais à la nature même, qui est bien aise de donner en proye la matiere morbifique, prête à s'euacuer, avec ce qui lui fait insulte.

S'il est vray qu'ils purgent avec election, spécialement vne humeur plutôt qu'une autre, pourquoy ne le font-ils pas en tout temps, & aussi bien aux malades qu'aux sains? & pourquoy les quartes ne cedent-elles pas aux melanagogues? & les quotidiennes & tierces nothes & opiniâtres (nonobstant les phlegmagogues, & cholagogues donnez en vain & reiterez iusqu'à ce que les malades soient épuisez) pourquoy obseruent-elles souuent leurs mêmes retours iusqu'à la fin de la vie?

Pour conclusion les veritables purgatifs purgent seulement les malades & non pas les sains (comme les susdits) ils ne pourrissent ni n'emportent rien de vital, n'emeuuent, n'alterent, n'incommodent, & ne chassent que ce qui est vitié; & leur operation ne se fait, ni par sueurs, vomissement, ni selles: mais ils resoluent insensiblement la matiere occasionelle

occasionelle & morbifique en quelle part qu'elle puisse être : & par ainsi au lieu d'incommoder les malades, ils les soulagent & les releuent d'abord.

## CHAPITRE XI.

### *Examen des Scarifications, ouvertures des Hemorrhoides, &c.*

**L**es Scarifications, l'ouverture des Hemorrhoides, les vesicatoires, &c. qui ne tendent qu'à épuiser le sang & à demolir les forces, sont des secours bien foibles. A quoy bon de donner la gעהנה à la superficie du corps où il n'y a point de mal, & de tirer du cuir vn sang innocent, puis que l'ennemy est au centre & que c'est par là qu'il le faut attaquer pour lui donner la chassé.

Les eaux que tirent les vesicatoires ne sont que du pur sang resolu & transmué ; car l'eau ne nage point sur le sang, ni ne s'en separe jamais ( non plus que les serositez d'avec le lait ) qu'après qu'il est ou coagulé, ou corrompu, & si on les applique afin de réveiller les malades de leur assoupissement, ne vaudroit-il pas bien mieux tâcher d'extirper la cause entièrement, sans se soucier si le malade dort ou ne dort pas ? ou si on vuide le bon sang des veines capillaires du cuir, pour diuertir & attirer celui qui fait le mal : pourquoy ne fera-t'il pas autant de desordre au lieu où il sera attiré, qu'à celui où il étoit auparauant ?

Pour ce qui est des ventouses, scarifications, &c. il est vray qu'ils semblent attirer par la douleur atroce qu'ils font, les esprits enflamméz & irritez de la partie qu'ils auoient assiegée, au lieu où elles sont appliquées, ou semblent moderer vne moindre douleur, & la tenir en suspens, tant que celle qu'ils font perliste : mais le plus souuent cette douleur excitée par ces sortes de tourmens étant finie : ces esprits reprennent leur premiere route, & n'exercent pas moins de tyrannie enuers la partie malade qu' auparauant.

Les clysteres sont des remedes honteux desquels on se peut bien passer quand on a des remedes asseurez, & sont naturellement ennemis des intestins, & par consequent incommodés. Par exemple, la larme lachrimale, quoy qu'elle soit salée de soy, elle est indolente aux yeux, parce qu'elle leur est familiere : au lieu que l'eau simple, insipide, & douce les irrite, & à plus forte raison ce qui a plus d'acrimonie : l'vrine aussi quoy qu'elle soit acre, elle n'est point mordicante à la vescie. Et vne decoction (quelle douce qu'elle puisse être) introduite dans son corps par le catheter, l'irrite & y fait des douleurs intolerables. Aussi si l'vrine tire tant soit peu d'acidité des nouueles bieres, ou d'ailleurs de quelqu'autre chose, elle cause des stranguries & difficultez d'vrine. L'excrement fecal n'est point non plus senty des intestins, qu'il n'approche des parties charnués du rectum (qui est son portier) parce qu'il leur est domestique, & l'ont accoustumé.

L:s

Les lauemens ne montent jamais iusqu'à l'ileon, & ceux qui font purgatifs reloluent aussi bien le sang du mesentere que les solutifs pris par la bouche, & on n'a jamais vû que les fièvres ayent été gueries par leur vîage, parce qu'ils ne peuvent pas atteindre aux lieux qui contiennent leur cause materiele, & tous solutifs de quelle maniere qu'ils entrent ne sont pas sans danger puis qu'ils ont quelque chose de veneneux.

C'est aussi vne intention bien ridicule de vouloir nourrir les malades avec des consumez, & des boüillons de viande syringuez dans les intestins en forme de clysteres, puis qu'ils se mélent avec les excremens qui se rencontrent dans les mêmes lieux, & les infectent, outre qu'ils sont poussez dans des parties qui ne sont propres qu'à conuertir en excremens tout ce qu'ils rencontrent: de plus que l'experience montre assez, que ces fortes de boüillons rejettez deux heures après ne sentent pas seulement la merde: mais le cadaure fœtide, & tres-puant.

De plus comme il est impossible que les alimens puissent aller à la seconde & troisième digestion sans passer par l'estomac (qui est l'officine de la premiere) où ils doiuent être tournez en vn chyle loüable.

Il s'enfuit que ces boüillons introduits de semblable maniere ne peuvent jamais être transmuez en aliment, qu'ils n'ayent receu les proprietiez fermentales de la premiere digestion, qui ne se trouuent point ailleurs que dans l'estomac. Et tout ce qui n'a pas été bien digeré dans luy, & qui en

fort est si nuisible aux parties où il est porté, qu'il n'est propre qu'à cauter des diarrhéés, des tranchées, à émouuoir des rots nitreux, & à engendrer la colique & des vers.

Si on examine les autres remedes internes desquels les Medecins se seruent pour combattre les fièvres, on les trouuera de la même cathégorie que les susdits. Premièrement les eaux de chicorée, de laitüë, de pourpier, &c. ne sont que la sueur & la liqueur alimentaire des plantes, & non pas leur liqueur essentielle qui doit contenir toute leur vertu & leur saueur.

Les decoctions alteratües, veu qu'elles contiennent les mucilages gommeuses des simples ne peuvent donner que de la peine & des nausées à l'estomac.

Les restaurans & cordiaux composez d'or, de perles, & pierres pretieuses, dont on croid corroborer les malades, encore qu'ils soient reduits en Alkool, ne seruent non plus que du verre ou des cailloux puluerisez: car ils ne se peuvent point dissoudre dans nos estomacs, comme dans celuy de quelques animaux. Et si ces pierres pretieuses font quelque espece d'action, ce ne sera qu'en la maniere qu'ils peuvent agir lors qu'on les porte sur soy, à sçauoir par vne vertu directiue & influante, & ce dans le peu de temps qu'ils passent de la bouche avec les excremens par le ventre.

Encor que ces corps solides semblent être dissouls par les acides, & qu'ils paroissent inuisibles, c'est vne dissolution trompeuse & fausse, & elles ne sont non plus changées de nature que l'argent qui a été

DD d      dissoult

dissoudre par l'eau forte & qui par la separation des esprits dissolvans, se trouve tel qu'il étoit avant sa dissolution pour preuve dequoy si vous jetez quelques gouttes d'huile de tartre dans la dissolution des pierres, vous verrez d'abord que cette poudre inutile se precipitera au fond du vaisseau, qui n'aura point changé de qualité, parce que le sel alkali du tartre imbibé le sel aigre que contenoit dans son sein la poudre de ces pierres.

Donc le Medecin pour la curation des fièvres ne doit pas tant s'attacher au postérieur, ni à l'alteration des esprits, mais sans attendre les crises les doit anticiper, puisque la nature ne les fait que lors qu'elle est pressée à l'extrémité & à certains iours prefixes: outre que la coction qu'on attend aux fièvres, n'est qu'une incision & absterfion de la matiere occasionelle. Et ce nuage qui paroît dans l'urine, n'est pas un simple presage de la victoire que la nature a remporté sur cette matiere par une premiere invention: mais aussi que l'estomac commence à recouurer son ferment digestif qui étoit aliéné.

Quelquefois aussi les fièvres laissent des foiblesses incurables à jamais à cause de la diminution ou destruction de l'esprit topique & fixe des parties (qui ne se reengendre jamais comme fait l'influant) qui a été accablé d'une multitude d'angoisses.

Comme la matiere occasionelle des fièvres est contenuë contre nature dans des lieux indûs, & hors des voyes ordinaires qui sont destinées aux expulsions, aussi les purgatifs & vomitifs ne guerissent les

fièvres que par accident; & lors que par l'irritation d'iceux la matiere febrile (qui est proche des lieux susdits qui panche déjà à un départ) s'émeut & s'évacue: on entend parler des fièvres primiciues & non pas des accidentaires qui accompagnent les diarrhées, le colera, la dysenterie, & autres qui sont excitées par une matiere adhérente aux tuniques de l'estomac, & des intestins.

Les Medecins donc sont destituez des remedes assurez, puis que leurs malades ne guerissent que par hazard.

La matiere occasionelle de toutes les fièvres en general peut être emportée par un seul remede. Ce remede n'est ni vomitif, ni purgatif; mais sudorifique, qui incise, extenuë, resoult, liquifie, détache & deterge la matiere occasionelle en quelle part qu'elle puisse être. Et encore que Paracelse par ces sortes de remedes ait eu la faculté de guerir la fièvre quarte (à la premiere fois qu'il les exhiboit) aussi bien que les autres fièvres, il a pourtant ignoré leur cause, & s'est contenté d'introduire dans l'homme (par identité & non pas par similitude) toutes les creatures du Macrocosme, & veut (sans reserver) qu'on applique à la Medecine toutes les choses du grand monde iusqu'aux étoiles. Ce qu'il veut que le Medecin sçache precisément, sous peine d'être convaincu d'ignorance.

Son precipité diaphoretique ne fait point difference des fièvres, & les guerit indifferemment à la premiere fois qu'on en prend, & la fièvre tertique dans le cours de la Lune. Le même pris par la bouche guerit

guérit les cancers, & tous autres ulcères cacoëthes & malins, aussi bien internes qu'externes: il guérit aussi l'Asthme, hydropisie, & autres maladies chroniques, & est capable tout seul de satisfaire le Medecin, tant pour les affections qui concernent la physique que la Chirurgie. Sa description est in libro de morte rerum, & in Chirurgia magna. Et voicy comme l'Auteur le décrit.

*Accipe pulverem Ioannis de Vigo, propria manu paratum, hic pulvis affuso elemento ignis de vitriolo venenis extracti, cum aqua regia cohibendus est quinies, sub finem augendo ignem: nam fixatur planè, & est pulvis valdè corrosivus, qui dein cohibetur decies cum aqua vitæ optimè dephlegmata, & vicibus singulis renouata, donec omnem corrosionem secum abstulerit. Etenim iste pulvis instar sacchari dulcis est. Ideoque spiritus vini appellatur sal taberi siue tabarctæ, quod saccharum sonat: non quod in se dulcis sit, sed auferat corrosivos eiam spiritus. Adco ut residuus pulvis, propria nec aliunde mutua dulcedine fulgeat: nam præterquam quod ignis vitrioli sit dulcis, ipsum sulfur mercurij extra inuersum est summa dulcedinis. Fixus est pulvis iste & dicitur aurum horizontale. At istud parasse pro prima vice est ingentis opera, pendè que directio eius, à manu eius cui debetur omnis honos, quia parulis reuelat eiusmodi arcana que mundus nescit, idè vilipendit.*

Le Diuceltreïsson de Paracelse ne guérit pas moins la goutte que les fièvres, il se nomme *Arcanum corallinum*. Le voicy.

*A Mercurio vulgò venali abstrahè liquorem Alkæst, cuius raceminis 2. de*

*vi itus membrorum cap. de hepate, quod fit unius horæ quadrante. Mercurio sic coagulato absque ulla coagulantis remanentia, fac inde pulverem minimum. Et distilla ab illo quinies, aquam ab albuminibus ouorum distillatam, atque sulphur Mercurij, quod per sui præfatam coagulationem foras deductum est fiet rubicundum instar coralli: & quanquam fœceat aqua albuminum, tamen iste pulvis dulcis est, fixus, ferens omnem folium ignem, nec perit plumbi examine. Datur plerumque granis octo, quia purgat corpus humanum, quamdiu sordidum est, & non perfectè sanum.*

Il y a aussi certains remèdes particuliers pour les fièvres, lesquels encor qu'ils ne soient pas de la force des autres, & qu'ils ne puissent pas suffire à leur generalité, pourtant ils pourront satisfaire à la plûpart. Ce sont les sels des Cephaliques, comme de marjolaine, rosmarin, de sauge, de ruë, & autres semblables: mais il faut qu'ils soient rendus volatils, & qu'ils contiennent toute la vertu du simple.

Pour conclusion les remèdes insignes des fièvres sont de plusieurs sortes, & leur preparation est occulte & difficile.

Les premiers appaisent les tumultes des esprits, les autres ont la puissance de vaincre & aneantir le venin des fièvres: mais les plus releuez en dignité font tous les deux. Finalement il y en a qui seruent à expulser, absterger, & refondre la matiere morbifique. Et l'Auteur conseille de les donner avec le vin, qu'il ne deffend pas totalement aux febricitans (encor qu'il augmente la fièvre, qui tire

sa chaleur de l'esprit irrité) parce qu'il fortifie : disant qu'il a bien de l'horreur pour l'augmentation de la fièvre, qui est suivie par des symptômes mortels (qui arriuent souvent sous vne moindre chaleur,

& sous vn pouls intermittant) mais pour l'augmentation de la fièvre qui procede de l'élevation des esprits qui buttent à l'expulsion de la matiere febrile, il ne s'en met pas en peine.

F I N.

